This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LENOX LIBRARY

Astoin Collection.
Presented in 1881.

NKW

ŒUVRES

DE

VOLTAIRE.

ASTOR NEW-YORK

PARIS. — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,
rue Jacob, 30.

ŒUVRES

DE

François Marie Arouet de

VOLTAIRE,

AVEC

DES REMARQUES ET DES NOTES

HISTORIQUES, SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE.

Tome Cinquième.

NOUVELLE ÉDITION.

PARIS.

P. POURRAT FRERES, ÉDITEURS,

RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5.

1839

LENOX LIBRARY
NEW YORK

CORRESPONDANCE.

LETTRE PREMIÈRE.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 3 janvier 1757.

L'humanité et moi, nous vous remercions de votre lettre. J'en ai donné copie selon vos ordres, monseigneur. Si elle ne fait pas beaucoup de bien à l'amiral Bing, elle vous fera au moins beaucoup d'honneur; mais je ne doute pas qu'un témoignage comme le vôtre ne soit d'un très grand poids. Vous avez contribué à faire Blakeney pair d'Angleterre; vous sauverez l'honneur et la vie à l'amiral Bing.

Le Mémoire de l'envoyé de Saxe, présenté aux états généraux, et qui est une réponse au Mémoire justificatif du roi de Prusse, fait partout la plus vive impression. Je n'ai guère vu de pièce plus forte et mieux écrite. Si les raisons décidaient du sort des états, le roi de Pologne serait vengé; mais ce sont les fusils et la marche redoublée qui jugent les causes des souverains et des nations.

Les Prussiens ont quitté Leipsick; ils sont en Lusace, où l'on se bat au milieu des neiges. On me mande de Vienne « qu'on y a une crainte de ces Prussiens très indé- « cente. » Je voudrais vous voir conduire contre eux gaiement des Français de bonne volonté, et voir ce que peut sous vos ordres *la furia francese* contre le pas de mesure et la grave discipline; mais je craindrais que quelque balle vandale n'allât déranger l'estomac du plus aimable homme de l'Europe.

Je vous écris, monseigneur, dès que j'ai quelque chose à vous mander. Alors mon cœur et ma plume vont vite. Mais quand je ne vois que mes arbres et mes paperasses, que voulez-vous que le Suisse vous mande? Mes paroles oiseuses auraient-elles beau jeu au milieu de toutes vos occupations, de tous vos devoirs, des tracasseries parlementaires et épiscopales, et de la crise de l'Europe? Vous voilà-t-il pas bien amusé, quand je vous souhaiterai cinquante années heureuses, quand je vous dirai que la Suissesse Denis et le Suisse Voltaire vous adorent? Vous avez bien affaire de nos sornettes!

Conservez-moi vos bontés, et agréez mon très tendre respect.

II.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Lausanne, où je serai tout l'hiver, 5 janvier.

Eh bien, madame, monsieur votre fils n'a donc perdu qu'un cheval, et a gagné de la gloire! Je lui en fais comme à vous, madame, mon très tendre compliment. Je me flatte qu'il n'a pas été moins heureux dans la bataille qu'on dit que M. le maréchal de Richelieu a gagnée le 26 décembre contre M. le prince de Brunsvick. J'ai gagné, à Potsdam, plus de cinquante louis à ce prince aux échecs; mais il vaut mieux gagner au beau jeu que M. de Richelieu joue. Je n'ai aucun détail de cette grande journée qui venge l'honneur de nos armes, et qui lave dans le sang hanovrien la perfidie dont on les accuse, et la honte de l'armée de Soubise.

Vous abandonnez donc Marie-Thérèse, depuis que le roi de Prusse bat ses troupes, reprend Breslau, et a quarante mille prisonniers? Ah! madame, ne changez pas

avec la fortune. Je vous ai vue si bonne Autrichienne! Mais surtout ayez soin de votre santé. Faites comme moi. Mon appartement est si chaud que j'y suis incommodé des mouches en voyant quarante lieues de neige. Je me suis arrangé une maison à Lausanne qu'on appellerait palais en Italie; quinze croisées de face en cintre donnent sur le lac à droite, à gauche et par devant. Cent jardins sont au-dessous de mon jardin. Le grand miroir du lac les baigne. Je vois toute la Savoie au delà de cette petite mer, et, par delà la Savoie, les Alpes qui s'élèvent en amphithéâtre, et sur lesquelles les rayons du soleil forment mille accidens de lumière. M. Desalleurs n'avait pas une plus belle vue à Constantinople. Dans cette douce retraite on ne regrette point Potsdam.

Avez-vous toujours madame de Brumath dans votre île? Vivez-y long-temps heureuse avec elle. Je ne laisse pas de déchiffrer votre écriture, et j'attends vos lettres avec impatience à Lausanne. *Le Suisse V.*

III.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Monrion, 20 janvier.

J'ai eu cinquante relations, madame, de cette abominable entreprise d'un monstre qui, heureusement, n'était qu'un insensé. Si l'excès de son crime ne lui avait pas ôté l'usage de la raison, il n'aurait pas imaginé qu'on pouvait tuer un roi avec un méchant petit canif à tailler des plumes. Ce qu'il y a de plus frappant, c'est que ce bâtard de Ravaillac avait trente louis d'or en poche. Ravaillac n'était pas si riche. Vous savez qu'il avait été laquais chez je ne sais quel homme de robe nommé *Maridor*, et que son frère servait actuellement chez un

conseiller des enquêtes. Ce conseiller a dénoncé ce frère de l'assassin, et ce frère est probablement très innocent. Le monstre est un chien qui aura entendu aboyer quelques chiens des enquêtes, et qui aura pris la rage. C'est ainsi que le fanatisme est fait. A peine le roi a-t-il été blessé. Cette abominable aventure n'aura servi qu'à le rendre plus cher à la nation, et pourra apaiser toutes les querelles. C'est un grand bien qui sera produit par un grand crime.

Fontenelle est mort à cent ans. Je vous souhaite une vie encore plus longue.

Je passe mon hiver à Monrion près de Lausanne. Cela me fait retrouver mes Délices beaucoup plus délices au printemps. Où pourrais-je être mieux que dans le repos, la liberté et l'abondance?

IV.

A MADAME DE FONTAINE. (A Paris.)

A Lausanne, 10 janvier.

Si vous veniez, ma chère nièce, passer l'hiver à Lausanne, et l'été aux Délices, vous pourriez vous vanter d'être dans les deux plus belles situations de l'Europe, et vous auriez la comédie partout. Nous la jouons à Lausanne, nous la voyons auprès de Genève; et si les prédicans en croient M. d'Alembert leur bon ami, ils l'auront bientôt dans leur ville: cela est plus honnête que d'aller s'égorger en Allemagne, comme font tant de gens, parce qu'ils n'ont pas mieux à faire. Si on était sensé, on ne songerait qu'à passer une vie douce.

Je crois votre santé à présent raffermie. Tronchin a commencé, le régime et l'exercice ont achevé l'ouvrage. Vous vous êtes fait un plan de vie agréable, vous avez

un fils qui fait votre consolation; vous avez des amis, vous êtes libre, et enfin vous êtes aimable; vous devez être heureuse.

J'ai reçu une lettre de monsieur votre fils dont je suis très content. Il me paraît s'être formé en peu de temps; voilà ce que c'est que d'avoir une mère qui est bonne compagnie. Il m'apprend que vous avez chez vous M. de La Bletterie, qui veut bien quelquefois encourager ses études : il est trop heureux d'être à portée de recevoir des avis d'un homme de ce mérite.

Vous aurez, je crois, ma maigre effigie que vous demandez pour l'Académie et pour vous. Il y a dans Lausanne un peintre de passage, qui peint en pastel presque aussi bien que vous. Quelque répugnance que j'aie à faire crayonner ma vieille mine, il faut bien s'y résoudre, et être complaisant : c'est bien l'être que de jouer la comédie à mon âge, et de souffrir qu'on m'envoie de Paris des habits de Zamti et de Narbas. C'est une fantaisie de votre sœur : elle en a bien d'autres qui deviennent les miennes. Elle fait ajuster la maison de Lausanne comme si elle était située sur le Palais-Royal. Il est vrai que la position en vaut la peine. La pointe du sérail de Constantinople n'a pas une plus belle vue; je ne suis d'ailleurs incommodé que des mouches au milieu de l'hiver. Je voudrais vous tenir dans cette maison délicieuse; je n'en suis point sorti depuis que je suis à Lausanne. Je ne peux me lasser de vingt lieues de ce beau lac, de cent jardins, des campagnes de la Savoie, et des Alpes qui les couronnent dans le lointain; mais il faudrait avoir un estomac, ma chère nièce; cela vaut mieux que l'aspect de Constantinople.

Si vous savez quelque chose du procès de M. d'Alembert avec les prédicans de Calvin, et de sa prétendue

renonciation à l'*Encyclopédie*, je vous prie de m'en faire part.

Avez-vous lu la tragédie d'*Iphigénie en Tauride*? l'auteur me l'a envoyée, mais je ne l'ai pas encore reçue. Pour moi, je ne travaille plus que pour notre petit théâtre de Lausanne : il vaut mieux se réjouir avec ses amis, que de s'exposer à un public toujours dangereux. Je suis très loin de regretter le parterre de Paris; je ne regrette que vous.

Mille complimens au grand-écuyer de Cyrus [1].

Quoi qu'on en dise, on aurait eu grand besoin de nos chars contre la cavalerie de Luc [2]. Il voulait mourir il y a trois mois, et à présent le voilà au comble de la gloire. Il ne m'écrit plus; *les honneurs changent les mœurs*.

Adieu, ma chère enfant.

V.

A M. THIERIOT.

A Monrion, 13 janvier.

Eh bien! vous courez donc de belle en belle, et vous prétendez qu'on ne meurt que de chagrin; ajoutez-y, je vous prie, les indigestions.

Il n'a pas tenu à Robert-François Damiens que le descendant de Henri IV ne mourût comme ce héros. J'apprends dans le moment, et assez tard, cette abominable nouvelle. Je ne pouvais la croire; on me la confirme; elle glace le sang; on ne sait où l'on en est. Quoi, dans ce siècle! quoi, dans ce temps éclairé! quoi, au milieu d'une nation si polie, si douce, si légère, un Ravaillac nouveau! Voilà donc ce que produiront toujours

[1] M. de Florian. — [2] Le roi de Prusse.

des querelles de prêtres! les temps éclairés n'influeront que sur un petit nombre d'honnêtes gens : le vulgaire sera toujours fanatique. Ce sont donc là les abominables effets de la bulle *Unigenitus*, et des graves impertinences de Quesnel, et de l'insolence de Le Tellier!

Je n'avais cru les jansénistes et les molinistes que ridicules, et les voilà sanguinaires, les voilà parricides!

Je vous supplie, mon ancien ami, de me mander ce que vous saurez de cet incroyable attentat, si votre main ne tremble pas. Écrivez-moi par Pontarlier : les lettres arrivent deux jours plus tôt par cette voie. *A Monrion, par Pontarlier,* s'il vous plaît. C'est là que je passe mon hiver dans des souffrances assez grandes, en attendant que votre conversation les adoucisse dans ma petite retraite des Délices, auprès de Genève.

J'ai cette indigne édition de *la Pucelle.* Je me flatte qu'on n'en parle plus. Nous sommes dans le temps de tous les crimes.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

VI.

A M. VERNES,

MINISTRE, A GENÈVE.

A Monrion, le 13 janvier.

C'est une chose bien honorable pour Genève, mon cher et aimable ministre, qu'on imprime dans cette ville que Servet était un sot, et Calvin un barbare; vous n'êtes point calvinistes, vous êtes hommes. En France on est fou; et vous voyez qu'il y a des fous furieux [1]. Ravaillac a laissé des bâtards : j'ai bien peur que celui-ci ne soit

[1] On venait d'apprendre l'attentat de Damiens. (*Ed. de K.*)

un prêtre janséniste. Les jésuites ont à se plaindre qu'il ait été sur leur marché.

Je ne sais encore aucun détail de cette horrible aventure. Si vous apprenez quelque chose dans votre ville où l'on apprend tout, faites-en part aux solitaires de Monrion. Je suis bien fâché que vous ne soyez venu dans cet ermitage que quand je n'y étais pas.

Madame Denis et moi, nous vous fesons les plus sincères et les plus tendres complimens.

VII.

A M. DE CIDEVILLE [1].

A Monrion, le 16 janvier.

Nous vous sommes très obligés, monsieur, de nous avoir rassurés sur l'état du roi, après nos justes alarmes. Toutes les nouvelles s'accordent à dire qu'il est très bien, et que cette affreuse catastrophe ne peut avoir nulle suite fâcheuse. Il est fort à désirer qu'on puisse faire parler ce monstre; c'est certainement un fou fanatique; mais s'il a des complices, il est bien essentiel de les connaître. Mandez-moi tout ce que vous saurez.

J'espère qu'après tant d'alarmes tout sera tranquille dans Paris avant quinze jours. Si l'on avait fait des Petites-Maisons pour le clergé et le parlement, et qu'on eût jeté sur leurs querelles tout le ridicule qu'elles méritent, il y aurait eu moins de têtes échauffées, et par conséquent moins de fanatiques. Le public a mis trop d'importance à ces misères : de bons ridicules et de grands seaux d'eau, c'est la seule façon d'apaiser tout.

[1] Une partie de cette lettre est de madame Denis, et le reste de M. de Voltaire. (*Éd. de Kehl.*)

Mon oncle a fait à notre siècle plus d'honneur qu'il ne mérite, quand il a dit que la philosophie avait assez gagné en France, et que nos mœurs étaient trop douces actuellement pour craindre que les Français pussent dorénavant assassiner leurs rois. Il est désespéré de s'être trompé, car il aime véritablement et la France et son roi; mais un fou ne fait pas la nation. Le roi est aimé, et mérite de l'être à tous égards.

Adieu, monsieur; songez quelquefois à vos amis des Délices, et soyez persuadé qu'ils ont pour vous la plus tendre et la plus inviolable amitié.

(*Ce qui suit est de la main de M. de Voltaire.*)

Il faut, mon cher et ancien ami, que la tête ait tourné à ce huguenot de Cramer, qui m'avait tant promis de vous apporter mes guenilles.

Les étrangers me reprochent d'avoir insinué, dans plus d'un endroit, que vous autres Français vous êtes doux et philosophes. Ils disent qu'on assassine trop de rois en France pour des querelles de prêtres. Mais un chien enragé d'Arras, un malheureux convulsionnaire de Saint-Médard, qui croit tuer un roi de France avec un canif à tailler des plumes, un forcené idiot, un si sot monstre a-t-il quelque chose de commun avec la nation? Ce qu'il y a de déplorable, c'est que l'esprit convulsionnaire a pénétré dans l'ame de cet exécrable coquin. Les miracles de ce fou de Pâris, l'imbécile Montgeron, ont commencé, et Robert-François Damiens a fini. Si Louis XIV n'avait pas donné trop de poids à un plat livre de Quesnel, et trop de confiance aux fureurs du fripon Le Tellier, son confesseur, jamais Louis XV n'eût reçu de coup de canif. Il me paraît impossible qu'il y ait eu un complot; en ce cas, je suis

justifié des éloges de ma nation : s'il y a un complot, je n'ai rien à dire.

Je vous embrasse tendrement, vous et le grand abbé. N'oubliez jamais votre vieux et attaché camarade.

VIII.

A MADAME DE FONTAINE. (A Paris.)

A Monrion, 16 janvier.

Ceci est pour ma nièce, ma compagne en maladies; pour mon neveu le juge et le prédicateur, pour mon petit neveu, pour M. de Florian, que j'embrasse tous du meilleur de mon cœur. Nous sommes un peu malades, madame Denis et moi, à Monrion.

Les bons Suisses me reprochent d'avoir trop loué une nation et un siècle qui produisent encore des Ravaillac. Je ne m'attendais pas que des querelles ridicules produiraient de tels monstres. Je crois bien que Robert-François Damiens n'a point de complices; mais c'est un chien qui a gagné la rage avec les *chiens de Saint-Médard;* c'est un reste des convulsions. On ne doit pas me reprocher du moins d'avoir tant écrit contre le fanatisme; je n'en ai pas encore assez dit. S'il y a quelque chose de nouveau, nous prions instamment M. de Florian, qui n'épargne pas ses peines, de se souvenir de nous.

Songez à votre santé, ma chère nièce; j'ai fait un fort beau présent au grand Tronchin le guérisseur : il en est très content.

Voici ce Testament que vous demandez, ma chère enfant; je vous prie d'en donner copie sur-le-champ à M. d'Argental et à Thieriot. Ce nouveau Testament est meilleur que l'ancien qui court sous mon nom.

IX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL. (A Paris.)

A Monrion, 20 janvier.

Mon cher ange, je sens tout le prix de votre souvenir dans un temps où vous êtes si consterné de l'horrible aventure, et si occupé à remplir le vide immense laissé dans le parlement. Votre assiduité à des devoirs nouveaux dont vous êtes dispensé est un mérite dont le parlement, le public et la cour doivent vous tenir compte. Je me flatte, pour l'honneur de la nation et du siècle, et pour le mien, qui ai tant célébré cette nation et ce siècle, qu'on ne trouvera nulle ombre de complicité, nulle apparence de complot dans l'attentat aussi abominable qu'absurde de ce polisson d'assassin, de ce misérable bâtard de Ravaillac. J'espère qu'on n'y trouvera que l'excès de la démence : il est vrai que cette démence aura été inspirée par quelques discours fanatiques de la canaille : c'est un chien mordu par quelques chiens de la rue, qui sera devenu enragé. Il paraît que le monstre n'avait pas un dessein bien arrêté, puisque, après tout, on ne tue point des rois avec un canif à tailler des plumes. Mais pourquoi le scélérat avait-il trente louis dans sa poche? Ravaillac et Jacques Clément n'avaient pas un sou. Je n'ose importuner votre amitié sur les détails de cet exécrable attentat. Mais comment me justifierai-je d'avoir tant assuré que ces horreurs n'arriveraient plus, que le temps du fanatisme était passé, que la raison et la douceur des mœurs régnaient en France? Je voudrais que dans quelque temps on rejouât *Mahomet*. Je n'ose vous parler à présent de cette

Histoire générale, ou plutôt de cette peinture des misères humaines, de ce tableau des horreurs de dix siècles; mais si vous avez le loisir de recueillir les opinions de ceux qui auront eu le courage d'en lire quelque chose, vous me rendrez un vrai service de m'apprendre ce qu'on en pense et ce que je dois corriger en général: car c'est toujours à me corriger que je m'étudie. Que fais-je autre chose avec l'ancienne *Zulime?* Le travail a fait toujours ma consolation : le rabot et la lime sont toujours mes instrumens. Est-il vrai que M. de Sainte-Palaye succédera à Fontenelle dans l'Académie? Je lui souhaite sa place et sa longue vie.

Adieu, mon cher et respectable ami. Mille tendres respects à tous les anges.

Les deux Suisses vous embrassent.

X.

A M. COLLINI.

A Lausanne, 23 janvier.

Je suis très sensible à votre souvenir, mon cher Collini, et je vous souhaite un état assuré et tranquille, qui puisse vous faire oublier les agrémens de votre beau pays. Je me trouve mieux que jamais de celui que j'ai choisi pour ma retraite. J'ai beaucoup embelli les Délices, et j'ai pris enfin une maison à Lausanne, que j'ai très ornée, et dans laquelle on est entièrement à l'abri des rigueurs de la saison. Je vois, de mon lit, quinze lieues de ce beau lac que vous connaissez. C'est le plus bel aspect que j'aie jamais vu; c'est là que je m'inquiète assez peu de tous les bouleversemens de l'Allemagne. Vous devez vous intéresser à l'Autriche, puisque vous gouvernez un Autrichien, et que vous

êtes né sous la domination de l'empereur [1]. Plus heureux qui est né libre!

Je vous embrasse.

XI.

A M. LE DUC D'UZÈS.

A Monrion, près de Lausanne, 28 janvier.

J'ai reçu, monsieur le duc, une Lettre à un évêque, qui vaut beaucoup mieux que le bref du pape. Elle est digne à la fois du premier pair de France et d'un philosophe. Il y a des pairs parmi les évêques, mais de philosophes il y en a bien peu. Le plus détestable fanatisme lève hardiment la tête, tandis que la raison demeure à Uzès et dans quelques petits cantons. Les sages gémissent et les insensés agissent. Il y a un certain grand arbre qui ne porte que des fruits d'amertume et de mort : il couvre encore de ses branches pourries une partie de l'Europe. Les pays où l'on a coupé ses rameaux empoisonnés sont les moins malheureux. Je vous remercie du fond de mon cœur, monsieur le duc, de l'antidote excellent que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Qu'on parcoure l'histoire des assassins chrétiens, et elle est bien longue, on verra qu'ils ont eu tous la *Bible* dans leur poche avec un poignard, et jamais *Cicéron*, *Platon* ni *Virgile*.

Plus j'entrevois ce qui se passe dans ce vilain monde, plus j'aime mes retraites allobroges et helvétiques.

[1] M. Collini, Florentin, avait été pendant cinq ans le secrétaire de M. de Voltaire, et il était alors gouverneur du jeune comte de Sauer, à Strasbourg. (*Éd. de Kehl.*)

XII.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

1er février.

Je suis bien touché du souvenir de M. le comte de Lutzelbourg. Je lui souhaite des campagnes heureuses pendant l'été, et de bons quartiers d'hiver; point de coups de fusil, de grosses pensions et des honneurs, et quelquefois une douce retraite à l'île Jard avec la plus aimable et la plus respectable femme du monde, qui est madame sa mère.

La conversation du roi de Prusse et de l'Anglais Mitchell est imprimée, et n'en est guère plus vraie. Il se peut faire à toute force qu'un ministre anglais ait parlé de Dieu; mais il ne se peut qu'il ait dit au marquis de Brandebourg que Dieu était le seul à qui l'Angleterre ne donnât pas de subsides, attendu que le marquis n'en a jamais reçu, et que le Danemarck est actuellement le seul état qui reçoive des guinées.

Je vous supplie, madame, de vous tenir bien chaudement. Je n'ai plus de mouches; mais j'ai de la neige, et autant qu'il y en a sur l'Aller.

Portez-vous bien, et moquez-vous du monde. Mille respects.

XIII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Monrion, 4 février.

Je ne sais si mon héros aura déja reçu un fatras d'histoire qui commence à Charlemagne, et même plus haut, et qui finit par le vainqueur de Mahon. Vous n'aurez guère, monseigneur, le temps de lire dans votre année d'exercice : cet exercice a été violent dans ces

dernières horreurs. Vous voyez des choses bien extraordinaires, mais vous en verrez des exemples dans le fatras que j'ai l'honneur de vous envoyer. Il est en feuilles. Je n'ai point de relieurs à Monrion, et je crois que vos livres ont une reliure particulière.

Le roi de Prusse vient de m'écrire une lettre tendre; il faut que ses affaires aillent mal. L'autocratrice de toutes les Russies veut que j'aille à Pétersbourg. Si j'avais vingt-cinq ans je ferais le voyage.

Lekain veut en faire un; et il se flatte que vous lui donnerez permission d'aller prêcher à Marseille à Pâques. Je n'ose vous en supplier. Il n'appartient point à un Suisse de parler des acteurs de Paris. Ce n'est pas assurément le temps de parler de comédie; il y a des tragédies bien abominables en France, qui prennent toute l'attention. Ce pauvre marquis d'Argenson, que vous appeliez le secrétaire d'état de la république de Platon, est donc mort? Il était mon contemporain : il faut que je fasse mon paquet. Jouissez, mon héros, de votre gloire et d'une vie heureuse et longue. Les héros vivent plus long-temps que les philosophes; j'en excepte Fontenelle, dont je vous souhaite l'estomac et les cent années. Vous voilà doyen de l'Académie : c'est une bien belle place, mais il la faut conserver. Conservez-moi aussi vos bontés.

Les deux Suisses vous adorent.

XIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 6 février.

Moi, aller à Pétersbourg, mon cher ange! savez-vous bien que ma petite retraite des Délices est plus agréable

que le palais d'été de l'autocratrice? Si Dosmont joue la comédie, je la joue aussi; et je fais le bon homme Lusignan dans huit jours. Cela me convient fort;

> Car à revoir Paris je ne dois plus prétendre;
> Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre.

Nous avons un bel Orosmane, un fils du général Constant, qui a soupé avec vous à Argenteuil avec mademoiselle Dubouchet. Votre tragédie de Robert-François Damiens, et de tant de fous, n'est donc pas encore finie! Je ne sais pas pourquoi les comédiens ne hasardent pas *Mahomet* dans ces circonstances.

Vous avez une belle ame d'aimer toujours le tripot au milieu de toutes les atrocités qui vous entourent. Les plus sages sont assurément ceux qui cultivent les arts et qui aiment le plaisir, tandis que les autres se tourmentent.

Le roi de Prusse m'a écrit de Dresde un lettre très touchante. Je ne crois pourtant pas que j'aille à Berlin plus qu'à Pétersbourg : je m'accommode fort de mes Suisses et de mes Genevois. On me traite mieux que je ne mérite. Je suis bien logé dans mes deux retraites. On vient chez moi; on trouve bon qu'en qualité de malade je n'aille chez personne. Je leur donne à dîner et à souper, et quelquefois à coucher. Madame Denis gouverne ma maison. J'ai tout mon temps à moi : je griffonne des histoires, je songe à des tragédies; et, quand je ne souffre point, je suis heureux. Vous m'avouerez que ce Dosmont a tort de vouloir que je quitte tout cela pour l'aller entendre à Pétersbourg. S'il avait vu mes plates-bandes de tulipes au mois de février, il ne me proposerait pas ses glaces.

On dit que mademoiselle Dumesnil et Lekain se sont

en effet surpassés dans *Sémiramis*. L'abbé coadjuteur de Retz n'aurait-il pas mieux fait d'aller là qu'à son abbaye?

Adieu, mon cher et respectable ami. Il n'y a que vous de sage; j'y compte aussi les anges. *Le Suisse Voltaire.*

XV.

A M. DE CIDEVILLE.

Monrion, 9 février.

Mon cher et ancien ami, je souhaite que le fatras dont je vous ai surchargé vous amuse. J'ai vu un temps où vous n'aimiez guère l'histoire. Ce n'est, après tout, qu'un ramas de tracasseries qu'on fait aux morts.

Mais, à propos de Robert-François Damiens, lisez le chapitre de Henri IV. On peut prendre et laisser le livre quand on veut: les titres courans sont au haut des pages; cela soulage le lecteur; il lit ce qui l'intéresse, et laisse le reste. Notre ami le grand abbé a-t-il reçu son exemplaire? Mais a-t-on le temps de lire au milieu des belles choses dont Paris retentit chaque jour? Robert-François Damiens, bâtard de Ravaillac, et ses consorts, et les lettres au dauphin, et les poisons, et les exils, et le remue-ménage, et la guerre, et les vaisseaux de la compagnie des Indes qu'on nous gobe : tout cela absorbe l'attention. Les horreurs présentes ne donnent pas le temps de lire les horreurs passées.

J'ai tendrement regretté le marquis d'Argenson, notre vieux camarade. Il était philosophe, et on l'appelait à Versailles *d'Argenson la bête*. Je plains davantage *la Chèvre*, s'il est vrai qu'on l'envoie brouter en Poitou... Les fleurs et les fruits de la cour étaient faits pour elle. Qui m'aurait dit, mon ami, que je serais dans une re-

traite plus agréable que ce ministre? Ma situation des Délices est fort au dessus de celle des Ormes. Je passe l'hiver dans une autre retraite, auprès d'une ville où il y a de l'esprit et du plaisir. Nous jouons *Zaïre* : madame Denis fait Zaïre mieux que Gaussin. Je fais Lusignan; le rôle me convient, et l'on pleure. Ensuite on soupe chez moi; nous avons un excellent cuisinier. Personne n'exige que je fasse des visites; on a pitié de ma mauvaise santé; j'ai tout mon temps à moi; je suis aussi heureux qu'on peut l'être quand on digère mal. En vérité, cela vaut bien le sort d'un secrétaire d'état qu'on renvoie : *beatus ille qui procul negotiis.* La liberté, la tranquillité, l'abondance de tout, et madame Denis, voilà de quoi ne regretter que vous.

Le roi de Prusse m'a écrit une lettre très tendre; l'impératrice de Russie veut que j'aille à Pétersbourg écrire l'histoire de Pierre, son père; mais je resterai aux Délices et à Monrion : je ne veux ni roi ni autocratrice; j'en ai tâté, cela suffit. Les amis et la philosophie valent mieux; mais il est triste d'être si loin de vous.

Voilà Fontenelle mort; c'est une place vacante dans votre cœur; il me la faut. *Vale et me ama.*

XVI.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Monrion, 9 février.

Est-il vrai ce qu'on m'écrit, que le garde des sceaux et M. d'Argenson sont exilés; que l'abbé de Bernis a les affaires étrangères? Si cela est, celui qui a fait le traité de Vienne mettra sa gloire à le soutenir.

Le roi de Prusse m'a écrit une lettre assez tendre de Dresde, le 19 janvier. La czarine veut que j'aille à

Pétersbourg. Je me tiendrai dans la Suisse. J'ai tâté des cours.

Portez-vous bien, madame, vous et votre aimable amie.

XVII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

13 février.

Le fragment de votre lettre sur l'amiral Bing, monseigneur, fut rendu à cet infortuné par le secrétaire d'état, afin qu'elle pût servir à sa justification. Le conseil de guerre l'a déclaré brave homme et fidèle. Mais en même temps, par une de ces contradictions qui entrent dans tous les événemens, il l'a condamné à la mort, en vertu de je ne sais quelle vieille loi, en le recommandant au pouvoir de pardonner, qui est dans la main du souverain. Le parti acharné contre Bing crie à présent que c'est un traître qui a fait valoir votre lettre comme celle d'un homme par qui il avait été gagné. Voilà comme raisonne la haine; mais les clameurs des dogues n'empêchent pas les honnêtes gens de regarder cette lettre comme celle d'un vainqueur généreux et juste, qui n'écoute que la magnanimité de son cœur.

Je crois que vous avez été un peu occupé, depuis un mois, de la foule des événemens, ou horribles, ou embarrassans, ou désagréables, qui se sont succédé si rapidement. Les gens qui vivent philosophiquement dans la retraite ne sont pas les plus à plaindre. Je crains d'abuser de vos momens et de vos bontés par une plus longue lettre : il faut un peu de laconisme avec un premier gentilhomme de la chambre, qui a le roi et le dauphin à servir, et avec celui qui est fait pour être dans les conseils et à la tête des armées.

Madame Denis vous idolâtre toujours, et il n'y a point de Suisse qui vous soit attaché avec un plus tendre respect que le Suisse Voltaire.

XVIII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

19 février.

Oui, sans doute, mon héros, le secrétaire de la république de Platon aurait ri et dit quelques bons mots, car il en disait; mais tâchez de n'en pas dire.

Votre lettre sur ce pauvre amiral Bing lui a valu du moins quatre voix favorables, quoique la pluralité l'ait condamné à la mort. Il se passe dans tous les états des scènes singulières, et aucune ne vous surprend.

Je vous attends toujours, ou dans le conseil, ou à la tête d'une armée. Si les services et la capacité donnent les places sous un monarque éclairé, vous avez assurément plus de droits que personne. Mais quelque place que vous ajoutiez à celles que vous occupez, il y en a une que les rois ne peuvent ni donner ni ôter, c'est celle de la gloire. Jouissez de ce beau poste, il est à l'abri de la fortune.

Je vous assure, monseigneur, que vous prêchez à un converti, quand vous me conseillez de ne me rendre ni aux coquetteries du roi de Prusse, ni aux bontés de l'impératrice de Russie. Je préfère ma retraite à tout; et cette retraite est d'ailleurs absolument nécessaire à un malade qui tient à peine à la vie.

Permettez que je vous envoie ce qu'on m'écrit sur Lekain. S'il a tant de talens, s'il sert bien, est-il juste qu'il n'ait pas de quoi vivre, quand les plus mauvais acteurs ont une part entière? c'est là l'image de ce

monde. Puisque vous daignez descendre à ces petits objets, mettez-y la justice de votre cœur, et protégez les talens.

Madame Denis et le Suisse Voltaire vous présentent leurs plus tendres respects.

XIX.

A MADAME DE FONTAINE. (A Paris.)

A Monrion, 19 février.

Qu'est-ce que c'est donc, ma chère nièce, qu'une petite secte de la canaille, nommée la secte des *margouillistes*, nom qu'on devrait donner à toutes les sectes? On dit que ces misérables fanatiques, nés des convulsionnaires, et petits-fils des jansénistes, sont ceux qui ont mis, non pas le couteau, mais le canif à la main de ce monstre insensé de Damiens; que ce sont eux qui envoient du poison au dauphin dans une lettre, et qui affichent des placards; le tout pour la plus grande gloire de Dieu. Les honnêtes gens, par parenthèse, devraient me remercier d'avoir tant crié toute ma vie contre le fanatisme; mais les cours sont quelquefois ingrates.

Vous savez les coquetteries que me fait le roi de Prusse, et que la czarine m'appelle à Pétersbourg. Vous savez aussi qu'aucune cour ne me tente plus, et que je dois préférer la solidité de mon bonheur dans ma retraite à toutes les illusions. Si j'en voulais sortir, ce ne serait que pour vous; ma santé exige de la solitude; je m'affaiblis tous les jours.

J'ai fait un effort pour jouer Lusignan; votre sœur a été admirable dans Zaïre; nous avions un très beau et très bon Orosmane, un Nérestan excellent, un joli théâtre, une assemblée qui fondait en larmes; et c'est

en Suisse que tout cela se trouve, tandis que vous avez à Paris des *margouillistes*. Je vous ai bien regrettée; mais c'est ce qui m'arrive tous les jours.

Ayez grand soin de votre malheureuse santé; conservez-vous, aimez-moi.

Mille tendres complimens à fils, à frère, à secrétaire [1].

Adieu, ma très chère nièce: votre sœur ne vous écrit point aujourd'hui; elle apprend un rôle. Nous ne vous parlons que de plaisir. Instruisez-nous des sottises de Paris.

XX.

A M. DE BRENLES.

A Tourney, le 20 février.

Les jésuites font donc pis que Grasset, mon cher ami, ils assassinent donc le roi [2] qu'ils ont confessé. Que ne les jugez-vous, monsieur l'assesseur baillival! que ne sont-ils tous au tribunal de la rue de Bourg! Voilà qui est fait, disait un vieux galant, à propos de la Brinvilliers; si les dames se mettent à empoisonner, je n'aurai plus d'estime pour elles. Je n'en ai plus pour Grasset ni même pour Maubert, et entre nous je ne conçois guère comment D*** s'est associé avec le valet des Cramer décrété de prise de corps pour avoir volé ses maîtres. On me paraît très indigné à Berne contre cette manœuvre. Grasset demandait à être naturalisé, et a été refusé. D***

[1] M. de Florian. (*Éd. de Kehl.*)

[2] C'est un de ces grands procès devant lesquels l'historien demeure incertain et muet. Ce crime fut-il commis par le duc d'Aveiro et sa famille, que M. de Pombal détestait, ou par les jésuites, que ce ministre avait juré de détruire, ou par lui-même, qui ne voulait qu'un prétexte de perdre les uns et les autres? Voilà ce que personne ne saurait assurer. Peut-être la révolution qui vient de s'opérer en Portugal fournira-t-elle la clef nécessaire à la découverte de cet affreux mystère. Puisse-t-elle ne pas se retrouver! (*Note du comte Golowkin.*)

demandait de l'argent, et n'en a point eu. Je sens au reste, mon cher philosophe, combien ce libelle est méprisable; mais n'est-il pas utile de faire sentir aux prêtres qu'il ne leur est pas plus permis de farcir des libelles de leurs ordures que d'assassiner leurs pénitens? Et n'est-il pas convenable que votre ami fait Suisse par vous ne soit pas outragé dans votre ville?

Mille respects à la philosophe.

XXI.

A M. DE BURIGNY,

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS, ETC.

A Monrion, 24 février.

L'esprit dans lequel j'ai écrit, monsieur, ce faible *Essai sur l'Histoire*, a pu trouver grace devant vous et devant quelques philosophes de vos amis. Non seulement vous pardonnez aux fautes de cet ouvrage, mais vous avez la bonté de m'avertir de celles qui vous ont frappé. Je reconnais à ce bon office les sentimens de votre cœur, et le frère de ceux qui m'ont toujours honoré de leur amitié. Recevez, monsieur, mes sincères et tendres remerciemens. Je passe l'hiver auprès de Lausanne, où je n'ai point mes livres : le peu que j'en ai pu conserver est à mon petit ermitage des Délices; ainsi je n'ai aucun secours pour vérifier les dates.

Il se peut que l'impératrice Constance fût fille du roi de Sicile Roger; mais il me semble que ce Roger vivait en 1101, et Henri VI, mari de Constance, en 1195. Il l'épousa, je crois, en 1186. Cette Constance avait des amans long-temps après cette époque. Il est bien difficile qu'elle soit fille de Roger; je crois me souvenir que plusieurs annalistes la font fille de Guillaume: je consulterai

mes Capitulaires, et surtout Giannone, quoiqu'il ne soit pas toujours exact.

Le cardinal Polus pourrait bien avoir écrit la lettre à Léon X, long-temps avant d'être cardinal. C'est de milord Bolingbroke que je tiens l'anecdote de cette lettre; il en a parlé souvent à M. de Pouilli votre frère, et à moi.

Adrien IV, au lieu d'Alexandre III, est une inadvertance : dans le cours de l'ouvrage, je dis toujours que c'est Alexandre III qui imposa une pénitence à Henri II, roi d'Angleterre, pour le meurtre de Thomas Becket. Je ne manquerai pas de rectifier ces erreurs, et j'oublierai encore moins l'obligation que je vous ai. Il y en a quelques autres encore que je corrige dans la nouvelle édition que font actuellement les frères Cramer. Ils m'ont arraché cet ouvrage que j'aurais dû garder long-temps avant de le laisser exposer aux yeux du public; mais, puisqu'il a trouvé grace devant les vôtres, je ne peux me repentir.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime et la reconnaissance que je vous dois, monsieur, votre, etc.

XXII.

A M.*** [1]

A Monrion, 29 février.

Monsieur, j'ai reçu une lettre que j'ai cru d'abord écrite à Versailles ou dans notre Académie, et c'est vous, monsieur, qui me faites l'honneur de me l'adresser. Vous me proposez ce que je désirais depuis trente ans; je ne pouvais mieux finir ma carrière qu'en consacrant mes derniers travaux et mes derniers jours à un tel ouvrage.

[1] Cette lettre est probablement adressée à l'ambassadeur de Russie à Paris. (*Éd. de Kehl.*)

Je ferais le voyage de Pétersbourg si ma santé pouvait le permettre; mais, dans l'état où je suis, je vois que je serai réduit à attendre dans ma retraite les matériaux que vous voulez bien me promettre.

Voici quel serait mon plan. Je commencerais par une description de l'état florissant où est aujourd'hui l'empire de Russie, de ce qui rend Pétersbourg recommandable aux étrangers, des changemens faits à Moscou, des armées de l'empire, du commerce, des arts, et de tout ce qui a rendu le gouvernement respectable.

Ensuite, je dirais que tout cela est d'une création nouvelle, et j'entrerais en matière par faire connaître le créateur de tous ces prodiges. Mon dessein serait de donner ensuite une idée précise de tout ce que l'empereur Pierre-le-Grand a fait depuis son avénement à l'empire, année par année.

Si M. le comte de Schouvalof a la bonté, monsieur, comme vous m'en flattez, de me faire parvenir des mémoires sur ces deux objets, c'est-à-dire sur l'état présent de l'empire, et sur tout ce qu'a fait Pierre-le-Grand, avec une carte géographique de Pétersbourg, une de l'empire, l'histoire de la découverte du Kamtschatka, et enfin des renseignemens sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de votre pays, je ne perdrai pas un instant, et je regarderai ce travail comme la consolation et la gloire de ma vieillesse.

La suite des médailles est inutile; elles se trouvent dans plusieurs recueils, et la matière de ces médailles est d'un prix que je ne puis accepter. Je souhaiterais seulement que M. le comte de Schouvalof voulût bien m'assurer que sa majesté l'impératrice désire que ce monument soit élevé à la gloire de l'empereur son père, et qu'elle agrée mes soins.

Voilà, monsieur, quelles sont mes dispositions. Je me tiendrai très honoré et très heureux si elles s'accordent avec les vôtres : j'attendrai vos ordres et ceux de M. le comte de Schouvalof, à qui vous me permettrez de présenter ici mes respects en recevant les miens.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec tous les sentimens que je vous dois, etc.

XXIII.

A M. VERNES.

Ce dimanche, à Monrion, février.

Je crois qu'on ne jouera *l'Enfant prodigue* que samedi, 12 du mois. Vous pourriez, mon cher monsieur, en qualité de ministre du saint Évangile, assister à une pièce tirée de l'Évangile même, et entendre la parole de Dieu dans la bouche de madame la marquise de Gentil, de madame d'Aubonne et de madame d'Hermenches, qui valent mieux que les trois Madeleines, et qui sont plus respectables. Vous devriez, vous et M. Claparède, quitter votre habit de prêtre, et venir à Monrion en habit d'homme. Nous vous garderons le secret; on ne se scandalise point à Lausanne; on y respire les plaisirs honnêtes et les douceurs de la société.

Bonsoir; vous avez en moi un ami pour la vie. Je suis bien en peine de mon petit Patu. Je l'aime de tout mon cœur.

XXIV.

A M. THIERIOT.

A Monrion, le 3 mars.

Je n'entends point parler de vous, mon ancien ami, depuis que vous lisez l'histoire des sottises humaines

depuis Charlemagne. Je voudrais bien savoir aussi ce que c'est qu'un *Portefeuille trouvé*. On me met en pièces, on se divise mes vêtemens, et on jette le sort sur ma robe.

Je voudrais que vous eussiez passé l'hiver avec moi à Lausanne. Si vous n'aviez été enchaîné, selon votre louable coutume, au char des jeunes et belles dames, vous auriez vu jouer *Zaïre* en Suisse mieux qu'on ne la joue à Paris; vous auriez entendu la *Serva padrona* sur un joli théâtre; vous y verriez des pièces nouvelles, exécutées par des acteurs excellens; les étrangers accourir de trente lieues à la ronde, et mon pays roman, mes beaux rivages du lac Léman, devenus l'asile des arts, des plaisirs et du goût; tandis qu'à Paris la secte des margouillistes occupe les esprits, que le parlement et l'archevêque bataillent pour une place à l'hôpital et pour des billets de confession, qu'on ne rend point la justice, et qu'enfin on assassine un roi. Jouissez de tant de charmes et de tant de gloire, messieurs les Parisiens, et applaudissez encore au *Catilina* de Crébillon.

XXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 3 mars.

Mon cher ange, on peut mal servir mademoiselle Clairon sans la rater absolument. On peut être *de communi martyrum*, sans être *de frigidis et maleficiatis*. Ce sera à peu près le rôle que je jouerai avec elle. Je lui donnerai, quand vous voudrez, cette *Zulime* bien changée et sous un autre nom. Vous déciderez du temps le plus favorable quand vous serez quitte de la mauvaise

tragédie de Robert-François Damiens, quand les querelles qui anéantissent le goût des arts seront apaisées, quand Paris respirera.

Pour l'autre pièce, ce n'est pas une affaire prête; il ne faut pas d'ailleurs être toujours *ce Voltaire qui volume sur volume incessamment desserre.* Si on ne souhaite pas ma personne, je veux au moins qu'on souhaite mes ouvrages.

Béni soit Dieu qui vous donne la persévérance dans le goût des beaux arts, et surtout du tripot de la Comédie, tandis qu'on n'entend parler que des querelles des parlemens et des prêtres, qu'on ne rend point la justice, que la secte des margouillistes fait de petits progrès, et qu'on assassine des rois. Vous m'approuverez de passer mes hivers dans un petit pays où on ne vit que pour son plaisir, et où *Zaïre* a été mieux jouée, à tout prendre, qu'à Paris. J'ai fait couler des larmes de tous les yeux suisses. Madame Denis n'a pas les beaux yeux de Gaussin, mais elle joue infiniment mieux qu'elle. On vient de trente lieues pour nous entendre. Nous mangeons des gelinottes, des coqs de bruyère, des truites de vingt livres; et, dès que les arbres auront remis leur livrée verte, nous allons à cet ermitage des Délices, qui mérite son nom.

Ne sommes-nous pas fort à plaindre? Oui, mon cher et respectable ami, nous le sommes, puisque nous vivons loin de vous.

J'ai une extrême curiosité de savoir si on envoie cent mille hommes en Allemagne; mais vous ne vous en souciez guère, et vous ne m'en direz rien. J'aimerais encore mieux que votre parlement se mît à rendre enfin la justice, et me fît payer de cinquante mille francs dont ce fat de Bernard, fils de Samuel Bernard, et fat

de dix millions, m'a fait banqueroute en mourant.

Adieu, mon divin ange; jugez Damiens, et portez-vous bien.

XXVI.

A MADAME DE FONTAINE. (A Paris.)

A Monrion, 6 mars.

Le bon homme Lusignan dit les choses les plus tendres à madame de Fontaine et consorts : il est devenu à présent le bon homme Euphémon dans *l'Enfant prodigue :* c'est un vieillard qui aime toujours la bonne compagnie; jugez s'il vous chérit.

Je suis impatient de savoir si votre aimable secrétaire est enfin venu à bout, avec M. de Paulmi, d'une affaire qui était si difficile avec M. d'Argenson. Il est arrivé souvent qu'on a été négligé par ceux à qui on était attaché, et qu'on réussit auprès de ceux dont on devait moins attendre. Je m'intéresse aussi aux petits chariots : c'est une chose qui certainement peut produire de grands avantages ; mais comment faire de tels préparatifs secrètement ? tout ce qui est nouveau rebute le ministère; et cette invention nouvelle devient inutile dès qu'elle est sue.

Est-il bien sûr, enfin, qu'on a fait partir cinquante mille hommes, qu'on va faire une guerre très vive au dehors, et que les affaires s'accommodent au dedans ? Pour nous, pauvres Suisses, nous ne songeons qu'à des plaisirs tranquilles. On croit chez les badauds de Paris que toute la Suisse est un pays sauvage : on serait bien étonné si on voyait jouer *Zaïre* à Lausanne, mieux qu'on ne la joue à Paris : on serait plus surpris encore de voir deux cents spectateurs aussi bons juges qu'il y en ait en Europe. Il y a dans mon petit pays roman, car

c'est son nom, beaucoup d'esprit, beaucoup de raison, point de cabales, point d'intrigues pour persécuter ceux qui rendent service aux belles lettres. Nous sommes libres, et nous n'abusons point de notre liberté; les tribunaux ne cessent point de rendre justice; il n'y a ni margouillistes, ni convulsionnaires, ni de Robert-François Damiens. Notre climat vaut mieux que le vôtre; nous avons plus long-temps de beaux jours; il n'y a que de très méchant vin autour de Paris, et nos coteaux en produisent d'excellent : nous avons mangé, l'automne et l'hiver, des gelinottes et des grianeaux que vous ne connaissez guère. Cependant, ma chère nièce, je vous regrette de tout mon cœur; portez-vous bien et aimez-moi.

XXVII.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Monrion, pres de Lausanne, 8 mars.

J'ai été malade, madame, et j'ai perdu mon correspondant, qui me mandait bien des nouvelles que j'avais l'honneur de vous envoyer. Je retombe dans mon néant. Je ne sais plus si les troupes marchent ou non; si mon pauvre amiral Bing a eu la tête cassée. Je sais seulement que les Anglais ont la tête bien dure, ou plutôt le cœur; que l'Allemagne va être bouleversée; que Paris est bien triste; que l'argent est bien rare, et que cette vie n'est pas semée de roses. La Chèvre n'a remporté de Paris que le mauvais quolibet, *attendez-moi sous l'orme.* Portez-vous bien, madame; vivez avec votre digne amie; méprisez ce malheureux monde comme il le mérite; conservez-moi vos bontés.

XXVIII.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Monrion, 19 mars.

Vos lettres sont venues à bon port, mon très cher maître. Les *veredarii* sont exacts, parce qu'il leur en revient quelque chose. Il est vrai que j'ai été obligé d'avertir que je ne recevais point de lettres d'inconnus, et vous trouverez que j'ai eu raison quand vous saurez que très souvent la poste m'apportait pour cent francs de paquets de gens discrets qui m'envoyaient leurs manuscrits à corriger ou à admirer. Le nombre des fous mes confrères, *quos scribendi cacoethes tenet*, est immense. Celui des autres fous, à lettres anonymes, n'est pas moins considérable. Mais pour vous, mon cher abbé, qui êtes très sage, et qui m'aimez, sachez qu'une de vos lettres est un de mes plus grands plaisirs, et serait ma plus chère consolation, si j'avais besoin d'être consolé.

Vous parlez de brochures; il y a autant de feuilles dans Paris qu'à mes arbres; mais aussi la chute des feuilles est fréquente. On en a imprimé une de moi où il est question de vous, et de la langue française à laquelle vous avez rendu tant de services. C'est une réponse que j'avais faite à M. Deodati Tovazzi, qui disait un peu trop de mal de notre langue.

Je savais que l'archidiacre de Fontenelle et de La Motte était admis pour compiler, compiler des phrases à notre tripot, et qu'on vous accusait d'avoir molli en cette occasion. Je crois, mon cher maître, qu'on vous calomnie.

L'abbé Trublet m'avait pétrifié.

Mais pourquoi ne serait-il pas de l'Académie ? l'abbé Cotin en était bien : j'attends l'abbé Le Blanc avec une impatience extrême. J'ai une querelle avec vous sur les vers croisés. Je trouve qu'ils sauvent l'uniformité de la rime, qu'on peut se passer avec eux de *frères lais*, et qu'ils sont harmonieux. *Licentia sumpta pulenter* n'est pas mal ; mais je vous dirai à l'oreille que c'est un écueil. Il y a dans ce genre de vers un rhythme caché fort difficile à attraper. Si quelqu'un m'imite, il courra des risques. J'aimerais passionnément à m'entretenir avec vous de littérature, et à pleurer sur la nôtre. Mais vous vous moquez de moi avec *votre banlieue ;* il faudrait que je fusse d'avance imbécile de quitter les deux lieues de pays que je posséde, et où je suis indépendant, pour Arcueil et pour Gentilli. Tenez, tenez, voici ma réponse dans ce paquet : *Ad urbem non descendet vates tuus. Omittet mirari beatæ fumum et opes strepitumque Paris.* Je n'ai eu l'idée du bonheur que depuis que je suis chez moi dans la retraite. Mais quelle retraite ! J'ai quelquefois cinquante personnes à table ; je les laisse avec madame Denis, qui fait les honneurs, et je m'enferme. J'ai bâti ce qu'en Italie on appelle un *palazzo ;* mais je n'en aime que mon cabinet de livres, *senectutem alunt.* Vivez, mon cher abbé ; on n'est point vieux avec de la santé. Je veux, avant de mourir, vous adresser une Épître sur le peu d'usage que font nos littérateurs de vos préceptes et de vos exemples. Quel style que celui d'aujourd'hui ! ni nombre, ni harmonie, ni graces, ni décence. Chacun cherche à faire des sauts périlleux. Je laisse les Gilles sur leur corde lâche, et je cultive comme je peux mes champs et ma raison.

M. de Ximenès vous remercie : il a du goût ; il étudie beaucoup ; il a lu vos ouvrages ; il aime mieux votre

préface sur *de Natura Deorum*, et votre *Histoire de la Philosophie*, que les tours de force de Jean-Jacques, lequel Jean-Jacques mérite la petite correction qu'il a reçue.

Adieu encore une fois.

XXIX.

A M. DE THIBOUVILLE.

A Monrion, près de Lausanne, 20 mars.

Je ne sais, mon cher confrère, si je vous ai remercié de votre roman, que je n'ai pu encore lire, parce que je ne l'ai point reçu; mais, au lieu de vous remercier, je vous félicite : on ne me parle que de son succès dans toutes les lettres de Paris. Madame Denis ne peut si tôt vous écrire; elle joue, elle apprend des rôles, elle est entourée de tailleurs, de coiffeuses et d'acteurs. Il n'y a point de *Zulime;* je ne sais ce que c'est, et je veux que ni vous, ni mademoiselle Clairon, ni moi, ne le sachions; mais il y a une Fanime un peu différente; nous l'avons jouée à Lausanne dans notre pays roman; et tout ce que je souhaite, c'est qu'elle soit aussi bien jouée à Paris : je n'ai jamais vu verser tant de larmes. Nous avons ici environ deux cents personnes qui valent bien le parterre de Paris, qui n'écoutent que leur cœur, qui ont beaucoup d'esprit, qui ignorent les cabales, et qui auraient sifflé le *Catilina* de Crébillon.

Je vous embrasse, je me meurs d'envie de lire le roman. Madame Denis vous en dira davantage quand elle pourra.

XXX.

A M. DE BURIGNY.

A Monrion, le 20 mars.

On ne se douterait pas, monsieur, qu'un théâtre établi à Lausanne, des acteurs peut-être supérieurs aux comédiens de Paris, enfin une pièce nouvelle, des spectateurs pleins d'esprit, de connaissances et de lumières, en un mot, tous les soins qu'entraînent de tels plaisirs, m'ont empêché de vous écrire plus tôt. Je fais trève un moment aux charmes de la poésie et aux embellissemens singuliers qui ornent notre petit pays roman, et qui font naître des fleurs au milieu des neiges du mont Jura et des Alpes, pour vous réitérer mes sincères et tendres complimens. Je vous en dois beaucoup pour la bonté que vous avez eue de remarquer quelques unes des inadvertances de cette *Histoire générale*. Je vous en dois davantage pour la *Vie d'Érasme* et pour celle de Grotius, que vous voulez bien me promettre. Par qui pouvaient-ils être mieux célébrés que par un homme qui a toute leur science et tous leurs sentimens? J'ai vu un petit manuscrit de M. de Pouilli, que je regretterai toujours, sur Grotius; mais c'était un ouvrage très court, et qui entrait dans fort peu de détails.

J'attends avec impatience le présent dont vous avez la bonté de m'honorer. Je ne vous enverrai l'*Histoire générale* qu'avec les corrections dont je vous ai l'obligation. On en fait usage dans une seconde édition, mais il faut laisser écouler la première. Les libraires à qui j'en ai fait présent se sont avisés d'en tirer sept mille exemplaires pour une première édition que je ne regarde que comme un essai, et comme une occasion de recueillir

les avis des hommes éclairés. La *Vie d'Érasme* et celle de Grotius serviront beaucoup à me remettre dans la bonne voie.

XXXI.

A M. DE BRENLES.

23 mars.

On prétend que monsieur votre beau-frère, le prêtre, voudrait voir une pièce tirée du nouveau *Testament*. Nous prêchons peut-être *l'Enfant prodigue* jeudi, après quoi on a pour le dessert un opéra buffa. Prenez vos mesures là dessus, mon cher philosophe; si ce n'est pas jeudi qu'on prêche, ce sera assurément cette semaine.

Bonsoir; je vous serai attaché, à vous et à la philosophe votre compagne, toutes les semaines de ma vie.

XXXII.

A M. THIERIOT.

A Monrion, 26 mars.

Mon cher et ancien ami, de tous les éloges dont vous comblez ce faible *Essai sur l'Histoire générale*, je n'adopte que celui de l'impartialité, de l'amour extrême pour la vérité, du zèle pour le bien public, qui ont dicté cet ouvrage.

J'ai fait tout ce que j'ai pu toute ma vie pour contribuer à étendre cet esprit de philosophie et de tolérance qui semble aujourd'hui caractériser le siècle. Cet esprit, qui anime tous les honnêtes gens de l'Europe, a jeté d'heureuses racines dans ce pays, où d'abord le soin de ma mauvaise santé m'avait conduit, et où la reconnaissance et la douceur d'une vie tranquille m'arrêtent.

Ce n'est pas un petit exemple du progrès de la raison

humaine, qu'on ait imprimé à Genève, dans cet *Essai sur l'Histoire*, avec l'approbation publique, *que Calvin avait une ame atroce*, aussi bien qu'un esprit éclairé.

Le meurtre de Servet paraît aujourd'hui abominable; les Hollandais rougissent de celui de Barneveldt.

Je ne sais encore si les Anglais auront à se reprocher celui de l'amiral Bing.

Mais savez-vous que vos querelles absurdes, et enfin l'attentat de ce monstre Damiens, m'attirent des reproches de toute l'Europe littéraire? Est-ce là, me dit-on, cette nation que vous avez peinte si sage? A cela je réponds, comme je peux, qu'il y a des hommes qui ne sont ni de leur siècle ni de leur pays. Je soutiens que le crime d'un scélérat et d'un insensé de la lie du peuple n'est point l'effet de l'esprit du temps. Chatel et Ravaillac furent enivrés des fureurs épidémiques qui régnaient en France: ce fut l'esprit du fanatisme public qui les inspira; et cela est si vrai, que j'ai lu une Apologie pour Jean Chatel et ses fauteurs, imprimée pendant le procès de ce malheureux. Il n'en est pas ainsi aujourd'hui. Le dernier attentat a saisi d'étonnement et d'horreur la France et l'Europe.

Nous détournons les yeux de ces abominations dans notre petit pays roman, appelé autrement *le pays de Vaud*, le long des bords du beau lac Léman. Nous y fesons ce qu'on devrait faire à Paris; nous y vivons tranquilles, nous y cultivons les lettres sans cabale.

Tavernier disait que la vue de Lausanne sur le lac de Genève ressemble à celle de Constantinople; mais ce qui m'en plaît davantage, c'est l'amour des arts qui anime tous les honnêtes gens de Lausanne.

On ne vous a point trompé quand on vous a dit qu'on y avait joué *Zaïre*, *l'Enfant prodigue*, et d'autres pièces,

aussi bien qu'on pourrait les représenter à Paris. N'en soyez point surpris; on ne parle, on ne connaît ici d'autre langue que la nôtre; presque toutes les familles y sont françaises, et il y a ici autant d'esprit et de goût qu'en aucun lieu du monde.

On ne connaît ici ni cette plate et ridicule *Histoire de la Guerre de* 1741, qu'on a imprimée à Paris sous mon nom, ni cette infame rapsodie, intitulée *la Pucelle d'Orléans*, remplie des vers les plus plats et les plus grossiers que l'ignorance et la stupidité aient jamais fabriqués, et des insolences les plus atroces que l'effronterie puisse mettre sur le papier.

Il faut avouer que depuis quelque temps on a fait à Paris des choses bien terribles avec la plume et le canif.

Je suis consolé d'être loin de mes amis en me voyant loin de toutes ces énormités; et je plains une nation aimable qui produit des monstres.

XXXIII.

A M. DE MONCRIF.

A Monrion, 27 mars.

Mon cher confrère, j'ai été enchanté de votre souvenir, et affligé de la bienséance qui empêche le maître du château d'écrire un petit mot; mais je conçois qu'il aura été excédé de la multitude des lettres inutiles et embarrassantes auxquelles on n'a que des choses vagues à répondre. Il est toujours bon qu'il sache qu'il y a deux espèces de Suisses qui l'aiment de tout leur cœur. Tavernier, qui avait acheté la terre d'Aubonne, à quelques lieues de mon ermitage, interrogé par Louis XIV, pourquoi il avait choisi une terre en Suisse, répondit, comme vous savez: « Sire, j'ai été bien aise d'avoir quel-

« que chose qui ne fût qu'à moi. » Je n'ai pas tant voyagé que Tavernier, mais je finis comme lui.

Vous avez donc soixante-neuf ans, mon cher confrère : qui est-ce qui ne les a pas à peu près? Voici le temps d'être à soi, et d'achever tranquillement sa carrière. C'est une belle chose que la tranquillité ! Oui ; mais l'ennui est de sa connaissance et de sa famille. Pour chasser ce vilain parent, j'ai établi un théâtre à Lausanne, où nous jouons *Zaïre*, *Alzire*, *l'Enfant prodigue*, et même des pièces nouvelles. N'allez pas croire que ce soient des pièces et des acteurs suisses. J'ai fait pleurer, moi bonhomme Lusignan, un parterre très bien choisi, et je souhaite que les Clairon et les Gaussin jouent comme madame Denis. Il n'y a dans Lausanne que des familles françaises, des mœurs françaises, du goût français, beaucoup de noblesse, de très bonnes maisons dans une très vilaine ville. Nous n'avons de suisse que la cordialité ; c'est l'âge d'or avec les agrémens du siècle de fer.

Je suis histrion les hivers à Lausanne, et je réussis dans les rôles de vieillard : je suis jardinier au printemps à mes Délices, près de Genève, dans un climat plus méridional que le vôtre. Je vois de mon lit le lac, le Rhône et une autre rivière. Avez-vous, mon cher confrère, un plus bel aspect? avez-vous des tulipes au mois de mars? Avec cela on barbouille de la philosophie et de l'histoire ; on se moque des sottises du genre humain et de la charlatanerie de vos physiciens, qui croient avoir mesuré la terre, et de ceux qui passent pour des hommes profonds, parce qu'ils ont dit qu'on fait des anguilles avec de la pâte aigre.

On plaint ce pauvre genre humain qui s'égorge dans notre continent à propos de quelques arpens de glace

en Canada. On est libre comme l'air depuis le matin jusqu'au soir. Mes vergers, et mes vignes, et moi, nous ne devons rien à personne. C'est encore là ce que je voulais; mais je voudrais aussi être moins éloigné de vous; c'est dommage que le pays de Vaud ne touche pas à la Touraine.

Adieu, Tithon et l'Aurore. Avez-vous gagné vos soixante-neuf ans au métier de Tithon?

Je vous embrasse tendrement.

XXXIV.

A M. PALISSOT.

A Monrion, près de Lausanne, mars.

Votre dernière lettre, monsieur, est remplie de goût et de raison; elle redouble l'estime et l'amitié que vous m'avez inspirées. Il est vrai qu'il y a bien des charlatans de physique et de littérature dans Paris; mais vous m'avouerez que les charlatans de politique et de théologie sont plus dangereux et plus haïssables. L'homme dont vous me parlez est du moins un philosophe; il est très savant; il a été persécuté: il est au nombre de ceux dont il faut prendre le parti contre les ennemis de la raison et de la liberté.

Les philosophes sont un petit troupeau qu'il ne faut pas laisser égorger. Ils ont leurs défauts comme les autres hommes; ils ne font pas toujours d'excellens ouvrages; mais, s'ils pouvaient se réunir tous contre l'ennemi commun, ce serait une bonne affaire pour le genre humain. Les monstres nommés *jansénistes* et *molinistes*, après s'être mordus, aboient ensemble contre les pauvres partisans de la raison et de l'humanité. Ceux-ci doivent au moins se défendre contre la gueule de ceux-là.

On m'avertit que le libraire Lambert achève d'imprimer un énorme fatras; et dans ce chaos il y a quelque germe de philosophie. Je me flatte qu'il vous le présentera: il me fera un très grand plaisir de vous donner cette faible marque des sentimens que je vous dois. Cette philosophie dont je vous parle exclut les formes visigothes de *votre très humble*.

Je vous embrasse.

XXXV.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Près de Lausanne, 6 avril.

Quand je sais quelque chose, madame, j'écris; quand je ne sais rien je me tais. Hors la maladie dont est mort M. Damiens, il n'est rien parvenu à ma connaissance. Si vous savez quelques bagatelles du Rhin, de l'Elbe, du Niemen, ayez la bonté d'en faire part aux solitaires des Délices. Il faut regarder tous ces événemens comme une tragédie que nous voyons d'une bonne loge où nous sommes très à notre aise. Restez long-temps dans la vôtre avec votre digne amie. Conservez-moi vos bontés, et priez toutes deux pour Marie [1].

XXXVI.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

6 avril.

Vous savez, il y a du temps, mon héros, la glorieuse victoire que l'ancien ministère anglais a remportée sur l'amiral Bing à Portsmouth; mais vous ne savez peut-être pas avec quelle hauteur la plus saine partie de la

[1] Marie-Thérèse.

nation joint les cris de l'indignation et de la pitié à ceux de toute l'Europe. On cite votre témoignage comme la preuve la plus authentique de l'innocence de Bing; et vous avez la gloire d'avoir vaincu les Anglais et de les faire rougir. Je m'attendais que vous ne vous en tiendriez pas là; et, quoique l'exercice d'année de premier gentilhomme de la chambre soit une très belle chose, j'espérais que les bords de l'Elbe pourraient être aussi glorieux pour vous que la Méditerranée. Le roi de Prusse paraît toujours fort gai; il disait que les Français lui envoyaient vingt-quatre mille perruquiers: il se trouve qu'on lui en dépêche cent mille. Il y a là de quoi se peigner, à ce que disent les polissons. Pour moi, je ne me mêle que des héros de théâtre. Nous avons fait à Lausanne une troupe excellente, et je vous souhaite d'aussi bons acteurs. M. d'Argental prétend toujours que la comédie est un des premiers devoirs d'un honnête homme. Le maréchal de Villars aima les spectacles jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans; faites-en autant, monseigneur, et que l'héroïsme que vous voyez à Versailles, de quelque côté que vous tourniez les yeux, ne vous fasse pas négliger les grands hommes de l'antiquité.

Les deux Suisses, plus Suisses que jamais, vous renouvellent leurs hommages.

Vous connaissez le très tendre respect du Suisse V.

XXXVII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, le 20 avril.

Mon héros, il y a long-temps que j'ai l'honneur d'être de votre avis sur bien des choses, et j'en serai sans doute

encore sur tous vos acteurs tragiques. Je les crois très médiocres; mais Lekain leur est fort supérieur, à ce que dit le public. Il y a, sur de plus grands et de plus nobles théâtres, des acteurs qui ne valent pas mieux, et qui sont employés et récompensés. Ce siècle-ci est plus fécond en loteries qu'en grands hommes: il y aura toujours des jeunes gens qui rempliront les grandes places; il n'y en aura pas qui aient votre gloire. C'est surtout chez les étrangers que cette gloire est mise à son prix: la cabale et l'envie ne peuvent séduire ceux qui sont sans intérêt, et qui n'en croient que les faits et la renommée. Je voudrais que vous entendissiez les voyageurs que je vois quelquefois dans mes ermitages allobroges et suisses; vous seriez content d'eux et de vous; mais quoique vous puissiez avoir quelques jaloux en France, vous devez y avoir bien peu de rivaux, et je doute qu'il y ait beaucoup d'hommes que le public ose placer à vos côtés. Vous prétendez qu'il n'y a de bon que la santé; je sens mieux que vous, mon héros, de quel prix elle est, puisque je l'ai perdue; mais, de grace, comptez la gloire dont vous jouissez pour quelque chose. Achille, dans Homère, dit que la gloire est une chimère, quand il est en colère; mais, dans le fond de son cœur, il l'aime à la folie.

Le Salomon du Nord en aura beaucoup, je parle de gloire et non de folie, s'il se tire du précipice sur le bord duquel il s'est mis; il y est avec plus de deux cent mille hommes, et c'en est assez pour attendre les événemens. Les Russes ne paraissent point: il semble fort difficile aux Autrichiens de pénétrer dans les défilés de la Silésie, de la Lusace et de la Saxe. Je crois que vos troupes pourront aller sans obstacles jusqu'au fond de la Vestphalie, et c'est assurément une grande perte pour lui. Il vous attend peut-être à Magdebourg: s'il vous

donne bataille dans les plaines, auprès de cette ville, il paraît qu'alors il joue un jeu avantageux; car, s'il est battu, il couvre tout son pays par delà Magdebourg; et, s'il vous arrive un malheur, où sera votre retraite?

Il faut que j'aie une terrible confiance en vos bontés pour oser vous dire les rêveries qui me passent par la tête. Pardon, monseigneur, si, moi qui ne connais que les événemens passés, et encore assez mal, j'ose parler ainsi du présent devant vous. C'est à celui qui a fait de grandes choses à juger de la grande scène qui s'ouvre. La pièce est belle et bien intriguée; si vous étiez acteur, je répondrais du cinquième acte.

Madame Denis et moi nous sommes réunis toujours dans nos transports pour vous.

Recevez les tendres respects du Suisse, etc.

XXXVIII.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Lausanne, 29 avril.

Ce n'est point à mon cœur, ce n'est point à mon ame, ce n'est point à ma main, ce n'est point à mon visage, madame, que vous devez vous en prendre, si je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire depuis si long-temps; c'est, ne vous déplaise, à mon derrière, qui m'a joué de fort cruels tours. On souffre de partout, madame, dans ce monde-ci. Il y a pourtant du bon dans la vie. Le mariage de monsieur votre fils, par exemple, est une des bonnes choses que je connaisse. Vingt mille francs de pension pour épouser sa maîtresse! Il n'y a rien assurément de si bien arrangé et de si heureux. Madame Denis et moi nous vous en fesons, madame, les plus sincères complimens. Vous voilà très heureuse par monsieur

votre fils; soyez-le toujours par vous-même. Jouissez d'une santé toujours égale, que vous devrez à votre sage régime et à votre tranquillité. Quelque chose qui arrive sur les bords du Rhin, vers Vesel, soyez contente à l'île Jard; quelques millions que le roi emprunte, soyez payée de vos revenus : voilà ce que je vous souhaite du meilleur de mon cœur. Si vous avez quelques nouvelles, amusez-vous-en, et daignez m'en amuser. Mais ne perdons ni le sommeil ni l'appétit. Supportons les malheurs du genre humain tout doucement.

Adieu, madame. La philosophie est, après la santé, ce que je connais de mieux. Je vous suis toujours attaché avec le plus tendre respect.

XXXIX.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 7 mai.

Il faut que vous me pardonniez, madame; j'écris très peu, parce que je n'ai pas un moment à moi; je me défais tous les jours de mes correspondances de Paris; je ne voudrais conserver que la vôtre; je ne connais plus que vous et la retraite. Je m'intéresse plus à la pension de monsieur votre fils qu'à la guerre et aux finances. Je veux que vous soyez heureuse de toutes les façons et de tous les côtés; on aurait beau, d'ailleurs, tout bouleverser, je n'en prendrai point d'alarmes; j'ai su faire à peu près comme vous. J'ai des terres libres, je veux y vivre et y mourir. Il est vrai que je m'y prends un peu tard pour bâtir et pour planter, mais la vraie jouissance est dans le travail; la culture est un aussi grand plaisir que la récolte. Le docteur Pangloss est un grand nigaud avec son *tout est bien;* je crois que les choses

ne vont bien que pour ceux qui restent chez eux, ou pour M. de Zeutmandel et pour sa grasse et riche chanoinesse, qui épouse un très aimable mari. Tout sera *bien* long-temps pour vous, madame, puisque vous avez le courage de conserver votre régime; ce n'est pas une petite vertu, et votre vertu sera récompensée. Je ne vous mande aucune nouvelle, je n'en sais que des siècles passés; si vous en savez du siècle présent, ne m'oubliez pas; mais songez toujours que celles qui vous regardent me sont le plus chères, et que je vous suis attaché avec le plus tendre respect.

XL.

A M. DE THIBOUVILLE.

Aux Délices, 8 mai

Votre roman, mon cher Catilina, fait les délices des Délices. Nous l'avons reçu contresigné *Trudaine*, et nous l'avons dévoré. Madame Denis serait bien plus propre que moi à vous détailler tout ce qui nous a fait plaisir. Les nièces entendent mieux que les oncles à rendre compte des sentimens; elles ont des délicatesses que les vieux oncles n'ont pas; elle vous écrirait vingt pages si elle n'était pas un peu malade. Pour moi, je m'imagine que vous viendriez faire un second roman aux Délices si vous n'étiez pas enchaîné à Neuilli: vous verriez si les bords du lac Léman, tout Léman qu'il est, ne valent pas bien ceux de la Seine. Au reste, croyez que je n'ai pas plus d'envie de me mêler des affaires de votre théâtre que de celles de la Bohême, et j'espère que M. d'Argental secondera, par sa sagesse, mon goût pour le repos. Je n'ai que trop été livré au public, et j'aime mieux m'amuser sans regret avec mes Suisses que de m'exposer à votre

parterre. Il faut avoir l'esprit de son âge, et finir tranquillement sa carrière. Jouissez des plaisirs de la vôtre, et tandis qu'on se bat en Amérique et en Europe, sur l'Océan et sur la Méditerranée, vivez gaîment à Neuilli; continuez à mettre dans vos ouvrages les agrémens de votre vie.

Les deux ermites des Délices s'intéressent à vos plaisirs; mais ma compagne vous le dira mieux que moi.

XLI.

A M. DE BURIGNY.

Aux Délices, 10 mai.

Je ne puis trop vous remercier, monsieur, de votre présent. Vous vous associez à la gloire d'Érasme et de Grotius, en écrivant si bien leur histoire. On lira plus ce que vous dites d'eux que leurs ouvrages. Il y a mille anecdotes dans ces deux Vies, qui sont bien précieuses pour les gens de lettres. Ces deux hommes sont heureux d'être venus avant ce siècle; il nous faut aujourd'hui quelque chose d'un peu plus fort; ils sont venus au commencement du repas. Nous sommes ivres à présent; nous demandons du vin du Cap et de l'eau des Barbades.

J'espère vous présenter dans un an, si je vis, cette histoire des mœurs dont vous avez souffert l'esquisse. Je n'ai pas peint les docteurs assez ridicules, les hommes d'état assez méchans, et la nature humaine assez folle. Je me corrigerai, je dirai moins de vérités triviales, et plus de vérités intéressantes. Je m'amuse à parcourir les Petites-Maisons de l'univers; il y a peut-être de la folie à cela, mais elle est instructive. L'histoire des dates, des généalogies, des villes prises et reprises, a son mérite, mais l'histoire des mœurs vaut mieux, à mon gré; en

tout cas; j'écrirai sur les hommes moins qu'on n'a écrit sur les insectes.

Je finis pour reprendre l'histoire de Grotius, et pour avoir un nouveau plaisir.

Conservez-moi vos bontés, monsieur, et soyez persuadé de la tendre estime de votre, etc.

XLII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 18 mai.

J'ai admiré, mon cher et ancien ami, la bonté de votre ame dans le compte que vous avez daigné me rendre des aventures de mademoiselle de Ponthieu[1]; mais je n'ai pas été moins surpris de la netteté de votre exposé dans un sujet si embrouillé. On ne peut mieux rapporter un mauvais procès. Vous auriez été un excellent avocat-général. J'ai tardé trop long-temps à vous remercier.

Je n'ai nulle envie de me mettre actuellement dans la foule de ceux qui donnent des pièces au public : il est inutile d'envoyer son plat à ceux qu'on crève de bonne chère. Je ne veux présenter mes oiseaux du lac Léman que dans des temps de jeûne. Vous savez, d'ailleurs, qu'on n'est pas oisif pour être un campagnard; il vaut bien autant planter des arbres que faire des vers. Je n'adresse point d'épître à mon jardinier Antoine, mais j'ai assurément une plus jolie campagne que Boileau, et ce n'est point *la fermière qui ordonne* nos soupers.

J'ai eu la curiosité autrefois de voir cette maison de Boileau; cela avait l'air d'un fort vilain petit cabaret

[1] *Adèle de Ponthieu*, tragédie, par de Laplace, le traducteur de *Tom-Jones*, représentée le 28 avril 1757. R.

borgne; aussi Despréaux s'en défit-il, et je me flatte que je garderai toujours mes Délices.

J'en suis plus amoureux, plus la raison m'éclaire.

Je n'ai guère vu ni un plus beau plain-pied ni des jardins plus agréables, et je ne crois pas que la vue du Bosphore soit si variée. J'aime à vous parler campagne, car, ou vous êtes actuellement à la vôtre, ou vous y allez. On dit que vous en avez fait un très joli séjour; c'est dommage qu'il soit si éloigné de mon lac. Je me flatte que la santé de M. l'abbé du Resnel est raffermie, et que la vôtre n'a pas besoin de l'être. C'est là le point important, c'est le fondement de tout, et l'empire de la terre ne vaut pas un bon estomac. Je souffre ici bien moins qu'ailleurs, mais je digère presque aussi mal que si j'étais dans une cour; sans cela, je serais trop heureux; mais madame Denis digère, et cela suffit: vous m'avouerez qu'elle en est bien digne, après avoir quitté Paris pour moi.

Bonsoir, mon cher et ancien ami. J'ai toujours oublié de vous demander si les trois académies, dont Fontenelle était le doyen, ont assisté à son convoi. Si elles n'ont pas fait cet honneur aux lettres et à elles-mêmes, je les déclare barbares.

XLIII.

A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 31 mai.

Je vous dirai d'abord, ma chère nièce, que vous avez une santé d'athlète, dont je vous fais de très sincères compliments; et que si jamais votre vieux malingre d'oncle se porte aussi bien que vous, il viendra vous trouver à Ornoi: ensuite vous saurez que madame Denis était chargée d'envoyer trois cents livres à d'Aumart, dans sa

province du Maine, quand il a débarqué chez vous, lui, son fils et deux bidets. Je vous prie de lui dire que je lui donnerai trois cents livres tous les ans, à commencer à la Saint-Jean prochaine. Je vous enverrai un mandat à cet effet sur M. de Laleu, ou vous pourrez avancer cet argent sur les revenus du pupille, et sur la rente qu'il me fait : cela est à votre choix. J'ignore ce qui convient au jeune Daumart; je sais seulement que cent écus lui conviendront. Trouvez bon que je m'en tienne à cette disposition que j'avais déja faite.

Madame Denis embellit tellement le lac de Genève, qu'il reste peu de chose pour les arrière-cousins. Quant à ma bâtarde de *Fanime*, son protecteur, M. d'Argental, vous dira que je ne prétends pas que cette amoureuse créature se produise sitôt dans le monde. Mademoiselle de Ponthieu y fait un si grand rôle, et ses compagnes se présentent avec tant d'empressement, qu'il faut ne se pas prodiguer. Quand même la pièce vaudrait quelque chose, ce ne serait pas assez de donner du bon, il faut le donner dans le bon temps.

A vous maintenant, monsieur le capitaine des chariots de guerre de Cyrus. Vous pouvez être sûr que je n'ai jamais écrit de ma vie à M. le maréchal d'Estrées, et que, s'il a été instruit de notre invention guerrière, ce ne peut être que par le ministère. J'aurais souhaité, pour vous et pour la France, que mon petit char eût été employé : cela ne coûte presque point de frais; il faut peu d'hommes, peu de chevaux; le mauvais succès ne peut mettre le désordre dans une ligne; quand le canon ennemi fracasserait tous vos chariots, ce qui est bien difficile, qu'arriverait-il? ils vous serviraient de remparts, ils embarrasseraient la marche de l'ennemi qui viendrait à vous. En un mot, cette machine peut

faire beaucoup de bien, et ne peut faire aucun mal: je la regarde, après l'invention de la poudre, comme l'instrument le plus sûr de la victoire.

Mais, pour saisir ce projet, il faut des hommes actifs, ingénieux, qui n'aient pas le préjugé grossier et dangereux du train ordinaire. C'est en s'éloignant de la route commune, c'est en fesant porter le dîner et le souper de la cavalerie sur des chariots, avant qu'il y eût de l'herbe sur la terre, que le roi de Prusse a pénétré en Bohême par quatre endroits, et qu'il inspire la terreur.

Soyez sûr que le maréchal de Saxe se serait servi de nos chars de guerre.

Mais c'est trop parler d'engins destructeurs, pour un pédant tel que j'ai l'honneur de l'être.

On a imprimé dans Paris une thèse de médecine où l'on traite notre Esculape-Tronchin de charlatan et de coupeur de bourse. Il y a répondu par une lettre au doyen de la Faculté, digne d'un grand homme comme lui. Il y répond encore mieux par les cures surprenantes qu'il fait tous les jours.

Une jeune fille fort riche a été inoculée ici par des ignorans, et est morte. Le lendemain vingt femmes se sont fait inoculer sous la direction de Tronchin, et se portent bien.

Je vous embrasse tous du meilleur de mon cœur.

XLIV.

A M. THIERIOT.

A Monrion, le 2 juin.

Je reçois, mon ancien ami, votre très agréable lettre du 25 de mai dans mon ermitage de Monrion, auquel

je suis venu dire adieu. On joue si bien la comédie à Lausanne, il y a si bonne compagnie, que j'ai fait enfin l'acquisition d'une belle maison au bout de la ville; elle a quinze croisées de face, et je verrai de mon lit le beau lac Léman et toute la Savoie, sans compter les Alpes. Je retourne demain à mes Délices, qui sont aussi gaies en été que ma maison de Lausanne le sera en hiver. Madame Denis a le talent de meubler des maisons et d'y faire bonne chère, ce qui, joint à ses talens de la musique et de la déclamation, compose une nièce qui fait le bonheur de ma vie. Je ne vous dirai pas *omitte mirari beatæ fumum et opes strepitumque Romæ;* car vous êtes trop *admirator Romæ et præstantissimæ Montmorenciæ.*

Ne manquez pas, je vous prie, à présenter mes très sensibles remerciemens à madame la comtesse de Sandvich. Il faut qu'elle sache que j'avais connu ce pauvre amiral Bing à Londres dans sa jeunesse; j'imaginais que le témoignage de M. le maréchal de Richelieu en sa faveur pourrait être de quelque poids. Ce témoignage lui a fait honneur, et n'a pu lui sauver la vie. Il a chargé son exécuteur testamentaire de me remercier, et de me dire qu'il mourait mon obligé, et qu'il me priait de présenter à M. de Richelieu, qu'il appelle *a generous soldier,* ses respects et sa reconnaissance. J'ai reçu aussi un mémoire justificatif très ample, qu'il a donné ordre en mourant de me faire parvenir. Il est mort avec un courage qui achève de couvrir ses ennemis de honte.

Si j'osais m'adresser à madame la duchesse d'Aiguillon, je la prierais de venger la mémoire du cardinal de Richelieu du tort qu'on lui fait en lui attribuant le *Testament politique.* Si elle voulait faire taire sa belle imagination, et écouter sa raison, qui est encore plus

belle, elle verrait combien ce livre est indigne d'un grand ministre. Qu'elle daigne seulement faire attention à l'état où est aujourd'hui l'Europe ; qu'elle juge si un homme d'état, qui laisserait un testament politique à son roi, oublierait de lui parler du roi de Prusse, de Marie-Thérèse et du duc de Hanovre. Voilà pourtant ce qu'on ose imputer au cardinal de Richelieu. On avait alors la guerre contre l'empereur, et l'armée du duc de Veimar était l'objet le plus important. L'auteur du *Testament politique* n'en dit pas un mot, et il parle du revenu de la Sainte-Chapelle, et il propose de faire payer la taille au parlement. Tous les calculs, tous les faits sont faux dans ce livre. Qu'on voie avec quel mépris en parle Aubery dans son *Histoire du cardinal Mazarin*. Je sais qu'Aubery est un écrivain médiocre et un lâche flatteur ; mais il était fort instruit, et il savait bien que le *Testament politique* n'était pas du grand et méchant homme à qui on l'attribue.

Présentez, je vous prie, mes applaudissemens et mes remerciemens à Gamache le riche, qui fait de si belles noces. Il donne de grands exemples, qui seront peu imités peut-être par ses cinquante-neuf confrères. Je suis très flatté que mon fatras historique ne lui ait pas déplu. Il est bon juge en prose comme en vers, par la raison qu'il est bon feseur. Son suffrage m'encouragera beaucoup à fortifier cet Essai de bien des choses qui lui manquent. Les Cramer se sont trop pressés de l'imprimer. On ne sait pas à quel point le genre humain est sot, méchant et fou ; on le verra, s'il plaît à Dieu, dans une seconde édition.

Vous me dites que cet Essai a trouvé grace devant mesdames d'Aiguillon et de Sandvich. La dernière est sans aucun préjugé, la première n'en a que sur le grand-

oncle de son oncle; elle devrait bien m'en croire sur ce maudit *Testament*. J'ai examiné tous les testamens, j'y ai passé ma vie, je sais ce qu'il en faut penser.

Ce qu'on m'avait dit de l'*atroce* est une mauvaise plaisanterie qu'on a voulu faire à deux bonnes gens à qui on prétendait faire accroire qu'ils devaient pleurer sur leur patriarche; mais ils l'ont abandonné comme les autres. Nos calvinistes ne sont point du tout attachés à Calvin. Il y a ici plus de philosophes qu'ailleurs. La raison fait, depuis quelque temps, des progrès qui doivent faire trembler les ennemis du genre humain. Plût à Dieu que cette raison pût parvenir jusqu'à faire épargner le sang dont on inonde l'Allemagne ma voisine!

P. S. J'arrive aux Délices. Il faut que je vous dise un mot de *Jeanne*. Je vous répète que cette bonne créature n'est connue de personne; elle nous amusera sur nos vieux jours. Je n'y pense guère à présent. Il faut songer à son jardin et au temporel. Malheureusement, cela prend un temps bien précieux.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

XLV.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 4 juin.

Ma conscience m'oblige, monseigneur, de vous présenter les remontrances de mon parlement : ce parlement est le parterre. Je suis assassiné de lettres qui disent que Lekain est le seul acteur qui fasse plaisir, le seul qui se donne de la peine, et le seul qui ne soit pas payé. On se plaint de voir des moucheurs de chandelles qui ont part entière, dans le temps que celui qui soutient le théâtre de Paris n'a qu'une demi-part. On s'en prend à moi; on

dit que vous ne faites rien en ma faveur, et on croit que je ne vous demande rien; cependant, je demande avec instance. Je conviens que Baron avait un plus bel organe que Lekain, et de plus beaux yeux; mais Baron avait deux parts; et faut-il que Lekain meure de faim parce qu'il a les yeux petits et la voix quelquefois étouffée? Il fait ce qu'il peut; il fait mieux que les autres: les amateurs font des vers à sa louange; mais il faut que son métier lui procure des chausses; il n'a que la moitié d'un cothurne, je vous conjure de lui donner un cothurne tout entier.

J'aimerais mieux vous écrire en faveur de quelque Prussien que vous auriez fait prisonnier de guerre vers Magdebourg; mais puisqu'à présent vous êtes occupé d'emplois pacifiques, souffrez que je vous parle en faveur d'Orosmane, de Mahomet et de Gengis-kan. Les héros doivent-ils laisser mourir de faim les héros? On dit que vos chevaux manquent de fourrage en Vestphalie, et qu'on leur donne du jambon. Pour Dieu, faites donner à dîner à Lekain, tout laid qu'il est.

Vous avez dû recevoir les dernières volontés de l'amiral Bing: les miennes sont que je vous serai attaché toute ma vie avec le plus tendre respect.

XLVI.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, près de Genève, 4 juin.

Que Dieu protége Marie et qu'il vous rende sœur Broumath! Ne soyez pas surprise, madame, que Frédéric ait eu tant d'avantage sur l'Irlandais Brown et sur le prince Charles. Le conseil des rats est détruit par le chat Rominagrobis. Si le maréchal d'Estrées ne prévient

pas le duc de Gumberland, soyez sûr que le Rominagrobis enverra vingt mille de ces grands coquins qui tirent sept coups par minute, et qui, étant plus grands, plus robustes, mieux exercés que nos petits soldats, et de plus, ayant des fusils d'une plus grande longueur, auront autant d'avantage avec la baïonnette qu'avec la tiraillerie.

Que faire à tout cela, madame? Cultiver son champ et sa vigne, se promener sous les berceaux qu'on a plantés, être bien logé, bien meublé, bien voituré, faire très bonne chère, lire de bons livres, vivre avec d'honnêtes gens au jour la journée, ne penser ni à la mort ni aux méchancetés des vivans. Les fous servent les rois, et les sages jouissent d'un repos précieux.

Mille tendres respects.

XLVII.

A MADAME DUBOCCAGE,

PENDANT SON VOYAGE D'ITALIE.

Nouvelle Muse, aimable Grace,
Allez au Capitole; allez, rapportez-nous
Les myrtes de Pétrarque et les lauriers du Tasse;
Si tous deux revivaient, ils chanteraient pour vous;
Et voyant vos beaux yeux et votre poésie,
Tous deux mourraient à vos genoux
Ou d'amour ou de jalousie.

Dunque, o signora, dopo ch' ella avrà veduto il cornuto sposo del mare Adriatico, vedrà il padre della chiesa, sarà coronata nel Campidoglio dalle mani del buon Benedetto. Ella dovrebbe ritornare per la via di Ginevra, e trionfare tra gli eretici, quando avrà ricevuto la corona poetica dei fanti cattolici : ma il suo

viaggio è tutto per la gloria, e nel suo gran volo ella trascurerà i nostri lieti benchè umili tetti. Il zio e la nipote [1] baciano affettuosamente la mano che a scritto tante belle cose, e si raccomandano alla sua benignità con ogni ossequio.

Good journey, Milton's daughter, Camoens's sister.

Comptez, madame, que nous ne vous pardonnerons pas de n'avoir point pris la route de Genève.

Mille tendres respects.

XLVIII.

A MADAME DE FONTAINE. (A Paris.)

Le... juin.

Votre idée, ma chère nièce, de faire peindre de belles nudités d'après Natoire et Boucher, pour ragaillardir ma vieillesse, est d'une ame compatissante, et je suis reconnaissant de cette belle invention. On peut aisément, en effet, faire copier à peu de frais; on peut aussi faire copier au Palais-Royal ce qu'on trouvera de plus beau et de plus immodeste. M. le duc d'Orléans accorde cette liberté. On peut prendre deux copistes au lieu d'un. Si par hasard quelque brocanteur de vos amis avait deux tableaux, je vous prierais de les prendre, ce serait autant d'assuré.

Vous ornerez ma maison du Chêne comme vous avez orné celle des Délices. La maison du Chêne est plus grande, plus régulière, elle a même un plus bel aspect; mais c'est le palais d'hiver, c'est pour le temps de nos spectacles; les Délices sont pour le temps des fleurs et des fruits. Ce n'est pas mal partager sa vie pour un malingre.

[1] Madame Denis.

M. Tronchin dit que vous êtes fort contente de votre santé, et se vante toujours de la mienne; mais c'est une gasconnade.

Votre sœur est actuellement tout occupée des meubles pour la maison du Chêne. Elle insiste beaucoup sur une boule de lustre qu'elle prétend vous avoir demandée. Elle sera occupée en hiver de ses habits de théâtre. Nous espérons que vous viendrez voir encore nos douces retraites; elles valent bien la vie de Paris, quand on a passé le temps des premières illusions; et, en vérité, Paris n'a jamais été moins regrettable qu'aujourd'hui.

Je suis toujours en peine des succès du char assyrien. Il y a certaines plaines dans le monde où il ferait un effet merveilleux. Je m'y intéresse plus qu'à *Fanime*.

Si vous voulez vous amuser, conduisez cette *Fanime* avec le fidèle d'Argental. Encore une fois, tout ce que je souhaite, c'est que mademoiselle Clairon soit aussi touchante dans ce rôle que l'a été madame Denis. Si la pièce est bien jouée, elle pourra amuser votre Paris, tout autant que l'histoire de M. Damiens, que le parlement va donner au public en trois volumes in-4°.

Vous ferez comme il vous plaira avec Lekain et Clairon pour l'impression, si on imprime cette élégie amoureuse en dialogues; car, après tout, *Fanime* n'est que cela; mais de l'amour est quelque chose.

Il y a donc un Pagnon de moins sur le globe. Ces gros petits crapoussins-là s'imaginent qu'il n'y a qu'à boire et manger; ils crèvent comme des mouches, et nous maigrelets, nous vivons.

Vivez, aimez-moi. Mille complimens à frère, à fils, au conducteur du char d'Assyrie. Bonjour.

XLIX.

A DOM FANGÉ,

RELIGIEUX BÉNÉDICTIN, ET NEVEU DE DOM CALMET, ABBÉ DE SENONES.

Aux Délices, le 14 juin.

J'admire la force du tempérament de M. votre oncle; elle est égale à celle de son esprit. Il a résisté en dernier lieu à une maladie à laquelle toute autre constitution eût succombé. Personne au monde n'est plus digne d'une longue vie. Il a employé la sienne à nous fournir les meilleurs secours pour la connaissance de l'antiquité. La plupart de ses ouvrages ne sont pas seulement de bons livres, ce sont des livres dont on ne peut se passer. Je vous prie, monsieur, de vouloir bien lui dire qu'il n'y a personne au monde qui ait pour lui plus d'estime que moi.

L.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 18 juin.

Il est bien vrai que mon cher d'Argental, le grand amateur du tripot, devait montrer à mon héros certain histrionage; mais vraiment, monseigneur, vous avez d'autres troupes à gouverner que celle de Paris, et ce n'est pas le temps de vous parler de niaiseries. Je voudrais bien pouvoir faire incessamment un petit voyage vers l'Alsace ou dans le Palatinat. Je n'aime plus à voyager que pour avoir la consolation de voir mon héros; mais vous ne sauriez croire combien je suis devenu vieux. Toutes mes misères ont augmenté, et un apothicaire est beaucoup plus nécessaire à mon être

qu'un général d'armée. J'espère cependant que les grandes passions, qui font faire de grands efforts, me donneront du courage.

Donnez-vous le plaisir, je vous en prie, de vous faire rendre compte par Florian de la machine dont je lui ai confié le dessin. Il l'a exécutée; et il est convaincu qu'avec six cents hommes et six cents chevaux on détruirait en plaine une armée de dix mille hommes.

Je lui dis mon secret au voyage qu'il fit aux Délices l'année passée. Il en parla à M. d'Argenson, qui fit sur-le-champ exécuter le modèle. Si cette invention est utile, comme je le crois, à qui peut-on la confier qu'à vous? Un homme à routine, un homme à vieux préjugés, accoutumé à la tiraillerie et au train ordinaire, n'est pas notre fait. Il nous faut un homme d'imagination et de génie, et le voilà tout trouvé. Je sais très bien que ce n'est pas à moi de me mêler de la manière la plus commode de tuer des hommes. Je me confesse ridicule; mais enfin si un moine, avec du charbon, du soufre et du salpêtre, a changé l'art de la guerre dans tout ce vilain globe, pourquoi un barbouilleur de papier comme moi ne pourrait-il pas rendre quelque petit service *incognito*? Je m'imagine que Florian vous a déja communiqué cette nouvelle cuisine. J'en ai parlé à un excellent officier qui se meurt, et qui ne sera pas par conséquent à portée d'en faire usage. Il ne doute pas du succès; il dit qu'il n'y a que cinquante canons, tirés bien juste, qui puissent empêcher l'effet de ma petite drôlerie, et qu'on n'a pas toujours cinquante canons à la fois sous sa main dans une bataille.

Enfin, j'ai dans la tête que cent mille Romains et cent mille Prussiens ne résisteraient pas. Le malheur est que ma machine n'est bonne que pour une campagne, et

que le secret connu devient inutile; mais quel plaisir de renverser à coup sûr ce qu'on rencontre dans une campagne! Sérieusement, je crois que c'est la seule ressource contre les Vandales victorieux. Essayez, pour voir, seulement deux de ces machines contre un bataillon ou un escadron. J'engage ma vie qu'ils ne tiendront pas. Le papier me manque; ne vous moquez point de moi; ne voyez que mon tendre respect et mon zèle pour votre gloire, et non mon outrecuidance, et que mon héros pardonne à ma folie.

LI.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF,

CHAMBELLAN DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE, A MOSCOU.

Aux Délices, le 24 juin.

Monsieur, j'ai reçu les cartes que votre excellence a eu la bonté de m'envoyer. Vous prévenez mes désirs en me facilitant les moyens d'écrire une Histoire de Pierre-le-Grand, et de faire connaître l'empire russe. La lettre dont vous m'honorez redouble mon zèle. La manière dont vous parlez notre langue me fait croire que je travaillerai pour mes compatriotes en travaillant pour vous et pour votre cour. Je ne doute pas que sa majesté l'impératrice n'agrée et n'encourage le dessein que vous avez formé pour la gloire de son père.

Je vois avec satisfaction, monsieur, que vous jugez comme moi que ce n'est pas assez d'écrire les actions et les entreprises en tout genre de Pierre-le-Grand, lesquelles, pour la plupart, sont connues : l'esprit éclairé qui règne aujourd'hui dans les principales nations de l'Europe demande qu'on approfondisse ce que les historiens effleuraient autrefois à peine.

On veut savoir de combien une nation s'est accrue; quelle était sa population avant l'époque dont on parle; quel est, depuis cette époque, le nombre de troupes régulières qu'elle entretenait, et celui qu'elle entretient, quel a été son commerce, et comment il s'est étendu; quels arts sont nés dans le pays; quels arts y ont été appelés d'ailleurs, et s'y sont perfectionnés; quel était à peu près le revenu ordinaire de l'état, et à quoi il monte aujourd'hui; quelle a été la naissance et le progrès de la marine; quelle est la proportion du nombre des nobles avec celui des ecclésiastiques et des moines, et quelle est celle de ceux-ci avec les cultivateurs, etc.

On a des notions assez exactes de toutes ces parties qui composent l'état, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Espagne; mais un tel tableau de la Russie serait bien plus intéressant, parce qu'il serait plus nouveau, parce qu'il ferait connaître une monarchie dont les autres nations n'ont pas des idées bien justes, parce qu'enfin ces détails pourraient servir à rendre Pierre-le-Grand, l'impératrice sa fille, et votre nation, et votre gouvernement, plus respectables. La réputation a toujours été comptée parmi les forces véritables des royaumes. Je suis bien loin de me flatter d'ajouter à cette réputation : ce sera vous, monsieur, qui ferez tout en m'envoyant les mémoires que vous voulez bien me faire espérer, et je ne serai que l'instrument dont vous vous servirez pour travailler à la gloire d'un grand homme et d'un grand empire.

Je vous avoue, monsieur, que les médailles sont de trop. Je suis confus de votre générosité, et je ne sais comment m'y prendre pour vous en témoigner ma reconnaissance. Je sens tout le prix de votre présent; mais un présent non moins cher sera celui des mémoires qui

me mettront nécessairement en état de travailler à un ouvrage qui sera le vôtre.

LII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 25 juin.

Mon cher ange, je serais bien homme à courir à Plombières pour y faire ma cour à la moitié de mon ange; mais pourquoi madame d'Argental met-elle son salut dans les eaux? Le grand Tronchin prétend qu'elles ne valent rien, et que la nature n'a point fait nos corps pour s'inonder d'eaux minérales. Madame de Muy, qui était mourante, est venue dans notre temple d'Épidaure, et s'en est retournée jeune et fraîche. C'est le lac qui est la fontaine de Jouvence; ce n'est pas le précipice de Plombières.

Vous n'allez donc point aux eaux! Vous jugez à Paris, vous y voyez des *Iphigénie* et des *Astarbé;* mais, je vous en conjure, mettez au cabinet les *Fanime*, ou du moins ne donnez cette nourriture légère qu'en temps de disette.

Je doute fort que mon héros passe par Plombières pour aller se battre en Allemagne; cela n'aurait pas bon air pour un général d'armée. Il faut qu'un héros se porte bien, et ne prenne ni ne fasse semblant de prendre les eaux; mais s'il y va, il sera le second objet de mon voyage. Ce sera apparemment sur la fin d'auguste, à la seconde saison, que madame d'Argental ira boire. Je me flatte que ma santé, toute faible qu'elle est, mes travaux qui ne sont que petits, et les soins de la campagne, me permettront cette excursion hors de ma douce retraite.

Je n'ai point encore reçu la *Vie* de M. Damiens dont vous m'aviez flatté, mais je viens d'en lire un exemplaire qu'on m'a prêté. L'ouvrage est bien ennuyeux; mais il y a une douzaine de traits singuliers qui sont assez curieux : au bout du compte, cet abominable coquin n'était qu'un fou.

Vous n'êtes pas trop curieux, je crois, de nouvelles allemandes; et comme vous ne m'en dites jamais de françaises, je devrais vous épargner mes rogatons tudesques. Cependant je veux bien que vous sachiez que dans la pauvre armée du comte de Daun, il y a treize mille hommes qui n'ont ni culottes ni fusils, et que l'impératrice leur en fait faire à Vienne. En attendant ils montrent leur cul au roi de Prusse; mais il y a cul et cul. A l'égard de ceux qui sont dans Prague, mal nourris de chair de cheval, je ne sais pas ce qu'on en fera. Il n'y a pas d'apparence que le prince Charles imite la retraite des Dix-mille du maréchal de Belle-Isle. Le pain n'est pas à bon marché dans votre armée de Vestphalie. Vous me croyez un auteur tragique, et je ne suis qu'un gazetier.

Mon très cher ange, je vous aime de tout mon cœur, et je me dépite bien souvent d'être si loin de vous.

LIII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, le 2 juillet.

Qui, moi, que je me donne avec mon héros le ridicule de parler de ce qui n'est pas de mon métier? Non, assurément, je n'en ferai rien. Si vous avez envie d'avoir le modèle en question, envoyez vos ordres. Faites prier de votre part, ou Florian, ou Montigni de l'Académie des sciences, de venir chez vous. Tous deux ont tra-

vaillé à cette machine. Elle est toute prête. C'est à mon héros à en juger, et ce n'est pas à moi chétif à l'ennuyer par des explications qui ne donnent jamais une idée nette. Il n'y a que les yeux qui puissent bien comprendre les machines.

Vous avez, sans doute, monseigneur, tous les détails de la bataille donnée le 18 en Bohême, et de la sortie exécutée le 21 par le prince Charles. Il paraît qu'on peut battre les Prussiens sans le secours d'une nouvelle machine. Mais malgré les vingt-deux postillons sonnant du cor à Vienne, et malgré les cent bouches de la Renommée, on ne voit pas encore que les Prussiens aient évacué la Bohême. Ils paraissent encore être en force au camp de Kollin et auprès de Prague.

Je voudrais, pour bien des raisons, que ce fût mon héros qui les battît complétement. Ah! quelle consolation charmante ce serait pour votre ancien courtisan, pour votre vieux idolâtre, de vous voir avant et après vos triomphes! Je ne sais pas trop ce que pourra mon corps malingre; mais je réponds bien de mon ame. Où ne me conduirait-elle pas pour vous faire ma cour? J'irais partout, hors à Paris. J'imagine que vous ferez plus d'un tour au delà du Rhin; que vous verrez l'électeur palatin; que vous passerez quelquefois dans la maison de campagne qu'il achève. Il m'honore de beaucoup de bontés. Ce ne sont pas les caresses du roi de Prusse: il ne me baise pas la main, et il ne met pas de soldats, la baïonnette au bout du fusil, au chevet du lit de ma nièce; mais il daigne me témoigner quelque confiance. Je ne sais s'il ne serait pas mieux que j'allasse vous faire ma cour dans ce pays-là que dans Strasbourg, où vous n'aurez pas un moment à vous. J'aimerais mieux vous tenir un jour à la campagne, que quatre dans une

ville bruyante. Mais où ne voudrais-je pas vous voir, vous entendre, vous renouveler mon tendre et profond respect!

LIV.

A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Aux Délices, le 12 juillet.

Monsieur, vous savez qu'il faut pardonner aux malades; ils ne remplissent pas leurs devoirs comme ils voudraient. Il y a long-temps que je vous dois les plus sincères remerciemens de votre lettre obligeante et instructive.

Je commence par vous prier de vouloir bien faire souvenir de moi M. le comte de Lauraguais; je ne savais pas qu'il fût aussi chimiste. Le sujet de ses deux *Mémoires* est bien curieux. Non seulement il est physicien, mais il est inventeur. On lui devra une opération nouvelle.

A l'égard de Constantin, je vous répondrai que si je ne m'étais pas imposé une autre tâche, celle-là me plairait beaucoup; mais on serait obligé de dire des vérités bien hardies, et de montrer la honte d'une révolution qu'on a consacrée par les plus révoltans éloges.

Il est vrai que dans les états généraux les députés de la noblesse mettaient un moment un genou en terre; il est vrai aussi que les usages ont toujours varié en France : ce sont des fantômes que le pouvoir absolu a fait disparaître.

Ce que vous me dites des chapitres de Bourgogne, de Lorraine et de Lyon, fait voir que les usages de l'Empire ont plus long-temps subsisté que ceux de France. La Lorraine, la Comté, et tout ce qui borde le Rhône, étaient terre d'Empire.

A l'égard de la petite anecdote sur le premier président de Mesmes, il est très vrai que l'abbé de Chaulieu le régala de ce petit couplet :

Juge, qui te déplaces,
Courtisan berné,
Des grands que tu lasses
Jouet obstiné,
Sur notre Parnasse
Le laurier d'Horace
T'est donc destiné.

Mais cela n'a rien de commun avec l'affaire de Rousseau, qui est un chaos d'iniquités et de misères, et l'opprobre de la littérature.

Le dernier maréchal de Tessé est en effet un terme impropre, c'est un anglicisme, *the late marshall*. J'étais Anglais alors, je ne le suis plus depuis qu'ils assassinent nos officiers en Amérique, et qu'ils sont pirates sur mer; et je souhaite un juste châtiment à ceux qui troublent le repos du monde.

Ce que je souhaite encore plus, monsieur, c'est la continuation de vos bontés pour votre très humble, etc.

LV.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 15 juillet.

Mon cher et ancien ami, j'ai l'air bien paresseux; je ne vous ai point remercié de la belle exposition de la tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, que vous m'avez envoyée. De maudites occupations que je me suis faites emportent tout mon temps. On sort fatigué de son travail; on dit : J'écrirai demain; la mauvaise santé vient encore affaiblir les bonnes résolutions, et on croupit

long-temps dans son péché. C'est là la confession de l'ermite des Délices.

Je vous crois à présent dans vos Délices de Normandie, vers les bords de votre Seine. Vous y jugerez la famille d'Agamemnon à la lecture; vous verrez si les vers sont bien faits, si on les retient aisément, si l'ouvrage se fait relire: car c'est là le grand point, sans lequel il n'y a pas de salut.

La tragédie qu'on joue en Bohême n'est pas encore à son dernier acte. La pièce devient très implexe. J'espère que le vainqueur de Mahon y jouera un beau rôle épisodique. Celui des peuples, qui représentent le chœur, sera toujours le même; il paiera toujours la guerre et la paix, les belles actions et les sottises.

On a cru d'abord le roi de Prusse perdu par la victoire du comte de Daun, et par la délivrance de Prague; mais il est encore au milieu de la Bohême, et maître du cours de l'Elbe jusqu'en Saxe. On croit qu'enfin il succombera. Tous les chasseurs s'assemblent pour faire une Saint-Hubert à ses dépens. Français, Suédois, Russes, se mêlent aux Autrichiens; quand on a tant d'ennemis, et tant d'efforts à soutenir, on ne peut succomber qu'avec gloire. C'est une nouveauté dans l'histoire que les plus grandes puissances de l'Europe aient été obligées de se liguer contre un marquis de Brandebourg; mais avec cette gloire, il aura un grand malheur, c'est qu'il ne sera plaint de personne. Il ne savait pas, lorsque je le quittai, que mon sort serait préférable au sien. Je lui pardonne tout, hors la barbarie vandale dont on usa avec madame Denis.

Adieu, mon cher ami.

LVI.

A MADAME DE FONTAINE. (A Paris.)

Aux Délices, 18 juillet.

Ma chère nièce, mille amitiés à vous et aux vôtres. Que faites-vous à présent? Il y a un an que vous étiez bien malade à mes Délices, mais il paraît aujourd'hui que vous vous passez à merveille du docteur. Êtes-vous à Paris? êtes-vous à la campagne? allez-vous à Ornoi? vous amusez-vous avec le philosophe du grand conseil? votre fils n'a-t-il pas déja six pieds de haut? Mettez-moi au fait, je vous en prie, de votre petit royaume. Quant à celui de France, il me paraît qu'il fait grande chère et beau feu. Il jette l'argent par les fenêtres; il emprunte à droite et à gauche, à sept, à huit pour cent; il arme sur terre et sur mer. Tant de magnificence rend nos Normands de Genève circonspects; ils ne veulent pas prêter à de si grands seigneurs; et ils disent que le dernier emprunt de quarante millions n'étrenne pas.

Pour vous, monsieur le grand-écuyer de Cyrus, je crois que vous avez montré la curiosité, la rareté de la tactique assyrienne et persane à un moderne qui se moque quelquefois du temps présent et du temps passé. Je m'imagine qu'à présent on croit n'avoir pas besoin de machines pour achever la ruine de Luc. Mais quand j'écrivis au héros de Mahon qu'il fallait qu'il vît notre char d'Assyrie, on avait alors besoin de tout. Les choses ont changé du 6 de juin au 18; et on croit tout gagné, parce qu'on a repoussé Luc à la septième attaque. Les choses peuvent encore éprouver un nouveau changement dans huit jours, et alors le char paraîtra nécessaire; mais jamais aucun général n'osera s'en servir, de

peur du ridicule en cas de mauvais succès. Il faudrait un homme absolu, qui ne craignît point les ridicules, qui fût un peu machiniste, et qui aimât l'histoire ancienne. Mandez-moi, je vous prie, quelque chose de l'histoire moderne de vos amusemens.

Je vous embrasse tous de tout mon cœur. *Valete.*

LVII.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1er auguste.

J'aurais bien voulu, madame, être le porteur de ma lettre; quelque arrêt qu'ait rendu notre grand docteur Tronchin contre les eaux de Plombières, je serais venu au moins vous les voir prendre. Vous savez quel serait l'empressement de vous faire ma cour; mais je ne suis pas comme vous, madame; je ne me porte pas assez bien pour faire cent lieues. Madame Denis, que je comptais vous amener, s'est trouvée aussi malade, et n'a pu s'éloigner de notre docteur en qui est notre salut. J'ai un double regret, celui de n'avoir point fait le voyage de Plombières, et celui de voir que vous n'avez pas donné la préférence à Tronchin qui engraisse les dames, sur des eaux chaudes qui les amaigrissent. Ah, madame, que n'êtes-vous venue à Genève! que n'ai-je pu vous recevoir dans mon petit ermitage! Vous auriez passé par Lyon, vous auriez vu l'illustre et saint oncle [1], qui vous aurait donné mille préservatifs contre les poisons du pays hérétique où je suis; et plût à Dieu que M. d'Argental vous eût accompagnée! mais je ne suis pas heureux. Je ne sais pas positivement quel est votre mal; mais je crois très positivement que M. Tronchin vous

[1] Le cardinal de Tencin.

aurait guérie ; enfin, je suis réduit à souhaiter que Plombières fasse ce que Tronchin aurait fait.

Nous avons presque tous les jours, dans notre ermitage, des nouvelles des succès qu'on obtient du Dieu des armées en Bohême contre mon ancien et étrange Salomon du Nord. On lui prend toujours quelque chose. Cependant il reste en Bohême, il y est cantonné, il est toujours maître de la Saxe et de la Silésie. Que m'importe tout cela, madame, pourvu que vous vous portiez bien ? Soyez heureuse, et ne vous embarrassez pas qui est roi et qui est ministre. Pour moi, j'oublie tous ces messieurs aussi parfaitement que je me souviendrai toujours de vous. Retournez à Paris bien saine et bien gaie, ayez beaucoup de plaisir, si vous pouvez, et jamais d'ennui. Amusez-vous de la vie, il faut jouer avec elle; et quoique le jeu ne vaille pas la chandelle, il n'y a pourtant pas d'autre parti à prendre. Vous avez encore un des meilleurs lots dans ce monde.

Je ne sais de triste dans mon lot que d'être éloigné de vous. Daignez m'en consoler en conservant vos bontés au Suisse V.

LVIII.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 6 auguste.

Madame, vous avez eu la consolation de voir monsieur votre fils : mais où va-t-il ? où est-il ? Pardonnez à mes questions, et souffrez l'intérêt que j'y prends. On dit à Paris que le maréchal de Richelieu va prendre le commandement de l'armée du maréchal d'Estrées, et j'en doute. On dit que ce maréchal d'Estrées a gagné une bataille le 24 juillet, et j'en doute encore. Les affaires du roi de Prusse paraissent bien mauvaises. On

ne parle que de postes emportés par les Autrichiens, de convois coupés, de magasins pris. On ajoute que les officiers prussiens désertent, et que le roi de Prusse en a fait arquebuser quarante pour s'attacher les autres davantage; on dit qu'il a fait mettre en prison un prince d'Anhalt. On me mande de l'armée autrichienne que le roi de Prusse est sans ressource. Voici bientôt le temps où madame Denis pourrait demander les oreilles de ce coquin de Francfort qui eut l'insolence de faire arrêter dans la rue, la baïonnette dans le ventre, la femme d'un officier du roi de France, voyageant avec le passeport du roi son maître.

On croit à Vienne que si le roi de Prusse succombe, il sera mis au ban de l'Empire, et que ceux qui ont abusé de son pouvoir seront punis.

Les Russes avancent dans la Prusse. L'ennemi public sera pris de tous côtés. Vive Marie-Thérèse! Portez-vous bien, madame, pour voir le dénouement de tout ceci.

LIX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices, près de Genève, 7 auguste.

Avant d'avoir reçu les Mémoires dont votre excellence m'a flatté, j'ai voulu vous faire voir du moins, par mon empressement, que je cherche à n'en être pas indigne. J'ai l'honneur de vous envoyer huit chapitres de l'*Histoire de Pierre Ier* : c'est une légère esquisse que j'ai faite sur des Mémoires manuscrits du général Le Fort, sur des Relations de la Chine, et sur les Mémoires de Stralemberg et de Perry. Je n'ai point fait usage d'une Vie de Pierre-le-Grand, faussement attribuée au prétendu boyard Nestesuranoy, et compilée par un

nommé *Roussel* en Hollande. Ce n'est qu'un recueil de gazettes et d'erreurs très mal digéré; et d'ailleurs un homme sans aveu, qui écrit sous un faux nom, ne mérite aucune créance. J'ai voulu savoir d'abord si vous approuveriez mon plan, et si vous trouvez que j'accorde la vérité de l'histoire avec les bienséances.

Je ne crois pas, monsieur, qu'il faille toujours s'étendre sur des détails des guerres, à moins que ces détails ne servent à caractériser quelque chose de grand et d'utile. Les anecdotes de la vie privée ne me paraissent mériter d'attention qu'autant qu'elles font connaître les mœurs générales. On peut encore parler de quelques faiblesses d'un grand homme, surtout quand il s'en est corrigé. Par exemple, l'emportement du czar avec le général Le Fort peut être rapporté, parce que son repentir doit servir d'un bel exemple; cependant, si vous jugez que cette anecdote doive être supprimée, je la sacrifierai très aisément. Vous savez, monsieur, que mon principal objet est de raconter tout ce que Pierre Ier a fait d'avantageux pour sa patrie, et de peindre ses heureux commencemens, qui se perfectionnent tous les jours sous le règne de son auguste fille.

Je me flatte que vous voudrez bien rendre compte de mon zèle à sa majesté, et que je continuerai avec son agrément. Je sens bien qu'il doit se passer un peu de temps avant que je reçoive les Mémoires que vous avez eu la bonté de me destiner. Plus j'attendrai, plus ils seront amples. Soyez sûr, monsieur, que je ne négligerai rien pour rendre à votre empire la justice qui lui est due. Je serai conduit à la fois par la fidélité de l'histoire et par l'envie de vous plaire. Vous pouviez choisir un meilleur historien, mais vous ne pouviez vous confier à un homme plus zélé. Si ce monument devient digne de

la postérité, il sera tout entier à votre gloire, et j'ose dire à celle de sa majesté l'impératrice, ayant été composé sous ses auspices.

J'ai l'honneur, etc.

P. S. M. de Vetslof m'a dit que votre excellence voulait envoyer quatre jeunes Russes étudier dans le pays que j'habite. Lausanne est bien moins chère que Genève, et je me chargerai de les établir à Genève, avec tout le zèle et toute l'attention que méritent vos ordres.

Nota. Il paraît important de ne point intituler cet ouvrage, *Vie* ou *Histoire de Pierre Ier;* un tel titre engage nécessairement l'historien à ne rien supprimer. Il est forcé alors de dire des vérités odieuses; et s'il ne les dit pas, il est déshonoré sans faire honneur à ceux qui l'emploient. Il faudrait donc prendre pour titre, ainsi que pour sujet, *La Russie sous Pierre Ier;* une telle annonce écarte toutes les anecdotes de la vie privée du czar qui pourraient diminuer sa gloire, et n'admet que celles qui sont liées aux grandes choses qu'il a commencées et qu'on a continuées depuis lui. Les faiblesses ou les emportemens de son caractère n'ont rien de commun avec ces objets importans, et l'ouvrage alors concourt également à la gloire de Pierre-le-Grand, de l'impératrice sa fille, et de sa nation. On travaillera sur ce plan avec l'agrément de sa majesté, qui est nécessaire.

LX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices, ce 11 auguste.

Monsieur, celle-ci est pour informer votre excellence que je lui ai envoyé une esquisse de l'*Histoire de l'empire*

de Russie sous Pierre-le-Grand, depuis Michel Romanof jusqu'à la bataille de Nerva. Il y a des fautes que vous reconnaîtrez aisément. Le nom du troisième ambassadeur qui accompagna l'empereur dans ses voyages est erroné. Il n'était point chancelier, comme le disent les Mémoires de Le Fort, qui sont fautifs en cet endroit. Je ne vous ai envoyé, monsieur, ce léger crayon, qu'afin d'obtenir de vous des instructions sur les erreurs où je serais tombé. C'est une peine que vous n'aurez pas sans doute le temps de prendre; mais il vous sera bien aisé de me faire parvenir les corrections nécessaires. Le manuscrit que j'ai eu l'honneur de vous adresser n'est qu'une tentative pour être instruit par vos ordres. Le paquet a été envoyé à Paris le 8, nouveau style, à M. de Bektejef, et en son absence, à monsieur l'ambassadeur.

Je me suis muni, monsieur, de tout ce qu'on a écrit sur Pierre-le-Grand, et je vous avoue que je n'ai rien trouvé qui puisse me donner les lumières que j'aurais désirées. Pas un mot sur l'établissement des manufactures, rien sur les communications des fleuves, sur les travaux publics, sur les monnaies, sur la jurisprudence, sur les armées de terre et de mer. Ce ne sont que des compilations très défectueuses de quelques manifestes, de quelques écrits publics, qui n'ont aucun rapport avec ce qu'a fait Pierre Ier, de grand, de nouveau et d'utile. En un mot, monsieur, ce qui mérite le mieux d'être connu de toutes les nations ne l'est en effet de personne. J'ose vous répéter que rien ne vous fera plus d'honneur, rien ne sera plus digne du règne de l'impératrice, que d'ériger ainsi, dans toute la terre, un monument à la gloire de son père. Je ne ferai qu'arranger les pierres de ce grand édifice. Il est vrai que l'histoire de ce grand homme doit être écrite d'une ma-

nière intéressante : c'est à quoi je consacrerai tous mes soins. J'observerai d'ailleurs avec la plus grande exactitude tout ce que la vérité et la bienséance exigent. Je vous enverrai tout le manuscrit dès qu'il sera achevé. Je me flatte que ma conduite et mon zèle ne déplairont pas à votre auguste souveraine, sous les auspices de laquelle je travaillerai sans discontinuer, dès que les mémoires nécessaires me seront parvenus.

LXI.

A M. PALISSOT.

Aux Délices, 15 auguste.

Je hasarde, monsieur, ce petit mot de réponse rue du Dauphin, où vous demeuriez l'an passé, et où je suppose que vous êtes encore. Votre jugement sur la pièce nouvelle confirme ce qu'on m'en a déja mandé. Je sens combien le métier est difficile, et je vous jure que je ne voudrais pas le recommencer.

J'ai été long-temps en peine de votre ami M. Patu. Je désire de tout mon cœur qu'il repasse par mon petit ermitage à son retour : mais il sera triste qu'il y revienne seul. Il avait un compagnon de voyage que je regretterai toujours, et à qui je souhaiterais un emploi auprès de mon lac hérétique, plutôt qu'en terre papale.

C'est une chose bien flatteuse pour moi que madame la princesse de Robecq ait bien voulu ne pas m'oublier. J'ambitionnais son suffrage, quand elle ornait les premières loges de sa présence; je désirais son souvenir; je l'en remercie bien respectueusement, et je vous prie de me mettre à ses pieds. Soyez sûr, monsieur, que votre souvenir n'est pas moins précieux pour moi que celui des belles princesses.

LXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 auguste.

Je commence, mon cher ange, par vous dire que Tronchin s'est trompé sur les eaux de Plombières, et que j'en suis très aise. J'avais pris la liberté d'écrire à madame d'Argental contre les eaux, et je me rétracte; mais à l'égard des eaux d'Aix-la-Chapelle, je trouve que ce serait au duc de Cumberland à les prendre, et non pas au maréchal d'Estrées. Il vient de gagner une bataille; il faut que M. de Richelieu en gagne deux, s'il veut qu'on lui pardonne d'avoir envoyé aux eaux un général heureux. A l'égard du roi de Prusse, l'affaire n'est pas finie, il s'en faut beaucoup. Il est encore maître absolu de la Saxe; et si les Anglais envoient quinze mille hommes à Stade, l'armée de France peut se trouver dans une position embarrassante. Je me hâte de quitter cet article pour venir à celui de *Fanime*. Je vous avoue que je ne suis guère en train à présent de rapetasser une tragédie amoureuse, et que le czar Pierre a un peu la préférence. Comment voulez-vous que je résiste à sa fille? Il ne s'agit pas ici de redire ce qui s'est passé aux batailles de Nerva et de Pultava; il s'agit de faire connaître un empire de deux mille lieues d'étendue, dont à peine on avait entendu parler il y a cinquante ans. Il me semble que ce n'est pas une entreprise désagréable de crayonner cette création nouvelle; c'est un beau spectacle de voir Pétersbourg naître au milieu d'une guerre ruineuse, et devenir une des plus belles et des plus grandes villes du monde; de voir des flottes où il n'y avait pas une barque de pêcheur, des mers se joindre, des manufactures se

former, les mœurs se polir, et l'esprit humain s'étendre. J'ai au bord de mon lac un Russe qui a été un des ministres de Pierre-le-Grand dans les cours étrangères. Il a beaucoup d'esprit, il sait toutes les langues, et m'apprend bien des choses utiles. J'ai vu chez moi des jeunes gens nés en Sibérie : il y en a un que j'ai pris pour un petit-maître de Paris. C'est donc, mon cher ange, ce vaste tableau de la réforme du plus grand empire de la terre qui est l'objet de mon travail. Il n'importe pas que le czar se soit enivré, et qu'il ait coupé quelques têtes au fruit ; il importe de connaître un pays qui a vaincu les Suédois et les Turcs, donné un roi à la Pologne, et qui venge la maison d'Autriche. On me fait copier les archives, on me les envoie. Cette marque de confiance mérite que j'y sois sensible. Je n'ai à craindre d'être ni satirique ni flatteur, et je ferai bien tout mon possible pour ne déplaire ni à la fille de Pierre-le-Grand ni au public. Je me suis laissé entraîner à me justifier auprès de vous sur cet ouvrage que j'entreprends, qui convient à mon âge, à mon goût, aux circonstances où je me trouve. Une autre fois je vous parlerai au long de cette pauvre *Fanime;* mais je crois qu'il faut laisser oublier le grand succès de l'*Iphigénie en Tauride.* Mes Russes prirent la Tauride il y a dix-huit ans.

Adieu, mon divin ange; je vous embrasse mille fois.

LXIII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 21 auguste.

Mon héros, c'est en tremblant que je vous écris. Je n'aurais pas été peut-être importun à Strasbourg, mes lettres peuvent l'être quand vous êtes à la tête de votre

armée. Je vous jure que, sans la maladie de ma nièce, j'aurais assurément fait le voyage. Je voudrais vous suivre à Magdebourg, car je m'imagine que vous l'assiégerez. Il y a plus de quatre mois que j'eus l'honneur de vous mander qu'on en viendrait là. Je ne prévoyais pas alors que ce serait vous qui vous mesureriez contre le roi de Prusse; mais vous savez avec quelle ardeur je le souhaitais. Vous irez peut-être à Berlin, et d'Argens viendra au devant de vous.

Sérieusement, vous voilà chargé d'une opération aussi brillante qu'en ait jamais fait le maréchal de Villars. Je vous connais, vous ne traiterez pas mollement cette affaire-là; et, soit que vous ayez en tête le duc de Cumberland, soit que vous vous adressiez au roi de Prusse, il est certain que vous agirez avec la plus grande vigueur. Je ne sais pas ce que c'est que la dernière victoire remportée sur le duc de Cumberland; j'ignore si c'est une grande bataille, si les ennemis avaient assez de forces, si les Anglais viennent ajouter quinze mille hommes aux Hanovriens; mais ce que je sais, c'est que vous êtes dans la nécessité de faire quelque chose d'éclatant, et que vous le ferez.

Permettez-moi que je vous parle du commissaire du roi pour les domaines des pays conquis; c'est un M. de Laporte qui sera sans doute chargé plus d'une fois de vos ordres. J'espère que vous en serez très content. Vous le trouverez très empressé à vous obéir.

Je fais, dans ma retraite, mille vœux pour vos succès, pour votre gloire, pour votre retour triomphant.

Favori de Vénus, de Minerve et de Mars, soyez aussi heureux que le souhaitent votre ancien courtisan le Suisse Voltaire et sa nièce.

LXIV.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

(A VOUS SEUL.)

Mon héros, vous avez vu et vous avez fait des choses extraordinaires. En voici une qui ne l'est pas moins, et qui ne vous surprendra pas. Je la confie à vos bontés pour moi, à vos intérêts, à votre prudence, à votre gloire.

Le roi de Prusse s'est remis à m'écrire avec quelque confiance. Il me mande qu'il est résolu de se tuer, s'il est sans ressource; et madame la margrave sa sœur m'écrit qu'elle finira sa vie, si le roi son frère finit la sienne. Il y a grande apparence qu'au moment que j'ai l'honneur de vous écrire, le corps d'armée de M. le prince de Soubise est aux mains avec les Prussiens. Quelque chose qui arrive, il y a encore plus d'apparence que ce sera vous qui terminerez les aventures de la Saxe et du Brandebourg, comme vous avez terminé celles de Hanovre et de la Hesse. Vous courez la plus belle carrière où on puisse entrer en Europe; et j'imagine que vous jouirez de la gloire d'avoir fait la guerre et la paix.

Il ne m'appartient pas de me mêler de politique, et j'y renonce comme aux chars des Assyriens; mais je dois vous dire que, dans ma dernière lettre à madame la margrave de Bareith, je n'ai pu m'empêcher de lui laisser entrevoir combien je souhaite que vous joigniez la qualité d'arbitre à celle de général. Je me suis imaginé que si l'on voulait tout remettre à la bonté et à la magnanimité du roi, il vaudrait mieux qu'on s'adressât à vous qu'à tout autre; en un mot, j'ai hasardé cette idée sans la donner comme conjecture ni comme conseil, mais

simplement comme un souhait qui ne peut compromettre ni ceux à qui on écrit ni ceux dont on parle [1]; et je vous en rends compte sans autre motif que celui de vous marquer mon zèle pour votre personne et pour votre gloire. Vous n'ignorez pas que madame de Bareith a voulu déja entamer une négociation qui n'a eu aucun succès: mais ce qui n'a pas réussi dans un temps peut réussir dans un autre, et chaque chose a son point de maturité. Je n'ajoute aucune réflexion; je crois seulement devoir vous dire que, dans le cas où l'on puisse résoudre le roi de Prusse à remettre tout entre vos mains, ce ne sera que par madame la margrave sa sœur qu'on pourra y réussir.

[1] L'idée de M. de Voltaire fut adoptée, comme on le voit par les Lettres suivantes, et elle aurait épargné de très grands malheurs à la France, si elle eût produit à la cour l'effet qu'on pouvait raisonnablement en attendre.

Lettre de S. M. le roi de Prusse à M. le maréchal de Richelieu.

A Rote, le 6 septembre 1757.

« Je sens, monsieur le duc, que l'on ne vous a pas mis dans le poste « où vous êtes pour négocier; je suis cependant très persuadé que le « neveu du grand cardinal de Richelieu est fait pour signer des traités « comme pour gagner des batailles. Je m'adresse à vous par un effet de « l'estime que vous inspirez à ceux qui ne vous connaissent pas même « particulièrement. Il s'agit d'une bagatelle, monsieur; de faire la paix, « si on le veut bien. J'ignore quelles sont vos instructions; mais, dans la « supposition qu'assuré de la rapidité de vos progrès, le roi votre maître « vous aura mis en état de travailler à la pacification de l'Allemagne, je « vous adresse M. Delchetet, dans lequel vous pouvez prendre une con- « fiance entière. Quoique les événemens de cette année ne devraient pas « me faire espérer que votre cour conserve encore quelque disposition « favorable pour mes intérêts, je ne puis cependant me persuader qu'une « liaison qui a duré seize années n'ait pas laissé quelque trace dans les « esprits; peut-être que je juge des autres par moi-même. Quoi qu'il en « soit enfin, je préfère de confier mes intérêts au roi votre maître plutôt « qu'à tout autre. Si vous n'avez, monsieur, aucune instruction relative « aux propositions que je vous fais, je vous prie d'en demander, et de « m'informer de leur teneur. Celui qui a mérité des statues à Gènes, celui

J'espere que ma lettre ne sera pas prise par des housards prussiens ou autrichiens; je ne signe ni ne date. Vous connaissez mon ermitage: j'ose vous supplier de m'écrire seulement quatre mots qui m'instruisent que vous avez reçu ma lettre.

J'ai eu l'honneur de mettre sous votre protection une lettre pour madame la duchesse de Saxe-Gotha. Plus d'une armée mange son pauvre pays, et, tout galant que vous êtes, vous y avez quelque part. Vous ne pouvez toujours contenter toutes les dames.

Permettez que j'ajoute que vous avez, parmi vos aides-de-camp, un comte d'Ivonne, mon voisin, qu'on dit très aimable et très empressé à vous bien servir. Vous

« qui a conquis l'île de Minorque, malgré des obstacles immenses; celui « qui est sur le point de subjuguer la Basse-Saxe, ne peut rien faire de « plus glorieux que de travailler à rendre la paix à l'Europe. Ce sera, « sans contredit, le plus beau de vos lauriers. Travaillez-y, monsieur, avec « cette activité qui vous fait faire des progrès si rapides, et soyez per- « suadé que personne ne vous en aura plus de reconnaissance, monsieur « le duc, que votre fidèle ami, FRÉDÉRIC. »

Réponse de M. le maréchal de Richelieu au roi de Prusse.

« Sire, quelque supériorité que votre majesté ait en tout genre, il y « aurait peut-être beaucoup à gagner pour moi de négocier, plutôt qu'à « combattre vis-à-vis un héros tel que votre majesté. Je crois que je ser- « virais le roi mon maître d'une façon qu'il préférerait à des victoires, « si je pouvais contribuer au bien d'une paix générale. Mais j'assure « votre majesté que je n'ai ni instructions ni notions sur les moyens d'y « pouvoir parvenir.

« Je vais envoyer un courrier pour rendre compte des ouvertures que « votre majesté veut bien me faire, et j'aurai l'honneur de lui rendre la « réponse de l'affaire dont je suis convenu avec M. Delchetet.

« Je sens, comme je le dois, tout le prix des choses flatteuses que je « reçois d'un prince qui fait l'admiration de l'Europe, et qui, si j'ose « le dire, a fait encore plus la mienne particulière. Je voudrais bien au « moins pouvoir mériter ses bontés en le servant dans le grand ouvrage « qu'il paraît désirer, et auquel il croit que je peux contribuer. Je voudrais « surtout pouvoir lui donner des preuves du profond respect avec lequel « je suis, etc. » (*Éd. de Kehl.*)

êtes très bien en médecins et en aides-de-camp. Ils sont bien heureux. Que ne puis-je, comme eux, être à portée de voir mon héros!

LXV.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 12 septembre.

Voilà de grandes révolutions, madame, et nous ne sommes pas encore au bout. On dit que dix-huit mille Hanovriens viennent de débarquer à Stade. Ce n'est pas une petite affaire. Je souhaite que M. de Richelieu pare sa tête des lauriers qu'on a fourrés dans sa poche. Je souhaite à monsieur votre fils honneur et gloire sans blessure, et à vous, madame, une santé inaltérable. Le roi de Prusse vient de m'écrire une lettre très touchante; mais j'ai toujours l'aventure de madame Denis sur le cœur. Si je me portais bien, j'irais faire un tour à Francfort dans l'occasion. On dit que malgré les belles et bonnes paroles du roi, messieurs des plaids font encore les difficiles. Je ne puis le croire. Mais tout cela importe fort peu à un philosophe qui vit dans la retraite, et qui n'a ni roi, ni parlement, ni prêtres. J'en souhaite autant à tout le genre humain.

Adieu, madame. L'oncle et la nièce vous seront toujours bien attachés.

LXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 septembre.

Mon divin ange, moi qui n'ai point pris les eaux de Plombières, je suis bien malade, et je suis puni de n'avoir point été faire ma cour à madame d'Argental. Je voudrais qu'on eût brûlé, avec la fausse *Jeanne*, le

détestable auteur de cette infame rapsodie. Elle est incontestablement de La Beaumelle; mais s'il n'est pas ars, il est en lieu où il doit se repentir.

On dit que c'est l'abbé de Bernis qui a ménagé le rétablissement du parlement : si cela est, il joue un bien beau rôle dans l'Europe et en France. Je ne lui ai jamais écrit depuis mon absence; j'ai toujours craint que mes lettres ne parussent intéressées, et je me suis contenté d'applaudir à sa fortune, sans l'en féliciter. Qui eût cru, quand le roi de Prusse fesait autrefois des vers contre lui, que ce serait lui qu'il aurait un jour le plus à craindre?

Les affaires de ce roi, mon ancien disciple et mon ancien persécuteur, vont de mal en pis. Je ne sais si je vous ai fait part de la lettre qu'il m'a écrite, il y a environ trois semaines : « J'ai appris, dit-il, que vous étiez intéressé à mes succès et à mes malheurs; il ne me reste « qu'à vendre cher ma vie, etc., etc. » Sa sœur, la margrave de Bareith, m'en écrit une beaucoup plus lamentable.

Allons, ferme, mon cœur, point de faiblesse humaine.

Mon cher ange, j'écrirai pour Brizard tout ce que vous ordonnerez. Ayez la bonté de m'instruire de son admission dans le rang des héros, dès qu'on l'aura reçu. J'espère que l'autre héros de Mahon gouvernera mieux son armée que le tripot de la comédie. A propos de Mahon, savez-vous que l'amiral Bing m'a fait remettre, en mourant, sa justification? Me voilà occupé à juger Pierre-le-Grand et l'amiral Bing; cela n'empêchera pas que je n'obéisse à vos ordres tragiques.

. . . . . Si qua
Numina læva sinunt, auditque vocatus Apollo.
(*Georg.*, IV.)

En voilà beaucoup pour un malade.

Madame Denis et le Suisse Voltaire vous embrassent tendrement.

LXVII.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 12 septembre.

J'ai reçu un gros paquet des mémoires de l'abbé Hubert, une lettre de M. de La Popelinière, et rien de son compère. Le compère est-il malade? méprise-t-il ses anciens amis parce qu'ils sont des Suisses? est-il à la campagne? dans quelque terre des Montmorenci? S'il n'était pas occupé auprès des grandes et belles dames, je lui dirais : Venez passer l'hiver à Lausanne, dans une très belle maison que je viens d'ajuster, et puis venez passer l'été aux Délices; on vous donnera des spectacles l'hiver, et vous verrez, l'été, le plus beau pays de la terre; et vous apprendrez, messieurs les Parisiens, qu'il y a des plaisirs ailleurs que chez vous. De plus, vous mangerez des gelinottes dont vous ne tâtez guère dans votre ville; mais vous êtes des casaniers. Écrivez-moi donc : morbleu, quel paresseux!

Adieu. *Vale, amice.*

LXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1er octobre.

Je ne vous ai point encore parlé, mon divin ange, de M. et de madame de Montferrat, qui sont venus bravement faire inoculer leur fils unique à Genève. Ils viennent souvent dîner dans mon petit ermitage, où ils

voient des gens de toutes les nations, sans excepter le pays d'Alsire.

Nous avons aux portes de Genève une troupe dans laquelle il y a quelques acteurs passables. J'ai eu le plaisir de voir jouer *l'Orphelin de la Chine*, pour la première fois de ma vie. J'ai, dans plus d'un endroit, souhaité des Clairon et des Lekain; mais on ne peut tout avoir. C'est vous, mon cher et respectable ami, que je souhaite toujours, et que je ne vois jamais. Vous m'allez dire qu'après avoir vu des comédies, je devrais être encouragé à en donner; que je devrais vous envoyer *Fanime* dans son cadre pour le mois de novembre; mais je vous conjure de vous rendre aux raisons que j'ai de différer. Empêchez, je vous en supplie, qu'on ne me prodigue à Paris. Ce serait actuellement un très grand chagrin pour moi d'être livré au public. Il viendra un temps plus favorable, et alors vous gratifierez les comédiens de cette *Fanime*, quand vous la jugerez digne de paraître. Nous nous amuserons à donner des essais sur notre petit théâtre de Lausanne, et nous vous enverrons ces essais; mais point de Paris à présent. Comptez que ce n'est point dégoût, c'est sagesse : car, en vérité, rien n'est si sage que de s'amuser paisiblement de ses travaux, sans les exposer aux critiques de votre parterre. Je vous supplie instamment de me mander s'il est vrai que vous ayez à Paris ou à la cour un comte de Gotter, grand maréchal de la maison du roi de Prusse, tout fraîchement débarqué, pour demander quelque accommodement qui sera, je crois, plus difficile à négocier que ne l'a été l'union de la France et de l'Autriche. Je reçois assez souvent des lettres du roi de Prusse, beaucoup plus singulières, beaucoup plus étranges que toute sa conduite avec moi depuis vingt années. Je vous jure

que la chose est curieuse. Je vois tout à présent avec tranquillité. Je suis heureux au pied des Alpes; mais je n'y serais pas si l'envie et le brigandage qui règnent à Paris dans la littérature ne m'avaient arraché à ma patrie et à vous. Je me flatte que madame d'Argental continue à jouir d'une bonne santé.

Je vous embrasse tendrement, mon cher et respectable ami.

LXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 5 octobre.

Voilà qui est plaisant, mon cher ange; M. Darget m'envoie un manuscrit que le roi de Prusse fit rédiger pour moi, il y a près de vingt ans, et dont j'ai déja fait usage dans les dernières éditions de *Charles XII*. Je ne lui en suis pas moins obligé. Il me promet quelques autres anecdotes que je ne connais pas. C'est donc vous qui vous mettez à favoriser l'histoire, et qui faites des infidélités au tripot? Je vous renouvelle la prière que je vous ai faite par ma précédente; et cette prière est d'attendre. Laissons *Iphigénie en Crimée* reparaître avec tous ses avantages; ne nous présentons que dans les temps de disette; ne nous prodiguons point : il faut qu'on nous désire un peu. Eh bien! ce M. de Gotter est-il à Paris, comme on le dit? Personne ne m'en parle, et je suis bien curieux. Je voudrais vous écrire quatre pages, et je finis parce que la poste part. Nous fesons ici des mariages; nous rendons service, madame Denis et moi, à notre petit pays roman, et nous allons jouer en trois actes *la Femme qui a raison*.

Mille tendres respects.

LXX.

A M. BERTRAND,

PREMIER PASTEUR A BERNE.

A Lausanne, 21 octobre.

Il y a, mon très cher philosophe, force méchans et force fous en ce bas monde, comme vous le remarquez très à propos; mais vous êtes la preuve qu'il y a aussi des gens vertueux et sages. Les La Beaumelle et les insectes de cette espèce pourraient nous faire prendre le genre humain en haine; mais des cœurs tels que M. et madame de Freydenrik nous raccommodent avec lui. Il s'en trouve de cette trempe à Genève. Les brouillons qui ont répondu avec amertume à vos sages insinuations sont désapprouvés de leurs confrères, et ont excité l'indignation des magistrats. Pour moi, j'ai tenu la parole que j'ai donnée de ne rien lire des pauvretés que des gens de très mauvaise foi se sont avisés d'écrire. Toute cette basse querelle est venue de ce que j'ai donné l'*Histoire générale* aux Cramer, au lieu d'en gratifier un autre. Le chef de la cabale est celui-là même qui avait fait imprimer l'*Histoire générale* en deux volumes, lorsqu'elle était imparfaite, tronquée et très licencieuse. Il s'élève contre elle lorsqu'elle est complète, vraie et sage. Je n'ai fait que produire les lettres de ce tartufe, par lesquelles il me priait de lui donner mon manuscrit. Elles l'ont couvert de confusion. Il se meurt de chagrin: je le plains et je me tais. Il demanda, il y a six semaines, au conseil, communication du procès de Servet. On le refusa tout net. Hélas! il aurait vu peut-être qu'on brûla ce pauvre diable avec des bourrées vertes où les feuilles étaient encore; il fit prier maître Jehan Calvin

ou Chauvin, de demander au moins des fagots secs; et maître Jehan répondit qu'il ne pouvait en conscience se mêler de cette affaire. En vérité, si un Chinois lisait ces horreurs, ne prendrait-il pas nos disputeurs d'Europe pour des monstres?

Ajoutons, pour couronner l'œuvre, que c'est un antitrinitaire qui veut aujourd'hui justifier la mort de Servet.

Quam temere in nosmet legem sancimus iniquam!

Je vais écrire pour avoir des nouvelles de Syracuse. Il n'est pas juste qu'elle perde l'honneur de son tremblement; il faut qu'il soit enregistré dans le greffe de mon cher philosophe.

Je n'ai point encore déballé mes livres. La maison est pleine de charpentiers, de maçons, de bruit, de poussière et de fumée. Je l'aime, malgré le tourment qu'elle me donne, à cause du plaisir qu'elle me donnera.

Bonsoir, mon vertueux ami. Dieu nous donne la paix cet hiver, ou au plus tard le printemps! Si j'osais, je lui demanderais un peu de santé; mais je n'irai pas le prier de déranger l'ordre des choses pour donner un meilleur estomac à un squelette de cinq pieds trois pouces de haut sur un pied et demi de circonférence.

Tout malingre que je suis, je ne me plains guère, et je vous aime de tout mon cœur.

LXXI.

A M. PALISSOT.

Au Chêne, à Lausanne, 27 octobre.

La mort de ce pauvre petit Patu me touche bien sensiblement, monsieur. Son goût pour les arts et la candeur de ses mœurs me l'avaient rendu très cher. Je ne vois

point mourir de jeune homme sans accuser la nature; mais, jeunes ou vieux, nous n'avons presque qu'un moment; et ce moment si court, à quoi est-il employé? J'ai perdu le temps de mon existence à composer un énorme fatras, dont la moitié n'aurait dû jamais voir le jour. Si dans l'autre moitié il y a quelque chose qui vous amuse, c'est au moins une consolation pour moi. Mais croyez-moi, tout cela est bien vain, bien inutile pour le bonheur. Ma santé n'est pas trop bonne : vous vous en apercevrez à la tristesse de mes réflexions. Cependant je m'occupe avec madame Denis à embellir mes retraites auprès de Genève et de Lausanne. Si jamais vous faites un nouveau voyage vers le Rhône, vous savez que sa source est sous mes fenêtres. Je serais charmé de vous voir encore, et de philosopher avec vous.

Conservez votre souvenir au Suisse V.

LXXII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, le 5 novembre.

Je sais bien que quand on fait des marches savantes, quand on a quatre-vingt mille hommes et de grandes affaires, un héros ne répond guère à un pauvre diable de Suisse. Mais, en vérité, monseigneur, je vous ai mandé une anecdote assez singulière, assez intéressante, assez importante pour devoir me flatter que vous voudrez bien ne me pas laisser dans l'incertitude inquiétante si vous avez reçu ou non ma lettre. Les choses sont toujours dans le même état. On persiste dans la première résolution qu'on avait prise : on dit qu'on l'exécutera, si l'on est poussé à bout.

Je vous ai mandé que j'avais pris la liberté de conseiller qu'on s'adressât à vous préférablement à tout autre. Je vous demande en grace au moins de mander, par un secrétaire, à votre ancien courtisan, le Suisse Voltaire, si vous avez reçu la lettre dans laquelle je vous fesais part d'une chose aussi singulière.

Madame Denis se porte toujours fort mal, et vous présente ses hommages, aussi bien que le solitaire votre admirateur, affligé de votre silence.

LXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 8 novembre.

Cela est d'une belle ame, mon cher ange, de m'envoyer de quoi vous faire des infidélités. Je veux avoir des procédés aussi nobles que vous : vous trouverez le premier acte assez changé. C'est toujours beaucoup que je vous donne des vers quand je suis abymé dans la prose, dans les bâtimens et dans les jardins. J'ai bien moins de temps à moi que je ne croyais; on s'est mis à venir dans mes retraites; il faut recevoir son monde, dîner, se tuer, et, qui pis est, perdre son temps. J'en ai trouvé pourtant pour votre *Fanime;* mais je vous avertis que je la veux un peu coupable, c'est-à-dire coupable d'aimer comme une folle, sans avoir d'autres motifs de sa fuite que les craintes que l'amour lui a inspirées pour son amant. Je serai d'ailleurs honteux pour le public s'il reçoit cette tragédie amoureuse plus favorablement que *Rome sauvée* et qu'*Oreste;* cela n'est pas juste. Une scène de *Cicéron*, une scène de *César*, sont plus difficiles à faire et ont plus de mérite que tous les emportemens d'une femme trompée et délaissée. Le sujet de *Fanime*

est bien trivial, bien usé; mais enfin vos premières loges sont composées de personnes qui connaissent mieux l'amour que l'histoire romaine. Elles veulent s'attendrir, elles veulent pleurer, et avec le mot d'amour on a cause gagnée avec elles. Allons donc, mettons-nous à l'eau rose pour leur plaire. Oublions mon âge. Je ne devrais ni planter des jardins, ni faire des vers tendres; cependant j'ai ces deux torts, et j'en demande pardon à la raison.

Je ne décide pas plus entre Brizard et Blainville, qu'entre Genève et Rome. Je vous envoie, selon vos ordres, mon compliment à l'un et à l'autre, et vous choisirez.

Vraiment, on m'a demandé déja la charpente de mon visage pour l'Académie. Il y a un ancien portrait d'après Latour, chez ma nièce de Fontaine; il faut qu'elle fasse une copie de ce hareng sauret : mais elle est actuellement avec son ami et ses dindons dans sa terre, et ne reviendra que cet hiver. Vous aurez alors ma maigre figure. D'Alembert s'était chargé auprès d'elle de cette importante négociation. Je ne suis pas fâché que mon Salomon du Nord ait quelques partisans dans Paris, et qu'on voie que je n'ai pas loué un sot. Je m'intéresse à sa gloire par amour-propre, et je suis bien aise en même temps, par raison et par équité, qu'il soit un peu puni. Je veux voir si l'adversité le ramènera à la philosophie. Je vous jure qu'il y a un mois qu'il n'était guère philosophe; le désespoir l'emportait : ce n'est pas un rôle désagréable pour moi de lui avoir donné dans cette occasion des conseils très paternels [1]. L'anecdote est curieuse. Sa vie, et, révérence parler, la mienne, sont de plaisans contrastes : mais enfin il avoue que je suis

[1] *Voyez* la *Correspondance du roi de Prusse*, année 1757.

plus heureux que lui; c'est un grand point et une belle leçon.

Mille respects à tous les anges.

LXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL. (A Paris.)

Aux Délices, 19 novembre.

Vous avez un cœur plus tendre que le mien, mon cher ange; vous aimez mieux mes tragédies que moi: vous voulez qu'on parle d'amour, et je suis honteux de nommer ce beau mot avec ma barbe grise. Toutes mes bouteilles d'eau rose sont à l'autre bout du grand lac, à Lausanne. J'y ai laissé *Fanime* et *la Femme qui a raison*, et tout l'attirail de Melpomène et de Thalie; c'est à Lausanne qu'est le théâtre. Nous plantons aux Délices, et actuellement je ne pourrais que traduire les *Géorgiques*. Cependant je vous envoie à tout hasard le petit billet que vous demandez. Je croyais l'avoir mis dans ma dernière lettre; j'ai encore des distractions de poëte, quoique je ne le sois plus guère.

Je serais bien fâché, mon divin ange, de donner des spectacles nouveaux à notre bonne ville de Paris, dans un temps où vous ne devez être occupé qu'à réparer vos malheurs et votre humiliation; il faut qu'on ait fait ou d'étranges fautes, ou que les Français soient des lévriers qui se soient battus contre des loups. Luc n'avait pas vingt-cinq mille hommes, encore étaient-ils harassés de marches et de contre-marches. Il se croyait perdu sans ressource, il y a un mois; et si bien, si complétement perdu, qu'il me l'avait écrit; et c'est dans ces circonstances qu'il détruit une armée de cinquante mille

hommes [1]. Quelle honte pour notre nation! Elle n'osera plus se montrer dans les pays étrangers. Ce serait là le temps de les quitter, si malheureusement je n'avais fait des établissemens fort chers que je ne peux plus abandonner.

Ces correspondances dont on vous a parlé, mon cher ange, sont précisément ce qui devrait engager à faire ce que vous avez eu la bonté de proposer, et ce que je n'ai pas demandé. Je trouve la raison qu'on vous a donnée aussi étrange que je trouve vos marques d'amitié naturelles dans un cœur comme le vôtre.

Si madame de Pompadour avait encore la lettre que je lui écrivis quand le roi de Prusse m'enquinauda à Berlin, elle y verrait que je lui disais qu'il viendrait un temps où l'on ne serait pas fâché d'avoir des Français dans cette cour. On pourrait encore se souvenir que j'y fus envoyé en 1743, et que je rendis un assez grand service; mais M. Amelot, par qui l'affaire avait passé, ayant été renvoyé immédiatement après, je n'eus aucune récompense. Enfin, je vois beaucoup de raisons d'être bien traité, et aucune d'être exilé de ma patrie: cela n'est fait que pour des coupables, et je ne le suis en rien.

Le roi m'avait conservé une espèce de pension que j'ai depuis quarante ans, à titre de dédommagement; ainsi ce n'était pas un bienfait, c'était une dette comme des rentes sur l'Hôtel-de-Ville. Il y a sept ans que je n'en ai demandé le paiement: vous voyez que je n'importune pas la cour.

Le portrait que vous daignez demander, mon cher ange, est celui d'un homme qui vous est bien tendrement uni, et qui ne regrette que vous et votre société

[1] La journée de Rosbach.

dans tout Paris. L'Académie aura la copie du portrait peint par Latour. Il faut que je vous aime autant que je fais pour songer à me faire peindre à présent. Quant au roman que vous m'envoyez, il faudrait en aimer l'auteur autant que je vous aime, pour le lire; et vous savez que je n'ai pas beaucoup de temps à perdre. Il faut que je démêle dans l'histoire du monde, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours, ce qui est roman et ce qui est vrai. Cette petite occupation ne laisse guère le loisir de lire les anecdotes égyptiennes et syriennes.

Puisque vous avez un avocat nommé *Doutremont*, je changerai ce nom dans *la Femme qui a raison;* j'avais un Doutremont dans cette pièce. Je me suis déja brouillé avec un avocat qui se trouva par hasard nommé *Grifon:* il prétendit que j'avais parlé de lui, je ne sais où.

M. le maréchal de Richelieu me boude et ne m'écrit point. Il trouve mauvais que je n'aie pas fait cent lieues pour l'aller voir.

LXXV.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 19 novembre.

Je n'ai que le temps et à peine la force, madame, de vous dire en deux mots combien je suis affligé du dernier malheur. On doit le sentir plus vivement à Strasbourg qu'ailleurs. Je ne sais si monsieur votre fils était dans cette armée. En ce cas, je tremble pour lui. Si vous avez une relation, je vous supplie de vouloir bien me l'envoyer.

Madame Denis est très malade. Je la garde. Pardon d'écrire si peu. Je répare cela en aimant beaucoup.

Vous connaissez mon tendre respect.

LXXVI.

A DOM FANGÉ,

ABBÉ DE SENONES, QUI LUI AVAIT DEMANDÉ DES VERS POUR LE PORTRAIT DE DOM CALMET, SON ONCLE.

20 novembre.

Il serait difficile, monsieur, de faire une inscription digne de l'oncle et du neveu : à défaut de talent, je vous offre ce que dicte mon zèle :

Des oracles sacrés que Dieu daigna nous rendre
Son travail assidu perça l'obscurité ;
Il fit plus, il les crut avec simplicité,
Et fut, par ses vertus, digne de les entendre.

Il me semble, au moins, que je rends justice à la science, à la foi, à la modestie, à la vertu de feu dom Calmet; mais je ne pourrai jamais célébrer, ainsi que je le voudrais, sa mémoire, qui me sera infiniment chère, etc.

LXXVII.

A MADAME DE FONTAINE. (A Ornoi.)

Aux Délices, 24 novembre.

Je reçois, ma chère nièce, votre lettre du 14 de novembre. Vous devez en avoir reçu une très ample de moi, écrite il y a environ un mois, et adressée au château d'Ornoi, près d'Abbeville, par Amiens en Picardie. Peut-être cette méprise du voisinage d'Abbeville aura fait retarder la réception de la lettre : je vous y disais à peu près les mêmes choses que vous me dites.

Je vous demandais si vous vous étiez déja mise au rang des bons citoyens qui donnent leur vaisselle d'argent

à l'état; je plaignais comme vous la France; je vous demandais quand vous reverriez la grande, vilaine, triste et gaie, riche et pauvre, raisonneuse et frivole ville de Paris. Je vous contais comment nous nous sommes amusés à Tournay, pour nous dépiquer des malheurs publics. Nous nous vantions, madame Denis et moi, d'avoir tiré des larmes des plus beaux yeux qui soient actuellement à Turin : ces yeux sont ceux de madame de Chauvelin, l'ambassadrice.

Je ne pourrai jamais vous dire combien nous vous avons regrettée dans nos fêtes. Nous disions : Ah! si elle était là! si le grand-écuyer de Cyrus, si le jurisconsulte était avec elle, ils verraient les choses bien changées! ils seraient bien contens du petit palais, *d'ordre ionique*, ne vous déplaise, d'ordre ionique bâti, achevé à Tournay; et cela n'est point *ironique* : ce n'est point pour insulter à vos maçons qui n'ont pas été plus vite que nous.

Luc est toujours Luc, tres embarrassé et n'embarrassant pas moins les autres; étonnant l'Europe, l'appauvrissant, l'ensanglantant, et fesant des vers, et m'écrivant quelquefois les choses du monde les plus singulières. M. le duc de Choiseul, qui a plus d'esprit que lui, et un meilleur esprit, me fait toujours l'honneur de me donner des marques de bonté auxquelles je suis plus sensible qu'au commerce de Luc. Je compte aussi sur les bontés de madame de Pompadour; avec cela, j'aime ma terre ou mes terres, ma retraite ou mes retraites, à la folie; mais je vous aime davantage.

LXXVIII.

A M. DE LA MICHODIÈRE,

INTENDANT D'AUVERGNE.

Ferney, novembre.

Monsieur, c'est à Breslau, à Londres et à Dordrecht qu'on commença, il y a environ trente ans, à supputer le nombre des habitans par celui des baptêmes. On multiplia, dans Londres, le nombre des baptêmes par 35, à Breslau, par 33. M. de Kerseboum, magistrat de Dordrecht, prit un milieu. Son calcul se trouva très juste; car, s'étant donné la peine de compter un par un tous les habitans de cette petite ville, il vérifia que sa règle de 34 était la plus sûre.

Cependant elle ne l'est ni dans les villes dont il part beaucoup d'émigrans, ni dans celles où viennent s'établir beaucoup d'étrangers; et, dans ce dernier cas, on ajoute pour les étrangers un supplément qu'il n'est pas malaisé de faire.

Toutes ces règles ne sont pas d'une justesse mathématique; vous savez mieux que moi, monsieur, qu'il faut toujours se contenter de l'à-peu-près. La fameuse méridienne de France n'est certainement pas tirée en ligne droite; le roi n'a pas le même revenu tous les ans, et le complet n'est jamais dans les troupes. Il n'y a que Dieu qui ait fait au juste le dénombrement des combattans du peuple d'Israël, qui se trouva de six cent mille hommes au bout de deux cent quinze ans, tous descendans de Jacob, sans compter les femmes, les vieillards et les enfans.

Les habitans de Clermont en Auvergne ne peuvent avoir augmenté dans cette miraculeuse progression. Ceux

qui ont attribué quarante-cinq mille citoyens à cette ville ont presque autant exagéré que l'historien Josèphe, qui comptait douze cent mille ames dans Jérusalem pendant le siége. Jérusalem n'en a jamais pu contenir trente mille. Lorsque j'étais à Bruxelles, on me disait que la ville avait cinquante mille habitans : le pensionnaire, après avoir pris toutes les instructions qu'il pouvait, m'avoua qu'il n'en avait pas trouvé dix-sept mille.

J'ai fait usage de la règle de 34 à Genève; elle s'est trouvée un peu trop forte. On compte dans Genève environ vingt-cinq mille habitans; il y naît environ sept cent soixante-quinze enfans, année commune; or, 775, multiplié par 34, donne 26,350.

La règle de 33 donnerait 25,575 têtes à Genève. Cela posé, monsieur, il paraît évident qu'il y a tout au plus vingt mille personnes à Clermont, et ce nombre ne doit pas vous paraître extraordinaire; les hommes ne peuplent pas comme le prétendent ceux qui nous disent froidement qu'après le déluge il y avait des millions d'hommes sur la terre. Les enfans ne se font pas à coups de plume, et il faut des circonstances fort heureuses pour que la population augmente d'un vingtième en cent années. Un dénombrement fait en 1718, probablement très fautif, ne donne à Clermont que 1,324 feux; si on comptait (en exagérant) dix personnes par feu, ce ne serait que 13,240 têtes; et si, depuis ce temps, le nombre en était monté à vingt mille, ce serait un progrès dont il n'y a guère d'exemples. Il vaut mieux croire que l'auteur du dénombrement des feux s'est trompé; mais quand même il se serait trompé de moitié, quand même il y aurait eu le double de feux qu'il suppose, c'est-à-dire 2,648, jamais on ne compte que cinq à six habitans par feu; mettons-en six, il y aurait eu alors 15,888 habitans à

Clermont; et, depuis ce temps, le nombre se serait accru jusqu'à vingt mille, par une administration heureuse et par des événemens que j'ignore. Tout concourt donc, monsieur, à persuader que Clermont ne contient en effet que vingt mille habitans : s'il s'en trouvait quarante mille sur environ 588 baptêmes par an, ce serait un prodige unique dont je ne pourrais demander la raison qu'à vos lumières.

Voilà, monsieur, ce que mes faibles connaissances me permettent de répondre à la lettre dont vous m'avez honoré. Cette lettre me fait voir quelle est votre exactitude et votre sage application dans votre gouvernement; elle me remplit d'estime pour vous, monsieur, et ce n'est que par pure obéissance à vos ordres que je vous ai exposé mes idées, que je dois en tout soumettre aux vôtres. Vous êtes à portée de faire une opération beaucoup plus juste que ma règle. On vient, dans toute l'étendue de la domination de Berne, d'envoyer dans chaque maison compter le nombre des maîtres, des domestiques, et même des chevaux. Il est vrai qu'on s'en rapporte à la bonne foi de chaque particulier, dans le seul pays de l'Europe où l'on ne paie pas la moindre taxe au souverain, et où cependant le souverain est très riche. Mais, sous une administration telle que la vôtre, quel particulier pourrait déranger, par sa réticence, une opération utile qui ne tend qu'à faire connaître le nombre des habitans, et à leur procurer des secours dans le besoin?

J'ai l'honneur d'être avec la plus respectueuse estime, etc.

XXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 décembre.

Mon cher et respectable ami, dès que vous m'eûtes écrit que celui *qui miscuit utile dulci* voulait bien se souvenir de moi, je lui écrivis pour l'en remercier. Je crus devoir lui communiquer quelques rogatons très singuliers qui auront pu au moins l'amuser. J'ai pris la liberté de lui écrire avec ma naïveté ordinaire, sans aucune vue quelle qu'elle puisse être. Il est vrai que j'ai une fort singulière correspondance, mais assurément elle ne change pas mes sentimens; et dans l'âge où je suis, solitaire, infirme, je n'ai et ne dois avoir d'autre idée que de finir tranquillement ma vie dans une très douce retraite. Quand j'aurais vingt-cinq ans et de la santé, je me garderais bien de fonder l'espérance la plus légère sur un prince qui, après m'avoir arraché à ma patrie, après m'avoir forcé, par des séductions inouïes, à m'attacher auprès de lui, en a usé avec moi et avec ma nièce d'une manière si cruelle.

Toutes les correspondances que j'ai ne sont dues qu'à mon barbouillage d'historien. On m'écrit de Vienne et de Pétersbourg aussi bien que des pays où le roi de Prusse perd et gagne des batailles. Je ne m'intéresse à aucun événement que comme Français. Je n'ai d'autre intérêt et d'autre sentiment que ceux que la France m'inspire : j'ai en France mon bien et mon cœur.

Tout ce que je souhaite, comme citoyen et comme homme, c'est qu'à la fin une paix glorieuse venge la France des pirateries anglaises, et des infidélités qu'elle a essuyées; c'est que le roi soit pacificateur et arbitre,

comme on le fut aux traités de Vestphalie. Je désire de n'avoir pas le temps de faire l'Histoire du czar Pierre, et quelque mauvaise tragédie avant ce grand événement.

Si vous pouvez rencontrer, mon divin ange, la personne qui a bien voulu vous parler de moi, dites-lui, je vous prie, que j'aurais été bien consolé de recevoir deux lignes de sa main, par lesquelles il eût seulement assuré ce vieux Suisse des sentimens qu'il vous a témoignés pour moi.

Savez-vous que le roi de Prusse a marché, le 10 de novembre, au général Marshall, qui allait entrer avec quinze mille hommes en Brandebourg, et qui a reculé en Lusace? Vous pourriez bien entendre parler encore d'une bataille. Ne cessera-t-on point de s'égorger? Nous craignons la famine dans notre petit canton. Un tremblement de terre vient d'engloutir la moitié des îles Açores, dont on m'avait envoyé le meilleur vin du monde; la reine de Pologne vient de mourir de chagrin; on se massacre en Amérique; les Anglais nous ont pris vingt-cinq vaisseaux marchands. Que faire? gémir en paix dans sa tanière, et vous aimer de tout son cœur.

LXXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 décembre.

Ne pourriez-vous point, mon cher ange, faire tenir à M. l. de B.[1] la lettre que je vous écris? vous me feriez grand plaisir. Serait-il possible qu'on eût imaginé que je m'intéresse au roi de Prusse? J'en suis pardieu bien loin. Il n'y a mortel au monde qui fasse plus de vœux pour le succès des mesures présentes. J'ai goûté la vengeance

[1] L'abbé de Bernis.

de consoler un roi qui m'avait maltraité ; il n'a tenu qu'à M. de Soubise que je le consolasse davantage. Si on s'était emparé des hauteurs que le diligent Prussien garnit d'artillerie et de cavalerie, tout était fini. Le général Marshall entrait de son côté dans le Brandebourg. Nous voilà renvoyés bien loin avec une honte qui n'est pas courte. Figurez-vous que, le soir de la bataille, le roi de Prusse, soupant dans un château voisin, chez une bonne dame, prit tous ses vieux draps pour faire des bandages à nos blessés. Quel plaisir pour lui ! que de générosités adroites qui ne coûtent rien et qui rendent beaucoup ! et que de bons mots, et que de plaisanteries ! Cependant je le tiens perdu si on veut le perdre et se bien conduire. Mais qu'en reviendra-t-il à la France ? de rendre l'Autriche plus puissante que du temps de Ferdinand II, et de se ruiner pour l'agrandir. Le cas est embarrassant. Point de *Fanime* quand on nous bat et qu'on se moque de nous ; attendons des hivers plus agréables.

Bonsoir, mon divin ange.

Nota bene que ce que j'ai confié à M. l. de B. prouve que le roi de Prusse était perdu, si on s'était bien conduit. Ce n'est pas là chercher à déplaire à Marie-Thérèse, et ce que j'ai mandé méritait un mot de réponse vague, un mot d'amitié.

LXXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 décembre.

Je vous écrivis par le dernier ordinaire, mon cher et respectable ami, un petit barbouillage assez indéchiffrable, avec une lettre ostensible pour une personne qui a été de vos amis, et que vous pouvez voir quelque-

fois. J'ai bien des choses à y ajouter, mais l'état de la santé de madame d'Argental doit passer devant. Je voudrais que vous fussiez tous ici comme madame d'Épinai, madame de Montferrat et tant d'autres. Notre docteur Tronchin fortifie les femmes; il ne les saigne point, il ne les purge guère; il ne fait point la médecine comme un autre. Voyez comme il a traité ma nièce de Fontaine; il l'a tirée de la mort.

Vous ne m'avez jamais parlé de madame de Montferrat; c'est pourtant un joli salmigondis de dévotion et de coquetterie. Je ne sais où prendre madame de Fontaine à présent pour avoir ces portraits. L'affaire commence à m'intéresser, depuis que vous voulez bien avoir la triste ressemblance de celui qui probablement n'aura jamais le bonheur de vous revoir; mais moi, pourquoi n'aurais-je pas, dans mes Alpes, la consolation de vous regarder sur toile, et de dire: Voilà celui pour qui seul je regrette Paris? C'est à moi à demander votre portrait, c'est moi qui ai besoin de consolation.

Je reviens à ma dernière lettre. Il est certain qu'on a pris ou donné furieusement le change quand on vous a parlé. Que pourrait-on attribuer à mes correspondances? quel ombrage pourrait en prendre la cour de Vienne? quel prétexte singulier! Je voudrais qu'on fût aussi persuadé de mes sentimens à la cour de France, qu'on l'est à la cour de l'impératrice. Mais, quels que soient les sentimens d'un particulier obscur, ils doivent être comptés pour rien; s'ils l'étaient pour quelque chose, la personne en question devrait me savoir un assez grand gré des choses que je lui ai confiées. S'il a pensé que cette confidence était la suite de l'intérêt que je prenais encore au roi de Prusse, et si une autre personne a eu la même idée, tous deux se sont bien trompés; je les ai instruits

d'une chose qu'il fallait qu'ils sussent. Madame de Pompadour, à qui j'en écrivis d'abord, m'en parut satisfaite par sa réponse. L'autre, à qui vous m'avez conseillé d'écrire, et à qui je devais nécessairement confier les mêmes choses qu'à madame de Pompadour, ne m'a pas répondu. Vous sentez combien son silence est désagréable pour moi, après la démarche que vous m'avez conseillée, et après la manière dont je lui ai écrit. Ne pourriez-vous point le voir? ne pourriez-vous point, mon cher ange, lui dire à quel point je dois être sensible à un tel oubli? S'il parlait encore de mes correspondances, s'il mettait en avant ce vain prétexte, il serait bien aisé de détruire ce prétexte en lui fesant connaître que depuis deux ans le roi de Prusse me proposa, par l'abbé de Prades, de me rendre tout ce qu'il m'avait ôté. Je refusai tout sans déplaire, et je laissai voir seulement que je ne voulais qu'une marque d'attention pour ma nièce, qui pût réparer en quelque sorte la manière indigne dont on en avait usé envers elle. Le roi de Prusse, dans toutes ses lettres, ne m'a jamais parlé d'elle. Madame la margrave de Bareith a été beaucoup plus attentive. Vous voilà bien au fait de toute ma conduite, mon divin ange, et vous savez tous les efforts que le roi de Prusse avait faits autrefois pour me retenir auprès de lui. Vous n'ignorez pas qu'il me demanda lui-même au roi. Cette malheureuse clef de chambellan était indispensablement nécessaire à sa cour. On ne pouvait entrer aux spectacles sans être bourré par ses soldats, à moins qu'on n'eût quelque pauvre marque qui mît à l'abri. Demandez à Darget comme il fut un jour repoussé et houspillé : il avait beau crier : « Je suis secrétaire ; » on le bourrait toujours.

Au reste, le roi de Prusse savait bien que je ne voulais pas rester là toute ma vie; et ce fut la source secrète

des noises. Si vous pouviez avoir une conversation avec l'homme en question, il me semble que la bonté de votre cœur donnerait un grand poids à toutes ces raisons; vous détruiriez surtout le soupçon qu'on paraît avoir conçu que je m'intéresse encore à celui dont j'ai tant à me plaindre.

Enfin, à quoi se borne ma demande? à rien autre chose qu'à une simple politesse, à un mot d'honnêteté qu'on me doit d'autant plus que c'est vous qui m'avez encouragé à écrire. Ne point répondre à une lettre dont on a pu tirer des lumières, c'est un outrage qu'on ne doit point faire à un homme avec qui on a vécu et qu'on n'a connu que par vous.

Encore un mot, c'est que si on vous disait : « J'ai « montré la lettre, on ne veut pas que je réponde à un « homme qui a conseillé, il y a six semaines, au roi de « Prusse de s'accommoder, » vous pourriez répondre que je lui ai conseillé aussi d'abdiquer plutôt que de se tuer, comme il le voulait, et qu'il me répondit, cinq jours avant la bataille :

> Je dois, en affrontant
> Penser, vivre et mourir en roi.

Tout cela est fort étrange. Je confie [illegible] et à votre sagesse. Ma conduite est pure, vous la trouverez même assez noble. Le résultat de tout ceci, c'est que mon procédé avec votre ancien ami, ma lettre et ma confiance méritent ou qu'il m'écrive un mot, ou, s'il ne le peut pas, qu'il soit convaincu de mes sentimens, et qu'il les fasse valoir : voilà ce que je veux devoir à un cœur comme le vôtre.

LXXXII.

A M. BERTRAND,

PREMIER PASTEUR A BERNE.

Aux Délices, 5 décembre.

Je crois que les Prussiens seraient bien plus capables de venir en France, mon très cher philosophe, que les huîtres à l'écaille du Malabar d'être venues, comme vous le prétendez, sur l'Apennin ou les Alpes. Chaque science a son roman, et voilà celui de la physique. Si les poissons des Indes étaient arrivés chez nous, comme nos missionnaires vont chez eux, ils y auraient peuplé, et on les trouverait ailleurs que sur nos montagnes. J'avoue qu'il y a quelquefois des vérités bien peu vraisemblables: par exemple, que vingt mille Prussiens aient battu quarante-cinq mille hommes, et n'aient eu que quatre-vingt-douze morts. La honte des Français et des Cercles devient encore plus humiliante depuis que les Autrichiens viennent d'escalader en treize endroits les retranchemens des Prussiens sous les murs de Breslau, et de remporter une victoire complète. Le comte de Docun nous venge et nous avilit. Le roi de Prusse m'avait écrit une lettre toute farcie de vers, trois jours avant la bataille de Mersbourg; il me disait :

Quand je suis voisin du naufrage,
Il faut, en affrontant l'orage,
Penser, vivre et mourir en roi.

Nous verrons comment il soutiendra le revers de Breslau : on pourra donner encore une ou deux batailles avant la fin de l'année.

Je vous envoie la lettre d'une folle que je ne connais pas; il faut que quelqu'un se soit diverti à lui écrire sous

mon nom. Comme il est question de vous à la fin de la lettre, et de M. de Vatel, votre ami, vous saurez peut-être quelle est cette extravagante. Mille tendres respects, je vous prie, à M. et madame de Freydenrik. Bonsoir, mon cher philosophe.

La folle a mis son portrait dans la lettre. Le voici; elle est jolie. La connaissez-vous?

LXXXIII.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 5 décembre.

Le petit Gayot, madame, ne nous apprend rien; mais pourquoi ne m'apprenez-vous pas que le 22 les serviteurs de Marie-Thérèse ont attaqué en treize endroits les retranchemens des Prussiens sous Breslau, les ont tous emportés, et ont gagné une bataille meurtrière et décisive qui nous venge et qui redouble notre honte? Les Français sont heureux d'avoir de tels alliés. Si le roi de Prusse avait les mains libres, je plaindrais fort de pauvres troupes éloignées de leur pays, n'ayant point de maréchal de Saxe à leur tête, et ayant appris à faire très mal le pas prussien, tout étourdis et tout sots de paraître devant leurs maîtres qui leur enseignent le pas redoublé en arrière. Le roi de Prusse m'avait écrit, trois jours avant sa bataille du 5 :

> Quand je suis voisin du naufrage,
> Je dois, en affrontant l'orage,
> Penser, vivre et mourir en roi.

Nous n'avons pas voulu qu'il mourût; mais les généraux autrichiens le veulent. Portez-vous bien, madame, vous et votre digne amie. Madame Denis, qui se porte mieux, vous présente ses obéissances très humbles.

LXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 10 décembre.

Mon cher et respectable ami, je reçois une lettre de Babet, qui a troqué son panier de fleurs contre le portefeuille de ministre. J'en suis enchanté. M. Amelot ni même M. de Saint-Contest n'écrivaient pas de ce style. Je vous remercie de m'avoir procuré un bouquet de fleurs de la grosse Babet.

Rengaînez mes inquiétudes; mais si, dans l'occasion, on vous parlait encore de mes correspondances, assurez bien que ma première correspondance est celle de mon cœur avec la France. J'ai goûté la vengeance de consoler le roi de Prusse, et cela me suffit. Il est battant d'un côté et battu de l'autre : à moins d'un nouveau miracle, il sera perdu. Il valait mieux être philosophe, comme il se vantait de l'être.

LXXXV.

A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 10 décembre.

Que faites-vous, ma paresseuse nièce? comment vous portez-vous? aurez-vous le temps de faire copier le portrait de votre oncle pour l'Académie française? D'Alembert se chargera de le donner, puisqu'on le demande. Je l'ai promis, et je vous prie de dégager ma parole. J'aime mieux les tableaux que vous m'avez envoyés pour Lausanne; cela est plus gai que le squelette d'un vieil académicien.

Je n'ai point eu de vos nouvelles depuis long temps.

Il s'est passé d'étranges choses. J'ai consolé Luc; je lui ai donné des conseils de philosophe, et il a été trop roi pour les suivre. Il nous a battus indignement. Il valait mieux, dira votre ami, faire courir des chariots d'Assyrie en rase campagne que de se faire assommer entre deux collines, et d'être obligés de s'enfuir avec honte devant six bataillons prussiens, sans avoir combattu. Quand M. de Custine est mort de ses blessures, le roi de Prusse a dit : « Je plains les Français, je regrette leur vie et leur « gloire. » Il a fait déchirer les draps d'une dame auprès de Mersbourg pour faire des bandages à nos blessés, et il nous accable de bons mots. Les Autrichiens n'en disent point, mais ils battent ses troupes; ils nous vengent et nous humilient.

Vous savez que le prince de Bevern, son meilleur général, est prisonnier; que Breslau appartient du 23 de novembre à l'impératrice; que les Autrichiens vont marcher vers Berlin; que peut-être à présent M. de Richelieu a donné bataille aux troupes du roi d'Angleterre, qui ne sont pas plus honnêtes sur terre que sur mer : le droit des gens est devenu une chimère, mais le droit du plus fort n'en est point une. Voilà probablement le système de l'Europe qui va entièrement changer. Mais que nous importe? nous n'avons que notre maigre individu à conserver.

Ayez soin de votre santé. Nous avons toujours ici de belles dames de Paris. Une madame de Montferrat est venue faire inoculer son fils. Madame d'Épinai vient demander des nerfs à Tronchin : que ne venez-vous en demander aussi?

J'embrasse toute votre famille, et vous surtout, et de tout mon cœur.

LXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 17 décembre.

Il faut que vous me pardonniez, mon cher ange; je suis un bon Suisse qui avais trop pris les choses à la lettre. Vous me mandiez qu'on a plus de ménagemens et plus de jalousies qu'un amant et une maîtresse, et que mes correspondances mettaient obstacle à un retour qu'on pourrait attribuer à ces correspondances mêmes. Daignez considérer que le temps où vous me parliez ainsi était précisément celui où le bon Suisse n'avait fait aucune difficulté d'avouer à madame de Pompadour ces liaisons que je crus un peu dangereuses, sur votre lettre. Rien n'est assurément plus innocent que ces liaisons; elles se sont bornées, comme je vous l'ai dit, à consoler un roi qui m'avait fait beaucoup de mal, et à recevoir les confidences du désespoir dans lequel il était plongé alors. Je vous avertis que le roi de Prusse et l'impératrice pourraient voir les lettres que j'ai écrites à Versailles, sans que ni l'un ni l'autre pût m'en savoir le moindre mauvais gré. J'avais cru seulement que le désespoir où je voyais le roi de Prusse pouvait être un acheminement à une paix générale, si nécessaire à tout le monde, et qu'il faudra bien faire à la fin. Je ne m'attendais pas alors que nos chers compatriotes se couvriraient d'opprobre, et qu'une armée de cinquante mille hommes fuirait comme des lièvres devant six bataillons dont les justaucorps viennent à la moitié des fesses; je ne prévoyais pas que les Hanovriens assiégeraient Harbourg, et qu'ils seraient plus forts que M. de Richelieu. Nous avons grand besoin d'être heureux dans ce pays-là, car nous

y sommes en horreur pour nos brigandages, et méprisés pour notre lâcheté du 5 de novembre. Les Autrichiens disent qu'ils n'ont pris Breslau, et gagné la bataille, que parce qu'ils n'avaient pas de Français avec eux. Enfin, nous n'avons d'appui en Allemagne que ces mêmes Autrichiens qui se moquent de nous. Il faut espérer que M. de Richelieu rétablira notre crédit et notre gloire, et que les succès de Marie-Thérèse nous piqueront d'honneur. Si le roi de Prusse était tombé sur nous après sa victoire, nos armées découragées se seraient trouvées entre les Hanovriens enragés contre nous, et les Prussiens vainqueurs; il ne revenait peut-être pas un Français d'Allemagne. Je me flatte enfin que tout sera réparé. Vous voyez que je suis aussi bon Français que bon Suisse. Tout bon que je suis, j'ai toujours sur le cœur les quatre baionnettes que ma nièce eut dans le ventre. J'aurais voulu que le roi de Prusse eût réparé cette infamie; mais je vois qu'il est difficile de venir à bout de lui, même en lui prenant Breslau.

Au moment que je griffonne, la nouvelle vient de Francfort que nous avons été malmenés devant Harbourg; je n'en veux rien croire : ce sont des hérétiques qui le mandent; passons vite.

On a joué à Vienne *l'Orphelin de la Chine;* l'impératrice l'a redemandé pour le lendemain : voilà des nouvelles du tripot assez agréables. Le tripot de la guerre n'est pas si plaisant. Venons à l'article du portrait; donnez-moi des dents et des joues, et je me fais peindre par *Vanloo*. En attendant, mon cher ange, envoyez aux charniers Saints-Innocens, mon effigie est là trait pour *trait*.

J'ai actuellement chez moi madame d'Épinai qui vient demander des nerfs à Tronchin. Il n'y a point là de

salmigondis : cela est philosophe, bien net, bien décidé, bien ferme. Je la quitte pourtant, et je vais au palais Lausanne. Vous verrez, mon cher ange, des Écossais francisés, des Douglas qui ont des terres dans mon voisinage, qui ont un procès au conseil, au rapport de M. de Courteil. Je baise pour eux le bout de vos ailes ; je vous demande votre protection. Mais vous ! vous ! vous avez une affaire et point d'audience ; cela est drôle. Pour Dieu expliquez-moi cela, *et vale, et ama nos.*

LXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 20 décembre, au soir.

Quand les Prussiens tuent tant de monde, il faut bien aussi que je vous assassine de lettres, mon cher ange. Il est difficile que vous ayez su plus tôt que nous autres Suisses la nouvelle victoire du roi de Prusse, près de Neumarck en Silésie. Ce diable de Salomon est un terrible Philistin. La renommée le dit déja dans Breslau ; mais il ne faut pas croire toujours la renommée. Elle parle d'une bataille entre M. de Richelieu et les Hanovriens ; elle prétend que nous avons été très malmenés, et je n'en veux rien croire : car, si cela était vrai, nous perdrions encore cent mille hommes et deux cents millions, comme dans la guerre de 1741, dont Dieu nous préserve ! Peut-on songer à des *Fanime* à l'eau rose, quand on joue des tragédies si sanglantes ?

Dites-moi donc, je vous en prie, si vous êtes content, si vous avez eu ce que vous appelez votre audience. Écrivez-moi un mot pour consoler le Suisse.

LXXXVIII.

A M. VERNES.

A Lausanne, le 24 décembre.

Voici, monsieur, ce que me mande M. d'Alembert : « J'écris à votre ami, M. Vernes ; il pourra vous communiquer ma lettre. Il me paraît que ces messieurs n'ont « pas lu l'article *Genève*, ou qu'ils se plaignent de ce qui « n'y est pas. »

Or, puisque vous voilà mon ami déclaré à Paris, communiquez-moi donc, mon cher ami, cette lettre de M. d'Alembert. Je n'ai point encore le nouveau tome de l'*Encyclopédie*, et j'ignore absolument de quoi il s'agit. Je sais seulement, en général, que M. d'Alembert a voulu donner à votre ville des témoignages de son estime. Il dit que le clergé de France l'accuse de vous avoir trop loués, tandis que vous autres vous vous plaignez de n'être pas loués comme il faut. Que vous êtes heureux dans votre petit coin de ce monde, de n'avoir que de pareilles plaintes à faire, tandis qu'on s'égorge ailleurs !

Puissent tous vos confrères perpétuer cette heureuse paix, cette humanité, cette tolérance qui console le genre humain de tous les maux auxquels il est condamné ! Qu'ils détestent le meurtre abominable de Servet, et les mœurs atroces qui ont conduit à ce meurtre, comme le parlement de Paris doit détester l'assassinat infame dont on fit périr Anne Dubourg, et comme les Hollandais doivent pleurer sur la cendre des Barnevelt et de Vitt. Chaque nation a des horreurs à expier, et la pénitence qu'on en doit faire est d'être humain et tolérant.

Ne soyons ni calvinistes ni papistes, mais frères, mais adorateurs d'un Dieu clément et juste. Ce n'est point Calvin qui fit votre religion; il eut l'honneur d'y être reçu, et vous avez parmi vous des esprits plus philosophes et plus modérés que lui, qui font l'honneur de votre république.

Bonsoir. Quand il s'agit de paix et de tolérance, je suis trop babillard.

Mes complimens à notre Arabe.

LXXXIX.

A M. BERTRAND,

PREMIER PASTEUR A GENÈVE.

A Lausanne, 24 décembre.

Mon cher philosophe, si votre thermomètre à l'air est si au dessous de la glace, je m'imagine que le thermomètre de votre appartement est comme le mien, tout près de l'eau bouillante. Je compte passer mon hiver dans le climat doux que je me suis fait au milieu des glaces, et que la liberté me rend encore plus doux.

Je plains le roi de Prusse d'acquérir tant de gloire aux dépens de tant de sang. Je plains les Français qui vont se faire tuer à deux cents lieues de leur pays, et les Suisses qui les accompagnent, et les peuples qu'ils pillent, et les ministres de Genève qui, lassés de leur vie douce, veulent l'empoisonner en excitant contre eux-mêmes une tempête dont M. d'Alembert ne fera que rire. Je n'ai point vu l'article; je sais seulement que d'Alembert n'a eu d'autre intention que de faire leur éloge. Il faut qu'ils le méritent par leur circonspection.

J'avais vu les petits vers de l'horloger de Genève:

on les a un peu rajustés ; mais il est toujours singulier qu'un horloger fasse de si jolies choses. Sa pendule va juste, et il paraît qu'il pense comme vous. C'est aussi le sentiment de tous les magistrats de Genève sans exception. Vous voyez que les mœurs se sont perfectionnées : on déteste les *atrocités* de ses pères. Les misérables qui voudraient justifier l'assassinat de Servet, ou de Dubourg, ou de Barnevelt et de tant d'autres, sont indignes de leur siècle. Quoi qu'en dise l'horloger, un historien n'a point *tort* de regarder la conduite de Calvin envers Servet comme très criminelle. Un ministre de Genève a chargé depuis peu un de ses amis de consulter des manuscrits de Calvin qui sont à Paris dans la bibliothèque royale. Il croyait y trouver sa justification : son ami y a trouvé tant de choses *atroces* qu'il en est honteux. Malheur à quiconque est encore calviniste ou papiste ! ne se contentera-t-on jamais d'être chrétien ? Hélas ! Jésus-Christ n'a fait brûler personne : il aurait fait souper avec lui Jean Hus et Servet.

J'ai acheté auprès de Genève une maison qui me coûte plus de cent mille livres ; voilà ce que je brûlerais demain si la tolérance et la liberté que j'ai cherchées étaient proscrites. J'ai quitté des rois pour cette liberté ; et je serai encore libre auprès d'eux quand je le voudrai ; mais il vaut mieux être à soi-même qu'à un roi, et c'est ce qui me retient sur les bords du lac Léman, où je voudrais bien vous embrasser.

Mille respects à monsieur et à madame de Freydenrik.

XC.

A M. VERNES.

A Lausanne, le 29 décembre.

Oui, je vous tiens, mon ami, et, tout jeune que vous êtes, je vous fais mon prêtre. Je signe votre profession de foi [1] à condition que, ni vous ni votre aimable Arabe, vous n'y changerez jamais rien, et que vous ne mettrez jamais, comme milord Pierre, ni nœud d'épaule ni ruban sur votre bel habit uni.

Ayez la bonté de me garder les grands hommes lyonnais jusqu'à mon retour. Le grand homme du jour m'a fait faire des complimens, et va peut-être donner une nouvelle bataille pour ses étrennes. Il est vrai qu'il a fait conduire à Spandau (bastille prussienne) le théologien de Prades, qu'il a soupçonné d'avoir eu quelque commerce avec la pauvre reine de Pologne. Je ne sais si de Prades l'a confessée et communiée; mais avouez que c'est une singulière destinée pour un gentilhomme bordelais d'être excommunié à Paris, chanoine en Silésie, et prisonnier à Spandau. Que ne venait-il sur les bords de mon lac! il aurait signé votre *Catéchisme*, et aurait vécu paisiblement.

Or çà, *carissime frater in Deo, et in Serveto*, êtes-vous bien fâché, dans le fond du cœur, qu'on dise dans l'*Encyclopédie* que vous pensez comme Origène, et comme deux mille prêtres qui signèrent leur protestation contre le pétulant Athanase? Le bonhomme Abauzit ne rit-il pas dans sa barbe? Vous voilà bien malades, que quelques gros Hollandais vous traitent d'hétérodoxes! Serez-vous bien lésés quand on vous reprochera d'être des infames, des

[1] Le *Catéchisme du pasteur Vernes*. (*Éd. de Kehl.*)

monstres, qui ne croient qu'un seul Dieu plein de miséricorde? Allez, allez, vous n'êtes pas si fâchés. Soyez comme Dorine, qui aimait Lycas, comme vous devez le savoir. Lycas s'en vanta, et Dorine, qui en fut bien aise, dit :

Lycas est peu discret
D'avoir dit mon secret.

D'Alembert est Lycas, vous autres êtes Dorine, et moi je suis tout à vous très tendrement.

Au reste, si quelque orthodoxe ou hétérodoxe m'accusait d'avoir la moindre part à l'article *Genève*, je vous supplie instamment de rendre gloire à la vérité. J'ai appris le dernier toute cette affaire. Je ne veux que le repos, et je le souhaite à tous mes confrères, moines, curés, ministres, séculiers, réguliers, trinitaires, unitaires, quakers, Moraves, Turcs, Juifs, Chinois, etc., etc., etc., etc., etc., etc.

XCI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 5 janvier 1758.

Le roi de Prusse, en parlant à M. Mitchel, ministre d'Angleterre, de la belle entreprise de la flotte anglaise sur nos côtes, lui dit : « Eh bien ! que faites-vous à pré-« sent? — Nous laissons faire Dieu, répondit Mitchel. « — Je ne vous connaissais pas cet allié, dit le roi. « — C'est le seul à qui nous ne payons pas de sub-« sides, répliqua Mitchel. — Aussi, dit le roi, c'est le « seul qui ne vous assiste pas. »

Voilà, mon cher ange, les dernières nouvelles après la prise de Breslau. Le roi de Prusse a quarante mille prisonniers à présent, en nous comptant. Je fais des vœux, et je crains pour M. de Richelieu : quoiqu'il ait

refusé un malheureux quart de part à Lekain, je l'aime toujours. Mais *que diable allait-il faire dans cette galère?* et vous, pourquoi avez-vous une maison dans une maudite île? C'est l'affaire de M. de Boulogne de vous la payer. Son père l'aurait peinte; il a peint le plafond de la Comédie.

Mais daignez donc me dire ce qu'on fait en faveur des pauvres auteurs qui viennent se faire siffler sous ce plafond. De mon temps, on ne cherchait pas à les consoler. Nous allons, nous autres Suisses, donner nos comédies gratis; nous ne payons ni auteurs ni acteurs; mais aussi nous ne sommes point sifflés. Nous n'avons point de premier gentilhomme, et nous ne jouons point à la cour. Lekain m'a fait faire des habits pour Zamti et pour Narbas. Nous jouerons *la Femme qui a raison;* et si cette *Femme* et *Fanime* font plaisir, nous vous les enverrons.

Pour comble de bénédiction, il nous vient un peintre assez bon. Il ne peint qu'en pastel: il travaillera sur ma maigre effigie, pour vous et pour les Quarante. Il faudra une copie à l'huile pour mes confrères qui ne veulent pas de crayons. Vous aurez l'original, mon cher et respectable ami; cela est bien juste. Il y a une comédie du roi de Prusse, intitulée *le Singe de la mode :* nous pourrions bien la jouer, tandis qu'il fait de si terribles tragédies en Allemagne. La catastrophe était peu attendue: vous n'auriez pas dit, au 1er d'octobre, qu'il écraserait tout, quand vous autres le teniez pour écrasé, et qu'il m'écrivait qu'il était perdu et qu'il voulait mourir, et que j'essuyais de loin ses larmes que je ne veux plus essuyer de près. Il n'y a qu'à vivre pour voir des prodiges.

Adieu, mon divin ange. Ah! si vous pouviez voir ma

maison, qui forme un cintre sur mon jardin, et qui voit d'un côté quinze lieues de lac, et sept de l'autre, et qui a le lac en miroir au bout du jardin, et la Savoie par delà ce lac, et les Alpes au delà de cette Savoie, vous me diriez : Tenez-vous là. Mais je suis trop loin de vous.

XCII.

A M. DARGET.

A Lausanne, 8 janvier.

Vous me demandez, mon cher et ancien compagnon de Potsdam, comment Cinéas s'est raccommodé avec Pyrrhus. C'est, premièrement, que Pyrrhus fit un opéra de ma tragédie de *Mérope*, et me l'envoya; c'est qu'ensuite il eut la bonté de m'offrir sa clef, qui n'est pas celle du paradis, et toutes ses faveurs, qui ne conviennent plus à mon âge; c'est qu'une de ses sœurs, qui m'a toujours conservé ses bontés, a été le lien de ce petit commerce qui se renouvelle quelquefois entre le héros-poëte-philosophe-guerrier-malin-singulier-brillant-fier-modeste, etc., et le Suisse Cinéas, retiré du monde. Vous devriez bien venir faire quelque tour dans nos retraites, soit de Lausanne, soit des Délices. Nos conversations pourraient être amusantes. Il n'y a point de plus bel aspect dans le monde que celui de ma maison de Lausanne. Figurez-vous quinze croisées de face en cintre, un canal de douze grandes lieues, une terrasse qui domine sur cent jardins. Ce même lac, qui présente un vaste miroir au bout de ces jardins, les campagnes de la Savoie au delà du lac, couronnées des Alpes, qui s'élèvent jusqu'au ciel en amphithéâtre; enfin, une maison où je ne suis incommodé que des mouches au milieu des plus rigoureux hivers. Madame Denis l'a ornée avec le goût d'une

Parisienne. Nous y fesons beaucoup meilleure chère que Pyrrhus; mais il faudrait un estomac : c'est un point sans lequel il est difficile aux Pyrrhus et aux Cinéas d'être heureux. Nous répétâmes hier une tragédie; si vous voulez un rôle, vous n'avez qu'à venir. C'est ainsi que nous oublions les querelles des rois et celles des gens de lettres, les unes affreuses, les autres ridicules.

On nous a donné la nouvelle prématurée d'une bataille entre M. le maréchal de Richelieu et M. le prince de Brunsvick. Il est vrai que j'ai gagné aux échecs une cinquantaine de pistoles à ce prince; mais on peut perdre aux échecs et gagner à un jeu où l'on a pour seconds trente mille baïonnettes. Je conviens avec vous que le roi de Prusse a la vue basse et la tête vive; mais il a le premier des talens au jeu qu'il joue, la célérité. Le fond de son armée a été discipliné pendant plus de quarante ans. Songez comment doivent combattre des machines régulières, vigoureuses, aguerries, qui voient leur roi tous les jours, qui sont connues de lui, et qu'il exhorte, chapeau bas, à faire leur devoir. Souvenez-vous comme ces drôles-là font le pas de côté et le pas redoublé; comme ils escamotent les cartouches en chargeant; comme ils tirent six à sept coups par minute. Enfin, leur maître croyait tout perdu il y a trois mois; il voulait mourir; il me fesait ses adieux en vers et en prose; et le voilà qui, par sa célérité et par la discipline de ses soldats, gagne deux grandes batailles en un mois, court aux Français, vole aux Autrichiens, reprend Breslau, a plus de quarante mille prisonniers, et fait des épigrammes. Nous verrons comment finira cette sanglante tragédie, si vive et si compliquée. Heureux qui regarde d'un œil tranquille tous ces grands événemens du meilleur des mondes possibles!

Je n'ai point encore tiré au clair l'aventure de l'abbé de Prades. On l'a dit pendu; mais la Renommée ne sait souvent ce qu'elle dit. Je serais fâché que le roi de Prusse fît pendre ses lecteurs. Vous ne me dites rien de M. Duverney; vous ne me dites rien de vous.

Je vous embrasse bien tendrement, et j'ai une terrible envie de vous voir. *Le Suisse V.*

XCIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 22 janvier.

J'ai reçu votre lettre du 13, mon cher et respectable ami, mais rien de M. de Choiseul. J'ai présumé, par ce que vous me dites, qu'il s'agissait d'obtenir un congé pour monsieur son fils blessé et prisonnier. Je doute fort que le roi de Prusse voulût, à ma chétive recommandation, s'écarter des idées qu'il s'est prescrites, et je suis d'autant moins à portée de lui demander une pareille grace pour M. de Choiseul, que je lui écrivis, il y a huit jours, en faveur d'un Genevois qui est dans le même cas, et qui probablement restera estropié à Mersbourg.

Mais le roi de Prusse a une sœur qui doit avoir quelque crédit auprès de lui, et à qui je puis tout demander. Je lui ai écrit de la manière la plus pressante, et je lui ai recommandé M. le marquis de Choiseul comme je le dois. Ne doutez pas qu'elle n'en écrive au roi son frère: il ne doit lui rien refuser. Je crois que le roi de Prusse peut s'amuser actuellement à faire des graces; il n'y a pas moyen de se battre avec six pieds de neige: aussi Schvednitz n'est pas pris, mais j'ai toujours grand'peur que M. de Richelieu ne se trouve entre les Hanovriens et les Prussiens. On se moque de tout cela dans

votre Paris, et pourvu que les rentes de l'Hôtel-de-Ville soient payées, et qu'on ait quelques spectacles, on se soucie fort peu que les armées périssent. La chose peut pourtant devenir sérieuse, et vos sybarites peuvent un jour gémir.

Pour moi, mon cher ange, qui ne m'occupe que des siècles passés, je ne crois pas devoir cette année m'exposer au refus de la médaille. Qui diable a imaginé cette médaille? On ne l'aurait pas donnée à l'auteur de *Britannicus*, qui n'eut que cinq représentations, et on l'aurait donnée à l'auteur de *Régulus!* Fi donc! il n'y a de médailles que celles que la postérité donne. Il faut un ami comme vous pour le temps présent, et de beaux vers pour l'avenir; mais je suis plus sensible à votre amitié qu'aux vains applaudissemens de quelques connaisseurs obscurs, qui pourront dire dans cent ans: Vraiment ce drôle-là avait quelques talens.

Mille respects à madame d'Argental et à tout ange.

XCIV.

A M. GROSLEY,

DE L'ACADÉMIE DES BELLES LETTRES.

Lausanne, le 22 janvier.

Je ne reçus qu'hier, monsieur, les deux dissertations dont vous avez bien voulu m'honorer. Je les ai lues avec beaucoup de plaisir, et je ne perds pas un moment pour vous en faire mes remerciemens. Je vois que non seulement vous avez beaucoup lu, mais que vous avez bien lu, et que vous réfléchissez encore mieux. Je crois comme vous, monsieur, que l'abbé de Saint-Réal (homme qu'il ne faut pas regarder comme un historien) a fait un roman de la conspiration de Venise; mais on

ne peut douter que le fond ne soit vrai. Le procurateur Nani le dit positivement; et je me souviens que M. l'abbé Conti, noble vénitien très instruit, et qui est mort dans une extrême vieillesse, regardait la conspiration du marquis de Bedemar comme une chose très avérée. Comment ne le serait-elle pas, puisque le sénat renvoya cet ambassadeur sur-le-champ, et qu'il fit mourir tant de complices? Eût-on fait cet outrage au roi d'Espagne? se fût-on joué ainsi de la vie de tant de malheureux, pour supposer à l'Espagne une entreprise criminelle? On craignait alors beaucoup les Espagnols en Italie. Venise, qui n'était point en guerre avec eux, voulait les ménager. Eût-ce été les ménager que leur imputer une pareille trahison? On l'ensevelit autant qu'on put dans le silence, et le sénat avait en cela très grande raison. Comment vouliez-vous que ce même sénat empêchât ensuite la promotion de Bedemar au cardinalat? Les Vénitiens ont-ils jamais eu de crédit à Rome? L'entreprise de Bedemar contre Venise était une raison de plus pour lui procurer le chapeau, plutôt qu'une raison pour l'exclure.

Ne rangez pas non plus la conspiration des poudres parmi les suppositions; elle n'est que trop véritable. Personne, en Angleterre, ne forme le moindre doute aujourd'hui sur cette entreprise infernale. La lettre de Percy, qui existe, la mort qu'il reçut à la tête de cent cavaliers, le supplice de dix conjurés, le discours de Jacques Ier au parlement, sont des preuves contre lesquelles les jésuites n'ont jamais opposé que des objections méprisées. C'est en respectant vos lumières que je vous fais ces observations; et c'est avec bien de l'estime que j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc.

XCV.

A MADAME DE FONTAINE. (A Paris.)

Lausanne, 26 janvier.

Je reçois votre lettre du 19, ma chère nièce, et je me flatte que vous aurez la bonté de m'accuser la réception de celles que je vous ai envoyées par M. d'Alembert. Il faut d'abord que je justifie M. Constant, que vous appelez *gros Suisse*. Il n'est ni Suisse ni gros. Nous autres Lausannais, qui jouons la comédie, nous sommes du pays roman, et point Suisses. Il envoya, avant de partir, chercher la boîte chez madame de Fontaine. On alla chez la fermière générale, qui envoya promener le courrier, et qui dit qu'elle n'envoyait jamais rien à Lausanne.

On peint, il est vrai, la charpente de mon visage; mais c'est à condition que vous le copierez. Votre sœur attend l'habit d'Idamé avec plus d'impatience que je n'attends ceux de Narbas et de Zamti. Si elle avait bien fait, elle se serait habillée à sa fantaisie, sans suivre la fantaisie des autres, et sans vous donner tant de peines. Pour moi, avec sept ou huit aunes d'étoffe de Lyon, j'aurais très bien arrangé mes guenilles de vieux bon homme: je n'aime à imiter ni le jeu, ni le style, ni la manière de se mettre; chacun a son goût, bon ou mauvais. Madame Denis a cru qu'on ne pouvait avoir une jarretière bien faite, sans la faire venir de Paris à grands frais. Elle voulait que je fisse faire mon jardin des Délices à Paris; mais comme ce jardin est pour moi, j'ai été mon jardinier, et je m'en trouve très bien. Vous en jugerez, s'il vous plaît. J'aurais tout aussi bien été mon tailleur, et je voudrais que vous pussiez en juger.

Toutes ces dépenses réitérées ruinent quand on a acheté, réparé, raccommodé, meublé une maison spacieuse, et qu'on l'embellit; mais il ne faut pas y prendre garde: il ne faut songer qu'à la bonté que vous avez d'entrer dans ces misères.

Je ne crois pas que l'abbé de Prades soit à Breslau, et je crois encore moins qu'on le fouette avec un écriteau au dos; car, s'il avait au dos cette belle devise, ce serait sur l'écriteau qu'on frapperait. Peut-être le fouette-t-on sur le cul; mais cela est sujet à des inconvéniens. Les théologiens disent que cette façon peut occasioner ce qu'ils appellent *des pollutions*. Je crois encore moins qu'on ait exigé à Paris des cartons pour l'article *Genève*. La cour se soucie peu de nos hérétiques, et d'ailleurs il n'est pas possible d'aller proposer un carton à tous les souscripteurs qui ont reçu le livre. Il n'y a pas quatre lecteurs qui l'achètent sans avoir souscrit.

Je ne crois pas non plus que M. le maréchal de Richelieu soit disgracié; il n'a point perdu la bataille de Rosbach; il a passé l'Aller, il a fait reculer les Hanovriens, il a fait de son mieux: on ne doit punir que la mauvaise volonté, et le roi est toujours juste.

Je ne crois point encore qu'il faille vingt ans pour détromper le public sur une très mauvaise pièce; mais je crois fermement que le public d'aujourd'hui ne vaut pas la peine qu'on travaille pour lui, en quelque genre que ce puisse être.

Voilà, ma chère nièce, tout ce que je crois, et tout ce que je ne crois pas. Je vous ai ouvert le fond de mon cœur. Si vous avez quelque chose à croire dans ce monde, croyez que ce cœur est à vous. Vous ne me dites point si vous continuez à vous frotter circulairement avec de l'arthanite, si vous mangez, si vous digérez, si vous

êtes agréablement logée. Il faut, s'il vous plaît, que vous m'instruisiez de votre manière d'exister, car mon être s'intéresse tendrement au vôtre.

Savez-vous si c'est à Paris qu'on élève le prince de Parme, ou si l'abbé de Condillac va à Parme lui apprendre à raisonner? savez-vous quand il part? seriez-vous femme à lui persuader de prendre sa route par Genève et par Turin? S'il fait ce voyage cet hiver, nous le recevrions à Lausanne, nous le mènerions aux Délices, et de là nous le guinderions par le mont Cénis à Turin, de Turin dans le Milanais, et du Milanais dans le Parmesan.

Portez-vous bien, et aimez-nous.

XCVI.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Lausanne, le 3 février.

Mon adorable gouverneur, béni soit le sieur Légier et ses consorts, et ses mauvais vers, et sa sottise, puisque tout cela m'attire tant de bontés de votre part! Soyez bien sûr que je ne suis sensible qu'aux marques généreuses de votre amitié, et point du tout à ces platitudes moitié franc-comtoises et moitié lotharingiennes. La nation des petits collets et des petits beaux esprits de province a été oubliée par M. de Réaumur dans l'*Histoire des insectes;* ainsi ne prenons pas garde à leur existence.

J'étais fort malade quand on me régala de ces beaux vers, dignes d'une académie de..... Madame Denis les renvoya à Toul, bien cachetés. Elle est aussi sensible que moi à la mention que vous voulez bien faire d'elle: vous l'aimeriez davantage si vous l'aviez vue jouer avant-

hier dans une tragédie nouvelle, sur un très joli théâtre, avec de très bons acteurs dont j'étais le plus médiocre. Je ne me tirai pourtant pas mal du rôle de vieillard, attendu que malheureusement je le joue d'après nature. J'aurais bien voulu que M. le gouverneur de Toul nous eût honorés de sa présence réelle.

Les infamies et les persécutions dont on a affublé nos philosophes Diderot et d'Alembert me tiennent plus au cœur que les beaux vers de M. l'abbé Légier. Je persiste toujours dans mon idée qu'il faut déclarer qu'on renonce unanimement à l'*Encyclopédie*, jusqu'à ce qu'on soit assuré d'une honnête liberté et d'un peu de protection. Trois mille souscripteurs se joindront à eux; ils crieront comme des aveugles, et le cri public est la plus infaillible des intrigues et la meilleure des protections.

Vous avez vu sans doute que notre ami d'Alembert, appelé *O*, a, dans l'article *Genève*, loué beaucoup cette église calviniste de n'être pas chrétienne; vous savez que ces prêtres en ont été très ébaubis, et qu'ils ont fait une belle profession de foi dans laquelle ils résument, pour somme totale, qu'ils ont de la vénération pour Jésus, et qu'ils croient en Dieu. Leurs voisins leur reprochent à présent d'avoir autrefois brûlé Servet, et d'aller aujourd'hui plus loin que Servet: c'est un bon article pour l'histoire des contradictions de ce monde.

Voici le champ de l'histoire des meurtres qui va se rouvrir. M. le comte de Clermont aura une armée terriblement délabrée; son bisaïeul y eût été bien empêché. Qu'aurait dit Louis XIV, s'il avait vu un marquis de Brandebourg résister mieux que lui aux trois quarts de l'Europe? Heureux qui voit du port tous ces orages!

Je vais planter aux Délices; de là je reviens à Lausanne

pour nos spectacles; cela est plus sensé que d'aller en Allemagne. Je ne regrette aucun roi, aucun prince; mais je regrette fort le gouverneur de Toul, pour qui je suis pénétré de la plus tendre et de la plus respectueuse reconnaissance, et à qui je serai attaché toute ma vie.

XCVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 5 février.

Je me flatte, mon divin ange, que M. le comte de Choiseul a reçu ma lettre; je lui fais mon compliment, et surtout au prince Henri, qui a prévenu sa sœur. C'était à qui des deux ferait une action honnête. Ce Henri est très aimable; ce n'est pas Henri IV, mais il a des graces, des talens, de la douceur, et c'est lui qui était à la tête de cinq bataillons devant qui toute votre armée prit la poudre d'escampette, le 5 novembre; journée qui a changé la destinée de l'Allemagne. Je reconnais bien mes chers compatriotes à l'enthousiasme où ils sont à présent pour le roi de Prusse, qu'ils regardaient comme Mandrin il y a cinq ou six mois. Les Parisiens passent leur temps à élever des statues et à les briser; ils se divertissent à siffler et à battre des mains; et, avec bien moins d'esprit que les Athéniens, il en ont tous les défauts, et sont encore plus excessifs.

Je m'affermis tous les jours dans l'opinion qu'il ne faut pas perdre un demi-quart d'heure de sommeil pour leur plaire. La persécution excitée contre l'*Encyclopédie* achève de me rendre mon lac délicieux; je goûte le plaisir d'être mieux logé que les trois quarts de vos importans, et d'être entièrement libre. Si j'avais été à la tête de

l'*Encyclopédie*, je serais venu où je suis; jugez si j'y dois rester. La littérature est un brigandage; le théâtre est une arène où on est livré aux bêtes; et une médaille pour deux succès, qui d'ordinaire sont deux exemples de mauvais goût, n'est qu'une sottise de plus. Les fous de la cour portaient autrefois des médailles; c'est apparemment celles-là qu'on donnera.

Nos médailles sont ici d'excellens soupers; nous n'avons point de cabales: on regarde comme une très grande faveur d'être admis à nos spectacles. Les habits sont magnifiques, nos acteurs ne sont pas mauvais. Madame Denis est devenue supérieure dans les rôles de mère; je ne suis pas mauvais pour les vieux fous. Nous ne pouvons commencer que dans quinze jours, parce que nous avons eu des malades: voilà l'état des choses. Je suis très touché de l'état de madame d'Argental; il faut qu'elle vienne à Épidaure consulter Esculape. Madame d'Épinai a obtenu des nerfs; madame de Muy a été guérie; ma nièce Fontaine a été tirée de la mort. Il faut aller à Lyon voir son oncle; de là, dans une terre qui est à M. de Mondorge ou à son frère, et de cette terre aux Délices.

Je vous prie de dire à M. le chevalier de Chauvelin que je lui souhaite quelque étisie, quelque marasme, quelque atrophie, afin qu'il prenne son chemin par Genève, quand il retournera à Turin.

Mais qu'est devenue la maison de votre île? Que ne demandez-vous un remboursement sur Hanovre ou sur Clèves?

Comment vont vos affaires de Cadix? ne recevez-vous pas quelques débris de temps en temps?

Vivez heureux, mon cher ange; ce sont les vœux du plus maigre Suisse des Treize-Cantons.

XCVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, ce 9 février.

Avez-vous, lisez-vous l'*Encyclopédie*, mon cher ange? savez-vous les tracasseries, les tribulations qu'elle essuie? J'ai retiré mes enjeux, et j'ai mandé à M. Diderot de me renvoyer les articles et les papiers concernant cet ouvrage, et j'ai pris la liberté de stipuler qu'il renverrait chez vous les papiers cachetés; vous me le permettrez sans doute. Ce n'est plus la peine de travailler pour une entreprise qui va cesser d'être utile, et qui est traversée de tous côtés. Si Diderot, qui est entouré de sacs comme Perrin Dandin, et qui est accablé du fardeau, oubliait mes paperasses, j'ose vous supplier de vouloir bien envoyer chez lui, rue Taranne, quand vous serez à la Comédie.

Nous allons, nous autres Suisses, jouer *l'Anime* et *la Femme qui a raison*. Je pense qu'il faut différer longtemps pour le tripot de Paris, et laisser dégorger *Iphigénie en Crimée*. Par ma foi, vous autres Parisiens, vous n'avez pas le sens commun; Luc n'en a pas davantage d'avoir commencé cette horrible guerre, qui lui a donné, à la vérité, de la gloire, mais qui le rend très malheureux, lui et onze ou douze cent mille hommes ses semblables, s'il y a quelque chose de semblable à Luc. Je ne vois que folie et bêtise.

Interim, vale. Heureux qui digère tranquillement! Comment va la santé de madame d'Argental?

XCIX.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

9 février.

La santé, madame, la santé! Voilà donc tout ce qui nous restait, et nous ne l'avons pas! Vous avez été malade, l'hiver m'a tué; Silhouette m'a ruiné. Il faut que je reprenne un peu de vie pour aller passer quelques jours auprès de vous, cet été, à l'île Jard. Monsieur votre fils se battra sans doute alors contre les Anglais et contre le prince Ferdinand, et j'en suis fâché.

On vend dans toute l'Europe les poésies du roi de Prusse, dans lesquelles il dit que l'ame est mortelle, et que les chrétiens sont des faquins. Apparemment qu'à Rosbach nos Français étaient de bons chrétiens, et ont cru leur ame immortelle. Ils n'ont pas voulu perdre un si beau trésor et hasarder d'être damnés. Ils ont pardonné au roi de Prusse en bons chrétiens, et ont sauvé leurs ames.

Que deviendra tout ceci, madame? Maupertuis le savait. Il avait prétendu qu'on pouvait aisément voir l'avenir en exaltant son ame. Il a laissé ce beau secret aux deux capucins entre lesquels il a remis son ame mortelle ou immortelle. Pour nos fortunes, elles sont très mortelles, et Silhouette leur a fait une blessure incurable. J'ai grand'peur que monsieur votre fils ne soit pas payé de sa pension. Cependant ceux qui font la guerre pendant que les autres font l'amour méritent quelque petite distinction. Je veux vous parler de tout cela à l'île Jard, madame, avant que mon ame subisse le destin dont le roi de Prusse la menace.

Vivez tant que vous pourrez; je suis à vos pieds pour ma vie.

C.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Lausanne, 13 février.

Je reçois, monsieur, une réponse à la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire hier. Votre bonté m'avait prévenu. Je ne savais pas que vous eussiez déjà reçu le fatras énorme dont vous voulez bien charger les tablettes de votre bibliothèque. Il y a là bien des inutilités; mais, si on se réduisait à l'utile, l'*Encyclopédie* même n'aurait pas tant de volumes. Il y a d'excellens articles; et celui de *Génie* n'est pas le moindre. Si vous étiez encore dans les gardes, n'est-il pas vrai que vous auriez arrêté ce père Chapelain, qui prêche comme l'autre Chapelain fesait des vers, et qui a l'insolence de condamner, devant le roi, un livre muni du sceau du roi? Ces marauds-là ont peut-être raison de crier contre la vérité, et de sonner l'alarme quand leur ennemi est aux portes; mais on n'a pas raison de souffrir leurs impertinentes et punissables clameurs.

Voilà le temps où tous les philosophes devraient se réunir. Les fanatiques et les fripons forment de gros bataillons, et les philosophes dispersés se laissent battre en détail: on les égorge un à un; et pendant qu'ils sont sous le couteau, ils se brouillent ensemble, et prêtent des armes à l'ennemi commun. D'Alembert fait bien de quitter, et les autres font lâchement de continuer. Si vous avez du crédit sur Diderot et consorts, vous ferez une action de grand général de les engager à se joindre tous, à marcher serré, à demander justice, et à ne reprendre l'ouvrage que quand ils auront obtenu ce qu'on leur doit, justice et liberté honnête. Il est infame de

travailler à un tel ouvrage comme on rame aux galères. Il me semble que les exhortations d'un homme comme vous doivent avoir du poids : c'est à vous de donner du cœur aux lâches.

Vous pensez comme il faut d'*Iphigénie en Crimée;* mais ce n'est pas la première fois que les badauds de Paris se sont trompés, et ce ne sera pas la dernière.

Vous persistez donc dans le goût de la physique; c'est un amusement pour toute la vie. Vous êtes-vous fait un cabinet d'histoire naturelle? Si vous avez commencé, vous ne finirez jamais. Pour moi, j'y ai renoncé, et en voici la raison : un jour, en soufflant mon feu, je me mis à songer pourquoi du bois fesait de la flamme; personne ne me l'a pu dire, et j'ai trouvé qu'il n'y a point d'expérience de physique qui approche de celle-là. J'ai planté des arbres, et je veux mourir si je sais comment ils croissent. Vous avez eu la bonté de faire des enfans, et vous ne savez pas comment. Je me le tiens pour dit, je renonce à être scrutateur : d'ailleurs, je ne vois guère que charlatanisme; et, excepté les découvertes de Newton et de deux ou trois autres, tout est système absurde; l'histoire de Gargantua vaut mieux.

Ma physique est réduite à planter des pêchers à l'abri du vent du nord. C'est encore une belle invention que les poêles dans les antichambres; j'ai eu des mouches dans mon cabinet tout l'hiver. Un bon cuisinier est encore un brave physicien; cela est rare à Lausanne. Plût à Dieu que le mien pût vous servir de nos grosses truites, et que je fusse assez heureux pour philosopher avec vous, le long de mon beau lac de Lausanne à Genève !

Recevez les tendres respects du vieux Suisse Voltaire.

CI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 25 février.

Il ne s'agit point, mon cher et respectable ami, des articles qu'on m'avait demandés pour le huitième tome de l'*Encyclopédie;* ils sont à présent entre les mains de d'Alembert : il s'agit de papiers que Diderot a entre ses mains, au sujet de l'article *Genève*, et des *Cakouacs*.

Il faut que mon âme soit bien à son aise pour retravailler à *Fanime*, dans la multiplicité de mes occupations et de mes maladies. Nous la jouâmes hier, et avec un nouveau succès. Je jouais Mohadar; nous étions tous habillés comme les maîtres de l'univers. Je vous avertis que je jouai le bon homme de père mieux que Sarrazin : ce n'est point vanité, c'est vérité. Quand je dis mieux, j'entends si bien que je ne voudrais pas de Sarrazin pour mon sacristain. J'avais de la colère et des larmes, et une voix tantôt forte, tantôt tremblante; et des attitudes ! et un bonnet ! non, jamais il n'y eut de si beau bonnet. Mais je veux encore donner quelques coups de rabot, à mon loisir, si Dieu me prête vie.

Oui, vous êtes des sybarites, fort au dessous des Athéniens, dans le siècle présent. La décadence est arrivée chez vous beaucoup plus tôt que chez eux; mais vous leur ressemblez dans votre inconstance : vous traitiez le roi de Prusse de Mandrin, il y a six mois; aujourd'hui c'est Alexandre. Dieu vous bénisse ! Alexandre n'a point fui dix lieues à Molvitz, et n'a point crocheté les armoires de Darius, pour avoir un prétexte de prendre l'argent du pays. Peut-être Alexandre aurait récompensé *Iphigénie en Crimée*, comme il récompensa Chérile.

Je vous remercie, mon *divin* ange, de ce que vous faites pour ces Douglas. C'est vous qui ne démentez jamais votre caractère, et qui êtes toujours bienfesant. Voulez-vous bien faire mes complimens à M. de Chauvelin ? Je suis toujours fâché qu'il s'en retourne par Lyon ; M. l'abbé de Bernis trouverait fort bon qu'il passât par les Délices. J'ai reçu trois lettres de lui, dans lesquelles il me marque *toujours* la même amitié. Madame de Pompadour a *toujours* la même bonté pour moi. Il est vrai qu'il y a *toujours* quelques bigots qui me voient de travers, et que le roi a *toujours* sur le cœur ma chambellanie ; mais je n'en suis pas moins content dans la retraite que j'ai choisie. Je n'aime point votre pays dans lequel on n'a de considération qu'autant qu'on a acheté un *office*, et où il faut être janséniste ou moliniste pour avoir des appuis. J'aime un pays où les souverains viennent souper chez moi. Si vous aviez vu hier *Fanime*, vous auriez cabalé pour me faire avoir la médaille. Mais qui donc jouera Énide ? Si c'est la Gaussin, elle a les fesses trop avalées, et elle est trop monotone. Madame d'Hermenches l'a très bien jouée. Et que dirons-nous de la belle-fille du marquis de Langalerie, belle comme le jour ? et elle devient actrice, son mari se forme, tout le monde joue avec chaleur. Vos acteurs de Paris sont à la glace. Nous eûmes après *Fanime* des rafraîchissemens pour toute la salle ; ensuite le très joli opéra des *Troqueurs*, et puis un grand souper. C'est ainsi que l'hiver se passe : cela vaut bien l'empire de madame Geoffrin, etc.

Il faut ajouter à ma lettre que la déclaration des prêtres de Genève justifie entièrement d'Alembert. Ils ne disent point que l'enfer soit éternel, mais qu'il y a dans l'Écriture des menaces de peines éternelles : ils ne disent point Jésus égal à Dieu le père ; ils ne l'adorent point ; ils

disent qu'ils ont pour lui plus que du respect; ils veulent apparemment dire du goût. Ils se déclarent, en un mot, chrétiens déistes.

CII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lausanne, 26 février

Quand j'écris au roi de Prusse et à M. l'abbé de Bernis sur des choses peu importantes, ils m'honorent d'une réponse dans la huitaine. J'écrivis à M. Diderot, il y a deux mois, sur une affaire très grave qui le regarde, et il ne me donna pas signe de vie. Je demandai réponse par quatre ou cinq ordinaires, et je n'en obtins point. Je fis redemander mes lettres; j'étais en droit de regarder ce procédé comme un outrage; il a dû me blesser d'autant plus que j'ai été le partisan le plus déclaré de l'*Encyclopédie;* j'ai même travaillé à une cinquantaine d'articles qu'on a bien voulu me confier; je ne me suis point rebuté de la futilité des sujets qu'on m'abandonnait, ni du dégoût mortel que m'ont donné plusieurs articles de cette espèce, traités avec la même ineptie qu'on écrivait autrefois *le Mercure galant*, et qui déshonorent un monument élevé à la gloire de la nation. Personne ne s'est intéressé plus vivement que moi à M. Diderot et à son entreprise. Plus cet intérêt est ardent, plus j'ai dû être outré de son procédé.

Je ne suis pas moins affligé de ce qu'il m'écrit enfin au bout de deux mois. Des engagemens avec des libraires! Est-ce bien à un grand homme tel que lui à dépendre des libraires? C'est aux libraires à attendre ses ordres dans son antichambre. Cette entreprise immense vaudra donc à M. Diderot environ trente mille livres! Elle devait lui en valoir deux cent mille (j'entends à lui et à

M. d'Alembert, et à une ou deux personnes qui les secondent); et, s'ils avaient voulu seulement honorer le petit trou de Lausanne de leurs travaux, je leur aurais fait mon billet de deux cent mille livres; et, s'ils étaient assez persécutés et assez déterminés pour prendre ce parti, en s'arrangeant avec les libraires de Paris, on trouverait bien encore le moyen de finir l'ouvrage avec une honnête liberté et dans le sein du repos, et avec sûreté pour les libraires de Paris et pour les souscripteurs. Mais il n'est pas question de prendre un parti si extrême, qui cependant n'est pas impraticable, et qui ferait honneur à la philosophie.

Il est question de ne se pas prostituer à de vils ennemis, de ne pas travailler en esclaves des libraires et en esclaves des persécuteurs; il s'agit d'attirer pour soi-même et pour son ouvrage la considération qu'on mérite. Pour parvenir à ce but essentiel, que faut-il faire? Rien; oui, ne rien faire, ou paraître ne rien faire pendant six mois, pendant un an. Il y a trois mille souscripteurs; ce sont trois mille voix qui crieront : *Laissez travailler avec honneur ceux qui nous instruisent et qui honorent la nation.* Le cri public rendra les persécuteurs exécrables. Vous me mandez, mon cher et respectable ami, que M. le procureur-général a été très content du septième volume; c'est déja une bonne sûreté. L'ouvrage est imprimé avec approbation et privilége du roi; il ne faut donc pas souffrir qu'un misérable [1] ose prêcher devant le roi contre la raison imprimée une fois avec privilége; il ne faut donc pas souffrir que l'auteur de la Gazette dise dans les Affiches de province que les précepteurs de la nation veulent anéantir la religion et corrompre les

[1] Un nommé *Chapelain*, prédicateur du roi, venait de prêcher à la cour contre les philosophes. R.

mœurs; il ne faut donc pas souffrir qu'un écrivain mercenaire débite impunément le libelle des *Cacouacs* [1].

Ces deux misérables dépendent des bureaux du ministère; mais sûrement ce n'est pas M. l'abbé de Bernis qui les encourage, ce n'est pas madame de Pompadour.

Je suis persuadé, au contraire, que madame de Pompadour obtiendrait une pension pour M. Diderot; elle y mettrait sa gloire, et j'ose croire que cela ne serait pas bien difficile.

C'est à quoi il faudrait s'occuper pendant six mois. Que M. Diderot, M. d'Alembert, M. de Jaucourt, et l'auteur de l'excellent article de la *Génération* [2], déclarent qu'ils ne travailleront plus, si on ne leur rend justice, si on leur donne des réviseurs malintentionnés; et je vois évidemment que la voix du public, qui est la plus puissante des protections, mettra ceux qui enseignent la nation sur le trône des lettres où ils doivent être. Alors M. d'Alembert devra travailler plus que jamais; alors il travaillera: mais il faut avoir et la sagesse d'être tous unis, et le courage de persister quelques mois à déclarer qu'on ne veut point travailler *sub gladio*. Ce n'est pas certainement un grand mal de faire attendre le public; c'est, au contraire, un très grand bien. On amasse pendant ce temps-là des matériaux, on grave des planches, on se ménage des protections, et ensuite on donne un huitième volume dans lequel on n'insère plus les plates déclamations et les trivialités dont les précédens ont été infectés; on met à la tête de ce volume une préface dans laquelle

[1] Libelle contre l'*Encyclopédie*, d'un nommé *Moreau*, auteur de *l'Observateur hollandais*, autre libelle contre le roi de Prusse, et d'une espèce d'*Histoire de Prusse*, en 12 volumes in 8°, dont le moindre défaut est d'être mortellement ennuyeuse. R.

[2] Le baron de Haller, célèbre médecin et naturaliste de Berne, qui cultiva aussi avec quelque succès la poésie allemande. R.

on écrase les détracteurs avec cette noblesse et cet air de supériorité dont Hercule écrase un monstre dans un tableau de Lebrun.

En un mot, je demande instamment qu'on soit uni, qu'on paraisse renoncer à tout, qu'on s'assure protection et liberté, qu'on se donne tout le public pour associé, en lui fesant craindre de voir tomber un ouvrage nécessaire.

Tout le malheur vient de ce que M. Diderot n'a pas fait d'abord la même déclaration que M. d'Alembert. Il en est encore temps : on viendra à bout de tout, avec l'air de ne plus vouloir travailler à rien. Du temps et des amis, et le succès est infaillible. Je suis en droit d'écrire à madame de Pompadour les lettres les plus fortes, et je ferai écrire des personnes de poids si on trouve ce parti convenable.

Mais un homme qui est capable de passer deux mois sans répondre sur des choses si essentielles est-il capable de se remuer comme il faut dans une telle affaire ?

Je prie instamment M. Diderot de brûler devant M. d'Argental mon billet sur les *Cakouacs*, dans lequel je me méprenais sur l'auteur. J'aime M. Diderot, je le respecte, et je suis fâché.

CIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Lausanne, le 3 mars.

Je reçois de vous, mon cher et ancien ami, deux lettres charmantes ; vers et prose, tout me rappelle la bonté de votre cœur et les graces de votre esprit. J'aime mieux vous dire bien vite, et tout simplement, combien j'en suis touché, que d'attendre l'inspiration et le moment

heureux de faire des vers, pour vous remercier dignement. D'ailleurs je suis plongé dans les détails de l'histoire, attendu qu'on va réimprimer cette *Histoire générale*, ce portrait des sottises et des horreurs du genre humain pendant huit à neuf siècles.

Un peu d'histrionage partage encore mon temps. Nous avons joué une pièce nouvelle sur un très joli théâtre; madame Denis a été applaudie comme mademoiselle Clairon, et elle l'aurait été de même à Paris. Je vous avertis, sans vanité, que je suis le meilleur vieux fou qu'il y ait dans aucune troupe. Croyez que vous auriez été bien surpris, si vous aviez vu, sur le bord de notre lac, une tragédie nouvelle très bien jouée, très bien sentie, très bien jugée, suivie de danses exécutées à merveille, et d'un opéra-buffa encore mieux exécuté; le tout par de belles femmes, par des jeunes gens bien faits, qui ont de l'esprit, et devant une assemblée qui a du goût. Les acteurs se sont formés en un an : ce sont des fruits que les Alpes et le mont Jura n'avaient point encore portés. César ne prévoyait pas, quand il vint ravager ce petit coin de terre, qu'il y aurait un jour plus d'esprit qu'à Rome.

Comptez que les *Iphigénie*, les *Astarbé*, ne nous épouvantent pas, et que notre pays roman n'est pas à dédaigner. Je suis malheureusement obligé de quitter tout cela, pour aller faire quelques jours le métier de jardinier aux Délices. Chacun a son Launay. Je cours du théâtre à mes plants, à mes vignes, à mes tulipes; et de là je reviens au théâtre, du théâtre à l'histoire, et de tout cela à votre amitié, qui est la première des consolations.

Les vers du roi de Prusse, dont vous me parlez, étaient fourrés dans une lettre qu'il m'écrivit trois jours avant

la journée de Rosbach. La date rend les vers très beaux. Je lui avais gardé le secret; mais il a donné lui-même des copies; et vous savez que les rois, qui sont les maîtres du bien d'autrui, sont aussi les maîtres du leur. Ce diable d'homme est, sans contredit, celui de tous les rois qui fait le plus de vers, et qui donne le plus de batailles. Nous verrons comment le tout finira.

La canaille de vos convulsionnaires est, sans doute, digne des Petites-Maisons; mais il y a eu des corps, des ordres qui mériteraient d'y être admis. Il faut toujours qu'il y ait en France quelque maladie épidémique; et très souvent elle tombe sur les cervelles; si la guerre continue, elle tombera sur les bourses, j'entends *supra loculos*.

Vous ne me dites rien du grand abbé; on parlait d'un voyage qu'il devait faire au pays roman; mais il n'osera, ni vous non plus.

Je vous embrasse avec bien de la tendresse et des regrets.

CIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 7 mars.

Mon cher ange, êtes-vous couché sur le testament de M. le cardinal de Tencin? a-t-il laissé quelque chose à son Goussaut? viendrez-vous à Lyon discuter la succession? Ce serait là une belle occasion pour madame d'Argental de venir consulter Tronchin; nous ferions un feu de joie aux Délices, non pas pour la mort de l'oncle, mais pour le joyeux avénement du neveu. J'ai perdu dans cet oncle un homme qui, depuis trois mois, s'était lié avec moi de la manière la plus intime et la plus extraordinaire; mais il n'y a pas moyen de vous dire comment.

Comment se porte madame d'Argental? quelles nouvelles sottises a-t-on faites? quel nouveau mauvais livre avez-vous? quelle nouvelle misère? Si vous voyez ce bon Diderot, dites à ce pauvre esclave que je lui pardonne d'aussi bon cœur que je le plains.

CVI.

A M. LINANT[1].

A Lausanne, 12 mars.

Quand je lis vos vers séduisans,
Je ressemble aux vieilles coquettes
Qui, n'osant plus avoir d'amans,
Baissent leurs yeux et leurs cornettes;
Mais si quelque jeune galant
Parle d'amour en leur présence,
Adieu sagesse, adieu prudence;
La rage d'aimer leur reprend.

La rage des vers ne me reprend pas tout-à-fait, monsieur; je me contente de sentir le mérite des vôtres. Il est plus aisé que vous ne le dites de faire entendre raison à mes Suisses de Lausanne: il y a Suisses et Suisses; ceux de Lausanne diffèrent plus des Petits-Cantons, que Paris des Bas-Bretons.

Je reviendrai aux Délices le plus tôt que je pourrai, pour faire ma cour à madame d'Épinai. Ne m'oubliez pas auprès du grand philosophe, votre pupille, etc.

[1] Ce M. Linant n'est point de la famille d'un autre Linant, élève de M. de Voltaire. (*É. de K.*)

CVII.

A M. LE BARON DE ZURLAUBEN,

BRIGADIER D'INFANTERIE,

ET CAPITAINE AU RÉGIMENT DES GARDES-SUISSES.

A Lausanne, le 14 mars.

Monsieur, il y a long-temps que je respectais votre nom; et votre *Histoire militaire des Suisses*, en France, m'a inspiré pour votre personne l'estime qu'on ne peut lui refuser. Je conviens avec vous que Benjamin de Rohan était un grand et digne chef de parti. Il prenait de l'argent des Espagnols, superstitieux catholiques, pour faire révolter les calvinistes fougueux de France; il en prenait ensuite du roi de France, pour faire la paix. Il fesait toujours étaler une grande *Bible* sur une table dans tous les cabarets où il couchait; d'ailleurs, entendant mieux que personne la manière dont on fesait la guerre dans ce temps-là. J'ai fait mention de lui dans une *Histoire générale*, au chapitre du ministère du cardinal de Richelieu; mais je n'en ai parlé dans ce tableau des malheurs de l'univers, qu'autant qu'on le peut d'un ambitieux subalterne qui n'a troublé qu'une petite province dans un coin du monde, et qui n'a pas réussi. Il aurait fait de plus grandes choses sur un plus grand théâtre, surtout s'il eût employé contre les ennemis de l'état le génie qu'il employa contre sa patrie. Les hommes qui n'ont pas changé le destin des états n'ont aujourd'hui qu'une place bien médiocre dans les niches du temple de la gloire, où l'on trouve une foule prodigieuse de guerriers. On a tant célébré de grands hommes, qu'il n'y a presque plus de grands hommes. Cependant, monsieur, si un homme de votre mérite gratifie le public d'une partie des Mémoires

du duc de Rohan sur la guerre de la Valteline, je me ferai un plaisir et un honneur d'obéir à vos ordres, supposé que je trouve par hasard quelque idée qui ne soit pas tout-à-fait indigne de vos peines et du service que vous rendez aux amateurs de l'histoire.

CVIII.

A M. LE BARON DE ZURLAUBEN.

Aux Délices, près de Genève.

Vous me donnez, monsieur, une extrême envie de vous obéir, mais vous ne pouvez me donner le talent de faire quelque chose d'heureux qui remplisse votre idée, et qui plaise au public et à vous. La langue française n'est guère propre aux inscriptions et aux épigraphes; cependant, si vous en voulez souffrir une médiocre à la tête d'un bon livre, et au bas du portrait du duc de Rohan, en voici une que je hasarde, uniquement pour obéir à vos ordres. Puisqu'il s'agit du petit pays et de la petite guerre de la Valteline, ne trouvez pas mauvais que je trouve le théâtre petit; c'est assez que votre héros ne le soit pas.

Sur un plus grand théâtre il aurait dû paraître:
Il agit en héros, en sage il écrivit.
Il fut même un grand homme en combattant son maître,
Et plus grand lorsqu'il le servit.

Vous voudriez, sans doute, de meilleurs vers, monsieur, et moi aussi; mais il y a long-temps que j'ai renoncé à rimer. Une chose à laquelle je sens que je ne renoncerai jamais, c'est aux sentimens d'estime que je vous dois, et à l'envie de vous plaire. Pardonnez cette courte prose et ces plats vers à un pauvre malade.

CIX.

A M. L'ABBÉ AUBERT. (A Paris.)

Aux Délices, 22 mars.

Je n'ai reçu, monsieur, que depuis très peu de jours, dans ma campagne où je suis de retour, la lettre pleine d'esprit et de graces dont vous m'avez honoré, accompagnée de votre livre qui me rend encore votre lettre plus précieuse. Je ne sais quel contre-temps a pu retarder un présent si flatteur pour moi. J'ai lu vos fables avec tout le plaisir qu'on doit sentir, quand on voit la raison ornée des charmes de l'esprit. Il y en a quelques unes qui respirent la philosophie la plus digne de l'homme. Celles du *Merle*, du *Patriarche*, des *Fourmis*, sont de ce nombre. De telles fables sont du sublime écrit avec naïveté. Vous avez le mérite du style, celui de l'invention, dans un genre où tout paraissait avoir été dit. Je vous remercie et je vous félicite. Je donnerais ici plus d'étendue à tous les sentimens que vous m'inspirez, si le mauvais état de ma santé me permettait les longues lettres; je peux à peine dicter, mais je ne suis pas moins sensible à votre mérite et à votre présent.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime que je vous dois, etc.

CX.

A MADAME DE GRAFFIGNI.

Aux Délices, 22 mars.

Dieu conserve votre santé, madame ! Je vous tiens ce propos, parce que je suis revenu malade à ma retraite des Délices, et je sens que, sans la santé, on n'a ni plaisir, ni philosophie, ni idées.

Si j'étais capable de regretter Paris, je regretterais surtout de ne me pas trouver à la naissance de *la Fille d'Aristide* [1], et de ne pas faire ma cour à madame sa mère. Melpomène et Thalie sont donc logées dans la même maison ? Vous dites que M. de Latouche [2] connaît les livres, et très peu le monde; mais c'est le connaître très bien que de vivre avec vous. Vous lui apprendrez comme le monde est fait, et il verra en vous ce que le monde a de meilleur. Vous le peindrez tous deux; vous, madame, avec le pinceau de Ménandre, et lui, avec ceux d'Euripide; car vous voilà tous deux Grecs.

Vous avez voulu mettre un homme juste sur le théâtre; il a fallu chercher dans l'ancienne Grèce : nous n'avons eu que Louis XIII qui ait eu ce beau surnom; Dieu sait comme il le méritait. Ce titre de *Juste* fut la définition d'Aristide, et le sobriquet de Louis XIII.

Quant au très estimable et très brillant petit-neveu du ministre plus grand que juste de Louis-le-Juste, je vous félicite tous deux de ce qu'il vient oublier avec vous les tracasseries de la cour et de l'armée. Je ne puis pas me vanter à vous de recevoir de ses lettres, comme vous vous vantez de jouir des charmes de sa conversation; il m'a abandonné : c'est depuis qu'il est allé guerroyer chez les Cimbres. Il m'avait donné rendez-vous à Strasbourg; mais, précisément dans ce temps-là, une des cuisses de ma nièce s'avisa de devenir aussi grosse que son corps. Elle avait déja été à la mort de cette maladie : c'était une suite de la belle peur que le roi de Prusse lui avait faite à Francfort. Si tous ceux à qui il fait peur avaient la cuisse enflée, il faudrait élargir bien des chausses. Je

[1] Comédie de madame de Graffigni, représentée le 23 avril 1758. (*K.*)

[2] Claude Guymond de Latouche, auteur d'*Iphigénie en Tauride*, tragédie; mort en 1760. R.

ne sais si M. le maréchal de Richelieu m'a trouvé un oncle trop tendre, de ne lui pas sacrifier une cuisse pour le voyage de Strasbourg; mais, depuis ce temps-là, il a eu la barbarie de ne me plus écrire.

Je me suis dépiqué avec le roi de Prusse, qui est beaucoup plus régulier que lui; mais je sens cependant que je ferais plus volontiers un voyage pour revoir mon héros français que mon héros prussien.

Je voudrais bien, madame, me trouver entre vous deux; ma destinée ne le veut pas; elle m'a fait Suisse et jardinier. Je m'accommode très bien de ces deux qualités. Heureux qui sait vivre dans la retraite! cela n'est pas aisé aux grands de ce monde, mais cela est très facile pour les petits.

Je me trouve fort bien, et je suis toujours, madame, votre très fidèle Suisse.

CXI.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON,

QUI AVAIT ENVOYÉ A L'AUTEUR SON MOTET FRANÇAIS: *LES ISRAÉLITES SUR LA MONTAGNE D'HOREB.*

Mars.

Mon cher évêque[1], j'ai été enchanté de votre souvenir, et de votre beau mandement israélite. On ne peut pas mieux demander à boire: c'est dommage que Moïse n'ait donné à boire que de l'eau à ces pauvres gens; mais je me flatte que vous ferez pour Pâques prochain au moins une noce de Cana. Ce miracle est au dessus de l'autre; et rien ne vous manquera plus, quand vous aurez apaisé la soif des buveurs de l'ancien et du

[1] On l'appelait *l'évêque de Montrouge*, parce qu'il était souvent au château de M. le duc de La Vallière, à Montrouge. (*Éd. de Kehl.*)

nouveau *Testament*. Franchement, votre petit ouvrage est très bien fait et très lyrique. Mondonville doit vous avoir beaucoup d'obligation; et j'ai plus de soif de vous revoir que vous n'en avez de venir à mes petites Délices; mais ce n'est pas aux Délices qu'il fallait venir, c'est à Lausanne. Madame Denis y a la même réputation que mademoiselle Clairon a dans votre pays. Vous seriez assez étonné de voir des pièces nouvelles en Suisse, et mieux jouées, en général, qu'elles ne le seraient à Paris: c'est à quoi nous avons passé notre hiver, pour nous dépiquer du malheur de nos armées. Nous vous aurions très bien logé; nous vous aurions fait manger force gelinottes et de grosses truites; nous vous aurions crevé, et M. Tronchin vous aurait guéri; mais vous n'êtes pas un prêtre à faire une mission chez nous autres hérétiques; jamais votre zèle ne sera assez grand pour venir sur notre beau lac de Genève. Je vous avertis pourtant qu'il y a de très jolies femmes à convertir dans Lausanne. Madame Denis se souvient toujours de vous avec bien de l'amitié, et n'en compte pas sur vous davantage. Vous nous écrivez une fois en cinq ans; nous reconnaissons là les mœurs de Paris: encore est-ce beaucoup que, dans vos dissipations, vous vous soyez ressouvenu de vos amis, qui ne vous oublient jamais, et qui savent, autant que vos Parisiennes, combien vous êtes aimable.

Nous ne regrettons pas beaucoup de choses, mais nous regrettons toujours le très aimable et très volage évêque de Montrouge.

CXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL. (A Paris.)

Aux Délices, 4 avril.

Mon cher et respectable ami, je ne devrais être étonné de rien à mon âge; je le suis pourtant de ce testament. Je sais, à n'en pouvoir douter, que le testateur [1] était l'homme du sacré collége qui avait le plus d'argent comptant. Il y a sept ou huit ans que l'homme de confiance dont vous me parlez lui sauva cinq cent mille livres, qui étaient en dépôt chez un homme d'affaires dont le nom ne me revient pas; c'est celui qui se coupa la gorge pour faire banqueroute, ou qui fit croire qu'il se l'était coupée. On eut le temps de retirer les cinq cent mille livres avant cette belle aventure.

Certainement, si madame de Groslée ne se retire pas à Grenoble, si elle reste à Lyon, l'homme de confiance sera l'homme le plus propre à vous servir; et vous croyez bien, mon cher ange, que je ne manquerai pas à l'encourager, quoiqu'un homme qui vous a vu et qui vous connaît n'ait assurément nul besoin d'aiguillon pour s'intéresser à vous.

Je suis charmé que M. le maréchal de Richelieu ait exigé du cardinal votre oncle l'action honnête qu'il fit quand il vous assura une partie de sa pension; mais s'il faut toujours envoyer de nouvelles armées se fondre en Allemagne, il est à craindre qu'à la fin les pensions ne soient mal payées. Heureux ceux dont la fortune est indépendante! Je ne reviens point de votre singulière aventure de cette maison dans une île que les Anglais

[1] Le cardinal de Tencin.

ont brûlée [1]. Il faut au moins que, par un dédommagement très légitime, la pension vous soit payée exactement.

Je ne sais si M. le maréchal de Richelieu a beaucoup de crédit à la cour; je crois que vous le voyez souvent. Je ne suis pas trop content de lui. Je vous ai déja dit qu'il s'était figuré que je devais courir à Strasbourg pour le voir à son passage, lorsqu'il alla commander cette malheureuse armée. Madame Denis était alors très malade; elle avait la fièvre. Vous vous souvenez que le roi de Prusse lui avait fait enfler une cuisse, il y a cinq ans; cette cuisse renflait encore. Les maux que les rois causent n'ont point de fin. M. de Richelieu a trouvé mauvais apparemment que je ne lui aie pas sacrifié une cuisse de nièce. Il ne m'a point écrit, et le bon de l'affaire est que le roi de Prusse m'écrit souvent. Cependant je veux toujours plus compter sur M. de Richelieu que sur un roi. Il est vrai que, dans mon agréable retraite, ni les monarques, ni les généraux d'armée ne troublent guère mon repos.

Je suis toujours affligé que Diderot, d'Alembert et autres ne soient pas réunis, n'aient pas donné des lois, n'aient pas été libres; et je suis toujours indigné que l'*Encyclopédie* soit avilie et défigurée par mille articles ridicules, par mille déclamations d'écolier qui ne mériteraient pas de trouver place dans le *Mercure*. Voilà mes sentimens, et parbleu j'ai raison.

Mille tendres respects à tous les anges. Je vous embrasse tant que je peux.

[1] Les îles de Ré et d'Aix, qui appartenaient alors à M. d'Argental, avaient été en partie ravagées par les Anglais. Le roi en a fait depuis l'acquisition. (*Éd. de K.*)

CXIII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices, près de Genève, le 20 avril.

Monsieur, je me console du retardement des instructions que votre excellence veut bien m'envoyer, dans l'espérance qu'elles n'en seront que plus amples et plus détaillées. La création de Pierre-le-Grand devient chaque jour plus digne de l'attention de la postérité. Tout ce qu'il a créé se perfectionne sous l'empire de son auguste fille l'impératrice, à qui je souhaite une vie plus longue que celle du grand homme dont elle est née. Je me flatte, monsieur, que ceux qui sont chargés par votre excellence du soin de rédiger ces Mémoires n'oublieront ni les belles campagnes contre les Turcs, ni celles contre les Suédois, ni ce que votre illustre nation fait aujourd'hui. Plus votre empire sera bien connu, plus il sera respecté. Il n'y a point d'exemple sur la terre d'une nation qui soit devenue si considérable en tout genre, en si peu de temps. Il ne vous a fallu qu'un demi-siècle pour embrasser tous les arts utiles et agréables. C'est surtout ce prodige unique que je voudrais développer. Je ne serai, monsieur, que votre secrétaire dans cette grande et noble entreprise. Je ne doute pas que votre attachement pour l'impératrice et pour votre patrie ne vous ait porté à rassembler tout ce qui pourra contribuer à la gloire de l'une et de l'autre. La culture des terres, les manufactures, la marine, les découvertes, la police publique, la discipline militaire, les lois, les mœurs, les arts, tout entre dans votre plan. Il ne doit manquer aucun fleuron à cette couronne. Je consacrerai avec zèle les derniers jours de ma vie à mettre en

œuvre ces monumens précieux, bien persuadé que la collection que je recevrai de vos bontés sera digne de celui qui me l'envoie, et répondra à la grandeur et à l'universalité de ses vues patriotiques.

J'ai, etc.

CXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 mai.

Mon divin ange, j'avoue d'abord que l'envie de vous voir est très capable de me faire donner les conseils les plus intéressés; je ferais des friponneries pour obtenir de vous un petit voyage aux Délices; mais si je suis capable de ne pas écouter un si grand intérêt, je vous dirai que le vôtre est assurément de faire un tour à Lyon. Soyez bien sûr que le confident [1] vous servira comme vous méritez d'être servi; mais votre présence fera bien mieux. Ce serait une façon bien simple, bien honnête, de vous faire prier par madame de Groslée [2] de venir la voir. Je suis persuadé que le confident n'aura pas de peine à lui faire dire qu'elle en meurt d'envie, quoiqu'à son âge on n'ait peut-être d'autre envie que celle de vivre; mais s'il lui reste quelque étincelle de bon goût, comment ne souhaitera-t-elle pas très ardemment de vous avoir quelque temps auprès d'elle? Je vous crois bien gauche, mon cher et respectable ami, quand il s'agit de mitonner un héritage; mais le confident travaillera pour vous. Votre unique besogne est de plaire, et c'est à quoi vous réussissez mieux que personne au monde, sans même y songer. Le confident sera à Lyon au mois de mai; plût à Dieu que vous y fussiez au

[1] Ce confident est lui-même. *Voyez* ci dessus la Lettre n° CXIV. R.

[2] Tante de M. d'Argental. R.

mois d'août! Voilà peut-être une belle chimère; mais je ne connais point de vérité qui me fasse autant de plaisir qu'une si chère illusion; et pourquoi serait-ce une chimère? Vous sentez bien qu'il n'y a pas de temps à perdre; les visites qu'on doit à des dames de quatre-vingts ans ne peuvent guère être différées. C'est à madame de Groslée à vous payer de votre maison de l'île d'Aix, puisque le gouvernement ne peut vous indemniser. Madame de Crèvecœur a eu vingt mille francs de pension pour épouser le fils de madame de Lutzelbourg. Si l'on fait beaucoup de pareils arrangemens, il ne reste pas de quoi payer les maisons brûlées; il ne restera pas même de quoi empêcher qu'on en brûle d'autres, s'il est vrai qu'on ait pris les vaisseaux de M. Duquesne, et si les affaires du temps sont aussi délabrées qu'on le dit. Cependant a-t-on joué *la Fille d'Aristide*[1]? a-t-on donné quelque belle tragédie nouvelle? recommence-t-on le travail de l'*Encyclopédie*? d'Alembert se laisse-t-il fléchir? Je voudrais bien savoir où l'on en est, afin de m'arranger pour mes petits articles.

Mille respects à madame d'Argental et à tous les anges.

CXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 8 mai.

Mon cher ange, il doit y avoir une petite caisse plate, qui contient quelque chose d'assez plat, à votre adresse, au bureau des coches de Dijon. Cette platitude est mon portrait. Un gros et gras Suisse, barbouilleur en pastel, qu'on m'avait vanté comme un Raphaël, me vint peindre à Lausanne, il y a six semaines, en bonnet de nuit et

[1] Comédie de madame de Graffigni. R.

en robe de chambre. Je fis partir ma maigre effigie par le coche de Dijon ou par les voituriers. Une madame Rameau, commissionnaire de Dijon, s'est chargée de vous faire tenir ce barbouillage. Je vous demande pardon pour ma face de carême; mais non seulement vous l'avez permis, vous l'avez ordonné, et j'obéis toujours tôt ou tard à mon cher ange. Est-il vrai que *la Fille d'Aristide-le-Juste* ait été aussi maltraitée par le parterre parisien, que son père le fut par les Athéniens? Cela n'est pas poli; heureusement vous aurez bientôt madame Duboccage, qui revient, dit-on, avec une tragédie. Madame Geoffrin ne nous donnera-t-elle rien?

J'ignore ce qu'on fait sur mer et sur terre; il paraît que les chiens de la guerre, comme dit Shakespeare, cessent de mordre et même d'aboyer: les Anglais admirent cette expression. Je suis toujours émerveillé de ce qui se passe. Celui que vous appeliez tous *Mandrin*, il y a deux ans, il y a un an, devient un homme supérieur à Gustave-Adolphe et à Charles XII, par les événemens. On sera réduit à faire la paix. Dieu nous doint cette douce humiliation! Cependant nous avons une assez bonne troupe aux portes de Genève.

La nièce et l'oncle vous baisent les ailes.

CXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 15 mai.

Je suis chargé, mon cher ange, de vous supplier encore de vouloir bien donner un petit coup d'aiguillon au rapporteur de MM. de Douglas. Je plains plus que jamais les plaideurs que les rapporteurs négligent. Il y a huit ans que madame Denis et moi nous sommes

très négligés dans une affaire plus grave que celle de MM. de Douglas. Mon émerveillement dure toujours que le fils de Samuel nous ait fait banqueroute six mois après avoir pris notre argent, et qu'il ait trouvé le secret de fricasser huit millions obscurément et sans plaisir. Votre premier président, son beau-frère, ne serait-il pas, entre nous, un peu engagé, par son honneur et par celui de sa place, à faire finir une affaire si odieuse? Le fils d'un banqueroutier, dans notre Suisse, ne peut jamais parvenir à aucun emploi, à moins d'avoir payé les dettes de son père; mais c'est que nous sommes des barbares, et vous autres, gens polis, vous donnez vite une belle charge d'avocat-général au fils d'un banqueroutier frauduleux. Cependant une partie de la succession entre dans les coffres du receveur des consignations, qui prend d'abord cinq pour cent par an pour garder l'argent, et qui gagne six pour cent à le faire valoir; le tout pendant vingt années.

Est-ce là faire droit? est-ce là comme on juge? Pardon; je suis un peu en colère, parce que j'ai perdu environ le quart de mon bien en opérations de cette espèce; mais je ne dois pas me plaindre devant celui dont les Anglais ont brûlé la maison.

Mon divin ange, je songe à une chose. Si Babet vous procurait une ambassade! Vous me direz que vous êtes trop honnête homme pour négocier; mais il y a des honnêtes gens partout. Je voudrais que vous relevassiez M. de Chavigny. Comptez que tous nos Suisses seraient enchantés. Que sait-on? ce que je vous dis là n'est point si sot; pensez-y.

Ma nièce Fontaine est à Lyon: j'espère qu'elle m'apportera mes paperasses encyclopédiques. Savez-vous des nouvelles de cette *Encyclopédie?* Je les aime mieux que

les nouvelles publiques, qui sont presque toujours affligeantes.

Mille respects à tous les anges. Je baise toujours le bout de vos ailes. *Le Suisse V.*

CXVII.

A MADAME DE GRAFFIGNI.

Aux Délices, le 16 mai.

Je suis bien sensible, madame, à la marque de confiance que vous me donnez. Nous pouvons nous dire l'un à l'autre ce que nous pensons du public, de cette mer orageuse que tous les vents agitent, et qui tantôt vous conduit au port, tantôt vous brise contre un écueil; de cette multitude qui juge de tout au hasard, qui élève une statue pour lui casser le nez, qui fait tout à tort et à travers; de ces voix discordantes qui crient *hosanna* le matin, et *crucifige* le soir; de ces gens qui font du bien et du mal sans savoir ce qu'ils font. Les hommes ne méritent certainement pas qu'on se livre à leur jugement, et qu'on fasse dépendre son bonheur de leur manière de penser. J'ai tâté de cet abominable esclavage, et j'ai heureusement fini par fuir tous les esclavages possibles.

Quand j'ai quelques rogatons tragiques ou comiques dans mon portefeuille, je me garde de les envoyer à votre parterre. C'est mon vin du cru; je le bois avec mes amis. J'histrionne pour mon plaisir, sans avoir ni cabale à craindre ni caprice à essuyer. Il faut vivre un peu pour soi, pour sa société; alors on est en paix. Qui se donne au monde est en guerre; et, pour faire la guerre, il faut qu'il y ait prodigieusement à gagner, sans quoi on la fait en dupe; ce qui est arrivé quelquefois à quelques puissances de ce monde.

Au reste, les cabales n'empêcheront jamais que vous ne soyez la personne du monde qui a l'esprit le plus aimable et le meilleur goût. Je n'ose vous prier de m'envoyer votre Grecque; mais je vous avoue pourtant que les lettres de la mère me donnent une grande envie de voir *la Fille*.

Comptez, madame, sur la tendre et respectueuse amitié du Suisse V.

CXVIII.

A M. MARMONTEL.

Aux Délices, 19 mai.

Digne Cakouac, fils de Cakouac, *fili mi dilecte, in quo bene complacui*, graces vous soient rendues pour vous être souvenu de moi dans votre planète de Mercure! Quoique je ne sois plus de ce monde, j'apprends que votre bénéfice, qui n'est pas simple, est pourtant chargé de grosses pensions. Il y a plus de quinze ans que je n'ai lu aucun *Mercure;* mais je vais lire tous ceux qui paraîtront. Je vous prie de me faire inscrire parmi les souscrivans. Quand vous n'aurez rien de nouveau, je pourrai vous fournir quelque sottise qui ne paraîtra pas sous mon nom, et qui servira à remplir le volume.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et je me réjouis avec le public de ce qu'un ouvrage si long-temps décrié est tombé enfin entre les mains d'un véritable homme d'esprit et d'un philosophe capable de le relever et d'en faire un très bon journal.

Adieu : nos Délices vous font mille complimens.

CXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, le 19 mai.

Mon cher et respectable ami, je bénis actuellement les Anglais qui ont brûlé votre maison. Puissiez-vous être payé, et eux être confondus! Pardon de vous importuner de l'*Encyclopédie*. Vous aimeriez mieux une tragédie; mais il faut que je m'adresse à vous pour ne pas perdre mon temps. J'ai fait des recherches très pénibles pour rendre les articles *Histoire* et *Idolâtrie* intéressans et instructifs; je travaille à tous les autres. Mon temps m'est très précieux. Ce serait me faire perdre une chose irréparable, m'outrager sensiblement, et donner beau jeu aux ennemis de l'*Encyclopédie*, d'avoir avec moi un mauvais procédé, tandis que je me tue à faire valoir cet ouvrage, et à procurer des travailleurs. Je vous demande en grace d'exiger de Diderot une réponse catégorique et prompte. Je ne sais s'il entend les arts, et s'il a le temps d'entendre le monde.

Mon cher ange, vous qui entendez si bien l'amitié, vous pardonnerez mes importunités.

CXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 24 mai.

Mon divin ange, je vous envoie de la prose; vous aimeriez mieux une tragédie, je le sais bien; et j'aimerais mieux travailler pour vous que pour l'*Encyclopédie;* mais, entre nous, il est plus aisé de faire le métier de Diderot que celui de Racine. Je vous demande en grace

de lire cet article *Histoire;* il me semble qu'il y a quelque chose d'assez neuf et d'assez utile; mais si vous n'en jugez pas ainsi, j'en jugerai comme vous. J'ai plus de foi à votre goût que je n'ai d'amour-propre.

Je n'en ai point sur mon portrait; c'est d'amour-propre dont je parle. Vous dites que le portrait ne me ressemble pas : vous êtes la belle Javotte, et moi le beau Cléon. Vous croyez donc qu'après huit ans la charpente de mon visage n'a point changé. Je vous jure, en toute humilité, que le portrait ressemble. Je le trouve encore bien honnête à mon âge de soixante-quatre ans; et si vous vouliez vous entendre avec mon patron d'Olivet, pour en faire tirer une copie, et la nicher dans l'Académie, au dessous de la grosse et rubiconde face de M. l'abbé de Bernis, vous empêcheriez nos amis les dévots de dire qu'on n'a pas osé mettre la mine d'un profane comme moi au dessous de celle du plus gras des abbés. J'aurais plus de raison, mon cher et respectable ami, de vous demander votre effigie que vous de demander la mienne; mais j'espère vous voir en personne. Je ne peux pas concevoir que madame de Groslée ne vous prie pas à mains jointes de venir la voir, et alors je serai un homme heureux. J'aurais bien des choses à vous dire à présent *secreto;* et surtout sur le ridicule dont je suis affublé de ne pouvoir venir qu'après la paix. Cette aventure est d'un très bon comique.

Il est vrai, mon cher ange, que, dans les horreurs et les vicissitudes de cette guerre, il y a eu des scènes bouffonnes comme dans les tragédies de Shakespeare. Premièrement, le roi de Prusse, qui a un petit grain dans la tête, fait un opéra en vers français de ma tragédie de *Mérope,* en fesant son traité avec l'Angleterre, et m'envoie ce beau chef-d'œuvre; ensuite, quand il est

battu, et que les Hanovriens sont chassés d'Hanovre, il veut se tuer; il fait son paquet, il prend congé en vers et en prose; moi, qui suis bon dans le fond, je lui mande qu'il faut vivre. Je le conseille comme Cinéas conseillait Pyrrhus. J'aurais voulu même qu'il se fût adressé à M. le maréchal de Richelieu, pour finir tout en cédant quelque chose. Arrive alors l'inconcevable affaire de Rosbach; et voilà que mon homme, qui voulait se tuer, tue en un mois, Français, Autrichiens, et est le maître des affaires. Cette situation peut changer demain, mais elle est très affermie aujourd'hui.

Or, maintenant je suppose que les Autrichiens ont intercepté mes lettres, y a-t-il là de quoi leur donner la moindre inquiétude? n'est-ce pas le lion qui craint une souris? qu'ai-je à faire à tout cela, s'il vous plaît? Tout le monde, je crois, souhaite la paix. Si on empêche de venir dans votre ville tous ceux qui désirent la fin de tant de maux, il ne viendra chez vous personne. J'avoue que je voudrais que M. de Staremberg fût bien persuadé que personne n'a plus applaudi que moi au traité de Versailles, en qualité de spectateur de la pièce; j'ai battu des mains dans un coin du parterre.

C'est une chose rare que le roi de Prusse m'ayant tant fait de mal, les Autrichiens m'en fassent encore. Patience; Dieu est juste. Mais en attendant que je sois récompensé dans l'autre monde, votre ami, le chevalier de Chauvelin, l'ambassadeur, ne pourrait-il pas, à votre instigation, dire un petit mot de moi à cet ambassadeur impérial et royal? ne pourrait-il pas lui glisser qu'il y a un barbouilleur de papier qui a trouvé son traité admirable, et qui désire d'en écrire un jour les suites heureuses? ce serait là une belle négociation. M. de

Chauvelin verrait ce que M. de Staremberg pense. Pour moi, je pense que ce monde est fou, et que vous êtes le plus aimable des hommes.

CXXI.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Ferney, 1er juin.

J'ai l'honneur d'envoyer à votre excellence un second cahier, c'est-à-dire un second essai qui a besoin de vos lumières et de vos bontés. Ce sont plutôt des matériaux qu'un édifice commencé, et c'est à vous à daigner me dire si ces matériaux doivent être employés, et à m'indiquer les nouveaux qui pourraient me servir. Il y a un an que je fais des recherches dans toute l'Europe. La matière est bien belle, mais les secours sont bien rares. Presque tous ceux qui pouvaient me servir de bouche sont morts, et il est difficile de démêler la vérité dans la foule des Mémoires contradictoires qui me sont parvenus. On m'a communiqué beaucoup de petits détails indignes de la majesté de l'histoire et du héros dont j'écris la vie. Je marche toujours à travers des broussailles et des épines, pour arriver jusqu'à la personne de Pierre-le-Grand. C'est lui que je cherche à rendre toujours grand, jusque dans les plus petites choses; et il me semble que cette grandeur rejaillit sur son épouse l'impératrice Catherine.

J'ai pensé qu'il fallait un peu adoucir quelquefois le style sévère qu'imposent les grands objets de la politique et de la guerre, varier son sujet, l'égayer même avec discrétion et avec mesure, lui ôter l'air insipide d'annales, l'air rebutant de la compilation, l'air sec que donnent les petits faits rangés scrupuleusement, suivant

leurs dates. Il faut plaire au grand nombre des lecteurs; et ce n'est qu'en sachant jeter de l'intérêt et de la variété dans son ouvrage qu'on peut se faire lire, ou plutôt, monsieur, ce n'est qu'en vous consultant. Il y aura des défauts qu'il faudra imputer à la faiblesse de ma santé, à mon âge avancé, et non au défaut de mon zèle. Je reprendrais de nouvelles forces si je pouvais me flatter de satisfaire votre cour par mon travail, et surtout l'auguste fille du héros dont j'écris l'histoire. Peut-être, en lisant les deux essais que je vous soumets, il vous viendra quelque nouvelle idée. Vous pouvez, monsieur, me faire fournir quelques pièces utiles; disposez de moi et du peu de temps qui me reste à travailler et à vivre.

J'ai l'honneur d'être, avec le zèle le plus empressé, etc.

CXXII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

7 juin.

M. de Florian ne sera pas assurément le seul, mon très cher gouverneur, qui vous écrira du petit ermitage des Délices; c'est un plaisir dont j'aurai aussi ma part. Il y a bien long-temps que je n'ai joui de cette consolation. Ma déplorable santé rend ma main aussi paresseuse que mon cœur est actif: et puis on a tant de choses à dire qu'on ne dit rien. Il s'est passé des aventures si singulières dans ce monde qu'on est tout ébahi, et qu'on se tait; et comme cette lettre-ci passera par la France, c'est encore une nouvelle raison pour ne rien dire. Quand je lis les *Lettres* de Cicéron, et que je vois avec quelle liberté il s'explique au milieu des guerres civiles, et sous la domination de César, je conclus qu'on disait

plus librement sa pensée du temps des Romains que du temps des postes. Cette belle facilité d'écrire d'un bout de l'Europe à l'autre traîne avec elle un inconvénient assez triste, c'est qu'on ne reçoit pas un mot de vérité pour son argent. Ce n'est que quand les lettres passent par le territoire de nos bons Suisses qu'on peut ouvrir son cœur. Par quelque poste que ce petit billet passe, je peux au moins vous assurer que vous n'avez ni de plus vieux serviteur ni de plus tendrement attaché que moi. Peut-être, quand vous aurez la bonté de m'écrire par la Suisse, me direz-vous ce que vous pensez sur bien des choses. Par exemple, sur l'*Encyclopédie*, sur *la Fille d'Aristide*, sur l'Académie française. N'aurai-je jamais le bonheur de m'entretenir avec vous? n'irai-je jamais à Plombières? pourquoi Tronchin ne m'ordonne-t-il point les eaux? pourquoi ma retraite est-elle si loin de votre gouvernement, quand mon cœur en est si près?

Mille tendres respects. *Le Suisse Voltaire.*

CXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 juin.

Mon divin ange, ce paquet contient de plats articles pour ce *Dictionnaire encyclopédique*. L'article *Heureux* a pourtant quelque chose d'intéressant, ne fût-ce que par le sujet. Il n'appartient guère à un homme éloigné de vous, de traiter cette matière.

Si vous avez la bonté de donner ces paperasses avec *Histoire*, on commence à présent le huitième volume, et votre présent sera bien reçu. Diderot ne m'a point écrit; c'est un homme dont il est plus aisé d'avoir un livre qu'une

lettre. Il est vrai qu'il n'a pas trop de temps, et qu'on peut lui pardonner. Ce n'est qu'à la campagne qu'on a du temps, encore n'en ai-je guère.

Il est toujours bon, mon cher ange, de dire aux auteurs que leur pièce est bonne. Il n'y a que moi à qui on puisse dire franchement la vérité; d'ailleurs, la pièce en question est si intriguée, si chargée, que je n'y comprends plus rien. On dit que les places du parterre ont été mises au double, et que cela indispose le public contre l'auteur; il n'y a que le temps qui décide du mérite des ouvrages. Il faut donc attendre.

Je rends mille graces à votre aimable ami, au plus aimable des ambassadeurs. Je suis pénétré de reconnaissance pour vous et pour lui. Sa médiation sera d'autant mieux placée, qu'elle sera seulement l'effet de la bonté de son cœur, qu'elle ne paraîtra point mendiée, qu'elle ne pourra embarrasser en rien la personne à qui cette médiation s'adressera, et que probablement elle sera très bien reçue. Rien ne presse; et on peut attendre très patiemment le *mollia fandi tempora*. Ce qui me tient beaucoup plus au cœur, c'est que vous veniez à Lyon, mon cher ange. Il faut absolument que Tronchin, qui va partir, fasse cette négociation, et qu'il la fasse de lui-même, et qu'il y réussisse. Comptez qu'il entend ces affaires-là comme celles du change. Mon Dieu, le joli coup que ce serait! On est riche comme un puits. On radote. J'aurais le bonheur de vous voir. J'ai toujours peur de radoter moi-même en me livrant trop à mes idées; mais pardonnez-moi la plus douce illusion du monde.

Madame de Fontaine vous rapportera *Fanime* et *la Femme qui a raison*. Si ces misères vous amusent, elles en amuseront bien d'autres.

Je me flatte que madame d'Argental est en bonne santé. Je baise les ailes de tous les anges.

Je fais mille tendres complimens à M. de Sainte-Palaye; je suis aussi honoré qu'enchanté de l'avoir pour confrère.

CXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 16 juin.

Mon cher ange, je cours grand risque de vous déplaire en ne vous envoyant que de la prose pour l'*Encyclopédie*, au lieu de vous dépêcher des cargaisons de vers pour Clairon et pour Lekain. Je fais partir, sous l'enveloppe de M. de Chauvelin, *Imagination* et *Idolâtrie;* ce sont deux morceaux qui m'ont coûté bien de la peine. C'est une entreprise hardie de prouver qu'il n'y a point eu d'idolâtres. Je crois la chose prouvée, et je crains de l'avoir trop démontrée. C'est à vous à protéger les vérités délicates que j'ai dites dans les articles *Idolâtrie* et *Imagination.* Elles pourront passer au tribunal des examinateurs, si elles ne sont pas annoncées sous mon nom. Ce nom est dangereux, et met tout bon théologien en garde.

Enfin, *sermonum nostrorum candide judex*, voyez si vous pouvez avoir la bonté de donner ces articles à Diderot. Je vous ai déja envoyé celui d'*Histoire*, par M. de Chauvelin; tout cela composerait un livre. J'ai sacrifié mon temps à l'*Encyclopédie;* je ne plaindrai pas mes peines, si le livre devient meilleur de jour en jour, et je souhaite que mes articles soient les moins bons.

Peut-être est-ce prendre bien mal son temps de vous parler de ce qui ne peut occuper que des philosophes,

tandis qu'il se passe tant de choses qui doivent intéresser tout le monde.

Je me flatte au moins que vous n'avez de maison ni à Saint-Malo, ni sur les bords du Rhin.

Puisse M. le comte de Clermont battre les Hanovriens! puissent les Anglais, qui sont descendus près de Saint-Malo, ne pas retourner chez eux! et puissiez-vous approuver et faire approuver *Histoire, Idolâtrie, Imagination!* Je n'en ai plus de cette imagination; mais les sentimens qui m'attachent à vous sont plus vifs que jamais.

J'ajoute encore un petit mot sur ma triste figure. Je vous jure que je suis aussi laid que mon portrait; croyez-moi. Le peintre n'est pas bon, je l'avoue; mais il n'est pas flatteur. Faites-en faire, mon cher ange, une copie pour l'Académie. Qu'importe, après tout, que l'image d'un pauvre diable qui sera bientôt poussière, soit ressemblante ou non? Les portraits sont une chimère comme tout le reste. L'original vous aimera bien tendrement tant qu'il vivra.

CXXV.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 16 juin.

Vous avez dû, madame, avoir M. le prince de Soubise, qui probablement a passé par Strasbourg pour aller prendre sa revanche. M. le comte de Clermont joue peut-être sa première partie au moment où je vous écris. En attendant, nous payons les cartes. Permettez-moi de vous demander où est monsieur votre fils pendant toutes ces aventures. Ne sert-il pas toujours? n'a-t-il pas été de son lit de mariage à son lit de camp? est-il dans l'armée de Hanau? est-il dans l'armée du Rhin? Je fais toujours

des vœux pour sa conservation, pour son avancement, et pour la tranquillité de votre vie.

J'ai été sur le point, madame, de venir vous faire une visite. Je promets tous les ans à monseigneur l'électeur Palatin de lui aller faire ma cour. Je viendrais vous demander un lit, et jouir de la consolation de causer avec vous, si je pouvais faire le voyage; mais ma mauvaise santé et ma famille que j'ai auprès de moi me retiennent. Daignez au moins m'apprendre quelques bonnes nouvelles des bords de votre Rhin. Notre lac de Genève est plus tranquille; on n'y extermine que des truites qui pèsent trente livres; et on y est presque dégoûté de la félicité paisible qu'on y goûte. Nous sommes trop heureux, et les Allemands et les Français sont trop à plaindre. Vous n'avez vu dans votre vie que des malheurs. Vivez heureuse au milieu de tant de désolations, s'il est possible. Pourquoi donc votre pauvre neveu a-t-il choisi le voisinage de Lyon pour sa maison de campagne? Que de misère, générale et particulière, dans ce monde! Consolez-vous avec votre très aimable chanoinesse, et conservez vos bontés pour les ermites du lac.

CXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 21 juin.

Premièrement, mon divin ange, le confident Tronchin fera sa principale occupation de ménager mon bonheur, c'est-à-dire de vous attirer à Lyon, et je veux absolument croire qu'il en viendra à bout.

Quant à la négociation d'un très aimable ambassadeur, je n'en connais pas de plus facile, et je vous aurai la plus grande obligation, à vous et à lui, du petit mot en

général qu'il veut bien avoir la bonté de dire de lui-même. Il peut très aisément, et sans se compromettre, encourager les sentimens favorables qu'on me conserve; il peut faire regarder comme une chose honnête, et même honorable, de revoir un ancien camarade en poésie, en académie, et non pas en visage. Il y a du mérite, il y a de la gloire à faire certaines actions, et tout cela peut être représenté sans être mendié, et sans autre dessein que de vouloir échauffer, dans le cœur d'un homme qui se pique de sentimens, les bontés dont votre aimable ambassadeur lui donne l'exemple. C'est d'ailleurs un plaisir de dire à un auteur, que je suis un des plus ardens partisans de sa pièce, et que je la prône partout. Je ne veux point qu'on me donne un éloge. Je ne veux rien, mais je désire ardemment que votre ancien ami parle à votre ancien ami comme vous parleriez vous-même, et je vous prie de remercier d'avance votre ambassadeur.

Il faut que je vous confie, mon cher ange, que je vais passer quelques jours à la campagne, chez monseigneur l'électeur Palatin. Je laisserai mes nièces se réjouir et apprendre des rôles de comédie pendant ma petite absence. Je ne peux remettre ce voyage; il faut que, pour mon excuse, vous sachiez que ce prince m'a donné les marques les plus essentielles de sa bonté; qu'il a daigné faire un arrangement pour ma petite fortune et pour celle de ma nièce; que je dois au moins l'aller voir et le remercier. M. l'abbé de Bernis a bien voulu m'envoyer, de la part du roi, un passeport dans lequel sa majesté me conserve le titre de son gentilhomme ordinaire, de façon que mon petit voyage se fera avec tous les agrémens possibles. J'aimerais mieux, je vous en réponds, en faire un pour venir remercier madame la

princesse de Robecq de la bonté qu'elle a de m'accorder son suffrage. Elle a bien senti que rien ne devait être plus glorieux et plus consolant pour moi. C'est à vous que je dois l'honneur de son souvenir, et c'est par vous que mes remerciemens doivent passer.

Adieu, mon cher et respectable ami; je pars dans quelques jours, et à mon retour je ne manquerai pas de vous écrire.

CXXVII.

A M. DIDEROT.

Aux Délices, 26 juin.

Vous ne doutez pas, monsieur, de l'honneur et du plaisir que je me fais de mettre quelquefois une ou deux briques à votre grande pyramide. C'est bien dommage que, dans tout ce qui regarde la métaphysique et même l'histoire, on ne puisse pas dire la vérité. Les articles qui devraient le plus éclairer les hommes sont précisément ceux dans lesquels on redouble l'erreur et l'ignorance du public. On est obligé de mentir, et encore est-on persécuté pour n'avoir pas menti assez. Pour moi, j'ai dit si insolemment la vérité dans les articles *Histoire*, *Idolâtrie* et *Imagination*, que je vous prie de ne les pas donner sous mon nom à l'examen. Ils pourront passer, si on ne nomme pas l'auteur; et s'ils passent, tant mieux pour le petit nombre de lecteurs qui aiment le vrai.

Je vais faire un petit voyage à la cour palatine. Cette diversion m'empêche d'ajouter de nouveaux articles à ceux que M. d'Argental veut bien se charger de vous rendre. J'enverrai seulement *Humeur* (*moral*), et je l'adresserai à Briasson.

Je vous avais trouvé deux aides-maçons, dont l'un est un savant dans les langues orientales, et l'autre un

amateur de l'histoire naturelle, qui connaît toutes les curiosités des Alpes, et qui peut donner de bons Mémoires sur les fossiles et sur les changemens arrivés à ce globe ou globule qu'on nomme la terre. Ces deux messieurs ne demandaient qu'un exemplaire, afin de se régler par ce qui a déja été imprimé. L'un d'eux a fourni quelques articles, mais il ne paraît pas que les libraires veuillent leur faire ce petit présent. Il y a grande apparence qu'on peut se passer de leurs secours.

Je souhaite que vos peines vous procurent autant d'avantages que de gloire. Comptez qu'il n'y a personne au monde qui fasse plus de vœux pour votre bonheur, et qui soit plus pénétré d'estime et d'attachement pour vous que le petit Suisse.

CXXVIII.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 26 juin.

Je fais, madame, ce voyage que je croyais ne pouvoir pas faire. Je vais à la cour palatine. Ce qui m'a déterminé, c'est que vous êtes sur la route. Je voyage à très petites journées, en qualité de malade. Je vous demande un lit dans votre île Jard. Je me fais une idée charmante et la plus douce des consolations de vous faire ma cour, de causer avec vous sur le passé, sur le présent, et même sur l'avenir. Mon voyage sera très court; mais il sera très agréable, puisque j'aurai le bonheur de vous revoir.

Le Suisse Voltaire.

P. S. Je reçois dans le moment la lettre de M. l'abbé de Klinglin; je compte l'en venir remercier incessamment.

CXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

(A VOUS SEUL.)

27 juin.

Mon cher ange, encore un mot avant que je parte pour le Palatinat : il paraît, par le compte que me rend le confident, que la tante prétend que la santé de la nièce ne lui permettra pas de faire un voyage à Lyon. Cette extraordinaire tante dit qu'elle n'a à présent qu'un appartement, et qu'elle n'en aura deux qu'en 1759, à la Saint-Jean. Elle ajoute qu'alors M. de Pont-de-Vesle viendra, et moi j'ajoute qu'il serait bien peu convenable que les deux frères ne vinssent point. Nous les logerions aux Délices, nous leur donnerions la comédie; enfin je ne peux me défaire de l'idée charmante de vous revoir.

Je reçois dans ce moment la lettre de Diderot. Vous avez dû voir *Imagination* et *Idolâtrie*. Je crois que ce dernier article, tout neuf qu'il est, est si vrai, qu'il passera chez l'examinateur théologien, pourvu qu'il ne lui soit pas donné sous mon nom. Donnez-moi, mon cher ange, la consolation de recevoir une lettre de vous dans un mois aux Délices, à mon retour de Manheim. Adieu, mon cher et respectable ami.

P. S. J'ai oublié de vous dire que Tronchin a été chargé de l'emprunt des six millions que la ville de Lyon fournit au roi. Puisse-t-il réussir auprès de la tante, comme auprès du contrôleur général!

CXXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 30 juin.

Mon cher ange, quand j'allais partir pour Manheim, madame Duboccage est venue juger entre Genève et Rome, et j'ai retardé mon voyage. On a donné pour elle une représentation de *la Femme qui a raison;* elle en a été si contente, qu'elle a voulu absolument vous l'apporter. J'ai obéi dès qu'elle m'a prononcé votre nom. Il est vrai que nous n'espérons, ni elle ni moi, que cette pièce soit aussi bien jouée à Paris qu'elle l'a été à Genève, à moins que ce ne soit Préville qui fasse le principal rôle. Vous avez un La Thorillière et un Bonneval qui sont l'antipode du comique. Je suis toujours émerveillé de la disette où vous êtes de gens à talent. Je ne sais si *la Femme qui a raison* vaut quelque chose, et si l'on n'est pas plus difficile à Paris qu'à Genève. J'ignore surtout si on peut être plaisant à mon âge; c'est à vous à en décider, à donner la pièce, si vous la jugez passable, et à la jeter au feu, si vous la croyez mauvaise. Pour *Fanime,* nous la jouerons encore à Lausanne, s'il vous plaît; après quoi vous en serez le maître absolu, comme vous l'êtes de l'auteur. Je vais faire un voyage dont je n'ai pu me dispenser; et le seul voyage que je voudrais faire m'est interdit. Il est triste de courir chez des princes, et de ne pas voir son ami.

J'ai vu enfin les *Sept Péchés mortels* de M. de Chauvelin; c'est le plus aimable damné du monde. Je le remercie du huitième péché mortel qu'il veut faire en disant à qui vous savez combien je lui suis attaché, etc.

Je me flatte que madame d'Argental est en bonne santé. Mes respects à tous les anges.

Adieu, mon cher et respectable ami. Je me console toujours de mon voyage, en espérant une lettre de vous à mon retour.

CXXXI.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Schwetzingen, maison de plaisance de monseigneur l'électeur palatin, 17 juillet.

Monsieur, j'ai reçu, en passant à Strasbourg, le paquet dont vous m'avez honoré, par le courrier de Vienne. J'ai lu toutes vos remarques et toutes vos instructions. Je suis confirmé dans l'opinion que vous étiez plus capable que personne au monde d'écrire l'histoire de Pierre-le-Grand. Je ne serai que votre secrétaire, et c'est ce que je voulais être.

La plus grande difficulté de ce travail consistera à le rendre intéressant pour toutes les nations; c'est là le grand point. Pourquoi tout le monde lit-il l'histoire d'Alexandre, et pourquoi celle de Gengis-Kan, qui fut un plus grand conquérant, trouve-t-elle si peu de lecteurs?

J'ai toujours pensé que l'histoire demande le même art que la tragédie, une exposition, un nœud, un dénoûment, et qu'il est nécessaire de présenter tellement toutes les figures du tableau, qu'elles fassent valoir le principal personnage, sans affecter jamais l'envie de le faire valoir. C'est dans ce principe que j'écrirai et que vous dicterez.

Si ma mauvaise santé et les circonstances présentes le permettaient, j'entreprendrais le voyage de Pétersbourg, je travaillerais sous vos yeux, et j'avancerais plus en trois

mois, que je ne ferai en une année loin de vous; mais les peines que vous voulez bien prendre suppléeront à ce voyage.

Ce que j'ai eu l'honneur d'envoyer à votre excellence n'est qu'une première et légère esquisse du grand tableau dont vous me fournissez l'ordonnance.

Je vois par vos Mémoires que le baron de Stralemheim, qui nous a donné de meilleures notions de la Russie qu'aucun étranger, s'est pourtant trompé dans plusieurs endroits. Je vois que vous relevez aussi quelques méprises dans lesquelles est tombé M. le général Le Fort lui-même, dont la famille m'a communiqué les Mémoires manuscrits. Vous contredites surtout un manuscrit très précieux, que j'ai depuis plusieurs années, de la main d'un ministre public qui résida long-temps à la cour de Pierre-le-Grand; il dit bien des choses que je dois omettre, parce qu'elles ne sont pas à la gloire de ce monarque, et qu'heureusement elles sont inutiles pour le grand objet que nous nous proposons.

Cet objet est de peindre la création des arts, des mœurs, des lois, de la discipline militaire, du commerce, de la marine, de la police, etc., et non de divulguer ou des faiblesses ou des duretés qui ne sont que trop vraies; il ne faut pas avoir la lâcheté de les désavouer, mais la prudence de n'en point parler, parce que je dois, ce me semble, imiter Tite-Live qui traite les grands objets, et non Suétone qui ne raconte que la vie privée.

J'ajouterai qu'il y a des opinions publiques qu'il est bien difficile de combattre. Par exemple, Charles XII avait en effet une valeur personnelle dont aucun prince n'approche. Cette valeur, qui aurait été admirable dans un grenadier, était peut-être un défaut dans un roi.

M. le maréchal de Schwérin et d'autres généraux qui

servirent sous lui, m'ont dit que, quand il avait arrangé le plan général d'un combat, il leur laissait tous les détails; qu'il leur disait : « Faites donc vite! Toutes ces « minuties dureront-elles encore long-temps? » et il partait le premier à la tête de ses drabans, se fesait un plaisir de frapper et de tuer, et paraissait ensuite, après la bataille, d'un aussi grand sang-froid que s'il fût sorti de table.

Voilà, monsieur, ce que les hommes de tous les temps et de tous les pays appellent un héros; mais c'est le vulgaire de tous les temps et de tous les pays qui donne ce nom à la soif du carnage. Un roi soldat est appelé un héros; un monarque dont la valeur est plus réglée et moins éblouissante; un monarque législateur, fondateur et guerrier, est le véritable grand homme, et le grand homme est au dessus du héros. Je crois donc que vous serez content quand je ferai cette distinction. Permettez-moi de soumettre à vos lumières une observation plus importante. Oléarius, et depuis le comte de Carlisle, ambassadeur à Moscou, regardent la Russie comme un pays où presque tout était encore à faire. Leurs témoignages sont respectables; et si on les contredisait, en assurant que la Russie connaissait dès lors les commodités de la vie, on diminuerait la gloire de Pierre Ier à qui on doit presque tous les arts; il n'y aurait plus alors de création.

Il se peut que quelques seigneurs aient vécu avec splendeur du temps du comte de Carlisle; mais il s'agit d'une nation entière, et non de quelques boyards. Il faut que l'opulence soit générale, il faut que les commodités de la vie se trouvent dans tous les ordres de l'état, sans quoi une nation n'est point encore formée, et la société n'a point reçu son dernier degré de perfection.

Il est peu important que l'on ait porté un manteau par dessus une soutane ; cependant, par pure curiosité, je désire savoir pourquoi, dans toutes les estampes de la relation d'Oléarius, les habits de cérémonie sont toujours un manteau par dessus la soutane, retroussé avec une agrafe. Je ne peux m'empêcher de regarder cet habillement ancien comme très noble.

Quant au mot tsar, je désirerais savoir dans quelle année fut écrite la *Bible slavone*, où il est question du tsar David et du tsar Salomon. J'ai plus de penchant à croire que tsar ou tshar vient de *sha* que de césar ; mais tout cela n'est d'aucune conséquence.

Le grand objet est de donner une idée précise et imposante de tous les établissemens faits par Pierre Ier, et des obstacles qu'il a surmontés ; car il n'y a jamais eu de grandes choses sans de grandes difficultés.

J'avoue que je ne vois, dans sa guerre contre Charles XII, d'autre cause que celle de sa convenance, et que je ne conçois pas pourquoi il voulait attaquer la Suède vers la mer Baltique, dans le temps que son premier dessein était de s'établir sur la mer Noire. Il y a souvent dans l'histoire des problèmes bien difficiles à résoudre.

J'attendrai, monsieur, les nouvelles instructions dont vous voudrez bien m'honorer sur les campagnes de Pierre-le-Grand, sur la paix avec la Suède, sur le procès de son fils, sur sa mort, sur la manière dont on a soutenu les grands établissemens qu'il a commencés, et sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de votre empire. Le gouvernement de l'impératrice régnante est ce qui me paraît le plus glorieux, puisque c'est, de tous les gouvernemens, le plus humain.

Un grand avantage dans l'*Histoire de Russie* est qu'il

n'y a point de querelles avec les papes. Ces misérables disputes, qui ont avili l'Occident, ont été inconnues chez les Russes.

CXXXII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Schvetzingen, 1er auguste.

Monsieur, les agrémens de la cour palatine ne m'empêchent pas de songer à la gloire de Pierre-le-Grand, et au soin que vous prenez de l'immortaliser. Les Mémoires que votre excellence a bien voulu m'envoyer seront mes guides. Je ne vous avais envoyé la première esquisse que pour savoir de vous si l'ordre dans lequel j'ai travaillé est en général conforme à vos vues. Les faits, les dates s'arrangeront aisément, et pour peu que j'aie de santé, le bâtiment dont vous aurez fourni les matériaux sera bientôt achevé.

Permettez-moi, monsieur, de joindre ici un petit mémoire des nouvelles instructions que je demande au sujet des remarques sur la première esquisse.

Au reste, je regarde les médailles de l'impératrice comme la marque la plus flatteuse de votre bienveillance, et comme un témoignage de la perfection où les arts sont parvenus dans votre empire.

J'ai eu l'honneur de voir à la cour de l'électeur palatin le jeune M. de Vorontzof. Il est une preuve que l'esprit est formé de bonne heure dans votre pays; mais vous, monsieur, vous en êtes une preuve plus frappante. J'apprends que vous n'avez que vingt-cinq ans, et je suis étonné de la profondeur et de la multiplicité de vos connaissances. De tels exemples redoublent la reconnaissance qu'on doit à Pierre-le-Grand, d'avoir amené tous les arts dans un pays où les hommes naissent avec

tant de génie. Mon attachement redouble pour vous, monsieur, aussi bien que la reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

Mémoire d'instructions joint à la lettre.

Le baron de Stralemberg n'est-il pas en général un homme bien instruit? Il dit, en effet, qu'il y avait seize gouvernemens, mais que, de son temps, ils furent réduits à quatorze; apparemment depuis lui on a fait un nouveau partage.

La Livonie n'est-elle pas la province la plus fertile du Nord? si vous remontez en droite ligne, quelle province produit autant de froment qu'elle?

Brême étant plus éloignée de la Livonie que Lubeck, et étant bien moins puissante, est-il vraisemblable qu'elle ait commercé avec la Livonie avant Lubeck?

En 1514, l'ordre Teutonique n'était-il pas suzerain de la Livonie? Albert de Brandebourg ne céda-t-il pas ses droits à Gautier de Plettenberg, en 1514[1]? et le grand-prieur de Livonie ne fut-il pas déclaré prince de l'empire germanique en 1530? Ces faits sont constatés dans la plupart des annalistes allemands.

Il est dit, dans le petit essai envoyé ci-devant, que le capitaine Chancellor remonta la rivière de la Duina; mais il n'est point dit qu'il arriva à Moscou par eau, ce qui eût été absurde.

On lit, dans l'*Histoire du Commerce de Venise*, que les Vénitiens avaient bâti le petit bourg qu'ils appelaient *Rana*, vers la mer Noire; et de là vient le proverbe vénitien, *ire a la Rana*. Les Génois s'en emparèrent depuis: cependant les remarques envoyées par M. de Stralemberg m'apprennent que les Génois bâtirent Rana.

Pour ce qui regarde les Lapons, il y a grande apparence que, s'étant mêlés avec quelques natifs du nord de la Finlande, leur sang a pu être altéré; mais j'ai vu, il y a vingt ans, chez le roi Stanislas, deux Lapons dont le roi Charles XII lui avait fait présent. Ils étaient probablement d'une race pure; leur beauté naturelle s'était parfaitement conservée, leur taille était de trois pieds et demi, leur visage plus large que long, des yeux très petits, des oreilles immenses. Ils ressemblaient à des hommes à peu près comme les singes. Il est vraisemblable que les Samoïèdes ont conservé toutes leurs graces, parce qu'ils n'ont pas eu l'occasion de se mêler

[1] Ce fut en 1520 ou 1521. R.

aux autres nations comme les Lapons ont fait. L'un et l'autre peuple paraît une production de la nature faite pour leur climat, comme leurs rangifères ou rennes. Un vrai Lapon, un vrai Samoïède, un rangifère, ont bien l'air de ne point venir d'ailleurs.

Si, du temps de ce Cosaque, qui, selon le baron de Stralemberg, découvrit et conquit la Sibérie avec six cents hommes, les chefs des Sibériens s'appelaient *tsars*, comment ce titre peut-il venir de césar? est-il probable qu'on se fût modelé en Sibérie sur l'empire romain?

Knès signifie-t-il originairement *duc*? Ce mot *duc*, aux dixième et onzième siècles, était absolument ignoré dans tout le Nord. *Knès* ne signifie-t-il pas *seigneur*? ne répond-il pas originairement au mot *baron*? n'appelait-on pas *knès* un possesseur d'une terre considérable? ne signifie-t-il pas *chef*, comme *mirza* ou *kan* le signifie? Les noms des dignités ne se rapportent exactement les uns aux autres en aucune langue.

Je suis bien aise que l'agriculture n'ait jamais été négligée en Russie; elle l'a beaucoup été en Angleterre, et encore plus en France; et ce n'est que depuis environ quatre-vingts ans que les Anglais ont su tirer de la terre tout ce qu'ils en pouvaient tirer. Leur terre est très fertile en froment, et cependant ce n'est que depuis peu de temps qu'ils sont parvenus à s'enrichir par l'agriculture; il a fallu que le gouvernement donnât des encouragemens à cet art, qui paraît très aisé et qui est très difficile.

Je suis fort surpris d'apprendre qu'il était permis de sortir de Russie, et que c'était uniquement par préjugé qu'on ne voyageait pas. Mais un vassal pouvait-il sortir sans la permission de son boyard? un boyard pouvait-il s'absenter sans la permission du czar?

Je voudrais savoir quel nom on donnait à l'assemblée des boyards qui élut Michel Fédérowitz. J'ai nommé cette assemblée *sénat*, en attendant que je sache quelle était sa vraie dénomination. Pourrait-on l'appeler *diète*, *convocation*? enfin, était-elle conforme ou contraire aux lois?

Quand une fois la coutume s'introduisit de tenir la bride du cheval du patriarche, cette coutume ne devint-elle pas une obligation, ainsi que l'usage de baiser la pantoufle du pape? et tout usage dans l'église ne se tourne-t-il pas en devoir?

La question la plus importante est de savoir s'il ne faudra pas glisser légèrement sur les événemens qui précèdent le règne de Pierre-le-Grand, afin de ne pas épuiser l'attention du lecteur qui est impatient de voir tout ce que ce grand homme a fait.

On suivra exactement les Mémoires envoyés. A l'égard de l'orthographe, on demande la permission de se conformer à l'usage de la langue dans laquelle on écrit; de ne point écrire *Moskwa*, mais *Mosca;* d'écrire Véronise[1], Moscou, Alexiovis, etc. On mettra au bas des pages les noms propres tels qu'on les prononce dans la langue russe.

N. B. Il serait nécessaire que je fusse instruit du temps où les diverses manufactures ont été établies, de la manière dont on s'y est pris, et des encouragemens qu'on leur a donnés.

CXXXIII.

A M. LE COMTE D'ALBARET. (A Turin.)

Aux Délices, 16 auguste.

L'oncle et la nièce, monsieur, devraient avoir répondu plus tôt à la lettre dont vous les avez honorés; mais l'oncle était malade, et la nièce apprenait son rôle. Vous êtes parti dans le temps où nous avions le plus besoin de vous. Nous avons un petit théâtre à Tourney; et, hors moi, tous les acteurs se portent bien. Tous vous regrettent, tous disent que sans vous on n'aura qu'une troupe médiocre, mais on vous regrette encore davantage dans la société; vous en fesiez l'agrément. La bonne compagnie de Turin, qui vous possède, ne vous permettra pas de la quitter pour venir nous voir. Nous le sentons avec douleur: mais si jamais vous revenez sur les bords de notre lac, n'oubliez pas ceux qui sont pénétrés pour vous de tous les sentimens que vous méritez.

Comptez-nous parmi ceux qui vous sont le plus dévoués, et soyez persuadé surtout de l'attachement tendre et respectueux du solitaire et du malade Voltaire.

[1] *Voyez l'Histoire de Russie.*

CXXXIV.

A M. L'ABBÉ COMTE DE BERNIS,

AU SUJET DE SA PROMOTION AU CARDINALAT.

A Soleure, du 19 auguste.

Le vieux Suisse, monseigneur, apprend dans ses tournées que cette tête qualifiée carrée par M. de Chavigny est ornée d'un bonnet qui lui sied très bien. Votre éminence doit être excédée des complimens qu'on lui a faits sur la couleur de son habit, que j'ai vue autrefois sur ses joues rebondies, et qui, je crois, y doit être encore.

Mes trente-huit confrères ont pu vous ennuyer, et c'est un devoir à quoi, moi trente-neuvième, je ne dois pas manquer. Je dois prendre plus de part qu'un autre à cette nouvelle agréable, puisque vous avez daigné honorer mon métier avant d'être de celui du cardinal de Richelieu. Je me souviendrai toujours, et je m'enorgueillirai que notre Mécène ait été Tibulle. Gentil Bernard doit en être bien fier aussi.

J'imagine que votre éminence n'a eu ni le temps ni la volonté peut-être de répondre à la proposition qu'on lui a faite sur l'Angleterre : si vous ne vous en souciez pas, je vous jure que je m'en soucie guère, et que tous mes vœux se bornent à vos succès. Je n'imagine pas comment quelques personnes ont pu soupçonner que mon cœur avait la faiblesse de pencher un peu pour qui vous savez, pour mon ancien ingrat; on ne laisse pas d'avoir de la politesse, mais on a de la mémoire, et on est attaché aussi vivement qu'inutilement à la bonne cause, qu'il n'appartient qu'à vous de défendre. Je ne suis pas, en

vérité, comme les trois quarts des Allemands : j'ai vu partout des éventails où l'on a peint l'aigle de Prusse mangeant une fleur de lis; le cheval d'Hanovre donnant un coup de pied au cul à M. de Richelieu; un courrier portant une bouteille d'eau de la reine d'Hongrie, de la part de l'impératrice, à madame de Pompadour. Mes nièces n'auront pas assurément de tels éventails à mes petites Délices où je retourne. On est Prussien à Genève comme ailleurs, et plus qu'ailleurs; mais quand vous aurez gagné quelque bonne bataille ou l'équivalent, tout le monde sera Français ou François.

Je ne sais pas si je me trompe, mais je suis convaincu qu'à la longue votre ministère sera heureux et grand, car vous avez deux choses qui avaient auparavant passé de mode, génie et constance. Pardonnez au vieux Suisse ses bavarderies. Que votre éminence lui conserve les bontés dont la belle Babet l'honorait. *Misce consiliis jocos.*

Agréez le profond et tendre respect d'un Suisse qui aime la France, et qui attend la gloire de la France de vous.

CXXXV.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Aux Délices, 22 auguste.

Un Cramer, mon cher maître, m'a dit de vos nouvelles, que vous vous portiez mieux que jamais, que vous vous souvenez encore de moi, et que vous voulez que j'envoie mon maigre visage pour mettre à côté de votre grosse face. Tout cela est-il vrai? et ma physionomie ne sera-t-elle point de contrebande? que faites-vous de tant de portraits? bientôt le Louvre ne les contiendra pas. Portez-vous bien et conservez-vous, voilà le grand point;

c'est peu de chose d'exister en peinture. Si j'avais un portrait de Cicéron, je l'encadrerais avec le vôtre. Mais pour moi, je ne serai tout au plus qu'avec Campistron ou Crébillon. Dites-moi, je vous prie, si, révérence parler, vous n'êtes pas notre doyen? Il me semble que cette sublime dignité roule entre M. le maréchal de Richelieu et vous.

J'ai bien une autre question à vous faire. Olivet n'est-il pas dans mon voisinage près de Saint-Claude? N'allez-vous jamais chez vous? Ne pourrait-on pas espérer de vous voir dans mon ermitage des Délices? Je mourrais content. *Interim vale et tuum discipulum ama.*

CXXXVI.

A M. PIERRE ROUSSEAU. (A Liége.)

A Lausanne, 24 auguste.

En revenant de Schvetzingen, château de monsieur l'électeur palatin, j'ai reçu à mon passage les deux lettres que vous avez bien voulu m'écrire. Il est vrai que les choses écrites à M. Darget, avec la liberté de l'amitié, ne devraient pas être publiques, et que ma lettre n'a pas été imprimée bien fidèlement; mais c'est là un des plus légers chagrins qu'on puisse avoir dans ce monde. Ces bagatelles sont confondues dans la foule des malheurs publics.

Je désire fort que la nécessité où l'on est de chercher des diversions à tant de désastres, ramène un peu les hommes aux belles lettres, qui sont consolantes. Votre journal sera continuellement une des plus agréables lectures qui puissent amuser les gens de goût. Je n'aurais guère que des fleurs très fanées à vous offrir pour votre parterre; et d'ailleurs, on dit qu'il y a des épines

qui blesseraient certains lecteurs délicats. Si jamais je fais des psaumes, je vous prierai d'en inonder votre livre; mais je le ferais tomber : en attendant je le lis avec un très grand plaisir.

CXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 auguste.

Me voilà rendu à mon ermitage des Délices, mon divin ange, après un voyage à la cour palatine, aussi agréable qu'il était nécessaire. Votre lettre, qui m'attendait, redouble le seul chagrin que je puisse avoir, en m'ôtant l'espérance de vous embrasser. Les tantes et les débarbouillées sont donc d'étranges personnes. Il ne faut pas songer à réformer des têtes aussi mal faites. D'ailleurs mes établissemens, et les dépenses considérables que j'y ai faites, ne me permettent pas de me transplanter. J'avais voulu acheter une terre, uniquement dans la vue d'avoir un bien solide que je pusse laisser à mes héritiers, comptant fort peu sur la nature des autres biens qui peuvent périr en un jour; mais cela est encore aussi difficile que de faire entendre raison à des dévotes.

Je me flatte que votre ami a parlé de lui-même; je serais fâché qu'on crût que je l'ai prié de faire cette démarche; mais je n'en aurais pas moins d'obligation à vos bontés et aux siennes. Vous avez donc aussi des coliques, mon respectable ami. Ce serait bien le cas de venir consulter Tronchin, en dépit des tantes; mais ces mêmes coliques vous empêchent de venir dans le temple d'Épidaure, et c'est ce qui me désespère. Je vous conjure de me mander des nouvelles de votre santé; ne

me laissez pas sans consolation. Madame Duboccage vous a donc montré notre *Femme qui a raison :* elle nous a amusés en Savoie; mais il se pourrait, à toute force, que le goût des Parisiens fût un peu différent de celui des Savoyards. Madame Denis ne m'a point encore fait voir vos commentaires critiques. Je ne crois pas, en général, que Fanime et madame Duru soient des personnes bien merveilleuses; elles peuvent avoir quelque succès par le mérite des actrices; mais entre le succès et la gloire, la différence est grande. Je connais des armées et des généraux qui n'ont eu ni l'un ni l'autre. Toutes les pièces des Français sont aujourd'hui sifflées de l'Europe. On dit que nous n'avons ni auteurs, ni acteurs, ni argent pour payer les places : nous voilà *in fece Romuli.* Où est le temps où l'on donnait *Iphigénie* au retour de la campagne de 1672 ?

Il ne faut songer qu'à vivre dans la retraite; et si les choses continuent à aller du même train, on n'aura plus même de quoi y vivre. Comment se porte madame d'Argental ?

Mille tendres respects à tous les anges.

Madame Denis et madame de Fontaine vous font mille complimens, et moi je suis pénétré de reconnaissance.

CXXXVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 1er septembre.

Mon cher et ancien ami, je reviens dans mes chères Délices, après un assez long voyage à la cour palatine. Je trouve, en arrivant, vos jolis vers, dans lesquels vous ne paraissez pas trop content de Paris; et je crois fermement que vous avez raison. Mais avez-vous, dans

votre Launai, un peu de société? Il me semble que la retraite n'est bonne qu'avec bonne compagnie.

Vous savez, mon cher Cideville,
Que ce fantôme ailé qu'on nomme *le bonheur*
N'habite ni les champs, ni la cour, ni la ville.
Il faudrait, nous dit-on, le trouver dans son cœur;
C'est un fort beau secret qu'on chercha d'âge en âge:
Le sage fuit des grands le dangereux appui;
Il court à la campagne, il y sèche d'ennui:
J'en suis bien fâché pour le sage.

Ce n'est pas des sages comme vous que je parle: je suis bien sûr que l'ennui n'approche pas plus de votre Launai que de mes Délices. Je prends acte surtout que je n'ai pas quitté mes pénates champêtres par inquiétude, pour aller chez l'électeur palatin par vanité. Je vous avouerai que j'ai mis dans cette cour, et entre les mains de l'électeur, une partie de mon bien, qu'on pille presque partout ailleurs. Il a bien voulu avoir la bonté de faire avec moi un petit traité qui me met en sûreté moi et les miens pour le reste de ma vie.

Le bon Horace dit:

Det vitam, det opes, æquum mi ipse parabo.

Il aurait dû ajouter *det amicos;* mais vous me direz que c'est notre affaire et non celle du ciel. C'est l'amitié de mes nièces qui fait de près le bonheur de ma vie; c'est la vôtre qui le fait de loin.

Excepto quod non simul esset cætera lætus.

Je vous ai souvent regretté, et votre souvenir m'a consolé. Vous n'êtes pas homme à franchir les Alpes, et à me venir voir sur les bords de mon lac, comme madame Duboccage; vous vous contentez de cueillir les fleurs

d'Anacréon dans vos jardins : vous n'allez pas chercher, comme elle, la couronne du Tasse au Capitole, *satis beatus unicis Sabinis.*

Adieu, mon cher et ancien ami ; mes deux nièces, toute ma famille, vous font les plus tendres complimens.

P. S. Eh bien, les Anglais ont donc quitté vos côtes normandes, nonobstant clameur de haro ! Est-il vrai qu'ils ont pris beaucoup de canons, de vaches, de filles et d'argent ? Le Canada va donc être entièrement perdu, le commerce ruiné, la marine anéantie, tout notre argent enterré en Allemagne ? Je vous trouve très heureux, mon cher Cideville, de posséder la terre de Launai. Je n'ai aux Délices que l'agréable, et vous possédez l'agréable et l'utile.

Beatus ille qui, procul *ridiculis*,
Fecunda rura bobus exercet suis !

CXXXIX.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 2 septembre.

Ritorno dalle sponde del Reno alle mie Delizie ; quì vedo la signora errante et amabile ; quì leggo, mio caro cigno di Padova, la vostra vezzosa lettera. Siete dunque adesso a Bologna *la grassa*, ed avete lasciato Venezia la ricca. E per tutti i santi, perchè non venire al nostro paese libero ? voi che vi dilettate nel viaggiare, voi che godete d' amici, d' applausi, di novi amori, dovunque andate. Vi è più facile di venire tra i pappafighi, che non è a me di andare fra i papimani. Ov' è la raccolta delle vostre leggiadre opere ? dove la potrò

io trovare? dove l' avete mandata? per qual via? non lo so. Aspetto li figliuoli per consolarmi dell' assenza del padre. Voi passate i vostri belli anni tra l' amore, e la virtù. Orazio vi direbbe :

> Quod tu inter scabiem tantam et contagia lucri
> Nil parvi sapias, et adhuc sublimia cures.

Ed il Petrarca soggiungerebbe,

> Non lasciar la magnanima tua impresa. »

La signora di Bentinck è, come il re di Prussia, condannata dal consiglio aulico, e questa povera Marfisa non è seguita da un esercito per difendersi.

Cette pauvre milady Blakaker, ou comtesse de Pimbesche, va encore plaider à Vienne. C'est bien dommage qu'une femme si aimable soit si malheureuse; mais je ne vois partout que des gens à plaindre, à commencer par le roi de France, l'impératrice, le roi de Prusse, ceux qui meurent à leur service, ceux qui s'y ruinent, et à finir par d'Argens.

> Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
> Fortunatus et ille Deos qui novit agrestes.

Le premier vers est pour vous, le second pour moi. Pour milady Montaigu, je doute que son ame soit à son aise; si vous la voyez, je vous supplie de lui présenter mes respects.

> Farewell, *flos Italiæ*, farewell, wise man
> Whose sagacity has found the secret
> To part from Argaleon without being
> Molested by him.

Si jamais vous repassez les Alpes, souvenez-vous de votre ancien ami, de votre ancien partisan le Suisse Voltaire.

CXL.

A M. COLLINI.

Aux Délices, 2 septembre.

Mon cher Collini, je n'ai que le temps de vous dire, en partant pour Lausanne, que ma lettre à Pierron a été lue par l'électeur; que la première place qui vaquera sera pour vous; mais vous savez qu'on attend quelquefois long-temps. Je vous assure que je ne négligerai aucune occasion de vous trouver quelque place qui vous convienne. Je vous prie de faire pour moi les plus tendres remerc[illegible]ens à M. l'Ammeister Langhans, dont je n'oublierai jamais les procédés charmans. Souvenez-vous de moi auprès de M. Schœpflin et de M. de Gervasi.

Si Marie-Thérèse et mes Russes ont quelques succès, ne me les laissez pas ignorer; il faut avoir de quoi se consoler de tout le mal qui nous arrive.

Quel est donc l'aimable Italien qui m'envoie des choses si agréables? Quel qu'il soit, je le remercie de tout mon cœur, et je lui dois autant d'estime que de reconnaissance.

CXLI.

A MADAME DUBOCCAGE.

Aux Délices, 3 septembre.

En revoyant, madame, mon petit ermitage, mon premier devoir est de vous remercier, vous et M. Duboccage, de l'honneur que vous avez bien voulu faire aux ermites. Je pourrais en concevoir bien de la vanité, je pourrais vous redire ici tout ce que vous avez entendu de Paris jusqu'à Rome; mais vous devez être

lasse de complimens. Permettez-moi seulement de vous dire que, malgré tous vos talens et tout votre mérite, je vous ai trouvée la femme du monde la plus simple, la plus aisée à vivre, la plus digne d'avoir des amis, quoique vous soyez très faite pour avoir mieux. Si l'intérêt que j'ai toujours pris, madame, à vos succès et à votre gloire, pouvait me donner quelques droits à votre amitié, j'oserais vous la demander instamment. Il y a grande apparence que je finirai dans la retraite une vieillesse infirme; mais ce sera pour moi une grande consolation de pouvoir compter sur la bienveillance d'une personne qui fait tant d'honneur à son siècle et à son sexe. Quel triste siècle, ma[illegible]e! et que la disette des talens en tout genre est effrayante! Je ne vois que des livres sur la guerre, et nous sommes battus partout; que des brochures sur la marine et sur le commerce, et notre commerce et notre marine s'anéantissent; que de fades raisonneurs qui ont peu d'esprit, et il n'y a pas un homme de génie. Notre siècle vit sur le crédit du siècle de Louis XIV. On parle, il est vrai, dans les pays étrangers, la langue que les Pascal, les Despréaux, les Bossuet, les Racine, les Molière, ont rendue universelle, et c'est dans notre propre langue qu'on dit aujourd'hui dans l'Europe que les Français dégénèrent. S'il y a quelque homme de mérite en France, il est persécuté. Diderot, d'Alembert, n'y trouvent que des ennemis. Helvétius a fait, dit-on, un excellent ouvrage, et on s'efforce de le rendre criminel. Il faut, madame, que le petit nombre des sages ne s'expose pas à la méchanceté des fous: il faut qu'ils vivent ensemble, et qu'ils fuient le public.

J'ai eu la faiblesse, madame, de laisser sortir de notre petit coin des Alpes cette *Femme qui a raison*. Si elle

avait raison, elle n'aurait pas fait le voyage de Paris: c'est un amusement de société; mais vous avez voulu la porter à M. d'Argental. J'ai été trop flatté de vos bontés pour résister à vos ordres; mais il faudra que cette bagatelle, qui a servi à nous amuser, reste dans les mains de nos amis. Je suis las du triste métier de paraître en public: cela est pardonnable dans le temps des illusions, et ce temps est passé pour moi. J'aime les Muses pour elles-mêmes, comme Fénelon voulait qu'on aimât Dieu; mais je redoute le public. Que revient-il de se commettre avec lui? de l'embarras, des tracasseries de comédiens, des jalousies d'auteurs, des critiques, des calomnies. On n'entend point à cent lieues le petit bruit des louanges; celui des sifflets est perçant, et porte au bout du monde. Pourquoi troubler mon repos, que j'ai cherché et que j'ai trouvé après tant d'orages?

Vos bontés pour moi sont plus précieuses sans doute que toute la petite fumée de la vaine gloire dont il n'arrive pas un atome dans mon ermitage; j'y ai vu la vraie gloire, quand je vous y ai possédée; je n'en veux pas d'autre.

Tous les habitans de notre retraite se joignent à moi, madame, pour vous dire combien vous êtes aimable. Conservez quelque bonté, je vous en conjure, pour le vieux Suisse Voltaire, à qui vous faites encore aimer la France, et qui est plein pour vous de respect, d'estime et de tous les sentimens que vous méritez.

CXLII.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 17 septembre.

Il faut reprendre où nous en étions, mon ancien ami. J'ai été un peu de temps par monts et par vaux; me

voilà rendu à ma famille et à mes amis, dans mes chères Délices. Que faites-vous? où êtes-vous? avez-vous reçu un manuscrit concernant la Russie, que M. l'abbé Menet doit vous avoir remis? Il y a un domestique de madame de Fontaine qui repartira bientôt pour notre lac; je vous serai très obligé d'envoyer le manuscrit chez elle. Je suppose que vous êtes toujours chez madame de Montmorenci, et que votre vie est douce et tranquille; j'en connais qui ne le sont pas. Je n'ai pas été précisément aux champs de Mars, mais j'étais assez près de ces vilains champs quand les Hanovriens battaient une aile de notre armée, prenaient Dusseldorff, et repassaient le Rhin à leur aise. Mes chers Russes sont venus depuis d'Archangel et d'Astracan pour se faire égorger à Custrin. Nous sommes malheureux sur terre et sur mer; et on dit que l'artillerie prussienne porte jusqu'à Paris, où elle estropie la main droite de nos payeurs des rentes. Je suis honteux d'être chez moi paix et aise, et d'avoir quelquefois vingt personnes à dîner, quand les trois quarts de l'Europe souffrent.

J'avais lu, dans un journal, que M. Helvétius a fait un livre sur l'Esprit, comme un seigneur qui chasse sur ses terres; un livre très bon, plein de littérature et de philosophie, approuvé par un premier commis des affaires étrangères; et j'apprends aujourd'hui qu'on a condamné ce livre, et qu'il le désavoue, comme un ouvrage dicté par le diable. Je voudrais bien lire ce livre, pour le condamner aussi : tâchez de me le procurer. Vous voyez sans doute quelquefois cet infernal Helvétius; demandez-lui son livre pour moi. Mais vous êtes un paresseux, un *perdigiorno;* vous n'en ferez rien. Je vous connais; allons, courage; remuez-vous un peu. Je suis aussi paresseux que vous, et je viens de faire trois

cents lieues. On dit que cela est fort sain, cependant je ne m'en porte pas mieux : une de vos lettres me fera probablement beaucoup de bien. Je suis toujours tout ébaubi d'être venu à mon âge avec une santé si maudite. Vous qui êtes, à peu de chose près, mon contemporain, et qui êtes gras comme un moine, n'oubliez pas le plus maigre des Suisses, qui vous aime de tout son cœur.

P. S. Qu'est-ce qu'un livre de Jean-Jacques contre la comédie? Jean-Jacques est-il devenu père de l'église?

CXLIII.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 20 septembre.

On ne sait plus que croire et que penser, madame. Hier, tout le monde avoue que les Russes ont été détruits; aujourd'hui, tout le monde avoue que les Russes sont ressuscités pour battre le roi de Prusse. La nouvelle vous sera venue de Paris de la défaite des Anglais auprès de Saint-Malo. C'est du baume sur la blessure que la perte de Louisbourg nous a faite. Je voudrais bien, en qualité de curieux, et encore plus d'homme pacifique, savoir ce que c'est que cet armistice entre M. le maréchal de Contades et M. le prince de Brunsvick ; je voudrais un armistice éternel entre les hommes.

Je vous remercie de tout mon cœur, madame, des petites coquetteries que vous faites en ma faveur en Lorraine. Vous savez combien j'aimerais une terre qui me rapprocherait de vous; mais M. de Fontenoi veut à présent vendre trois cent mille livres son Champignelle, qui ne rapporte pas plus de six mille livres de rente. Madame de Mirepoix et madame de Boufflers veulent

me vendre Craon; mais il est substitué, et ce marché est difficile à conclure.

Puisque Collini a l'honneur de vous faire quelquefois sa cour, je vous prie instamment, madame, de lui faire dire que je lui ai écrit deux fois par M. Turckeim, le banquier, et que j'ignore s'il a reçu mes lettres.

Madame Denis vous présente ses respects; autant en fait son oncle le Suisse. Il est plein de reconnaissance pour le petit mot dont vous l'avez honoré dans certaine lettre.

Portez-vous bien surtout.

CXLIV.

A M. VERNES.

23 septembre.

All that is, is right.

Voilà deux rois assassinés en deux ans, la moitié de l'Allemagne dévastée, quatre cent mille hommes massacrés, etc., etc., etc.

Quelques curieux disent que les révérends pères de la Compagnie de Jésus-Christ ont empoisonné le roi d'Espagne, et prétendent en avoir des preuves; *ipsi viderint.* Tout le monde crie dans les rues à Paris : *Mangeons du jésuite, mangeons du jésuite!* C'est dommage que ces paroles soient tirées d'un livre détestable qui semble supposer le péché originel et la chute de l'homme, que vous niez vous autres damnés de sociniens, qui niez aussi la chute d'Adam, la divinité du Verbe, la procession du Saint-Esprit, et l'enfer.

Nous sommes un peu brouillés pour les odes, cependant ma rapsodie sera à vos ordres; mais il faudra venir dîner quelque jour avec nous; car, tout soi-disant prêtre

que vous êtes, et tout orthodoxe que je suis, je vous aime de tout mon cœur.

Gratias ago du journaliste anglais; c'est un bon vivant.

CXLV.

A M. PILAVOINE. (A Surate.)

Aux Délices, près de Genève, le 25 septembre.

Je suis très flatté, monsieur, que vous ayez bien voulu, au fond de l'Asie, vous souvenir d'un ancien camarade. Vous me faites trop d'honneur de me qualifier de *bourgeois de Genève*. Tout amoureux que je suis de ma liberté, cette maîtresse ne m'a pas assez tourné la tête pour me faire renoncer à ma patrie. D'ailleurs, il faut être huguenot pour être citoyen de Genève; et ce n'est pas un si beau titre, pour qu'on doive y sacrifier sa religion; cela est bon pour Henri IV, quand il s'agit du royaume de France, et peut-être pour un électeur de Saxe, quand il veut être roi de Pologne; mais il n'est pas permis aux particuliers d'imiter les rois.

Il est vrai qu'étant fort malade, je me suis mis entre les mains du plus grand médecin de l'Europe, M. Tronchin, qui réside à Genève; je lui dois la vie. J'ai acheté dans son voisinage, moitié sur le territoire de France, moitié sur celui de Genève, un domaine assez agréable, dans le plus bel aspect de la nature. J'y loge ma famille, j'y reçois mes amis, j'y vis dans l'abondance et dans la liberté. J'imagine que vous en faites à peu près autant à Surate, du moins je le souhaite.

Vous auriez bien dû, en m'écrivant de si loin, m'apprendre si vous êtes content de votre sort; si vous avez une nombreuse famille; si votre santé est toujours ferme. Nous sommes à peu près du même âge, et nous ne

devons plus songer l'un et l'autre qu'à passer doucement le reste de nos jours. Le climat où je suis n'est pas si beau que celui de Surate; les bords de l'Inde doivent être plus fertiles que ceux du lac Léman. Vous devez avoir des ananas, et je n'ai que des pêches; mais il faut que chacun fasse son propre bonheur dans le climat où le ciel l'a placé.

Adieu, mon ancien camarade; je vous souhaite des jours longs et heureux, et suis de tout mon cœur, votre, etc.

CXLVI.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 2 octobre.

Vos nouvelles de Choisi, madame, ne sont pas des plus fidèles. On a imaginé à la cour de bien fausses consolations. Il est bien triste d'être réduit à feindre des victoires. Les combats du 26 et du 27 sont bons à mettre dans les *Mille et une Nuits*. Il est très certain que les Russes n'ont point paru apres leur défaite du 25, et il est bien clair que le roi de Prusse les a mis hors d'état de lui nuire de long-temps, puisqu'il est allé paisiblement secourir son frère et faire reculer l'armée autrichienne. Croiriez-vous que j'ai reçu deux lettres de lui depuis sa victoire? Je vous assure que son style est celui d'un vainqueur. Je doute fort qu'on ait tué trois mille hommes aux Anglais auprès de Saint-Malo; mais j'avoue que je le souhaite. Cela n'est pas humain; mais peut-on avoir pitié des pirates!

La paix n'est pas assurément prête à se faire. A combien Strasbourg est-il taxé? Pour nous, nous ne connaissons ni guerre, ni impôts. Nos Suisses sont sages et

heureux. J'ai bien la mine de ne les pas quitter, quoique la terre de Craon soit bien tentante.

Adieu, madame; je vous présente mes respects, à vous et à votre amie, et vous suis attaché pour ma vie.

CXLVII.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 3 octobre.

Urbis amator, credule Galle.

Vous êtes donc tous fous avec votre bataille du 26! Le fait est que les Russes ont perdu environ quinze mille hommes le 25, et n'avaient nulle envie de se battre le 26; que Frédéric, après les avoir vaincus, et les avoir mis hors d'état de pénétrer plus avant, a couru dégager son frère; qu'il a fait repasser les montagnes au comte de Daun, et qu'on est à peu près au même état où l'on était avant cette funeste guerre.

Maupertuis crèverait s'il savait que le roi son maître m'a écrit deux lettres depuis sa bataille de Custrin; mais je n'en suis ni enorgueilli ni séduit.

Les deux couplets sur le livre d'Helvétius sont assez jolis, mais il me paraît qu'en général il y a beaucoup d'injustice et bien peu de philosophie à taxer de matérialisme l'opinion que les sens sont les seules portes des idées. L'apôtre de la raison, le sage Locke, n'a pas dit autre chose; et Aristote l'avait dit avant lui. Le gros de votre nation ne sera jamais philosophe, quelque peine qu'on prenne à l'instruire.

J'ai reçu les manuscrits concernant la Russie; ce sont des anecdotes de médisance, et par conséquent cela n'entre pas dans mon plan.

Pour Jean-Jacques, il a beau écrire contre la comédie, tout Genève y court en foule. La ville de Calvin devient la ville des plaisirs et de la tolérance. Il est vrai que je ne vais presque jamais à Genève; mais on vient chez moi, ou plutôt chez mes nièces : mon ermitage est charmant dans la belle saison.

Je vous suis très obligé, mon cher et ancien ami, du livre[1] que vous me destinez. Le bruit qu'a fait ce livre m'a engagé à relire Locke. J'avoue qu'il est un peu diffus; mais il parlait à des esprits prévenus et ignorans, auxquels il fallait présenter la raison sous tous les aspects et sous toutes les formes. Je trouve que ce grand homme n'a pas encore la réputation qu'il mérite. C'est le seul métaphysicien raisonnable que je connaisse; et, après lui, je mets Hume.

Bonsoir; il est vrai que je me suis amusé avec *la Femme qui a raison;* mais c'est pour notre troupe, et non pour la vôtre : *Scurror mihi, non populo.*

Madras pris! quel conte! il n'y a que des La Bourdonnaie qui le prennent. Ils en ont été bien payés!

CXLVIII.

A M. DE FORMONT.

3 octobre.

Mon cher philosophe, votre souvenir m'enchante; vous êtes un gros et gras épicurien de Paris, et moi un maigre épicurien du lac de Genève; il est bon que les frères se donnent quelquefois signe de vie. Madame du Deffand est plus philosophe que nous deux, puisqu'elle supporte si constamment la privation de la vue, et qu'elle prend la vie en patience. Je m'intéresse tendrement,

[1] *De l'Esprit*, par M. Helvétius.

non pas à son bonheur, car ce fantôme n'existe pas, mais à toutes les consolations dont elle jouit, à tous les agrémens de son esprit, aux charmes de sa société délicieuse. Je voudrais bien en jouir, sans doute, de cette société délicieuse, j'entends de la vôtre et de la sienne; mais allez vous faire..... avec votre Paris; je ne l'aime point, je ne l'ai jamais aimé. Je suis cacochyme; il me faut des jardins, il me faut une maison agréable dont je ne sorte guère, et où l'on vienne: j'ai trouvé tout cela, j'ai trouvé les plaisirs de la ville et de la campagne réunis, et surtout la plus grande indépendance. Je ne connais pas d'état préférable au mien, il y aurait de la folie à vouloir en changer. Je ne sais si j'aurai cette folie; mais, au moins, c'est un mal dont je ne suis pas attaqué à présent, malgré toutes vos graces. Je ne regrette ni *Iphigénie en Crimée*, ni *Hypermnestre;* je crains seulement plus encore pour la perte des fonds publics que pour celle des talens; la compagnie des Indes, le commerce, la marine, me paraissent encore plus en décadence que le bon goût; jamais on n'a tant fait de livres sur la guerre, et jamais nos armes n'ont été plus malheureuses. J'ai trente volumes sur le commerce, et il dépérit. Ni les livres sur l'esprit et sur la matière, ni les arrêts du conseil sur ces livres, ne remédieront à tant de maux.

Que dites-vous de la défaite de mes Russes? C'est bien pis qu'à Narva; tout est mort, ou blessé, ou pris. Il y a eu trois batailles consécutives. Les Prussiens n'ont eu que trois mille hommes de tués; mais ils ont dix mille blessés au moins. Si le comte de Daun tombait sur eux dans ces circonstances, peut-être ferait-il aux Prussiens ce que ceux-ci ont fait aux Russes. Il y a une tragédie anglaise dans laquelle le souffleur vient annoncer à la fin

que tous les acteurs de la pièce ont été tués; cette cruelle guerre pourra bien finir de même.

Nota qu'il n'est pas vrai qu'on ait battu trois fois les Russes, comme on le dit; c'est bien assez d'une.

Présentez, je vous en prie, mes très tendres respects à madame du Deffand; et souvenez-vous quelquefois du vieux Suisse Voltaire qui vous aimera toujours.

CXLIX.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 4 octobre.

Que les Russes soient battus, mon cher et ancien ami, que Louisbourg soit pris, qu'Helvétius ait demandé pardon de son livre, qu'on débite à Paris de fausses nouvelles et de mauvais vers, que le parlement de Paris ait fait pendre un huissier pour avoir dit des sottises, ce n'est pas ce dont je m'inquiète, mais M. A.... de L....[1], et quatre années qu'il me doit, sont le grave sujet de ma lettre. Peut-être M. A.... me croit-il mort; peut-être l'est-il lui-même. S'il est en vie, où est-il? s'il est mort, où sont ses héritiers? Dans l'un et l'autre cas, à qui dois-je m'adresser pour vivre?

Pardonnez, mon ancien ami, à tant de questions. Je me trouve un peu embarrassé; j'ai essuyé coup sur coup plus d'une banqueroute.

Notre ami Horace dit tranquillement :

Det vitam, det opes, animum æquum mi ipse parabo.

Vraiment, je le crois bien. Voilà un grand effort! Il n'avait pas affaire à la famille de Samuel Bernard et a M. A.... de L..... Ce petit babouin crut faire un bon

[1] Le marquis de Lezeau. B. *Voy.* la Lettre du 28 de ce même mois.

marché avec moi, parce que j'étais fluet et maigre; *vivimus tamen*, et peut-être A.... *occidit* dans son marquisat.

Qu'il soit mort ou vivant, il me semble que j'ai besoin d'un honnête procureur normand. En connaîtriez-vous quelqu'un dont je pusse employer la prose?

Mais vous, que faites-vous dans votre jolie terre de Launai? bâtissez-vous? plantez-vous? avez-vous la faiblesse de regretter Paris? ne méprisez-vous pas la frivolité qui est l'ame de cette grande ville? Vous n'êtes pas de ceux qui ont besoin qu'on leur dise:

> ..... Omitte mirari beatæ
> Fumum et opes strepitumque Romæ.

Cependant, on dit que vous êtes encore à Paris; j'adresse ma lettre rue Saint-Pierre, pour vous être renvoyée à Launai, si vous avez le bonheur d'y être.

Adieu; je vous embrasse.

> Nisi quod non simul essem cætera lætus.

CL.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 17 octobre.

Et monsieur votre fils, madame, que devient-il? j'ai toujours peur; je vous prie de m'en dire des nouvelles. On parle de je ne sais quelles croquignoles que MM. de Hanovre nous ont données près de Harbourg. Monsieur votre fils est tout propre à s'être présenté là des premiers, et avoir fourré son nez plus avant qu'un autre. Je vous supplie, madame, de dissiper mes inquiétudes. Je vais à Lausanne dans le moment. Je voudrais bien que l'île Jard fût dans mon lac. C'est avec une douleur extrême que

j'envisage cette éternelle séparation. Avez-vous toujours la consolation de madame de Brumath? Je vous présente à toutes deux mes respects et mes regrets.

CLI.

A M. THIERIOT.

18 octobre.

M. Helvétius m'a envoyé son *Esprit*, mon ancien ami; ainsi vous voilà délivré du soin de me le faire parvenir: je ne veux pas avoir double esprit comme Élisée. Je suis peu au fait des cabales de votre Paris et de votre Versailles; j'ignore ce qui a excité un si grand soulèvement contre un philosophe estimable qui (à l'exemple de saint Matthieu) a quitté la finance pour suivre la vérité. Il ne s'agit, dans son livre, que de ces pauvres et inutiles vérités philosophiques, qui ne font tort à personne, qui sont lues par très peu de gens, et jugées par un plus petit nombre encore en connaissance de cause. Il y a tel homme dont la simple signature, mise au bas d'une pancarte mal écrite, fait plus de mal à une province que tous les livres des philosophes n'en pourront jamais causer; cependant ce sont ces philosophes, incapables de nuire, qu'on persécute.

Je ne suis pas de son avis en bien des choses, il s'en faut beaucoup; et, s'il m'avait consulté, je lui aurais conseillé de faire son livre autrement; mais, tel qu'il est, il y a beaucoup de bon, et je n'y vois rien de dangereux: on dira peut-être que j'ai les yeux gâtés.

Il faut qu'Helvétius ait quelques ennemis secrets qui aient dénoncé son livre aux sots, et qui aient animé les fanatiques. Dites-moi donc ce qui lui a attiré un tel orage; il y a cent choses beaucoup plus fortes dans l'*Esprit des lois*, et surtout dans les *Lettres persanes*. Le proverbe

est donc bien vrai, qu'il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.

Au lieu de me faire avoir cet *Esprit*, pourriez-vous avoir la charité de m'indiquer quelque bon atlas nouveau, bien fait, bien net, où mes vieux yeux vissent commodément le théâtre de la guerre et des misères humaines? Je n'ai que d'anciennes cartes de géographie; c'est peut-être le seul art dans lequel les derniers ouvrages sont toujours les meilleurs. Il n'en est pas de même, à ce que je vois, des pièces de théâtre, des romans, des vers, des ouvrages de morale, etc.

Je dicte ce rogaton, mon cher ami, parce que je suis un peu malade aujourd'hui; mais j'ai toujours assez de force pour vous assurer de ma main que je vous aime de tout mon cœur.

CLII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 28 octobre.

Mon cher et ancien ami, j'ai peur que vous n'ayez pas reçu un billet adressé dans la rue Saint-Pierre à Paris, et par renvoi à votre terre de Launai, si vous n'étiez pas dans la grande vilaine ville. Il s'agirait de savoir si votre marquis Angau de Lezeau est mort ou en vie; s'il a un domicile à Rouen; s'il faut écrire au château de Lezeau; où est ce beau château; en un mot, comment il faut faire pour se faire payer d'une dette de quatre années d'arrérages, de laquelle Angau ne me donne aucunes nouvelles. *Licet miscere seria cum jocis.* Il ne faut pas abandonner le demeurant: *Rem suam deserere turpissimum est*, dit Cicéron. Si Frédéric est aussi bien frotté qu'on le dit, je ferai relier ensemble l'*Histoire de Pyrrhus* et de *Picrochole :* la sienne est la fable du *Pot au lait.*

Écrivez-moi, je vous prie, mon cher et ancien ami, des nouvelles d'Angau de Lezeau, mais surtout des vôtres. Que dites-vous de l'*Esprit* d'Helvétius ?

Je vous embrasse tendrement.

CLIII.

A M. PESSELIER,

EMPLOYÉ DANS LES FERMES DU ROI.

Aux Délices, 30 octobre.

Enfin, monsieur, à force de recherches, j'ai découvert tout ce que je vous dois. Ce rouleau, dont vous m'avez favorisé, était à Lausanne depuis long-temps, avec des cartes géographiques et des estampes qu'on m'avait envoyées de Pétersbourg. J'ai fait tout revenir, et je me hâte de vous faire mes remercîmens. Je savais déja, par les vers agréables qu'on a imprimés de vous, avec quel succès vous cultivez les belles lettres, et j'avais vu dans l'*Encyclopédie* quelles sont vos profondes connaissances sur beaucoup d'objets utiles.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci,

voilà votre devise ; la mienne est : *Si placeo, tuum est.*

Mérope ne s'attendait pas à être traitée aussi honorablement que la finance. Le Parnasse et le Trésor royal vous ont bien de l'obligation. Vous avez un double droit à mon estime et à ma reconnaissance. Si j'étais contrôleur-général, vous auriez une pension ; et si je fesais encore des vers, je vous chanterais.

Recevez, monsieur, les assurances de l'attachement sincère du vieux Suisse V.

CLIV.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 1er novembre.

Il me paraît, madame, qu'on passe sa vie à voir des révolutions. L'année passée, au mois d'octobre, le roi de Prusse voulait se tuer. Il nous tua au mois de novembre. Il est détruit cette année en octobre. Nous verrons si nous serons battus le mois prochain. On appelle victoires complètes des actions qui sont des avantages médiocres. On chante des *Te Deum*, quand à peine il y a de quoi entonner un *De profundis*. On nous exagère de petits succès, et on nous accable de grands impôts.

On dit le monarque portugais blessé à l'épaule, le monarque espagnol blessé au cerveau, le roi, ou soi-disant tel, de Suède, gardé à vue, et celui de Pologne buvant et mangeant à nos dépens, tandis que les Prussiens boivent et mangent encore aux dépens des Saxons. Des autres rois je n'en parle pas. Portez-vous bien, madame, et voyez d'un œil toujours tranquille la sanglante tragédie et la ridicule comédie de ce monde. Je tremble toujours que quelque balle de fusil ne vienne balafrer le beau visage de monsieur votre fils, à qui je présente mes respects. Avez-vous le bonheur de posséder madame de Brumath ?

Voulez-vous bien permettre, madame, que je mette dans ce paquet un petit billet pour Collini, qui vous est attaché? Pardonnez cette liberté grande. En voici encore une autre. Je vous demande en grace, quand vous irez à Strasbourg, de vouloir bien dire au coureur qu'il aille, chemin fesant, laver la tête au banquier Turckeim, et

lui signifier que je meurs de faim s'il ne songe pas à moi. Pardon, madame; mais dans l'occasion on a recours à ce qu'on aime.

Mille tendres respects.

CLV.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 10 novembre.

Mon affaire avec le marquis A.... est fort sérieuse, mon cher et ancien ami; mais vous l'avez rendue si plaisante par votre aimable lettre, que je ne peux plus m'affliger. Le *constat de cadavere* me fait encore pouffer de rire. Je crois ce puant marquis bien en colère que je vive encore, et que j'aie douté de son existence. Ce petit gnome ne vous a donc pas répondu; je le ferai *ester à droit*, de pardieu, fût-ce dans Argentan en Basse-Normandie. Je vous suis doublement obligé de vos bons conseils et de vos bonnes plaisanteries.

Je vois qu'il n'est pas aisé de trouver un procureur honnête homme, encore moins un marquis qui paye ses dettes. Cet A.... doit être furieusement grand seigneur; car, non seulement il ne paye point ses créanciers, mais il ne daigne pas leur faire civilité. Cet A.... n'est point du tout poli.

Vous allez donc à Paris, mon cher ami, chercher le plaisir et ne le point trouver; jouir de la ville, et ne l'aimer ni ne l'estimer; et y attendre le moment de retourner à votre charmante terre. Pour moi, j'ai renoncé aux villes; j'ai acheté une assez bonne terre à deux lieues de mes Délices; je ne voyage que de l'une à l'autre; et, si j'entreprenais de plus grandes courses, ce ne serait que pour vous.

Le roi de Prusse m'écrit souvent qu'il voudrait être à ma place : je le crois bien ; la vie des philosophes est bien au dessus de celle des rois. Le maréchal de Daun et le greffier de l'Empire instrumentent toujours contre Frédéric. Les uns le vantent, les autres l'abhorrent; il n'a qu'un plaisir, c'est de faire parler de lui. J'ai cru autrefois que ce plaisir était quelque chose; mais je m'aperçois que c'est une sottise; il n'y a de bon que de vivre tranquille dans le sein de l'amitié. Je vous embrasse de tout mon cœur; madame Denis en fait autant.

CLVI.

A M. DIDEROT. (A Paris.)

Aux Délices, 16 novembre.

Je vous remercie du fond de mon cœur, monsieur, de votre attention et de votre nouvel ouvrage [1]. Il y a des choses tendres, vertueuses et d'un goût nouveau, comme dans tout ce que vous faites; mais permettez-moi de vous dire que je suis affligé de vous voir faire des pièces de théâtre qu'on ne met point au théâtre, autant que je suis fâché que Rousseau écrive contre la comédie, après avoir fait des comédies.

J'attends avec impatience votre nouveau tome de l'*Encyclopédie* : je m'intéresse bien vivement à ce grand ouvrage et à son auteur; vous méritiez d'avoir été mieux secondé. J'aurai la hardiesse de vouloir que l'article *Idolâtrie* soit de moi, s'il a passé, et j'aurais désiré que d'autres articles importans eussent été écrits avec la même passion pour la vérité. Nous étions indignés, l'autre jour, au mot *Enfer*, de lire que Moïse en a parlé: une fausseté si évidente révolte.

[1] *Le Père de Famille*, imprimé en 1758, et représenté en 1761. (*K.*)

Vingt articles de métaphysique, et en particulier celui d'*Ame*, sont traités d'une manière qui doit bien déplaire à votre cœur naïf et à votre esprit juste. Je me flatte que vous ne souffrirez plus des articles tels que celui de *Femme*, de *Fat*, etc., ni tant de vaines déclamations, ni tant de puérilités et de lieux communs sans principes, sans définitions, sans instructions. Jugez, à ma franchise, de l'intérêt que votre grande entreprise m'a inspiré.

Je n'ai pu, malgré cet intérêt, travailler beaucoup à votre nouveau tome. J'ai acheté, à deux lieues de mes Délices, une terre encore plus retirée, où je compte finir mes jours dans la tranquillité, mais où je me vois obligé de me donner beaucoup de soins les premières années. Ces soins sont amusans, et les travaux de la campagne me paraissent tenir à la philosophie : les bonnes expériences de physique sont celles de la culture de la terre. Dans cet heureux oubli d'un monde pervers et frivole, j'interromprai mes travaux avec joie quand vous me demanderez des articles intéressans dont d'autres personnes ne se seront point chargées.

Adieu, monsieur; honorez de quelque amitié un homme qui vous est attaché comme il voudrait que tous les philosophes le fussent, et qui est extrêmement sensible à tous vos talens.

CLVII.

A M. DE THIBOUVILLE.

Aux Délices, 20 novembre.

Madame Denis est malade, mon cher ami; je lui lis, d'une voix un peu cassée, vos histoires amoureuses d'Égypte et de Syrie [1]. Vous faites nos plaisirs dans notre

[1] Roman de M. de Thibouville, intitulé *Danger des Passions*. R.

retraite. Madame Denis est à la vérité un peu paresseuse; mais vous savez qu'une femme qui souffre sur sa chaise longue au pied des Alpes a peu de choses à mander: c'est à vous, qui êtes au milieu du fracas de Paris, au centre des nouvelles et des tracasseries, à consoler les malades solitaires par vos lettres. Nous avons renoncé au monde; mais nous l'aimerions si vous nous en parliez. Nous pensons qu'un homme qui écrit si bien les aventures syriaques et égyptiennes, pourrait nous égayer beaucoup avec les parisiennes; mais vous ne nous en dites jamais un mot: cela refroidit le zèle de madame Denis; elle dit qu'elle s'intéresse presque autant à ce qui se passe entre Mersbourg et Veissenfeld qu'à ce qui s'est fait à Memphis. Nous sommes consternés de la dernière aventure. Ma nièce croyait que cinquante mille Français pourraient la venger des quatre baïonnettes de Francfort. Elle s'est trompée.

Elle vous fait mille tendres complimens, et je vous renouvelle, du fond de mon cœur, les sentimens qui m'attachent à vous depuis si long-temps.

Nous avons une comédie nouvelle que nous jouerons à Lausanne: y voulez-vous un rôle?

CLVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Ferney, le 25 novembre; mais écrivez toujours aux Délices.

Votre amitié pour moi a donc la malice, mon cher ami, de tarabuster le marquis A...., et de lui faire sentir que quelquefois les plus grands seigneurs ne laissent pas d'être obligés de payer leurs dettes, malgré les grands services qu'ils rendent à l'état. Il ne veut pas m'écrire; vous verrez qu'il s'est rouillé en province. Cependant

un Bas-Normand peut hardiment écrire à un Suisse. Le petit bon homme de marquis veut donc me donner une assignation sur son Trésor royal, et, de quatre années, m'en payer une à cause des dépenses qu'il fait à la guerre! Je ferai signifier à monseigneur que je ne l'entends pas ainsi, et que, lui ayant joué le tour de vivre jusqu'à la fin de cette présente année, je veux être payé de mon *dû* ou *deu*. On écrivait autrefois *deu* ou *dub*, parce que dû est toujours *dubium;* mais *dû*, ou *deu*, ou *dub*, il faut qu'il paie ; et, point d'argent, point de Suisse. Et M. le surintendant Ledoux aura beau faire, je ferai brèche à son trésor, car je bâtis une terre, non pas un marquisat comme La Motte, non un palais comme le palais d'A...., mais une maison commode et rustique, où j'entre, il est vrai, par deux tours entre lesquelles il ne tient qu'à moi d'avoir un pont-levis, car j'ai des mâchicoulis et des meurtrières; et mes vassaux feront la guerre à La Motte-A.... *Licet miscere seria jocis*, mais il ne faut pas abandonner le demeurant; *rem suam deserere turpissimum est*, dit Cicéron.

Le fait est que j'ai acheté, à une lieue des Délices, une terre qui donne beaucoup de foin, de blé, de paille et d'avoine; et je suis à présent

Rusticus abnormis sapiens crassaque Minerva.

J'ai des chênes droits comme des pins, qui touchent le ciel, et qui rendraient grand service à notre marine, si nous en avions une. Ma seigneurie a d'aussi beaux droits que La Motte; et nous verrons, quand nous nous battrons, qui l'emportera.

Nunc itaque et versus et cætera ludicra pono.

Je sème avec le semoir; je fais des expériences de physique sur notre mère commune; mais j'ai bien de

la peine à réduire madame Denis au rôle de Cérès, de Pomone et de Flore; elle aimerait mieux, je crois, être Thalie à Paris; et moi, non; je suis idolâtre de la campagne, même en hiver. Allez à Paris; allez, vous qui ne pouvez encore vous défaire de vos passions.

Urbis amatorem Fuscum salvere jubemus
Ruris amatores.

L'ami des hommes, ce M. de Mirabeau qui parle, qui parle, qui parle, qui décide, qui tranche, qui aime tant le gouvernement féodal, qui fait tant d'écarts, qui se blouse si souvent, ce prétendu ami du genre humain, n'est mon fait que quand il dit : Aimez l'agriculture. Je rends grace à Dieu, et non à ce Mirabeau, qui m'a donné cette dernière passion. Eh bien, quittez donc votre aimable Launai pour Paris; mais retournez à Launai, et regrettez, comme moi, que Launai soit si loin de Ferney. Écrivez-nous quand vous serez à Paris; parlez-nous des sottises que vous y aurez vues, et aimez toujours vos deux amis du lac de Genève, qui vous aiment de tout leur cœur.

CLIX.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 4 décembre.

Monsieur, benedetto sia il cielo che v' a inspirato il gusto del più divino trastullo, che e i valenti uomini e le virtuose donne possano godere, quando sono più di due insieme.

Vous vous adressez tout juste à un homme qui ne rougit point à son âge de jouer encore la comédie avec ses amis. Nous avons à Lausanne un très joli théâtre;

j'en fais bâtir un à une terre que j'ai en France, à quelques lieues de la campagne où je suis à présent.

Les femmes se mettent comme elles veulent, sans beaucoup de dépense : surtout point de cornettes; un petit diadème de perles fausses, quelques rubans, des boucles ou un petit bonnet. Une femme, quand elle est jolie, est mieux coiffée pour un écu qu'une laide pour mille pistoles.

Questo sia detto per i viventi; vengo adesso ai morti. Quand j'ai fait jouer *Sémiramis*, j'ai fait placer l'ombre dans un coin, au fond du théâtre; elle montait par une estrade sans qu'on la vît monter; elle était entourée d'une gaze noire; tout dépend de la manière dont sont placées les lumières. Cela fait un effet terrible, quand tout est bien disposé, car

> Segnius irritant animos demissa per aurem
> Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus....

Vous me demandez, monsieur, si on doit entendre, au premier acte, les gémissemens de l'ombre de Ninus; je vous répondrai que, sans doute, on les entendrait sur un théâtre grec ou romain; mais je n'ai pas osé le risquer sur la scène de Paris, qui est plus remplie de petits-maîtres français à talons rouges, que de héros antiques : je ne conseillerais pas non plus qu'on hasardât cette nouveauté sur un petit théâtre resserré, qui ne laisse pas de place à l'illusion.

Le grand-prêtre Oroès ne donne point l'épée de Ninus à Arsace dans le premier acte; il la lui donne dans le quatrième : je sauvai à l'acteur l'embarras de ceindre une épée et d'ôter la sienne, en le fesant venir sans épée sur le théâtre.

Le tonnerre est aisément imité par le bruit d'une ou

deux roues dentelées qu'on fait mouvoir derrière la scène sur des planches; les éclairs se forment avec un peu d'orcanson.

Voilà, monsieur, tout ce que je peux répondre aux questions que vous avez bien voulu me faire; mais je ne pourrais jamais répondre dignement à l'honneur que je reçois de vous, ni vous exprimer assez les sentimens que je vous dois.

CLX.

A M. THIERIOT.

A Ferney, 6 décembre.

Ce Ferney dont je vous écris, mon ancien ami, est une terre au bord de ce lac que je ne puis abandonner; c'est le supplément des Délices. *Ex nitido fit rusticus.* Mais, au milieu de vingt maçons qui me rebâtissent un château, et parmi les laboureurs à qui je donne de nouvelles charrues à semoir, je n'oublie point mon atlas. Je veux avoir la terre entière présente à mes yeux dans ma petite retraite; et, tandis que je me promène des Délices à Ferney et à Lausanne, je veux que mes yeux se promènent sur la Lusace et sur la Bohème, sur Louisbourg et sur Pondichéri. *Di grazia,* amusez-vous à me faire un bel atlas, bien complet, bien relié; ayez la bonté de me l'envoyer, par le carrosse de Lyon, à mon ami Tronchin, non pas Tronchin l'inoculateur, mais Tronchin le banquier, qui m'est aussi utile que l'autre. Madame de Fontaine vous payera les déboursés que vous aurez eu la bonté de faire. Vous aimez les livres et vos amis; ainsi je compte vous servir à votre goût, en vous fesant exercer votre double métier d'obliger et de bouquiner. Je suis un peu mécontent des bouquins nouveaux; mais je me console *cum veterum libris.* Dites de moi: *Felix*

nimium, sua nam bona novit. Quelle nouvelle sottise avez-vous dans votre pays? *Interim, vale.*

CLXI.

A M. COLLINI.

Aux Délices, 14 décembre.

Mon cher Collini, j'ai encore écrit à monseigneur l'électeur palatin. Point de place vacante; il faut attendre. J'ai envoyé un ballot qui doit parvenir bientôt à M. Turckeim. Vous pouvez lui dire que ce ballot est pour vous, je le prie d'en payer les frais. C'est Cramer, libraire, qui l'a dépêché par les voitures embourbées de Suisse. Il contient trois exemplaires, un pour M. Langhans, et deux pour vous. Si les Français, les Autrichiens, les Russes et les Suédois ne piquent pas mieux leurs chiens, ils ne forceront point la proie qu'ils chassent; Freytag aura raison, et la peine de M. Langhans sera perdue.

Addio, mio Collini.

J'ai acquis deux belles terres en France, dans le pays de Gex, qui est un jardin continuel. Si jamais vous êtes las du Rhin, j'habite toujours près du lac.

CLXII.

A M. L'ÉVÊQUE D'ANNECY.

15 décembre.

Monseigneur, le curé d'un petit village nommé *Moëns*, voisin de ma terre, a suscité un procès à mes vassaux de Ferney; et ayant souvent quitté sa cure pour aller solliciter à Dijon, il a accablé aisément les cultivateurs uniquement occupés du travail qui soutient leur vie. Il

ur a fait pour quinze cents livres de frais, pendant u'ils labouraient leurs champs, et a eu la cruauté de ompter, parmi ses frais de justice, les voyages qu'il a its pour les ruiner. Vous savez mieux que moi, monigneur, combien, dès les premiers temps de l'église, s saints pères se sont élevés contre les ministres sacrés ui emploient aux affaires temporelles le temps desiné aux autels. Mais si on leur avait dit : Un prêtre est enu avec des sergens rançonner de pauvres familles, les forcer de vendre le seul pré qui nourrit tous leurs bestiaux, et ôter le lait à leurs enfans, qu'auraient dit les Jérôme, les Irenée, les Augustin? Voilà, monseigneur, ce que le curé de Moëns est venu faire à la porte de mon château, sans daigner même me venir parler : je lui ai envoyé dire que j'offrais de payer la plus grande partie de ce qu'il exige de mes communes, et il a répondu que cela ne satisfesait pas. Vous gémissez, sans doute, que des exemples si odieux soient donnés par des pasteurs catholiques, tandis qu'il n'y a pas un seul exemple qu'un pasteur protestant ait été en procès avec ses paroissiens. Il est humiliant pour nous, il le faut avouer, de voir dans les villages du territoire de Genève des pasteurs hérétiques qui sont au rang des plus savans hommes de l'Europe, qui possèdent les langues orientales, qui prêchent dans la leur avec éloquence, et qui, loin de poursuivre leurs paroissiens pour un arpent de seigle ou de vigne, sont leurs consolateurs et leurs pères : c'est une des raisons qui ont dépeuplé le canton que j'habite. Deux de mes jardiniers ont quitté, l'année précédente, notre religion pour embrasser la protestante; le village de Rosières avait trente-deux maisons, et n'en a plus qu'une; les villages de Magni et de Boisi ne sont plus que des déserts; Ferney est réduit à cinq familles,

nimium, sua nam bona novit. Quelle nouvelle sottise avez-vous dans votre pays? *Interim, vale.*

CLXI.

A M. COLLINI.

Aux Délices, 14 décembre.

Mon cher Collini, j'ai encore écrit à monseigneur l'électeur palatin. Point de place vacante; il faut attendre. J'ai envoyé un ballot qui doit parvenir bientôt à M. Turckeim. Vous pouvez lui dire que ce ballot est pour vous, je le prie d'en payer les frais. C'est Cramer, libraire, qui l'a dépêché par les voitures embourbées de Suisse. Il contient trois exemplaires, un pour M. Langhans, et deux pour vous. Si les Français, les Autrichiens, les Russes et les Suédois ne piquent pas mieux leurs chiens, ils ne forceront point la proie qu'ils chassent; Freytag aura raison, et la peine de M. Langhans sera perdue.

Addio, mio Collini.

J'ai acquis deux belles terres en France, dans le pays de Gex, qui est un jardin continuel. Si jamais vous êtes las du Rhin, j'habite toujours près du lac.

CLXII.

A M. L'ÉVÊQUE D'ANNECY.

15 décembre.

Monseigneur, le curé d'un petit village nommé *Moëns*, voisin de ma terre, a suscité un procès à mes vassaux de Ferney; et ayant souvent quitté sa cure pour aller solliciter à Dijon, il a accablé aisément les cultivateurs uniquement occupés du travail qui soutient leur vie. Il

leur a fait pour quinze cents livres de frais, pendant qu'ils labouraient leurs champs, et a eu la cruauté de compter, parmi ses frais de justice, les voyages qu'il a faits pour les ruiner. Vous savez mieux que moi, monseigneur, combien, dès les premiers temps de l'église, les saints pères se sont élevés contre les ministres sacrés qui emploient aux affaires temporelles le temps destiné aux autels. Mais si on leur avait dit : Un prêtre est venu avec des sergens rançonner de pauvres familles, les forcer de vendre le seul pré qui nourrit tous leurs bestiaux, et ôter le lait à leurs enfans, qu'auraient dit les Jérôme, les Irenée, les Augustin? Voilà, monseigneur, ce que le curé de Moëns est venu faire à la porte de mon château, sans daigner même me venir parler : je lui ai envoyé dire que j'offrais de payer la plus grande partie de ce qu'il exige de mes communes, et il a répondu que cela ne satisfesait pas. Vous gémissez, sans doute, que des exemples si odieux soient donnés par des pasteurs catholiques, tandis qu'il n'y a pas un seul exemple qu'un pasteur protestant ait été en procès avec ses paroissiens. Il est humiliant pour nous, il le faut avouer, de voir dans les villages du territoire de Genève des pasteurs hérétiques qui sont au rang des plus savans hommes de l'Europe, qui possèdent les langues orientales, qui prêchent dans la leur avec éloquence, et qui, loin de poursuivre leurs paroissiens pour un arpent de seigle ou de vigne, sont leurs consolateurs et leurs pères : c'est une des raisons qui ont dépeuplé le canton que j'habite. Deux de mes jardiniers ont quitté, l'année précédente, notre religion pour embrasser la protestante; le village de Rosières avait trente-deux maisons, et n'en a plus qu'une; les villages de Magni et de Boisi ne sont plus que des déserts; Ferney est réduit à cinq familles,

nimium, sua nam bona novit. Quelle nouvelle sottise avez-vous dans votre pays? *Interim, vale.*

CLXI.

A M. COLLINI.

Aux Délices, 14 décembre.

Mon cher Collini, j'ai encore écrit à monseigneur l'électeur palatin. Point de place vacante; il faut attendre. J'ai envoyé un ballot qui doit parvenir bientôt à M. Turckeim. Vous pouvez lui dire que ce ballot est pour vous, je le prie d'en payer les frais. C'est Cramer, libraire, qui l'a dépêché par les voitures embourbées de Suisse. Il contient trois exemplaires, un pour M. Langhans, et deux pour vous. Si les Français, les Autrichiens, les Russes et les Suédois ne piquent pas mieux leurs chiens, ils ne forceront point la proie qu'ils chassent; Freytag aura raison, et la peine de M. Langhans sera perdue.

Addio, mio Collini.

J'ai acquis deux belles terres en France, dans le pays de Gex, qui est un jardin continuel. Si jamais vous êtes las du Rhin, j'habite toujours près du lac.

CLXII.

A M. L'ÉVÊQUE D'ANNECY.

15 décembre.

Monseigneur, le curé d'un petit village nommé *Moëns*, voisin de ma terre, a suscité un procès à mes vassaux de Ferney; et ayant souvent quitté sa cure pour aller solliciter à Dijon, il a accablé aisément les cultivateurs uniquement occupés du travail qui soutient leur vie. Il

leur a fait pour quinze cents livres de frais, pendant qu'ils labouraient leurs champs, et a eu la cruauté de compter, parmi ses frais de justice, les voyages qu'il a faits pour les ruiner. Vous savez mieux que moi, monseigneur, combien, dès les premiers temps de l'église, les saints pères se sont élevés contre les ministres sacrés qui emploient aux affaires temporelles le temps destiné aux autels. Mais si on leur avait dit : Un prêtre est venu avec des sergens rançonner de pauvres familles, les forcer de vendre le seul pré qui nourrit tous leurs bestiaux, et ôter le lait à leurs enfans, qu'auraient dit les Jérôme, les Irenée, les Augustin? Voilà, monseigneur, ce que le curé de Moëns est venu faire à la porte de mon château, sans daigner même me venir parler : je lui ai envoyé dire que j'offrais de payer la plus grande partie de ce qu'il exige de mes communes, et il a répondu que cela ne satisfesait pas. Vous gémissez, sans doute, que des exemples si odieux soient donnés par des pasteurs catholiques, tandis qu'il n'y a pas un seul exemple qu'un pasteur protestant ait été en procès avec ses paroissiens. Il est humiliant pour nous, il le faut avouer, de voir dans les villages du territoire de Genève des pasteurs hérétiques qui sont au rang des plus savans hommes de l'Europe, qui possèdent les langues orientales, qui prêchent dans la leur avec éloquence, et qui, loin de poursuivre leurs paroissiens pour un arpent de seigle ou de vigne, sont leurs consolateurs et leurs pères : c'est une des raisons qui ont dépeuplé le canton que j'habite. Deux de mes jardiniers ont quitté, l'année précédente, notre religion pour embrasser la protestante; le village de Rosières avait trente-deux maisons, et n'en a plus qu'une; les villages de Magni et de Boisi ne sont plus que des déserts; Ferney est réduit à cinq familles,

nimium, sua nam bona novit. Quelle nouvelle sottise avez-vous dans votre pays? *Interim, vale.*

CLXI.

A M. COLLINI.

Aux Délices, 14 décembre.

Mon cher Collini, j'ai encore écrit à monseigneur l'électeur palatin. Point de place vacante; il faut attendre. J'ai envoyé un ballot qui doit parvenir bientôt à M. Turckeim. Vous pouvez lui dire que ce ballot est pour vous, je le prie d'en payer les frais. C'est Cramer, libraire, qui l'a dépêché par les voitures embourbées de Suisse. Il contient trois exemplaires, un pour M. Langhans, et deux pour vous. Si les Français, les Autrichiens, les Russes et les Suédois ne piquent pas mieux leurs chiens, ils ne forceront point la proie qu'ils chassent; Freytag aura raison, et la peine de M. Langhans sera perdue.

Addio, mio Collini.

J'ai acquis deux belles terres en France, dans le pays de Gex, qui est un jardin continuel. Si jamais vous êtes las du Rhin, j'habite toujours près du lac.

CLXII.

A M. L'ÉVÊQUE D'ANNECY.

15 décembre.

Monseigneur, le curé d'un petit village nommé *Moëns*, voisin de ma terre, a suscité un procès à mes vassaux de Ferney; et ayant souvent quitté sa cure pour aller solliciter à Dijon, il a accablé aisément les cultivateurs uniquement occupés du travail qui soutient leur vie. Il

leur a fait pour quinze cents livres de frais, pendant qu'ils labouraient leurs champs, et a eu la cruauté de compter, parmi ses frais de justice, les voyages qu'il a faits pour les ruiner. Vous savez mieux que moi, monseigneur, combien, dès les premiers temps de l'église, les saints pères se sont élevés contre les ministres sacrés qui emploient aux affaires temporelles le temps destiné aux autels. Mais si on leur avait dit : Un prêtre est venu avec des sergens rançonner de pauvres familles, les forcer de vendre le seul pré qui nourrit tous leurs bestiaux, et ôter le lait à leurs enfans, qu'auraient dit les Jérôme, les Irenée, les Augustin? Voilà, monseigneur, ce que le curé de Moëns est venu faire à la porte de mon château, sans daigner même me venir parler: je lui ai envoyé dire que j'offrais de payer la plus grande partie de ce qu'il exige de mes communes, et il a répondu que cela ne satisfesait pas. Vous gémissez, sans doute, que des exemples si odieux soient donnés par des pasteurs catholiques, tandis qu'il n'y a pas un seul exemple qu'un pasteur protestant ait été en procès avec ses paroissiens. Il est humiliant pour nous, il le faut avouer, de voir dans les villages du territoire de Genève des pasteurs hérétiques qui sont au rang des plus savans hommes de l'Europe, qui possèdent les langues orientales, qui prêchent dans la leur avec éloquence, et qui, loin de poursuivre leurs paroissiens pour un arpent de seigle ou de vigne, sont leurs consolateurs et leurs pères : c'est une des raisons qui ont dépeuplé le canton que j'habite. Deux de mes jardiniers ont quitté, l'année précédente, notre religion pour embrasser la protestante; le village de Rosières avait trente-deux maisons, et n'en a plus qu'une; les villages de Magni et de Boisi ne sont plus que des déserts; Ferney est réduit à cinq familles,

nimium, sua nam bona novit. Quelle nouvelle sottise avez-vous dans votre pays? *Interim, vale.*

CLXI.

A M. COLLINI.

Aux Délices, 14 décembre.

Mon cher Collini, j'ai encore écrit à monseigneur l'électeur palatin. Point de place vacante; il faut attendre. J'ai envoyé un ballot qui doit parvenir bientôt à M. Turckeim. Vous pouvez lui dire que ce ballot est pour vous, je le prie d'en payer les frais. C'est Cramer, libraire, qui l'a dépêché par les voitures embourbées de Suisse. Il contient trois exemplaires, un pour M. Langhans, et deux pour vous. Si les Français, les Autrichiens, les Russes et les Suédois ne piquent pas mieux leurs chiens, ils ne forceront point la proie qu'ils chassent; Freytag aura raison, et la peine de M. Langhans sera perdue.

Addio, mio Collini.

J'ai acquis deux belles terres en France, dans le pays de Gex, qui est un jardin continuel. Si jamais vous êtes las du Rhin, j'habite toujours près du lac.

CLXII.

A M. L'ÉVÊQUE D'ANNECY.

15 décembre.

Monseigneur, le curé d'un petit village nommé *Moëns*, voisin de ma terre, a suscité un procès à mes vassaux de Ferney; et ayant souvent quitté sa cure pour aller solliciter à Dijon, il a accablé aisément les cultivateurs uniquement occupés du travail qui soutient leur vie. Il

leur a fait pour quinze cents livres de frais, pendant qu'ils labouraient leurs champs, et a eu la cruauté de compter, parmi ses frais de justice, les voyages qu'il a faits pour les ruiner. Vous savez mieux que moi, monseigneur, combien, dès les premiers temps de l'église, les saints pères se sont élevés contre les ministres sacrés qui emploient aux affaires temporelles le temps destiné aux autels. Mais si on leur avait dit : Un prêtre est venu avec des sergens rançonner de pauvres familles, les forcer de vendre le seul pré qui nourrit tous leurs bestiaux, et ôter le lait à leurs enfans, qu'auraient dit les Jérôme, les Irenée, les Augustin? Voilà, monseigneur, ce que le curé de Moëns est venu faire à la porte de mon château, sans daigner même me venir parler : je lui ai envoyé dire que j'offrais de payer la plus grande partie de ce qu'il exige de mes communes, et il a répondu que cela ne satisfesait pas. Vous gémissez, sans doute, que des exemples si odieux soient donnés par des pasteurs catholiques, tandis qu'il n'y a pas un seul exemple qu'un pasteur protestant ait été en procès avec ses paroissiens. Il est humiliant pour nous, il le faut avouer, de voir dans les villages du territoire de Genève des pasteurs hérétiques qui sont au rang des plus savans hommes de l'Europe, qui possèdent les langues orientales, qui prêchent dans la leur avec éloquence, et qui, loin de poursuivre leurs paroissiens pour un arpent de seigle ou de vigne, sont leurs consolateurs et leurs pères : c'est une des raisons qui ont dépeuplé le canton que j'habite. Deux de mes jardiniers ont quitté, l'année précédente, notre religion pour embrasser la protestante; le village de Rosières avait trente-deux maisons, et n'en a plus qu'une; les villages de Magni et de Boisi ne sont plus que des déserts; Ferney est réduit à cinq familles,

ayant droit de commune, et ce sont ces cinq pauvres familles qu'un curé veut forcer d'abandonner leurs demeures pour aller chercher, sur le territoire de la florissante Genève, le pain qu'on leur dispute dans les chaumières de leurs pères. Je conjure votre zèle paternel, votre humanité, votre religion, non pas d'engager le curé de Moëns à se relâcher des droits que la chicane lui a donnés, cela est impossible; mais à ne pas user d'un droit si peu chrétien dans toute sa rigueur, à donner les délais que donnerait le procureur le plus insatiable, à se contenter de ma promesse que j'exécuterai aussitôt que mes malheureux vassaux auront rempli une formalité de justice préalable et nécessaire. J'attends de vous cette grace, ou plutôt cette justice.

Je suis, etc.

CLXIII.

A M. HELVÉTIUS.

17 décembre.

Vos vers semblent écrits par la main d'Apollon,
Vous n'en aurez pour fruit que ma reconnaissance.
Votre livre est dicté par la saine raison:
Partez vite, et quittez la France.

J'aurais pourtant, monsieur, quelques petits reproches à vous faire; mais le plus sensible, et qu'on vous a déja fait sans doute, c'est d'avoir mis l'amitié parmi les vilaines passions : elle n'était pas faite pour si mauvaise compagnie. Je suis plus affligé qu'un autre de votre tort. L'amitié, qui m'a accompagné au pied des Alpes, fait tout mon bonheur, et je désire passionnément la vôtre. Je vous avoue que le sort de votre livre dégoûte d'en faire. Je m'en tiens actuellement à être seigneur de paroisse, laboureur, maçon et jardinier; cela ne fait point d'ennemis. Les poëmes épiques, les tragédies et les livres

philosophiques rendent trop malheureux. Je vous embrasse de tout mon cœur; je vous aime de même, et je présente mes respects à la digne épouse d'un philosophe aimable.

CLXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 décembre.

Mon cher ange, vous étendez les deux bouts de vos ailes sur tous mes intérêts. Vous voulez que je vous voie et qu'*Oreste* réussisse; ce seraient là deux résurrections dont la première me serait bien plus chère que l'autre. Je suis un peu Lazare dans mon tombeau des Alpes. Je vous ai envoyé mon visage de Lazare il y a un an; et si vous tardez à le faire placer à l'Académie, sous la face grasse de Babet, bientôt je n'en aurai plus du tout à vous offrir. Je deviens plus que jamais pomme tapée. Ne comptez jamais de ma part sur un visage, mais sur le cœur le plus tendre, toujours vif, toujours neuf, toujours plein de vous.

Oui, sans doute, la scène de l'urne est très changée et très grecque; et croyez-moi, les Français, tout Français qu'ils sont, y reviendront comme les Italiens et les Anglais. Ce n'est qu'à la longue que les suffrages se réunissent sur certains ouvrages et sur certaines gens.

Il n'y avait, à mon sens, autre chose à reprendre que l'instinct trop violent de la nature, dans la scène de reconnaissance; et pour rendre cet instinct plus vraisemblable et plus attendrissant, il n'y a qu'un vers à changer. Électre dit :

D'où vient qu'il s'attendrit? je l'entends qui soupire.

Voici ce qu'il faut mettre à la place :

ORESTE.

O malheureuse Électre !

ÉLECTRE.

Il me nomme, il soupire !

Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire ? etc.

A l'égard de la fin, plus j'y pense, plus je crois qu'il faut la laisser comme elle est; et je suis très persuadé, étant hors de l'ivresse de la composition, de l'amour-propre et de la guerre du parterre, que cette pièce bien jouée serait reçue comme *Sémiramis*, qui manqua d'abord son coup, et qui fait aujourd'hui son effet. Ce serait une consolation pour moi, et de la gloire pour vous, si vous forciez le public à être juste.

Pour *Fanime*, il y a long-temps que j'y ai donné les coups de pinceau que vous vouliez, et je vous l'enverrais sur-le-champ, si vous me promettiez que les comédiens n'auraient pas l'insolence d'y rien changer. Ils furent sur le point de faire tomber *l'Orphelin de la Chine*, en retranchant une scène nécessaire qu'ils ont été obligés de remettre. Ils allèrent jusqu'à donner à un confident un nom qui est hébreu : vous sentez combien cela irrite et décourage. *La Femme qui a raison* est dans le même cas; mais je vous avoue que j'aime mieux cent fois labourer mes terres, comme je fais, que de me voir exposé à l'humiliation d'être corrigé et gâté par des comédiens.

Quand je parle de labourer la terre, je parle très à la lettre. Je me sers du nouveau semoir avec succès, et je force notre mère commune à donner moitié plus qu'elle ne donnait. Vous souvenez-vous que, quand je me fis Suisse, le président Debrosses vous parla de me loger dans un château qu'il a entre la France et Genève?

Son château était une masure faite pour des hiboux; un comté, mais à faire rire; un jardin, mais où il n'y avait que des colimaçons et des taupes; des vignes sans raisin, des campagnes sans blé, et des étables sans vaches. Il y a de tout actuellement, parce que j'ai acheté son pauvre comté par bail emphytéotique, ce qui, joint à Ferney, compose une grande étendue de pays qu'on peut rendre aisément fertile et agréable. Ces deux terres touchent presque à mes Délices. Je me suis fait un assez joli royaume dans une république. Je quitterai mon royaume pour venir vous embrasser, mon cher et respectable ami; mais je ne le quitterais pas assurément pour aucun autre avantage, quel qu'il pût être.

Ne pensez-vous pas que, vu le temps qui court, il vaut mieux avoir de beaux blés, des vignes, des bois, des taureaux et des vaches, et lire *les Géorgiques*, que d'avoir des billets de la quatrième loterie, des annuités premières et secondes, des billets sur les fermes, et même des comptes à faire à Cadix? Qu'en dites-vous? *Et de Babeta, quïd? et quid de rege hispano?* et des nouvelles destructions qu'on nous promet pour l'année prochaine?

Prenez du lait, madame; engraissez, dormez, et que tous les anges se portent bien.

Je fais tout ce que M. le comte de La Marche exige, j'écrirai à Monin. J'écris en droiture à 545, qui a daigné m'écrire.

Je vous remercie tendrement.

CLXV.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF. (A Moscou.)

24 décembre.

Monsieur, j'eus l'honneur de vous écrire, il y a quatre ou cinq jours [1]; j'ai reçu le 21 de décembre la lettre dont vous m'honorez, du 23 d'octobre, et je ne sais a quoi attribuer un si long retardement. Je vous réitère mes prières, et je vous fais mes très humbles remercîmens sur vos nouveaux mémoires; vous les intitulez: *Réponses à mes objections;* permettez-moi d'abord de dire à votre excellence que je n'ai jamais d'objections à faire aux instructions qu'elle veut bien me donner; que je fais simplement des questions, et que je demande des éclaircissemens à l'homme du monde qui me paraît le plus savant dans l'histoire.

Nous ne sommes encore qu'à l'avenue du grand palais que vous voulez bâtir par mes mains, et dont vous me tracez l'ordonnance. Il y a, dans cette avenue, quelques terres incultes, quelques déserts qu'il faut passer vite. Il est moins question de savoir d'où vient le mot de *tsar* que de faire voir que Pierre Ier a été le plus grand des tsars. Je me garderai bien de mettre en question si le blé de la Livonie vaut mieux que celui de la Carélie; j'observerai seulement ici, monsieur, que l'agriculture a été très négligée dans toute l'Europe jusqu'à nos jours.

L'Angleterre, dont vous me parlez, est un des pays les plus fertiles en blé; cependant ce n'est que depuis quelques années que les Anglais ont su en faire un objet de commerce immense. La nouvelle charrue et le semoir

[1] Le 16.

sont d'une utilité qui semble devoir désormais prévenir toutes les disettes. J'en ai vu beaucoup d'expériences, et je m'en sers avec succès dans deux de mes terres en France, dans le voisinage de Genève. Vous voyez par là que les arts ne se perfectionnent qu'à la longue; et je vois aussi quelles obligations votre empire doit avoir à Pierre-le-Grand, qui lui a donné plusieurs arts, et qui en a perfectionné quelques uns.

Je me servirai du mot de *russien*, si vous le voulez; mais je vous supplie de considérer qu'il ressemble trop à *prussien*, et qu'il en paraît un diminutif; ce qui ne s'accorde pas avec la dignité de votre empire. Les Prussiens s'appelaient autrefois *Borusses*, comme vous le savez, et, par cette dénomination, ils paraissaient subordonnés aux *Russes*. Le mot de *russe* a d'ailleurs quelque chose de plus ferme, de plus noble, de plus original que celui de *russien;* ajoutez que *russien* ressemble trop à un terme très désagréable dans notre langue, qui est celui de *ruffien;* et la plupart de nos dames prononçant les deux *ss* comme les *ff*, il en résulte une équivoque indécente qu'il faut éviter.

Après toutes ces représentations, j'en passerai par ce que vous voudrez; mais le grand point, monsieur, l'objet important et indispensable devant lequel presque tous les autres disparaissent, est le détail de tout ce qu'a fait Pierre-le-Grand d'utile et d'héroïque. Vous ne pouvez me donner trop d'instructions sur le bien qu'il a fait au genre humain. La plupart des gens de lettres de l'Europe me reprochent déja que je vais faire un panégyrique et jouer le rôle d'un flatteur; il faut leur fermer la bouche en leur fesant voir que je n'écris que des vérités utiles aux hommes.

J'espère aussi, monsieur, que vous voudrez bien

me faire parvenir des Mémoires fidèles sur les guerres entreprises par Pierre Ier, sur ses belles actions, sur celles de vos compatriotes, en un mot, sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de l'empire et à la vôtre.

CLXVI.

A M. THIERIOT.

A Lausanne, 24 décembre.

Vous vous trompez, mon ancien ami, j'ai quatre pates au lieu de deux, un pied à Lausanne, dans une très belle maison pour l'hiver; un pied aux Délices, près de Genève, où la bonne compagnie vient me voir; voilà pour les pieds de devant; ceux de derrière sont à Ferney et dans le comté de Tourney, que j'ai acheté par bail emphytéotique du président Debrosses.

M. Crommelin se trompe beaucoup davantage sur tous les points. La terre de Ferney est aussi bonne qu'elle a été négligée; j'y bâtis un assez beau château; j'ai chez moi la pierre et le bois; le marbre me vient par le lac de Genève. Je me suis fait, dans le plus joli pays de la terre, trois domaines qui se touchent. J'ai arrondi tout d'un coup la terre de Ferney par des acquisitions utiles. Le tout monte à la valeur de plus de dix mille livres de rente, et m'en épargne plus de vingt, puisque ces trois terres défrayent presque une maison où j'ai plus de trente personnes et plus de douze chevaux à nourrir.

Nave ferar parva an magna, ferar unus et idem.

Je vivrais très bien comme vous, mon ancien ami, avec cent écus par mois; mais madame Denis, l'héroïne de l'amitié, et la victime de Francfort, mérite des palais,

des cuisiniers, des équipages, grande chère et beau feu. Vous faites très sagement d'appuyer votre philosophie de deux cents écus de rente de plus.

Imbecilla volet tractari mollior ætas.

Et il vous faut :

Mundus victus non deficiente crumena.

Nous serons plus heureux, vous et moi, dans notre sphère, que des ministres exilés, peut-être même que des ministres en place. Jouissez de votre doux loisir, moi je jouirai de mes très douces occupations, de mes charrues à semoir, de mes taureaux, de mes vaches.

Hanc vitam in terris Saturnus agebat.

Quel fracas pour le livre de M. Helvétius ! voilà bien du bruit pour une omelette ! quelle pitié ! quel mal peut faire un livre lu par quelques philosophes ? J'aurais pu me plaindre de ce livre, et je sais à qui je dois certaine affectation de me mettre à côté de certaines gens ; mais je ne me plains que de la manière dont l'auteur traite l'amitié, la plus consolante de toutes les vertus.

Envoyez-moi, je vous prie, cette abominable justification de la Saint-Barthélemi ; j'ai acheté un ours, je mettrai ce livre dans sa cage. Quoi ! on persécute M. Helvétius, et on souffre des monstres !

Je ne connais point Jeanne, je ne sais ce que c'est ; mais je me prépare à mettre en ordre les matériaux qu'on m'envoie de Russie, pour bâtir le monument de Pierre le créateur, et j'aime encore mieux bâtir mon château.

Je vous remercie tendrement des cartes de ce malheureux univers. *Tuus V.*

CLXVII.

A M. SAURIN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Aux Délices, 27 décembre.

Ah, ah! vous êtes donc de notre tripot, et vous faites de beaux vers, monsieur le philosophe? je vous en félicite et vous en remercie. Les prêtres d'Isis n'ont pas beau jeu avec vous; l'archevêque de Memphis vous lâchera un mandement, et les jésuites de Tanis vous demanderont une rétractation. Quelle est donc cette *Adèle* dont vous parlez? est-ce qu'il y a eu une *Adèle*?

Dites-moi, je vous prie, ce que devient M. Helvétius. J'aurais un peu à me plaindre de son livre si j'avais plus d'amour-propre que d'amitié. Je suis indigné de la persécution qu'il éprouve.

Non seulement l'article en question est imprimé dans la seconde édition des Cramer, mais il a excité la bile des vieux pasteurs de Lausanne. Un prêtre, plus prêtre que ceux de Memphis, a écrit un libelle à cette occasion : les ministres se sont assemblés; ils ont censuré les trois bons et honnêtes pasteurs que j'avais fait signer en votre faveur. Je les ai tous fait taire. Les avoyers de Berne ont fait sentir leur indignation à l'auteur du libelle contre la mémoire de votre illustre père, et nous sommes demeurés, votre honneur et moi, maîtres du champ de bataille. Au reste, je suis devenu laboureur, vigneron et berger; cela vaut cent fois mieux que d'être à Paris homme de lettres.

Je vous embrasse du fond de mon tombeau et de mon bonheur.

CLXVIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 27 décembre.

J'apprends, madame, que votre ami et votre philosophe Formont a quitté ce vilain monde. Je ne le plains pas; je vous plains d'être privée d'une consolation qui vous était nécessaire. Vous ne manquerez jamais d'amis à moins que vous ne deveniez muette; mais les anciens amis sont les seuls qui tiennent au fond de notre être, les autres ne les remplacent qu'à moitié.

Je ne vous écris presque jamais, madame, parce que je suis mort et enterré entre les Alpes et le mont Jura; mais, du fond de mon tombeau, je m'intéresse à vous comme si je vous voyais tous les jours. Je m'aperçois bien qu'il n'y a que les morts d'heureux.

J'entends parler quelquefois des révolutions de la cour, et de tant de ministres qui passent en revue rapidement, comme dans une lanterne magique. Mille murmures viennent jusqu'à moi, et me confirment dans l'idée que le repos est le vrai bien, et que la campagne est le vrai séjour de l'homme.

Le roi de Prusse me mande quelquefois que je suis plus heureux que lui; il a vraiment grande raison; c'est même la seule manière dont j'ai voulu me venger de son procédé avec ma nièce et avec moi. La douceur de ma retraite, madame, sera augmentée, en recevant une lettre que vous aurez dictée; vous m'apprendrez si vous daignez toujours vous souvenir d'un des plus anciens serviteurs qui vous restent.

Vous voyez, sans doute, souvent M. le président Hénault; l'estime véritable et tendre que j'ai toujours

eue pour lui me fait souhaiter passionnément qu'il ne m'oublie pas.

Je ne vous reverrai jamais, madame; j'ai acheté des terres considérables autour de ma retraite; j'ai agrandi mon sépulcre. Vivez aussi heureusement qu'il est possible; ayez la bonté de m'en dire des nouvelles. Vous êtes-vous fait lire *le Père de Famille?* cela n'est-il pas bien comique? Par ma foi, notre siècle est un pauvre siècle auprès de celui de Louis XIV; mille raisonneurs, et pas un seul homme de génie; plus de graces, plus de gaieté; la disette d'hommes en tout genre fait pitié; la France subsistera: mais sa gloire, mais son bonheur, son ancienne supériorité..... qu'est-ce que tout cela deviendra?

Digérez, madame, conversez, prenez patience, et recevez, avec votre ancienne amitié, les assurances tendres et respectueuses de l'attachement du Suisse Voltaire.

CLXIX.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 27 décembre.

Êtes-vous à Lausanne? êtes-vous à Ussières, mon cher philosophe? Je vois que cette année vous vous passerez de comédies, il faudra vous en tenir aux sermons; mais franchement je crois que nos acteurs valent mieux que vos prédicateurs. Dites-moi par quel hasard malheureux vous vous avisez d'avoir un beau-frère catéchiste à V***? Comment diable peut-on avoir un beau-frère catéchiste! Le pis est qu'on dit que ce beau-frère ne sait point son catéchisme. C'est lui qui est l'auteur d'un libelle contre les vivans et les morts, inséré dans le délicat *Mercure suisse;* en ce cas, vous devez lui faire signifier que vous

n'êtes plus son beau-frère, attendu que vous laissez les morts pour ce qu'ils sont, et que vous êtes très aimable avec les vivans. On dit encore qu'un de vos libraires de Lausanne a imprimé des lettres sous mon nom, et qu'il les a envoyées vendre à Paris. Il me paraît qu'on fait argent de tout; ne serait-ce point M. Grasset à qui le feu pape donna ses divins ouvrages, qui serait l'auteur de cette nouvelle friponnerie? Il ne me reste que de le prier à dîner, dans un de mes castels, et de le faire pendre au fruit. J'ai heureusement haute justice chez moi; je ne l'ai pas moyenne chez vous, et si M. Grasset veut être pendu, il faut qu'il ait la bonté de faire chez moi un petit voyage. Franchement, je vois que j'ai fait à merveille d'avoir des créneaux et des mâchicoulis; j'étais trop exposé aux prêtres et aux libraires. Cependant, malgré les beaux-frères et les Grasset, je viendrai vous voir le plus tôt que je pourrai, vous et votre philosophe de femme, à qui je présente mes hommages.

Je crois qu'on a payé à M. Steiguer les *Bavards anglais* qu'il a eu la bonté de faire venir pour moi.

CLXX.

A M. VERNES.

Le.....

J'ai lu enfin *Candide:* il faut avoir perdu le sens pour m'attribuer cette coïonnerie; j'ai, Dieu merci, de meilleures occupations. Si je pouvais excuser jamais l'inquisition, je pardonnerais aux inquisiteurs du Portugal d'avoir pendu le raisonneur Pangloss pour avoir soutenu l'optimisme. En effet, cet optimisme détruit visiblement les fondemens de notre sainte religion; il mène à la fatalité; il fait regarder la chute de l'homme comme une fable, et la malédiction prononcée par Dieu même

contre la terre, comme vaine. C'est le sentiment de toutes les personnes religieuses et instruites; elles regardent l'optimisme comme une impiété affreuse.

Pour moi, qui suis plus modéré, je ferais grace à cet optimisme, pourvu que ceux qui soutiennent ce système ajoutassent qu'ils croient que Dieu, dans une autre vie, nous donnera, selon sa miséricorde, le bien dont il nous prive en ce monde, selon sa justice. C'est l'éternité à venir qui fait l'optimisme, et non le moment présent.

Vous êtes bien jeune pour penser à cette éternité, et j'en approche.

Je vous souhaite le bien-être dans cette vie et dans l'autre.

P. S. Tâchez, mon prêtre aimable, de savoir et de me dire s'il n'y a pas, au moins, cinq cents familles françaises dans Genève. Pourquoi ce monstre de Caveyrac dit-il qu'il n'y en a pas cinquante? Il faut confondre cet envoyé du diable, qui veut justifier la Saint-Barthélemi, et les cruautés exercées dans la révocation de l'édit de Nantes.

CLXXI.

A MADAME DUBOCCAGE.

Aux Délices, 27 décembre.

Il est vrai, madame, qu'un jour, en me promenant dans les tristes campagnes de Berne avec un illustrissime et excellentissime avoyer de la république, on avait aposté le graveur de cette république, qui me dessina. Mais comme les armes de nosseigneurs sont un ours, il ne crut pas pouvoir mieux faire que de me donner la figure de cet animal. Il me dessina ours, me grava ours. Comment ce beau chef-d'œuvre est-il tombé entre

vos belles mains ? Pour vous, madame, quand on vous grave, c'est sur les Graces, c'est sur Minerve qu'on prend son modèle.

Dans ce charmant assemblage
L'ignorant, le connaisseur,
L'ami, l'amant, l'amateur
Reconnaissent Duboccage

Je suis très touché de la mort de Formont, car je ne me suis point endurci le cœur entre les Alpes et le mont Jura.

Je l'aimais, tout paresseux qu'il était. Pour moi, j'achève le peu de jours qui me restent, dans une retraite heureuse. Je rends le pain bénit dans mes paroisses; je laboure mes champs avec la nouvelle charrue; je bâtis, *nel gusto italiano;* je plante sans espérer de voir l'ombrage de mes arbres, et je n'ai trouvé de félicité que dans ce train de vie. Je vous avoue que je trouve l'acharnement contre Helvétius aussi ridicule que celui avec lequel on poursuivit *le Peuple de Dieu* de ce père Berruyer. Il n'y a qu'à ne rien dire. Les livres ne font ni bien ni mal. Cinq ou six cents oisifs, parmi vingt millions d'hommes, les lisent et les oublient. *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.* Quand on a le sang un peu allumé, et qu'on est de loisir, on a la rage d'écrire. Quelques prêtres atrabilaires, quelques clercs ont la rage de censurer. On se moque de tout cela dans la vieillesse, et on vit pour soi. J'avoue que les fatras de ce siècle sont bien lourds. Tout nous dit que le siècle de Louis XIV était un étrange siècle. Vous, madame, qui êtes l'honneur du nôtre, conservez vos bontés pour l'habitant des Alpes qui connaît tout votre mérite, et qui est au nombre des étrangers vos admirateurs.

Mille amitiés, je vous en prie, à M. Duboccage.

Mes nièces et moi nous baisons humblement les feuilles de vos lauriers.

CLXXII.

A M. DE BRENLES

Aux Délices, décembre.

. . . . . Agréable colère,
Digne ressentiment à votre ami bien doux.

Je suis enchanté, mon cher ami, de savoir que tous vos beaux-frères sont dignes de l'être. Quoi ! vous avez trois beaux-frères prêtres, et tous trois honnêtes gens ! vous êtes un homme unique. Le prêtre qui m'avait dit que le catéchiste de V*** ne savait pas son catéchisme est tombé là dans une grande erreur, mais il n'est pas coupable de malice : *Errare humanum est, sed perseverare diabolicum aut sacerdotale.* On m'a mandé aussi qu'il y avait eu une cabale sacerdotale contre notre ami P***, et qu'on avait pris pour le mortifier la main de l'auteur du libelle. Il paraît qu'à Lausanne l'oisiveté est la mère du vice; je ne parle pas des laïques; les gens du monde sont honnêtes gens. *Nota bene* que parmi eux je ne compte point les libraires.

Oui, les Anglais sont des bavards; leurs livres sont trop longs. Bolingbroke, Shaftesbury auraient éclairé le genre humain, s'ils n'avaient pas noyé la vérité dans des livres qui lassent la patience des gens les mieux intentionnés.

Cependant il y a beaucoup de profit à faire avec eux.

Apres tout, mon cher ami, ils ne nous disent que ce que nous savons, et encore n'osent-ils pas écrire aussi librement que nous parlons, vous et moi, quand j'ai le bonheur de jouir de votre entretien. Je vous regrette

beaucoup cet hiver; je suis homme à venir faire un tour à Lausanne pour vous embrasser.

Mille tendres respects à votre chère philosophe.

CLXXIII.

A M. DE BASTIDE,

AUTEUR DE L'OUVRAGE INTITULÉ *LE NOUVEAU SPECTATEUR, OU LE MONDE.*

Je n'imagine pas, monsieur le Spectateur du monde, que vous projetiez de remplir vos feuilles du monde physique. Socrate, Épictète et Marc-Aurèle laissaient graviter toutes les sphères les unes sur les autres, pour ne s'occuper qu'à régler les mœurs. Est-ce donc le monde moral que vous prenez pour objet de vos spéculations? Mais que lui voulez-vous à ce monde moral que les précepteurs des nations ont déja tant sermonné avec tant d'utilité?

Il est un peu fâcheux pour la nature humaine, j'en conviens avec vous, que l'or fasse tout, et le mérite presque rien; que les vrais travailleurs, derrière la scène, aient à peine une subsistance honnête, tandis que des personnages en titre fleurissent sur le théâtre; que les sots soient aux nues, et les génies dans la fange; qu'un père déshérite six enfans vertueux, pour combler de biens un premier-né qui souvent le déshonore; qu'un malheureux, qui fait naufrage ou qui périt de quelque autre façon, dans une terre étrangère, laisse au fisc de cet état la fortune de ses héritiers.

On a quelque peine à voir, je l'avoue encore, ceux qui labourent dans la disette, ceux qui ne produisent rien dans le luxe; de grands propriétaires qui s'approprient jusqu'à l'oiseau qui vole, et au poisson qui nage;

des vassaux tremblans qui n'osent délivrer leurs maisons du sanglier qui les dévore; des fanatiques qui voudraient brûler tous ceux qui ne prient pas Dieu comme eux; des violences dans le pouvoir, qui enfantent d'autres violences dans le peuple; le droit du plus fort fesant la loi, non seulement de peuple à peuple, mais encore de citoyen à citoyen.

Cette scène du monde, presque de tous les temps et de tous les lieux, vous voudriez la changer! voilà votre folie, à vous autres moralistes. Montez en chaire avec Bourdaloue, ou prenez la plume avec La Bruyère, temps perdu: le monde ira toujours comme il va. Un gouvernement qui pourrait pourvoir à tout, en ferait plus en un an que tout l'ordre des frères prêcheurs n'en a fait depuis son institution.

Lycurgue, en fort peu de temps, éleva les Spartiates au dessus de l'humanité. Les ressorts de sagesse que Confucius imagina, il y a plus de deux mille ans, ont encore leur effet à la Chine.

Mais, comme ni vous ni moi ne sommes faits pour gouverner, si vous avez de si grandes démangeaisons de réforme, réformez nos vertus, dont les excès pourraient à la fin préjudicier à la prospérité de l'état. Cette réforme est plus facile que celle des vices. La liste des vertus outrées serait longue; j'en indiquerai quelques unes; vous devinerez aisément les autres.

On s'aperçoit, en parcourant nos campagnes, que les enfans de la terre ne mangent que fort au dessous du besoin: on a peine à concevoir cette passion immodérée pour l'abstinence. On croit même qu'ils se sont mis dans la tête qu'ils seront plus sains en fesant jeûner les bestiaux.

Qu'arrive-t-il? les hommes et les animaux languissent,

leurs générations sont faibles, les travaux sont suspendus, et la culture en souffre.

La patience est encore une vertu que les campagnes outrent peut-être. Si les exacteurs des tributs s'en tenaient à la volonté du prince, patienter serait un devoir; mais, questionnez ces bonnes gens qui nous donnent du pain, ils vous diront que la façon de lever les impôts est cent fois plus onéreuse que le tribut même. La patience les ruine, et les propriétaires avec eux.

La chaire évangélique a cent fois reproché aux grands et aux rois leur dureté envers les indigens. Cette capitale s'est corrigée à toute outrance : les antichambres regorgent de serviteurs mieux nourris, mieux vêtus que les seigneurs des paroisses d'où ils sortent. Cet excès de charité ôte des soldats à la patrie, et des cultivateurs aux terres.

Il ne faut pas, monsieur le Spectateur du monde, que le projet de réformer nos vertus vous scandalise : les fondateurs des ordres religieux se sont réformés les uns les autres.

Une autre raison qui doit vous encourager, c'est qu'il est peut-être plus facile de discerner les excès du bien, que de prononçer sur la nature du mal. Croyez-moi, monsieur le Spectateur, je ne saurais trop vous le dire, attachez-vous à réformer nos vertus; les hommes tiennent trop à leurs vices.

CLXXIV.

A M. DE SOLTIKOF.

Le.....

J'abuse des bontés de monsieur de Soltikof. Je le supplie de me mander comment on écrit le nom des sectaires appelés, dans mes Mémoires, *Kalkonistky*, ou *Ratzoniski*, ou *Ralkoniky*, ou *Roskolchiqui*.

Qui sont donc ces gens-là dont le nom me fait donner au diable ?

Et les vorsko-jésuites, ou vlorsko-jésuites, qui sont-ils ? je n'y entends rien. Tous ces drôles-là ne valent pas la peine qu'on en parle, à moins qu'ils ne soient bien ridicules, comme sont, chez nous, tous nos fanatiques.

CLXXV.

A M.***.

Aux Délices, 5 janvier 1759.

Il n'est pas moins nécessaire, mon très cher ami, de prêcher la tolérance chez vous que parmi nous. Vous ne sauriez justifier, ne vous en déplaise, les lois exclusives ou pénales des Anglais, des Danois, de la Suède, contre nous, sans autoriser nos lois contre vous. Elles sont toutes, je vous l'avoue, également absurdes, inhumaines, contraires à la bonne politique ; mais nous n'avons fait que vous imiter. Je n'ai pu, par vos lois, acheter un tombeau en Sichem. Si un des vôtres croit devoir préférer, pour le salut de son ame, la messe au prêche, il cesse aussitôt d'être citoyen, il perd tout, jusqu'à sa patrie. Vous ne souffririez pas qu'aucun prêtre dît sa messe à voix basse, dans une chambre close, dans aucune de vos villes. N'avez-vous pas chassé des ministres qui ne croyaient pas pouvoir signer je ne sais quel formulaire de doctrine ? n'avez-vous pas exilé, pour un oui et un non, de pauvres mennonites pacifiques, malgré les sages représentations des états-généraux qui les ont accueillis ? n'y a-t-il pas encore un nombre de ces exilés, tranquilles dans les montagnes de l'évêché de Bâle, que vous ne rappelez point ? n'a-t-on pas déposé un pasteur, parce qu'il ne voulait pas que ses ouailles fussent damnées

eternellement ? Vous n'êtes pas plus sages que nous, convenez-en, mon cher philosophe, et avouez en même temps que les opinions ont plus causé de maux sur ce petit globe, que la peste ou les tremblemens de terre. Et vous ne voulez pas qu'on attaque, à forces réunies, ces opinions ! n'est-ce pas faire un bien au monde que de renverser le trône de la superstition, qui arma dans tous les temps des hommes furieux les uns contre les autres ? Adorer Dieu, laisser à chacun la liberté de le servir selon ses idées, aimer ses semblables, les éclairer si l'on peut, les plaindre s'ils sont dans l'erreur; ne prêter aucune importance à des questions qui n'auraient jamais causé de troubles si l'on n'y avait attaché aucune gravité: voilà ma religion, qui vaut mieux que tous vos systèmes et tous vos symboles.

Je n'ai lu aucun des livres dont vous me parlez, mon cher philosophe; je m'en tiens aux anciens ouvrages qui m'instruisent, les modernes m'apprennent peu de chose. J'avoue que Montesquieu manque souvent d'ordre, malgré ses divisions en livres et en chapitres; que quelquefois il donne une épigramme pour une définition, et une antithèse pour une pensée nouvelle; qu'il n'est pas toujours exact dans ses citations : mais ce sera à jamais un génie heureux et profond, qui pense et fait penser. Son livre devrait être le bréviaire de ceux qui sont appelés à gouverner les autres. Il restera, et les folliculaires seront oubliés.

Quant à tous vos écrits sur l'agriculture, je crois qu'un paysan de bon sens en sait plus que vos écrivains, qui, du fond de leur cabinet, veulent apprendre à labourer les terres. Je laboure, et n'écris pas sur le labourage. Chaque siècle a eu sa marotte. Au renouvellement des lettres, on a commencé par se disputer pour des dogmes

et pour des règles de syntaxe; au goût pour la rouille des vieilles monnaies ont succédé les recherches sur la métaphysique, que personne ne comprend. On a abandonné ces questions inintelligibles pour la machine pneumatique et pour les machines électriques, qui apprennent quelque chose : puis tout le monde a voulu amasser des coquilles et des pétrifications. Après cela on a essayé modestement d'arranger l'univers, tandis que d'autres, aussi modestes, voulaient réformer les empires par de nouvelles lois. Enfin, descendant du sceptre à la charrue, de nouveaux Triptolèmes veulent enseigner aux hommes ce que tout le monde sait et pratique mieux qu'ils ne disent. Telle est la succession des modes qui changent; mais mon amitié pour vous ne changera jamais.

CLXXVI.

A M. BERTRAND,

PREMIER PASTEUR A BERNE.

Aux Délices, 9 janvier.

Mon cher ami, dites-moi, je vous prie, en confidence, et au nom de l'amitié, quel est l'auteur de ce libelle inséré dans le *Mercure suisse*. On m'assure que c'est un bourgeois de Lausanne; et, d'un autre côté, on me certifie que c'est un prêtre de Vevay. Je suspends mon jugement ainsi qu'il le faut quand on nous assure quelque chose. J'ai écrit au sieur Bontemps de vous faire tenir le montant de la friperie italienne. En vérité, je n'ai guère le temps de lire les extraits de livres inconnus. Quand on bâtit deux châteaux, et que ce n'est pas en Espagne, on ne lit guère que des mémoires d'ouvriers. Cela n'est pas extrêmement philosophe; mais

c'est un amusement; c'est le hochet de mon âge. J'ai beaucoup lu, je n'ai trouvé qu'incertitude, mensonge, fanatisme. Je suis à peu près aussi savant sur ce qui regarde notre être, que je l'étais en nourrice. J'aime mieux planter, semer, bâtir, meubler, et surtout être libre. Je vous souhaite, pour 1759 et pour 1859, repos et santé. Ce sont les vœux que je fais pour monsieur et madame Freydenrik; présentez-leur, je vous en supplie, mes tendres respects.

CLXXVII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 12 janvier.

Mon cher ami, je suis malade de bonne chère, de deux terres que je bâtis, de cent ouvriers que je dirige, du cultivateur et du semoir, et de nombre de mauvais livres qui pleuvent. Pardonnez-moi si je ne vous écris pas de ma main : *Spiritus enim promptus est*, manus *autem infirma.*

Je soupçonne que vous êtes actuellement dans cette grande villace de Paris, où tout le monde craint, le matin, pour ses rentes, pour ses billets de loterie, pour ses billets sur la Compagnie, et où l'on va, le soir, battre des mains à de mauvaises pièces, et souper avec gens qu'on fait semblant d'aimer.

J'ai appris avec douleur la perte de notre ami Formont; c'était le plus indifférent des sages : vous avez le cœur plus chaud, avec autant de sagesse, pour le moins. Je le regrette beaucoup plus qu'il ne m'aurait regretté; et je suis étonné de lui survivre. Vivez long-temps, mon ancien ami, et conservez-moi des sentimens qui me consolent de l'absence.

Notre odoriférant marquis a fait un effort qui a dû

lui coûter des convulsions; il m'a payé mille écus, par les mains de son receveur des finances. Il faudra que je présente quelquefois des requêtes à son conseil. Le bon droit a besoin d'aide auprès des grands seigneurs, et je vous remercie de la vôtre. Si le marquis savait que j'ai acheté un beau comté, il redouterait ma puissance, et traiterait avec moi de couronne à couronne.

Bonsoir, mon ancien ami.

On dit que le cardinal de Bernis a la jaunisse : vous êtes plus heureux que tous ces messieurs-là.

CLXXVIII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Aux Délices, 12 janvier.

Oui, il y a bien quarante ans, mon charmant gouverneur, que je vis cet enfant pour la première fois, je l'avoue; mais avouez aussi que je prédis dès lors que cet enfant serait un des plus aimables hommes de France. Si on peut être quelque chose de plus, vous l'êtes encore. Vous cultivez les lettres et les sciences, vous les encouragez. Vous voilà parvenu au comble des honneurs, vous êtes à la tête de l'Académie de Nanci.

Franchement, vous pourriez vous passer d'académies, mais elles ne peuvent se passer de vous. Je regrette Formont, tout indifférent qu'était ce sage; il était très bon homme, mais il n'aimait pas assez. Madame de Graffigni avait, je crois, le cœur plus sensible; du moins les apparences étaient en sa faveur. Les voilà tous deux arrachés à la société dont ils fesaient les agrémens. Madame du Deffand, devenue aveugle, n'est plus qu'une ombre. Le président Hénault n'est plus qu'à la reine; et vous, qui

soutenez encore ce pauvre siècle, vous avez renoncé à Paris. S'il est ainsi, que ferais-je dans ce pays-là? J'aurais voulu m'enterrer en Lorraine, puisque vous y êtes, et y arriver comme Triptolème, avec le semoir de M. de Châteauvieux. Il m'a paru que je ferais mieux de rester où je suis. J'ai combattu les sentimens de mon cœur; mais quand on jouit de la liberté, il ne faut pas hasarder de la perdre. J'ai augmenté cette liberté avec mes petits domaines; j'ai acheté le comté de Tourney, pays charmant qui est entre Genève et la France, qui ne paie rien au roi, et qui ne doit rien à Genève. J'ai trouvé le secret que j'ai toujours cherché, d'être indépendant. Il n'y a au dessus que le plaisir de vivre avec vous.

Mettez-moi, je vous en prie, aux pieds du roi de Pologne: il fait du bien aux hommes tant qu'il peut. Le roi de Prusse fait plus de vers, et plus de mal au genre humain. Il me mandait l'autre jour que j'étais plus heureux que lui; vraiment, je le crois bien : mais vous manquer à mon bonheur. Mille tendres respects.

CLXXIX.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 12 janvier.

Libre d'ambition, de soins et d'esclavage,
Des sottises du monde éclairé spectateur,
Il se garda bien d'être acteur,
Et fut heureux autant que sage.
Il fuyait le vain nom d'auteur;
Il dédaigna de vivre au temple de Mémoire,
Mais il vivra dans votre cœur;
C'est sans doute assez pour sa gloire.

Les fleurs que je jette, madame, sur le tombeau de notre ami Formont, sont sèches et fanées comme moi.

Le talent s'en va; l'âge détruit tout. Que pouvez-vous attendre d'un campagnard qui ne sait plus que planter et semer dans la saison? J'ai conservé de la sensibilité, c'est tout ce qui me reste, et ce reste est pour vous; mais je n'écris guère que dans les occasions.

Que vous dirais-je du fond de ma retraite? Vous ne me manderiez aucune nouvelle de la roue de fortune sur laquelle tournent nos ministres du haut en bas, ni des sottises publiques et particulières. Les lettres, qui étaient autrefois la peinture du cœur, la consolation de l'absence, et le langage de la vérité, ne sont plus à présent que de tristes et vains témoignages de la crainte d'en trop dire, et de la contrainte de l'esprit. On tremble de laisser échapper un mot qui peut être mal interprété: on ne peut plus penser par la poste.

Je n'écris point au président Hénault, mais je lui souhaite, comme à vous, une vie longue et saine. Je dois la mienne au parti que j'ai pris. Si j'osais, je me croirais sage, tant je suis heureux. Je n'ai vécu que du jour où j'ai choisi ma retraite; tout autre genre de vie me serait insupportable. Paris vous est nécessaire; il me serait mortel; il faut que chacun reste dans son élément. Je suis très fâché que le mien soit incompatible avec le vôtre, et c'est assurément ma seule affliction.

Vous avez voulu aussi essayer de la campagne; mais, madame, elle ne vous convient pas: il vous faut une société de gens aimables, comme il fallait à Rameau des connaisseurs en musique. Le goût de la propriété et du travail est d'ailleurs absolument nécessaire dans des terres. J'ai de très vastes possessions que je cultive. Je fais plus de cas de votre appartement que de mes blés et de mes pâturages; mais ma destinée était de finir entre un semoir, des vaches et des Genevois.

Ces Genevois ont tous une raison cultivée. Ils sont si raisonnables, qu'ils viennent chez moi, et qu'ils trouvent bon que je n'aille jamais chez eux. On ne peut, à moins d'être madame de Pompadour, vivre plus commodément.

Voilà ma vie, madame, telle que vous l'avez devinée, tranquille et occupée, opulente et philosophique, et surtout entièrement libre; elle vous est absolument consacrée dans le fond de mon cœur, avec le respect le plus tendre et l'attachement le plus inviolable.

CLXXX.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 27 janvier.

Tout le peuple commentateur
Va fixer ses regards avides
Sur le grave compilateur
De l'*Histoire des Néréides;*
Mais si notre excellent auteur
Voulait nous donner sur nos belles
Des mémoires un peu fidèles,
Il plairait plus à son lecteur;
Près d'elles il est en faveur,
Et magna pars de leur histoire;
Mais c'est un modeste vainqueur
Qui ne parle point de sa gloire.

Il Pasquali è un traditore comme tutti i libraj; o niente ricevuto da sua parte; mi accorgo bene che un furbo catolico librajo non hà la minima corrispondenza coi furbi libraj calvinisti; però i fratelli Cramer di Ginevra sono uomini onesti e di garbo, ma il vostro Pasquali è un briccone, ed io sono arrabbiato contro di lui.

Si jamais, dans vos goguettes, vous vous remettez

à voyager, n'oubliez pas de passer par les confins de Genève, où j'ai acquis de belles terres que je ne dois pas à Argaleon.

Vive memor nostri, and let a free man visit a free man, à jamais votre très humble, etc.

CLXXXI.

A M. BERTRAND,

PREMIER PASTEUR A BERNE.

Aux Délices, 30 janvier.

Il faut vous mettre au fait, mon cher ami, d'une friponnerie typographique qu'on fait à Lausanne. Il y a déja onze feuilles d'imprimées d'un libelle intitulé *la Guerre de M. de V.....*; il contient des lettres supposées sur quelques pairs anglais, sur le roi de Prusse, sur Calvin, sur plusieurs particuliers. On soupçonne un nommé *Grasset* d'être l'imprimeur. Ce Grasset est un fripon chassé de Genève. On dit qu'un M. Darnay, fils du professeur, ci-devant associé de Bousquet, a les feuilles chez lui. En tout cas, Berne a de bonnes lois. J'en écris à leurs excellences, et surtout à M. de Freydenrik. Je n'ai que le temps de vous en faire part, et de vous demander assistance *in hoc genere pravitatis*.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

P. S. Le catéchiste Chavanes, de Vevay, n'est point, à ce qu'on m'assure avec serment, l'auteur du libelle. Allaman est homme à être informé de cette intrigue; mais je ne veux pas lui écrire.

CLXXXII.

A MADAME DUBOCCAGE.

Aux Délices, 2 février.

Qui les a faits, ces vers doux et coulans
Qui, comme vous, ont le talent de plaire ?
Pour moi j'ai dit, en voyant ces enfans :
A leurs attraits je reconnais leur mère.

Quoi ! vous louez ma retraite, mes goûts,
Les agrémens de mon séjour champêtre !
Vous prétendez que, même loin de vous,
Je suis heureux, et sage aussi peut-être.

Il est bien vrai que la félicité
Devrait loger sous l'humble toit du sage :
Je la cherchai dans mon doux ermitage ;
Elle y passa ; mais vous l'avez quitté.

Ou les vers en *té* et en *age*, que j'ai reçus de Paris, sont de vous, madame, ou il y a quelqu'un qui vous ressemble et qui vous vaut bien. Pardonnez-moi si je vous ai soupçonnée sans hésiter. J'ai cru reconnaître votre écriture, et j'ai la vanité de croire que je ne me méprends pas à votre style ; ce n'est point un jugement téméraire d'accuser les gens des actions qu'ils sont accoutumés de commettre.

Je ne trouve rien à dire contre ma retraite, sinon que vous habitez Paris. Je suis comme le renard sans queue qui voulait ôter la queue à ses camarades.

Je voudrais que les personnes à grands talens me justifiassent, moi qui ai pris le parti de me retirer parce que je n'en ai que de petits. Je vois qu'en général petits et grands ne trouvent guère que des jaloux et de très mauvais juges. Il me paraît que les graces et le bon

goût sont bannis de France, et ont cédé la place à la métaphysique embrouillée, à la politique des cerveaux creux, à des discussions énormes sur les finances, sur le commerce, sur la population, qui ne mettront jamais dans l'état ni un écu ni un homme de plus. Le génie français est perdu; il veut devenir anglais, hollandais et allemand; nous sommes des singes qui avons renoncé à nos jolies gambades pour imiter mal les bœufs et les ours. *La Tocane* et *la Goutte* de Chaulieu, qui ne contiennent que deux pages, valaient cent fois mieux que tous les volumes dont on nous accable. On croit être solide, on n'est que lourd et lourdement chimérique.

Est-il vrai, madame, que le parlement fait brûler le livre *de l'Esprit?* Passe encore pour des mandemens d'évêque! mais de gros in-4° scientifiques! Sont-ce là des procès à juger dans la cour des pairs?

M. de Cideville est-il à Paris? Je lui ai écrit dans sa rue de Saint-Pierre; peut-être n'y est-il plus. Voyez-vous souvent le grand abbé du Resnel? Ces deux messieurs me paraissent à moitié sages; ils passent six mois au moins hors de Paris.

Pardon, madame; non, ils ne sont point sages du tout, ni moi non plus; ils vous quittent six mois, et moi pour toujours! Daignez m'écrire, si vous voulez que je ne sois pas à plaindre.

Pardonnez, madame, à un malingre, s'il n'a pas l'honneur de vous écrire de sa main; son corps est faible, mais son cœur est rempli pour vous des sentimens les plus vifs d'estime et d'attachement: il en dit autant à M. Duboccage.

CLXXXIII.

A M. COLLINI.

Aux Délices, 2 février.

Si vous voulez entreprendre et suivre l'affaire de la restitution de vos effets, mon cher Collini, il faut courage et patience, et vous en viendrez à bout. Il est nécessaire que vous alliez à Francfort, dussiez-vous y aller en pèlerin. M. de Sauer doit vous aider; je vous ferai toucher quelque argent à Francfort; vous aurez des lettres de recommandation pour Vienne, et madame de Bentinck pourra vous y être utile. Il n'est point étonnant que vous ayez attendu le moment favorable qui se présente [1]. Vos anciennes protestations subsistent. Votre petite cassette, où étaient vos effets, était dans une des malles dont on s'empara. Vous pouvez me citer, j'agirai en temps et lieu. Il est certain qu'un homme qui s'est emparé des malles et effets d'un voyageur, sans faire d'inventaire et sans forme juridique, est tenu de rendre tout ce qu'on lui redemande. Il n'est question que d'aller secrètement à Francfort avec des lettres de recommandation, et de bien songer que, quand on a fortement résolu de réussir, il est rare qu'on échoue. Il faut discrétion, protection, courage, patience, et vous avez tout cela.

CLXXXIV.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 2 février.

Comment va votre santé, madame? comment vous trouvez-vous du plus doux des hivers? Connaissez-vous

[1] L'occupation de Francfort par le prince de Soubise. B.

milord Maréchal, ancien conjuré anglais, ancien réfugié en Espagne, aujourd'hui gouverneur *ad honores* de la petite principauté de Neufchâtel? Il passa hier par Genève pour aller, de la part du roi son maître prussien, allumer, s'il le peut, quelques flambeaux de la discorde dans l'Italie. S'il ne sert que suivant l'argent que son maître lui donne, il fera une besogne bien médiocre. Les nouvellistes du pays que j'habite, qui ont des correspondances dans toute l'Europe, disent toujours que la conspiration du Portugal n'est que la suite des amours du roi et de la jalousie d'un homme du vieux temps, qui a trouvé mauvais d'être c.... Vous voyez, mesdames, que, depuis Hélène, vous êtes la cause des plus grands événemens; mais les jésuites vous disputent votre gloire. Ils se sont mêlés de cette affaire, qui ne les regardait pas. De quoi s'avisent-ils d'entrer dans la vengeance de la mort d'une femme? Ils disent pour raison qu'ils étaient depuis long-temps en possession d'assassiner, et qu'ils n'ont pas voulu laisser perdre leurs priviléges. La mort prochaine du roi d'Espagne, les attentats contre les têtes couronnées, les amis du roi de Suède mourant par la main du bourreau, l'Allemagne nageant dans le sang, forment un tableau horrible. Cependant on ne songe à rien de tout cela dans Paris. On y est toujours aussi fou qu'auparavant, toujours se plaignant, toujours riant, toujours criant misère, et plongé dans le luxe, et moi, madame, toujours vous aimant avec le plus tendre respect.

CLXXXV.

A M. THIERIOT. (A Paris.)

Au château de Tourney, 7 février.

Mon ancien ami, on peut, dans une séance académique, reprocher à l'auteur du livre intitulé *l'Esprit* que l'ouvrage ne répond point au titre, que des chapitres sur le despotisme sont étrangers au sujet, qu'on prouve avec emphase quelquefois des vérités rebattues, et que ce qui est neuf n'est pas toujours vrai; que c'est outrager l'humanité de mettre sur la même ligne l'orgueil, l'ambition, l'avarice et l'amitié; qu'il y a beaucoup de citations fausses, trop de contes puérils, un mélange du style poétique et boursouflé avec le langage de la philosophie, peu d'ordre, beaucoup de confusion, une affectation révoltante de louer de mauvais ouvrages, un air de décision plus révoltant encore, etc., etc. On devrait aussi, dans la même séance, avouer que le livre est plein de morceaux excellens.

Mais on ne peut voir sans indignation qu'on persécute, avec cet acharnement continu, un livre que cette persécution seule peut rendre dangereux, en fesant rechercher au lecteur le venin caché qu'on y suppose. On dit que cette vexation odieuse est le fruit de l'intrigue des jésuites, qui ont voulu aller par Helvétius à Diderot. J'estime beaucoup ces deux hommes, et les indignités qu'ils éprouvent me les rendent infiniment chers.

Je vous prie de me dire quel est le conseiller ou président géomètre, métaphysicien, mécanicien, théologien, poëte, grammairien, médecin, apothicaire, musicien, comédien, qui est à la tête des juges de l'*Encyclopédie*.

Il me semble que je vois l'inquisition condamner Galilée. L'esprit de vertige est bien répandu dans votre pauvre ville de Paris.

Quelle pitié de fourrer dans leurs caquets un poëme *sur la Religion naturelle!* Les gens un peu instruits savent qu'il y a un poëme sur la *loi naturelle*, dans un recueil d'ouvrages assez connus, et que le poëme tronqué de la *Religion naturelle* est une mauvaise brochure dans laquelle l'auteur est estropié : mais l'auteur ne s'en soucie guère, et sait ce qu'il doit penser des sots et des fous. Il y a long-temps que j'ai mis entre eux et moi un fil long de plus d'une brasse.

Quand vous serez *démontmorencié*, vous feriez bien de venir philosopher, avant ma mort, dans mes retraites. Il vaut mieux vivre avec ses amis que d'aller, jusqu'au tombeau, de gîte en gîte, et de protection en protection.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

CLXXXVI.

A M. DE BRENLES.

Ferney, 8 février.

Mon cher ami, nos lettres se sont croisées. Moi! renoncer à Lausanne parce qu'un fripon de Genève, M. Grasset, présenté au pape, a mérité le carcan! Moi! renoncer à vous, qui m'avez fait Suisse! Je ne suis pas capable d'une telle inconstance; je serais surtout très ingrat si je prenais, pour vous quitter, le temps où l'on m'accable de bontés. Je méprise si souverainement toutes ces misères, que je n'ai jamais lu le *Mercure suisse*, où l'on avait fourré tant de rapsodies sur Calvin, Servet et moi; mais qu'on fasse un beau recueil en forme à Lausanne, sous mon nom; mais que dans ce recueil il

y ait des choses dangereuses sur la religion et sur le roi de Prusse, c'est un attentat qu'il faut réprimer, et j'aurai toute ma vie la plus profonde reconnaissance pour le gouvernement de Berne, qui a daigné m'honorer d'une si prompte justice, et pour vous, en vérité, mon cher ami, qui m'avez marqué dans cette petite affaire une affection si courageuse. Je vous supplie de présenter mes très humbles remercîmens à M. le bailli; je ne doute pas qu'il n'ait effacé jusqu'aux moindres traces de la friponnerie de ce Grasset; ce misérable était destiné à me faire du mal. C'est par lui seul que le prétendu poëme de *la Pucelle* parut dans le monde, rempli de platitudes et d'horreurs. Chassé de Genève pour avoir volé, il a trouvé grace devant le pape et devant Bousquet, et l'on me dit que Bousquet avait enfin reconnu le caractère du maraud. J'espère revoir bientôt votre ville purgée de ce monstre, et y retrouver les charmes de votre société. Soyez sûr que mes petits ermitages, appelés *châteaux*, n'auront point la préférence sur la ville de Lausanne, à qui je dois mes jours les plus heureux.

Je ne sais ce que c'est que ces prétendues lettres imprimées par ce fou de Néaulme, mais je ne m'embarrasse guère des sottises qu'on fait dans les pays où je ne suis pas. J'étais fâché d'être honni dans la ville de Lausanne, où j'aime à vivre, et à vivre avec vous. *Vale.* V.

CLXXXVII.

A M. LE BARON DE HALLER.

13 février.

Voici, monsieur, un petit certificat qui peut servir à faire connaître Grasset, pour lequel on réclame très instamment votre protection. Ce malheureux a fait impri-

mer à Lausanne un libelle abominable contre les mœurs, contre la religion, contre la paix des particuliers, contre le bon ordre. Il est digne d'un homme de votre probité et de vos grands talens de refuser à un scélérat une protection qui honorerait les gens de bien. J'ose compter sur vos bons offices, ainsi que sur votre équité. Pardonnez à ce chiffon de papier; il n'est pas conforme aux usages allemands, mais il l'est à la franchise d'un Français qui vous révère plus qu'aucun Allemand.

Un nommé *Lervèche*, ci-devant précepteur de M. Constant, est auteur d'un libelle sur feu M. Saurin. Il est ministre d'un village, je ne sais où, près de Lausanne. Il m'a écrit deux ou trois lettres anonymes sous votre nom. Tous ces gens-là sont des misérables bien indignes qu'un homme de votre mérite soit sollicité en leur faveur.

Je saisis cette occasion de vous assurer de l'estime et du respect avec lesquels je serai toute ma vie, etc. [1].

RÉPONSE

DE M. DE HALLER A M. DE VOLTAIRE.

« Monsieur, j'ai été véritablement affligé de la lettre « dont vous m'avez honoré. Quoi! j'admirerai un homme

[1] Il s'agissait de ce manuscrit de *la Pucelle* * que Grasset voulait faire acheter à M. de Voltaire, en le menaçant de le publier. Si M. de Haller s'était rappelé combien la conduite de ce Grasset était infâme, combien la crainte de M. de Voltaire était fondée, il aurait sans doute, tout bon calviniste qu'il était, répondu d'un ton moins magistral.

Un étranger se présente chez M. de Voltaire, et lui raconte qu'il a vu à Berne M. de Haller. M. de Voltaire le félicite sur le bonheur qu'il a eu de voir un grand homme. « Vous m'étonnez, dit l'étranger; M. de Haller ne « parle certainement pas de vous de la même manière. — Eh bien, répliqua « M. de Voltaire, il est possible que nous nous trompions tous deux. » (*K.*)

* Il est ici question du Recueil intitulé *Guerre littéraire, ou Choix de quelques pièces*. 1759, in-12, et dont il y a des exemplaires avec cet autre titre : *Choix de quelques pièces polémiques de M. de V.* 1759. La Lettre est bien de 1759; les éditeurs de Kehl l'avaient placée à l'année 1755, croyant qu'elle avait rapport au manuscrit de *la Pucelle*. R.

« riche, indépendant, maître du choix des meilleures « sociétés, également applaudi par les rois et par le « public, assuré de l'immortalité de son nom, et je verrai « cet homme perdre le repos pour prouver qu'un tel a « fait des vols, et qu'un autre n'est pas convaincu d'en « avoir fait.

« Il faut bien que la Providence veuille tenir la ba- « lance égale pour tous les humains. Elle vous a comblé « de biens, elle vous accable de gloire. Il vous fallait « des malheurs : elle a trouvé l'équilibre en vous rendant « sensible.

« Les personnes dont vous vous plaignez perdraient « bien peu en perdant la protection d'un homme caché « dans un petit coin du monde, et charmé d'être sans « influence et sans liaisons. Les lois ont seules ici le « droit de protéger le citoyen et le sujet. M. Grasset est « chargé des affaires de mon libraire. J'ai vu M. Lervèche « (Laroche) chez un exilé, M. May, que j'ai visité quel- « quefois depuis sa disgrace, et qui passait ses dernières « heures avec ce ministre.

« Si l'un ou l'autre a mis mon nom sous des lettres « anonymes, s'il a laissé croire que nos relations sont « plus intimes, il aura vis-à-vis de moi des torts que « vous sentez avec trop d'amitié.

« Si les souhaits avaient du pouvoir, j'en ajouterais « un aux bienfaits du destin. Je vous donnerais de la « tranquillité, qui fuit devant le génie, qui ne le vaut « pas par rapport à la société, mais qui vaut bien davan- « tage par rapport à nous-mêmes : dès lors l'homme le « plus célèbre de l'Europe serait aussi le plus heureux.

« Je suis avec l'admiration la plus parfaite, etc. »

CLXXXVIII.

A M. DE FORMEY.

Au château de Tourney, par Genève, le 3 mars.

J'ai reçu votre lettre avec un très grand plaisir, monsieur; je me sers, pour vous répondre sans qu'il vous en coûte de frais, de la voie des mêmes négocians qui envoient mes paquets au Salomon et à l'Alexandre du Nord. Il se pourrait bien faire que ce paquet-ci tombât entre les mains de quelques housards; car le champ des horreurs est déja ensanglanté dans le meilleur des mondes possibles; mais on ne verra dans mes paquets que de quoi rire: je ne me mêle point, dieu merci, des affaires des rois, et je me contente de plaindre les peuples.

J'ai fort connu le meurtrier Manstein dont vous me parlez. Dieu veuille avoir son ame! c'était un vigoureux alguazil: il avait arrêté le général Munich, et s'était battu avec lui à coups de poing pour le service de sa gracieuse impératrice. Il s'enfuit quelque temps après du beau pays de la Russie pour venir dans votre sablonnière. Il me montra ses *Mémoires de Russie*, que je corrigeai à Potsdam. Pendant que nous étions occupés à cette besogne, le roi m'envoya des vers par un coureur. Manstein, impatient de voir que je préférais les vers de Frédéric à la prose de Manstein, s'en plaignit au modeste Maupertuis, lequel, encore plus fâché de ce que le roi ne le consultait pas sur la manière d'exalter son ame et d'enduire le corps de poix-résine, s'avisa de dire que le roi n'envoyait qu'à moi son linge sale à blanchir.

Après avoir dit ce prétendu bon mot, il s'avisa de

m'en faire honneur, et de là vinrent toutes les belles tracasseries qui n'ont fait aucun profit ni à Frédéric-le-Grand, ni à Maupertuis, ni à moi.

Depuis ce temps-là, milord Maréchal m'a parlé à ma campagne de ce manuscrit, que je connaissais mieux que lui. On a proposé aux Cramer, libraires de Genève, de l'imprimer. Mais qui diable a pu vous dire que je l'avais voulu acheter mille ducats? Pourquoi l'achèterais-je? Vous me croyez donc bien riche et bien curieux! il est vrai que je suis bien riche; mais je ne donnerais pas mille ducats de l'ancien *Testament;* à plus forte raison d'un manuscrit moderne.

Je vous assure que je suis très sensible à la perte que vous avez faite; mais, s'il vous reste autant d'enfans que vous avez fait de livres, vous devez avoir une famille de patriarche.

Je serais fort aise de voir votre *Philosophe païen,* attendu que je suis assez païen et assez philosophe. A l'égard de vos *Consolations pour les valétudinaires,* je n'en ai pas besoin depuis que j'ai recouvré la santé avec la liberté dans un séjour charmant. Envoyez-moi plutôt des conseils pour gouverner mes paysans et mes curés. J'ai acheté deux belles terres à une lieue des Délices; je suis devenu laboureur, et je vais semer cette année avec la nouvelle charrue: cela me donne de la santé. Je croyais n'avoir pas deux mois à vivre quand je vins aux Délices. Votre roi se serait amusé à faire de moi une plaisante oraison funèbre. Il me mandait l'autre jour que Maupertuis se mourait: si cela est, il mourra au lit d'honneur; car il vient d'avoir un petit procès à Bâle pour avoir fait un enfant à une fille, et il s'en est tiré très glorieusement.

Vous avez donc travaillé aussi à l'*Encyclopédie!* Eh

bien, vous n'y travaillerez plus : la cabale des dévots l'a fait supprimer, et peu s'en est fallu qu'elle n'ait été brûlée comme les OEuvres de Calvin. Laissons aller le monde comme il va. Puisse la guerre finir bientôt, et que votre chancelier en signe les articles ! Faites-lui bien mes complimens.

Si ce n'était pas une indiscrétion, vous me feriez un plaisir extrême de me mander ce qu'est devenu l'abbé de Prades.

CLXXXIX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Tourney, par Genève, 4 mars.

Monsieur, je reçois en même temps une lettre de vous et une autre des Grandes-Indes, datées du même mois. Le courrier qui m'a rendu celle dont votre excellence m'honore n'a pas, à ce que je crois, des ailes aux talons comme Mercure, ou bien apparemment quelque parti prussien lui aura coupé ces ailes dans la route. Vous me coupez furieusement les miennes, monsieur, en me privant des Mémoires que vous aviez eu la bonté de me promettre sur les exploits militaires du czar Pierre, sur ses lois, sur sa vie privée, et encore plus sur sa vie publique. J'ai tout au plus de quoi composer un recueil très sec de dates et d'événemens ; mais je suis très loin d'avoir les matériaux d'une histoire intéressante. Je ne puis plus imaginer, monsieur, que vous ayez abandonné un projet si noble et si digne de vous, projet dont tout l'Empire doit désirer l'exécution, et auquel je présume que votre souveraine s'intéresse. Je suis très sensible à votre thé de la Chine ; mais je vous avoue que des instructions sur le règne de Pierre-le-Grand me seraient infiniment plus précieuses. Mon âge avance ; je ferai mettre

sur mon tombeau : *Ci-gît qui voulait écrire l'Histoire de Pierre-le-Grand.* Je ne doute pas, monsieur, que votre excellence n'ait d'autres occupations qui emportent la plus grande partie de son temps; mais, s'il vous en reste, songez, monsieur, que c'est moi qui vous conjure aujourd'hui de ne pas oublier le héros sans les soins duquel vous ne seriez peut-être pas aujourd'hui un des génies les plus cultivés et les plus aimables de l'Europe. Votre esprit s'est embelli de toutes les sciences que ce grand homme a fait naître. La nature a beaucoup fait pour vous; mais Pierre-le-Grand n'a peut-être pas fait moins. J'ai l'ambition d'être de votre école et de travailler sous vos ordres. Je ne perdrai cette ambition qu'avec la vie.

J'ai, etc.

CXC.

A M. THIERIOT

Aux Délices, le 10 mars.

J'ai reçu par le Savoyard voyageur, mon ancien ami, votre lettre, vos brochures très crottées, et la lettre de madame Bellot. Je vais lire ses œuvres, et je vous prie de me mander son adresse; car, selon l'usage des personnes de génie, elle n'a daté en aucune façon; et je ne sais ni quelle année elle m'a écrit ni où elle demeure. Pour vous, je soupçonne que vous êtes encore dans la rue Saint-Honoré. Vous changez d'hospice aussi souvent que les ministres de place. Madame de Fontaine vous reviendra incessamment; elle est chargée de vous rembourser les petites avances que vous avez bien voulu faire pour m'orner l'esprit.

J'ai lu *Candide;* cela m'amuse plus que l'*Histoire des Huns* et que toutes vos pesantes dissertations sur le commerce et sur les finances. Deux jeunes gens de Paris

m'ont mandé qu'ils ressemblent à Candide comme deux gouttes d'eau. Moi, j'ai assez l'air de ressembler ici au signor Pococurante; mais Dieu me garde d'avoir la moindre part à cet ouvrage! Je ne doute pas que M. Joly de Fleury ne prouve éloquemment à toutes les chambres assemblées que c'est un livre contre les mœurs, les lois et la religion. Franchement, il vaut mieux être dans le pays des Oreillons que dans votre bonne ville de Paris. Vous étiez autrefois des singes qui gambadiez; vous voulez être à présent des bœufs qui ruminent: cela ne vous va pas.

Croyez-moi, mon ancien ami, venez me voir; je n'ai de bœufs qu'à mes charrues.

Si quid novi, scribe; et quum otiosus eris, veni, et vale.

CXCI.

A M. DE THIBOUVILLE.

Au château de Tourney, par Genève, 15 mars.

J'ai lu enfin, mon cher marquis, ce *Candide* dont vous m'avez parlé; et plus il m'a fait rire, plus je suis fâché qu'on me l'attribue. Au reste, quelque roman qu'on fasse, il est difficile à l'imagination d'approcher de ce qui se passe trop réellement sur ce triste et ridicule globe depuis quelques années. Nous nous intéressons un peu, madame Denis et moi, aux malheurs publics, à la persécution suscitée contre des philosophes très estimables, à tout ce qui intéresse le genre humain; et quand nos amis ne nous parlent que de pièces de théâtre et de romans qui nous sont parfaitement inconnus, que voulez-vous que nous répondions? Elle dit que l'amitié doit se nourrir par la confiance, que les lettres de nos amis doivent toujours nous apprendre quelque chose.

Je suis mort au monde; il faut des élixirs pour me rappeler à la vie. Votre amitié est le meilleur de tous.

L'oncle et la nièce sont également sensibles à votre mérite, et vous seront toujours très tendrement attachés.

CXCII.

A M. BERTRAND,

PREMIER PASTEUR A BERNE.

22 mars.

J'enverrai, mon cher ami, votre *Amiante* à l'Académie de Lyon; j'aurais voulu quelque chose d'un peu plus piquant et dont le sujet eût donné plus d'exercice à votre esprit philosophique; envoyez-moi encore quelques petits morceaux, afin de faire une cargaison honnête.

Je crois que l'*Encyclopédie* se continuera; mais probablement elle finira encore plus mal qu'elle n'a commencé, et ce ne sera jamais qu'un gros fatras. J'ai eu la complaisance d'y travailler lorsqu'il y avait encore un peu de liberté dans la littérature; mais puisque les assassins des rois coupent les ongles aux gens de lettres, il faut se contenter de penser pour soi, et laisser là le public qui ne mérite pas d'être instruit.

Je crois les sottises lausannoises tout-à-fait finies; mes sentimens pour vous et pour M. et madame de Freydenrik ne finiront qu'avec ma vie.

La moitié de Genève sortit hier de la ville pour accompagner deux voleurs; l'autre moitié va à Lyon pour voir passer des rois. Cela est peu philosophe.

CXCIII.

A M. LE COMTE D'ALBARET. (A Turin.)

Aux Délices, 10 avril.

Vous direz, monsieur, que je suis un paresseux, et vous aurez raison; mais vous connaissez ma détestable santé. Ne jugez point de mes sentimens par ma négligence; croyez que, de tous les paresseux et de tous les malades, je suis celui qui vous est le plus dévoué. Madame Denis va rejouer; mais pour moi je renonce au tripot. Je suis trop vieux, et je m'affaiblis tous les jours. Vraiment, je serais charmé de voir la traduction de cette *Alzire*. Je suis comme les vieilles qui aiment les portraits dans lesquels elles se trouvent embellies.

Tout ce que vous me dites de madame l'ambassadrice de France se rapporte fort à ce qu'elle nous a laissé entrevoir. Elle paraît pétrie de graces et de talens. Si j'avais la hardiesse de passer les Alpes, ce serait pour elle, pour M. de Chauvelin, pour vous, monsieur, et non pour entendre des opéras; mais il faut achever ma carrière dans ma retraite. Je suis assez semblable aux girouettes qui ne se fixent que quand elles sont rouillées.

Comptez que, malgré mes misères, je sens bien vivement votre mérite et vos bontés; autant en fait madame Denis. *Umillimo* VOLTAIRE.

CXCIV.

A M. THIERIOT.

Le 5 mai.

Mort-Dieu, mon ancien ami, envoyez-moi au plus vite *Abraham Chaumeix crucifié;* on dit que c'est là le

titre, c'est au moins quelque chose de semblable. Il pleut des brochures, il en pleuvra toujours, et il faut laisser pleuvoir; mais pour la prophétie d'Abraham Chaumeix, ce n'est pas chose à négliger par gens comme nous. Employez le crédit de M. Bouret pour me faire tenir *Abraham Chaumeix*.

Vous avez vu sans doute madame de Fontaine que nous vous avons renvoyée en assez bonne santé: elle est chargée de payer tous les bijoux que vous m'avez fait tenir de Paris. Êtes-vous encore dans la rue Saint-Honoré ou à l'Arsenal? Je ne sais pas trop où vous prendre; vous me paraissez un beaucoup plus grand voyageur que moi; vous faites plus de chemin dans Paris que je n'en ai fait dans l'Europe. Si vous avez la curiosité de voir à Lyon les cours de France et de Naples, je vous conseille de pousser jusqu'à Genève. Pour moi, je vous avertis que, si vous vous contentez de courir d'un bout de Paris à l'autre, et que vous ne veniez point chez moi, je prendrai le parti de venir vous voir.

Avez-vous pris quelque action dans les fermes générales? On se plaignait autrefois qu'il y eût quarante de ces messieurs, et aujourd'hui tout le monde l'est; c'est le royaume qui est fermier-général du royaume. Cette opération est tout-à-fait anglaise. Remarquez que, depuis trente ans, nous avons tout pris des Anglais: philosophie, petite-vérole, nouvelle charrue et finances. Il ne nous manque que de prendre d'eux l'empire de la marine. Il me semble qu'on veut vous ôter, à vous autres Parisiens, la liberté de penser, que vous devez aussi aux Anglais; mais il est beaucoup plus aisé de tenir une nation dans la stupidité pendant mille ans, comme nous avons eu l'honneur d'y être, que de nous y replonger quand une fois nous en sommes sortis. Frère Berthier,

frère Abraham Chaumeix et leurs semblables auront beau crier que tout est perdu si on se met à avoir le sens commun, les cabales les plus infames auront beau exciter le parlement de Paris à faire des remontrances au roi, et à faire brûler l'*Encyclopédie*, le roi et les philosophes se moqueront du parlement. Bonsoir.

CXCV.

A MADAME DE FONTAINE. (A Paris.)

Aux Délices, 5 mai.

Que j'écrive de la main de notre ami Jean-Louis ou de la mienne, c'est égal, ma chère nièce, pourvu que j'écrive. Votre sœur n'a pas une santé bien brillante, et n'est pas, à beaucoup près, si ingambe que moi. Je suis devenu plus grand cultivateur et plus grand architecte que jamais : j'élève des colonnades, et j'ai des charrues vernies; il ne me manque que de tremper mon blé dans de l'eau de lavande. Vous irez, sans doute, bientôt à Ornoi : vous m'y préparerez, s'il vous plaît, les logis; car soyez très sûre que j'y viendrai radoter avant qu'il soit deux ans.

Vous me conseillez, en attendant, de faire une tragédie, parce que le théâtre est purgé de petits-maîtres. Moi, faire une tragédie, après ce que le grand Jean-Jacques a écrit contre les spectacles! Gardez-vous, sur les yeux de votre tête, de dire que je suis jamais homme à faire une tragédie : non, je ne fais point de tragédie. Vous voudriez, n'est-il pas vrai, une tragédie d'un goût nouveau, pleine de fracas, d'action, de spectacle, bien neuve, bien intéressante, bien singulière, féconde en sentimens, en situations, des mœurs vraies, et cependant

nouvelles sur la scène? vous n'aurez rien de tout cela. Gardez-vous de croire que je fasse une tragédie. Assez d'autres en feront, et suppléeront par l'action théâtrale que je leur ai tant recommandée, au génie que je leur recommande encore plus.

Monsieur le conseiller du grand-conseil, je vous suis très obligé d'avoir rompu avec moi votre silence pythagorique. Vous n'êtes pas l'écrivain le plus fécond de nos jours; mais, quand vous vous y mettez, vous écrivez très joliment, et vous avez, par dessus madame de Fontaine, le mérite de l'orthographe. J'espère que, dans l'année 1760, nous recevrons encore de vous un petit mot qui nous fera grand plaisir.

Monsieur le Vitruve d'Ornoi, je ne vous conseille pas de faire à votre château un aussi maudit escalier que vous en avez fait à celui de Tourney. Nous verrons comment vous aurez ajusté les appartemens de votre aile. Je n'oublierai point les offres que vous me faites d'être quelquefois, à Paris, mon ambassadeur auprès des puissances nommées banquiers, notaires, ou procureurs du parlement. Il faut que votre mousquetaire Daumart ait été blessé dans quelque bataille; c'est le plus déterminé boiteux que nous ayons dans la province : cependant il ne laisse pas de tuer, en clopinant, tous les renards et tous les cormorans qu'il rencontre.

Monsieur le capitaine de cavalerie [1], vous avez fait un cornette qui est le plus malheureux cornette du pays : non seulement il n'a point de route, mais je ne sais pas trop par quelle route il pourra se tirer des coquins qu'il a engagés pour servir l'état. Ce sont des gens très belliqueux, car ils jettent des pierres à tous les passans, comme fesait mon singe. On a beau les mettre en prison,

[1] M. de Florian.

ils finiront par assassiner leur cher cornette sur le grand chemin.

Luc m'écrit du 11 avril que cette campagne-ci sera plus meurtrière que les autres. Dieu veuille qu'il se trompe! Je crois que nous ne nous trompons pas en nous flattant que M. de Silhouette fera, dans son ministère, des choses plus utiles aux hommes que Luc n'en fera de dangereuses.

Adieu, ma chère nièce; les deux ermites vous embrassent de tout leur cœur.

Je me suis arrangé avec la république de Genève pour avoir une belle terrasse de trente toises de long. Cela n'est pas bien intéressant, mais c'est un grand embellissement à nos Délices, où je voudrais bien vous revoir.

CXCVI.

A M. COLLINI.

Aux Délices, le 7 mai.

Je n'ai pas eu un moment à moi depuis deux mois, mon cher Collini; tantôt malade, tantôt surchargé de quelques travaux indispensables, tantôt occupé de ma ruine en fesant bâtir des châteaux. Je ne perds point de vue, dans tous ces tracas, les objets qui vous regardent; j'ai toujours devant les yeux Manheim et Francfort; je ferai l'impossible pour aller à Schvetzingen, et je ferai l'impossible aussi pour vous prendre en passant. Vous avez grande raison de n'être point de l'avis du docteur Pangloss: je ne penserai comme lui que quand je pourrai parvenir à vous être utile.

CXCVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL. (A Paris.)

19 mai.

C'est aujourd'hui, mon cher ange, le 19 de mai; et c'est le 22 d'avril qu'un vieux fou commença une tragédie [1] finie hier. Vous sentez bien, mon divin ange, qu'elle est finie et qu'elle n'est pas faite, et que nos maçons, mes bœufs, mes moutons et les loups nommés fermiers-généraux, contre lesquels je combats, et deux ou trois procès qui m'amusent, et des correspondances nécessaires, ne me permettront pas de vous envoyer mon griffonnage l'ordinaire prochain. Mon cher ange, je vous avais bien dit que la liberté et l'honneur rendus à la scène française échauffaient ma vieille cervelle. Ce que vous verrez ne ressemble à rien, et peut-être ne vaut rien. Madame Denis et moi, nous avons pleuré; mais nous sommes trop proches parens de la pièce, et il ne faut pas croire à nos larmes. Il faut faire pleurer mes anges, et leur faire battre des ailes. Vous aurez sur le théâtre des drapeaux portés en triomphe, des armes suspendues à des colonnes, des processions de guerriers, une pauvre fille excessivement tendre et résolue, et encore plus malheureuse, le plus grand des hommes et le plus infortuné, un père au désespoir. Le cinquième acte commence par un *Te Deum*, et finit par un *De profundis*. Il n'y a eu jamais sur aucun théâtre aucun personnage dans le goût de ceux que j'introduis, et cependant ils existent dans l'histoire, et leurs mœurs sont peintes avec vérité. Voilà mon énigme; n'en devinez pas le mot; et, si vous le devinez, gardez-moi le secret le plus invio-

[1] *Tancrède.*

lable : conspirons, mais ne nous décelons pas; donnons la pièce *incognito*. Jouissons une fois de ce plaisir; il est très amusant, et d'ailleurs je crois le secret nécessaire. La mesure des vers est aussi neuve au théâtre que le sujet. Madame Denis n'en a point été choquée; au quatrième vers, elle s'y est accoutumée. Elle a trouvé ce genre plus naturel que l'ancien, et quelquefois plus convenable au pathétique. Il met le comédien plus à son aise, j'entends le bon comédien. Avec tout cela, nous pouvons être sifflés, et il faut tâcher de ne l'être pas sous mon nom.

Gardez-vous bien d'être aussi empressés de faire voir mon monstre que je l'ai été à le former. Silence, anges, ou point de pièce.

Et ce n'est pas assez du silence, il faut jurer, comme saint Pierre, que vous ne me connaissez pas.

Nota bene que, dans notre petite drôlerie, nous n'avons ni rois, ni reines, ni princes, ni princesses, ni même de *gouverneur de toute la province*, comme dit Pierre Corneille; et c'est encore un agrément.

Voyez, ô anges, quel pouvoir vous avez sur un Suisse!

Je viens de lire *Titus*. C'est un tour que vous m'avez joué pour me punir d'avance de l'ennui que je vous causerai; et pour vous punir, je vous adresse ma réponse au petit Métastase. Il ne m'a pas donné son adresse; prenez-vous-en à vous, si j'en use si librement.

Je baise toujours le bout des ailes.

CXCVIII.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN[1].

Aux Délices, 26 mai.

Je suis aussi fâché que vous pour le moins, mon cher grand-écuyer d'Assyrie, qu'on n'ait pas osé adopter mes chars [2], crainte du ridicule. Le ridicule pourtant n'est pas si à craindre que les Prussiens; et je suis toujours convaincu (quoique je ne sois pas du métier) que ce serait la seule manière de les vaincre en pleine campagne.

L'armée d'exécution, comme ils l'appellent, est exécutée; tout cela est dispersé. Messieurs des Cercles mettent les armes bas quand on leur dit que messieurs de Prusse sont à une lieue.

On dit que les Anglais viennent de nous prendre douze gros vaisseaux marchands. Leur ministère a fait imprimer un ouvrage très artificieux, très bien écrit, pour justifier leur conduite envers les avides Hollandais. Le Mémoire est fort beau; et sur la seule lecture, je les condamnerais. Ces pirates-là sont aussi méchans sur mer que les Prussiens sur terre. Nous nous ruinons pour leur résister, et nous portons tout notre argent en Germanie. Jamais elle n'a été si dévastée, si sanglante et si riche.

J'avoue avec vous, mon cher Assyrien, que Dieu a envoyé M. de Silhouette à notre secours. S'il y a quelque

[1] Le même qui devint le neveu de M. de Voltaire en épousant madame de Fontaine, en 1764.

Dans l'édition de Kehl, cette Lettre est mal à propos placée à l'année 1760; M. de Silhouette ne fut ministre qu'en 1759. B.

[2] Sur ces chars de guerre, *voyez* la *Correspondance du roi de Prusse*, à qui Voltaire proposa d'en faire usage. B.

bon remède, il le trouvera; car il n'est pas comme la plupart de ses prédécesseurs, gens estimables, mais sans génie, qui traçaient leur sillon comme ils pouvaient avec la vieille charrue. J'augure beaucoup d'un traducteur de Pope, qui a vu long-temps l'Angleterre et la Hollande.

Il n'est pas de ces vieux novices
Marchant dans des sentiers ouverts,
Et même y marchant de travers,
Créant des charges, des offices,
Billets d'état, écus factices;
Empruntant à tout l'univers,
Replâtrant par des injustices
Nos sottises et nos revers.
Il ramène les temps propices
Et des Sullis et des Colberts,
Et rembourse de mauvais vers
Pour le prix de ses grands services.

Je ne sais pourquoi vous me mandez que tant de poëtes le persécutent avec des éloges en vers. Mes chers confrères n'entrent pour rien dans les obligations que l'état peut lui avoir; ils ne prendront point d'actions sur les fermes. En avez-vous pris? Il me semble que mes nièces en ont quelques unes. L'opération est un peu à l'anglaise : eh, tant mieux! il faut faire du public une compagnie qui prête au public; c'est la grande méthode de Londres.

CXCXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL. (A Paris.)

28 mai.

Je vous envoie, mon cher ange, mon dernier printemps[1], mon ouvrage du mois de mai. Il est adressé à

[1] *Tancrède.*

M. de Courteille. Ce n'est point à moi d'en juger, c'est à vous; mais comment prévoir le succès ou la chute d'une pièce qui n'est ni tragédie, ni comédie, ni en rimes ordinaires, et qui n'a aucun objet de comparaison? Ne sera-t-il pas amusant de la faire donner par Lekain ou par M. de Lauraguais comme l'ouvrage d'un jeune inconnu? J'ai changé la mesure, afin que ce maudit public ne me reconnût pas à ce qu'on appelle mon style. N'allez pas vous attendre à de belles tirades; à de ces grands vers ronflans, à des sentences, à des attrape-parterre, à de l'esprit, à rien enfin de ce qui est en possession de plaire. Style médiocre, marche simple; voilà ce que vous trouverez; mais s'il y a de l'intérêt, tout est sauvé. Divin ange, je n'ai pas un moment; j'ai quitté la Russie pour vous, je retourne à Pétersbourg, et je baise en partant les ailes des anges.

CC.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Le 29 mai.

Je suis toujours surpris, monsieur, de voir que sur les bords de la Néva et de la Mosca on écrive et on parle français comme à Versailles. La lettre que M. de Soltikof vient de me rendre de la part de votre excellence, et sa conversation, redoublent ma surprise et mon plaisir. Je dois ajouter à ces sentimens ceux de la reconnaissance pour vos belles fourrures, et pour le thé que boit sa majesté chinoise. Il n'y a point, grace à vos bontés, de potentat en Europe qui prenne de meilleur thé que moi, et qui ait de plus belles doublures d'habits.

Votre dernier envoi d'instructions met le comble à vos magnifiques présens; elles vont jusqu'à l'année 1721, et

je me flatte, monsieur, que vous m'honorerez bientôt de la suite de vos Mémoires instructifs. Je ne négligerai rien pour tâcher de répondre à vos idées et à vos soins. J'espère avoir l'honneur de vous envoyer l'hiver prochain tout l'ouvrage. Je vous prie de trouver bon que je me livre à mon goût et à ma manière de penser; chaque peintre doit suivre son genre, et employer les couleurs qui lui réussissent le mieux. J'écris dans ma langue : la plupart des noms doivent être à la française. Nous ne disons point Alexandros, mais Alexandre; nous prononçons Auguste, et non pas Augustus; Cicéron, au lieu de Cicero; Athènes au lieu d'Athenoi, etc. Les noms propres, chargés de doubles *w* et de consonnes, seront au bas des pages.

Je suis bien sûr de me rencontrer avec un homme plein de goût, tel que vous êtes, en évitant toute affectation, et surtout l'affectation de faire un panégyrique. Il faut laisser aux gazetiers et aux sots le soin de dire : *Notre auguste monarque, sa gracieuse majesté le roi de Prusse est en haute personne à son armée; sa sacrée majesté impériale a pris médecine, et son auguste conseil est venu le complimenter sur le rétablissement de sa précieuse santé.* A parler sérieusement, tout ce qui tend à nous faire trop valoir nous met toujours au dessous de ce que nous sommes.

Vous ne voulez pas non plus qu'on démente des faits avérés de toute l'Europe; en déguisant une vérité publique, on affaiblit toutes les autres, et la plus mauvaise de toutes les politiques est de mentir. Celui qui, en écrivant l'histoire d'Alexandre, nierait ou excuserait le meurtre de Clitus, s'attirerait le mépris et l'indignation. Si l'expérience m'a pu donner quelque connaissance dans l'art d'écrire, je l'emploierai à augmenter, si je le

puis, le respect qu'on doit à Pierre-le-Grand et à votre empire sans flatter personne.

Je pense qu'en m'attachant à ces principes, je ne suivrai que les vôtres. Il ne me restera d'autre regret que celui de n'avoir pu voir l'empire dont j'écris l'histoire, et la personne qui me procure cet honneur, et dont je ne serai que le copiste.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois, etc.

CCI.

A M. LE DUC DE LA VALLIÈRE.

Aux Délices, mai.

N'ai-je pas tout l'air d'un ingrat, monsieur le duc ? Il me semble que je devrais passer une partie de ma vie à vous remercier de vos bontés, et l'autre à tâcher de vous plaire; cependant je ne fais rien de tout cela. Je cultive la terre, je fais quelquefois de mauvais vers; mais je me garde de les envoyer aux ducs et pairs qui ont de l'esprit et du goût. Vous n'allez plus à la comédie, et par conséquent je ne veux plus en faire; mais comment peut-on avoir une bibliothèque complète de théâtre, et ne point entendre mademoiselle Clairon ? Comment peut-on acheter fort cher des pièces de Hardy, et ne pas aller à celles de Corneille ? Avez-vous la tragédie de *Mirame*, dont les trois quarts sont du cardinal de Richelieu ? La pièce est bien rare : c'était un détestable rimailleur que ce grand homme. Le cardinal de Bernis fesait mieux des vers que lui, et cependant il n'a pas réussi dans son ministère; cela est inconcevable : c'est apparemment parce qu'il avait renoncé à la poésie. Le roi de Prusse n'en use pas ainsi; il fait plus de vers que l'abbé Pellegrin : aussi a-t-il gagné des batailles. Je ne veux point mourir

sans vous avoir envoyé une ode pour madame de Pompadour. Je veux la chanter fièrement, hardiment, sans fadeur; car je lui ai obligation. Elle est belle, elle est bienfesante, sujet d'ode excellent. Elle a eu la bonté de recommander à M. le duc de Choiseul un mémoire pour mes terres, terres libres comme moi, terres dont je veux conserver l'indépendance comme celle de ma façon de penser.

Je me suis fait un drôle de petit royaume dans mon vallon des Alpes; je suis le Vieux de la Montagne, à cela près que je n'assassine personne. Madame de Pompadour a favorisé ma petite souveraineté écornée. Savez-vous bien, monsieur le duc, que j'ai deux lieues de pays qui ne rapportent pas grand'chose, mais qui ne doivent rien à personne?

Que les dieux ne m'ôtent rien,
C'est tout ce que je leur demande.

On m'a écrit que M. de Silhouette fesait de très bonne besogne. Il est vrai que celui-là n'a point fait de vers, mais il a traduit Pope, et voilà pourquoi il est bon ministre. Monsieur le duc, vous avez fait de très jolis vers, de ma connaissance; fourrez-vous dans le ministère, vous réussirez infailliblement. Je me jette du mont Jura au pied de Montrouge. Je m'occupe à ensemencer mes terres, à les rendre fécondes; et les filles aussi, non pas en les semant, mais en les mariant; je suis bon citoyen. Oh! le roi le saura, monsieur le duc, et je vois d'ici qui lui en fera ma cour. Jouissez de votre vie charmante, et continuez vos bontés au Suisse Voltaire.

CCII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 juin.

Les ailes des anges m'ont obombré, mon cher et respectable ami; j'ai le brevet pour Ferney plus favorable que je n'avais osé le demander et l'espérer : il est pour moi comme pour madame Denis. Je n'aurais jamais osé prétendre que mon nom fût couché en parchemin dans une patente signée *Louis*.

Monsieur l'ambassadeur, recevez mes très humbles actions de graces.

Mon cher ange, vous avez voulu un pot-de-vin pour vos négociations; vous devez l'avoir reçu : vous devez avoir lu mon petit drame. Si j'avais pu deviner que M. le duc de Choiseul pousserait ses bontés, que je vous dois, *jusqu'à parler de moi dans la chambre du roi*, j'aurais, moi, poussé l'insolence jusqu'à demander dans le brevet l'insertion des droits de Tourney; cela n'aurait rien coûté, et cette grace si naturelle était tout aussi facile que l'autre. Ma modestie m'a perdu, je n'ai pas eu la témérité de parler de moi; je n'ai demandé les droits de Ferney que pour ma nièce; mais Tourney ne regardait que moi, et je me suis tu.

Maintenant que mon brevet pour Ferney est obtenu, je n'ai pas l'insolence d'en demander un second pour Tourney. Figurez-vous quel plaisir ce serait d'avoir deux terres entièrement libres, et comme cela irait à l'air de mon visage. M. Debrosses m'a garanti tous les droits de sa terre; mais c'est *le beau billet qu'a La Châtre*. Ils disent qu'il n'a pu me garantir des droits qui lui sont personnels; tant pis pour lui; il ne m'a vendu qu'à

cette condition, mais tant pis pour moi qui serai vexé.

Monsieur le Parmesan, qui êtes envoyé chez vous, je vous ai fait mon compliment [1]. Vous avez été obligé d'écrire à Parme, vous n'avez pas le temps d'écrire aux Délices; cependant je vous ai envoyé une tragédie. Pour Dieu, donnez-moi un petit signe de vie. Que dites-vous de l'Avis à frère Berthier et à *monsieur* des nouvelles ecclésiastiques?

Mille tendres respects à tout ange.

CCIII.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 11 juin.

Mon ancien ami, mademoiselle Fel est chez moi avec son frère, qui est plus vieux que vous, qui a fait le voyage gaiement et qui chante encore. Quand vous voudrez venir nous voir sans chanter, vous ne serez pas si bien reçu que chez les Montmorenci, mais *oves ad flumina pavit Adonis*. De là je conclus que vous pourrez très bien venir philosopher sur les bords de notre lac. J'ai la folie de faire bâtir un très beau château; mais ce ne sera pas là que j'aurai l'insolence de vous recevoir, mais bien dans la guinguette des Délices. Vous verrez un homme entièrement libre. Le roi m'a accordé la confirmation des priviléges de ma terre, qui la rendent entièrement indépendante. Je suis parvenu à ce que j'ai désiré toute ma vie, l'indépendance et le repos. Vous ferez fort bien de venir partager avec moi ces deux biens inestimables; nous ajusterons ensemble l'histoire de Pierre-le-Grand. Plus je vais en avant, plus je vois qu'il mérite

[1] M. d'Argental, conseiller d'honneur au parlement de Paris, venait d'être nommé ministre plénipotentiaire de Parme à Paris. (*É. de K.*)

ce titre. Quand je le vis, il y a quarante ans, courant les boutiques de Paris, ni lui ni moi ne nous doutions que je serais un jour son historien. Je vous avertis qu'il a fait sortir les jésuites de ses états : apparemment que quelque frère Berthier lui avait déplu.

Il y a long-temps que quelqu'un exigea de moi des paraphrases de l'ancien Testament [1]; je choisis le *Cantique des Cantiques* et l'*Ecclésiaste :* l'un de ces ouvrages est tendre, l'autre est philosophique. J'ai eu le plaisir de parler au cœur et à la raison; mais je crains bien que les copies de l'*Ecclésiaste* ne soient falsifiées : je m'en remets à la Sorbonne pour la condamnation des copistes; je me soumets d'ailleurs au pape et à l'église avec toute la résignation d'un bon chrétien tel que je suis et que j'ai toujours été. Il y a long-temps que j'ai lu les quatre volumes de M. d'Alembert, et je les ai lus avec un extrême plaisir.

Je ne comprends pas comment vous ne vous êtes pas fait payer des cent vingt livres par madame de Fontaine. Elle est chargée, par un grand accord de famille, de vous payer cette somme, et vous recevrez votre argent tôt ou tard avec cette lettre.

Bonsoir : je vous quitte pour *Pierre-le-Grand.* Je me flatte toujours que quand vous aurez fait votre cours d'artillerie sous M. Belidor, vous viendrez vous reposer aux Délices.

Vale, sermonum nostrorum candide judex.

1 Madame de Pompadour. (*Éd. de Kehl.*)

CCIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 15 juin.

Mon divin ange parmesan, je reçois enfin un mot de votre écriture céleste et un volume de critique de Scaliger, de la main de madame l'envoyée de Parme. Sa négociation ne sera pas difficile. Vous ne songez pas qu'il s'est passé trois semaines entre l'envoi de la chevalerie et votre réponse; et que, pendant trois semaines, il faut bien qu'une tragédie ait le temps de changer de visage : aussi en a-t-elle changé tous les jours. Je viens d'entrevoir quelques critiques auxquelles j'ai répondu, il y a plus de quinze jours, par des vers bons ou mauvais.

Quelque respect que j'aie pour ce barbare de grand homme, Pierre Ier, je l'abandonne à tout moment pour mes chevaliers. Les terres me désolent, M. d'Espagnac m'opprime, les fermiers-généraux me tourmentent, j'ai peu de foin; et cependant il faut faire des tragédies et des histoires avec une santé déplorable. Mademoiselle Fel a beau adoucir mes maux par son joli gosier, la tête va me tourner.

Mon cher ange, quelle différence de M. le duc de Choiseul à monsieur l'abbé! Cependant vous n'aviez point hébergé, alimenté, rasé, désaltéré, porté M. le duc de Choiseul. J'augure bien de nos affaires entre les mains d'un homme qui pense si noblement, qui fait du bien à ses amis; c'est une belle ame. Dites-moi donc un peu : n'est-il pas très bien avec la personne envers qui on prétend que Babet fut ingrate?

Ah çà, combien de fromages de Parmesan vous donne-t-on par année? n'est-ce pas douze mille?

Je veux que mon ange soit à son aise. Vraiment, M. le duc de Choiseul a eu très grande raison de créer ce poste; le beau-père Stanislas a un ministre, et le gendre n'en aurait pas!

La poste part; je n'ai pas eu le temps de lire le volume de madame d'Argental; je vais le dévorer.

Je baise le bout de vos ailes à tous tant que vous êtes.

CCV.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 18 juin.

Je reçois, mon ancien ami, votre seconde lettre et votre mémoire; vous avez la bonté de m'envoyer encore quelques rogatons. Je suis très fâché que les idées philosophiques et les églogues de ceux qui ont pris le nom de Salomon courent le monde: passe encore si c'étaient les ouvrages de mon Salomon du Nord, il est fait pour être condamné par la Sorbonne; il n'a jamais commencé aucune de ses pièces par dire à une femme : *Donnez-moi un baiser sur la bouche.*

J'ai grand'peur que mes paraphrases du sage de Jérusalem ne courent d'une manière très fautive; les copistes et les commentateurs ont altéré le texte dans tous les temps.

Je n'ai point de foi au débarquement du *Pretender* en Écosse sur une flotte russe et suédoise; cela me paraît tiré des *Mille et une Nuits*. A l'égard de notre descente, je fais des vœux pour elle; mais je crains furieusement les philosophes anglais possesseurs d'environ deux cent quatre-vingts vaisseaux de guerre. Ce sont deux cent

quatre-vingts problèmes newtoniens, difficiles à résoudre par nous autres cartésiens.

Pour moi, je ne m'occupe que de mon czar Pierre; j'aime les créateurs; tout le reste me paraît peu de chose. je suis bien aise de faire voir que les héros n'ont pas la première place dans ce monde : un législateur est, à mon sens, bien au dessus d'un grenadier; et celui qui a formé un grand empire vaut bien mieux que celui qui a ruiné son royaume.

Si M. de Silhouette continue comme il a commencé, il faudra lui trouver une niche dans le temple de la gloire, tout à côté de Jean-Baptiste Colbert. Je vous en donnerai une dans le temple de l'amitié, si vous m'écrivez quelquefois. Vos lettres contiennent toujours des choses intéressantes, et font toujours grand plaisir à l'oncle et à la nièce.

Mandez-moi si vous êtes assez heureux pour avoir quelques actions dans les fermes générales. Je crois que ce sera le meilleur bien du royaume; mais pour moi, je donne la préférence à mes bœufs, à mes chevaux, à mes moutons et à mes dindons; et je préfère la vie patriarcale à tout. Quand vous viendrez me voir, je ferai tuer un chevreau, je répandrai de l'huile sur une pierre, et nous adorerons ensemble l'Éternel.

CCVI.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 18 juin.

Cette dépêche sicilienne doit être adressée à madame l'envoyée de Parme, qui s'est donné la peine de faire un si beau mémoire, et de l'écrire tout entier de sa main. Il paraît bien qu'elle doit partager toutes les négociations

de monsieur l'envoyé; elle connaît à fond toutes les affaires de la Sicile; toutes ses réflexions sont justes, profondes et fines; ses raisonnemens forts et pressans, bien déduits, clairement exposés, prouvés, appuyés. C'est un petit chef-d'œuvre que ce mémoire; et, ce qui n'est jamais arrivé et n'arrivera plus, c'est que l'auteur adopte sans restriction toutes les critiques qu'elle a eu la bonté d'envoyer : il en fait aussi honneur à tous les anges, et baise le bout de leurs ailes avec une profonde humilité et les remerciemens les plus tendres et les plus sincères.

O anges! ne soyez en peine de rien; notre nièce et moi nous pensions comme vous, presque sur tous les points; mais nous n'avons pu résister à la rage de vous envoyer au plus vite notre chevalerie, et de vous faire voir qu'à soixante-six ans on a encore du sang dans les veines. *Tancrède* a été fait comme *Zaïre*, en trois semaines : nous en avons des témoins; et à l'heure où nous fesons cette dépêche, nous attestons le ciel que tout est corrigé à peu près suivant vos divines intentions, que nous avons à moitié devinées, et à moitié suivies.

Nous sentons avec douleur que notre intrigue est fondée sur un billet équivoque, comme celle de *Zaïre;* nous avouons en cela notre insuffisance et la stérilité de notre imagination; mais nous réparerons cela par un gros bon sens qui règnera dans toute la pièce. Notre bon sens est très aidé par les lumières des anges. Le message porté chez les Maures, pour arriver à Messine, n'était pas sans difficulté; le balourd qui porte ce billet a aussi son embarras. Ce sont les cordes et les poulies qui font mouvoir la machine; il faut qu'elles aillent juste, j'en conviens; mais il faut que cette machine soit brillante,

pompeuse; que tout intéresse, que le cœur soit déchiré, que les larmes coulent, qu'un grand et tendre intérêt ne laisse pas aux spectateurs le temps de la réflexion, et qu'ils ne songent aux poulies qu'après avoir essuyé leurs larmes.

Mon Dieu! que je fus aise quand j'appris que le théâtre était purgé de blanc-poudrés, coiffés au rhinocéros et à l'oiseau royal! Je riais aux anges en tapissant la scène de boucliers et de gonfanons. Je ne sais quoi de naïf et de vrai dans cette chevalerie me plaisait beaucoup, et soyez vivement persuadée que, si mes foins étaient faits, la pièce en vaudrait beaucoup mieux.

Monsieur le conseiller de grand'chambre, d'Espagnac, me glace encore l'imagination; messieurs les fermiers-généraux la tourmentent, mes maçons l'excèdent; il faut que j'arrange une colonnade le matin, et que je rapetasse une scène le soir. Je vois encore que je serai obligé de présenter une incivile requête par la main des anges à M. le duc de Choiseul, et que j'abuserai à l'excès de leur bonté.

Au milieu de tout cela, il faut faire imprimer l'histoire d'une création de deux mille lieues, par l'auguste barbare Pierre-le-Grand, et faire connaître cent peuples inconnus. Mais retournons à Syracuse.

Je suppose que mes juges trouveront bon que les biens de Tancrède soient une dot que l'état donne à Orbassan pour son mariage; ils verront, sans doute, que cette circonstance le rend plus odieux à Tancrède et à sa maîtresse; ils seront convaincus qu'il serait inutile de parler de cette donation dans le conseil d'état, si ce n'était pas un des articles du mariage. Il ne faut pas, à la vérité, qu'Orbassan reproche au beau-père de s'y opposer; mais il n'est peut-être pas mal qu'un autre

chevalier fasse ce reproche au beau-père. J'aime assez ces contestations parmi des gens du temps passé, dont la politesse n'était pas la nôtre, et qui avaient plus de casques que de chemises.

Mes juges voient bien qu'à l'égard du billet porté par le balourd, quatre vers, au plus, suffiront pour graisser cette poulie.

Mes juges sentent que c'est une chose fort délicate de faire demander Aménaïde en mariage par un circoncis; c'est bien assez que quelque brutal de chevalier dise qu'en effet il y a eu un beau Sarrazin qui a fait du bruit dans la ville, qu'il nomme même ce jeune mahométan, et qu'il fasse tomber sur lui tous les soupçons les plus vraisemblables.

Mes juges verront combien il est aisé à ce soldat, intime ami de Tancrède, de dire, au commencement du troisième acte, qu'il fit un tour à la ville, il y a deux jours, et qu'il y entendit murmurer du mariage d'Orbassan.

Mes juges savent qu'il suffit de quatre vers dans un endroit, et d'une douzaine dans un autre, pour expliquer ce qui n'est pas assez clair, et pour rendre l'intérêt plus touchant. Le commencement du cinquième acte, par exemple, avait besoin d'être retouché, et je crois actuellement la scène du père et de la fille beaucoup plus intéressante; enfin, il me paraît qu'on ne m'a prescrit que des choses aisées à faire.

J'avertis humblement que ces mots, *ce billet adultère*, ne révolteront point quand il n'y aura pas de petits-maîtres sur le théâtre; ce n'est pas que je sois beaucoup attaché à ce mot, et qu'il ne soit très facile d'en substituer un autre; mais je le crois bon, et je le dis pour la décharge de ma conscience.

Vous avez grande raison, madame, de vous écrier et de m'accuser de barbarie allobroge sur

> Ces beaux nœuds dont nos cœurs étaient joints,
> Dont on peut accuser ou vanter son courage.

Vous avez le nez fin, et moi aussi; cela ne vaut pas le diable, et cela fut corrigé un quart d'heure après avoir eu l'impertinence de vous l'envoyer.

Je vais sortir de Kamtschatka où je suis à présent, et j'aurai l'honneur de vous envoyer la pièce avant qu'il soit un mois; mais, avant ce temps-là, il se pourrait bien faire que je couchasse par écrit un beau mémoire dans lequel je m'accuserais de l'énorme bêtise de m'être fié à des billets de garantie pour les priviléges de ma terre de Tourney.

M. d'Argental s'étant bien voulu charger des *finances* du sieur Pessellier, il les enverra quand il pourra; je ne suis pas pressé d'argent. De quoi s'avise Pessellier de gouverner les finances! a-t-il trouvé quelque chose de mieux que les actions sur les fermes? Cependant si M. d'Argental a la condescendance de m'envoyer cet écrit, ne peut-il pas le faire contre-signer? Je le mettrai dans les rayons de ma petite bibliothèque, destinés aux faiseurs de projets; j'en ai déja bon nombre.

Dites-moi donc, mes anges, n'avez-vous pas douze mille parmesans au moins par an? mais aussi n'êtes-vous pas obligés d'avoir une plus grosse maison? Je me flatte que vous avez renoncé entièrement à la grand'chambre; c'est un cul-de-sac bien ennuyeux. Et puis, quel bavard que cet avocat-général!

Mes anges, je suis plus que jamais votre Suisse Voltaire.

CCVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 23 juin.

Mon divin ange parmesan, si je n'obéis pas bien, j'obéis vite. Il y a quelques coups de lime à donner, nous l'avouons; mais prenez toujours, et, avec le temps, toutes les lois de madame d'Argental seront exécutées. On sait bien qu'en parlant du courrier qui va porter le billet doux, la confidente peut dire :

> Il vous fut attaché dès vos plus jeunes ans,
> Vos intérêts lui sont aussi chers que sa vie,

et en faire ainsi un excellent domestique qui fait pendre sa maîtresse en ne disant pas son secret. Il y a encore quelque chose à fortifier au cinquième acte; mais il s'agit, à présent, d'une importante négociation. Votre Suisse vous donnera bientôt autant d'affaires que votre Parme.

Madame la marquise a su que je fesais un drame, et moi je lui ai écrit galamment que je le lui enverrais, que je le soumettrais à ses lumières; que je me souvenais toujours des belles décorations qu'elle eut la bonté de faire donner à *Sémiramis*, etc. Elle m'a répondu qu'elle attendait la pièce. Que faut-il donc faire, mon cher ange? la donner à M. le duc de Choiseul, et que M. le duc de Choiseul la donne à madame la marquise comme un secret d'état. Elle fera ses observations, elle protégera notre Sicile. Je suis Suisse, il est vrai; mais je sais mon monde, et je veux que les prêtres sachent que je suis bien en cour.

Vous voyez, mon divin ange, que je donne toujours

la préférence au spirituel sur le temporel; vous serez bientôt outrecuidé d'un mémoire sur Tourney.

Mais M. le comte de Choiseul part-il bientôt? je voudrais lui envoyer quelque chose pour l'amuser sur la route. Qu'il n'oublie point la comtesse de Bentinck à Vienne, s'il veut être amusé.

CCVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 juin.

Mon divin ange, moi fâché contre vous! qui vous a dit cette anecdote? où l'avez-vous prise? Vous êtes bien mal instruit pour un plénipotentiaire. Ne sais-je pas que vous avez eu plus d'une affaire? et ne sais-je pas encore que vous avez daigné vous intéresser aux miennes? Je ne suis pas si Suisse que je n'entende raison. Ne l'ai-je pas entendue sur les chevaliers? n'ai-je pas fourbi de nouveau leurs armes? n'ai-je pas à peu près fait ce que madame Scaliger ordonnait.

Mon ange, que les fondemens soient bien ou mal faits, il n'importe : il faut donner la maison à madame la marquise; il faut la confier à M. le duc de Choiseul, et que, de ses mains bienfesantes, elle passe dans les belles mains de son amie. Il voulait, disiez-vous, une tragédie pour pot-de-vin du brevet; la voilà. Trève à vos critiques; laissez place à M. de Choiseul et à madame de Pompadour pour faire les leurs; ils s'en intéresseront davantage au bâtiment, quand ils y auront mis quelques pierres. Ceci n'est point affaire de théâtre, c'est affaire d'état.

Vous m'avez laissé ignorer la bonne plaisanterie de la grand'chambre qui voulait députer à l'infant, et em-

pêcher qu'aucun conseiller du parlement connût jamais les intérêts d'aucun état. Enfin, vous voilà compatible. Est-il vrai que vos confrères ont rendu un arrêt contre ceux qui ne saignent pas dans la pleurésie? Cet arrêt doit être imprimé avec celui qui condamne l'*Encyclopédie*. On pourrait faire un beau volume de ces arrêts-là.

Qu'importe, mon cher ange, qu'on donne mon *Russe* tome à tome ou tout en bloc? c'est l'affaire des libraires, et je ne m'en mêle pas. Je me mêle de plaire à l'autocratrice de toutes les Russies; il me faut une impératrice au moins dans mes intérêts, car je ne peux en conscience aimer Luc: ce roi n'a pas une assez belle ame pour moi. Il me semble que M. le duc de Choiseul le connaît bien. Je vous demande en grace, mon cher ange, de souhaiter au moins qu'il soit puni. Et ce polisson de Gresset, qu'en dirons-nous? quel fat orgueilleux! quel plat fanatique! et que les vers de Piron sont jolis! mais que M. d'Espagnac est raboteux! qu'il est difficile! il demande des choses impossibles, des choses que je n'ai point: c'est le dieu des jansénistes; il commande pour qu'on n'obéisse pas. Je lui ai donné dix fois plus d'éclaircissemens que jamais aucun possesseur de Ferney n'en a donné depuis le douzième siècle. Je suis aussi honteux que reconnaissant de vos bontés, de vos peines, de celles de M. l'ambassadeur de Chauvelin; je baise toutes les ailes.

Je ne peux encore penser à un sous-brevet pour Tourney; je ne peux que songer à vous, mes anges, à *Pierre-le-Grand*, à mes chevaliers et à mes foins, vous embrasser tendrement avec la plus vive reconnaissance, et vous aimer à jamais.

Je suis très malingre; comment vous portez-vous?

CCIX.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 29 juin.

Eh bien, mon cher ami, vous êtes donc revenu à vos moutons; mais vous les quittez tous les ans, et je n'abandonne jamais les miens, quoiqu'ils ne soient pas si gras que les vôtres.

Vous êtes enthousiasmé avec raison de notre ministre des finances et de mademoiselle Dubois; on dit grand bien de l'un et de l'autre. Je suis bien aise de voir un homme de lettres contrôleur-général. Il a traduit un Warburton qui vous démontre net que jamais les lois de Moïse n'ont laissé seulement soupçonner l'immortalité de l'ame. Il a traduit le *Tout est bien;* mais quand dirons-nous *Tout n'est pas mal?* Le génie de M. de Silhouette est anglais, calculateur et courageux; mais si on nous prend des Guadeloupe, si ces maudits Anglais ont plus de vaisseaux que nous, et meilleurs; si les frais de la visite qu'on veut leur rendre sont perdus, si les dépenses immenses d'une guerre juste, mais ruineuse, absorbent les revenus de l'état, ni M. de Silhouette, ni Pope, n'y pourront suffire.

J'ai pris le parti de mettre une partie de ma fortune en terres : le roi de Prusse ne les saccagera pas, et elles porteront toujours quelques grains. Les biens en papiers dépendent de la fortune, ceux de la terre ne dépendent que de Dieu. Si vous gouvernez votre Launai, vous savez que cette occupation emporte un peu de temps; mais avouez qu'on en perd à Paris bien davantage. Je conduis tout le détail de trois terres presque contiguës à mon ermitage des Délices; j'ai l'insolence de bâtir un château

dans le goût italien, *nel grand gusto;* cela n'empêchera pas, mon ancien ami, que vous n'ayez votre *Pierre-le-Grand*, et une tragédie d'un goût un peu nouveau.

Puisque Gresset a renoncé à embellir la scène, il faut bien que je la gâte. Je me damne, il est vrai; cela est honteux à mon âge; mais j'aime passionnément à me damner. Vous connaissez sans doute l'épigramme de Piron sur ce fanatique orgueilleux de Gresset. Qu'elle est jolie! qu'elle est bien faite! que l'insolent ex-jésuite est bien puni! Et que dites-vous du révérend père Poignardini-Malagrida, qu'on prétend avoir été loyalement brûlé à Lisbonne? Malheureusement, ces nouvelles viennent des jansénistes. Qu'on les brûle ou qu'on les canonise, peu m'importe à moi patriarche, qui ne connais plus que mes troupeaux, et qui ne suis point de leurs ouailles.

Savez-vous que le roi m'a donné de belles lettres-patentes, par lesquelles mes terres sont conservées dans leurs anciens priviléges? et ces priviléges sont de ne rien payer du tout, d'être parfaitement libre. Y a-t-il un état plus heureux? Je me trouve entre la France et la Suisse, sans dépendre ni de l'une ni de l'autre. La grace du roi est pour madame Denis et pour moi. Tout cela serait bon, si on digérait. Vous digérez, mon cher ami; mon estomac est déplorable; *spiritus promptus est, caro autem infirma.*

Mon cœur est toujours à vous.

CCX.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 2 juillet.

Vous m'avez envoyé, madame, la plus grosse face qui soit à Strasbourg. O que ce frocart à bien l'air du

secrétaire d'un intendant! Je l'ai reçu de mon mieux. Il m'a paru enchanté de mon pays. En effet, c'est la plus jolie nature du monde, et personne ne se vante d'avoir une plus belle situation que moi. Je voulais cependant la quitter, mais je suis arrêté par mes bâtimens jusqu'au mois de septembre. J'espère bien, alors, avoir l'honneur de vous faire ma cour à l'île Jard. Je ne sais pas encore bien positivement si on a repris la ville de Quebec. En tout cas, cela n'est bon à reprendre que l'été. Je ne vois pas ce qu'on peut faire de ce vilain pays en hiver. Paris est, l'hiver et l'été, le centre du ridicule. Ramponeau, cabaretier de la Courtille, a occupé la cour et la ville. Les convulsionnaires qui se crucifient ont un grand parti, et la Tournelle ne sait pas trop comment les juger. Les jésuites sont poursuivis par les apothicaires, pour avoir vendu du vert-de-gris, et sont accusés d'empoisonner les corps, après l'avoir été jadis d'empoisonner les ames. On s'est mangé le blanc des yeux pour une mauvaise comédie.

Portez-vous bien, madame, et vivez pour voir des temps plus heureux et moins sots.

CCXI.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF. (A Pétersbourg.)

Au château de Tourney, le 10 juillet.

Monsieur, une grande fluxion sur les yeux me prive de l'honneur de vous écrire de ma main, et du plaisir de continuer, aussi rapidement que je le voudrais, l'*Histoire de Pierre-le-Grand*. Je l'ai poussée jusqu'à la bataille de Pultava. Le journal que votre excellence a eu la bonté de m'envoyer me sert à constater les dates, et à rapporter les événemens avec exactitude.

J'espère toujours, monsieur, que non seulement vous aurez la bonté de me faire parvenir la suite de ce journal, mais que je recevrai de vous des lumières sur tout ce qui peut rendre ces événemens plus intéressans pour le public, et plus glorieux pour le monarque.

Je vois bien, dans les Mémoires qu'on m'a confiés, quel jour on a pris une ville; je vois le nombre des morts, des prisonniers dans une bataille; mais je ne vois rien qui caractérise Pierre-le-Grand. Le lecteur désirera, sans doute, de savoir comment il traita les principaux officiers suédois prisonniers après la bataille de Pultava; comment la plupart des capitaines et des soldats furent transportés en Sibérie; comment ils y vécurent; avec quelle générosité l'empereur renvoya le prince de Virtemberg; pourquoi le comte Piper fut détenu dans une prison rigoureuse; comment on traita les généraux Renschild et Levenhaupt, et les autres; quel fut réellement l'appareil du triomphe à Moscou. Un billet de lui, une réponse, un mot, deviennent dans de telles circonstances des choses importantes pour la postérité; ses négociations, surtout, doivent être un des plus grands objets de son histoire.

Mais, monsieur, tous les princes ont négocié, tous ont assiégé des villes et donné des batailles, nul autre que Pierre-le-Grand n'a été le réformateur des mœurs, le créateur des arts, de la marine et du commerce. C'est par là surtout que la postérité l'envisagera avec admiration : elle voudra être instruite en détail de tout ce qu'il a créé; elle demandera compte du moindre chemin public, des canaux pour la jonction des rivières, des règlemens de police et de commerce, de la réforme mise dans le clergé; en un mot, de tous les objets sur lesquels il a étendu ses soins.

Il est même nécessaire que toutes ses grandes entreprises, depuis la Finlande jusqu'au fond de la Sibérie, soient présentées au public dans un jour si lumineux, et d'une manière si imposante, que les lecteurs ne puissent pas regretter ces anecdotes désagréables dont tant de livres sont remplis, et que la gloire du héros empêche de s'informer des faiblesses de l'homme.

J'ignore, monsieur, si c'est votre intention que l'*Histoire de Pierre-le-Grand* soit suivie d'un chapitre dans lequel je ferai voir, en raccourci, comment on a suivi en tout les vues de ce législateur; avec quelle splendeur on a achevé ce qu'il avait commencé, et tout ce que votre nation a fait de grand jusqu'au temps heureux de l'impératrice régnante. Je fais mille vœux pour la durée et le bonheur de son empire; j'en fais d'aussi ardens pour votre personne. Le protecteur des arts doit m'être bien cher; l'ouvrage dont vous m'avez chargé m'inspire de la reconnaissance; toutes vos bontés me sont précieuses.

CCXII.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Tourney, par Genève; 20 de juillet.

Madame la Parmesane, il faut commencer par vous rendre mille actions de graces. Quelle bonté vous avez d'entrer dans tous ces détails de vieux chevaliers! et, ce qui m'en plaît encore autant, c'est que vous avez une santé brillante; car rien ne pèserait tant à une malade que d'écrire tant de choses si réfléchies. Je l'éprouve bien tristement; il m'a pris un éblouissement, un je ne sais quoi, qui accommode fort peu les idées. Tronchin est venu au secours de ma pie-mère et de ma dure-mère, et c'est à son insu que j'ai l'honneur de vous écrire. J'ai

mis, mes divins anges, toutes vos remarques avec la pièce, et je ne reverrai ce procès que quand j'aurai la tête bien nette. En attendant, je vous envoie, pour vous amuser, le drame[1] de feu M. Thomson, traduit par mon ami M. Fatema.

Je ne veux, d'ici à quinze jours, penser ni aux chevaliers, ni à *Pierre-le-Grand;* j'oublierai jusqu'à M. l'abbé d'Espagnac. Il n'en est pourtant pas des affaires comme d'une pièce de théâtre et d'une histoire; ces ouvrages gagnent à se reposer, et les affaires perdent à n'être pas suivies. Mais, si je veux vivre, j'ai besoin d'un parfait repos pour quelque temps.

Ne vous fâchez pas contre moi d'être comtesse, c'est un usage reçu; c'est un titre qu'on donne à beaucoup de ministres qui ne vous valent pas; et, si vous étiez en pays étranger, il faudrait bien vous y accoutumer malgré vous. Tout mon malheur est que vous n'ayez pas l'ambassade de Suisse; mais pourquoi non? cela vaut cent mille livres de rente; et on est bien pis que comte, on est roi. Après le plaisir de voir couper ses blés et battre en grange, c'est le premier des emplois; les douze mille fromages de Parmesan ne sont rien en comparaison. Vous auriez une bonne troupe de comédiens à Soleure, vous viendriez voir le petit château que je bâtis, vous seriez enchantée de mon château; il est d'ordre dorique, il durera mille ans. Je mets sur la frise : *Voltaire fecit.* On me prendra, dans la postérité, pour un fameux architecte. Vous ne vous souciez point de tout cela, parce que vous êtes à Paris; mais peut-on ne jamais sortir de Paris! J'aime mon czar qui, dans un clin-d'œil, allait bâtir à Archangel, à Astracan, sur la mer Noire, sur la mer Baltique. Mon Dieu, que vous êtes casaniers!

[1] *Socrate.*

Dites-moi donc comment se trouve M. le comte de Choiseul de son voyage; ne sera-t-il pas bien excédé de l'étiquette de la cour de Vienne? Vous n'auriez point d'étiquette en Suisse, vous règneriez comme vous voudriez. Si je n'avais pas acquis des terres qui me tournent la tête, je supplierais M. le duc de Choiseul de me donner un consulat au Grand-Caire ou en Grèce. J'enrage de mourir sans avoir vu les pyramides et les ruines du théâtre d'Eschyle.

CCXIII.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Juillet.

J'ai vu les *Van der Meulen*, après bien des peines; ils sont, comme je l'avais prévu, des répétitions, des seconds originaux de la main du maître, et sont très beaux. Il y en a six surtout qui méritent d'orner un palais; un septième est assez peu de chose. J'ai vu aussi un *Van Dick* qui vaut tous les *Van der Meulen*. Son seul défaut est sa grandeur. Je voudrais que l'impératrice de Russie achetât cette belle collection. Je pars, madame, avec une douleur très vive. Vous m'avez donné la plus grande envie du monde de troquer la Lorraine contre la Suisse. Il faut absolument être votre voisin.

Mon cœur est à vous, madame, avec le plus tendre respect.

CCXIV.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Juillet.

Une lettre de vous, madame, que j'ouvre en arrivant à ma cabane des Délices, me rend mon séjour plus

agréable ; mais aussi elle me fait regretter l'île Jard. Puissiez-vous, madame, n'être pas noyée une seconde fois dans votre île ! puissiez-vous n'y recevoir que d'agréables nouvelles de l'armée où est monsieur votre fils ! Je plains fort ceux qui ont des maisons de campagne à Louisbourg. Ils s'en sont défaits, comme vous savez, en faveur des Anglais, qui sont maîtres de l'île, de la ville, de la garnison, de nos vaisseaux, etc. Il ne nous restera bientôt plus rien dans l'Amérique septentrionale. Mais afin de ne point faire de jaloux, ils vont caresser toutes nos côtes de France les unes après les autres. Vous savez que la désolation de Paris est grande, non parce que Louisbourg est pris, non parce que nous sommes battus partout, et que nous allons l'être encore, mais parce qu'on manque d'argent, et qu'on craint de nouveaux impôts. On a du moins le plaisir de se plaindre et de crier contre tous ceux qui conduisent notre mauvaise barque.

Je ne dois plus penser à Champignelle, madame ; j'apprends que la terre est substituée. La maison du prince Esthérasy ou comte Estérasy, est, je pense, une maison de fille, un petit pavillon pour souper et pour ne point dormir. Ce n'est pas là mon fait ; il me faut une belle et bonne terre, bien vivante. Mais on passe sa vie en projets, et on meurt au milieu de ses rêves.

Je vous remercie bien vivement, madame, de la bonté que vous avez eue de faire mention de moi dans votre lettre à votre amie de Versailles ; j'en suis d'autant plus aise, que je ne lui demande rien, et je me bornais à souhaiter qu'elle sût que je conserverai toute ma vie de la reconnaissance pour elle. Un tel sentiment est toujours assez bien reçu ; mais il doit l'être encore mieux quand il passe par vos mains, il en a l'air plus vrai. C'est un

véritable service que vous m'avez rendu et auquel je suis très sensible.

J'ai envoyé au margrave de Bade-Dourlach la note des tableaux de Van der Meulen et du beau Van Dick. L'immensité de ces tableaux ne leur permet de place que dans une galerie de prince. Les galeries genevoises ne sont pas faites pour eux.

Adieu, madame; je serai toujours fâché que Genève soit si loin de Strasbourg. Madame Denis vous assure de son attachement. Vous connaissez les sentimens de l'oncle qui vous est dévoué pour la vie.

CCXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Juillet.

Mon divin ange, que vous dirai-je? rien qui ne soit dans le paquet ci-joint. Votre chambrier d'Espagnac, le président Debrosses, l'intendant, les fermiers-généraux et mes maçons ont conjuré ma perte. Les chevaliers et les czars ne s'en trouveront pas mieux. Je suis malade, les affaires me pilent.

Je baise les ailes des anges pour me consoler.

CCXVI.

A MADEMOISELLE FEL,

ACTRICE DE L'OPÉRA.

Aux Délices, 7 auguste.

Très aimable rossignol, l'oncle et la nièce, ou plutôt la nièce et l'oncle avaient besoin de votre souvenir. Les gens qui n'ont que des oreilles vous admirent; ceux qui avec des oreilles ont du sentiment vous aïment. Nous

nous flattons d'avoir de tout cela. Et sachez, malgré toute votre modestie, que vous êtes aussi séduisante quand vous parlez que quand vous chantez. La société est le premier des concerts, et vous y faites la première partie. Nous savons bien que nous ne jouirons plus de votre commerce dont nous avons senti tout le prix : les habitans des bords de notre lac ne sont pas faits pour être aussi heureux que ceux des bords de la Seine. Voici ce que notre petit coin des Alpes dit de vous :

De Rossignol pourquoi porter le nom ?
Il est bien vrai qu'ils ont été ses maîtres ;
Mais tous les ans, dans la belle saison,
L'Amour les guide en nos réduits champêtres.
Elle n'a pas tant de fidélité ;
Elle nous fuit, peut-être nous oublie.
C'est le phénix à jamais regretté,
On ne le voit qu'une fois dans sa vie.

C'est ainsi qu'on vous traite, mademoiselle ; et quand vous reviendriez, vous n'y gagneriez rien : on vous traiterait seulement de phénix qu'on aurait vu deux fois. Pour moi, quelque forte envie que j'aie de venir vous rendre mes hommages, il n'y a pas d'apparence que j'aille à Paris ; le rôle d'un homme de lettres y est trop ridicule, et celui de philosophe trop dangereux. Je m'en tiens à achever mon château, et ne veux plus en bâtir en Espagne.

Vraiment vous faites à merveille de me parler de M. de Laborde. Je sais que c'est un homme d'un vrai mérite et nécessaire à l'état. *Sono pochissimi i signori* de cette espèce.

Adieu, mademoiselle ; recevez sans cérémonie les assurances de l'attachement très véritable de l'oncle et de la nièce. Nos complimens à monsieur votre frère.

CCXVII.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Au château de Tourney, 14 auguste.

Ma douleur, madame, est encore plus forte que ma maladie; il faut que mon état me permette au moins de dicter mes sentimens, si je ne peux les écrire moi-même. Je partage toute votre inquiétude; vous avez sans doute dépêché un exprès pour vous informer du sort de monsieur votre fils. J'ai été saisi à la nouvelle de cette abominable journée : s'il est vrai que M. de Contades ait exposé son armée à une batterie de quatre-vingts canons, comme on le dit, cela ne peut ni se comprendre, ni être assez déploré; une faute de jugement fait donc le deuil et la ruine de la France ! Vos chagrins dans ce moment occupent toute mon ame; si vous avez un moment à vous, je vous demande en grace d'envoyer chercher Collini, et de m'instruire par lui de l'état de votre fils et du vôtre.

Adieu, madame; ceux qui disent que *tout est bien* sont des fanatiques bien haïssables. Ce que je souffre de corps et d'esprit m'empêche de vous en dire davantage; mais je n'en suis pas moins sensible à tout ce qui vous touche, et personne ne vous est attaché, madame, avec un plus tendre respect que moi. *L'ermite des Délices.*

CCXVIII.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 15 auguste.

Vraiment, madame, il est bien temps de s'occuper de chevalerie, pendant que M. de Contades, en vrai

Angevin, mène à la boucherie tous les descendans de nos anciens chevaliers, et leur fait attaquer quatre-vingts pièces de canon, comme don Quichotte attaquait des moulins à vent ! Cette horrible journée perce l'ame. Je suis Français à l'excès, surtout depuis mon beau brevet dont j'ai l'obligation à vous, mes divins anges, et à MM. de Choiseul. Luc (vous savez qui est Luc) donne probablement bataille aux Autrichiens et aux Russes, au moment que j'ai l'honneur de vous écrire, du moins il m'a mandé que c'était sa royale intention. S'il est battu, comme cela peut arriver, quelle honte pour nous de l'avoir été par ce prince de Brunsvick ! Je voudrais que vous connussiez ce prince, vous seriez bien étonnée, et vous diriez : Il faut que les gens qu'il bat soient de grands imbéciles. La vérité du fait est que toutes ces troupes-là sont mieux disciplinées que les nôtres. Quiconque ne suivra pas entièrement les maximes du maréchal de Saxe sera infailliblement battu comme à Rosbach. Voilà ce que j'ai l'impudence de vous dire, en qualité d'historiographe; et je vous dis encore que je tremble pour votre descente en Angleterre.

Nous allons être réduits à la besace. Heureux qui a des fromages de Parmesan et des terres !

Mon accident n'a pas duré; il m'a laissé encore des passions vives : celle d'être libre chez moi est très forte; mais la plus grande de mes passions, c'est l'attachement que j'ai pour mes divins anges.

J'ai envoyé d'énormes paquets à M. d'Argental, sous l'enveloppe de M. de Courteilles. J'abuse des bontés de M. d'Argental et de M. de Chauvelin.

M. de Choiseul m'a fait l'honneur de m'écrire; je le crois bien affligé. Ah, pauvres Français !

CCXIX.

A M. CLAIRAULT.

19 auguste.

Votre lettre, monsieur, m'a fait autant de plaisir que votre travail m'a inspiré d'estime. Votre guerre avec les géomètres, au sujet de la comète, me paraît la guerre des dieux dans l'Olympe, tandis que sur la terre les chiens se battent contre les chats. Je suis effrayé de l'immensité de votre travail. Je me souviens qu'autrefois, quand je m'appliquais à la théorie de Newton, je ne sortais jamais de l'étude que malade; les organes de l'application et de l'intelligence ne sont pas si bons chez moi que chez vous. Vous êtes né géomètre, et je n'étais devenu disciple de Newton que par hasard. Votre dernier travail doit certainement honorer la France : les Anglais ne peuvent pas avoir tout dit; Newton avait fondé ses lois en partie sur celles de Kepler, et vous avez ajouté à celles de Newton. C'est une chose bien admirable d'être parvenu à reconnaître les inégalités que l'attraction des grosses planètes opère sur la route des comètes : ces astres, que nos pères et les Grecs ne connaissaient qu'en qualité de chevelus, selon l'étymologie du nom, et en qualité de méchans, comme nous connaissons Clodion-le-Chevelu, sont aujourd'hui soumis à votre calcul, aussi bien que les astres du système solaire; mais il faudrait être bien difficile pour exiger qu'on prédît le retour d'une comète à la minute, de même qu'on prédit une éclipse de soleil ou de lune : il faut se contenter de l'à peu près dans ces distances immenses, et dans ces complications de causes qui peuvent accélérer ou retarder le retour d'une comète. D'ailleurs la quantité de la masse de Jupiter et de Saturne

peut-elle être connue avec précision? cela me paraît impossible. Il me semble que, quand on vous accordera un mois d'échéance pour le retour d'une comète, comme on en accorde pour les lettres de change qui viennent de loin, on ne vous fera pas une grande grace; mais quand on avouera que vous faites honneur à la France et à l'esprit humain, on ne vous rendra que justice.

Plût à Dieu que notre ami Moreau-Maupertuis eût cultivé son art comme vous, qu'il eût prédit seulement le retour des comètes, au lieu d'exalter son ame pour prédire l'avenir, de disséquer des cervelles de géans pour connaître la nature de l'ame, d'enduire les gens de poix-résine pour les guérir de toute espèce de maladie, de persécuter Koënig, et de mourir entre deux capucins!

Au reste, je suis fâché que vous désigniez par le nom de *newtoniens* ceux qui ont reconnu la vérité des découvertes de Newton : c'est comme si on appelait les géomètres *euclidiens*. La vérité n'a point de nom de parti : l'erreur peut admettre des mots de ralliement. On dit molinistes, jansénistes, quiétistes, anabaptistes, pour désigner différentes sortes d'aveugles : les sectes ont des noms, et la vérité est vérité. Dieu bénisse l'imprimeur qui a mis les *altercations* de la comète, au lieu d'*altérations!* Il a eu plus raison qu'il ne croyait; toute vérité produit altercation. Je pourrais bien me plaindre aussi à mon tour de ceux qui m'ont appelé mauvais citoyen, quand j'ai mis le premier en France le système de l'anglais Newton au net; mais j'ai essuyé tant d'injustices, d'ailleurs, que celle-là m'a échappé dans la foule. Je suis enfin parvenu à ne plus mesurer que la *courbe* que mes nouveaux semoirs tracent

au bout de leurs rayons; le résultat est un peu de froment : mais quand je me suis tué à Paris pour composer des poëmes épiques, des tragédies et des histoires, je n'ai recueilli que de l'ivraie. La culture des champs est plus douce que celle des lettres; je trouve plus de bon sens dans mes laboureurs et dans mes vignerons, et surtout plus de bonne foi que dans les regrattiers de la littérature, etc.

Je cultive la terre; voilà par où il faut finir. J'ai fait naître un peu d'abondance dans le pays le plus agréable et le plus pauvre que j'aie jamais vu. C'est une belle expérience de physique de faire croître quatre épis où la nature n'en donnait que deux. Les académies de Cérès et de Pomone valent bien les autres.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Fortunatus et ille deos qui novit agrestes.
(Virg.)

CCXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 19 auguste.

Mon divin ange, est-ce que M. Fatema n'aurait pas trouvé grace devant vos yeux? Voici, pour vous réjouir, un gros paquet contenant des choses délicieuses, un billet de M. Fabri, fermier de Gex, c'est-à-dire son reçu de son tiers de lods et ventes; quelle lecture agréable! et puis une lettre à M. l'abbé d'Espagnac, pleine de jérémiades sur le sort des pauvres seigneurs de château; et une lettre à M. de Chauvelin l'ambassadeur. Je me console au moins avec lui de cet embarras d'affaires. Savez-vous que je passe les jours entiers dans ces discussions de toute espèce? Il faut s'accoutumer à tout. Cette vie-là ne

me déplaît point, elle est toute remplie. Il est plus doux qu'on ne pense de planter, de semer et de bâtir. Je me plains toujours, selon l'usage; mais, dans le fond, je suis fort aise.

Je réserve les chevaliers pour le temps des vendanges. Vous, mon cher ange, et M. de Chauvelin, qui daignez être mes médiateurs avec M. d'Espagnac, vous n'échouerez pas dans votre négociation. Lisez ma lettre à M. d'Espagnac, et vous verrez si j'ai raison; lisez aussi ma dépêche à M. de Chauvelin, et vous jugerez si le conseil de monseigneur le comte de La Marche n'a pas beaucoup de torts.

Enfin donc, je crois que mes Russes sont près du grand Glogau. Qui croirait que la Barbarini [1] va être assiégée par mes Russes, et dans Glogau? O destinée! Je n'aime point Luc, il s'en faut beaucoup : je ne lui pardonnerai jamais ni son infame procédé avec ma nièce, ni la hardiesse qu'il a de m'écrire deux fois par mois des choses flatteuses, sans avoir jamais réparé ses torts. Je désire beaucoup sa profonde humiliation, le châtiment du pécheur; je ne sais si je désire sa damnation éternelle.

Mon divin ange, vous ne m'écrivez point; vous ne me dites rien des succès de M. le comte de Choiseul à la cour de Vienne. Je sais sans vous qu'il y réussit beaucoup. Je suis toujours enchanté de M. le duc de Choiseul, et si enchanté que je ne lui demande rien. Je ne veux point du tout l'importuner pour ma terre viagère de Tourney; je veux qu'il sache que je lui suis attaché par goût, par reconnaissance, et que l'intérêt ne déshonore point mes sentimens généreux.

Comment se porte madame Scaliger? Je suis à ses

[1] Danseuse de l'Opéra de Berlin. (*Éd. de Kehl.*)

pieds, et bientôt je travaillerai sur ses commentaires.

Adieu, divins anges; je souhaite à votre nation tous les succès possibles dans le continent et dans les îles. A propos, parlez-vous italien?

Mille respects à tout ange.

CCXXI.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

3 septembre.

J'ai si mal aux yeux, madame, que je ne peux avoir l'honneur de vous écrire de ma main. Je suis aussi enchanté de la conduite de M. le prince de Brunsvick envers monsieur votre fils, que je suis affligé de l'événement fatal qui rend M. le prince de Brunsvick si grand et les Français si petits. Je me flatte, madame, que M. de Lutzelbourg est actuellement auprès de vous. Si j'étais à portée d'écrire au vainqueur, si certaines circonstances ne m'en empêchaient, je le féliciterais assurément, non pas sur sa victoire, mais sur la manière dont il en use. Il me semble qu'on ne doit que des sentimens de condoléance au roi de Prusse : je le crois plus étonné d'être battu par les Russes, que M. de Contades ne l'est d'être battu par les Hanovriens.

Le roi de Prusse peut perdre son royaume, mais il ne perdra pas sa gloire. Nous sommes dans un cas tout contraire. Ne m'oubliez pas, madame, auprès de monsieur votre fils, ni auprès de madame de Brumath. Si je ne bâtissais pas un château qui me ruine, je serais actuellement à l'île Jard. Conservez votre santé. Il n'y a plus que cela de bon.

CCXXII.

A M. BERTRAND,

PREMIER PASTEUR A BERNE.

Du 4 septembre.

Je vais écrire, mon cher philosophe, pour qu'on vous rende vos articles de l'*Histoire naturelle*. Il est rare que les libraires soient fort empressés quand il s'agit d'un procédé honnête; tout homme a plus ou moins les vices de sa profession. La Mettrie, dont vous me parlez, n'avait point ceux de la sienne, car, en vérité, il n'était point du tout médecin; il cherchait seulement à être athée : c'était un fou, et sa profession était d'être fou; mais ceux qui vous ont dit qu'il était mort repentant sont de la profession des menteurs; j'ai été témoin du contraire. Pour Maupertuis, il n'en croyait pas davantage à saint François : il n'était pas moins extravagant que La Mettrie; il est mort de la rage de sentir qu'il n'avait pas dans l'Europe toute la considération qu'il ambitionnait. Le pays de Saint-Malo est sujet à produire des cervelles ardentes, dans le goût de celles des Anglais. Ma folie, à moi, est d'être laboureur et architecte, de semer au semoir des terres ingrates, et de me ruiner à bâtir un petit palais dans un désert. Au reste, mon cher ami, il ne faut penser ni comme La Mettrie, ni comme Maupertuis, mais comme Socrate, Platon, Cicéron, Épictète, Marc-Aurèle; les barbares raisonneurs qui sont venus depuis sont la honte du genre humain, et leurs sottises font mal au cœur.

Heureux qui est le maître chez soi, et qui pense librement ! *Vale.*

CCXXIII.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 9 septembre.

Dès que Collini sera prêt à partir, madame, je lui enverrai assurément une lettre pour l'électeur palatin, dont on prétend que le pays commence à être exposé aux visites des Hanovriens. Il faut avouer que jusqu'ici la France ne sert pas trop bien ses amis. Je n'imiterai pas ce triste exemple; je servirai Collini de tout mon cœur. Vous me paraissez depuis long-temps, madame, détachée tout-à-fait de Marie-Thérèse; les grandes passions s'usent; celle que vous avez pour le roi de Prusse s'usera de même. Je crois avoir trouvé le secret de n'avoir aucune passion pour tous ces gens-là; c'est d'être si occupé de mes moutons, de mes bœufs et de mes blés, que je n'aie pas le temps de m'intéresser aux rois. Je vous assure que la vie pastorale est un beau contraste avec la vie horrible qu'on mène auprès d'eux, sans compter la mort ou la pauvreté qu'on va chercher pour eux. La France a perdu cent mille hommes depuis trois ans, et à présent elle n'a pas plus de vaisseaux que de vaisselle. Notre or et notre sang inondent l'Allemagne. Quiconque avait des effets publics est ruiné. Il faut aimer ses moutons quand on en a; mais si j'avais un Silhouette pour berger, ils mourraient tous de la clavelée. Monsieur votre fils va-t-il encore se ruiner et hasarder sa vie? où est-il, madame? Permettez que je l'assure de mon respectueux attachement, ainsi que votre bonne et fidèle amie. Si vous avez autant de neige que nous, il faudra que le carnage cesse cet hiver. Tâchez d'être heureuse pour vous dépiquer. Je suis à vos pieds pour ma vie.

CCXXIV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Ferney, 17 septembre.

Il est vrai, madame, que vous êtes dans un couvent comme Héloïse, et que vous avez eu, comme elle, un oncle chanoine. Il est encore vrai que je suis à peu près réduit à l'état d'Abélard; mais, malheureusement pour moi, je ne peux pas goûter la consolation de vous dire: C'est avec vous que j'ai perdu le peu que je regrette.

Je peux seulement vous assurer que je vous ai toujours trouvée très supérieure à Héloïse, quoique vous ne soyez pas aussi théologienne qu'elle. Je vous ai connu une imagination charmante, et une vérité dans l'esprit que j'ai rencontrée bien rarement ailleurs. Si je n'ai point eu l'honneur de vous écrire, c'est que ma retraite m'a fait penser qu'un homme qui avait renoncé à Paris ne devait pas se jouer à ce qu'il a connu dans Paris de plus aimable.

J'ai été sensiblement affligé de votre état, et je vous jure qu'il n'a pas peu contribué à me persuader que le meilleur des mondes possibles ne vaut pas grand'chose. Je crois avoir renoncé pour le reste de ma vie à la plus extravagante des villes possibles. Ce n'est pas que j'aie la vanité de me croire plus sage que ses habitans, mais je me suis fait une petite destinée à part, avec laquelle je ne puis regretter aucune des folies des autres, attendu que je suis trop occupé des miennes: je me suis avisé de devenir un être entièrement libre.

J'ai joint à mon petit ermitage des Délices, des terres sur la frontière de France, qui avaient autrefois le beau

privilége de ne dépendre de personne ; j'ai été assez heureux pour que le roi m'ait rendu tous ces priviléges, malgré le *Journal de Trévoux* et les *Gazettes ecclésiastiques*. J'ai eu l'insolence de faire bâtir un château dans le goût italien ; j'ai fait dans un autre une salle de comédie ; j'ai trouvé de bons acteurs ; et, malgré tout cela, je me suis aperçu, à la fin, que le plus grand plaisir consiste à être particulièrement et utilement occupé.

Je vois que tous les poëtes ont eu raison de faire l'éloge de la vie pastorale ; que le bonheur attaché aux soins champêtres n'est point une chimère ; et je trouve même plus de plaisir à labourer, à semer, à planter, à recueillir, qu'à faire des tragédies et à les jouer. Salomon avait bien raison de dire qu'il n'y a de bon que de vivre avec ce qu'on aime, se réjouir dans ses œuvres, et que tout le reste est vanité.

Plût à Dieu, madame, que vous pussiez vivre comme moi, et que votre société charmante pût augmenter mon bonheur ! Vous voulez que je vous envoie les ouvrages auxquels je m'occupe quand je ne laboure ni ne sème ; en vérité, madame, il n'y a pas moyen, tant je suis devenu hardi avec l'âge. Je ne peux plus écrire que ce que je pense, et je pense si librement, qu'il n'y a guère d'apparence d'envoyer mes idées par la poste.

Il y a pourtant un ouvrage honnête qui est actuellement sur le métier ; c'est l'histoire de la création de deux mille lieues de pays, par le czar Pierre. Je fais cette histoire sur les archives de Pétersbourg, qu'on m'a envoyées ; mais je doute que cela soit aussi amusant que la Vie de Charles XII ; car ce Pierre n'était qu'un sage extraordinaire, et Charles un fou extraordinaire qui se battait, comme don Quichotte, contre des moulins à vent. J'aurai assurément l'honneur de vous envoyer un

des premiers exemplaires; mais je serai bien surpris si l'ouvrage est intéressant.

Non, madame, je n'aime des Anglais que leurs livres de philosophie, quelques unes de leurs poésies hardies; et, à l'égard du genre dont vous me parlez, je vous avouerai que je ne lis que l'ancien *Testament*, trois ou quatre chants de Virgile, tout l'Arioste, une partie des *Mille et une Nuits;* et, en fait de prose française, je relis sans cesse les *Lettres provinciales*. Ce n'est pas que les pièces nouvelles de nos jours et les poésies sacrées de M. Le Franc n'aient leur mérite. On m'a parlé aussi d'un livre de son frère l'évêque, intitulé *la Réconciliation de l'Esprit avec la Religion*, ou, comme quelques uns disent, la *réconciliation normande;* mais on ne peut pas tout lire, et il faut bien se livrer à son goût.

Je vous félicite, madame, vous et M. le président Hénault, de vivre souvent ensemble, et de vous consoler tous deux des sottises de ce monde, par les agrémens délicieux de votre commerce. J'espère que vous jouirez long-temps tous deux de cette consolation. Vous avez été gourmande; et quand les gourmands sont devenus sobres, ils vivent cent ans. Si les événemens du temps sont le sujet de vos conversations, elles ne doivent pas tarir; il ne laisse pas d'y avoir quelque plaisir à voir tous les huit jours une sottise nouvelle.

C'est encore un avantage que j'ai dans le petit coin du monde que j'habite: il n'y a point de pays où l'on soit instruit plus tôt de tout ce qui se passe dans l'Europe; nous savons toujours les aventures d'Allemagne quatre jours avant vous. Le roi de Prusse me fesait l'honneur de m'écrire assez régulièrement, avant que les Russes lui eussent donné sur les oreilles; il n'a pas actuellement le temps d'écrire; je le crois très embarrassé; et, à moins

d'un prodige, il faudra qu'il soit un exemple des malheurs de l'ambition; mais, s'il succombe, il ne pourra pas au moins reprocher sa perte aux Français.

Adieu, madame; soyez heureuse autant que vous le pourrez. Conservez votre santé; continuez à faire le charme de la société; faites-vous lire des livres qui vous amusent. Vous ne pouvez lire l'Arioste dans sa langue, et en cela je vous plains beaucoup; mais, croyez-moi, faites-vous lire la partie historique de l'ancien *Testament* d'un bout à l'autre, vous verrez qu'il n'y a point de livre plus amusant; je ne parle pas de l'édification qu'on en retire, je parle de la singularité des mœurs antiques, de la foule des événemens, dont le moindre tient du prodige, de la naïveté du style, etc.

N'oubliez pas le premier chapitre d'Ézéchiel, que personne ne lit; mais faites-vous surtout traduire le chapitre XVI, qu'on n'a pas osé traduire fidèlement, et vous verrez que « Jérusalem est une belle fille que le Seigneur « a aimée dès qu'elle a eu du poil et des tétons; qu'il a « couché avec elle, et qu'il l'a entretenue magnifique- « ment; que cependant elle a couché avec mille amans; « et que même elle s'est souvent servie, quand elle était « seule, de..... » je n'ose pas dire quoi. Et au verset XX « du chapitre XXIII, il est dit « qu'Ooliba, la bien-aimée, « après avoir tâté de mille amans, a donné la préférence « à ceux qui ont le *talent* d'un âne. »

Enfin, cette naïveté, que j'aime sur toute chose, est incomparable. Il n'y a pas une page qui ne fournisse des réflexions pour un jour entier. Madame du Châtelet l'avait bien commenté d'un bout à l'autre.

Si vous êtes assez heureuse pour prendre goût à ce livre, vous ne vous ennuierez jamais, et vous verrez qu'on ne peut rien vous envoyer qui en approche. Ah,

madame, que le monde est bête! et qu'il est doux d'en être dehors! mais il faudrait surtout le fuir avec vous.

CCXXV.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 17 septembre.

Il y a bien long-temps que je ne vous ai écrit, mon cher et ancien ami; mais je suis le rat des champs, et vous le rat de ville:

> Rusticus urbanum murem mus paupere fertur
> Accepisse cavo, veterem vetus hospes amicum.
> (Hor., l. II, *sat.* VI.)

Vous n'en avez pas tant fait; vous avez laissé là votre rat des champs. Ce n'est pourtant pas comme rat piqué de votre négligence qu'il n'a point écrit; c'est qu'il a été fort occupé dans tous ses trous; car, tandis que votre destinée vous a fait faire le long voyage de la rue Saint-Honoré à l'Arsenal, et que vous avez ainsi couru d'un pôle à l'autre, j'ai bâti, labouré, planté et semé:

> Rident vicini glebas et saxa moventem.
> (Hor., l. I. *ep.* XIV.)

Vous êtes retiré dans Paris, monsieur le paresseux, vous philosophez à votre aise chez M. de Paulmy; mais moi, il faut que je visite mes métairies, que je guérisse mes paysans et mes bœufs quand ils sont malades, que je marie des filles, que je mette en valeur des terres abandonnées depuis le déluge. Je vois autour de moi la plus effroyable misère dans le pays le plus riant; je me donne les airs de remédier un peu à tout le mal qu'on a fait pendant des siècles. Quand on se trouve en état

de faire du bien à une demi-lieue de pays, cela est fort honnête.

J'entends parler de gens qui vous ravagent, qui vous appauvrissent des deux et trois cents lieues, ou avec leurs plumes ou avec des canons; ces gens-là sont des héros, des demi-dieux à pendre, mais je les respecte beaucoup.

On dit qu'à Paris vous n'avez ni argent ni sens commun; on dit que vous êtes malmenés sur mer et sur terre; on dit que vous allez perdre le Canada; on dit que vos rentes, vos effets publics, courent grand risque. Quand je dis vous, j'entends nous, car je vogue dans le même vaisseau; mais, en qualité de pauvre ermite habitant de frontière, je parle respectueusement devant un habitant de la capitale.

Comme il faut lire quelquefois après avoir conduit sa charrue et son semoir, dites-moi, je vous en prie, ce que c'est qu'une *Histoire des jésuites*, ou *de la Morale des jésuites*, ou *des Dogmes des jésuites, prouvés par les faits*, en trois ou quatre volumes; en un mot, c'est une compilation de tout ce qu'ils ont fait de mémorable depuis frère Guignard jusqu'à frère Malagrida. J'ai demandé ce livre à Paris, mais je n'en sais pas le titre.

Quid novi? comment vous portez-vous? n'êtes-vous pas gras à lard et assez honnêtement heureux? *Si ita est, congratulor. Farewell, my dear.*

CCXXVI.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Au château de Tourney, le 18 septembre.

Monsieur, j'ai reçu le Panégyrique de Pierre-le-Grand, que votre excellence a eu la bonté de m'en-

voyer. Il est bien juste qu'un homme de votre académie chante les louanges de cet empereur. C'est par la même raison que les hommes sont obligés de chanter les louanges de Dieu, car il faut bien louer celui qui nous a formés. Il y a certainement de l'éloquence dans ce panégyrique. Je vois que votre nation se distinguera bientôt par les lettres comme par les armes; mais ce sera principalement à vous, monsieur, qu'elle en aura l'obligation. Je vous ai celle d'avoir reçu de vous des Mémoires plus instructifs qu'un panégyrique: ce qui n'est qu'un éloge ne sert souvent qu'à faire valoir l'esprit de l'auteur. Le titre seul avertit le lecteur d'être en garde; il n'y a que les vérités de l'histoire qui puissent forcer l'esprit à croire et à admirer. Le plus beau panégyrique de Pierre-le-Grand, à mon avis, est son journal, dans lequel on le voit toujours cultiver les arts de la paix au milieu de la guerre, et parcourir ses états en législateur, tandis qu'il les défendait en héros contre Charles XII. J'attends toujours vos nouveaux Mémoires avec l'empressement du zèle que vous m'avez inspiré. Je me flatte que j'aurai autant de secours pour les événemens qui suivent la bataille de Pultava, que j'en ai eu pour ceux qui la précèdent. Ce sera une grande consolation pour moi de pouvoir achever ma carrière par cet ouvrage. Ma vieillesse et ma mauvaise santé me font connaître que je n'ai pas de temps à perdre; mais ce n'est pas le plus grand motif de mon empressement. Je suis impatient, monsieur, de répondre, si je le puis, à la confiance que vous avez bien voulu me témoigner, et de satisfaire votre goût autant que je suivrai vos instructions.

Voici, monsieur, un moment bien glorieux pour votre auguste impératrice et pour la Russie. C'est la destinée

de Pierre-le-Grand et de sa digne fille de rétablir la maison de Saxe dans ses états.

CCXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1er octobre.

A mon cher ange. — Il saura que, sur ses ordres, on transcrit à force *la Chevalerie*, et qu'on l'enverra incessamment, comme affaire du conseil, à M. de Courteilles. Pour *la Femme qui a raison*, patience, s'il vous plaît; ce seraient deux femmes qui auraient raison en un jour, et c'est trop à la comédie. Pour madame Scaliger, qui fait la troisième, elle verra qu'on a été en tous les points de l'avis de ses remontrances. Au reste, nous jouons après-demain *Mérope* sur mon petit théâtre vert et or. Vous voyez bien, mes divins anges, qu'en fesant le rôle de Narbas, fesant bâtir, fesant mes vendanges, et fesant battre en grange, je ne peux guère songer à *la Femme qui a raison.*

A monsieur de Chauvelin, l'ambassadeur. — Si son excellence prend ce chemin de Genève, nous tâcherons de lui donner *la Chevalerie* sur mon théâtre, grand comme la main; et, si elle lui plaît, nous serons bien fiers. Tous les spectateurs feront serment de n'en point parler, et je réponds que Paris n'en saura rien. Nous voudrions seulement savoir quand monsieur l'ambassadeur passera par chez nous. Je lui réitère les plus tendres remerciemens.

A monsieur de Chauvelin, l'intendant. — Puisque ma sangsue ne sert qu'à le faire rire, je m'accommode sérieusement avec elle: j'aime à payer ce qui est dû; mais injustice et rapacité révoltent ma bile, et l'allument. Je

suppose que M. de Chauvelin a toujours la rage du bien public.

A monsieur de Chauvelin, l'abbé. — Qu'il soit averti que les Remontrances du parlement n'ont réussi dans aucun pays de l'Europe. Il est triste d'avoir la guerre contre les Anglais; mais, puisqu'ils nous battent, il faut bien que nous payions l'amende.

A maître Omer de Fleury. — A qui en avez-vous, maître Omer? Votre frère l'intendant est aimable; mais quelle fureur avez-vous d'être un petit Anytus? On se moque de vous, et de vos discours, et de vos dénonciations. Mon Dieu, que cela est bête!

Somme totale. — Le sens commun paraît exilé de France, mais il réside chez mes anges avec la bonté et l'esprit.

N. B. Comment pourrons-nous parler de ces grands chevaliers, et dire que *tout Français est à craindre*, tandis que tout le monde nous donne sur les oreilles? Ah, mon divin ange! que j'ai bien fait de me composer une petite destinée indépendante! que j'ai bien choisi mes retraites! que je m'y moque du genre humain;

> Atque metus omnes strepitumque Acherontis avari
> *Subjicio* pedibus [1]

Mais mon refrain, mon triste refrain, est toujours que je mourrai sans avoir revu mon cher ange. Il n'y a pas d'apparence que je revienne dans le pays des Anytus et des Fréron. Je suis continuellement partagé entre le bonheur extrême dont je jouis et la douleur de votre absence;

1 Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari.
(Virg., *Georg.*, II.)

CCXXVIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE,

CHEVALIER DE SAINT-LOUIS, SEIGNEUR DE DIRAC, ETC., A ANGOULÊME.

1er octobre.

Monsieur, la confiance que vous voulez bien me témoigner, et le goût que vous avez pour la vérité, me touchent sensiblement. Vous avez perdu, dites-vous, des protecteurs; mais vous êtes sans doute votre protecteur vous-même: on n'a besoin de personne quand on a un nom et des terres. M. le chevalier d'Aïdie a pris, il y a long-temps, le parti de se retirer chez lui; il s'est procuré par là une vie heureuse et longue. Il n'y a personne qui ne regarde le repos et l'indépendance comme le but de tous ses travaux: pourquoi donc ne pas aller au but de bonne heure? On est égal aux rois quand on sait vivre heureux chez soi.

Quant aux objets de métaphysique dont vous me faites l'honneur de me parler, ils méritent votre attention. Il est bien vrai que, dans les lois de Moïse, il n'est jamais parlé de l'immortalité de l'ame, ni de récompenses et de peines dans une autre vie: tout est temporel; et l'Anglais Warburton, que M. Silhouette a traduit en partie, prétend que Moïse n'avait pas besoin de ce ressort pour conduire les Hébreux, parce qu'ils avaient Dieu pour roi, et que ce roi les punissait sur-le-champ quand ils avaient fait quelque faute. Cependant il est clair que, du temps de Moïse, les Égyptiens avaient embrassé le dogme et l'existence d'une ame aérienne et éternelle qui devait se rejoindre au corps après une multitude de siècles. C'est pour cette raison qu'on embaumait les

corps, afin que l'ame les retrouvât, et qu'on bâtissait des tombeaux en pyramides. L'idée de l'immortalité de l'ame et d'un enfer se trouve dans l'ancien *Zoroastre*, contemporain de Moïse, dont les titres et les opinions nous ont été conservés dans le *Sadder*. La même opinion est confirmée dans les poésies d'Homère. Il est vrai qu'on n'avait pas l'idée d'un esprit pur; l'ame, chez tous les anciens, était un air subtil; mais il n'importe quelle fût son essence. Le grand intérêt des sociétés demandait qu'elle fût immortelle, et qu'après sa mort on pût lui demander compte. Démocrite, Épicure, et plusieurs autres, combattirent ce sentiment; ils prétendirent que les honnêtes gens n'avaient pas besoin d'un enfer pour être vertueux; que l'idée de l'enfer fesait plus de mal que de bien; que l'ame n'est pas un être à part; que c'est une faculté de sentir, de penser, comme les arbres ont de la nature la faculté de végéter; qu'on sent par les nerfs, qu'on pense par la tête, comme on touche avec les mains, et qu'on marche avec les pieds.

Pour Platon et Socrate, il est indubitable qu'ils croyaient l'ame immortelle. Ce dogme a été le plus universellement répandu; il paraît le plus sage, le plus consolant et le plus politique. Pour peu que vous lisiez, monsieur, les bons livres traduits en notre langue, vous en saurez beaucoup plus que je ne pourrais vous en dire; et, avec l'esprit juste que vous avez, vous vous formerez des idées saines de toutes ces choses qui nous intéressent véritablement. Vous avez grande raison de rejeter toutes les idées populaires; jamais les sages n'ont pensé comme le peuple. Saint Crépin est le saint des cordonniers, sainte Barbe est la sainte des vergetiers; mais la vérité est le saint des philosophes.

En voilà beaucoup pour un vieillard qui ne connaît plus que sa charrue et ses vignes.

Je trouve que la meilleure philosophie est celle de cultiver ses terres.

Je me croirais fort heureux si je pouvais avoir l'honneur de vous recevoir dans un de mes ermitages.

CCXXIX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE.

L'état de la question est de savoir si dans la loi des Juifs il leur est commandé de croire une autre vie; si on leur promet le ciel après la mort, et si on les menace de l'enfer.

Or, dans la loi des Juifs, il n'y a pas un seul mot de ces promesses, de ces menaces ni de cette croyance. Arnauld, dans son *Apologie du Port-Royal*, l'avoue formellement. « C'est le comble de l'ignorance, dit-il, de « ne pas admettre cette vérité, qui est une des plus com- « munes. Les promesses de l'ancien *Testament* n'étaient « que temporelles et terrestres : les Juifs n'adoraient un « Dieu que pour les biens charnels. » Il est indubitable que, dans le temps où l'on prétend que le *Pentateuque* fut écrit, les Chaldéens, les Syriens, les Perses, les Égyptiens admettaient l'immortalité de l'ame. Il faut savoir ce que tous les peuples entendaient par ce mot chaldéen *ruah*, traduit en grec par *pneuma*, et chez les Latins par *anima;* il voulait dire souffle, vent, vie, ce qui anime; et ce mot est toujours pris pour la vie dans le *Pentateuque*.

Les songes dans lesquels l'on voit souvent ses amis morts, et dans lesquels on s'entretient avec eux, firent aisément croire qu'on avait vu les ames des morts. Ces

ames étaient corporelles : c'était un vent, c'était une ombre légère qui avait la figure du corps, c'étaient des mânes. Il n'y a pas un seul mot dans toute l'antiquité, jusqu'à Platon, qui puisse faire croire que l'ame eût jamais passé pour un être absolument immatériel.

Thaut, Sanchoniathon, Berose, les fragmens d'Orphée, Manéthon, Hésiode, tous les anciens qui ont dit, sans connaître les livres juifs, que Dieu fit l'homme à son image, crurent Dieu corporel; et le *Pentateuque* ne parle jamais de Dieu que comme d'un être corporel.

Dans ce *Pentateuque*, il n'y a pas un seul mot concernant la spiritualité immatérielle de Dieu ni de l'ame humaine. Ceux qui, trompés par quelques mots équivoques, épars dans les prophètes, prétendent que les Juifs avaient quelque idée de l'ame immortelle, et des récompenses et des peines après la mort, devraient considérer qu'ils font de Moïse ou un ignorant bien grossier, puisqu'il n'annonce pas ce que les autres Juifs savaient, ou un fourbe bien mal avisé, si, étant instruit de ce dogme si utile, il n'en fesait pas usage.

La défense faite dans le *Deutéronome*, chap. XVIII, *de consulter les sorciers ou voyans, les pythons*, et de demander la vérité aux morts, n'a rien de commun avec l'espérance d'être récompensé dans la vie future.

Cette défense prouve seulement ce qu'on sait assez, c'est qu'en Égypte, en Chaldée et en Syrie, il y avait des prophètes, des voyans, des sorciers, qui se mêlaient de prédire. On mettait le crâne ou un autre ossement sous son lit pour voir en songe l'ombre d'un mort. Ces superstitions très anciennes ont duré jusqu'à nos jours. Le *Pentateuque* veut que l'on consulte l'Urim et le Thummim, et non d'autres oracles; les prêtres juifs,

et non d'autres prêtres ; les voyans juifs, et non d'autres voyans.

Au reste, il est prouvé par ce mot de *python*, qui se trouve dans le *Deutéronome*, que ce livre ne fut écrit que long-temps après la captivité, quand les Juifs commencèrent à entendre parler du serpent Python et des autres fables des Grecs.

Les Juifs ont écrit très tard, et sont un peuple très moderne en comparaison des grandes nations dont ils étaient environnés.

L'ignorance, la superstition, la barbarie des Juifs, ne doivent avoir aucune influence sur les hommes raisonnables qui vivent aujourd'hui.

CCXXX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Tourney, 6 octobre.

Monsieur, je vous avais déja fait compliment sur l'heureux succès de vos armes, lorsque j'ai reçu la lettre dont votre excellence m'a honoré, avec la relation de la bataille, que M. de Soltikof a bien voulu me communiquer. Vos bontés augmentent tous les jours l'intérêt que je prends à la gloire de l'impératrice et à l'empire de Russie. Le terme d'*honneur* doit être bien certainement à la mode chez vous, quoi qu'en dise un certain homme qui a mis son honneur à faire bien du mal, et à en dire beaucoup de votre auguste impératrice. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai pris part à la gloire de votre nation ; tous les événemens ont justifié ma manière de penser. Je vois, avec la plus sensible joie, que la digne fille de Pierre-le-Grand perfectionne tout ce que son père a commencé. Le bruit a couru dans

nos Alpes que sa santé avait été dérangée; j'en ai ressenti de bien vives alarmes. Nous fesons mille vœux, dans mes retraites, pour la durée et la prospérité de son règne.

Le premier tome de l'*Histoire de Pierre-le-Grand* serait déja parvenu à votre excellence, si les personnes que j'emploie étaient aussi diligentes que je l'ai été. La vie est bien courte, et tout ouvrage est bien long. Je consacrerai ce qui me reste de vie à travailler au second volume, aussitôt que j'aurai les matériaux nécessaires. Il n'y a point d'occupation qui me soit plus précieuse; et, si je suis assez heureux pour seconder vos nobles intentions, je n'aurai jamais si bien employé mon temps; mais je regretterai toujours de n'avoir pu voir la ville que Pierre-le-Grand a fondée, et vous, monsieur, qui faites fleurir les arts et les vertus dans le plus grand empire de la terre.

Je serai toute ma vie, avec l'attachement le plus respectueux et le plus sincère, etc.

CCXXXI.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

6 octobre.

Quand on a mal aux yeux, madame, on n'écrit pas toujours de sa main; si je deviens aveugle, je serai bien fâché. Ce n'était pas la peine de me placer dans le plus bel aspect de l'univers. Eh bien! madame, êtes-vous comprise dans tous les impôts? Vos fiefs d'Alsace sont-ils sujets à cette grêle? N'ai-je pas bien fait de choisir des terres libres, exemptes de ces tristes influences? Avez-vous auprès de vous monsieur votre fils? N'a-t-on pas au moins confirmé sa pension, qu'il a si bien méritée

par sa valeur et par sa conduite dans cette malheureuse bataille? L'armée n'a-t-elle pas repris un peu de vigueur? Nous avons besoin de succès pour parvenir à une paix nécessaire. Je suis toujours étonné que le roi de Prusse se soutienne; mais vous m'avouerez qu'il est dans un état pire que le nôtre. Chassé de Dresde et de la moitié au moins de ses états, entouré d'ennemis, battu par les Russes, et ne pouvant remplir son coffre-fort épuisé, il faudra probablement qu'il vienne faire des vers avec moi aux Délices, ou qu'il se retire en Angleterre, à moins que, par un nouveau miracle, il ne s'avise de battre toutes les armées qui l'environnent; mais il paraît qu'on veut le miner et non le combattre. En ce cas, le renard sera pris; mais nous payons tous les frais de cette grande chasse. Je ne sais aucune nouvelle de Paris ni de Versailles; je ne connais presque plus personne dans ce pays-là. J'oublie, et je suis oublié. Le mot d'oubli, madame, n'est pas fait pour vous.

Je vous serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie. Le Silhouette qui rogne les pensions en a pris pour lui une assez forte. *Bravo!*

CCXXXII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 13 octobre.

Il est bien triste, madame, pour un homme qui vit avec vous, d'être un peu sourd: je vous plains moins d'être aveugle. Voilà le procès des aveugles et des sourds décidé. Certainement c'est celui qui ne vous entend point qui est le plus malheureux.

Je n'écris à Paris qu'à vous, madame, parce que votre imagination a toujours été selon mon cœur; mais je ne

vous passe point de vouloir me faire lire les romans anglais, quand vous ne voulez pas lire l'ancien *Testament*. Dites-moi donc, s'il vous plaît, où vous trouvez une histoire plus intéressante que celle de Joseph, devenu contrôleur-général en Égypte, et reconnaissant ses frères? Comptez-vous pour rien Daniel, qui confond si finement les deux vieillards? Quoique Tobie ne soit pas si bon, cependant cela me paraît meilleur que *Tom Jones*, dans lequel il n'y a rien de passable que le caractère d'un barbier.

Vous me demandez ce que vous devez lire, comme les malades demandent ce qu'ils doivent manger; mais il faut avoir de l'appétit, et vous avez peu d'appétit avec beaucoup de goût. Heureux qui a assez faim pour dévorer l'ancien *Testament!* Ne vous en moquez point: ce livre fait cent fois mieux connaître qu'Homère les mœurs de l'ancienne Asie; c'est, de tous les monumens antiques, le plus précieux. Y a-t-il rien de plus digne d'attention qu'un peuple entier, situé entre Babylone, Tyr et l'Égypte, qui ignore pendant six cents ans le dogme de l'immortalité de l'ame, reçu à Memphis, à Babylone et à Tyr? Quand on lit pour s'instruire, on voit tout ce qui a échappé lorsqu'on ne lisait qu'avec les yeux.

Mais vous, qui ne vous souciez pas de l'histoire de votre pays, quel plaisir prendrez-vous à celle des Juifs, de l'Égypte et de Babylone? J'aime les mœurs des patriarches, non parce qu'ils couchaient tous avec leurs servantes, mais parce qu'ils cultivaient la terre comme moi. Laissez-moi lire l'Écriture sainte, et n'en parlons plus.

. . . . . .

Mais vous, madame, prétendez-vous lire comme on fait la conversation? prendre un livre comme on demande

des nouvelles? le lire et le laisser là? en prendre un autre qui n'a aucun rapport avec le premier, et le quitter pour un troisième? En ce cas, vous n'avez pas grand plaisir.

Pour avoir du plaisir, il faut un peu de passion; il faut un grand objet qui intéresse, une envie de s'instruire déterminée, qui occupe l'ame continuellement; cela est difficile à trouver, et ne se donne point. Vous êtes dégoûtée; vous voulez seulement vous amuser, je le vois bien; et les amusemens sont encore assez rares.

Si vous étiez assez heureuse pour savoir l'italien, vous seriez sûre d'un bon mois de plaisir avec l'*Arioste*. Vous vous pâmeriez de joie; vous verriez la poésie la plus élégante et la plus facile, qui orne sans effort la plus féconde imagination dont la nature ait jamais fait présent à aucun homme. Tout roman devient insipide auprès de l'*Arioste:* tout est plat devant lui, et surtout la traduction de notre Mirabaud.

Si vous êtes une honnête personne, madame, comme je l'ai toujours cru, j'aurai l'honneur de vous envoyer un chant ou deux de *la Pucelle*, que personne ne connaît, et dans lequel l'auteur a tâché d'imiter, quoique très faiblement, la manière naïve et le pinceau facile de ce grand homme. Je n'en approche point du tout; mais j'ai donné au moins une légère idée de cette école de peinture. Il faut que votre ami soit votre lecteur, et ce sera un quart d'heure d'amusement pour vous deux, et c'est beaucoup. Vous lirez cela quand vous n'aurez rien à faire du tout, quand votre ame aura besoin de bagatelles; car point de plaisir sans besoin.

Si vous aimez un tableau très fidèle de ce vilain monde, vous en trouverez un quelque jour dans l'*Histoire générale* des sottises du genre humain (que j'ai

achevé très impartialement). J'avais donné, par dépit, l'esquisse de cette histoire, parce qu'on en avait imprimé déja quelques fragmens; mais je suis devenu depuis plus hardi que je n'étais; j'ai peint les hommes comme ils sont.

La demi-liberté avec laquelle on commence à écrire en France n'est encore qu'une chaîne honteuse. Toutes vos grandes *Histoires de France* sont diaboliques, non seulement parce que le fonds en est horriblement sec et petit, mais parce que les Daniel sont plus petits encore. C'est un bien plat préjugé de prétendre que la France ait été quelque chose dans le monde, depuis Raoul et Eudes, jusqu'à la personne d'Henri IV et au grand siècle de Louis XIV. Nous avons été de sots barbares, en comparaison des Italiens, dans la carrière de tous les arts.

Nous n'avons même que depuis trente ans appris un peu de bonne philosophie des Anglais. Il n'y a aucune invention qui vienne de nous. Les Espagnols ont conquis un nouveau monde; les Portugais ont trouvé le chemin des Indes, par les mers d'Afrique; les Arabes et les Turcs ont fondé les plus puissans empires; mon ami le czar Pierre a créé, en vingt ans, un empire de deux mille lieues; les Scythes de mon impératrice Élisabeth viennent de battre mon roi de Prusse, tandis que nos armées sont chassées par les paysans de Zell et de Volfenbutel.

Nous avons eu l'esprit de nous établir en Canada, sur des neiges, entre des ours et des castors, après que les Anglais ont peuplé, de leurs florissantes colonies, quatre cents lieues du plus beau pays de la terre; et on nous chasse encore de notre Canada.

Nous bâtissons encore de temps en temps quelques

vaisseaux pour les Anglais, mais nous les bâtissons mal; et, quand ils daignent les prendre, ils se plaignent que nous ne leur donnons que de mauvais voiliers.

Jugez, après cela, si l'histoire de France est un beau morceau à traiter amplement, et à lire!

Ce qui fait le grand mérite de la France, son seul mérite, son unique supériorité, c'est un petit nombre de génies sublimes ou aimables, qui font qu'on parle aujourd'hui français à Vienne, Stockolm et Moscou. Vos ministres, vos intendans et vos premiers commis n'ont aucune part à cette gloire.

Que lirez-vous donc, madame? Le duc d'Orléans régent daigna un jour causer avec moi au bal de l'Opéra: il me fit un grand éloge de Rabelais; et je le pris pour un prince de mauvaise compagnie, qui avait le goût gâté. J'avais alors un souverain mépris pour Rabelais. Je l'ai repris depuis; et comme j'ai plus approfondi toutes les choses dont il se moque, j'avoue qu'aux bassesses près, dont il est trop rempli, une bonne partie de son livre m'a fait un plaisir extrême. Si vous en voulez faire une étude sérieuse, il ne tiendra qu'à vous; mais j'ai peur que vous ne soyez pas assez savante, et que vous ne soyez trop délicate.

Je voudrais que quelqu'un eût élagué, en français, les *Œuvres philosophiques* de feu milord Bolingbroke. C'est un prolixe personnage, et sans aucune méthode; mais on en pourrait faire un ouvrage bien terrible pour les préjugés, et bien utile pour la raison. Il y a un autre Anglais qui vaut bien mieux que lui : c'est Hume, dont on a traduit quelque chose avec trop de réserve. Nous traduisons les Anglais aussi mal que nous nous battons contre eux sur mer.

Plût à Dieu, madame, pour le bien que je vous veux,

qu'on eût pu au moins copier fidèlement le conte *du Tonneau*, du doyen Swift! c'est un trésor de plaisanteries dont il n'y a point d'idée ailleurs. Pascal n'amuse qu'aux dépens des jésuites; Swift divertit et instruit aux dépens du genre humain. Que j'aime la hardiesse anglaise! que j'aime les gens qui disent ce qu'ils pensent! C'est ne vivre qu'à demi que de n'oser penser qu'à demi.

Avez-vous jamais lu, madame, la faible traduction du faible *Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac? Il m'en avait autrefois lu vingt vers qui me parurent fort beaux: l'abbé de Rothelin m'assura que tout le reste était bien au dessus. Je pris le cardinal de Polignac pour un ancien Romain, et pour un homme supérieur à Virgile; mais quand son poëme fut imprimé, je le pris pour ce qu'il est; poëme sans poésie, et philosophie sans raison.

Indépendamment des tableaux admirables qui se trouvent dans Lucrèce, et qui feront passer son livre à la dernière postérité, il y a un troisième chant dont les raisonnemens n'ont jamais été éclaircis par les traducteurs, et qui méritent bien d'être mis dans leur jour. Nous n'en avons qu'une mauvaise traduction, par un baron Descoutures. Je mettrai, si je vis, ce troisième chant en vers, ou je ne pourrai.

En attendant, seriez-vous assez hardie pour vous faire lire seulement quarante ou cinquante pages de ce Descoutures? Par exemple, livre III, page 281, tome 2e, à commencer par les mots, *on ne s'aperçoit point;* il y a en marge XIIe argument. Examinez ce XIIe argument jusqu'au XXVIIe, avec un peu d'attention, si la chose vous paraît en valoir la peine.

Nous avons tous un procès avec la nature, qui sera terminé dans peu de temps; et presque personne n'examine les pièces de ce grand procès. Je ne vous demande

que la lecture de cinquante pages de ce IIIe livre : c'est le plus beau préservatif contre les sottes idées du vulgaire; c'est le plus ferme rempart contre la misérable superstition. Et quand on songe que les trois quarts du sénat romain, à commencer par César, pensaient comme Lucrèce, il faut avouer que nous sommes de grands polissons, à commencer par Joly de Fleury.

Vous me demandez ce que je pense, madame : je pense que nous sommes bien méprisables, et qu'il n'y a qu'un petit nombre d'hommes répandus sur la terre qui osent avoir le sens commun; je pense que vous êtes de ce petit nombre. Mais à quoi cela sert-il? à rien du tout. Lisez la parabole du bramin que j'ai eu l'honneur de vous envoyer; et je vous exhorte à jouir, autant que vous le pourrez, de la vie qui est peu de chose, sans craindre la mort qui n'est rien.

Comme vous n'avez guère que des rentes viagères, l'ennuyeux ouvrage dont vous me parlez tombe moins sur vous que sur un autre. Sauve qui peut! Demandez à votre ami si, en 1708 et en 1709, on n'était pas cent fois plus mal : ces souvenirs consolent.

La première scène de la pièce de Silhouette a été bien applaudie : le reste est sifflé; mais il se peut très bien que le parterre ait tort. Il est clair qu'il faut de l'argent pour se défendre, puisque les Anglais se ruinent pour nous attaquer.

Ma lettre est devenue un livre, et un mauvais livre : jetez-la au feu, et vivez heureuse, autant que la pauvre machine humaine le comporte.

CCXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL. (A Paris.)

A Tourney, 22 octobre.

Acteurs moitié Français, moitié Suisses, décorateurs de mon théâtre de Polichinelle,

Durant quelques momens souffrez que je respire,

et que je réponde à mon ange. Je devrais lui avoir déja envoyé la pièce, telle que madame Scaliger la veut. Mon ange est aussi un peu Scaliger, et je le suis plus qu'eux tous. Vous ne la reconnaîtrez pas, cette *Chevalerie*. J'en use comme dans le temps où j'envoyais à mademoiselle Desmares des corrections dans un pâté : *hesternus error, hodierna virtus*. Si j'avais quatre-vingts ans, je chercherais à me corriger. Je n'ai point cette roideur d'esprit des vieillards, mon cher ange; je suis flexible comme une anguille, et vif comme un lézard, et travaillant toujours comme un écureuil. Dès qu'on me fait apercevoir d'une sottise, j'en mets vite une autre à la place.

Notre conseil n'a jamais pu adopter les négociations de M. l'ambassadeur; il sera refusé tout net; mais nous adoucirons le mauvais succès de son ambassade par une réception dont j'espère que lui et madame l'ambassadrice seront contens : d'ailleurs il entend raison; il ne voudra pas qu'un Maure envoie un espion dans Syracuse, quand les portes sont fermées; il ne voudra pas que ce Maure propose de mettre tout à feu et à sang, si l'on pend une fille. Figurez-vous le beau rôle que jouerait la fille pendant tout ce temps-là; et ne voilà-t-il pas une intrigue bien attachante, que l'embarras de quatre cho-

valiers qui délibéreraient, de sang-froid, si l'on exécutera mademoiselle ou non! et puis alors, comment justifier cette pauvre créature? qu'aurait-elle à dire? tout déposerait contre elle. L'abbé d'Espagnac, grand raisonneur, lui dirait : Mon enfant, non seulement vous avez écrit à Solamir, mais vous l'excitez contre nous : il est clair que vous êtes une malheureuse. Elle serait forcée à dire toujours non, non, non, pendant deux actes; ce serait un procès criminel sans preuves justificatives, et Joly de Fleury ferait brûler son billet comme un Mandement d'évêque et comme *l'Ecclésiaste.*

> O juges malheureux qui, dans vos sottes mains,
> Tenez si pesamment la plume et la balance,
> Combien vos jugemens sont aveugles et vains!

Mon cher ange, on dit que la dernière pièce du traducteur de Pope est sifflée : dites-moi si elle réussit à la longue. Dites-moi s'il est vrai que M. le duc de Broglie est le Germanicus qui ranimera les pauvres légions de Varus. Quoi! les Anglais auraient pris Surate! ah! ils prendront Pondichéri; et Dupleix en rira, et j'en pleurerai; car j'y perdrai la moitié de mon bien, et mon beau château *nel gusto grande* ne sera pas achevé; et, après avoir fait l'insolent pendant deux ans, je demanderai l'aumône à la porte de mon palais. Faites la paix, je vous en prie, mon cher ange.

N'oubliez pas de demander à M. le duc de Choiseul s'il est content de la marmotte.

Madame Denis joue bien. Nous avons un Tancrède admirable. Je crois jouer parfaitement le bon homme : je me trompe peut-être; mais je vous aime passionnément, et en cela je ne me trompe pas; autant en fait la nièce.

Je supplie mes anges de m'écrire par Genève, et non à Genève; cet *à Genève* a l'air d'un réfugié.

CCXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 24 octobre.

Le théâtre de Polichinelle est bien petit, je l'avoue; mais, mon divin ange, nous y tînmes, hier, neuf en demi-cercle, assez à l'aise; encore avait-on des lances, des boucliers, et on attachait nos écus et l'armet de Mambrin à nos bâtons vert et clinquant, qui passeront, si l'on veut, pour pilastres vert et or. Une troupe de racleurs et de sonneurs de cor saxons, chassés de leur pays par Luc, composaient mon orchestre. Que nous étions bien vêtus! que madame Denis a joué supérieurement les trois quarts de son rôle! Je souhaite, en tout, que la pièce soit jouée à Paris comme elle l'a été dans ma masure de Tourney. Madame Scaliger, votre pièce a fait pleurer les vieilles et les petits garçons, les Français et les Allobroges : jamais le mont Jura n'a eu pareille aubaine. Le *billet adultère* n'a choqué personne; c'est le mot propre. La Sicilienne est mariée par paroles de présent, comme disent les vieux romans. *Vamir*, *Spartacus*, passez les premiers, je ne suis nullement pressé. Je vous enverrai, mon cher ange, pièce, rôles et notes dans quelque temps, et vous en ferez ce qu'il vous plaira.

Si M. et madame de Chauvelin viennent dans mon ermitage des Délices, nous les mènerons à la comédie à Tourney. Une tragédie nouvelle et des truites sont tout ce qu'on peut leur donner dans mon pays; mais j'ai bien peur que vous ne gardiez vos amis. Vous me mandez

que M. de Chauvelin sera le jour de tous les saints chez moi; mais ne se pourrait-il pas faire qu'il fût secrétaire d'état en attendant? Mon cher ange, si vous n'êtes pas aussi secrétaire d'état, venez nous voir en allant à Parme; car il faudra bien que vous alliez à Parme. Vous verrez, en passant, votre étrange tante : vous ferez un fort joli voyage. Que dites-vous de Luc qui, après avoir été frotté par mes Scythes, veut entreprendre le siége de Dresde? Cette guerre ne finira point : en voilà pour dix ans. On me mande qu'on est tout consterné et tout sot à Paris : on paye cher les malheurs de nos généraux; mais le parlement, sur les conclusions d'Omer Joly, raccommodera tout en fesant brûler de bons ouvrages.

Votre abbé Zachée est donc incurable[1]! Heureusement sa maladie ne fait pas de tort à son frère l'ambassadeur; les folies sont personnelles. Et le vétillard d'Espagnac, qu'en ferons-nous? il me paraît que ce grave personnage marche à pas bien mesurés. Je vous demande bien pardon de vous avoir embâté de cette négociation.

On m'écrivait que le *chose* du Portugal, comme dit Luc, qui ne voulait pas l'appeler roi, avait envoyé tous les jésuites à l'abbé Rezzonico, et en gardait seulement vingt-huit pour les pendre; mais ces bonnes nouvelles ne se confirment pas.

Je baise le bout de vos ailes, mon divin ange.

[1] L'abbé de Chauvelin, qui était de très petite taille. Il l'appelle *Zachée*, par allusion à ce petit Juif qui grimpa sur un arbre pour voir passer Jésus. (*Ed. de Kehl.*)

CCXXXV.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI. (A Bologne.)

Au château de Tourney, 1er novembre.

Monsieur, une indisposition me prive de l'honneur de vous écrire de ma main. Mes marchés avec vous ne sont pas si bons que je m'en flattais, puisque ce n'est pas vous qui daignerez traduire la tragédie que vous m'avez demandée : vous l'auriez sûrement embellie. Nous l'avons jouée trois fois sur mon petit théâtre de Tourney; nous avons fait pleurer tous les Allobroges et tous les Suisses du pays; mais nous savons bien que ce n'est pas une raison pour plaire à des Italiens. Ce qui pourrait me donner quelque espérance, c'est que nous avons tiré des larmes des plus beaux yeux qui soient à présent dans les Alpes; ces yeux sont ceux de madame l'ambassadrice de France à Turin. Elle a passé quelques jours chez moi avec monsieur l'ambassadeur; et tous deux m'ont rassuré contre la crainte où j'étais de vous envoyer un ouvrage fait en si peu de temps; ce ne sera qu'avec une extrême défiance de moi-même que je prendrai cette liberté. Mon théâtre se prosterne très humblement devant le vôtre. Nous savons ce que nous devons à nos maîtres.

J'ai reçu *la Mort de César*, traduite par M. Paradisi. J'admire toujours la fécondité et la flexibilité de votre langue, dans laquelle on peut tout traduire heureusement; il n'en est pas ainsi de la nôtre. Votre langue est la fille aînée de la latine. Au reste, j'attends vos ordres, monsieur, pour savoir comment je vous adresserai le paquet. J'attends quelque chose de mieux que vos ordres, c'est l'ouvrage que vous avez bien voulu me promettre.

CCXXXVI.

A MADAME DE FONTAINE.

5 novembre.

A la fin c'est trop de silence
En si beau sujet de parler.

Ces paroles, ma chère nièce, sont tirées de Malherbe, que vous ne connaissez guère, et vont fort bien au sujet. Comment vous trouvez-vous des trois vingtièmes, et de la chute des actions sur les fermes, et de tout ce qui s'ensuit? Voilà bien le temps d'aimer ses terres et d'encourager l'agriculture; car, en conscience, c'est le seul commerce qui nous reste. Nous fesons pitié à nos alliés et à nos ennemis.

Que vous êtes sage d'avoir achevé votre château! mais aurez-vous le courage d'y demeurer? Il faut que je vous avertisse que celui de Ferney est entièrement bâti et couvert; et, sans vanité, c'est un morceau d'architecture qui aurait des approbateurs, même en Italie. N'allez pas croire que je n'aie sacrifié qu'à l'agréable, j'y ai joint l'utile; et Ferney est devenu une terre de sept à huit mille livres de rente, dans le pays le plus riant de l'Europe. Ajoutez à ces avantages l'agrément unique d'être libre, et de ne payer aucun droit, de quelque nature que ce puisse être. Je veux me bercer de l'idée que vous viendrez un jour nous voir dans toute notre beauté: il faut que vous veniez reconnaître des domaines qui, selon les droits de la nature, doivent appartenir à votre fils. C'est grand dommage que Ferney ne soit pas en Picardie; mais une terre libre mérite bien qu'on passe le mont Jura. Je ne suis point mécontent de la masure de Tourney; j'y ai bâti au moins le plus joli des théâtres,

quoique le plus petit. Nous y avons joué trois fois *la Chevalerie*, pour nous consoler des malheurs de la France. Cette *Chevalerie* est comme le château de Ferney : cela ne veut pas dire que l'architecture en soit aussi belle; cela veut dire seulement que j'ai pris autant de peine pour l'achever.

Après en avoir donné trois représentations, nous avons joué *Mérope*. Soyez très convaincue que vous, et M. le chevalier de Florian, et le jurisconsulte, vous auriez été bien étonnés, et que vous auriez fondu en larmes.

Nous avions, à nos Délices, M. le marquis de Chauvelin, ambassadeur à Turin, et madame sa femme, députés de M. le duc de Choiseul et de la tribu d'Argental, pour savoir comment j'étais venu à bout de *la Chevalerie*. Ce voyage ne les a guère détournés de la route de Turin; et je peux vous dire qu'ils ne sont pas mécontens d'avoir allongé leur chemin. Ils auraient beau courir tous les théâtres de l'Europe, ils ne verraient rien de si plaisant qu'un Français-Suisse qui a fait la pièce, le théâtre et les acteurs. Votre sœur a joué comme mademoiselle Dumesnil; je dis comme mademoiselle Dumesnil dans son bon temps. Cela paraît un conte, une exagération d'oncle; cela est pourtant très vrai, et je le sais de cent personnes qui me l'ont toutes atteste par leurs larmes. Moi, qui vous parle, je vous apprends que je suis un assez singulier vieillard. Ah! ma chere nièce, que nous vous avons regrettée! c'est à présent qu'il faudrait être chez nous. Notre Carthage est fondée. Nous avons eu l'insolence de recevoir M. et madame de Chauvelin avec une magnificence à laquelle ils ne s'attendaient pas; mais on ne peut trop faire pour de tels hôtes; il n'y a rien de plus aimable dans le monde; ils réunissent tous

les talens et toutes les graces, ils séduiraient un amiral anglais, et feraient tomber les armes des mains du roi de Prusse.

Je suis excédé de plaisir et de fatigue, voilà pourquoi je ne vous écris point de ma main; mais c'est mon cœur qui vous écrit, c'est lui qui vous dit combien il vous regrette, vous et les vôtres.

CCXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Tourney, 5 novembre.

Divins anges, les députés de votre hiérarchie vous auront peut-être rendu compte de la descente qu'ils ont faite dans nos cabanes. Baucis et Philémon ont fait de leur mieux. Deux tragédies en deux jours ne sont pas une chose ordinaire dans les vallées du mont Jura. Madame de Chauvelin nous a payés comme les sirènes, en chantant d'une manière charmante, et en nous ensorcelant. J'ai retrouvé monsieur l'ambassadeur tout comme je l'avais laissé, il y a environ quatorze ans, ayant tous les moyens de plaire sans avoir lu Moncrif, et expédiant dans ce département dix ou douze personnes à la fois. J'ai retrouvé ses graces et ses mœurs faciles et indulgentes, que ni les Corses ni les Allobroges n'ont pu diminuer. Vous savez que, malgré cette envie et ce don de plaire à tout le monde, vous avez le fond de son cœur, dont il distribue l'écorce partout. Nous nous sommes trouvés tous réunis par le plaisir de vous aimer. Combien nous avons tous parlé de vous! combien nous vous avons regrettés! et que de châteaux en Espagne nous avons bâtis! Il est vrai que ce n'est pas actuellement en France qu'on en fait d'agréables. Les nouvelles fou-

droyantes, qui nous ont atterrés coup sur coup, ne paraissent pas rendre le séjour de Paris délicieux. Divins anges, je ne me sens porté ni à revoir Paris, ni à y envoyer mes enfans. Notre *Chevalerie* demande, ce me semble, à être jouée dans un autre temps que celui de l'humiliation et de la disette. Nous l'avons jouée trois fois sur mon théâtre de marionnettes, dans ma masure de Tourney; deux fois devant les Allobroges et les Suisses, sans avoir la moindre peur. Mais, quand il a fallu paraître devant vos députés, nos jambes et nos voix ont tremblé. Nous avons pourtant repris nos esprits et nous avons fait verser des larmes aux plus beaux et aux plus vilains visages du monde, aux vieilles et aux jeunes, aux gens durs, aux gens qui veulent être difficiles. Les deux députés célestes ont vu qu'en un mois de temps nous avions profité de tous les commentaires de madame Scaliger. Je leur laisse le soin de vous mander tout ce qu'ils pensent de la pièce et des acteurs.

Vous serez, sans doute, surpris que *la Chevalerie* ne vous parvienne pas avec ma lettre; mais il faut que vous conveniez que trois représentations doivent éclairer assez un auteur pour lui faire encore retoucher son tableau. Il a été d'abord esquissé avec fougue, il faut le finir avec réflexion. Passez, encore une fois, *Vamir* et *Spartacus;* passez. J'augure beaucoup du *Gladiateur,* et je souhaite passionnément que Saurin réussisse. Mon cher ange, je crois que cet hiver doit être le temps de la prose, du moins pour moi. Saurin, d'ailleurs, a besoin d'un succès pour sa considération et pour sa fortune. Je vous avoue que, si j'ai aussi quelque petit succès à espérer, je le veux dans un temps moins déplorable que celui où nous sommes. Je veux que certaines personnes aient l'ame un peu plus contente. Ce n'est pas à des cœurs ulcérés

qu'il faut présenter des vers; c'est aux ames tranquilles, et douces et sensibles à la fois, comme la vôtre.

Mérope-Aménaïde-Denis vous fait mille complimens, et moi je vous adore plus que jamais.

CCXXXVIII.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Le 6 novembre

Vraiment c'est une justice de Dieu que mes chevaux aient égaré vos très aimables excellences. Ils vous auraient menés par le droit chemin, s'ils vous avaient conduits dans nos chaumières; mais ils sont comme moi, ils haïssent le chemin des cours, et surtout n'aiment point à nous priver de votre présence. Voici le jour des contretemps. Il y avait un petit papier dans la lettre dont vous m'honorez; j'ouvre la lettre avec madame Denis, et vous jugez bien que ce n'était pas sans précipitation : le petit papier vole dans le feu. Je me suis en vain brûlé le doigt index; *jam cinis ater erat.* Hélas! avons-nous dit, c'est l'image de nos plaisirs! Voilà comme ce qu'il y a de plus aimable au monde nous a échappé.

Allez, couple charmant, trop prompt à disparaître
De nos simples hameaux par vous seuls embellis;
Nous savons que les fleurs vont naître
Sur les glaces du mont Cenis.
Nous connaissons le dieu chargé de vous conduire;
S'il vous a bien traités, vous l'imitez aussi.
Vous vous faites un jeu de savoir tout séduire,
Jusqu'à l'évêque d'Anneci.

C'est un dévot que ce prélat. Il vous dira qu'il faut suivre sa vocation, et il sentira bien que la vôtre est de plaire.

Comme les portes de la ville de Jean Calvin sont fermées à l'heure que je reçois le paquet de votre excellence, elle ne l'aura que demain lundi. Apparemment que le libraire de Genève, rempli de conscience, vous a donné, pour votre argent, les livres en question pour suppléer aux œuvres du chevalier de Mouhi. Je doute que les graces de madame l'ambassadrice s'accommodent de l'outrecuidance de Rabelais; cependant il y a là de très bonnes frénésies.

Si dans le billet brûlé il y avait quelqu'un de vos ordres, il vous en coûtera encore deux ou trois mots pour réparer mon malheur.

Mérope-Aménaïde-Denis est enchantée de vous deux. Nous fesons comme on fera à Turin, nous en parlons sans cesse; c'est une consolation que nous ne nous épargnerons pas.

Quand la cour de France voudra subjuguer quelque nation, allez-y tous deux; passez-y seulement trois jours, et l'affaire est faite. Vous avez rendu Genève toute française.

Couple adorable, recevez mes regrets, mon respect, mon attachement. *La marmotte des Alpes.*

CCXXXIX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Au château de Tourney, le 11 novembre.

Monsieur, M. de Soltikof s'est chargé de vous faire parvenir un petit ballot, contenant quelques imprimés et quelques manuscrits pour votre bibliothèque. J'offre à votre excellence ces fruits de ma petite terre, en attendant que je puisse lui envoyer ceux qu'elle a fait naître

elle-même, et qui sont le produit de votre glorieux empire.

Je n'ai jamais tant désiré de m'attirer l'attention des lecteurs que depuis que je suis devenu votre secrétaire; car, en vérité, je n'ai que cette fonction; et si vous en exceptez le manuscrit du général Le Fort, et quelques autres pièces que j'ai consultées, tout a été fidèlement écrit sur les Mémoires que vos bontés m'ont fait tenir. Vous aurez incessamment un volume entier qui est poussé non seulement jusqu'à la bataille de Pultava, mais qui embrasse toutes les suites de cette journée mémorable.

Je vous avouerai que j'ai toujours besoin de nouveaux éclaircissemens sur la campagne du Pruth. Cette affaire n'a jamais été fidèlement écrite, et le public est aussi incertain qu'il est avide d'en connaître le fond et les accessoires. Le journal de Pierre-le-Grand passe bien légèrement sur cet important article.

Je ne doute pas, monsieur, que vous ne me fassiez communiquer ce qu'on pourra confier de vos archives. Soyez bien sûr que je ne veux être éclairé que pour assurer mieux la gloire de votre législateur. Vous savez qu'on ne peut donner de crédit aux belles actions qu'en ne dissimulant rien; mais qu'en disant la vérité, on peut toujours la présenter dans un jour favorable. On a imprimé, depuis deux ans, à Londres, les Mémoires de Whitworth [1], envoyé d'Angleterre à votre cour dans le commencement du siècle. Ces Mémoires ne sont pas trop favorables à l'impératrice Catherine, et ne rendent pas à Pierre-le-Grand toute la justice qui lui est due. Je suis obligé de suivre quelquefois l'historien passionné de

[1] An Account of Russia as it was in the year 1710. By Charles lord Whitworth. *Printed at Strawberry-Hill*, 1758, in-8°. R.

Charles XII, mais très maladroit dans sa passion, et très peu judicieux dans ses idées.

Quelques uns de nos savans de Paris veulent que les Sibériens viennent des Huns, les Huns des Chinois, les Chinois des Égyptiens; on peut égayer une préface en montrant le ridicule de ces chimères. Il n'y a pas grand profit à faire pour l'esprit humain à rechercher l'ancienne histoire des Huns et des ours, qui ne savaient pas plus écrire les uns que les autres.

Il s'agit de l'histoire de celui qui a créé des hommes. Comme il ne faut rien que de vrai dans cette histoire, je vous ai supplié, monsieur, de vouloir bien me dire si je dois employer le discours qu'on attribue à Pierre-le-Grand, en 1714 : « Mes frères, qui de vous aurait pensé, « il y a trente ans, que nous gagnerions ensemble des « batailles sur la mer Baltique? etc. » Ce discours, s'il est authentique, est un morceau très précieux.

Mon estime pour le jeune M. de Soltikof augmente à mesure que j'ai l'honneur de le voir. Il est bien digne de vos bienfaits. Son goût pour s'instruire, son assiduité à l'étude, son esprit, qui est au dessus de son âge, justifient tout ce que votre générosité fait pour lui. Je ne puis, en vous parlant de lui, oublier le général de son nom, qui se couvre de tant de gloire, et qui en acquiert une nouvelle à votre empire.

Pour vous, monsieur, vous vous contentez du rôle de Mécénas : ce rôle n'est pas assurément le moins noble et le moins utile; il mène à une sorte de gloire indépendante des événemens, et il est fait pour un esprit supérieur et pour un cœur bienfesant. Voilà la gloire véritable.

CCXL.

A M. COLLINI.

Aux Délices, 19 novembre.

Son altesse électorale palatine, mon cher Collini, m'a mandé qu'il vous avait trouvé beaucoup de mérite, et qu'il était très content de vous. Je ne doute pas qu'il ne vous prenne à son service, et qu'il ne me sache très bon gré de la connaissance. J'espère vous trouver à Schvetzingen l'année prochaine; qui sait si de là nous ne pourrions pas faire rendre gorge à Francfort[1] ?

Je vous prie d'assurer de mes respects madame de Lutzelbourg; j'ai si mal aux yeux que j'écris avec beaucoup de peine. S'il y a quelques nouvelles, ne m'oubliez pas. La grande nouvelle de France, c'est que la misère est extrême. On est si abattu qu'à peine songe-t-on aux jésuites du Portugal, les uns chassés, les autres pendus. Dieu veuille avoir leur ame! Je vous embrasse.

CCXLI.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices, 22 novembre.

Monsieur, j'ai reçu aujourd'hui le paquet dont vous m'avez honoré, par les mains de M. de Soltikof: il me paraît de jour en jour plus digne de son nom et de vos bontés. Je peux assurer votre excellence que rien ne vous fera plus d'honneur que d'avoir développé ce mérite naissant. Vous avez la réputation de répandre des

[1] Allusion à la manière dont ils furent traités, en 1753, par les Freytag et les Schmidt, représentans du roi de Prusse, qui leur volèrent leur argent. (*Éd. de Kehl.*)

bienfaits; mais vous ne pouviez jamais les placer ni sur une ame qui les méritât mieux, ni sur un cœur plus reconnaissant. Il se formera très vite aux affaires, et vous aurez un jour en lui un homme capable de vous seconder dans toutes vos vues, de rendre votre patrie aussi supérieure par les arts qu'elle l'est par les armes. Je vois bien que le lieu où il est à présent est pour lui un petit théâtre. Votre excellence le fera voyager en France, en Italie : je regretterai sa perte; mais tout ce qui sera de son avantage fera ma consolation. Je me flatte, monsieur, que vous avez reçu à présent tout ce que vous avez permis que je vous envoyasse; le premier volume de *Pierre-le-Grand*, un autre paquet assez gros de livres et de manuscrits, et une caisse d'eau de Colladon, que je ne vous ai présentée que comme un des meilleurs remèdes pour les maux d'estomac, aussi agréable à boire que l'eau des Barbades, et qui peut servir à vos amis dans l'occasion; car, pour vous, je sais que vous joignez à vos vertus celle d'être sobre. Votre excellence m'honore de présens plus dignes d'elle et de sa cour. Je brave, avec vos belles fourrures, les neiges des Alpes, qui valent bien les vôtres. Un présent bien plus cher est celui des manuscrits que je reçois; ils me serviront beaucoup pour le second tome auquel je vais me mettre. Je n'ai point de temps à perdre. Mon âge et ma faible santé m'avertissent qu'il ne faut pas négliger un instant. Pierre-le-Grand mourut avant d'avoir achevé ses grandes entreprises; son historien veut achever sa petite tâche.

Le catalogue de tous les livres écrits sur Pierre-le-Grand me servira peu, puisque, de tous les auteurs que ce catalogue indique, aucun ne fut conduit par vous. La triste fin du czarovitz m'embarrasse un peu; je n'aime pas à parler contre ma conscience. L'arrêt de mort m'a

toujours paru trop dur. Il y a beaucoup de royaumes où il n'eût pas été permis d'en user ainsi. Je ne vois dans le procès aucune conspiration; je n'y aperçois que des espérances vagues, quelques paroles échappées au dépit, nul dessein formé, nul attentat. J'y vois un fils indigne de son père; mais un fils ne mérite point la mort, à mon sens, pour avoir voyagé de son côté, tandis que son père voyageait du sien. Je tâcherai de me tirer de ce pas glissant, en fesant prévaloir, dans le cœur du czar, l'amour de la patrie sur les entrailles du père.

Je suis bien surpris de voir, dans les Mémoires que je parcours, ces mots-ci : « Les biens du monastère de « la Trinité ne sont point immenses, ils ont deux cent « mille roubles de rente. » En vérité, il est plaisant de faire vœu de pauvreté pour tant d'argent: les abus couvrent la face de la terre.

Quelques lettres de Pierre-le-Grand seront bien nécessaires; il n'y a qu'à choisir les plus dignes de la postérité. Je demande instamment un précis des négociations avec Gortz et le cardinal Alberoni, et quelques pièces justificatives. Il est impossible de se passer de ces matériaux. Ayez la bonté, monsieur, de me les faire parvenir. Donnez-moi vite, et vous recevrez vite. Vous êtes cause que j'ai fait une tragédie, et que j'ai bâti un théâtre dans mon château, n'ayant rien à faire. J'en suis honteux; j'aurais mieux aimé travailler pour vous. J'aime mieux traiter l'histoire de votre héros, que de mettre des héros imaginaires sur la scène. N'allez pas me réduire à m'amuser, quand je ne veux m'occuper qu'à vous servir. Regardez-moi comme votre secrétaire tendrement attaché.

CCXLII.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Aux Délices, 22 novembre.

Vous, faits pour vivre heureux, et si dignes de l'être,
Qui l'êtes l'un par l'autre, et dont les agrémens
Ont prêté pendant quelque temps
Un peu de leur douceur à mon séjour champêtre;
Quoi! vous daignez dans vos palais
Vous souvenir de nos ombrages!
Vous donnez un coup d'œil à ces autels sauvages
Que nous dressions pour vous, où vos yeux satisfaits
Daignaient accepter nos hommages!
Vous parlez de beaux jours: ah! vous les avez faits.
Vous vantez les plaisirs de nos heureux bocages;
C'est courir après vos bienfaits.

Vos deux excellences nous ont enchantés, chacun à sa façon. Vous en faites autant à Turin. Vous y avez essuyé plus de cérémonies que chez Philémon et Baucis; mais si jamais vous daignez repasser par chez nous, vous n'essuierez que des tragédies nouvelles. Nous aurons un théâtre plus honnête, et nos acteurs seront plus formés. Il faudrait alors jouer un tour à monsieur et à madame d'Argental, les faire mander à Parme, et leur donner rendez-vous aux Délices.

Il paraît que vous avez écrit à M. le duc de Choiseul avec quelque indulgence sur notre compte; que vous avez fait valoir notre lac, nos truites et notre vie tranquille; car il prétend qu'il est très fâché de n'avoir pas pris sa route par notre ermitage, en revenant d'Italie. Graces vous soient rendues de tous vos propos obligeans.

M. d'Argental crie toujours après *la Chevalerie;* et

moi qui suis devenu temporiseur, avec toute ma vivacité, je réponds qu'il faut attendre, que tout ouvrage gagne à rester sur le métier, que le temps présent n'est pas trop celui des plaisirs, et que ceux qui vont aux spectacles avec l'argent qu'ils ont tiré du quart de leur vaisselle d'argent vendue, ne sont pas de bonne humeur; en un mot, ce n'est pas le temps de la chevalerie.

Vous croyez bien que je n'ai pas encore reçu des nouvelles de Luc; il a été malade, il a beaucoup d'affaires. S'il m'écrit, j'aurai l'honneur de vous en rendre compte, plus que de cet abbé d'Espagnac qui ne finit point, et que j'abandonne à son sens réprouvé de vieux conseiller-clerc. Au reste, en outrageant ainsi les conseillers-clercs, j'excepte toujours monsieur votre frère.

Je me mets aux pieds de vos très aimables excellences. Baucis arrache la plume des mains de Philémon, pour vous dire que vos excellences ont emporté nos cœurs en nous privant de leur présence, et qu'il ne nous reste que des regrets.

P. S. de madame Denis. Mais que peut dire Baucis après Philémon? Elle se contente de sentir tout ce qu'il exprime; elle se plaît dans l'idée de vous savoir adorés à Turin, où vous représentez si bien une nation faite autrefois pour servir de modèle aux autres. Malgré tous nos malheurs, on en prendra toujours une grande idée en vous voyant l'un et l'autre. Je vous en remercie pour ma patrie. Aménaïde et Mérope vous demandent vos bontés, et les méritent par le plus tendre et le plus respectueux attachement.

CCXLIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

(A VOUS SEUL.)

Novembre.

Mon divin ange, vous êtes un ange de paix. Permettez que je vous parle votre langue, après avoir parlé celle de notre tripot des Délices. Vous êtes né, de toutes façons, pour mon bonheur dans mes plaisirs, dans mes affaires. Je vous dois tout; vous êtes en tout temps constitué mon ange gardien : écoutez donc ma dévote prière.

1° Je voudrais savoir, en général, si M. le duc de Choiseul est content de moi; et vous pouvez aisément vous en enquérir un mardi. Tout ce que je peux vous dire, c'est que j'ai grande envie de lui plaire, et comme son obligé, et comme citoyen.

2° S'il entrait avec vous dans quelque détail, comme il y est entré avec M. de Chauvelin, ne pourriez-vous pas lui dire, quelque autre mardi, la substance des choses ci-dessous?

Voltaire est dans une correspondance suivie avec Luc; mais, quelque ulcéré qu'il puisse être et qu'il doive être contre Luc, puisqu'il est capable d'avoir étouffé son ressentiment au point de soutenir ce commerce, il l'étouffera bien mieux quand il s'agira de servir. Il est bien avec l'électeur palatin, avec le duc de Virtemberg, avec la maison de Gotha, ayant eu des affaires d'intérêt avec ces trois maisons qui sont contentes de lui, et qui lui écrivent avec confiance. Il a été le confident du prince de Hesse l'apostat. Il a des amis en Angleterre. Toutes ces liaisons le mettent en droit de voyager partout sans

causer le moindre soupçon, et de rendre service sans conséquence.

Il a été envoyé secrètement, en 1743, auprès de Luc. Il eut le bonheur de déterrer que Luc alors se joindrait à la France; il le promit : le traité fut conclu depuis, et signé par M. le cardinal de Tencin. Il pourrait rendre aujourd'hui quelque service non moins nécessaire.

Mon cher ange, il faut la paix à présent, ou des victoires complètes sur mer et sur terre : ces victoires complètes ne sont pas certaines, et la paix vaut mieux qu'une guerre si ruineuse. On ne se dissimule pas, sans doute, l'état funeste où est la France; état pire pour les finances et pour le commerce qu'il ne l'était à la paix d'Utrecht. Quelquefois, quand on veut, sans compromettre la dignité de la couronne, parvenir à un but désiré, on se sert d'un capucin, d'un abbé Gautier, ou même d'un homme obscur comme moi, comme on envoie un piqueur détourner un cerf avant qu'on aille au rendez-vous de chasse. Je ne dis pas que j'ose me proposer, que je me fasse de fête, que je prévienne les vues du ministère, que je me croie même digne de les exécuter; je dis seulement que vous pourriez hasarder ces idées, et les échauffer dans le cœur de M. le duc de Choiseul. Je lui répondrais sur ma tête qu'il ne serait jamais compromis; que je ne ferais jamais un pas ni en deçà ni en delà de ce qu'il me prescrirait. Je pense qu'il ne lui convient pas absolument de demander la paix, mais qu'il lui convient fort d'en faire naître le désir à plus d'une puissance, ou plutôt de faire mettre ces puissances à portée de marquer des intentions sur lesquelles on puisse ensuite se conduire avec honneur.

Il part, sans doute, d'un principe aussi vrai que triste : c'est qu'il n'y a rien à gagner pour nous, d'aucune façon,

dans ce gouffre où tout l'argent de la France a été englouti. J'ai pris la liberté de lui prédire la prise de Québec et celle de Pondichéri : l'une est arrivée, et je tremble pour l'autre. Il y a des citoyens de Genève qui ont des correspondances par tout l'univers habitable. Il y a autour de moi des gens de toute nation, des ministres anglais, des Allemands, des Autrichiens, des Prussiens, et jusqu'à d'anciens ministres russes. On voit les choses d'un œil plus éclairé qu'on ne les voit à Paris; on croit que, si la descente projetée dans une des provinces anglaises s'effectue, il ne reviendra pas un seul Français. Le passé, le présent et l'avenir font frémir. Je sais que le ministère a du courage, et qu'il a, cette année, des ressources; mais ces ressources sont peut-être les dernières, et on touche au temps de vérifier ce qui a été dit, qu'il y avait une puissance qui donnerait la paix, et que cette puissance était la misère.

J'ai peur qu'on ne soit résolu encore à faire des tentatives ruineuses, après lesquelles il faudra demander humblement une paix désavantageuse, qu'on pourrait faire aujourd'hui, utile, sans être déshonorante.

Enfin, mon cher ange, vous êtes accoutumé à corriger mes plans : si celui-ci ne vous plaît pas, jetez-le au feu, et je vous enverrai simplement *la Chevalerie*.

Vous pouvez au moins savoir si M. le duc de Choiseul est content de moi. Ce n'est pas que je doive craindre qu'il en soit mécontent, mais il est doux d'apprendre de votre bouche à quel point il agrée ma reconnaissance. Comptez d'ailleurs que je ne suis pas empressé, et que je me trouve très bien comme je suis, à votre absence près.

Adieu; je baise le bout de vos ailes.

CCXLIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 24 novembre.

Mon cher ange, vous me trouvez bien indigne des plumes de vos ailes; mais c'est pour en être digne que je diffère l'envoi de *la Chevalerie*. Horace veut qu'on tienne son affaire enfermée neuf ans; je ne demande que neuf semaines : voyez comme l'âge m'a rendu temporiseur. Je suis un petit Fabius, un petit Daun : d'ailleurs, moi qui ai d'ordinaire deux copistes, je n'en ai plus qu'un; et il ne peut suffire à tenir l'état de mes vaches et de mon foin en parties doubles, à la correspondance, et aux tragédies, et à *Pierre-le-Grand*, et à *Jeanne*. Laissez-moi faire, tout viendra à point.

Dites-moi donc, mon divin ange, s'il ne vaut pas mieux bien faire que se presser. Quand on voudra faire la paix, qu'on se presse; mais, en fait de tragédies, si on les veut bonnes, il faut qu'on ait la bonté d'attendre. Parlez-moi, je vous en prie, de la fortune que vous avez faite à Cadix, et dites-moi si vous mangez sur des assiettes à cul noir. Le crédit est-il toujours grand à Paris? le commerce florissant? M. le duc de Choiseul m'a mandé que feu M. de Meuse avait une terre sur la porte de laquelle était gravé : *A force d'aller mal, tout va bien.*

Je vous demandais s'il daignait être content de moi; je vous dis aujourd'hui qu'il a la bonté d'en être content.

Quand vous serez de loisir et lui aussi, quand tout ira de pis en pis, quand on n'aura pas le sou, vous pourrez, mon divin ange, lui dire les belles lanternes dont il est question dans ma dernière épître; cela pourrait réussir;

et, en tout cas, cela ne gâtera rien. Vous êtes maître de tout.

Mais vraiment, mon cher ange, je crois que tout le monde fera la campagne prochaine sur terre et sur mer; j'entends sur mer ceux qui auront des vaisseaux : il faut que je déraisonne politique.

1° L'Espagne est seule en état de proposer la paix, d'offrir sa médiation, de menacer si on ne l'accepte pas, etc. etc.

2° Les Anglais peuvent nous prendre Pondichéri, pendant que la gravité espagnole fera ses propositions.

3° Le Canada n'est qu'un sujet éternel de guerres malheureuses, et j'en suis fâché.

4° Il y a des gens qui prétendent que la Louisiane valait cent fois mieux, surtout si la Nouvelle-Orléans, qu'on appelle une ville, était bâtie ailleurs.

5° Je ne vois dans tout ceci qu'un labyrinthe et peu de fil.

J'aime à vous dire tout ce qui me passe par la tête, parce que vous êtes accoutumé à rectifier mes idées.

6° Luc voudrait bien la paix. Y aurait-il si grand mal à la lui donner et à laisser à l'Allemagne un contre-poids? Luc est un vaurien, je le sais; mais faut-il se ruiner pour anéantir un vaurien dont l'existence est nécessaire?

7° Si vous avez de quoi bien faire la guerre, faites-la; sinon, la paix.

Vous vous moquez de moi, mon divin ange; vous avez raison : mais mes terres sont couvertes de neige, tous mes travaux champêtres sont malheureusement suspendus; permettez-moi de déraisonner, c'est un grand plaisir.

Mille tendres respects à madame Scaliger.

M. de Choiseul a bien de l'esprit.

CCXLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 30 novembre.

Mon adorable ange, je vois bien, par votre lettre, que M. le duc de Choiseul est encore plus estimable que je ne le croyais; je vois sa franchise noble et digne d'un meilleur temps, et surtout je vois que son cœur est digne de vous aimer. Il vous a mis au fait de tout; il ne peut assurément mieux placer sa confiance. Je lui envoie aujourd'hui un gros paquet de Luc; peut-être, avec le temps, on tirera quelque avantage des lettres que je fais passer. Je ne suis point jaloux du roi d'Espagne, s'il fait la paix; moi, Jodelet, je ne vais point sur les brisées de sa majesté catholique.

Sérieusement, mon cher ange, je n'ai eu aucune envie de me faire de fête; j'ai seulement rêvé que, pouvant aller souvent chez l'électeur palatin qui daigne m'aimer un peu, et chez madame la duchesse de Gotha, et même à Londres où l'on m'a invité vingt fois, je pourrais, dans l'occasion, faire passer au ministre un compte fidèle de ce que j'aurais vu et entendu. Je me flatte que M. le duc de Choiseul ne me prend pas pour un *alte succinctus* qui cherche pratique. Je suis frappé de nos malheurs; et, s'il s'agissait de m'arracher à ma charmante retraite pour aller ramasser quelque caillou qui pût servir parmi les fondemens qu'on cherche pour établir l'édifice de la paix, j'aurais été chercher ce caillou dans l'Elbe ou dans la Tamise; mais, Dieu merci, je serai inutile, et je ne quitterai probablement pas mes étables, ma bergerie et mon cabinet.

Permettez-moi de laisser dormir mes *Chevaliers* jus-

qu'en janvier. Pour les oublier mieux, je me mets au second volume de *Pierre-le-Grand*. Le Pruth, Catherine, orpheline gouvernant un empire, un fils condamné par son père et par quatre-vingts juges dont la moitié ne savait pas signer son nom, seront une diversion qui vaudra les neuf années d'Horace. On dit qu'une nouvelle scène de finances va égayer la nation. On ne fera point la guerre l'hiver, on courra aux spectacles, et *la Chevalerie* pourra vous amuser ce carême.

Je pense que c'était à l'abbé du Resnel à gouverner nos finances plutôt qu'à Silhouette; car celui-ci n'a traduit Pope et le *Tout est bien* qu'en prose, et l'abbé l'a traduit en vers; mais j'aimerais encore mieux *Martin le manichéen*.

De grace, mon respectable ami, dites-moi si les effets publics reprennent un peu de faveur. J'ai quatre-vingts personnes à nourrir.

Est-il vrai que M. d'Armentières a été battu? est-il vrai que les flottes se battent? Je croyais que la flotte de M. le maréchal de Conflans allait à la Jamaïque. J'ai peur que tout n'aille au diable sur mer et sur terre. La paix, la paix, mon divin ange!

CCXLVI.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

3 décembre.

Je ne vous ai point dépêché, madame, ce vieux chant de *la Pucelle* que le roi de Prusse m'a renvoyé, unique restitution qu'il ait faite en sa vie. Les plaisanteries ne m'ont pas paru de saison : il faut que les lettres et les vers arrivent du moins à propos. Je suis persuadé qu'ils seraient mal reçus immédiatement après la lecture de

quelque arrêt du conseil qui vous ôterait la moitié de votre bien, et je crains toujours qu'on ne se trouve dans ce cas. Je ne conçois pas non plus comment on a le front de donner à Paris des pièces nouvelles; cela n'est pardonnable qu'à moi, dans mon enceinte des Alpes et du mont Jura. Il m'est permis de faire construire un petit théâtre, de jouer avec mes amis et devant mes amis; mais je ne voudrais pas me hasarder dans Paris avec des gens de mauvaise humeur. Je voudrais que l'assemblée fût composée d'ames plus contentes et plus tranquilles. D'ailleurs vous m'apprenez que les personnes qui ont du goût ne vont plus guère aux spectacles, et je ne sais si le goût n'est point changé, comme tout le reste; dans ceux qui les fréquentent, je ne reconnais plus la France ni sur terre, ni sur mer, ni en vers, ni en prose.

Vous me demandez ce que vous pouvez lire d'intéressant: madame, lisez les gazettes; tout y est surprenant comme dans un roman. On y voit des vaisseaux chargés de jésuites, et on ne se lasse point d'admirer qu'ils ne soient encore chassés que d'un seul royaume; on y voit les Français battus dans les quatre parties du monde, le marquis de Brandebourg fesant tête tout seul à quatre grands royaumes armés contre lui, nos ministres dégringolant l'un après l'autre, comme les personnages de la lanterne magique, nos bateaux plats, nos descentes dans la rivière de la Vilaine. Une récapitulation de tout cela pourrait composer un volume qui ne serait pas gai, mais qui occuperait l'imagination.

Je croyais qu'on donnerait les finances à l'abbé du Resnel; car, puisqu'il a traduit le *Tout est bien* de Pope en vers, il doit en savoir plus que le Silhouette, qui ne l'a traduit qu'en prose. Ce n'est pas que ce M. de Silhouette n'ait de l'esprit et même du génie, et qu'il ne

soit fort instruit ; mais il paraît qu'il n'a connu ni la nation, ni les financiers, ni la cour ; qu'il a voulu gouverner en temps de guerre, comme à peine on le pourrait faire en temps de paix, et qu'il a ruiné le crédit qu'il cherchait, comptant pouvoir suffire aux besoins de l'état avec un argent qu'il n'avait pas. Ses idées m'ont paru très belles, mais employées très mal à propos. Je croyais sa tête formée sur les principes de l'Angleterre, mais il a fait tout le contraire de ce qu'on fait à Londres, où il avait vécu un an chez mon banquier Bénezet. L'Angleterre se soutient par le crédit ; et ce crédit est si grand, que le gouvernement n'emprunte qu'à quatre pour cent tout au plus. Nous n'avons encore su imiter les Anglais, ni en finance, ni en marine, ni en philosophie, ni en agriculture. Il ne manque plus à ma chère patrie que de se battre pour des billets de confession, pour des places à l'hôpital, et de se jeter à la tête la faïence à cul noir sur laquelle elle mange, après avoir vendu sa vaisselle d'argent.

Vous m'avez parlé, madame, de la Lorraine et de la terre de Craon ; vous me la faites regretter, puisque vous prétendez que vous pourriez quelque jour aller en Lorraine. Je me serais volontiers accommodé de Craon, si je m'étais flatté d'avoir l'honneur de vous y recevoir avec madame la maréchale de Mirepoix ; mais ce sont là de beaux rêves.

Ce n'est pas la faute du jésuite Menou si je n'ai pas eu Craon ; je crois que la véritable raison est que madame la maréchale de Mirepoix n'a pas pu finir cette affaire. Le jésuite Menou n'est point un sot comme vous le soupçonnez, c'est tout le contraire ; il a attrapé un million au roi Stanislas, sous prétexte de faire des missions dans des villages lorrains qui n'en ont que faire. Il s'est fait

bâtir un palais à Nanci. Il fit croire au goguenard de pape Benoît XIV, auteur de trois livres ennuyeux *in-folio*, qu'il les traduisait tous trois; il lui en montra deux pages, en obtint un bon bénéfice dont il dépouilla des bénédictins, et se moqua ainsi de Benoît XIV et de saint Benoît.

Au reste, il est grand cabaleur, grand intrigant, alerte, serviable, ennemi dangereux, et grand convertisseur. Je me tiens plus habile que lui, puisque, sans être jésuite, je me suis fait une petite retraite de deux lieues de pays, à moi appartenantes. J'en ai l'obligation à M. le duc de Choiseul, le plus généreux des hommes. Libre et indépendant, je ne me troquerais pas contre le général des jésuites.

Jouissez, madame, des douceurs d'une vie tout opposée; conversez avec vos amis; nourrissez votre ame. Les charrues qui fendent la terre, les troupeaux qui l'engraissent, les greniers et les pressoirs, les prairies qui bordent les forêts, ne valent pas un moment de votre conversation.

Quand il gèlera bien fort, lorsqu'on ne pourra plus se battre ni en Canada, ni en Allemagne; quand on aura passé quinze jours sans avoir un nouveau ministre ou un nouvel édit, quand la conversation ne roulera plus sur les malheurs publics, quand vous n'aurez rien à faire, donnez-moi vos ordres, madame, et je vous enverrai de quoi vous amuser et de quoi me censurer.

Je voudrais pouvoir vous apporter ces pauvretés moi-même, et jouir de la consolation de vous revoir; mais je n'aime ni Paris, ni la vie qu'on y mène, ni la figure que j'y ferais, ni même celle qu'on y fait. Je dois aimer, madame, la retraite et vous.

Je vous présente mon très tendre respect.

CCXLVII.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 5 décembre.

Ermite de l'Arsenal, l'ermite de Tourney et des Délices est dictateur, parce qu'il a mal aux yeux. Vous m'écrivez toujours à Genève, comme si j'étais un parpaillot; mettez *par Genève*, s'il vous plaît : je ne veux pas que l'enchanteur qui fera mon histoire prétende, sur la foi de vos lettres, que j'ai fait abjuration. La bonne compagnie de Genève veut bien venir chez moi, mais je ne vais jamais dans cette ville hérétique. C'est ce que je vous prie de signifier à frère Berthier, supposé qu'il vive encore, ou à frère Garasse, ou même à l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques*. Il me semble qu'il faudrait faire une battue contre toutes ces bêtes puantes; mais les philosophes ne sont presque jamais réunis, et les fanatiques, après s'être déchirés à belles dents, se réunissent tous pour dévorer les philosophes. Un de mes plaisirs, dans mon petit royaume, est de tirer à cartouches contre ces drôles-là, sans les craindre; c'est un des amusemens de ma vieillesse.

On dit que la tragédie de M. de Thibouville [1] n'a pas si bien réussi que l'*Apparition de frère Berthier*. Il y a quelques années que les choses sérieuses ne réussissent guère en France, témoin la prose retirée [2] du traducteur de Pope, et témoin nos combats sur terre et sur mer. Il

[1] *Vamir.* (*Éd. de Kehl.*)

[2] *Témoin la prose des édits, dont la rédaction n'est plus confiée au traducteur de Pope.* (M. de Silhouette n'était plus contrôleur-général des finances.) Tel est le sens très probable de cette expression *retirée*, qui peut-être n'est pas celle qu'avait écrite Voltaire, dont le style est toujours si clair et si naturel. B.

faut espérer que le diable, qui n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme, ne sera pas toujours à la porte de la pauvre France.

O passi graviora! dabit Deus his quoque finem.
(Virg., *Æn.*, 1.)

On profitera sans doute des bons exemples des Russes et du maréchal de Daun. Retenez pour votre vie, mon ancien ami, une anecdote singulière : Le roi de Prusse me mande, du 17 de novembre, ces propres mots : *Dans huit jours je vous en écrirai davantage de Dresde;* et, au bout de trois jours, il perd vingt mille hommes. Vous m'avouerez que ce monde-ci est la fable du *Pot au lait.*

Vous avez sans doute une mauvaise copie de *la Femme qui a raison*, et soyez sûr qu'on n'a que de très détestables copies de presque tous nos amusemens de Tourney et des Délices. Vous auriez bien dû venir voir les originaux : nous avons joué une nouvelle tragédie sur un petit théâtre vert et or, et nous avons fait pleurer deux des plus beaux yeux que je connaisse, qui sont ceux de madame l'ambassadrice de Chauvelin, sans compter ceux de son mari, moins beaux à la vérité, mais appartenant à une tête pleine d'esprit et de goût. Ma nièce n'a pas tous les talens de mademoiselle Clairon, mais elle est beaucoup plus attendrissante, et non moins vraie. Pour moi je suis, sans vanité, le meilleur vieillard que nous ayons à la comédie.

Je me suis un peu ruiné, mon cher ami, en bâtimens et en châteaux, et mes moutons se meurent de la clavelée; cependant je n'ai point envoyé ma vaisselle à la monnaie, attendu qu'il n'y a point d'hôtel, ni même aucune monnaie dans le pays de Gex, et que je ne veux point la vendre à des huguenots. Je n'ai point de culs

noirs, et j'ai renoncé aux blancs que j'aimais autrefois à la folie.

M. de Paulmi a-t-il renoncé à l'exécrable dessein d'aller en Pologne? Présentez-lui mes respects et dites-lui que, s'il persiste dans cette triste idée, j'avertirai les houssards prussiens qui le prendront en passant. N'a-t-il donc pas assez de son mérite pour vivre à Paris, toujours estimé et honoré?

Bona nosce, mon ancien ami.

CCXLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 décembre.

Mon cher ange, que dites-vous de Luc, qui me mande le 17 : *Je vous écrirai plus au long de Dresde?* et le troisième jour vous savez ce qui lui arrive. Vous voyez qu'il ne faut compter sur rien, pas même sur nos flottes, pas même sur les tragédies de M. de Thibouville. Voyez ce qui arrive à frère Berthier : il va à Versailles dans toute sa gloire, et meurt en bâillant. On n'est sûr de rien dans ce monde; j'en excepte *Tancrède*. Vous devez être sûr, mon divin ange, que je la mettrai à vos pieds; et, si elle a le sort de Thibouville, ce ne sera pas sans y avoir bien songé. Je me flatte que *Spartacus* va se montrer. Seriez-vous assez ange pour faire dire au feseur de *Spartacus* que mes chevaliers n'osent se battre contre ses gladiateurs, et que mon estime et mon amitié lui ont cédé volontiers le pas?

Je vois que la prose du traducteur de Pope ne lui a point du tout réussi. Pourriez-vous avoir la bonté de me dire si ses successeurs écrivent plus rondement et ont le style moins dur? Que pense-t-on des billets ou actions

des fermes ? Il est bien bas de vous parler de cette prose, ou plutôt de ces chiffres, au lieu de vous envoyer des tirades d'*Aménaïde*, en vers croisés ; mais on n'est pas toujours sur Pégase, on est ballotté dans le même vaisseau où vous criez tous miséricorde.

CCXLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 11 décembre.

Je me flatte, mon divin ange, que la mort funeste de la princesse que vous regrettez ne changera rien à votre destinée, et que votre place n'en sera pas moins pour vous une source de choses utiles et agréables. Permettez-moi de vous marquer toute la part que nous prenons, madame Denis et moi, à ce triste accident. Je suis persuadé que madame l'infante vous avait bien goûté, qu'elle sentait tout ce que vous valez ; et, en ce cas, vous perdez beaucoup. Votre cœur sera affligé ; mais, quoique votre intérêt ne soit pas pour vous un motif de consolation, il faut bien que vos amis envisagent cet intérêt que vous êtes bien homme à négliger.

Voilà, dit-on, de belles espérances de paix ; le roi d'Angleterre l'offre en vainqueur. Je ne veux point demander si cette déclaration de sa part est une suite de certaines démarches ; je demande seulement, comme citoyen, si vous pensez que nous aurons la paix. Je la vois nécessaire pour nous. J'ai bien de la peine à la voir glorieuse ; mais j'attends tout des lumières et de la belle ame de M. le duc de Choiseul. C'est alors que nous pourrons mettre les chevaliers français sur la scène ; ils seront à vos ordres comme l'auteur. Cette *Femme qui a raison* me fait de la peine ; on la dit imprimée, et très

mal : c'est ma destinée, et cette destinée désagréable a été toujours la suite de ma facilité. On ne se corrige de rien ; au contraire, les mauvaises qualités augmentent avec l'âge comme les bonnes. Que vous êtes heureux ! et que cette loi de la nature vous est favorable ! Je vous souhaite, et à madame Scaliger, une jolie année 1760, et cinq ou six bonnes pièces nouvelles. Si j'avais du temps, j'en ferais une, bonne ou mauvaise ; mais *Pierre* m'appelle ; je ne connais que vous et lui.

CCL.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Aux Délices, le 11 décembre.

Il est bien beau à votre excellence de songer à des tragédies françaises, quand vous avez des opéras italiens. Pour moi, je renonce cet hiver aux uns et aux autres. Phèdre, non pas la *Phèdre* de Racine, mais Phèdre le conteur de fables, dit :

> Vaces oportet, Eutyche, a negotiis,
> Ut liber animus sentiat vim carminis.

Je maintiens que le public de Paris est comme ce M. Eutychius ; il n'est pas en état de sentir *vim carminis*. Il lui faut argent, gaieté, succès ; il n'a rien de tout cela : il siffle tout pour se venger.

J'avais fait ma *Chevalerie* dans un temps moins malheureux, et j'espérais que vous pourriez la voir à Paris. Vous et madame l'ambassadrice l'avez assez honorée dans ma petite retraite. M. le duc de Choiseul est, je crois, à présent un vrai Eutychius ; moi, chétif, je suis

attristato, malinconico, ammalato. L'hiver me rend de mauvaise humeur; il m'ôte le plaisir de me ruiner en bâtimens. J'essuie des banqueroutes. Les misères publiques poussent jusqu'au mont Jura, et viennent m'y trouver.

Vraiment oui, monsieur, j'ai reçu une lettre du roi de Prusse; j'en ai reçu trois en huit jours. Je suis comme les gens de l'île des Papegauts : L'avez-vous vu, bonnes gens? l'avez-vous vu? *eh oui, pardieu! nous en avons vu trois, et nous n'y avons guère profité.* Cette petite affaire me paraît aussi épineuse que celle de ce rude abbé d'Espagnac, qui ne finit point, et qui s'amuse à présent à condamner le lit de justice.

Je pense que tout le monde est devenu fou; cela ne serait rien, si l'on n'était pas aussi devenu gueux. Je crois pourtant que Luc écrira à votre ami avant un mois. Pour moi, je vous remercierai toujours des bonté dont vous m'avez honoré auprès de cet épineux d'Espagnac; il devrait bien plutôt songer à tirer le pays de Gex de la misère, qu'à grimeliner des lods et ventes.

Il ne m'appartient pas de parler à votre excellence des affaires publiques; mais il faut que je vous conte un trait assez singulier, qui a quelque rapport à ce qui se passe sur terre. Vous savez que le roi de Prusse m'écrit quelquefois en vers et en prose, quand il a fait sa revue et joué de la flûte; or il m'écrivait, le 17 de novembre : « Nous touchons à la fin de notre campagne; elle sera « bonne, et je vous écrirai, dans une huitaine de jours, « de Dresde, avec plus de tranquillité et de suite qu'à « présent; » et vous savez, au bout de trois jours, ce qui lui est arrivé. Je trouve partout la fable du *Pot au lait.* Quel pot au lait que ce Silhouette! Son premier

début m'avait séduit. Ce traducteur de *Tout est bien*, de Pope, m'a vite rangé du parti de Martin, et m'a fait voir combien tout est mal. Il faut tâcher de vivre comme le seigneur Pococurante. Mais il y a un seigneur qui me paraît de tout point préférable; c'est le plus aimable des hommes, mari de la plus aimable des femmes. Je leur présente à tous deux, avec leur permission, les plus tendres respects.

CCLI.

A M. THIERIOT.

Le 15 décembre.

Vous ne vous plaindrez pas cette fois-ci, mon cher et ancien ami, que j'épargne les ports de lettres. J'ai peur qu'il ne soit ridicule de parler de comédie dans le temps qu'il n'est question que de culs noirs, de bourses vides, de flottes dispersées et de malheurs en tout genre sur terre et sur mer. L'espérance de la paix est dans le fond de la boîte de Pandore; mais, pendant que tout l'état souffre, il se trouve toujours des gredins qui impriment, des oisifs qui lisent, et des Frérons qui mordent. Je vous prie de m'envoyer, par M. Bouret ou par quelque autre contre-signeur, *la Femme qui a raison*, et la malsemaine dans laquelle Fréron répand son venin de crapaud.

On m'a envoyé la magnifique édition de *l'Ecclésiaste*, elle est imprimée au Louvre, avec mon portrait à la tête; mais il y a beaucoup de fautes, et le texte manque au bas des pages. Il en paraîtra une plus belle édition approuvée par le pape. Il faut apprendre à de petits esprits insolens, qui abusent de leurs places, à quel point on doit les mépriser, et à quel point on peut les confondre. On

reviendrait à Paris leur marquer tout le dédain qu'on leur doit, si on n'aimait pas mieux être chez soi libre et tranquille.

Sed nil dulcius est bene quam munita tenere
Edita doctrina sapientum templa serena,
Despicere unde queas alios, passimque videre
Errare, atque viam palantes quærere vitæ.
(Lucr., II.)

CCLII.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 16 décembre.

Vous souvenez-vous de moi? pour moi je vous aimerai toujours, quoique je ne sois plus Suisse. Voici, mon cher monsieur, de quoi il est question. Vous savez que j'ai acheté des terres en France pour être plus libre; une descendante du grand Corneille vient dans ces terres; vous serez peut-être surpris qu'une nièce de Rodogune sache à peine lire et écrire; mais son père, malheureusement réduit à l'état le plus indigent, et plus malheureusement encore, abandonné de Fontenelle, n'avait pas eu de quoi donner à sa fille les commencemens de la plus mince éducation. On m'a recommandé cette infortunée; j'ai cru qu'il convenait à un soldat de nourrir la fille de son général. Elle arrive chez moi, elle a appris un peu à lire et à écrire d'elle-même; on la dit aimable, je me ferai un plaisir de lui servir de père, et de contribuer à son éducation qu'elle seule a commencée. Si vous connaissez quelque pauvre homme qui sache lire, écrire, et qui puisse même avoir une teinture de géographie et d'histoire, qui soit du moins capable de l'apprendre, et d'enseigner le lendemain ce qu'il aura appris la veille, nous le logerons, chaufferons, blanchirons, nourrirons,

abreuverons, et paierons, mais paierons très modiquement, car je me suis ruiné à bâtir des châteaux, des églises et des théâtres. Voyez, avez-vous quelque pauvre ami? vous m'avez déja donné un Corbo dont je suis fort content. Ses gages sont médiocres, mais il est très bien dans le château de Tourney; notre savant pourrait avoir les mêmes appointemens.

Décidez; bonsoir; mille complimens à madame votre femme. Êtes-vous enfin un père heureux? *Vale, amice.*

VOLTAIRE.

CCLIII.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 16 décembre.

Calfeutrez-vous, chauffez-vous bien, madame, digérez; jouissez de la société d'une amie charmante et de la considération personnelle qui doit rendre votre vie agréable. On abrége ses jours dans le tracas des cours; on les prolonge et on les rend sereins dans la retraite. Si je suis en vie, j'en ai l'obligation à ma campagne. J'ai acheté deux terres belles et bonnes auprès de mes Délices, par reconnaissance du bien que m'a fait la vie champêtre. J'ai trois ports contre tous les naufrages : c'est là que je plains les folies barbares de ceux qui s'égorgent pour les rois. J'y ris de la folie ridicule des courtisans, et du changement continuel de scènes dans une très mauvaise pièce. Les vers que vous m'envoyez ne donnent point envie de rire; ils disent des vérités bien tristes. Il faut s'attendre à peu de gloire et peu d'argent. Passe pour le premier point. Le comte de Lauraguais renonce à la gloire et garde son argent; mais la France perd le sien.

Bonsoir, et mille respects.

CCLIV.

A M. PIERRON. (A Manheim.)

Aux Délices, 16 décembre.

Mon cher ami, je vous envoie mon précurseur (M. Collini). Mon régime, malgré toutes mes incommodités, me mettra, l'été qui vient, en état d'aller vous remercier de toutes les marques d'amitié qu'il a reçues de vous. Je prends sur moi le bien que vous lui faites, et je partage sa reconnaissance. Vous aurez en lui un homme très attaché. Plus vous le connaîtrez, plus vous verrez combien il mérite votre bienveillance. Je lui ai donné une lettre pour son altesse électorale. Je me flatte que vous lui procurerez l'honneur de la présenter. Il ne veut avoir d'obligation qu'à vous. Je vous prie de présenter mes respects à M. le baron de Beckers, et à tous ceux qui voudront bien se souvenir de moi dans votre aimable cour.

CCLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 décembre.

Ma dernière lettre était déja partie, et mon cœur avait prévenu le vôtre, mon respectable ami, avant que je reçusse les dernières marques de votre amitié et de votre confiance. Vous me confirmez tout ce que j'avais imaginé, votre douleur raisonnable et les consolations de M. le duc de Choiseul. Il me semble que sa belle ame était faite pour la vôtre. En qui peut-il mieux placer sa confiance qu'en vous? n'y a-t-il pas de la modestie à lui à penser que c'est le ministère d'Angleterre qui jette les premiers fondemens de la paix? mais n'y a-t-il pas aussi

un peu d'insolence à moi, à penser que je crois savoir que c'est M. le duc de Choiseul lui-même qui a tout préparé, et que c'est sur une de ses lettres, envoyée certainement à Londres, que M. Pitt s'est déterminé? M. le duc de Choiseul lui-même ne m'ôterait pas de la tête qu'il est le premier auteur de la paix que toute l'Europe, excepté Marie-Thérèse, attend avec empressement. Cependant, si Luc pouvait être puni avant cette heureuse paix! si, le chemin de la Lusace et de Berlin étant ouvert par le dernier avantage du général Beck, quelque Haddick pouvait aller visiter Berlin! Vous voyez, divin ange, que, dans la tragédie, je veux toujours que le crime soit puni.

On parle d'une grande bataille donnée le 6 entre Luc et l'homme à la toque bénite[1] : on la dit bien meurtrière. Trois lettres en parlent; il n'y a peut-être pas un mot de vrai : nous ne le saurons que dans deux jours. Je m'intéresse bien vivement à cette pièce. Dès que les Autrichiens ont un avantage, M. le comte de Kaunitz dit à madame de Bentinck : Écrivez vite cela à notre ami. Dès que Luc a le moindre succès, il me mande : J'ai frotté les oppresseurs du genre humain. Cher ange, dans ces horreurs, je suis le seul qui aie de quoi rire; cependant je ne ris point, et cela à cause des culs noirs, des annuités, des loteries et de Pondichéri : car *sempre temo per Pondicheri*. Pour nos *Chevaliers*, ils sont à vos ordres. Il faudra s'attendre aux insultes de ce polisson de Fréron, aux cris de la canaille. Je me préparerai à tout, en fesant mes pâques dans ma paroisse; je veux me donner ce petit plaisir en digne seigneur châtelain. Et ce monsieur d'Espagnac! quel homme! quel grand chambrier! quel minutieux seigneur! il ne finira donc jamais? Mais, à

[1] Le général Daun.

propos, je vous prépare des gantelets, des gages de bataille pour Pâques. Et pourquoi ne pas jouer *Rome sauvée* sur votre vaste théâtre cet hiver? pourquoi ne pas entendre les cris de Clytemnestre? ne faut-il rien hasarder?

Mille tendres respects à madame Scaliger.

CCLVI.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 28 décembre.

Jouissez de la santé, madame, l'année 1760. N'ayez point mal aux yeux, comme moi, qui ne peux vous écrire de ma main; vivez avec votre amie, et avec monsieur votre fils, tant que vous pourrez: voyez d'un œil tranquille nos énormes sottises; mettez à la tontine et enterrez votre classe. J'ai envoyé un gros paquet à Collini, dans lequel il y a une lettre pour monseigneur l'électeur Palatin, et une autre pour le valet de chambre favori; il devrait l'avoir reçu. Les bontés dont vous l'honorez, madame, me mettent en droit de vous prier de l'en avertir.

On dit qu'on a roué le révérend père Malagrida; Dieu soit béni! Vous aviez deux jésuites bien insolens, l'un à Strasbourg, l'autre à Colmar. Monsieur le premier président, votre frère, ménageait ces maroufles. Ne sait-il pas qu'ils sont à présent fort au dessous des capucins? Je mourrais content si la paix était faite, et si je voyais les jansénistes et les molinistes écrasés les uns par les autres.

Mille tendres respects.

CCLVII.

FRAGMENT A UN JÉSUITE.

Du.....

S'il y a des esprits de travers parmi vous, comme il y en a dans toutes les communautés, il me semble que les bons ne doivent pas payer pour les méchans, et qu'on n'en doit pas moins estimer un Bourdaloue, parce qu'on méprise un Garasse.

Ce monde-ci est une guerre continuelle; on a des ennemis et des alliés. Nous voilà alliés contre le gazetier janséniste, et je souhaite que le *Journal de Trévoux* ne me fasse pas d'infidélités. Il ne faut pas ressembler au bon David, qui pillait également les Juifs et les Philistins.

Dans cette guerre interminable d'auteurs contre auteurs, de journaux contre journaux, le public ne prend d'abord aucun parti que celui de rire; ensuite il en prend un autre, c'est celui d'oublier à jamais tous ces combats littéraires. Le gazetier ecclésiastique s'imagine que l'Europe s'occupera long-temps de ses feuilles; mais le temps vient bientôt où l'on nettoie la maison, et où l'on détruit les toiles des araignées. Chaque siècle produit tout au plus dix ou douze bons ouvrages, le reste est emporté par le torrent du fleuve de l'oubli. Eh! qui se souvient aujourd'hui des querelles du père Bouhours et de Ménage? et, si Racine n'avait pas fait ses tragédies, saurait-on qu'il écrivit contre Port-Royal? Presque tout ce qui n'est que personnel est perdu pour le reste des hommes.

CCLVIII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, décembre.

Quando mi capitò la vostra gentile epistola, stavo bene, e ne fui allegro tutto il giorno, ma sono ricaduto, sto male, e sono pigro, attristato, malinconico; o tralasciato un mese i miei armenti, e l' istoria, e la poesia, ed ancora voi stesso, cigno di Padova, che cantate adesso sulle sponde del piccol Reno, *parvique Bononia Reni.*

Vi parlerò prima dell' opera rappresentata nella corte di Parma.

Che quanto per udita io ve ne parlo,
Signor, miraste, e feste altrui mirarla.

Il vostro *Saggio sopra l'opera in musica* fu il fondamento della riforma del regno dei castrati : il legame delle feste, e dell' azione a noi Francesi sì caro, sarà forse un giorno l' inviolabil legge dell' opera italiana.

Notre quatrième acte de l'opéra de *Roland*, par exemple, est, en ce genre, un modèle accompli. Rien n'est si agréable, si heureux que cette fête des bergers qui annoncent à Roland son malheur, ce contraste naturel d'une joie naïve et d'une douleur affreuse, est un morceau admirable en tout temps et en tout pays. La musique change, c'est une affaire de goût et de mode; mais le cœur humain ne change pas. Au reste, la musique de Lulli était alors la vôtre; et pouvait-il, lui qui était un *valente buggerone di Firenze*, connaître une autre musique que l'italienne?

Je compte envoyer incessamment à M. Albergati la pièce que j'ai jouée sur mon petit théâtre de Ferney, et

qu'il veut bien faire jouer sur le sien, en cas qu'il ne soit point effrayé d'avoir commerce avec une espèce d'hérétique, moitié Français, moitié Suisse. Je crois, messieurs, que, dans le fond du cœur, vous ne valez pas mieux que nous; mais vous êtes heureusement contraints de faire votre salut.

M. Albergati m'a mandé qu'il avait vraiment une permission de faire venir des livres. Oh Dio! *ô Dii immortales!* Les jacobins avaient-ils quelque intendance sur la bibliothèque d'un sénateur romain? Yes, good sir, I am free and far more free than all the citizens of Geneva. *Libertas quæ sera tamen respexit, sed non inermem.* C'est à elle seule qu'il faut dire: *Tecum vivere amem, tecum obeam libenter.* Cependant j'écris l'histoire du plus despotique bouvier qui ait jamais conduit des bêtes à cornes; mais il les a changées en hommes. J'ai chez moi, au moment que je vous écris, un jeune Soltikof, neveu de celui qui a battu le roi de Prusse; il a l'ame d'un Anglais et l'esprit d'un Italien. Le plus zélé et le plus modeste protecteur des lettres que nous ayons à présent en Europe, est M. de Schouvalof, le favori de l'impératrice de Russie: ainsi les arts font le tour du monde.

Niente dal vostro librajo; ve l'o detto, è un briccone. Annibal et Brennus passèrent les Alpes moins difficilement que ne font les livres. *Interim, vive felix,* and dare to come to us.

CCLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 janvier 1760.

Je conçois très bien, mon divin ange, que vous enverrez plus d'un courrier pour raccommoder la balourdise de ce monsieur, soi-disant d'*Aragon,* qui stipula

si mal les intérêts du duc de Parme dans le traité croqué d'Aix-la-Chapelle. Cet homme cependant passait pour un aigle. J'ai vu en ma vie bien des hiboux se croire aigles. Et que dirons-nous de ceux qui nous ont attiré cette belle guerre avec l'Angleterre, en ne sachant pas ce que c'était que l'Acadie? Mon cher ange, le monde va comme il peut. Je n'ai d'espérance que dans M. le duc de Choiseul. Mes annuités, actions, billets de loterie, font mille vœux pour lui.

Le tripot consolerait un peu de toutes les misères qui nous accablent; mais, divin ange, j'ai fait bien des réflexions. Si la pièce réussit, peu de plaisir m'en revient, comme je vous l'ai déja dit; si elle tombe, force tribulations me circonviennent; parodies, brochures, foire, épigrammes, journaux, tout me tombe sur le corps. J'ai soixante-six ans, comme vous savez, et je ne veux plus mourir de la chute d'une pièce de théâtre.

Je vous enverrai, n'en doutez pas, *la Chevalerie*, à laquelle je ne peux plus rien faire; mais je vous supplierai de ne la donner qu'à bonnes enseignes; supposé même que vous daigniez vous amuser encore à ces bagatelles, après les impertinences d'Auguste et de Cinna. J'ai lu cette sottise, et j'ai été bien étonné qu'on l'attribuât à Marmontel [1].

A l'égard de Luc, je n'ai fait autre chose qu'envoyer à M. le duc de Choiseul les lettres qu'il m'écrivait, pour lui être montrées. Je n'ai été qu'un bureau d'adresse. Il voit d'un coup d'œil ce qu'il peut faire de ces épîtres, si tant est qu'on en puisse faire quelque chose. Mais j'ai demandé à M. le duc de Choiseul une autre grace, qui n'a nul rapport à Luc: voici de quoi il est question. Il

[1] Parodie de la grande scène de la tragédie de *Cinna*, dont les personnages étaient MM. le duc d'Aumont, d'Argental et Lekain. (*Éd. de Kehl.*)

faut plaire aux gens avec qui l'on vit. Le conseil de Genève a condamné à dix mille livres d'amende un citoyen qu'il aime, et qu'il a condamné malgré lui, sur une contravention faite par son commis, dans son commerce avec la France. Son procès a été fait à la réquisition du résident du roi à Genève. Le coupable en question se nomme *Prévost :* il est le moins coupable de tous ceux qui étaient dans le même cas; ce cas est la contrebande. Ce Prévost est ruiné : il a une femme qui pleure, des enfans qui meurent de faim. Le conseil veut bien lui remettre une partie de sa peine, mais il ne peut pas avoir cette condescendance sans savoir auparavant si M. le duc de Choiseul le trouve bon. Il ne veut pas en parler à M. de Montpéroux, résident de France, de peur de se compromettre et de compromettre même le résident. On s'est donc adressé à moi. J'ai pris la liberté d'en écrire à M. le duc de Choiseul, et je vous conjure seulement d'obtenir qu'il vous dise qu'on peut faire grace à ce pauvre diable, et qu'il n'en saura rien. Faites cette bonne œuvre le premier mardi, mon divin ange; on ne peut mieux employer un mardi.

Joue-t-on *le Gladiateur?* Espère-t-on quelque chose de M. Bertin? Avez-vous vu M. Tronchin de Lyon? Avez-vous reçu quelque consolation de Cadix? Paiera-t-on nos rentes? Madame Scaliger, comment vous portez-vous? Je baise bien tendrement le bout de vos ailes; autant fait madame Denis.

Vraiment, mon divin ange, j'oubliais l'abbé d'Espagnac. Je ne croyais pas qu'avec de l'argent vous eussiez besoin d'un pouvoir. Votre nom seul est pouvoir; mais voilà la pancarte que vous ordonnez.

CCLX.

A M. SÉNAC DE MEILHAN.

A Lausanne, 12 janvier.

Mes yeux ne vont pas trop bien, monsieur; mais ils ont un grand plaisir à lire vos lettres. Vous jugez très bien. Il y a des vers un peu durs dans l'ouvrage que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Quand vous vous amusez à en faire, les vôtres ont plus de facilité, de douceur et de grace; mais je sens aussi l'horrible difficulté de faire une pièce telle que celle-ci, et cette difficulté me rend bien indulgent. D'ailleurs on ne doit sentir que les beautés d'un auteur qui commence : le public même a besoin de l'encourager. Probablement l'auteur est sans fortune; c'est encore une raison de plus pour disposer en sa faveur. On peut même dire de lui : *Spirat tragicum satis, et feliciter audet.* Il m'a toujours paru qu'au théâtre le public était moins flatté de l'élégance continue d'une belle poésie, qu'il n'était frappé de la beauté des situations. Enfin, je me fais un plaisir de chercher toutes les raisons qui peuvent justifier le succès d'un jeune homme qui a besoin d'encouragement. Nous allons jouer des pièces de théâtre dans ma retraite de Lausanne, où je passe mes hivers, et nous sentons tout le prix de l'indulgence. Je me vanterai à madame la marquise de Gentil, qui est une de nos actrices, que vous voulez bien me conserver un peu de souvenir; pour moi je ne vous oublierai jamais.

Je vous prie de vouloir bien présenter mes obéissances à monsieur votre père et à monsieur votre frère, et d'être persuadé de mes sentimens qui vous attachent pour jamais le Suisse V.

CCLXI.

A M. COLLINI.

A Tourney, par Genève, 21 janvier.

Mon cher secrétaire intime de son altesse électorale, je connais votre bon cœur à la manière tendre et pathétique dont vous me parlez de M. Pierron, et surtout à votre attachement pour le meilleur prince qu'il y ait sur la terre. Vous voilà heureux, puisque vous êtes auprès de lui. J'espère, tout malingre que je suis, partager votre bonheur cet été. Vous me ferez grand plaisir de m'écrire quelquefois quand.....

Je vous embrasse de tout mon cœur.

CCLXII.

A M. PIERRON.

A Tourney, par Genève, 21 janvier.

Le froid me tue, les neiges me désespèrent, mon cher monsieur, mais je ne puis m'empêcher de dicter ce petit billet de malade pour vous remercier tendrement de tout ce que vous avez fait pour mon cher Collini. Comptez que vous l'avez fait pour vous-même. Vous vous êtes acquis un ami reconnaissant; il vous est attaché pour la vie : il ne me parle dans ses lettres que des obligations qu'il vous a.

Mettez-moi, je vous prie, aux pieds de son altesse électorale, et réservez à Schvetzingen une chambre à cheminée pour un pauvre malingre qui fait du feu à la Saint-Jean. J'ose croire que mon cœur est fait pour le sien; mais mon corps est bien loin. Je respecterai et j'adorerai ce prince jusqu'au dernier moment de ma vie.

CCLXIII.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Au château de Ferney, 22 janvier.

Mon cher Cicéron, qui ne vivez pas dans le siècle des Cicérons, n'allez pas faire comme l'abbé Sallier et l'abbé de Saint-Cyr; vivez pour empêcher que la langue et le goût ne se corrompent de plus en plus; vivez et aimez-moi. Je vous prie d'avoir la bonté de me recommander de temps en temps à l'Académie, comme un membre encore plus attaché à son corps qu'il n'en est éloigné; dites-lui que je respecterai et que j'aimerai jusqu'au dernier moment de ma vie ce corps dont la gloire m'intéresse. Tâchez, mon cher maître, de nous donner un véritable académicien à la place de l'abbé de Saint-Cyr, et un savant à la place de l'abbé Sallier. Pourquoi n'aurions-nous pas cette fois-ci M. Diderot? vous savez qu'il ne faut pas que l'Académie soit un séminaire, et qu'elle ne doit pas être la cour des pairs. Quelques ornemens d'or à notre lyre sont convenables; mais il faut que les cordes soient à boyau, et qu'elles soient sonores.

On m'a mandé que vous aviez été à une représentation de *Tancrède*. Vous ne dûtes pas y reconnaître ma versification; je ne l'ai pas reconnue non plus. Les comédiens, qui en savent plus que moi, avaient mis beaucoup de vers de leur façon dans la pièce; ils auront, à la reprise, la modestie de jouer ma tragédie telle que je l'ai faite.

Je ne peux m'empêcher de vous dire ici que je suis saisi d'une indignation académique quand je lis nos nouveaux livres. J'y vois qu'une chose est *au parfait*, pour dire qu'elle est bien faite. J'y vois qu'on a des inté-

rêts à démêler *vis-à-vis* de ses voisins, au lieu de *avec* ses voisins, et ce malheureux mot de *vis-à-vis* employé à tort et à travers.

On m'envoya il y a quelque temps une brochure dans laquelle une fille était bien *éduquée* au lieu de bien *élevée*. Je parcours un roman du citoyen de Genève, moitié galant, moitié moral, où il n'y a ni galanterie, ni vraie morale, ni goût, et dans lequel il n'y a d'autre mérite que celui de dire des injures à notre nation. L'auteur dit qu'à la Comédie les Parisiens *calquent les modes françaises* sur l'habit romain. Tout le livre est écrit ainsi; et, à la honte du siècle, il réussira peut-être.

Mon cher doyen, le siècle passé a été le précepteur de celui-ci; mais il a fait des écoliers bien ridicules. Combattez pour le bon goût; mais voudrez-vous combattre pour les morts?

Adieu; je voudrais que vous fussiez ici; vous m'aideriez à rendre mademoiselle Corneille digne de lire les trois quarts de *Cinna*, et presque tout le rôle de Chimène et de Cornélie : je dis presque tout, et non pas tout; car je ne connais aucun grand ouvrage parfait, et je crois même que la chose est impossible.

CCLXIV.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 23 janvier.

J'ai laissé passer les fêtes de la nativité *del divino Bambino*, et sa circoncision. Je n'ai point voulu interrompre mon héros dans la foule des occupations graves ou gaies qu'il a pu avoir à Paris et à Versailles; mais je ne suis pas homme à laisser passer le mois de janvier sans renouveler mes hommages à celui qui sera toujours mon héros.

Je ne sais pas si, en 1760, son pays aura beaucoup de lauriers et beaucoup d'argent; mais je sais bien que la statue de Gênes subsiste, que la signature du fils du roi d'Angleterre, forcé à mettre bas les armes, subsiste encore, et que les bastions du roc de Port-Mahon rendent un témoignage immortel. J'avoue que je ne conçois guère comment on laisse inutile le seul homme qui ait rendu de vrais services. Je devrais pourtant le concevoir très bien; car je ne vois que de ces exemples, moi historiographe, dans les histoires que je lis et que je compile. Je dis à présent un petit mot de ce siècle, de ce pauvre siècle, de ce siècle des billets de confession, des querelles pour un hôpital, des refus d'un parlement de rendre justice, des assemblées des chambres pour condamner un dictionnaire qu'on n'a pas lu; de ce beau siècle où, en trois ans de temps, l'état a été ruiné, quand nos armées devaient vivre aux dépens de l'Allemagne, etc.

J'aurai du moins le plaisir d'avoir eu raison, quand je vous ai regardé comme un homme aussi supérieur qu'aimable. Je crois, à l'âge de soixante-six ans, voir les choses comme elles sont. Je les dirai comme je les vois. *La posterità ne dirà ciò che vorrà.*

Je m'imagine que vous devez être ami de M. le duc de Choiseul. Je n'en sais rien, mais je le crois, parce qu'il me paraît avoir quelque chose de votre caractère. Il pense noblement, il rend service sans balancer, il aime le plaisir, il a beaucoup d'esprit, et la hauteur qui s'accorde avec les graces. Il me semble que c'est l'homme de votre pays le plus fait pour vous.

Il s'est passé bien des choses tristes, extravagantes, comiques, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous faire ma cour; mais c'est à peu près l'histoire de tous les temps: c'est la même pièce qui se joue sur tous les théâtres, avec

quelques changemens de noms. Quoi qu'il en soit, votre rôle est beau. Conservez-moi vos bontés, monseigneur, et soyez persuadé que si j'avais en main la trompette de la Renommée, ce serait pour vous que je l'emboucherais. Je vous souhaite la continuation de votre gaîté.

Jouissez de votre gloire, et riez des sottises d'autrui. Mille respects.

CCLXV.

A M. PIERRE ROUSSEAU,

ET AUTRES AUTEURS DU *JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE*, AU SUJET DE *LA FEMME QUI A RAISON*.

Janvier.

Quelque répugnance, messieurs, qu'on puisse sentir à parler de soi-même au public, et quelque vains que puissent être tous les petits intérêts d'auteurs, vous jugerez peut-être qu'il est des circonstances où un homme qui a eu le malheur d'écrire doit au moins, en qualité de citoyen, réfuter la calomnie. Il n'est pas bien intéressant pour le public que quelques hommes obscurs aient, depuis dix ans, mis leurs ouvrages sous le nom d'un homme obscur tel que moi; mais il m'est permis d'avertir qu'on m'a souvent apporté, dans ma retraite, des brochures de Paris, qui portaient mon nom avec ce titre, *imprimé à Genève.*

Je puis protester que non seulement aucune de ces brochures n'est de moi, mais encore qu'à Genève rien n'est imprimé sans la permission expresse de trois magistrats, et que toutes ces puérilités, pour ne rien dire de pis, sont absolument ignorées dans ce pays, où l'on n'est occupé que de ses devoirs, de son commerce et de l'agriculture, et où les douceurs de la société ne sont jamais aigries par des querelles d'auteurs.

Ceux qui ont voulu troubler ainsi ma vieillesse et mon repos se sont imaginé que je demeurais à Genève. Il est vrai que j'ai pris depuis long-temps le parti de la retraite, pour n'être plus en butte aux cabales et aux calomnies qui désolent à Paris la littérature; mais il n'est pas vrai que je me sois retiré à Genève. Mon habitation naturelle est dans les terres que je possède en France, sur la frontière, et auxquelles sa majesté a daigné accorder des priviléges et des droits qui me les rendent encore plus précieuses. C'est là que ma principale occupation, assez connue dans le pays, est de cultiver en paix mes campagnes, et de n'être pas inutile à quelques infortunés. Je suis si éloigné d'envoyer à Paris aucun ouvrage, que je n'ai aucun commerce, ni direct ni indirect, avec aucun libraire, ni même avec aucun homme de lettres de Paris; et, hors je ne sais quelle tragédie, intitulée *l'Orphelin de la Chine*, qu'un ami respectable m'arracha il y a cinq à six années, et dont je fis le médiocre présent aux acteurs du Théâtre français, je n'ai certainement rien fait imprimer dans cette ville.

J'ai été assez surpris de recevoir, le dernier de décembre, une feuille d'une brochure périodique, intitulée *l'Année littéraire*, dont j'ignorais absolument l'existence dans ma retraite. Cette feuille était accompagnée d'une petite comédie qui a pour titre *la Femme qui a raison*, représentée à Karouge, donnée par M. de Voltaire, et *imprimée à Genève*. Il y a dans ce titre trois fausseté. Cette pièce, telle qu'elle est défigurée par le libraire, n'est assurément pas mon ouvrage: elle n'a jamais été imprimée à Genève: il n'y a nul endroit ici qui s'appelle Karouge; et j'ajoute que le libraire de Paris qui l'a imprimée sous mon nom, sans mon aveu, est très répréhensible.

Mais voici une autre réponse aux politesses de l'auteur de *l'Année littéraire*. La pièce qu'il croit nouvelle fut jouée, il y a douze ans, à Lunéville, dans le palais du roi de Pologne, où j'avais l'honneur de demeurer. Les premières personnes du royaume, pour la naissance, et peut-être pour l'esprit et le goût, la jouèrent en présence de ce monarque. Il suffit de dire que madame la marquise du Châtelet, Lorraine, représenta la femme qui a raison avec un applaudissement général. On tait par respect le nom des autres personnes illustres qui vivent encore, ou plutôt par la crainte de blesser leur modestie. Une telle assemblée savait peut-être aussi bien que l'auteur de *l'Année littéraire* ce que c'est que la bonne plaisanterie et la bienséance. Les deux tiers de la pièce furent composés par un homme dont j'envierais les talens, si la juste horreur qu'il a pour les tracasseries d'auteur et pour les cabales de théâtre ne l'avaient fait renoncer à un art pour lequel il avait beaucoup de génie. Je fis la dernière partie de l'ouvrage; je remis ensuite le tout en trois actes, avec quelques changemens légers que cette forme exigeait. Ce petit divertissement en trois actes, qui n'a jamais été destiné au public, est très différent de la pièce qu'on a très mal à propos imprimée sous mon nom. Vous voyez, messieurs, que je ne suis pas le seul qui doive des remerciemens à l'auteur de *l'Année littéraire*, pour ces belles imputations *de grossièreté tudesque, de bassesse et d'indécence* qu'il prodigue. Le roi de Pologne, les premières dames du royaume, des princes même peuvent en prendre leur part avec la même reconnaissance; et le respectable auteur que j'aidai dans cette fête doit partager les mêmes sentimens.

Je me suis informé de ce qu'était cette *Année littéraire*, et j'ai appris que c'est un ouvrage où les hommes

les plus célèbres que nous ayons dans la littératture sont souvent outragés. C'est pour moi un nouveau sujet de remerciement. J'ai parcouru quelques pages de la brochure; j'y ai trouvé quelques injures un peu fortes contre M. Le Mierre. On l'y traite d'homme sans génie, de plagiaire, de joueur de gobelets, parce que ce jeune homme estimable a remporté trois prix à notre Académie, et qu'il a réussi dans une tragédie long-temps honorée des suffrages encourageans du public.

Je dois dire, en général, et sans avoir personne en vue, qu'il est un peu hardi de s'ériger en juge de tous les ouvrages, et qu'il vaudrait mieux en faire de bons.

La satire en vers, et même en beaux vers, est aujourd'hui décriée; à plus forte raison la satire en prose, surtout quand on y réussit d'autant plus mal qu'il est plus aisé d'écrire en ce pitoyable genre. Je suis très éloigné de caractériser ici l'auteur de *l'Année littéraire*, qui m'est absolument inconnu. On me dit qu'il est depuis longtemps mon ennemi, à la bonne heure : on a beau me le dire, je vous assure que je n'en sais rien.

Si, dans la crise où est l'Europe, et dans les malheurs qui désolent tant d'états, il est encore quelques amateurs de la littérature qui s'amusent du bien et du mal qu'elle peut produire, je les prie de croire que je méprise la satire, et que je n'en fais point.

CCLXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 février.

Divin ange, *Spartacus* est-il joué? a-t-il réussi? Je ne sais rien, je suis enterré dans mes Délices, les Géorgiques me poursuivent, je quitte la charrue pour prendre la

plume. Vous me direz : Que ne vous servez-vous de cette plume pour regriffonner quelques vers de *la Chevalerie?* Patience, tout viendra. Cet hiver n'a pas été le quartier de Melpomène chez moi; il faut un peu varier. Je mourrais d'ennui si je n'avais pas cent choses à faire. J'ai eu une violente querelle pour mon pain avec les commis des fermes; j'ai fait des écritures; je négocie avec les Soixante : chacun a ses peines. Je voudrais seulement que vous vissiez le plan de mon château; il vaut pour le moins un plan de tragédie. C'est Palladio tout pur, et vous ne sauriez croire combien ces occupations sont satisfesantes, combien elles consolent de ces chiens de bureaux, de ces chiens de commis. Mais, mon cher ange, vous verrez mardi cet homme dont je suis fou, M. le duc de Choiseul. Les lettres dont il m'honore m'enchantent. Dieu le bénira, n'en doutez pas. Il a la physionomie heureuse. Je sais bien qu'il ne donnera pas des flottes à M. Berrier; et quand il en donnerait, autant de perdu. *Non illi imperium pelagi.* Nous avons à Pondichéri un Lally, une diable de tête irlandaise qui me coûtera tôt ou tard vingt mille livres tournois annuels, le plus clair de ma pitance; mais M. le duc de Choiseul triomphera de Luc de façon ou d'autre : et alors quelle joie! J'imagine qu'il vous montrera mes impertinentes rêveries. Savez-vous bien que Luc est si fou que je ne désespère pas de le mettre à la raison? c'est bien cela qui est une vraie comédie. Je voudrais que vous me donnassiez vos avis sur la pièce.

Écrivez-moi donc un petit mot; dites-moi des nouvelles de la santé de madame Scaliger; dites-moi, je vous en prie, s'il est vrai que le père Sacy, jésuite, ait été condamné par corps aux consuls, pour une lettre de change de dix mille écus. Mais parlez-moi donc des poésies de

cet homme qui a pillé tant de vers et de villes. Est-il vrai qu'on ait défendu son œuvre? Allons, maître Joly, bavardez; messieurs, brûlez!

Ma foi, juge et rimeur, il faudrait tout lier.

Que je vous aime, mon cher ange!

CCLXVII.

A M. THIERIOT.

Le 18 février.

Je fais venir, mon cher et ancien ami, un dictionnaire de santé et un almanach de l'état de Paris, sur votre parole; je crois surtout la santé très préférable à Paris. J'ai grande envie de me bien porter, et nulle de venir dans votre ville. Vous me ferez grand plaisir de m'envoyer la pancarte arabe; j'en ai déja quelque connaissance : elle est d'un Anglais; et l'auteur, tout Anglais qu'il est, a tort. Je crois en savoir beaucoup sur Mahomet, que j'ai étudié à fond. Je n'ai pas l'honneur d'avoir les talens dont il se vante; douze femmes m'embarrasseraient beaucoup. Ni vous ni moi n'irons au ciel comme lui sur une jument; mais je tiens que nous sommes beaucoup plus heureux que lui : il a mené une vie de damné, avec toutes ses femmes. Je n'aime, de tous les gens de son espèce, que Confucius : aussi j'ai son portrait dans mon oratoire, et je le révère comme je le dois.

Le philosophe de Sans-Souci, qui n'est pas sans soucis, est encore au rang de ces gens que je n'envie point. Je ne connais point l'édition dont vous me parlez; mais j'en connais une faite à Lyon, dans laquelle il y a une Épître au maréchal Keit, qui a fort choqué le tympan de toutes les oreilles pieuses : *Allez, lâches chrétiens, etc.*

a révolté les dévots; il voulait apparemment parler de ceux qui ont combattu contre lui à Rosbach; il leur prouve d'ailleurs, tant qu'il peut, que l'ame est mortelle. Je souhaite qu'ils en profitent, afin qu'ils se battent mieux contre lui, quand ils croiront avoir moins à risquer. Le philosophe de Sans-Souci pille quelquefois des vers, à ce qu'on dit; je voudrais qu'il cessât de piller des villes, et que nous eussions bientôt la paix.

Au reste, si l'on m'accuse d'avoir raboté quelquefois des vers de ce diable de Salomon du Nord, je déclare que je ne veux avoir nulle part à sa mortalité de l'ame. Qu'il se damne tant qu'il voudra, je ne veux le voir ni dans ce monde ni dans l'autre.

Je prie Dieu que les houssards prussiens ne dévalisent point M. de Paulmy en chemin. Je suis très fâché que mon petit ermitage ne se trouve point sur sa route. Il faudra que tôt ou tard il ramène le roi de Pologne à Dresde. Si ce roi de Pologne était un Sobiesky, il y serait déja l'épée à la main.

Au reste, il faut que le Salomon du Nord soit le plus grand général de l'Europe, puisque après deux batailles perdues, et l'affaire de Maxen, il trouve encore le secret de menacer Dresde. Il écrit actuellement sur les campagnes de Charles XII; c'est Annibal qui juge Pyrrhus. Ce qu'il m'en a envoyé est fort au dessus des Rêveries du maréchal de Saxe.

Darget m'a paru très inquiet de l'édition des poésies du Salomon; il a craint qu'on ne lui imputât d'être l'éditeur. Dieu merci, on ne m'en soupçonnera pas, car Salomon me fit la niche de me défaire de ses œuvres à Francfort, et son ambassadeur en cette ville me signa bravement ce beau brevet :

Monsié, dès que vou aurez rendu les poeshies du roi

mon maître vou pourez partir pour où vous semblera; et je lui signai : *Bon pour les poeshies du roi votre maître, en partant pour où il me semble.*

Et maintenant il me semble que je suis mieux aux Délices, à Tourney et à Ferney qu'à Francfort. Voyez-vous quelquefois d'Alembert? n'a-t-il pas dans sa tête d'aller remplacer Moreau-Maupertuis à Berlin? C'est par ma foi bien pis que d'aller en Pologne.

Je suis fort aise que M. Hénin veuille bien se souvenir de moi : son esprit est comme sa physionomie, fort doux et fort aimable.

A propos, écrivez-moi si vous avez ouï dire que l'esprit de discorde se soit reglissé dans l'armée de M. le duc de Broglie. Si cela est, nous ferons encore des sottises. Dieu nous en préserve! car il n'y en a point qui ne coûte fort cher. *Interim vale, et me ama.*

CCLXVIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

18 février.

L'éloquent Cicéron, madame, sans lequel aucun Français ne peut penser, commençait toujours ses lettres par ces mots : « Si vous vous portez bien, j'en suis bien aise; « pour moi, je me porte bien. »

J'ai le malheur d'être tout le contraire de Cicéron : si vous vous portez mal, j'en suis fâché; pour moi, je me porte mal. Heureusement, je me suis fait une niche dans laquelle on peut vivre et mourir à sa fantaise. C'est une consolation que je n'aurais pas eue à Craon, auprès du révérend père Stanislas [1], et de frère Jean des Entomeures de Menou. C'est encore une grande consolation

[1] Le roi de Pologne, duc de Lorraine.

de s'être formé une société de gens qui ont une ame ferme et un bon cœur; la chose est rare, même dans Paris. Cependant j'imagine que c'est à peu près ce que vous avez trouvé.

J'ai l'honneur de vous envoyer quelques rogatons assez plats, par M. Bouret. Votre imagination les embellira. Un ouvrage, quel qu'il soit, est toujours assez passable quand il donne occasion de penser.

Puisque vous avez, madame, les poésies de ce roi qui a pillé tant de vers et tant de villes, lisez donc son Épître au maréchal Keith, sur la mortalité de l'ame; il n'y a qu'un roi, chez nous autres chrétiens, qui puisse faire une telle épître. Maître Joly de Fleury assemblerait les chambres contre tout autre, et on lacérerait l'écrit scandaleux; mais apparemment qu'on craint encore des aventures de Rosbach, et qu'on ne veut pas fâcher un homme qui a fait tant de peur à nos ames immortelles.

Le singulier de tout ceci est que cet homme, qui a perdu la moitié de ses états, et qui défend l'autre par les manœuvres du plus habile général, fait tous les jours encore plus de vers que l'abbé Pellegrin. Il ferait bien mieux de faire la paix, dont il a, je crois, tout autant de besoin que nous.

J'aime encore mieux avoir des rentes sur la France que sur la Prusse. Notre destinée est de faire toujours des sottises, et de nous relever. Nous ne manquons presque jamais une occasion de nous ruiner et de nous faire battre; mais au bout de quelques années il n'y paraît pas. L'industrie de la nation répare les balourdises du ministère. Nous n'avons pas aujourd'hui de grands génies dans les beaux arts, à moins que ce ne soit M. Le Franc de Pompignan, et monsieur l'évêque

son frère; mais nous aurons toujours des commerçans et des agriculteurs. Il n'y a qu'à vivre, et tout ira bien.

Je conçois que la vie est prodigieusement ennuyeuse quand elle est uniforme: vous avez à Paris la consolation de l'histoire du jour, et surtout la société de vos amis; moi, j'ai ma charrue et des livres anglais, car j'aime autant les livres de cette nation que j'aime peu leurs personnes. Ces gens-là n'ont, pour la plupart, du mérite que pour eux-mêmes. Il y en a bien peu qui ressemblent à Bolingbroke: celui-là valait mieux que ses livres; mais, pour les autres Anglais, leurs livres valent mieux qu'eux.

J'ai l'honneur de vous écrire rarement, madame; ce n'est pas seulement ma mauvaise santé et ma charrue qui en sont cause; je suis absorbé dans un compte que je me rends à moi-même, par ordre alphabétique [1], de tout ce que je dois penser sur ce monde-ci et sur l'autre, le tout pour mon usage, et peut-être, après ma mort, pour celui des honnêtes gens. Je vais dans ma besogne aussi franchement que Montaigne va dans la sienne; et si je m'égare, c'est en marchant d'un pas un peu plus ferme.

Si nous étions à Craon, je me flatte que quelques uns des articles de ce Dictionnaire d'idées ne vous déplairaient pas; car je m'imagine que je pense comme vous sur tous les points que j'examine. Si j'étais homme à venir faire un tour à Paris, ce serait pour vous y faire ma cour; mais je déteste Paris sincèrement, et autant que je vous suis attaché.

Songez à votre santé, madame; elle sera toujours précieuse à ceux qui ont le bonheur de vous voir, et à ceux qui s'en souviennent avec le plus grand respect.

[1] Le *Dictionnaire philosophique*.

CCLXIX.

A M. LINANT.

Aux Délices, 22 février.

Je remercie à deux genoux la philosophe [1] qui met son doigt sur son menton, et qui a un petit air penché que lui a fait Liotard; son ame est aussi belle que ses yeux. Elle a donc la bonté de s'intéresser à notre malheureuse petite province de Gex; elle réussira si elle l'a entrepris: puisse-t-elle venir secourir et embellir les bords du lac de Genève! puisse-t-elle revenir avec M. Linant et le prophète de Bohème [2].

J'écris, monsieur, à M. d'Argental en faveur de mademoiselle Martin, ou Lemoine, ou tout ce qu'il lui plaira; quelque nom qu'elle ait, je m'intéresse à elle. J'ai entendu parler de deux nouveaux volumes du roi de Prusse, imprimés depuis peu à Paris; il fait autant de vers qu'il a de soldats. La police a défendu ses vers; on dit même qu'on les brûlera: cela paraît plus aisé que de le battre.

Je suis médiocrement curieux de l'éloquente *Oraison* de M. Poncet de La Rivière, mais je voudrais avoir le *Spartacus* de M. Saurin: c'est un homme de beaucoup d'esprit, et qui n'est pas à son aise. Je souhaite passionnément qu'il réussisse.

Vous me parlez de terribles impôts; puissent-ils servir à battre les Anglais et les Prussiens! mais j'ai peur que nous n'en soyons pour notre argent.

Je présente mes obéissances très humbles à toute la famille. Si madame d'Épinay veut m'écrire un petit

[1] Madame de Lalive d'Épinay.
[2] M. Grimm.

mot, elle comblera de joie un solitaire malade dans son lit. Ce malade a demandé au grand Tronchin s'il fallait s'enduire de poix-résine, comme l'ordonne Maupertuis; il a répondu qu'il fallait attendre des nouvelles de l'Académie française.

CCLXX.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 22 février.

On reconnaît ses amis au besoin. Il faut que vous me disiez absolument ce que c'était que cette lettre de change du révérend père de Sacy, de la compagnie de Jésus et de Judas. Il faut aussi que vous ayez la bonté de me faire avoir, par le moyen de M. Bouret, les OEuvres du poëte-roi. Je n'entends pas par là les psaumes de David, mais bien la prose et les vers de sa majesté prussienne. Il n'est plus guère majesté prussienne, attendu que les Russes lui ont raflé la Prusse; il est encore électeur de Brandebourg, mais peut-être ne le sera-t-il pas long-temps. Je serai fort flatté d'avoir mis la main à ses ouvrages, s'ils durent un peu plus que son royaume.

A-t-on joué *Spartacus*, et M. Le Franc de Pompignan a-t-il fait un bel éloge de Maupertuis? a-t-il bien prôné la religion de cet athée? a-t-il fait de belles invectives contre les déistes de nos jours? Je vous prie, mon cher ami, de me mettre un peu au fait.

J'ai beau exalter mon ame pour lire dans l'avenir, comme feu Moreau-Maupertuis, je ne peux deviner ce que deviendront nos fortunes. On parle d'arrangemens de finance qui dérangeront furieusement les particuliers. Si avec cela on peut avoir des flottes contre les

Anglais, et des grenadiers contre le prince Ferdinand, il ne faudra pas regretter son argent.

Je n'ai point été surpris de voir qu'il n'y ait que quinze conseillers au parlement qui aient porté leur vaisselle; mais je suis fâché que, sur plus de vingt mille hommes qui en ont à Paris, il ne se soit trouvé que quinze cents citoyens qui aient imité mademoiselle Hus et le roi.

On dit que le parlement fera brûler les Œuvres du roi de Prusse; c'est une plaisanterie digne de notre siècle: il vaudrait mieux brûler Magdebourg; mais malheureusement on y rôtirait l'abbé de Prades, qui est dans un cachot de la citadelle, et je n'aime point qu'on brûle les bons chrétiens.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

CCLXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 7 mars.

Mon divin ange, le malingre des Délices est au bout des facultés de son corps, de son ame et de sa bourse. C'était un bon temps pour les gredins que celui de Chapelain, à qui la maison de Longueville donnait douze mille livres tournois annuellement pour sa *Pucelle;* ce qui fesait, ne vous déplaise, environ le double des honoraires d'un envoyé de Parme. La maison de Conti n'en use pas comme la maison de Longueville avec les auteurs de *la Pucelle;* apparemment que M. le comte de La Marche ne me regarde pas comme un gredin. J'ai pris la liberté de lui écrire directement, et de lui expliquer mes droits très nettement; et il m'a répondu très honnêtement qu'il s'en tenait à la proposition de M. l'abbé

d'Espagnac. Si M. Bertin n'obtient pas une meilleure composition, je ne vois pas avec quoi on pourra mettre Luc à la raison. Je crois avoir tout le droit de mon côté, ainsi que le prétendent tous les chicaneurs.

Mais, après avoir chicané un an, j'aime encore mieux payer à monseigneur, par amour et dominant, neuf cent vingt livres que je ne lui dois pas, que de les dépenser en frais de procureurs et de juges : je suis bien las de tous ces frais. Le parlement de Dijon s'est avisé de faire pendre, ou à peu près, un pauvre diable de Suisse, pour me faire payer la procédure, en qualité de haut justicier. Je suis tout ébahi d'être haut justicier, et de faire pendre des Suisses en mon nom.

Le tripot est plus plaisant; mais on a les sifflets et les Fréron à combattre. De quelque côté qu'on se tourne, ce monde est plein d'anicroches.

J'ai écrit à Laleu de faire porter chez vous neuf cent vingt livres, pour achever le compte abominable de M. l'abbé d'Espagnac; mais en même temps je meurs de honte de vous donner toutes ces peines. Comment ferez-vous? ce conseiller-clerc demeure à une lieue de chez vous; aurez-vous la bonté de lui écrire un petit mot d'avis par un polisson? voudrez-vous qu'il vous envoie le trésorier de son altesse sérénissime avec une belle quittance bien catégorique? ou bien opinerez-vous que cette quittance se fasse chez mon notaire? Tout ce que je sais, c'est que vous êtes mon ange gardien de toutes façons, et que je suis à présent un pauvre diable. Je me suis ruiné en bâtimens à la Palladio, en terrasses, en pièces d'eau; et les pièces de théâtre ne réparent rien. J'attends toujours, mon divin ange, que vous me disiez votre avis sur *Spartacus*.

Je suis actuellement avec Platon et Cicéron; il ne me

manque plus que l'abbé d'Olivet pour m'achever. Il y a loin de là au tripot; mais je suis toujours à vos ordres, et à ceux de madame Scaliger, à qui je présente mes respects. *Votre créature V.*

CCLXXII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, le 7 mars.

Je suis malade depuis long-temps, mon cher cygne de Padoue, et j'en enrage. Le *linquenda hæc* fait de la peine, quelque philosophe qu'on soit; car je me trouve fort bien où je suis, et n'ai daté mon bonheur que du jour où j'ai joui de cette indépendance précieuse et du plaisir d'être le maître chez moi, sans quoi ce n'est pas la peine de vivre. Je goûte dans mes maux du corps les consolations que votre livre fournit à mon esprit; cela vaut mieux que les pilules de Tronchin. Si vous voulez m'envoyer encore une dose de votre recette, je crois que je guérirai.

Si tout chemin mène à Rome, tout chemin mène aussi à Genève; ainsi je présume qu'en envoyant les choses de messager en messager, elles arrivent à la fin à leur adresse: c'est ainsi que j'en use avec votre ami M. Albergati, dont les lettres me font grand plaisir, quoiqu'il écrive comme un chat: j'ai beaucoup de peine à déchiffrer son écriture. Vous devriez bien, l'un et l'autre, venir manger des truites de notre lac, avant que je sois mangé par mes confrères les vers. Les gens qui se conviennent sont trop dispersés dans ce monde. J'ai quatre jésuites auprès de Ferney, des pédans de prédicans auprès des Délices, et vous êtes à Venise ou à

Bologne. Tout cela est assez mal arrangé, mais le reste l'est de même.

Ayez grand soin de votre santé; il faut toujours qu'on dise de vous:

Gratia, fama, valetudo contingit abunde.

Pour *gratia* et *fama*, il n'y a point de conseils à vous donner, ni de souhaits à vous faire.

Vive memor lethi; fugit hora: hoc quod loquor inde est.
(Pers., *sat.* v.)

Vive lætus, et ama me.

CCLXXIII.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 17 mars.

Je reçois, monsieur, la lettre dont vous m'honorez, en date du 20 de février; elle finit par une chose bien agréable. Vous me faites entrevoir que vous pourriez vous arracher quelque jour à la terre sainte pour venir à la terre libre. En ce cas, je vous prierais de vous presser, car il y a quelque petite apparence que je ne serai pas encore long-temps *in terra viventium*. Mes maladies augmentent tous les jours. La nature s'est avisée de faire à mon ame un très mauvais étui; mais je lui pardonne de tout mon cœur, puisque cela entrait nécessairement dans le plan du meilleur des mondes possibles.

J'ai l'honneur de vous envoyer, comme je peux, par les marchands de Genève, le *Bolingbroke*. Pour ma tragédie suisse, je ne peux la faire partir, pour deux raisons: la première, parce que je ne la crois point bonne; la seconde, c'est que, toute mauvaise qu'elle est, mes

amis, qui ont la rage du théâtre, veulent la faire jouer à Paris. Mais je vous envoie en récompense une comédie qui n'est pas dans le goût français : je souhaite qu'elle soit dans le vôtre. Les lettres que vous daignez m'écrire me font désirer de vous plaire plus qu'au parterre de notre grande ville.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, sans cérémonie, mais avec la plus grande vérité, votre, etc.

CCLXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 mars.

Le tripot l'emporte sur la charrue et sur la métaphysique. Vous êtes obéi, mon divin ange, vous et madame Scaliger; un *Tancrède* et une *Médime* partent sous l'enveloppe de M. de Courteilles, et ceci est la lettre d'avis. Vous saurez encore que, comme il s'agit toujours d'Arabes dans ces deux pièces, j'y ai joint un petit éclaircissement en prose sur le prophète Mahomet, dont je mets quelques exemplaires aux pieds de madame Scaliger comme aux vôtres.

Si vous connaissez quelque savant dans les langues orientales, vous pourrez l'en régaler; c'est du pédantisme tout pur.

Vous êtes bien véritablement mon ange gardien; vous me protégez contre le diabloteau Fréron sans m'en rien dire : c'est la fonction des anges gardiens; ils veillent autour de leurs cliens, et ne leur parlent point. Que voulez-vous que je vous dise? vous êtes plus adorable que jamais, et j'ai pour vous culte de latrie.

J'ai saisi l'occasion pour demander une espèce de grace, ou plutôt de justice, à M. de Courteilles. On me

persécute, ne vous déplaise, de la part du conseil : on veut que je sois haut justicier; on fait pendre, ou à peu près, de pauvres diables en mon nom. On me fait accroire que rien n'est plus beau que de payer les frais, et on va saisir mes bœufs pour me faire honneur. Je suis toujours en querelle avec le roi, mais je le mène beau train. J'ai déja fait bouquer messieurs du domaine; je l'emporterai encore sur eux, car j'ai raison, et M. de Courteilles entendra raison. Je vous en fais juge; lisez la lettre que je lui écris, seulement pour vous en amuser et pour la recommander. La charge d'ange gardien n'est pas, avec moi, un bénéfice simple. Vous avez encore eu l'endosse d'un abbé d'Espagnac; tout cela est fini. Je ne le traite pas comme le roi; je crains un conseiller-clerc bien davantage, et j'aime mieux payer cent pistoles que je ne dois pas, que d'avoir un procès avec le grand-chambrier, qui en sait plus que moi. Mais pour le roi, je ne lui ferai point de grace; il aura affaire à moi, avec ma chienne de haute justice. Poussez cela, je vous prie, vivement avec M. de Courteilles.

Luc est plus fou que jamais; je suis convaincu que, s'il voulait, nous aurions la paix. Je ne désespère encore de rien; mais il faudrait que M. le duc de Choiseul m'écrivît au moins un petit mot de bonté. Cela n'est-il pas honteux que je reçoive quatre lettres de Luc contre une de votre aimable duc?

Et M. le maréchal de Richelieu, autre négligent, autre Pococurante, que fait-il? ne le voyez-vous pas? n'a-t-il pas des filles? ne rit-il pas dans sa barbe de tout ce qui se passe? Est-il vrai que les jésuites ont fait pour quinze cent mille francs de lettres de change qu'ils ne paient point? Il n'y a qu'à les mettre entre les mains des jansénistes, il faudra bien qu'ils paient.

Mon Dieu, que si j'ai de bon foin cette année, je serai heureux!

Je baise plus que jamais le bout de vos ailes avec la plus tendre reconnaissance.

Madame Scaliger, si je n'ai pas fait dans *Tancrède* tout ce que vous vouliez, écrivez contre moi un livre.

CCLXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

26 mars.

Ange toujours gardien, je n'ai qu'un moment; il sera consacré aux actions de graces, non pas pour le grand-chambrier, non pas même pour le prince du sang, mais pour vous seul. Il faut que vous sachiez encore que M. Budée de Boisi, qui m'a vendu la terre de Ferney, veut absolument que je vous sollicite encore auprès de M. de Courteilles, pour je ne sais quel procès auquel je ne m'intéresse guère. Je lui ai donc donné une lettre pour vous, qu'on vous présentera sans doute. Voilà comme nous sommes faits, nous autres provinciaux; nous pensons qu'avec une lettre de recommandation on réussit à tout à Paris. Je ne vous ai point écrit de lettre de recommandation pour nos *Chevaliers;* je m'en soucie pourtant un peu plus que du procès de M. de Boisi; mais je ne suis point du tout empressé de me faire juger, quoiqu'au fond je croie ma cause bonne. Vous voulez un chant de *la Pucelle?* Eh mon dieu, mon cher ange, que ne parliez-vous? vous en aurez deux au lieu d'un. J'avais imaginé qu'un ministre ne se mettait pas en peine de ces facéties; mais, puisque vous en êtes curieux, vous serez servi: vers et prose, tout est à vous.

Au milieu de mes douces occupations, je suis fâché;

on nous a pris Masulipatan, on nous prendra Pondichéri : il y a un an que je le dis. Je plains infiniment M. le duc de Choiseul; on lui a donné notre pauvre vaisseau à conduire au milieu du plus violent orage. J'ai eu long-temps dans la tête que si Luc voulait céder quelque chose, vous pourriez, en ce cas, vous débarrasser avec bienséance du fardeau et des chaînes que l'Autriche vous fait porter; mais je ne vois qu'un petit coin, et pour bien voir il faut embrasser tout l'édifice. J'ai une étrange idée : je soupçonne que le roi de Portugal, que Luc appelait *le chose de Portugal*, pourrait bien perdre son chose, son royaume; que le roi d'Espagne pourrait bien dans peu tenter cette conquête; le temps est assez favorable; les jésuites sont gens à lui promettre le paradis en sus pour sa peine; ils ne s'endorment pas. Le chose de Portugal n'est pas aimé; son ministre est détesté; belle occasion pour un roi d'Espagne, qui a de l'argent et des troupes, de faire rebâtir Lisbonne.

Je ne peux aimer Luc, car je le connais; mais il vaut mieux que le chose de Portugal. Nous verrons comment il se tirera d'affaire cette année. Mais nous, que ferons-nous? rien sur mer, et peut-être des sottises sur terre. Plaisante saison pour mettre un héros français sur le théâtre!

M. le duc de La Vallière a donc fait l'*Histoire chronologique de l'Opéra?* c'est quelque chose. Il y a encore du génie en France. Je vous adore.

CCLXXVI.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 28 mars.

Il faut que vous sachiez, mon ancien ami, que madame Denis me dit depuis un mois : J'écris demain à M. de Cideville, et que je dois mettre quelques lignes au bas des siennes. Je suis las d'attendre les femmes, et j'écris enfin de mon chef; car je suis honteux de ne vous avoir point écrit depuis que vous me fîtes tant rire du puant marquis[1], et que vous me rendîtes de bons offices auprès de sa ladre personne.

Je reçois quelquefois une lettre du grand abbé en douze mois. Je suis peu instruit de vos marches, et fort incertain si vous êtes dans le plat tumulte de Paris, ou si vous jouissez des douceurs de la retraite. Que vous avez bien fait de conserver cette terre, qu'on dit mériter bien mieux le nom de *Délices* que mes Délices! Plus on avance dans sa carrière, et plus on est convaincu que l'on n'est bien que chez soi. Pour moi, je vous répète que je ne date ma vie que du jour où je me suis enterré. Ce n'est pas que je ne sois assez au fait de ce qui se passe. Je vois tous les orages, mais je les vois du port; et je vous assure que mon port est bien joli et bien abrité.

Je souhaiterais à mes amis des terres indépendantes et libres comme les miennes. On paie assez en France. Il est doux de n'avoir rien à payer dans ses possessions. Figurez-vous ce que c'est à présent que d'avoir des terres en Saxe, en Poméranie, en Prusse, en Silésie; c'est bien pis que le troisième vingtième. Vous avez lu sans doute

[1] Le marquis de Lezeau.

les *Poésies du philosophe de Sans-Souci*, qu'on soupçonne de n'être ni sans souci ni philosophe. Je suis aussi honteux de tous les vers qui m'appartiennent dans ses œuvres que fâché de ses œuvres guerrières. Jamais poëte n'a fait verser tant de sang: Tyrtée et Denys n'étaient que des petits garçons auprès de lui. Nous verrons s'il ira à Corinthe.

Adieu, mon ancien ami; souvenez-vous quelquefois du Suisse Voltaire, qui vous aime.

CCLXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 avril.

Mon divin ange, je suis bien faible, je vieillis beaucoup; mais il faut aimer le tripot jusqu'au dernier moment. Voici une pièce de Jodèle, ajustée par un petit Hurtaud, que je vous envoie; mais vous comprenez bien que je ne vous l'envoie pas, et que jamais on ne doit savoir que vous vous êtes mêlé de favoriser ce petit Hurtaud. Je pense que cela vaut mieux que de donner ces *Chevaliers*, qui malheureusement passent pour être de moi. Le plaisir du secret, de l'incognito, de la surprise, est quelque chose. Vous savez ce que c'était que *le droit du seigneur;* je ne l'ai pas dans mes terres, et il ne me servirait à rien. Il me paraît que ce petit Hurtaud a traité la chose avec décence. J'ai seulement remarqué dans la pièce le mot de *sacrement;* j'ignore si ce mot divin peut passer dans une comédie sans encourir l'excommunication majeure. Je ne suis pas assez hardi pour corriger les vers d'Hurtaud, mais on peut bien mettre *votre engagement* au lieu de *votre sacrement;*

c'est, je crois, au premier acte, autant qu'il peut m'en souvenir.

Mettrez-vous M. le duc de Choiseul dans la confidence? Je le crois à présent plus occupé des Anglais que de ce qui se passait sous Henri II.

Voilà donc deux chants de *Pucelle* pour les anges. Mais êtes-vous capable de garder le plus grand des secrets? Plus que vous, sans doute, m'allez-vous dire.

Oui, je sais bien que j'ai joué *Tancrède*, et par là je l'ai affiché, il est vrai; mais je ne pouvais faire autrement. Il fallait essayer sur monsieur et madame de Chauvelin cette *Chevalerie;* mais ici le cas est différent. Point d'essai, et la chose est beaucoup plus singulière que tous les *Chevaliers* du monde. Motus, au moins. Et Pondichéri? ma foi, je le crois pris comme Surate.

Mon cher ange, nous parlerons une autre fois des *Chevaliers*. Je crois que monsieur votre frère a raison de ne pas trop aimer *Médime* ou *Fanime*.

Mais comment va la santé de madame Scaliger? voilà le point essentiel.

Mon divin ange, vous êtes pour moi le démon de Socrate; mais son démon se bornait à le retenir, et vous m'inspirez.

CCLXXVIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 12 avril.

Je ne vous ai envoyé, madame, aucune de ces bagatelles dont vous daignez vous amuser un moment. J'ai rompu avec le genre humain pendant plus de six semaines; je me suis enterré dans mon imagination; ensuite sont venus les ouvrages de la campagne, et puis la fièvre: moyennant tout ce beau régime, vous n'avez

rien eu, et probablement vous n'aurez rien de quelque temps.

Il faudra seulement me faire écrire : Madame veut s'amuser, elle se porte bien, elle est en train, elle est de bonne humeur, elle ordonne qu'on lui envoie quelques rogatons; et alors on fera partir quelques paquets scientifiques, ou comiques, ou philosophiques, ou historiques, ou poétiques, selon l'espèce d'amusement que voudra madame, à condition qu'elle les jettera au feu dès qu'elle se les sera fait lire.

Madame était si enthousiasmée de *Clarisse*, que je l'ai lue pour me délasser de mes travaux pendant ma fièvre; cette lecture m'allumait le sang. Il est cruel, pour un homme aussi vif que je le suis, de lire neuf volumes entiers dans lesquels on ne trouve rien du tout, et qui servent seulement à faire entrevoir que mademoiselle Clarisse aime un débauché, nommé *M. de-Lovelace*. Je disais : Quand tous ces gens-là seraient mes parens et mes amis, je ne pourrais m'intéresser à eux. Je ne vois dans l'auteur qu'un homme adroit qui connaît la curiosité du genre humain, et qui promet toujours quelque chose de volume en volume, pour les vendre. Enfin, j'ai rencontré Clarisse dans un mauvais lieu au dixième volume, et cela m'a fort touché.

La Théodore de Pierre Corneille, qui veut absolument entrer chez la Fillon, par un principe de christianisme, n'approche pas de Clarisse, de sa situation et de ses sentimens; mais, excepté le mauvais lieu où se trouve cette belle Anglaise, j'avoue que le reste ne m'a fait aucun plaisir, et que je ne voudrais pas être condamné à relire ce roman : il n'y a de bon, ce me semble, que ce qu'on peut relire sans dégoût.

Les seuls bons livres de cette espèce sont ceux qui

peignent continuellement quelque chose à l'imagination, et qui flattent l'oreille par l'harmonie. Il faut aux hommes musique et peinture, avec quelques petits préceptes philosophiques, entremêlés de temps en temps avec une honnête discrétion. C'est pourquoi Horace, Virgile, Ovide, plairont toujours, excepté dans les traductions qui les gâtent.

J'ai relu, après *Clarisse*, quelques chapitres de Rabelais, comme le combat de frère Jean des Entomeures, et la tenue du conseil de Picrochole (je les sais pourtant presque par cœur); mais je les ai relus avec un très grand plaisir, parce que c'est la peinture du monde la plus vive.

Ce n'est pas que je mette Rabelais à côté d'Horace; mais si Horace est le premier des feseurs de bonnes épîtres, Rabelais, quand il est bon, est le premier des bons bouffons. Il ne faut pas qu'il y ait deux hommes de ce métier dans une nation; mais il faut qu'il y en ait un. Je me repens d'avoir dit autrefois trop de mal de lui.

Il y a un plaisir bien préférable à tout cela, c'est celui de voir verdir de vastes prairies, et croître de belles moissons; c'est la véritable vie de l'homme, tout le reste est illusion.

Je vous demande pardon, madame, de vous parler d'un plaisir qu'on goûte avec ses deux yeux: vous ne connaissez plus que ceux de l'ame. Je vous trouve admirable de soutenir si bien votre état; vous jouissez au moins de toutes les douceurs de la société. Il est vrai que cela se réduit presque à dire son avis sur les nouvelles du jour; et il me semble qu'à la longue cela est bien insipide. Il n'y a que les goûts et les passions qui nous soutiennent dans ce monde. Vous mettez, à la place de ces passions, la philosophie qui ne les vaut pas; et moi,

madame, j'y mets le tendre et respectueux attachement que j'aurai toujours pour vous.

Je souhaite à votre ami de la santé, et je voudrais qu'il se souvînt un peu de moi.

CCLXXIX.

A M. LE COMTE DE LORENZI,

DE L'ACADÉMIE DE BOTANIQUE DE FLORENCE.

Au château de Tourney, 15 avril.

J'ai reçu, monsieur, la lettre et les patentes de botaniste dont vous m'honorez dans le temps où j'ai le plus besoin de simples. Je ne suis pas jeune, et je suis très malade. Si je peux trouver quelque herbe qui rajeunisse, je ne manquerai pas de l'envoyer à votre académie. J'ai toujours été fâché qu'il y eût sur la terre tant de plantes qui fissent du mal, et si peu de salutaires : la nature nous a donné beaucoup de poisons et pas un spécifique. C'est dommage que nous ayons perdu le bel ouvrage de Salomon, qui traitait de toutes les plantes, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope ; c'était sans doute un très bel ouvrage, puisqu'il était composé par un roi. Il était apparemment le premier médecin de ses sept cents femmes et de ses trois cents concubines. Je ne sais si vous avez vu les hérésies du Salomon du Nord ; il va plus loin que son devancier, lequel ne sait pas s'il reste quelque chose de l'homme après sa mort. Pour celui-ci, il est sûr de son fait, et il croit que ses soldats tuent si bien leur monde qu'il n'en reste rien du tout. J'attends le *peut-être* de Rabelais le plus doucement que je peux.

CCLXXX.

A MADAME DE FONTAINE.

15 avril.

J'espère, ma chère nièce, que ma lettre vous trouvera à Paris, et que vous aurez fait un très agréable voyage, vous et les vôtres. Je ne dis pas que vous soyez revenue avec un excellent estomac: ce n'est pas, je crois, la pièce de votre corps dont vous êtes le plus contente. J'ai reçu votre aimable lettre; vous écrivez mieux que vous ne digérez, quoique vous ne soyez pas encore parvenue à une orthographe parfaite. Mais orthographiez comme il vous plaira; je ne ferai pas comme l'abbé Dangeau, qui renvoyait les lettres à sa maîtresse quand les points et les virgules manquaient.

Les nouvelles varient beaucoup sur la conspiration sainte du Portugal. Nous ne savons encore si nous mangerons du jésuite, ou si les jésuites nous mangeront.

Il y a des gens qui prétendent à Genève que les huguenots de France prêtent cinquante millions au roi, et qu'ils obtiennent quelques priviléges pour l'intérêt de leur argent; mais je doute que les bons huguenots aient cinquante millions, et je souhaite que M. de Silhouette les trouve, fût-ce chez les Turcs.....

Tronchin a fait un miracle sur d'Aumart; il l'a rendu boiteux; mais j'espère qu'enfin il en viendra à son honneur, et qu'au moins il lui accourcira l'autre jambe pour égaliser le tout.

Le roi de Prusse m'envoie toujours plus de vers qu'il n'a de bataillons et d'escadrons : son commerce est un peu dangereux depuis qu'il est l'allié des Anglais; il écrit aussi hardiment qu'eux, et ne nous ménage pas plus avec

sa plume qu'avec ses baïonnettes. Il fait tout ce qu'il peut pour me rattraper : c'est un homme rare, et très bon à fréquenter de loin.

Pour votre frère du grand-conseil [1], je ne lui dis mot, quoique je ne sois point du tout parlementaire. Il me méprise parce qu'on lui a dit que j'étais riche ; si j'étais pauvre, il m'écrirait tous les jours. C'est un drôle de corps que votre frère. Bonsoir, ma chère nièce ; faites-moi écrire des nouvelles, c'est-à-dire des sottises, car on ne fait que cela dans Paris.

P. S. Persuadez M. d'Argental de faire jouer *Oreste* comme il est, car je n'y peux rien faire ; je suis occupé ailleurs.

CCLXXXI.

A MADAME DE FONTAINE. (A Paris.)

Aux Délices, 19 avril.

Partez-vous bientôt, ma chère nièce, pour votre royaume d'Ornoi, et abandonnez-vous cette ville de Paris, qui n'est bonne que pour messieurs du parlement, les filles de joie et l'Opéra-Comique ? Êtes-vous bien lasse de cette malheureuse inutilité dans laquelle on passe sa vie, de ces visites insipides, et du vide qu'on sent dans son ame après avoir passé sa journée à faire des riens et à entendre des sottises ? Comptez que vous aurez beaucoup plus de plaisir à gouverner votre Ornoi, et à l'embellir, qu'à courir après les fantômes de Paris. Tout ce que j'apprends de ce pays-là fait aimer la retraite.

Luc m'écrit toujours, mais il ne m'écrit que pour me montrer qu'il a de l'esprit, et pour me dire qu'il ne craint rien. Il prétend que nous n'aurons jamais ni honneur ni

[1] L'abbé Mignot.

profit dans la belle guerre que nous fesons : j'ai grand'peur qu'il n'ait raison.

J'embrasse tendrement M. de Florian et monsieur votre fils, etc.

CCLXXXII.

A M. COLLINI. (A Manheim.)

Au château de Tourney, 21 avril.

Sono stato sul punto di fare come il povero Pierron.

On m'a dit mort : cela n'est pas entièrement vrai. Je compte, mon cher Collini, que vous deviendrez nécessaire à S. A. E. Plus vous l'approcherez, plus elle vous goûtera. Je vous adresse ma lettre pour lui. Je suis encore bien mal. Si mes forces reviennent, j'irai à Schvetzingen. Je ne veux pas mourir sans avoir encore vu le plus aimable et le meilleur des souverains. Il y a un Français, nommé *M. de Caux*[1], qui a écrit à ma nièce, de Manheim. Je porterai, si je peux, la réponse. Je vous embrasse.

CCLXXXIII.

A M. PILAVOINE. (A Pondichéri.)

Au château de Ferney, 23 avril.

Mon cher et ancien camarade, vous ne sauriez croire le plaisir que m'a fait votre lettre. Il est doux de se voir aimé à quatre mille lieues de chez soi. Je saisis ardemment l'offre que vous me faites de cette histoire manuscrite de l'Inde. J'ai une vraie passion de connaître à fond le pays où Pythagore est venu s'instruire. Je crois que les choses ont bien changé depuis lui, et que l'université de Jaganate ne vaut point celle d'Oxford et de Cambridge.

[1] M. Caux de Cappeval, auteur d'une traduction de *la Henriade* en vers latins. (*Éd. de Kehl.*)

Les hommes sont nés partout à peu près les mêmes, du moins dans ce que nous connaissons de l'ancien monde. C'est le gouvernement qui change les mœurs, qui élève ou abaisse les nations.

Il y a aujourd'hui des récollets dans ce même Capitole où triompha Scipion, où Cicéron harangua.

Les Égyptiens, qui instruisirent autrefois les nations, sont aujourd'hui de vils esclaves des Turcs. Les Anglais qui n'étaient, du temps de César, que des barbares allant tout nus, sont devenus les premiers philosophes de la terre, et malheureusement pour nous, sont les maîtres du commerce et des mers. J'ai bien peur que, dans quelque temps, ils ne viennent vous faire une visite; mais M. Dupleix les a renvoyés, et j'espère que vous les renverrez de même. Je m'intéresse à la Compagnie, non seulement à cause de vous, mais parce que je suis Français, et encore parce que j'ai une partie de mon bien sur elle. Voilà trois bonnes raisons qui m'affligent pour la perte de Masulipatan.

J'ai connu beaucoup MM. de Lally et de Soupire : celui-ci est venu me voir à mon petit ermitage auprès de Genève, avant de partir pour l'Inde; c'est à lui que j'adressai ma lettre pour vous à Surate [1]. N'imputez cette méprise qu'au souvenir que j'ai toujours conservé de vous. Je pense toujours à Maurice Pilavoine de Surate : c'était ainsi qu'on vous appelait au collége, où nous avons appris ensemble à balbutier du latin qui n'est pas, je crois, d'un fort grand secours dans l'Inde. Il vaut mieux savoir la langue du Malabar.

Je serais curieux de savoir s'il reste encore quelque trace de l'ancienne langue des brachmanes. Les bramines d'aujourd'hui se vantent de la savoir; mais en-

[1] *Voyez* l'année 1758, 25 septembre.

tendent-ils leur Veidam ? Est-il vrai que les naturels de ce pays sont naturellement doux et bienfesans ? Ils ont du moins sur nous un grand avantage, celui de n'avoir aucun besoin de nous, tandis que nous allons leur demander du coton, des toiles peintes, des épiceries, des perles et des diamans, et que nous allons, par avarice, nous battre à coups de canon sur leurs côtes.

Pour moi, je n'ai point encore vu d'Indien qui soit venu livrer bataille à d'autres Indiens en Bretagne et en Normandie, pour obtenir, le crisk à la main, la préférence de nos draps d'Abbeville et de nos toiles de Laval.

Ce n'est pas assurément un grand malheur de manquer de pêches, de pain et de vin, quand on a du riz, des ananas, des citrons et des cocos. Un habitant de Siam et du Japon ne regrette point le vin de Bourgogne. J'imite tous ces gens-là : je reste chez moi ; j'ai de belles terres, libres et indépendantes, sur la frontière de France. Le pays que j'habite est un bassin d'environ vingt lieues, entouré, de tous côtés, de montagnes : cela ressemble, en petit, au royaume de Cachemire. Je ne suis seigneur que de deux paroisses, mais j'ai une étendue de terrain très considérable. Les pêches, dont vous paraissez faire tant de cas, sont excellentes chez moi ; mes vignes même produisent d'assez bon vin. J'ai bâti, dans une de mes terres, un château qui n'est que trop magnifique pour ma fortune ; mais je n'ai pas eu la sottise de me ruiner pour avoir des colonnes et des architraves. J'ai auprès de moi une partie de ma famille, et des personnes aimables qui me sont attachées. Voilà ma situation, que je ne changerais pas contre les plus brillans emplois. Il est vrai que j'ai une santé très faible, mais je la soutiens par le régime. Vous êtes né, autant qu'il m'en souvient, beau-

coup plus robuste que moi, et je m'imagine que vous vivrez autant qu'Aurengzeb. Il me semble que la vie est assez longue dans l'Inde, quand on est accoutumé aux chaleurs du pays.

On m'a dit que plusieurs raïas et plusieurs omras ont vécu près d'un siècle : nos grands seigneurs et nos rois n'ont pas encore trouvé ce secret. Quoi qu'il en soit, je vous souhaite une vie longue et heureuse. Je présume que vos enfans vous procureront une vieillesse agréable. Vous devez, sans doute, vivre avec beaucoup d'aisance; ce ne serait pas la peine d'être dans l'Inde pour n'y être pas riche. Il est vrai que la Compagnie ne l'est point; elle ne s'est pas enrichie par le commerce, et les guerres l'ont ruinée : mais un membre du conseil ne doit pas se sentir de ces infortunes.

Je vous prie de m'instruire de tout ce qui vous regarde, de la vie que vous menez, de vos occupations, de vos plaisirs et de vos espérances.

Je m'intéresse véritablement à vous, et je vous prie de croire que c'est du fond de mon cœur que je serai toute ma vie, monsieur, votre, etc.

CCLXXXIV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

25 avril.

Je suis si touché de votre lettre, madame, que j'ai l'insolence de vous envoyer deux petits manuscrits très indignes de vous : tant je compte sur vos bontés!

Lisez les vers quand vous serez dans un de ces momens de loisir où l'on s'amuserait d'un conte de Boccace ou de La Fontaine. Lisez la prose quand vous serez un peu de mauvaise humeur contre les misérables préjugés qui

gouvernent le monde, et contre les fanatiques; et ensuite jetez le paquet au feu.

J'ai trouvé sous ma main ces deux sottises; il y a long-temps qu'elles sont faites, et elles n'en valent pas mieux.

Je n'ai jamais été moins mort que je le suis à présent. Je n'ai pas un moment de libre : les bœufs, les vaches, les moutons, les prairies, les bâtimens, les jardins, m'occupent le matin : toute l'après-dînée est pour l'étude; et, après soupé, on répète les pièces de théâtre qu'on joue dans ma petite salle de comédie.

Cette façon d'être donne envie de vivre; mais j'en ai plus d'envie que jamais, depuis que vous daignez vous intéresser à moi avec tant de bonté. Vous avez raison, car dans le fond je suis un bon homme. Mes curés, mes vassaux, mes voisins sont très contens de moi; et il n'y a pas jusqu'aux fermiers-généraux à qui je ne fasse entendre raison, quand j'ai quelques disputes avec eux sur les droits des frontières.

Je sais que la reine dit toujours que je suis un impie. La reine a tort. Le roi de Prusse a bien plus grand tort de dire, dans son Épître au maréchal Keith :

> Allez, lâches chrétiens, etc., etc.

Il ne faut dire d'injures à personne; mais le plus grand tort est dans ceux qui ont trouvé le secret de ruiner la France en deux ans, dans une guerre auxiliaire.

J'ai reçu ce matin une lettre de change d'un banquier d'Allemagne sur M. de Montmartel. Les lettres de change sont numérotées, et vous remarquerez que mon numéro est le mille quarantième, à commencer du mois de janvier. Il est bien beau aux Français d'enrichir ainsi l'Allemagne.

Il me vient quelquefois des Anglais, des Russes; tous s'accordent à se moquer de nous. Vous ne savez pas, madame, ce que c'est que d'être Français en pays étranger. On porte le fardeau de sa nation : on l'entend continuellement maltraiter; cela est désagréable. On ressemble à celui qui voulait bien dire à sa femme qu'elle était une catin, mais qui ne voulait pas l'entendre dire aux autres.

Tâchez, madame, d'être payée de vos rentes, et de prendre en pitié toutes les misères dont vous êtes témoin. Accoutumez-vous à la disette des talens en tout genre, à l'esprit devenu commun, et au génie devenu rare; à une inondation de livres sur la guerre pour être battus, sur les finances pour n'avoir pas un sou, sur la population pour manquer de recrues et de cultivateurs, et sur tous les arts pour ne réussir dans aucun.

Votre belle imagination, madame, et la bonne compagnie que vous avez chez vous vous consoleront de tout cela; il ne s'agit, après tout, que de finir doucement sa carrière : tout le reste est vanité des vanités, comme dit l'autre. Recevez mes tendres respects.

CCLXXXV.

A M. THIERIOT.

26 avril.

Je ne vous ai point encore remercié, mon cher et ancien ami, du beau calendrier des crimes des jésuites; ce n'est pas que je sois mort, comme on l'a dit au roi, mais je suis toujours faible et languissant. Si vous voulez me procurer guérison entière, envoyez-moi aussi le calendrier des insolences jansénniennes; car encore faut-il avoir son almanach complet. Je tiens les uns et les autres également méchans; mais les jésuites ont des troupes régulières, et les jansénistes ne sont encore que des

housards sans discipline. On m'a mandé qu'on avait mis à Bicêtre deux troupes d'énergumènes qui fesaient des miracles; il faudrait faire travailler aux grands chemins tous ces animaux-là, jésuites, jansénistes, avec un collier de fer au cou, et qu'on donnât l'intendance de l'ouvrage à quelque brave et honnête déiste, bon serviteur de Dieu et du roi. Vous me demanderez pourquoi je veux faire travailler ainsi jésuites et jansénistes : c'est que je fais actuellement une belle terrasse sur le grand chemin de Lyon, et que je manque d'ouvriers.

M. de Paulmi est-il parti avec M. Henin pour aller faire la Saint-Hubert avec le roi de Pologne? Il verra là vraiment une cour bien gaie et bien opulente, et un roi qui a bravement défendu son état.

On parle beaucoup de paix, à ce que je vois; mais les Anglais envoient dix-huit mille négociateurs en Allemagne pour rédiger les articles, et arment une forte escadre pour en aller porter la nouvelle à Pondichéri.

Le roi de Prusse mettra en vers l'histoire du congrès, et la dédiera à Gresset ou à Baculard : en attendant, il est un peu pressé par les Russes et les Autrichiens. On prépare cependant de beaux divertissemens à Vienne pour le mariage de l'archiduc. Il est bien digne de la majesté autrichienne de donner des fêtes, au lieu d'envoyer l'héritier des césars à l'armée du maréchal Daun, s'abaisser à voir tirer du canon. Cela est bon pour un petit marquis de Brandebourg, mais non pour le petit-fils de Charles VI.

Il me vient quelquefois des Russes, des Anglais, des Allemands; ils se moquent tous prodigieusement de nous, de nos vaisseaux, de notre vaisselle, de nos sottises en tout genre. Cela me fait d'autant plus de peine, à moi qui suis bon Français, que l'on ne me paye point

mes rentes. Plaignez-moi, car, depuis quelque temps, je suis en guerre pour des droits de terre: *Qui terre a, et qui plume a, guerre a.* Cela ne m'empêche ni de planter, ni de bâtir, ni de faire jouer la comédie, ni de faire bonne chère. Je suis seulement fâché que mon ami Falkener soit mort; je perds tous mes anciens amis. Restez-moi; et puisque vous n'êtes pas homme à venir aux Délices, consolez-moi de votre absence en me disant tout ce que vous pensez, tout ce que vous voyez, tout ce que vous croyez, tout ce que vous ne croyez pas; et sur ce. je vous embrasse de tout mon cœur.

CCLXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 avril.

Le malade, qui n'est pas mort, n est pas assez abandonné de Dieu pour contredire son ange gardien. Il ne peut pas trop écrire de sa main pour le présent; tout ce qu'il peut faire est de se conformer à la volonté céleste, et de dicter sa réponse à l'écrit intitulé *Petites remarques*, mais qu'on croit cependant essentielles.

On demande grace pour le reste, et surtout on insiste pour que mademoiselle Clairon entre armée sur le théâtre, parce qu'elle est à la tête de ses soldats, parce qu'elle est forcenée, parce qu'elle ne sait ce qu'elle veut, parce que j'ai vu ce moment faire un très grand effet, parce que mademoiselle Clairon aura fort bonne grace avec une cuirasse et une lance à la main.

L'ange est très ardemment supplié de ne pas s'opposer à ce mouvement théâtral, sans quoi il agirait plutôt en démon incarné qu'en ange gardien.

On proteste au divin ange que, si la piece est sifflée,

on mettra tout sur son compte, et qu'il en sera responsable devant Dieu.

Au reste, faudra-t-il que les comédiens, qui, en qualité de compagnie ou de troupe, sont des ingrats, jouissent seuls de la part qui appartient à l'auteur, et qu'il ne puisse en gratifier quelqu'un qui en aurait de la reconnaissance? Faudra-t-il qu'un libraire, tel que Michel Lambert, qui a l'insolence d'imprimer toutes les pauvretés que Fréron débite contre moi, gagne cent louis d'or à imprimer, malgré moi, mon ouvrage? cela est-il juste?

Nous ne trouvons point ici que la pièce [1] du petit Hurtaud ressemble à *Nanine*. Acanthe est une personne de condition, et Nanine est une paysanne; Nanine a une rivale, et Acanthe n'en a point; et Mathurin est bien un autre personnage que Lucas : mais nous réservons à d'autres temps nos remontrances et nos plaintes.

Nous nous contentons de protester ici que nous n'avons jamais lu le Discours de M. Le Franc de Pompignan; que nous mettons *monseigneur son frère* au dessus de saint Ambroise; sa *Didon* au dessus de celle de Virgile; ses Cantiques sacrés au dessus de ceux de David, et d'autant plus sacrés que personne n'y touche. Nous prêtons serment que nous n'avons jamais lu ni ne lirons jamais le Journal du révérend frère Berthier; et nous certifions à maître Joly de Fleury que nous trouvons son Discours contre l'*Encyclopédie* un ouvrage unique en son genre. Nous lui en avons même fait de très sincères remercîmens qui paraîtront un jour, soit avant notre mort, soit après notre mort, et qui le couvriront de la gloire immortelle qu'il mérite.

Nous déclarons plus sérieusement, que nous ne serons jamais assez fous pour quitter notre charmante retraite;

[1] *Le Droit du Seigneur.*

que quand on est bien, il faut y rester; que la vie frelatée de Paris n'approche assurément pas de la vie pure, tranquille et doucement occupée qu'on mène à la campagne; que nous fesons cent fois plus de cas de nos bœufs et de nos charrues que des persécuteurs de la philosophie et des belles lettres; que, de toutes les démences, la démence la plus ridicule est de s'aller faire esclave quand on est libre, et d'aller essuyer tous les mépris attachés au plat métier d'homme de lettres, quand on est chez soi maître absolu; enfin, d'aller ramper ailleurs, quand on n'a personne au dessus de soi dans le coin du monde qu'on habite.

Plus j'approche de ma fin, mon cher ange, plus je chéris ma liberté; et, si je ne la trouvais pas au pied des Alpes, j'irais la chercher au pied du mont Caucase. J'ai sous ma fenêtre un aigle qui ne bouge depuis cinq ans, et qui n'a nulle envie d'aller dans le pays des aigles : je suis comme lui. Mais vous savez, mon divin ange, combien mon bonheur est empoisonné par l'idée que je mourrai sans vous avoir revu. Comptez que cela seul répand une amertume continuelle sur le destin heureux que je me suis fait. Je vous prie, pour ma consolation, de vouloir bien me mander ce que vous faites de *Zulime*, à qui vous faites donner les rôles, qui est premier gentilhomme du tripot; s'il est vrai qu'on joue une pièce contre les philosophes, dans laquelle on représente Jean-Jacques marchant à quatre pates, et si le premier gentilhomme du tripot souffre une telle indécence? Jean-Jacques Rousseau s'étant mis tout nu dans le tonneau de Diogène, s'est exposé, à la vérité, à être mangé des mouches; mais il me semble que c'est assez de persécuter les philosophes à la cour, dans la Sorbonne et dans le parlement, et que c'en serait trop de les jouer sur le

théâtre. Je n'aime pas d'ailleurs qu'on fasse un batelage de la Foire du temple de Corneille.

Mon cher ange, j'arrache la plume à mon clerc pour vous dire, avec la mienne, combien je vous aime. Vous m'avez presque fait aimer *Zulime* que je viens de relire.

A propos, j'ai toujours peur d'avoir fait quelque sottise entre M. le duc de Choiseul et Luc. Je tâche cependant de ne me point brûler avec des charbons ardens. Je me flatte que M. le duc de Choiseul n'est pas mécontent de ma conduite, et qu'il n'a que des preuves de mon zèle et de ma tendre reconnaissance pour ses bontés. Seriez-vous assez aimable pour m'assurer qu'il me les continue? On parle ici beaucoup de paix. J'ai eu chez moi le fils de M. Fox, jadis premier ministre, qui n'en croit rien.

Je vous demande pardon de cette énorme lettre, et je me mets aux pieds de madame Scaliger.

CCLXXXVII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Aux Délices, le 28 avril.

Monsieur, si la chair n'était pas aussi infirme chez moi que l'esprit est prompt quand il s'agit des sentimens d'estime que vous m'inspirez, si j'avais un moment de santé, il aurait été employé depuis long-temps à vous remercier du souvenir dont vous m'honorez. Je ne me suis guère flatté que vous puissiez passer nos montagnes, et venir voir, dans un petit coin du monde, la philosophie libre et indépendante. Vous la porteriez dans vos terres. Peu d'hommes savent vivre avec eux-mêmes, et jouir de leur liberté; c'est un trésor dont ils sont tous embarrassés. Le paysan le vend pour quatre sous par jour, le lieutenant pour vingt, le capitaine pour un écu

de six francs; le colonel pour avoir le droit de se ruiner. De cent personnes, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui meurent sans avoir vécu pour eux. Les hommes sont des machines que la coutume pousse, comme le vent fait tourner les ailes d'un moulin. Ce Hume dont vous me parlez, monsieur, est un vrai philosophe; il ne voit dans les choses que ce que la nature y a mis. Je doute qu'on ait osé traduire fidèlement les petites libertés qu'il prend avec les préjugés de ce monde. Il n'est pas encore permis en France d'imprimer des vérités anglaises; il en est de la philosophie de ce pays-là comme de l'attraction et de l'inoculation; il faut du temps pour les faire recevoir. Les Anglais sont les premiers qui aient chassé les moines et les préjugés: c'est dommage que nos maîtres d'école nous battent et privent leurs écoliers de morue; nous sommes sur mer, comme en philosophie, des commençans. Pour moi, monsieur, je ne suis qu'une voix dans le désert. Je resterai tout le mois de mai dans ma petite cabane des Délices; elle n'est éloignée de Genève que d'une portée de carabine; il faut que le malade soit auprès du médecin. Mon Esculape-Tronchin est à Genève. Si, contre toute apparence, vous veniez dans ces quartiers, vous y verriez un Suisse qui vous recevrait avec toute la franchise et la pauvreté de son pays, mais avec les sentimens les plus respectueux.

CCLXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

30 avril.

O anges! je mets tout sous vos ailes, tout retombera sur vous. Le nœud est bien mince; Ramire est bien peu de chose, madame; je suis son mari; eh! Nicodème, que ne le disais-tu plus tôt?

M. le duc de Choiseul semble avoir senti cela comme je le sens; il m'a écrit une lettre charmante. Mon divin ange, il paraît qu'il vous aime comme vous méritez d'être aimé. Dites-moi, en conscience, aurons-nous la paix? Vous la voulez; mais veut-on vous la donner? est-ce tout de bon? J'ai plus besoin de la paix que de sifflets. J'aime mieux les *Chevaliers* que les *Ramire*. Il n'y a que deux coups de rabot à donner aux *Chevaliers*, mais il manque à tout cela un peu de force. Je baisse, je baisse, je fonds : j'ai acquis de la gaieté, et j'ai perdu du robuste.

Vous vous moquez de moi; on peut faire quelque chose d'Hurtaud. Ce petit drôle-là n'a mis que quinze jours à son œuvre.

Nous allons jouer sur notre théâtre de Ferney, mais je ne peux plus même faire les pères; j'ai cédé mes rôles; je suis spectateur bénévole.

Mon cher ange, je deviens bien vieux; j'ai, je crois, cinq ou six ans plus que vous.

Le temps va d'un tel pas qu'on a peine à le suivre.

Je voudrais bien savoir si le chevalier d'Aïdie, autre philosophe campagnard de mon âge, est à Paris, comme on me l'a mandé : serait-il assez lâche pour se démentir à ce point? au moins, je me flatte que c'est pour peu de temps. Vous avez dû recevoir vingt pages de moi l'ordinaire dernier, et je vous écris encore. Les gens qui aiment sont insupportables.

CCLXXXIX.

A M. SAURIN. (A Paris.)

5 mai.

Je vous remercie de tout mon cœur, monsieur; j'aime beaucoup *Spartacus*. Voilà mon homme; il aime la liberté

celui-là. Je ne trouve point du tout Crassus petit. Il me semble qu'on n'est point avili quand on dit toujours ce qu'on doit dire. J'aime fort que Noricus tourne ses armes contre Spartacus, pour se venger d'un affront; cela vaut mieux que la lâcheté de Maxime qui accuse son ami Cinna, parce qu'il est amoureux d'Émilie. Cet emportement de Spartacus, et le pardon qu'il demande noblement, sont à l'anglaise; cela est bien de mon goût. Je vous dis ce que je pense; je vous donne mon sentiment pour mien, et non pour bon. Peut-être le parterre de Paris aura désiré un peu plus d'intérêt.

Il y a quelques vers duriuscules. Je ne hais pas qu'un Spartacus soit quelquefois un peu raboteux; je suis las des amoureux élégans. Ma cabale veut donner, malgré moi, une pièce toute confite en tendresse; il y a une espèce d'amoureux qui me paraît un grand benêt. Cela a un faux air de Bajazet; cela est bien médiocre. J'en ai averti : ils veulent la jouer; je mets le tout sur leur conscience.

Je vous avertis que je n'aime point du tout votre Épître à M. Helvétius; quand je vous dis que je ne l'aime point, c'est que je ne connais personne qui l'aime. *Tout est dit :* non, tout n'est pas dit; et vous auriez dû dire adroitement bien des choses.

J'ignore si on a joué la farce contre les philosophes; on ne sait comment s'y prendre pour détruire cette pauvre raison. On braille contre elle sur les bancs, dans les rues; on la joue à la Comédie. Lui donnera-t-on bientôt la ciguë? Vous êtes plus fous que les Athéniens. Jansénistes, molinistes, cafés, bord.... tout se déchaîne contre les philosophes; et les pauvres diables sont désunis, dispersés, timides. En Angleterre, ils sont unis et ils subjuguent.

Je viens de recevoir le Discours de Le Franc de Pompignan et les *Quand*. Il me prend envie de les avoir faits. Ce Discours est bien indécent, bien révoltant; il met en colère. Je m'applaudis tous les jours d'être loin de ces pauvretés. Je méprise les hypocrites, et je hais les persécuteurs; je brave les uns et les autres. Tout cela ne contribue pas à faire aimer les hommes. Il en vient pourtant chez moi beaucoup, et quelques uns me remercient d'avoir osé être libre, et écrire librement. Pour le peu de temps qu'on a à vivre, que gagne-t-on à être esclave? Je voudrais vous voir vous et votre ami.

Faites-moi le plaisir de me mander le succès de la pièce contre les philosophes, et le nom de cet Aristophane.

CCXC.

A M. LACOMBE,

AVOCAT, ET DEPUIS LIBRAIRE, A PARIS.

Aux Délices, 9 mai.

Je recevrai, monsieur, avec une extrême reconnaissance l'ouvrage dont vous voulez bien m'honorer [1]. Votre lettre me donne grande envie de voir votre livre; elle est d'un philosophe, et il n'appartient qu'aux philosophes d'écrire l'histoire; les autres sont des satiriques, des flatteurs, ou des déclamateurs.

Je n'ai encore qu'un volume de prêt de l'*Histoire de Pierre-le-Grand*. Les Mémoires qu'on m'envoie de Pétersbourg viennent fort lentement et de loin à loin : plusieurs ont été pris en route par des housards. Vous voyez que la guerre fait plus d'un mal. Au reste, je doute fort que cette *Histoire* réussisse en France : je suis obligé d'entrer dans des détails qui ne plaisent guère à ceux qui ne veulent que s'amuser. Les folies héroïques de

[1] *Histoire des Révolutions de Russie.*

Charles XII divertissaient jusqu'aux femmes; des aventures romanesques, et telles même qu'on n'oserait les feindre dans un roman, réjouissaient l'imagination; mais deux mille lieues de pays policées, des villes fondées, des lois établies, le commerce naissant, la création de la discipline militaire, tout cela ne parle guère qu'à la raison.

Ajoutez à ce malheur celui des noms barbares, inconnus à Versailles et à Paris; et vous m'avouerez que je cours grand risque de n'être point lu de tout ce que vous avez de plus aimable.

Il se pourra encore que maître Abraham Chaumeix me dénonce comme un impie, attendu que Pierre-le-Grand n'a jamais voulu entendre parler de la réunion de l'église grecque à la romaine, proposée par la Sorbonne. Les jésuites se plaindront qu'on les ait chassés de Russie, tandis qu'on a laissé une douzaine de capucins à Astracan. Nous verrons, monsieur, comment vous vous êtes tiré de ces difficultés.

Je suis aussi indigné que vous qu'on permette à Paris l'affront qu'on fait sur le théâtre à des hommes respectables. Serait-il possible, monsieur, qu'on eût désigné injurieusement dans la pièce nouvelle[1] MM. d'Alembert, Diderot, Duclos, Helvétius, et tant d'autres? J'ai peine à croire que notre nation légère soit devenue assez barbare pour approuver une telle licence. Je ne sais qui est l'auteur de cette pièce; mais, quel qu'il soit, il aurait à se reprocher toute sa vie un tel abus de son talent; et les approbateurs auraient encore plus de reproches à se faire. Peut-être la licence qu'on suppose dans cette pièce n'est-elle pas aussi grande qu'on le dit. J'ignore si la pièce a été jouée; j'ai conservé à Paris peu de correspondances: je sais seulement, en général, qu'on m'y attribue souvent

[1] *Les Philosophes*, comédie de Palissot.

des ouvrages que je n'ai pas même lus. Les vôtres, monsieur, serviront à me désennuyer de ceux qui me sont venus de ce pays-là.

Vous me donnez trop de louanges; mais vous savez, vous qui êtes avocat, que la forme emporte le fond. Elles sont si bien tournées qu'on vous pardonnerait même le sujet.

CCXCI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 mai.

Un Gasparini, mon divin ange, doit demander ou avoir demandé votre protection pour débuter, pour être reçu, ou pour être souffert à l'essai. Il est bon dans les rôles à manteau, dans certains rôles de père; et je vous assure qu'il fit mourir de rire dans le rôle de M. Duru, quoi qu'en dise le grand Fréron mon ami.

Je reçois vingt lettres de connus, d'inconnus, qui tous s'adressent à moi pour que je sois le réparateur des torts, pour que je venge le public de l'infamie du théâtre. Je m'en garderai bien; je n'ai que trop fait le don Quichotte. Que les intéressés pourvoient à leurs affaires.

Je vous accable de lettres, pardon; mais, puisque m'y voilà, vous saurez que j'ai relu *Tancrède;* elle finissait languissamment. Que dites-vous des fureurs d'Oreste? déclamation, et puis c'est tout. Mais fureurs de femme, fureurs mêlées de tendresse, rage contre les chevaliers, emportemens contre son père, larmes sur le corps de son amant, évanouissement, retour à la vie, transports, désespoir aux yeux de ceux qui ont fait ses malheurs; si cela n'est pas théâtral, si cela n'est pas déchirant, je suis un grand sot.

Patience; la *Chevalerie* est quelque chose de bien

neuf, en dépit de l'envie; et madame Scaliger sera contente; et je baise le bout de vos ailes plus que jamais. Ainsi fait Clairon-Denis.

CCXCII.

A M. DE THIBOUVILLE.

A Tourney, par Genève, 20 mai.

Si vous avez eu mal à la jambe, mon cher marquis, votre tête et votre cœur vont très bien. Votre lettre m'a enchanté; tout ce que vous dites est vrai, hors les louanges dont vous m'honorez, la fin surtout de cette *Chevalerie* étant fort languissante. Figurez-vous que cela avait été imaginé, fait et envoyé en trois semaines. Les jeunes gens sont toujours un peu trop vifs; mais on fait ensuite des retours sur soi-même. J'ai l'impudence de penser que mademoiselle Clairon ne serait pas mécontente de la dernière scène. Oreste a des fureurs tout seul; mais des fureurs auprès de son amant qui expire, aux yeux d'un père qui est cause en partie de tant de malheurs, aux yeux de ceux qui avaient proscrit l'amant et condamné à mort la maîtresse, des fureurs mêlées de l'excès de l'amour; mais embrasser son amant qui meurt pour elle, mais repousser son père et lui demander pardon, et tomber dans les convulsions du désespoir; si cela n'est point fait pour le jeu de mademoiselle Clairon, j'ai tort.

Je crois qu'en tout le rogaton de la *Chevalerie* est moins mauvais que le rogaton de *Médime* [1]; mais c'est à ceux qui me gouvernent à régler les rangs et l'ordre des sifflets. Je n'ai point fait les *Quand*, mais il me prend envie de les avoir faits. Il n'y a qu'à rire de tout ce qui se passe; les philosophes surtout doivent rire, s'ils sont sages.

[1] *Zulime.*

On m'envoie de Paris les pauvretés ci-jointes; on les dit de Robbé : en ce cas Robbé est un sage, car il rit. La guerre des auteurs est celle des rats et des grenouilles; cela ne fait de mal à personne. Jansénistes, molinistes, convulsionnaires; Jean-Jacques, voulant qu'on mange du gland; Palissot, monté sur Jean-Jacques allant à quatre pates; maître Joly de Fleury braillant des absurdités, les chambres assemblées : tout cela empêche qu'on ne soit trop occupé des désastres de nos armées, et de nos flottes et de nos finances. Il faut vivre en riant et mourir en riant : voilà mon avis et la façon dont j'en use. Les Délices rient et vous embrassent.

N. B. On me reproche d'être comte de Ferney. Que ces jean-f.....-là viennent donc dans la terre de Ferney, je les mettrai au pilori. N'allez pas vous aviser de m'écrire à M. le comte, comme fait Luc; mais écrivez à Voltaire, gentilhomme ordinaire du roi, titre dont je fais cas, titre que le roi m'a conservé avec les fonctions; car, pardieu! ce qu'on ne sait pas, c'est que le roi a de la bonté pour moi, c'est que je suis très bien auprès de madame de Pompadour et de M. le duc de Choiseul, et que je ne crains rien, et que je me f.... de.... et de.... et de...., ainsi que de Chaumeix, et que je leur donnerai sur les oreilles dans l'occasion. Pourtant brûlez ma lettre, et gardez le secret à qui vous aime.

CCXCIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 25 mai.

Je n'aime point, mon divin ange, que madame Scaliger soit toujours malade; cela nuit beaucoup à la douceur de ma vie.

Vous êtes un homme bien hardi de vouloir faire jouer *la Mort de Socrate;* vous êtes un Anti-Anytus. Mais que dira maître Anytus-Joly de Fleury? Ce *Socrate* est un peu fortifié depuis long-temps par de nouvelles scènes, par des additions dans le dialogue. Toutes ces additions ne tendent qu'à rendre les persécuteurs plus ridicules et plus exécrables; mais aussi elles ne contribueront pas à les désarmer. Les Fleury feront ce qu'ils firent à *Mahomet;* et ce Pantalon de Rezzonico ne fera pas pour moi ce que fit ce bon Polichinelle de Benoît XIV. Voyez ce que vous pouvez hasarder. Je suis à vos ordres avec toute la témérité possible. Je vous avertis seulement que les déclamations de Socrate, sur la fin, doivent être bien courtes, et que celui qu'on va pendre ne doit pas pérorer long-temps : tout sermon est ennuyeux.

Si vous avez la probité et le courage de faire jouer ce bon pasteur Hume, il n'y a qu'à donner à Fréron le nom de guêpe au lieu de frélon; M. Guêpe fera le même effet. Quant au petit procès verbal des raisons pourquoi cette Lindane est à Londres, c'est l'affaire d'un moment. Les Français aiment donc ces procès verbaux; les Anglais ne s'en soucient guère. Lindane est à Londres : on ne se soucie point de savoir comment elle y est arrivée d'Écosse; et toutes ces vétilles ne font rien à l'intérêt et au succès. Mais si vous exigez ces préliminaires, vous serez servi, et vite.

26 mai.

On pourrait rendre *le Droit du Seigneur* très intéressant au troisième acte. Cette pièce fut jetée en sable; elle n'a jamais coûté quinze jours. On peut aisément donner quelques coups de ciseau; vous serez encore servi sur cet article quand vous voudrez.

Très bonne idée, excellente idée de reculer *Médime,*

elle n'en vaudra que mieux; on aura le temps de la coiffer; elle ne paraîtra point immédiatement après l'infamie contre les philosophes; et j'aurai la gloire de n'avoir pas voulu que les comédiens profitassent de ma pièce, après s'être déshonorés en se prêtant pour de l'argent au déshonneur de la nation.

Mon très cher ange, voilà une vilaine époque. La pièce de Palissot, le discours de maître Joly, celui de maître Le Franc de Pompignan, mettent le comble à l'ignominie de la France; cela vient tout juste après Rosbach, les billets de confession et les convulsions.

M. de Choiseul est-il bien affligé de la maladie de madame de Robecq? Je la tiens morte; c'est la maladie de sa mère: c'est bien dommage; mais pourquoi protéger Palissot? Hélas! M. de Choiseul protége aussi ce Fréron. Il a bien mal fait de s'adresser à lui pour répondre aux invectives horribles de Luc contre le roi : il ne connaît pas Fréron; c'est un monstre, mais un monstre dont je ne fais que rire. Je ris de tout, je m'en trouve bien; mais c'est bien sérieusement que je vous aime avec la plus grande tendresse.

CCXCIV.

A M. THIERIOT.

A Tourney, et non à Tornet, 26 mai.

Je n'ai pas un moment : la poste part. Je reçois la bêtise qu'on a jouée à Paris : j'en lis deux pages, je m'ennuie, et je vous écris.

Vous m'envoyez, mon ancien ami, d'autres bêtises qui ne sont pas de Resseguier, mais de Le Franc et de Fréron, et moi je vous envoie des *Que* qui m'ont paru plaisans. J'avais déja retiré ma guenille tragique quand

Clairon est tombée malade : j'ai déclaré que je ne voulais rien donner à un théâtre où l'on a joué la raison et mes amis.

Il m'est d'ailleurs très égal qu'on joue des pièces de moi, ou qu'on n'en joue pas : je n'attends nulle gloire de ces *performances*[1]. L'intérêt n'y a point de part, puisque je donne le profit aux comédiens : MM. d'Argental font ce qu'ils veulent pour s'amuser. D'ailleurs, je me .... de tout bon ou mauvais succès, et de toutes les sottises de Paris, et des réquisitoires, et de maître Abraham Chaumeix, et des Fréron, et des Le Franc, et de *tutti quanti*. Il faut ne songer qu'à vivre gaiement : c'est à quoi j'ai visé et réussi.

Excepto quod non simul essem, cætera lætus.

Envoyez-moi donc les *Quand*, les *Si*, les *Pourquoi*, qu'on dit imprimés en couleur de rose, les *Oui* et les *Non*.

CCXCV.

A M. DE CHENEVIÈRES,

QUI MANDAIT A L'AUTEUR QUE LOUIS XV AVAIT ANNONCÉ SA MORT A VERSAILLES.

Aux Délices, 26 mai.

Ressusciter est sans doute un grand cas ;
C'est un plaisir que je viens de connaître ;
Mais le plus grand, ce serait d'apparaître
A ses amis : je ne m'en flatte pas.
Pour ce prodige il est quelques obstacles.
C'en serait trop pour les gens d'ici bas
Que deux plaisirs, et surtout deux miracles.

J'ai grande envie de ressusciter entièrement, c'est-à-dire de voir monsieur et madame de Chenevières, et

[1] Ouvrages.

votre ami qui me fait d'aussi jolis compliments; mais un maçon, un laboureur, un jardinier, un vigneron, tel que j'ai l'honneur de l'être, ne peut quitter ses champs sans faire une sottise. Je suis plus capable de faire des sottises que des miracles.

Bonjour, homme aimable.

CCXCVI.

A MADAME DE FONTAINE. (A Ornoi.)

Aux Délices, le 28 mai.

Je suis toujours affligé, ma chère nièce, que la Picardie soit si loin de mon lac; mais je vous vois d'ici bâtissant, arrangeant, meublant, et je me console en pensant que vous avez du plaisir. N'allez pas vous aviser de regretter Paris; quand vous auriez vu la prétendue comédie des *Philosophes*, vous n'en seriez pas mieux; et quand vous auriez été témoin de toutes les sottises qui se font dans ce pays-là, vous n'y gagneriez rien. Attendez patiemment que la destinée de l'Europe soit tirée au clair.

Luc a cent mille hommes sous les armes; c'est presque autant de soldats qu'il a fait de vers. Les Russes en ont autant, la reine de Hongrie davantage. Les Hanovriens et nous, nous en pouvons compter plus de quatre-vingt mille de chaque côté; ce qui, joint aux Suédois, fait au delà de cinq cent mille héros, à cinq sous par jour, qui vont travailler à nous donner la paix.

Luc, en attendant, fait imprimer ses OEuvres. Il a été mécontent de l'édition qu'on avait donnée. On lui a fait apercevoir qu'il pouvait perdre quelques partisans en laissant subsister une tirade contre le christianisme, qui commence par *Lâches chrétiens*. Il a fait brûler cette

édition par le bourreau à Berlin, et en a donné une autre où il a mis *Pauvres chrétiens;* ce qui a tout réparé, comme vous le voyez bien. C'est un rare mortel; il m'a confié qu'il ferait durer la guerre encore quatre ans; ainsi, prenez vos mesures là dessus.

Le tonnerre a fait des siennes en attendant le canon; il est tombé sur le chevalier de La Luzerne, qui était à la tête de sa troupe: il a brûlé ses habits et sa culotte, sans lui faire beaucoup de mal; le chevalier est arrivé à cul nu. Si le roi de Prusse avait été là, il aurait cru que c'était une galanterie que le tonnerre lui fesait.

Si vous me demandez de mes nouvelles, je vous dirai que j'ai eu trois ou quatre petits procès : l'un avec un prêtre, l'autre avec les fermiers-généraux; un troisième contre le parlement de Bourgogne; un quatrième contre la république de Genève. Je les ai tous gagnés, tous finis, gaîment et sans que personne fût de mauvaise humeur.

Nos jardins sont charmans. Nous allons jouer la comédie dès que Lécluse aura fait des dents à notre première actrice. Le duc de Villars prétend qu'il jouera les rôles de père; Marmontel arrive avec un *Gaulard*, receveur-général : voilà l'état des choses; mais aussi rendez-moi compte des plaisirs d'Ornoi.

Dieu vous donne un jour, monsieur le chevalier [1], les mêmes sujets d'angoisse qu'à monsieur votre père! Il me fait l'honneur de m'écrire; il consulte Tronchin; savez-vous bien sur quoi? sur ce qu'à l'âge de quatre-vingt-sept ans il a le malheur de ne s'endormir qu'à quatre heures du matin, et de dormir jusqu'à dix; d'ailleurs, il est assez content de lui.

Monsieur le jurisconsulte, que faites-vous? êtes-vous

[1] M. de Florian.

toujours gras comme un moine? que dites-vous de Daumart qui ne peut plus marcher depuis quatre mois, même avec des béquilles? Je soupçonne notre ami Tronchin de s'être fourvoyé en lui appliquant, l'année passée, un cautère pour le fortifier. J'ai peur que ce pauvre garçon ne boite toute sa vie.

Je vous embrasse tous; je vous aime, je vous regrette.

CCXCVII.

A M. LEKAIN.

Mon cher et grand acteur, quand vous pourrez venir introduire un peu de bon goût à Lyon et à Dijon, vous me ferez un extrême plaisir de ne pas oublier les Délices et le château de Tourney, où vous trouverez un théâtre grand comme la main, mais où l'on admirera vos talens tout aussi bien que sur un plus grand. Vous avez, dit-on, envie de jouer *la Mort de César* et celle de *Socrate*. *Socrate* ne passera point, et *César*, sans femmes, ne peut être joué que chez des jésuites. Cependant, si on le veut absolument, il faudra s'y prêter, à condition que l'auteur de *Socrate* le rende plus susceptible du théâtre de Paris.

Il vaudrait beaucoup mieux jouer *Rome sauvée;* cela formerait un beau spectacle sur un théâtre purgé de petits-maîtres. Il arriverait peut-être à *Rome sauvée* la même chose qu'à *Sémiramis;* elle n'a réussi que quand la scène a été libre.

Je fais bien peu de cas de *Médime;* le présent est médiocre; mais je fais un cas infini de vous.

CCXCVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 juin.

Mon divin ange, la paix sera aussi difficile à établir parmi les gens de lettres qu'entre la France et l'Angleterre.

Palissot m'envoie sa pièce et m'écrit. Jugez de sa lettre par ma réponse. Je prends la liberté de vous l'adresser, et en même temps je vous conjure de me dire s'il est vrai que Diderot ait fait deux libelles contre mesdames de Robecq et de La Marck. Cela peut être vrai, mais cela n'est pas possible.

Vous pourriez bien, avant d'envoyer ma réponse à Palissot, la faire transcrire *ne varietur;* car je dois craindre qu'on ne me reproche d'être complice de la comédie des *Philosophes.* Dieu soit loué qu'on ne joue point *Médime!* elle viendrait mal à propos; elle serait sifflée: il est très heureux, très décent qu'on ne me joue pas après les *Philosophes.*

D'ailleurs, mon cher ange, je suis à vos ordres. Décidez pour *Socrate*, pour *l'Écossaise;* je ferai tout ce qu'il faudra. Je suis en train d'aimer le tripot et de rire.

N'abandonnons point le droit de cuissage [1]; il me semble qu'on en peut faire quelque chose de très intéressant. Le 4 et le 5 étaient à la glace: mais en quinze jours on ne peut avoir un feu égal dans son fourneau.

Cela ne ressemblera point à *Nanine.* Pourquoi ne feriez-vous point jouer *Rome sauvée?* Mais avez-vous des acteurs? Si vous n'en avez point pour *Catilina*, vous n'en aurez pas pour *la Mort de César, et vice versa.*

[1] *Le Droit du Seigneur.*

Mon cher ange, comment se porte madame Scaliger?

Il me prend quelquefois des fureurs de venir vous voir; mais il faut se contenir; il faut marcher toujours sur la même ligne.

> Paris, que veux-tu de moi?
> Mon cœur n'est pas fait pour toi.

Il est fait pour vous, mon cher ange.

CCXCIX.

A M. PALISSOT.

Aux Délices, 4 juin.

Je vous remercie, monsieur, de votre lettre et de votre ouvrage; ayez la bonté de vous préparer à une réponse longue: les vieillards aiment un peu à babiller.

Je commence par vous dire que je tiens votre pièce pour bien écrite; je conçois même que *Crispin philosophe*, marchant à quatre pates, a dû faire beaucoup rire, et je crois que mon ami Jean-Jacques en rira tout le premier. Cela est gai; cela n'est point méchant: et, d'ailleurs, le citoyen de Genève étant coupable de lèze-comédie, il est tout naturel que la comédie le lui rende.

Il n'en est pas de même des citoyens de Paris que vous avez mis sur le théâtre. Il n'y a pas là certainement de quoi rire. Je conçois très bien qu'on donne des ridicules à ceux qui veulent bien nous en donner; je veux qu'on se défende, et je sens par moi-même que, si je n'étais pas si vieux, MM. Fréron et de Pompignan auraient affaire à moi; le premier, pour m'avoir vilipendé cinq ou six ans de suite, à ce que m'ont assuré des gens qui lisent les brochures; l'autre, pour m'avoir désigné en pleine académie comme un radoteur qui a farci l'histoire de fausses anecdotes. J'ai été très tenté de le

mortifier par une bonne justification, et de faire voir que l'anecdote de l'Homme au masque de fer, celle du testament du roi d'Espagne Charles II, et autres semblables, sont très vraies; et que, quand je me mêle d'être sérieux, je laisse là les fictions poétiques.

J'ai encore la vanité de croire avoir été désigné dans la foule de ces pauvres philosophes, qui ne cessent de conjurer contre l'état, et qui certainement sont cause de tous les malheurs qui nous arrivent; car enfin j'ai été le premier qui ait écrit en forme en faveur de l'attraction, et contre les grands tourbillons de Descartes, et contre les petits tourbillons de Malebranche, et je défie les plus ignorans, et jusqu'à Fréron lui-même, de prouver que j'ai falsifié en rien la philosophie newtonienne. La Société de Londres a approuvé mon petit *Catéchisme d'attraction*. Je me tiens donc pour très coupable de philosophie.

Si j'avais de la vanité, je me croirais encore plus criminel, sur le rapport d'un gros livre intitulé *l'Oracle des philosophes*, lequel est parvenu jusque dans ma retraite. Cet *Oracle*, ne vous déplaise, c'est moi. Il y aurait là de quoi crever de vaine gloire; mais malheureusement ma vanité a été bien rabattue, quand j'ai vu que l'auteur de *l'Oracle* prétend avoir plusieurs fois dîné chez moi, près de Lausanne, dans un château que je n'ai jamais eu : il dit que je l'ai très bien reçu; et, pour récompense de cette bonne réception, il apprend au public tous les aveux secrets qu'il prétend que je lui ai faits.

Je lui ai avoué, par exemple, que j'avais été chez le roi de Prusse pour y établir la religion chinoise : ainsi me voilà pour le moins de la secte de Confucius. Je serais donc très en droit de prendre ma part aux injures qu'on dit aux philosophes.

J'ai avoué, de plus, à l'auteur de *l'Oracle*, que le roi de Prusse m'a chassé de chez lui, chose très possible, mais très fausse, et sur laquelle cet honnête homme en a menti.

Je lui ai encore avoué que je ne suis point attaché à la France, dans le temps que le roi me comble de ses graces, me conserve la place de gentilhomme ordinaire, et daigne favoriser mes terres des plus grands priviléges. Enfin, j'ai fait tous ces aveux à ce digne homme pour être compté parmi les philosophes.

J'ai trempé, de plus, dans la cabale infernale de l'*Encyclopédie;* il y a au moins une douzaine d'articles de moi imprimés dans les trois derniers volumes. J'en avais préparé pour les suivans une douzaine d'autres, qui auraient corrompu la nation, et qui auraient bouleversé tous les ordres de l'état.

Je suis encore des premiers qui aient employé fréquemment ce vilain mot d'*humanité*, contre lequel vous avez fait une si brave sortie dans votre comédie. Si, après cela, on ne veut pas m'accorder le nom de *philosophe*, c'est l'injustice du monde la plus criante.

Voilà, monsieur, pour ce qui me regarde. Quant aux personnes que vous attaquez dans votre ouvrage, si elles vous ont offensé, vous faites très bien de le leur rendre; il a toujours été permis par les lois de la société de tourner en ridicule les gens qui nous ont rendu ce petit service. Autrefois, quand j'étais du monde, je n'ai guère vu de souper dans lequel un rieur n'exerçât sa raillerie sur quelque convive, qui, à son tour, fesait tous ses efforts pour égayer la compagnie aux dépens du rieur. Les avocats en usent souvent ainsi au barreau. Tous les écrivains de ma connaissance se sont donné mutuellement tous les ridicules possibles. Boileau en donna

à Fontenelle, Fontenelle à Boileau. L'autre Rousseau, qui n'est pas Jean-Jacques, se moqua beaucoup de *Zaïre* et d'*Alzire*, et moi qui vous parle, je crois que je me moquai aussi de ses dernières Épîtres, en avouant pourtant que l'Ode *sur les Conquérans* est admirable, et que la plupart de ses épigrammes sont très jolies; car il faut être juste, c'est le point principal.

C'est à vous à faire votre examen de conscience, et à voir si vous êtes juste, en représentant MM. d'Alembert, Duclos, Diderot, Helvétius, le chevalier de Jaucourt, et *tutti quanti*, comme des marauds qui enseignent à voler dans la poche.

Encore une fois, s'ils ont voulu rire à vos dépens dans leurs livres, je trouve très bon que vous riiez aux leurs; mais, pardieu, la raillerie est trop forte. S'ils étaient tels que vous les représentez, il faudrait les envoyer aux galères, ce qui n'entre point du tout dans le genre comique. Je vous parle net: ceux que vous voulez déshonorer passent pour les plus honnêtes gens du monde; et je ne sais même si leur probité n'est pas encore supérieure à leur philosophie. Je vous dirai franchement que je ne sais rien de plus respectable que M. Helvétius, qui a sacrifié deux cent mille livres de rente pour cultiver les lettres en paix.

S'il a, dans un gros livre, avancé une demi-douzaine de propositions téméraires et malsonnantes, il s'en est assez repenti, sans que vous dussiez déchirer ses blessures sur le théâtre.

M. Duclos, secrétaire de la première Académie du royaume, me paraît mériter beaucoup plus d'égards que vous n'en avez pour lui: son livre sur les Mœurs n'est point du tout un mauvais livre, c'est surtout le livre d'un honnête homme. En un mot, ces messieurs vous ont-ils

publiquement offensé? il me semble que non. Pourquoi donc les offensez-vous si cruellement?

Je ne connais point du tout M. Diderot; je ne l'ai jamais vu: je sais seulement qu'il a été malheureux et persécuté; cette seule raison devait vous faire tomber la plume des mains. Je regarde, d'ailleurs, l'entreprise de l'*Encyclopédie* comme le plus beau monument qu'on pût élever à l'honneur des sciences. Il y a des articles admirables, non seulement de M. d'Alembert, de M. Diderot, de M. le chevalier de Jaucourt, mais de plusieurs autres personnes, qui, sans aucun motif de gloire ou d'intérêt, se font un plaisir de travailler à cet ouvrage.

Il y a des articles pitoyables sans doute, et les miens pourraient bien être du nombre; mais le bon l'emporte si prodigieusement sur le mauvais, que toute l'Europe désire la continuation de l'*Encyclopédie*. On a traduit déja les premiers volumes en plusieurs langues: pourquoi donc jouer sur le théâtre un ouvrage devenu nécessaire à l'instruction des hommes et à la gloire de la nation?

J'avoue que je ne reviens point d'étonnement de ce que vous me mandez sur M. Diderot: il a, dites-vous, imprimé deux libelles contre deux dames du plus haut rang, qui sont vos bienfaitrices. Vous avez vu son aveu signé de sa main. Si cela est, je n'ai plus rien à dire; je tombe des nues, je renonce à la philosophie, aux philosophes, à tous les livres, et je ne veux plus penser qu'à ma charrue et à mon semoir.

Mais permettez-moi de vous demander très instamment des preuves; souffrez que j'écrive aux amis de ces dames. Je veux absolument savoir si je dois mettre ou non le feu à ma bibliothèque.

Mais si Diderot a été assez abandonné de Dieu pour

outrager deux dames respectables, et, qui plus est, très belles, vous ont-elles chargé de les venger? Les autres personnes que vous produisez sur le théâtre avaient-elles eu la grossièreté de manquer de respect à ces deux dames?

Sans jamais avoir vu M. Diderot, sans trouver *le Père de Famille* plaisant, j'ai toujours respecté ses profondes connaissances: et à la tête de ce *Père de Famille*, il y a une épître à madame la princesse de Nassau, qui m'a paru le chef-d'œuvre de l'éloquence et le triomphe de l'humanité; passez-moi le mot. Vingt personnes m'ont assuré qu'il a une très belle ame. Je serais affligé d'être trompé, mais je souhaite d'être éclairé:

> La faiblesse humaine est d'apprendre
> Ce qu'on ne voudrait pas savoir.

Je vous ai parlé, monsieur, avec franchise. Si vous trouvez dans le fond du cœur que j'aie raison, voyez ce que vous avez à faire. Si j'ai tort, dites-le-moi, faites-le-moi sentir, redressez-moi. Je vous jure que je n'ai aucune liaison avec aucun encyclopédiste, excepté peut-être avec M. d'Alembert, qui m'écrit, une fois en trois mois, des lettres de Lacédémonien. Je fais de lui un cas infini: je me flatte que celui-là n'a pas manqué de respect à mesdames les princesses de Robecq et de La Marck. Je vous demande encore une fois la permission de m'adresser sur cette affaire à M. d'Argental.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec une estime très véritable de vos talens, et un extrême désir de la paix que MM. Fréron, de Pompignan, et quelques autres, m'ont voulu ôter, votre, etc.

CCC.

A M. THIERIOT.

Le 9 de juin.

J'ai reçu, mon cher et ancien ami, toutes les archives de l'esprit et de la raison, de l'horreur et de la méchanceté, du pour et du contre, de la persécution contre les philosophes, et de leur juste défense; il me manque la *Vision*. On dit qu'il y a des *pourquoi*, des *oui* et des *non* nouveaux, qui sont aussi bons que les *que;* je les attends aussi. Il faut que j'aie toutes les pièces du procès; il est intéressant.

J'étais dans un bosquet de roses quand je reçus votre paquet; je me flatte que je ne sentirai pas les épines de cette dispute. Voilà donc Robin-Mouton envoyé à la boucherie! Est-ce pour la *Vision* qu'on a saisi Robin[1]? et cette *Vision* est-elle bien de Grimm? Je soupçonne que Grimm est de la troupe des prophètes, mais que l'esprit ne descend pas sur lui seul.

Il serait bien à désirer que les frères fussent unis; ils écraseraient leurs indignes adversaires qui les mangent l'un après l'autre. Il faudrait que les *da, de, di, do, du,* les *H,* les *G,* etc., soupassent tous ensemble deux fois par semaine.

Mes enfans, aimez-vous les uns les autres si vous pouvez; votre ennemi vous a dit, ou plutôt redit,

Que nous sommes perdus si nous nous divisons.

Par quelle dure fatalité arrive-t-il que j'aie la réponse de Ramponeau, et que je n'aie pas le factum de M. de Beaumont contre Ramponeau? Il n'y avait qu'un exemplaire de ce factum dans notre petite province; je ne l'ai

[1] Le libraire Merlin.

tenu qu'un instant. Je l'ai lu rapidement, mais avec grand plaisir, et j'ai eu la bêtise honnête de le rendre. Voyez combien les philosophes sont honnêtes gens, quoi qu'en dise Palissot!

Je vous envoie la seule copie de la réponse que j'aie en main; elle est d'un homme de l'académie de Dijon : cela m'a paru gai, et je n'aime plus que ce qui est gai. Je veux passer, encore une fois, le reste de ma vie à lire et à rire.

Vous trouverez sans doute quelque bon citoyen qui se fera un plaisir de publier le plaidoyer de Ramponeau. Je voudrais avoir de plus belles choses à vous envoyer, et de plus longues; mais il vient rarement de bonnes choses de la province.

Les *Fétiches* du président Debrosses n'ont pas eu grand cours; le Discours même du président de Montauban n'est pas recherché : c'est la pierre sur laquelle on va aiguiser ses couteaux; mais, pour la pierre, elle est au rebut.

La Préface de Palissot est pire que son ouvrage. Il impute aux encyclopédistes des passages de La Mettrie; passages horribles, mais que La Mettrie lui-même réfute. Il supprime la réfutation : il présente ce poison à la cour, pour faire croire que ce sont nos philosophes qui l'ont apprêté. Je n'ai point ce livre de La Mettrie, *de la Vie heureuse*. Pouvez-vous me faire avoir toutes les œuvres de ce fou? Vous devriez courir chez M. d'Alembert, qui ne sait pas peut-être combien ces passages sont altérés; car ce livre est, je crois, très rare. Je pense qu'il faudrait faire un ouvrage sage, ferme et piquant, où tous les tours de mauvaise foi des ennemis fussent relevés. Qui le peut mieux que M. d'Alembert? Mais ce pauvre Robin, ce pauvre Robin-Mouton! Pour Dieu, envoyez-moi la *Vision*.

CCCI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 13 juin.

Mon divin ange, à peine ai-je reçu votre paquet, que j'ai envoyé sur-le-champ la consultation à M. Tronchin, et je l'ai accompagnée de la lettre la plus pressante.

Je m'intéresse à la santé de M. de Courteilles comme vous-même; je dois beaucoup à ses bontés. Il est vrai qu'elles sont la suite de son amitié pour vous; mais je n'en suis, par cette raison-là même, que plus reconnaissant. Dès que Tronchin aura fini, vous aurez son mémoire; mais il faudra s'y conformer. Je vous jure, quoi qu'en dise M. le duc de Choiseul, que c'est un homme admirable pour les maladies chroniques; la preuve en est que je suis en vie. Je vous prie de vouloir bien présenter mon respect à madame de Courteilles, qui m'édifie. Pour madame Scaliger, je crois qu'elle s'en tient à Fournier, et elle a raison; il connaît son tempérament; il est attentif. Je voudrais qu'elle fît un peu d'exercice; mais il ne faut pas en parler aux dames de Paris.

Venons maintenant au tripot; passez-moi le mot, car je suis du métier, et nous allons jouer sur le nôtre. Je supplie donc mademoiselle Clairon de bien dire que j'ai retiré la *Médime;* elle la jouera ensuite quand elle voudra : mais je veux me donner un peu l'air d'être indigné de la pièce des grenouilles contre les Socrates. Je le suis encore davantage de la réponse intitulée *Vision,* dans laquelle on insulte madame de Robecq mourante : c'est le coup le plus mortel que les philosophes puissent se porter à eux-mêmes.

Je suppose que vous avez reçu, mon cher ange, mon paquet adressé à M. de Chauvelin; paquet dans lequel était ma réponse à Palissot. J'ai pris la liberté de vous prier que cette réponse passât par vos mains, afin que vous fussiez à la fois témoin et juge.

Encore une fois, il paraît difficile qu'on joue *Socrate*. Cette pièce ne peut plaire qu'en rendant les Mélitus et les Anytus, et les autres juges, aussi méprisables que des coquins peuvent l'être; d'ailleurs je voudrais que la pièce fût en vers, cela donne plus de force aux maximes, et la morale est un peu moins ennuyeuse en vers bien frappés qu'en prose.

Pour *l'Écossaise*, vous l'aurez quand vous voudrez; et tout le procès-verbal du voyage de Lindane à Londres, et de ce qu'elle y fait, ne tiendra pas dix lignes. Frélon embarrasse fort M. Hume. Il me mande que, si on échange le caractère de cet animal, il croira qu'on l'a craint, et qu'il est bon que ce scorpion subsiste dans toute sa laideur. Monsieur Guêpe vaut bien monsieur Frélon; *wasp* signifie, en anglais, *frélon* et *guêpe;* mais on ne peut pas s'appeler *Wasp* à Paris.

Le petit Hurtaud croit *le Droit du Seigneur* ou *le Débauché* infiniment supérieur à *Socrate* et à *l'Écossaise*, il n'y voit pas la moindre ressemblance avec *Nanine*. Il compte vous soumettre la pièce, et vous l'envoyer avec l'ordonnance de M. Tronchin; (mais non, il ne vous l'enverra pas de quinze jours: tant mieux.)

Venons, s'il vous plaît, à un autre article. Je ne lis point les feuilles de Frélon. J'ignore s'il loue ou s'il blâme les œuvres de Luc; mais, entre nous, je soupçonne M. le duc de Choiseul de s'être servi de lui pour répondre à une certaine ode de Luc contre le roi. Cependant M. le duc de Choiseul m'écrivit qu'il l'avait faite lui-même:

tant mieux, si cela est; j'aime qu'un ministre soit du métier, et j'admire sa facilité et sa promptitude.

Marmontel est ici avec un Gaulard très aimable et très doux. Il jure qu'il n'a pas la moindre part à l'infamie de la scène d'Auguste, et il le jure avec larmes.

Est-il vrai, mon cher ange, qu'on persécute les philosophes avec fureur? Que je suis aise d'être aux Délices! mais que je suis fâché d'être loin de vous!

Je reçois dans ce moment les arrêts de Tronchin; je ne crois pas que ce soit des édits contre lesquels on puisse faire des remontrances. Je vous adresse le paquet, afin qu'il parvienne par vous à madame de Courteilles, avec qui je vous soupçonne de conspirer contre la gourmandise de Monsieur.

CCCII.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 19 juin.

Vous devez, encore une fois, mon cher et ancien ami, avoir reçu ma réponse, et mes remercîmens, et la liste de mes besoins, par M. Darboulin, à qui je l'ai recommandée.

M. d'Alembert suppose toujours que j'ai tout vu; c'est une règle de fausse position. Je n'ai rien vu; je n'ai point le Mémoire de M. Le Franc de Pompignan; je demande *l'Interprétation de la nature*, *la Vie heureuse*, de l'infortuné La Mettrie, etc., etc.

Je réitère mes sanglots sur la *Vision;* cette vision est celle de la ruine de Jérusalem. Voilà la philosophie perdue, et en horreur aux yeux de ceux qui ne l'auraient pas persécutée. O ciel, attaquer les femmes! insulter à la fille de Montmorenci! à une femme expirante! Je suis réellement au désespoir.

M. d'Alembert croit m'apprendre que M. le duc de Choiseul protége Palissot et Fréron. Hélas! j'en sais plus que lui sur tout cela, et je peux répondre que M. le duc de Choiseul aurait protégé davantage les pauvres Socrates, et je vous prie de le lui dire. Il m'écrit que les philosophes sont unis, et moi je lui soutiens qu'il n'en est rien; quand ils souperont deux fois par semaine ensemble, je le croirai. On cherche à les diviser; on va jusqu'à m'appeler *l'oracle des philosophes*, pour me faire brûler le premier. On ose dire, dans la Préface de Palissot, que je suis au dessus d'eux; et moi je dis, j'écris qu'ils sont mes maîtres. Quelle comparaison, bon Dieu! des lumières et des connaissances des d'Alembert et des Diderot avec mes faibles lueurs! Ce que j'ai au dessus d'eux est de rire et de faire rire aux dépens de leurs ennemis: rien n'est si sain: c'est une ordonnance de Tronchin.

Écrivez-moi, mon ancien ami; voyez Protagoras-d'Alembert, et venez aux Délices.

CCCIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 juin.

Mon divin ange, je peux encore quelquefois penser avec ma tête, mais je ne peux pas toujours écrire avec ma main; ainsi pardonnez-moi si je vous dis par la main d'un autre que je suis excédé par les travaux de la campagne et par les sottises du Parnasse. Je suis très fort de votre avis: voilà assez de plaisanteries. Je vais revoir dès demain *Médime* et *Tancrède*. Il y a grande apparence que la copie de *Tancrède* est entre les mains d'un ami de M. le duc de Choiseul ou de madame la

duchesse; que par conséquent cet ami sera fidèle. Tout ce que je puis faire est d'être docile à vos ordres, et de travailler tant que ma pauvre tête le permettra. Si je fais quelque chose dont je sois content, je vous l'enverrai; si j'en suis mécontent, je le jetterai au feu. Bonne volonté et imagination sont deux choses fort différentes: la terre devient stérile à force d'avoir porté; si le terrain de *Tancrède* et de *Médime* est devenu ingrat, je vous supplie de pardonner au pauvre laboureur.

Il serait pourtant plaisant de présenter la requête aux Parisiens la veille de *l'Écossaise*. Il me paraît qu'un homme qui prétend que la pièce n'est pas anglaise, parce que le bruit a couru qu'il avait été aux galères, est une des bonnes choses, des plus comiques qu'on connaisse.

Mon cher ange, vous êtes le maître du tout, et du tragique, et du comique, et surtout de moi, qui suis tantôt l'un, tantôt l'autre, fort à votre service. Mais je pense que vous vous moquez un peu de moi quand vous me dites de proposer à M. le duc de Choiseul l'entrée de M. Diderot à notre Académie: c'est bien à vous, s'il vous plaît, à rompre cette glace. Qui donc est plus à portée que vous de faire sentir à M. le duc de Choiseul que tous les gens de lettres le béniront? Qui est plus en droit de lui dire qu'il est important pour lui de faire sentir au public qu'il n'a point persécuté les philosophes? Je n'ai aucuns droits sur M. le duc de Choiseul, et vous les avez tous, ceux de l'amitié, de la persuasion, de la bienséance, de l'apropos. On pourrait engager Diderot à désavouer les petits ouvrages qui pourraient lui fermer les portes de l'Académie. Nous avons besoin dans cette place d'un homme de lettres: tout parle en sa faveur; et quand même il ne réussirait pas, ce serait toujours un grand point de gagné d'avoir été sur les rangs dans les

circonstances présentes. Enfin, vous aimez Diderot et la bonne cause : c'est à vous à les protéger.

J'ai une autre grace à vous demander. Je vous conjure de ne vous jamais servir de votre éloquence auprès de M. le duc de Choiseul en faveur d'un homme qui lui a manqué personnellement et indignement. Quoi ! on renoncerait à ses engagemens dans la seule idée de soutenir... Ici l'auteur s'embarrasse, et ne peut dicter. Il faut, tout malingre qu'il est, qu'il écrive... Oui, de soutenir un homme qui, dans quatre ans, peut se joindre contre nous avec l'Autriche, si on lui offre quatre lieues de pays de plus vers le duché de Clèves ! Songez, je vous prie, à ce qui arriverait de nous, si Luc avait joint cent cinquante mille hommes à l'armée de la reine de Hongrie il y a dix ans.

Vous ne pouvez à present manquer à vos engagemens sans vous déshonorer, et vous ne gagneriez rien à votre honte. Les Russes et les Autrichiens doivent écraser Luc cette année, à moins d'un miracle : alors l'électeur de Hanovre, toute la maison de Brunswick tremble pour elle-même. Alors George, ou son petit-fils, est obligé de vous laisser votre morue, pour être protégé dans son électorat. Ayez seulement de bonnes troupes, de bons généraux, et vous n'avez rien à craindre. Je soutiens que si Luc est perdu, vous devenez l'arbitre de l'empire, et que tous ses princes sont à vos pieds. Je n'ai point de réponse ; je n'ai point d'emplâtre pour l'énorme sottise qu'on a faite de se brouiller avec l'Angleterre avant d'avoir cent vaisseaux ; mais il ne tient qu'à vous d'être formidables sur terre. L'avantage que M. le duc de Broglie vient de remporter présage les plus grands succès. Tout peut finir dans une campagne : les Anglais ne vous respecteront que quand vous serez dans Hanovre. Tâchez,

mon divin ange, d'être de ce sentiment. Je vous en prie, dites à M. le duc de Choiseul qu'il ne doit faire la paix qu'après une campagne triomphante.

Je vous en prie, mille tendres respects à madame d'Argental : remarquez qu'elle se porte toujours mieux en été.

CCCIV.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI,

SÉNATEUR DE BOLOGNE.

Aux Délices, 19 juin.

En tout pays on se pique
De molester les talens ;
Goldoni voit maint critique
Combattre ses partisans.

On ne savait à quel titre
On doit juger ses écrits ;
Dans ce procès on a pris
La nature pour arbitre.

Aux critiques, aux rivaux
La nature a dit sans feinte :
Tout auteur a ses défauts,
Mais ce Goldoni m'a peinte.

Ecco, o mio signore, la mia sentenza. Mi lusingo ch' ella sarà firmata al vostro tribunale. Aspetto un Shaftesbury, e subito lo spedirò a voi.

Mille complimenti à M. Algarotti.

Aimez toujours le théâtre pour être béni. Si nous jouons à Tourney quelque nouveauté, nous ne manquerons pas de l'envoyer à *Bologna quæ docet*. Je vous aime sans vous avoir vu, et j'aime le cher Algarotti parce que je l'ai vu. Mille respects à l'un et à l'autre.

CCCV.

A M. DUCLOS.

A Tourney, 20 juin.

Je crois, monsieur, devoir vous informer de ce qui s'est passé entre M. Palissot et moi. Il vint aux Délices, il y a plus de deux ans; il m'envoya depuis, par le canal d'un jeune prêtre de Genève, sa comédie jouée à Nanci, qui ne ressemblait point à celle qu'il a donnée depuis à Paris. Je l'exhortai à ne point attaquer de très honnêtes gens qui ne l'avaient point offensé. Le prêtre de Genève, qui est un homme de mérite, lui écrivit en conformité.

M. Palissot m'a envoyé sa pièce des *Philosophes* imprimée. Il a depuis donné au public une lettre pour servir de préface à sa comédie. Dans cette préface, il me fait l'injustice de dire que je suis au dessus des philosophes qu'il outrage. Je ne sens l'intervalle qui me sépare d'eux que par mon impuissance d'atteindre à leurs lumières et à leurs connaissances.

Il vous rend encore moins de justice qu'à moi, en attaquant sur le théâtre votre livre des Mœurs. Je lui ai mandé que je regarde ce livre comme un très bon ouvrage; que votre personne mérite encore plus d'égards; que si M. Helvétius et tous ceux qu'il offense l'ont outragé publiquement, il fait très bien de se défendre publiquement; que s'il n'a point à se plaindre d'eux, il est inexcusable. Telle est la substance de ma lettre, que j'ai envoyée à cachet volant à M. d'Argental. Voilà, monsieur, les éclaircissemens que j'ai cru vous devoir touchant cette aventure, et je vous prie de les faire passer à M. Helvétius.

Quant à la persécution qui s'élève contre les seuls hommes qui fassent aujourd'hui honneur à la nation, je ne vois pas sur quoi elle est fondée. Je soupçonne qu'elle ressemble à celle qui s'éleva contre Pope, Swift, Arbuthnot, Gay et leurs amis. Ils en triomphèrent aisément; je me flatte que vous triompherez de même, persuadé que sept ou huit personnes de génie, bien unies, doivent à la longue écraser leurs adversaires et éclairer leurs contemporains.

Je pourrais me plaindre du Discours de M. Le Franc à l'Académie; il m'a désigné injurieusement. Il ne fallait pas outrager un vieillard retiré du monde, surtout dans l'opinion où il était que ma retraite était forcée : c'était, en ce cas, insulter au malheur, et cela est bien lâche. Je ne sais comment l'Académie a souffert qu'une harangue de réception fût une satire.

Il est triste que les gens de lettres soient désunis; c'est diviser des rayons de lumière pour qu'ils aient moins de force. Un homme de cour s'avisa d'imaginer que je vous avais refusé ma voix à l'Académie. Cette calomnie jeta du froid entre nous, mais n'a jamais affaibli mon estime pour vous. Jugez de cette estime par le compte exact que je vous rends de mon procédé; il est franc, et vous me rendrez justice avec la même franchise.

CCCVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 23 juin.

Mon divin ange, M. le duc de Choiseul m'a mandé qu'il avait vu *le Pauvre Diable*. Vous devez l'avoir chez vous : mais en voici, je crois, une meilleure édition que la cousine Catherine Vadé m'a envoyée, et que je

remets dans vos mains pour vous amuser; car il faut s'amuser. Voici encore l'amusement d'une nouvelle réponse à une nouvelle lettre de Palissot de Montenoy. Puisque vous avez eu la bonté de lui faire parvenir ma première, j'ose encore vous supplier de lui faire tenir ma seconde. Elle est *argumentum ad hominem;* et, s'il ne fait pas ce que je lui demande, je pense qu'on peut alors rendre ma lettre publique; mais ce ne sera pas sans votre consentement.

Vous aurez, par le premier ordinaire, le drame de Jodèle, ajusté au théâtre moderne par Hurtaud. Si cela ressemble à *Nanine*, j'ai tort; si cela n'est pas gai et intéressant, j'ai encore tort; si cela peut être joué sans qu'on soupçonne le moins du monde un autre qu'Hurtaud, j'aurai un vrai plaisir. Voulez-vous m'en faire un? c'est de m'envoyer un des Mémoires de M. Le Franc de Pompignan. Tout le monde m'en parle, et je ne l'ai point vu.

Mon cœur est aussi tendre avec vous que coriace avec Pompignan. Trublet travaille au *Journal chrétien*. Il a imprimé que je le fesais bâiller. Catherine Vadé dit qu'il est plus ennuyeux encore que moi.

Mes respects, je vous prie, à Abraham Chaumeix, si vous le voyez chez M. Joly de Fleury.

Je ne vous en aime pas moins, mon divin ange.

CCCVII.

A M. PALISSOT.

Aux Délices, 23 juin.

Vous me faites enrager, monsieur; j'avais résolu de rire de tout dans mes douces retraites, et vous me contristez. Vous m'accablez de politesses, d'éloges, d'amitiés;

mais vous me faites rougir, quand vous imprimez que je suis supérieur à ceux que vous attaquez. Je crois bien que je fais des vers mieux qu'eux, et même que j'en sais autant qu'eux en fait d'histoire; mais sur mon Dieu, sur mon ame, je suis à peine leur écolier dans tout le reste, tout vieux que je suis. Venons à des choses plus sérieuses.

M. d'Argental m'a assuré dans ses dernières lettres que M. Diderot n'était point reconnu coupable des faits dont vous l'accusez. Une personne non moins digne de foi m'a envoyé un très long détail de cette aventure; et il se trouve qu'en effet M. Diderot n'a eu nulle part aux deux lettres condamnables qu'on lui imputait. Encore une fois, je ne le connais point, je ne l'ai jamais vu; mais il avait entrepris avec M. d'Alembert un ouvrage immortel, un ouvrage nécessaire, et que je consulte tous les jours. Cet ouvrage était d'ailleurs un objet de 300,000 écus dans la librairie; on le traduisait déja dans trois ou quatre langues: *questa rabbia detta gelosia* s'arme contre ce monument cher à la nation, et auquel plus de cinquante personnes de distinction s'empressaient de mettre la main.

Un Abraham Chaumeix s'avise de donner à M. Joly de Fleury un Mémoire contre l'*Encyclopédie*, dans lequel il fait dire aux auteurs ce qu'ils n'ont point dit, empoisonne ce qu'ils ont dit, et argumente contre ce qu'ils diront. Il cite aussi faussement *les pères de l'église* que le *Dictionnaire*. M. de Fleury, accablé d'affaires, a le malheur de croire maître Abraham: le parlement croit M. Joly de Fleury: M. le chancelier retire le privilége; les souscripteurs en sont pour leurs avances, les libraires sont ruinés, M. Diderot est persécuté. Je me trouve, pour ma part, désigné très injustement dans le réquisi-

toire de M. de Fleury; et, quoique le public n'ait pas approuvé le réquisitoire, la persécution subsiste, malgré les cris de la nation indignée.

C'est dans ces circonstances odieuses que vous faites votre comédie contre les philosophes, vous venez les percer quand ils sont *sub gladio*.

Vous me dites que Molière a joué Cotin et Ménage, soit; mais il n'a point dit que Cotin et Ménage enseignaient une morale perverse; et vous imputez à tous ces messieurs des maximes affreuses dans votre pièce et dans votre préface.

Vous m'assurez que vous n'avez point accusé M. le chevalier de Jaucourt. Cependant c'est lui qui est l'auteur de l'article *Gouvernement:* son nom est en grosses lettres à la fin de cet article. Vous en déférez plusieurs traits qui pourraient lui faire grand tort, dépouillés de tout ce qui les précède et qui les suit; mais qui, remis dans leur tout ensemble, sont dignes des Cicéron, des De Thou et des Grotius.

Vous n'ignorez pas d'ailleurs que M. le chevalier de Jaucourt est un homme d'une très grande maison, et beaucoup plus respectable par ses mœurs que par sa naissance.

Vous voulez rendre odieux un passage de l'excellente préface que M. d'Alembert a mise au devant de l'*Encyclopédie;* et il n'y a pas un mot de ce passage. Vous imputez à M. Diderot ce qui se trouve dans les *Lettres juives;* il faut que quelque Abraham Chaumeix vous ait fourni des mémoires comme il en a fourni à M. Joly de Fleury, et qu'il vous ait trompé comme il a trompé ce magistrat. Vous faites plus, vous joignez à vos accusations contre les plus honnêtes gens du monde des horreurs tirées de je ne sais quelle brochure intitulée *la Vie heureuse*, qu'un

fou, nommé *La Mettrie*, composa un jour étant ivre à Berlin, il y a plus de douze ans. Cette sottise de La Mettrie, oubliée pour jamais, et que vous faites revivre, n'a pas plus de rapport avec la philosophie et l'*Encyclopédie* que *le Portier des Chartreux* n'en a avec l'*Histoire de l'église :* cependant vous joignez toutes ces accusations ensemble. Qu'arrive-t-il? votre délation peut tomber entre les mains d'un prince, d'un ministre, d'un magistrat occupé d'affaires graves, de la reine même, plus occupée encore à faire du bien, à soulager l'indigence, et à qui d'ailleurs les bienséances de la grandeur laissent peu de loisir. On a bien le temps de lire rapidement votre préface, qui contient une feuille; mais on n'a pas le temps d'examiner, de confronter les ouvrages immenses auxquels vous imputez ces dogmes abominables. On ne sait point qui est ce La Mettrie; on croit que c'est un des encyclopédistes que vous attaquez, et les innocents peuvent payer pour le criminel qui n'existe plus. Vous faites donc beaucoup plus de mal que vous ne pensiez, et que vous ne vouliez; et certainement, si vous y réfléchissez de sang-froid, vous devez avoir des remords.

Voulez-vous à présent que je vous dise librement ma pensée? voilà votre pièce jouée; elle est bien écrite, elle a réussi : il y aurait une autre sorte de gloire à acquérir, ce serait d'insérer dans tous les journaux une déclaration bien mesurée, dans laquelle vous avoueriez que, n'ayant pas en votre possession le *Dictionnaire encyclopédique*, vous avez été trompé par les extraits infidèles qu'on vous en a donnés; que vous vous êtes élevé avec raison contre une morale pernicieuse; mais que depuis, ayant vérifié les passages dans lesquels on vous avait dit que cette morale était contenue; ayant lu attentivement cette préface de l'*Encyclopédie*, qui est un chef-d'œuvre, et plu-

sieurs articles dignes de cette préface, vous vous faites un plaisir et un devoir de rendre au travail immense de leurs auteurs, à la morale sublime répandue dans leurs ouvrages, à la pureté de leurs mœurs, toute la justice qu'ils méritent. Il me semble que cette démarche ne serait point une rétractation (puisque c'est à ceux qui vous ont trompé à se rétracter); elle vous ferait beaucoup d'honneur, et terminerait très heureusement une très triste querelle.

Voilà mon avis, bon ou mauvais; après quoi je ne me mêlerai en aucune façon de cette affaire; elle m'attriste, et je veux finir gaîment ma vie : je veux rire, je suis vieux et malade, et je tiens la gaieté un remède plus sûr que les ordonnances de mon cher et estimable Tronchin. Je me moquerai, tant que je pourrai, des gens qui se sont moqués de moi : cela me réjouit, et ne fait nul mal. Français qui n'est pas gai est un homme hors de son élément. Vous faites des comédies; soyez donc joyeux, ne faites point de l'amusement du théâtre un procès criminel. Vous êtes actuellement à votre aise; réjouissez-vous, il n'y a que cela de bon.

. . . . . Si quid novisti rectius istis
Candidus imperti; si non, his utere mecum.
(Hor.)

E per fine, sans compliment, votre très humble, etc.

CCCVIII.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 23 juin.

La poste part; je n'ai que le temps de vous dire, mon cher ami, que vous ne savez ce que vous dites; que je sais mieux que vous l'aventure de Robin, et les senti-

mens de ceux qui l'ont fait coffrer, et le tort extrême qu'on a eu de fourrer madame la princesse de Robecq dans une querelle de comédie, et qu'on trouve à Versailles le Mémoire de Pompignan aussi sot qu'à Paris, et qu'un compliment de M. de La Vauguion n'est qu'un compliment, et qu'il ne faut point s'alarmer, et que les bons cacouacs auront toujours le public pour eux, et qu'il faut rire.

Par quelle fatalité me dit-on toujours : « Vous avez lu « le Mémoire de Pompignan; que dites-vous de ce Mé« moire et de sa généalogie? » et personne ne me l'envoie, et je suis tout honteux.

J'ai reçu une grande lettre de Jean-Jacques Rousseau; il est devenu tout-à-fait fou : c'est dommage.

J'ai commencé ma lettre, mon cher ami, par ces beaux mots : Vous ne savez ce que vous dites; j'ajoute à présent que vous ne savez ce que vous faites; car il vaudrait bien mieux venir aux Délices, dans la chambre des fleurs, que d'aller chez un médecin dont vous n'avez pas besoin, puisque vous êtes gros et gras.

J'ai vu Marmontel : il est gros et gras aussi, et de plus, m'a paru fort aimable; il soutient sa disgrace en homme qui ne la méritait pas.

J'ai la *Vision*, j'en ai deux exemplaires; mais, pour Dieu, faites-moi avoir *Moses's Legation*, et *l'Interprétation de la nature*.

Je suis dans un commerce très vif avec le bienheureux Palissot; je lui ai écrit une lettre paternelle, en dernier lieu, dans laquelle je lui propose de faire une rétractation publique.

Adieu, adieu; une autre fois je vous en dirai davantage, mais il faudrait venir chez nous. Je vous embrasse tendrement.

CCCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 juin.

Mon cher ange pardonnera si je n'écris pas de ma main; on n'est pas de fer, quoiqu'on soit dans un siècle de fer. M. Tronchin est étonné que vos médecins de Paris n'aient pas prévu la pierre bilieuse; je l'ai consulté sur le rhumatisme; il demande des détails, et alors il dira son avis.

Il faudrait, mon divin ange, refondre *l'Écossaise*, changer absolument le caractère de Frélon, en faire un balourd de bonne volonté, qui gâterait tout en voulant tout réparer, qui dirait toutes les nouvelles en voulant les taire, et qui influerait sur toute la pièce jusqu'au dernier acte. Cette pièce a été faite bonnement et avec simplicité, uniquement pour faire donner Fréron au diable; elle ne pourrait être supportée au théâtre qu'en cas qu'on la prît pour une comédie véritablement anglaise. Elle ressemble aux toiles peintes de Hollande, qui ne sont de débit que quand elles passent pour être des Indes. Je vous enverrai, je crois, demain cette misère, avec quelques légères corrections. Il est impossible de rien changer aux deux derniers actes, à moins de faire une pièce nouvelle. Je me trompe peut-être, mais je crois que *le Droit du Seigneur* vaut infiniment mieux. Vous aurez le petit embellissement de la fin de *Tancrède* en son temps, afin de ne pas mêler les espèces.

Pour *Médime*, j'en ai par dessus la tête; je ne puis rien faire pour elle; je suis son serviteur, et lui souhaite toutes sortes de prospérités. Vous devriez bien donner un *Pauvre Diable* à votre ancien portier; peut-être trou-

verait-il quelque honnête typographe qui s'en chargerait pour l'édification publique. Tout le monde admire la modestie de Le Franc de Pompignan, et on voit combien le *roi et tout l'univers* prennent le parti de ce grand homme; je crois que mademoiselle Vadé lui en dira deux mots. J'ai pris la liberté de vous adresser ma seconde réponse à la seconde lettre du sieur Palissot. Cette lettre le met si fortement et si honnêtement dans tout son tort, elle justifie si pleinement Diderot, elle doit faire tellement rougir M. Joly de Fleury sans l'offenser, elle est si mesurée et si vraie dans tous ses points, que je crois que c'est une très bonne œuvre de se la laisser dérober en ôtant votre nom.

Vous êtes un véritable ange d'avoir fait cette démarche auprès de madame la comtesse de La Marck; rien n'est plus digne de vous que de protéger Diderot, qui le mérite d'autant plus qu'il est malheureux.

CCCX.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 30 juin.

Je commence, mon cher ami, par ce qui est le plus intéressant. La personne dont je respecte le nom et le mérite se préparerait probablement de cruels repentirs, si elle prenait le parti dont vous parlez. Le service est ingrat dans ce pays-là, les mœurs en général aussi dures que le climat, la jalousie contre les étrangers extrême, le despotisme au comble, la société nulle. Le maréchal Keith n'y put tenir, et aima encore mieux la Prusse, c'est tout dire. L'impératrice est aimable, mais sa santé est fort équivoque : elle est menacée d'un mal qui ne pardonne guère, et à sa mort il peut y avoir des révolutions.

En général, une telle transplantation ne peut convenir qu'à un soldat de fortune, jeune, robuste et sans ressource; mais elle est bien peu faite pour un homme d'un si grand nom, encore moins pour une jeune dame élevée en France. Le nom de M*** ne doit briller que dans nos armées. Il vaut mieux attendre tout du temps en France, que d'aller chercher l'ennui et le malheur sous le pôle. Tel est mon avis, puisqu'on me le demande. On peut, d'ailleurs, consulter sur cela M. Alethoff, jeune Russe, qui parle français comme vous, et dont on m'a montré un petit ouvrage que vous verrez dans peu.

Je vous ai renvoyé *le Pauvre Diable*, de Vadé, que vous m'avez confié : *Questa coioneria* m'a fort réjoui. M. Bouret a peur de son ombre; il pouvait très bien, sans rien risquer, m'envoyer *la Vision*. M. le duc de Choiseul qui, d'ailleurs, abandonne Palissot à l'indignation publique, sait très bien que je condamne plus que personne le trait indécent et odieux contre madame la princesse de Robecq. Il est absurde de mêler les dames dans des querelles d'auteurs. Voilà des philosophes bien maladroits. Il faut se moquer des Fréron, des Chaumeix, des Le Franc, et respecter les dames, surtout les Montmorenci.

Des Jésuites, ci-devant empoisonneurs des ames, et aujourd'hui des corps, sont une plaisanterie si bien saisie de tout le monde, qu'elle se trouve dans les notes de l'ouvrage intitulé *le Russe à Paris*, composé par M. Alethoff. Les beaux esprits se rencontrent. Ce poëme vaut mieux, à mon avis, que celui que je vous renvoie, et dont pourtant je vous remercie; mais celui du Russe est cent fois plus varié, plus intéressant, plus général, plus utile.

La lettre à Palissot ne peut être confiée qu'avec le

consentement de M. d'Argental, par les mains de qui elle a passé.

Je n'ai eu que par hasard le Mémoire de Pompignan. Tout le monde me demandait ce que j'en pensais, et personne ne me le fesait tenir.

Je vous prie instamment de me dire ce qu'on fait de l'imprudent et excusable abbé Morellet, de ce pauvre Robin-Mouton, d'un autre typographe, des jésuites vendeurs d'orviétan, des crucifiés et des billets de loterie. Le nouvel emprunt, avec deux tiers en coupons et le tiers en argent, se remplit-il? Vous n'êtes pas homme à être instruit de ce dernier article.

Comment vont vos petites affaires? comment vous trouvez-vous de votre nouveau gîte? où logerez-vous dans trois mois?

Vale, et ama antiquum amicum.

CCCXI.

A M. SÉNAC DE MEILHAN.

Aux Délices, le 4 juillet.

Faites de la prose ou des vers, monsieur; donnez-vous à la philosophie ou aux affaires, vous réussirez à tout ce que vous entreprendrez. Je suis bien surpris de la conversation du maréchal de Noailles et de milord Stairs. Ils ne se parlèrent certainement à Dettingen qu'à coups de canon. M. le maréchal de Noailles s'en alla d'un côté, et l'Anglais de l'autre. Milord Stairs vint à La Haye, où je le vis. Ces deux généraux s'écrivirent; j'ai leurs lettres; mais la prétendue conversation est des *Mille et une Nuits*.

Soyez très sûr que jamais le lord Stairs ne parla à Louis XIV qu'en présence de M. de Torci; et le président

Hénault sait bien que M. de Torci n'a jamais entendu cette rodomontade qu'on attribue à Louis XIV, et qui eût été assurément bien mal placée.

Tout ce que vous m'envoyez sur M. le maréchal de Saxe me paraît très conforme à son caractère. Il est étrange qu'il ait fait la guerre avec une intelligence si supérieure, étant très chimérique sur tout le reste. Je l'ai vu partir pour aller conquérir la Courlande, avec deux cents fusils et deux laquais; revenir en poste pour coucher avec mademoiselle Lecouvreur, et construire sur la Seine une galère qui devait remonter de Rouen à Paris en douze heures. Sa machine lui coûta dix mille écus, et les ouvriers se moquaient de lui. Mademoiselle Lecouvreur disait: *Qu'allait-il faire dans cette galère?* C'est pourtant lui qui a sauvé la France, parce qu'il en savait plus que les hommes bornés à qui il avait affaire.

Vous me parlez, monsieur, d'un voyage philosophique vers mon petit pays roman. Vos lettres inspirent le désir de voir celui qui les écrit; ma retraite serait très honorée, et je serais charmé.

Je félicite monsieur votre père d'avoir un fils aussi aimable. Assurez-le, je vous prie, de mon attachement, et soyez persuadé de tous les sentimens que vous faites naître dans le cœur du Suisse V.

CCCXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 juillet.

Mon cher ange, il faut faire ses foins et ses moissons à la fois, veiller à son bâtiment, apprendre ses rôles pour les comédies que nous allons jouer, avoir une correspondance suivie avec ma cousine Vadé, avec M. Kouranskoy,

cousin-germain de M. Alethoff, avec le frère de la Doctrine chrétienne, auteur de *la Vanité*. Cependant M. de Courteilles, qui s'en va aux eaux de Vichi, me laisse en proie aux publicains maudits dans l'Écriture; et, quoiqu'il soit démontré que je ne suis point seigneur de La Perrière, on veut me faire payer les dettes du roi : Le Franc de Pompignan ne me traiterait pas plus rudement. M. le duc de Richelieu s'enfuit à Bordeaux sans me faire réponse, et sans m'envoyer un passeport que je lui ai demandé pour un pauvre diable de Gascon hérétique, et voilà mon hérétique sur le point d'être ruiné. Malgré tout cela, mon divin ange, voici encore quelques corrections nécessaires que le traducteur de M. Hume vous envoie. Maître Aliboron, dit Fréron, est un ignorant bien impudent de dire que le poëte-prêtre Hume n'est pas frère de Hume l'athée; il ne sait pas que Hume le prêtre a dédié une de ses pièces à son frère.

J'avais tant crié après le Mémoire du sieur Le Franc de Pompignan, qu'on m'en a envoyé trois par la dernière poste. Heureusement, le frère de la Doctrine chrétienne, et M. Kouranskoy, cousin-germain de M. Alethoff, en avaient chacun un.

Mon divin ange, je ne peux regarder *Médime* d'un mois. Il ne faut pas se morfondre et s'appesantir sur son ouvrage; cela glace l'imagination.

A la façon dont vous parlez, on dirait que madame de R*** est morte; j'en suis fâché : la mort d'une belle femme est toujours un grand mal. Est-il vrai que madame du Deffand prend parti contre la philosophie, et qu'elle m'abandonne indignement? Comment suis-je auprès de M. le duc de Choiseul? a-t-il fait voir à madame de Pompadour l'élucubration de M. de Kouranskoy?

Je vous conjure de vous servir de toute votre éloquence pour lui dire que, s'il arrive malheur à Luc, il n'en résultera pas malheur à la France; que le Brandebourg restera toujours un électorat; qu'il est bon qu'il n'y ait point d'électeur assez puissant pour se passer de la protection du roi; que tous les princes de l'Empire auront toujours recours à cette protection *contra l'aquila grifagna.*

Nota bene que si Luc était déconfit cette année, nous aurions la paix l'hiver prochain.

Mademoiselle Vadé se recommande à Robin-Mouton.

Mon divin ange, donnez des copies de ma lettre paternelle à Palissot. Où est donc la difficulté de mettre trois étoiles au lieu de votre nom, de dire la personne *à qui je me suis adressé,* ou de mettre tout ce qui vous plaira?

Mais revenons à *l'Écossaise.* Qui sont donc les malintentionnés qui prétendent que ce n'est pas une traduction, et qui veulent la mettre sous mon nom pour la faire tomber? Ah, les méchantes gens!

Il y a encore des malvivans qui prétendent que je ne suis pas chez moi de mon bon gré, qui l'impriment, qui veulent le faire croire; fi! que cela est vilain! Il faut bien dire, bien soutenir qu'il ne tient qu'à moi d'aller rire à leur nez à Paris; mais que j'aime mille fois mieux rire où je suis; il faut qu'ils sachent que je suis heureux, et qu'ils crèvent.

Il y a plus de deux mois qu'on m'a envoyé l'épigramme assez plate contre Fréron. Je joins à mon paquet les lettres originales de l'ami Palissot. Je vous prierai d'avoir la bonté de me les renvoyer.

J'ajoute, mon divin ange, que le commentateur de M. Alethoff s'est trompé dans ses notes. Il faut mettre

le 14 au lieu du 10, jour de l'anniversaire de Henri IV.

Madame Scaliger n'aurait pas fait cette faute. Je lui présente mes tendres respects, et me réjouis de sa santé; et je vous aime encore plus que de coutume.

Un petit mot encore. Pourquoi changer le nom de Frélon? est-ce la faute de Hume s'il y a un cuistre dans Paris qui porte un nom, lequel a un rapport éloigné au mot de *frélon?* de plus, songeons que, s'il est bon de rire, il est meilleur de rire aux dépens des méchans. Mais ce petit hypocrite de Joly de Fleury, ce petit ballon noir, gonflé de vapeurs puantes, aura son tour, si Dieu n'y met la main.

Vous a-t-on dit que cette grosse masse de chair fraîche, nommée *le landgrave de Hesse*, est en prison à Stade?

J'entends murmurer la prise de Marbourg. On ne saura que demain si la chose est vraie.

L'oncle et la nièce baisent le bout de vos ailes.

CCCXIII.

A M. THIERIOT.

A Tourney, le 7 juillet.

Vous m'avez comblé de joie, mon ancien ami, par votre lettre du 28. Je ne crois pas que M. d'Alembert se fasse Prussien si aisément. Le Salomon du Nord doit être un peu embarrassé, après la perte de ses vingt mille hommes à Landshut, ayant sous son nez quatre-vingt mille Autrichiens, et cent mille Russes à son cul, lesquels Russes sont de rudes Potsdamites.

Je ne sais si je me trompe, mais j'ai une grande idée de l'année 1760.

On me mande qu'on vient d'envoyer prisonnier à Stade

le landgrave de Hesse; je n'en suis pas surpris : il y a trois ans qu'il était prisonnier, et en dernier lieu il l'était encore dans ses états.

On dit que le duc de Broglie,

Sage en projets et vif dans les combats,

a pris Marbourg et son château avec douze cents hommes.

Le Salomon du Nord m'écrit toujours; il me mande que, le 19 juin, il a voulu donner bataille à M. de Daun, qu'il n'a pu en venir à bout, mais que ce qui est différé n'est pas perdu. Il aime toujours à écrire en prose et en vers, dans quelque situation qu'il se trouve; mais je n'ai jamais pu obtenir de lui qu'il réparât, par la moindre galanterie, l'indigne traitement fait à ma nièce dans Francfort. Tant pis pour lui; n'en parlons plus.

Je vous ai mandé ce que je pensais d'un voyage en Russie. J'aime fort *le Russe à Paris*, mais je n'aime point que le premier baron chrétien soit Russe. Songez que ces Russes ne sont chrétiens que depuis six cents ans ou environ, et qu'il y avait déja plusieurs siècles que les Montmorenci étaient baptisés. Je ne veux ni premier baron chrétien à Archangel, ni premier philosophe en Brandebourg.

Maître Aliboron, dit Fréron, me paraît furieusement bête. Il conte qu'un jour la nouvelle se répandit qu'il était aux galères, et il est assez aveugle pour ne pas voir que c'est une nouvelle toute simple.

Ramponeau n'est point si plaisant que *le Pauvre Diable;* mais *Ramponeau* peut tenir son coin dans le recueil, quand ce ne serait qu'en faveur de la cabaretière Rahab, aïeule de qui vous savez.

Dites à l'abbé Trublet qu'il faut qu'il se réconcilie avec les vers, comme Pompignan le prêtre avec l'esprit.

Dites à Protagoras qu'il se trompe grossièrement, pour la première fois de sa vie, s'il pense que M. le duc de Choiseul protége les Polissots et les Frélons, au point de prendre leur parti contre des hommes qu'il estime. Il les a protégés en grand seigneur, tel qu'il est; il leur a donné du pain; mais il est si loin de prendre leur parti, qu'il trouvera fort bon qu'on les assomme de coups de canne. On aurait beaucoup mieux fait de prendre ce parti que d'aller fourrer mal à propos la fille de M. le duc de Luxembourg dans des querelles de comédie.

Je savais déja que Robin-Mouton devait retourner à sa bergerie. Je ne sais si l'abbé Morellet ne restera pas encore quelques jours dans son château; c'est dommage qu'un aussi bon officier ait été fait prisonnier à l'entrée de la campagne.

Vous devriez bien, conjointement avec Protagoras, m'envoyer une liste des ennemis et de leurs ridicules; cela sera un peu long, mais il faut travailler pour le bien de la patrie. Je voudrais un peu de faits; je voudrais jusqu'aux noms de baptême, si cela se pouvait: les noms de saints font toujours un très bon effet en vers. Je ne sais si l'abbé Trublet est de cet avis.

Nous avons ici une espèce de plaisant qui serait très capable de faire une façon de *Secchia rapita*, et de peindre les ennemis de la raison dans tout l'excès de leur impertinence. Peut-être mon plaisant fera-t-il un poëme gai et amusant, sur un sujet qui ne le paraît guère. *La Dunciade* de Pope me paraît un sujet manqué.

Il est important encore de savoir le nom du libraire qui imprime le *Journal de Trévoux*, le *Journal chrétien*, ou tels autres rogatons; si ce libraire a femme, ou fille, ou petit garçon : car il faut de l'amour et de l'intérêt dans le poëme; sans quoi, point de salut. En un mot,

mon plaisant veut rire et faire rire, et mon plaisant a raison, car on commence à se lasser des injures sérieuses; mais gardez le secret à mon plaisant. *Interim I am with all my heart yours.*

CCCXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 juillet.

Mon divin ange, je crois que la plaisanterie ne finira pas. On dit qu'il la faut courte; mais celle-ci m'amusera long-temps, à moins qu'elle ne vous ennuie.

Il me vient une idée que vous savez sans doute. Il faut, en dépit des dévots, mettre Diderot de l'Académie. Mettez-vous à la tête de la cabale, nous aurons pour nous tous les philosophes. M. de Choiseul, madame de Pompadour, ne s'opposeront pas à son élection; je me flatte même qu'ils nous aideront. Quelle belle réponse ce serait à l'infamie de Palissot! entreprenez cette affaire, et réussissez; je serai au comble de la joie. La chose ne me paraît pas difficile, et si elle l'est, c'est une nouvelle raison pour l'entreprendre.

N. B. Dans *l'Écossaise*, page 25, quand le chevalier Monrose sort, et qu'avant de finir la scène troisième il demande, à part, à Fabrice, si milord Falbrige est à Londres, et qu'il demande au maître du café si ce lord vient souvent dans la maison, le cafetier répond : *Il y vient quelquefois;* il doit répondre : *Il y venait avant son voyage d'Espagne.*

Cette petite particularité est nécessaire, 1° pour faire voir que Monrose ne vient pas sans raison se loger dans ce café-là; 2° qu'il a besoin de Falbrige; 3° pour prévenir les esprits sur la mort de ce Falbrige; 4° pour fonder

la demeure de Lindane près d'un café où ce Falbrige vient quelquefois.

C'est un rien; mais rien, c'est beaucoup.

Mon cher ange, la détention de la chair fraîche du landgrave ne se confirme pas; cependant je ne parierais pas contre.

Je vous écris fort à la hâte, mais j'ai bien plus de hâte de recevoir de vos nouvelles. Je n'ai pas un moment à moi, car j'ai quelque chose en tête, et toujours pour rire. Par la sambleu, je ne croyais pas être si plaisant que je suis.

CCCXV.

AU PÈRE MENOU, JÉSUITE.

Du 11 juillet.

En vous remerciant du Discours royal et de vos quatre lignes.

Mettez-moi, je vous prie, aux pieds du roi *ad multos annos*.

Envoyez surtout beaucoup d'exemplaires en Turquie, ou chez les athées de la Chine; car, en France, je ne connais que des chrétiens. Il est vrai que parmi ces chrétiens on se mange le blanc des yeux pour la grace efficace et versatile, pour Pasquier-Quesnel et Molina, pour des billets de confession. Priez le roi de Pologne d'écrire contre ces sottises qui sont le fléau de la société; elles ne sont certainement bonnes ni pour ce monde ni pour l'autre.

Berthier est un fou et un opiniâtre, qui parle à tort et à travers de ce qu'il n'entend point. Pour le révérend père colonel de mon ami Candide, avouez qu'il vous a fait rire, et moi aussi. Et vous qui parlez, vous seriez le révérend père colonel dans l'occasion, et je suis sûr que

vous vous en tireriez très bien, et que vous auriez très bon air à la tête de deux mille hommes.

Je suis très fâché que votre palais de Nanci soit si loin de mes châteaux, car je serais fort aise de vous voir; nous avons l'un et l'autre d'excellent vin de Bourgogne, nous le boirions au lieu de disputer.

Une dévote en colère disait à sa voisine : Je te casserai la tête avec ma marmite. Qu'as-tu dans ta marmite? dit l'autre. Un bon chapon, répondit la dévote. Eh bien, mangeons-le ensemble, dit la bonne femme.

Voilà comme on en devrait user. Vous êtes tous de grands fous, molinistes, jansénistes, encyclopédistes. Il n'y a que mon cher Menou de sage; il est à son aise, bien logé, et boit de bon vin. J'en fais autant; mais étant plus libre que vous, je suis plus heureux. Il y a une tragédie anglaise qui commence par ces mots : *Mets de l'argent dans ta poche, et moque-toi du reste.* Cela n'est pas tragique, mais cela est fort sensé. Bonsoir. Ce monde-ci est une grande table où les gens d'esprit font bonne chère; les miettes sont pour les sots; et certainement vous êtes homme d'esprit. Je voudrais que vous m'aimassiez, car je vous aime.

CCCXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 juillet.

Mon divin ange, mettez Diderot de l'Académie; c'est le plus beau coup qu'on puisse faire dans la partie que la raison joue contre le fanatisme et la sottise. Je vous promets de venir donner ma voix. Je vous embrasserai, et je repartirai pour ma douce retraite, après avoir signalé mon zèle en faveur de la bonne cause. J'ai les passions

vives. Je me meurs d'envie de vous revoir, et je ne peux trouver un plus beau prétexte que celui de venir donner ma voix à Socrate, et des soufflets à Anytus.

Il me semble que Diderot doit compter sur la pluralité des suffrages; et si, après son élection, les Anytus et les Mélitus font quelques démarches contre lui auprès du roi, il sera très aisé à Socrate de détruire leurs batteries, en désavouant ce qu'on lui impute, et en protestant qu'il est aussi bon chrétien que moi.

M. le duc de Choiseul dit que vous ne l'aimez plus; vous l'avez donc bien grondé. Imposez-lui pour pénitence de faire entrer Diderot à l'Académie. Il faudrait qu'il daignât en être lui-même, et introduire Diderot; ce serait Périclès qui mènerait Socrate.

Il me reste encore un *Russe :* je vous l'envoie. Mais pourquoi n'imprime-t-on pas à Paris ces choses honnêtes, tandis qu'on imprime des Freronades et des Pompignades?

Voulez-vous avoir la bonté de donner l'incluse à l'ambassadeur de Francfort? il est ambassadeur d'une fichue ville. Je le barrerai dans ses négociations, mais ce ne sera pas dans celle de faire recevoir Diderot chez les Quarante.

CCCXVII.

A M. PALISSOT.

12 juillet.

Votre lettre est extrêmement plaisante, et pleine d'esprit, monsieur. Si vous aviez été aussi gai dans votre comédie des *Philosophes*, ils auraient dû aller eux-mêmes vous battre des mains; mais vous avez été sérieux, et voilà le mal.

Entendons-nous, s'il vous plaît; j'aime à rire, mais

nous n'en sommes pas moins persécutés. Maître Abraham Chaumeix, et maître Jean Gauchat, ont été cités dans le réquisitoire de Me Joly de Fleury : on nous a traités de perturbateurs du repos public, et, qui pis est, de mauvais chrétiens. Me Le Franc de Pompignan m'a désigné très injurieusement devant mes trente-huit confrères. On a dit à la reine et à monseigneur le dauphin, que tous ceux qui ont travaillé à l'*Encyclopédie*, du nombre desquels j'ai l'honneur d'être, ont fait un pacte avec le diable. Me Aliboron, dit Fréron, veut me faire aller à l'immortalité dans ses admirables feuilles, comme Boileau a éternisé Chapelain et Cotin. Oh! je suis assez bon chrétien pour leur pardonner dans le fond du cœur, mais non pas au bout de ma plume.

Permettez que je vous dise très naturellement et très sérieusement, que votre Préface, donnée séparément après votre pièce, est une accusation en forme contre mes amis, et peut-être contre moi. J'en avais déja deux exemplaires avant que j'eusse reçu le vôtre; on m'avait indiqué les passages où vous vous étiez trompé; je les avais confrontés. En un mot, je suis très fâché qu'on accuse mes amis et moi de n'être pas bons chrétiens; je tremble toujours qu'on ne brûle quelque philosophe sur un malentendu. Je suis comme mademoiselle de Lenclos, qui ne voulait pas qu'on appelât aucune femme p..... Je consens qu'on dise de moi que je suis un radoteur, un mauvais poëte, un plagiaire, un ignorant; mais je ne veux pas qu'on soupçonne ma foi. Mes curés rendent bon témoignage de moi; et je prie Dieu tous les jours pour l'ame de frère Berthier. Frère Menou, qui aime passionnément le bon vin, et qui a beaucoup d'argent en poche, est obligé de me rendre justice. J'ai fait ma confession de foi au frère Latour : j'étais même assez bien

auprès du défunt pape, qui avait beaucoup de bontés pour moi, parce qu'il était goguenard. Aussi, ayant pour moi tant de témoignages, et surtout celui de ma bonne conscience, je peux bien avoir quelque chose à craindre dans ce monde-ci, mais rien dans l'autre.

J'ai lu les vers du Russe sur les merveilles du siècle. Il y a une note qui vous regarde : on y dit que vous vous repentez d'avoir assommé ces pauvres philosophes qui ne vous disaient mot. Il est beau et bon de ne pas mourir dans l'impénitence finale ; pardonnez à ce pauvre Russe, qui veut absolument que vous ayez tort d'avoir insinué que mes chers philosophes enseignent à voler dans la poche. On prétend que c'est M. Fantin, curé de Versailles, qui volait ses pénitentes en couchant avec elles, et ses pénitens en les confessant. Dieu veuille avoir son ame ! à l'égard de la vôtre, je voudrais qu'elle fût plus douce avec mes encyclopédistes, qu'elle me pardonnât toutes mes mauvaises plaisanteries, et qu'elle fût heureuse.

Je vous dirai ce que je viens d'écrire à frère Menou. Il y avait une vieille dévote très acariâtre qui disait à sa voisine : Je te casserai la tête avec ma marmite. Qu'as-tu dans ta marmite? dit la voisine. Il y a un bon chapon gras, répondit la dévote. Eh bien, mangeons-le ensemble, dit l'autre. Je conseille aux encyclopédistes, jansénistes, molinistes, à vous tout le premier, et à moi, d'en faire autant.

Que reste-t-il à faire après qu'on s'est bien harpaillé? à mener une vie douce, tranquille, et à rire.

P. S. Voilà une f.... guerre depuis le chien de Discours de Le Franc, jusqu'à la *Vision*.

Ma foi, juge et plaideurs, il faudrait tout lier.

CCCXVIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

14 juillet.

Si vous aviez voulu, madame, avoir *le Pauvre Diable*, *le Russe à Paris*, et autres drogues, vous m'auriez donné vos ordres; vous auriez, du moins, accusé la réception de mes paquets. Vous ne m'avez point répondu, et vous vous plaignez. J'ai mandé à votre ami que vous êtes assez comme les personnes de votre sexe qui font des agaceries, et qui plantent là les gens après les avoir subjugués.

Il faut vous mettre un peu au fait de la guerre des rats et des grenouilles; elle est plus furieuse que vous ne pensez. Le Franc de Pompignan (page 9) a voulu succéder à M. le président Hénault dans la charge de surintendant de la reine, et être encore sous-précepteur ou précepteur des enfans de France, ou mettre l'évêque son frère dans ce poste. Ce Moïse et cet Aaron, pour se rendre plus dignes des faveurs de la cour, ont fait ce beau discours à l'Académie, qui leur a valu les sifflets de tout Paris. Leur projet était d'armer le gouvernement contre tous ceux qu'ils accusaient d'être philosophes, de me faire exclure de l'Académie, de faire élire à ma place l'évêque du Puy, et de purifier ainsi le sanctuaire profané. Je n'en ai fait que rire, parce que, dieu merci, je ris de tout. Je n'ai dit qu'un mot, et ce mot a fait éclore vingt brochures, parmi lesquelles il y en a quelques unes de bonnes et beaucoup de mauvaises.

Pendant ce temps-là est arrivé le scandale de la comédie des *Philosophes*. Madame de R*** a eu le malheur de protéger cette pièce, et de la faire jouer. Cette malheureuse démarche a empoisonné ses derniers jours. On m'a

mandé que vous vous étiez jointe à elle; cette nouvelle m'a fort affligé. Si vous êtes coupable, avouez-le-moi, et je vous donnerai l'absolution.

Si vous voulez vous amuser, lisez *le Pauvre Diable* et *le Russe à Paris*. J'imagine que le *Russe* vous plaira davantage, parce qu'il est sur un ton plus noble.

Vous lisez les ordures de Fréron; c'est une preuve que vous aimez la lecture; mais cela prouve aussi que vous ne haïssez pas les combats des rats et des grenouilles.

Vous dites que la plupart des gens de lettres sont peu aimables, et vous avez raison. Il faut être homme du monde avant d'être homme de lettres; voilà le mérite du président Hénault. On ne devinerait pas qu'il a travaillé comme un bénédictin.

Vous me demandez comment il faut faire pour vous amuser; il faut venir chez moi, madame. On y joue des pièces nouvelles, on y rit des sottises de Paris, et Tronchin guérit les gens quand on a trop mangé. Mais vous vous donnerez bien de garde de venir sur le bord de mon lac; vous n'êtes pas encore assez philosophe, assez détachée, assez détrompée : cependant vous avez un grand courage, puisque vous supportez votre état; mais j'ai peur que vous n'ayez pas le courage de supporter les gens et les choses qui vous ennuient.

Je vous plains, je vous aime, je vous respecte, et je me moque de l'*univers* à qui Pompignan parle.

CCCXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 juillet.

Mon cher ange, ce pauvre Carré se recommande à vos bontés. Fréron s'oppose à la représentation de sa pièce,

sous prétexte, dit-il, qu'on l'a appelé quelquefois *Frélon*. Quelle chicane! ne sera-t-il permis qu'à l'illustre Palissot de jouer d'honnêtes gens?

Jérôme Carré croit que si sa requête à messieurs les Parisiens paraissait quelques jours avant *l'Écossaise*, messieurs les Parisiens seraient bien disposés en sa faveur.

Je reçois votre lettre du 9; je suis dans mon lit, entouré de cent paquets. On me presse pour le *Czar Pierre Ier*: les philosophes me font enrager; ils ne savent ce qu'ils font, ils sont désunis. J'aimerais mieux avoir affaire à des filles de chœur d'opéra qu'à des philosophes: elles entendraient mieux raison.

J'ai à peine le temps de vous dire, mon divin ange, que vous me faites enrager sur *l'Écossaise*. Où est donc la difficulté de diviser en deux pièces le fond du théâtre, de pratiquer une porte dans une cloison qui avance de quatre ou cinq pieds? L'avant-scène est alors supposée tantôt le café, tantôt la chambre de Lindane; c'est ainsi qu'on en use dans tous les théâtres de l'Europe qui sont bien entendus. Le fond du théâtre représente plusieurs appartemens; les acteurs sortent des uns et des autres, selon que le besoin l'exige: il n'y a à cela nulle difficulté.

Pourquoi avez-vous la cruauté de vouloir que Lindane ennuie le public de la manière dont elle a fait connaissance avec Murray? Ce Murray venait au café, ce coquin de Frélon, qui y vient aussi, y a bien vu Lindane; pourquoi milord Murray ne l'aurait-il pas vue? Ce sont ces petites misères, qu'on appelle en France *bienséances*, qui font languir la plupart de nos comédies; voilà pourquoi on ne les peut jouer ni en Italie ni en Angleterre, où l'on veut beaucoup d'action, beaucoup

d'intérêt, beaucoup d'allées et de venues, et point de préliminaires inutiles.

Mon cher ange, il est très plaisant de jouer *l'Écossaise;* mais il faut absolument imprimer, deux ou trois jours auparavant, la requête de ce pauvre Carré, traducteur de Hume.

Je me mets à l'ombre de vos ailes.

CCCXX.

A M. SENAC DE MEILHAN.

16 juillet.

Vous m'écrivez, monsieur, comme l'église ordonne qu'on fasse ses pâques, à tout le moins une fois l'an. Je voudrais que vous eussiez un peu plus de ferveur; mais aussi, quand vous vous y mettez, vous êtes charmant.

Je suis très fâché que *** se soit déclaré l'ennemi des philosophes; il ne faut pas se moquer des gens qu'on persécute: passe pour les gens heureux et insolens; c'est un grand soulagement de rire à leurs dépens.

On dit que Le Franc de Pompignan est heureux, qu'il est gros et gras, qu'il est très riche, qu'il a une belle femme; mais il a été fort insolent en parlant à ses confrères, et cela n'est pas bien. Je ne peux m'empêcher de savoir bon gré au cousin Vadé, et à M. Alethoff, et même encore à un certain frère de la Doctrine chrétienne, d'avoir rabattu l'orgueil de ce président de Querci. Ce n'est pas le tout d'avoir fait la *Prière du Déiste*, il faut encore être modeste. Fi, que cela est vilain de se faire le délateur de ses confrères! Son frère l'évêque devait lui refuser l'absolution.

Moquez-vous de tous ces gens-là, et surtout de ceux qui vous ennuient. Faites mes complimens, je vous en

prie, à monsieur votre père, et à monsieur votre frère, que j'ai vu dans un pays où certainement je ne le reverrai jamais. Vous trouverez les Délices un peu plus agréables qu'elles n'étaient, vous serez mieux logé, et nous tâcherons de vous faire les honneurs de la maison mieux que nous n'avons jamais fait. J'ai bâti un château dans le pays de Gex, mais ce n'est pas avec la lyre d'Amphion; son secret est perdu. Je me suis ruiné pour avoir eu l'impertinence d'être architecte. Je crois mon château fort joli, parce qu'un auteur aime toujours ses ouvrages; mais il me paraîtra bien plus agréable si jamais vous me faites l'honneur d'y venir.

J'admire l'impudence des ennemis de la philosophie, qui prétendent qu'il ne m'est pas permis de revenir à Paris. Il ne tient qu'à moi assurément d'y être, et d'y souper avec MM. Favart, Poinsinet et Colardeau; mais je suis trop vieux. J'aime le repos, la campagne, la charrue et le semoir.

CCCXXI.

A M. HELVÉTIUS.

Au château de Tourney, 16 juillet.

J'ai reçu, mon cher philosophe, votre paquet de Voré avec le même plaisir que ressentaient les premiers fidèles quand ils recevaient des nouvelles de leurs frères confesseurs et martyrs. Je suis toujours inconsolable que vous n'ayez pas imité le président de Montesquieu, qui se donna bien de garde de faire imprimer son ouvrage en France, et qui se réserva toujours le droit de le désavouer, en cas que les monstres de la bigoterie se soulevassent contre lui.

Je suis, d'ailleurs, convaincu qu'en y corrigeant une

trentaine de pages on aurait émoussé les glaives du fanatisme, et le livre n'y aurait rien perdu. Je l'ai relu plusieurs fois avec la plus grande attention; j'y ai fait des notes. Si vous le vouliez, on en ferait une seconde édition, dans laquelle on confondrait les ennemis du bon sens.

Il faudrait que vous donnassiez la permission d'éclaircir certaines choses, et d'en supprimer d'autres. Me Joly de Fleury n'aurait rien à répliquer si on lui coupait les deux mains, et si on lui fesait voir que ce sont ces deux mains qui ont procuré aux hommes les idées de tous les arts; puisque, sans les deux mains, aucun art n'eût pu être exercé. La main droite de Me Joly de Fleury a écrit un réquisitoire qui pèche contre le sens commun, d'un bout à l'autre. Vous avez donné malheureusement prétexte à tous les ennemis de la philosophie, mais il faut partir d'où l'on est.

A votre place, je ne balancerais pas à vendre tout ce que j'ai en France; il y a de très belles terres dans mon voisinage, et vous pourriez y cultiver en paix les arts que vous aimez.

Il est bien plaisant, ou plutôt bien impertinent et bien odieux, qu'on persécute dans les Gaules ceux qui n'ont pas dit la centième partie de ce qu'ont dit à Rome les Lucrèce, les Cicéron, les Pline, et tant d'autres grands hommes.

Je vous prie instamment de m'envoyer tout votre poëme; je vous en dirai mon avis, si vous le voulez avec la sincérité d'un homme qui aime la vérité, les vers et votre gloire.

C'est une chose fort triste que le succès de la pièce des *Philosophes*. Cette prétendue comédie est, en général, bien écrite, c'est son seul mérite; mais ce mérite est grand dans le temps où nous sommes. Les oppositions

qu'on a voulu faire aux représentations, n'ont fait qu'irriter la curiosité maligne du public; il fallait rester tranquille, et la pièce n'aurait pas été jouée trois fois; elle serait tombée dans le néant de l'oubli, qui engloutit tout ce qui n'est pas bien écrit, et qui manque de ce sel sans lequel rien ne dure; mais les philosophes ne savent pas se conduire : *Magis magnos clericos, non sunt magis magnos sapientes.*

M. Palissot m'a envoyé sa pièce reliée en maroquin, et m'a comblé d'éloges injustes qui ne sont bons qu'à semer la zizanie entre les frères. Je lui ai répondu qu'à la vérité je croyais faire des vers aussi bien que MM. d'Alembert, Diderot et Buffon; que je croyais même savoir l'histoire aussi bien que M. Daubenton; mais que, dans tout le reste, je me croyais très inférieur à tous ces messieurs et à vous. Je lui ai conseillé d'avouer qu'il avait eu tort d'insulter très mal à propos les plus honnêtes gens du monde. Il ne suivra pas mon conseil, et il mourra dans l'impertinence finale.

Tâchez de vous procurer *le Pauvre Diable*, *le Russe à Paris*, et l'*Épître d'un frère de la Doctrine chrétienne*; ce sont des ouvrages très édifians; je crois que M. Saurin peut vous les faire tenir. On m'a dit que dans *le Russe à Paris* il y a une note importante qui vous regarde. Les auteurs de tous ces ouvrages ne paraissent pas trop craindre les persécuteurs fanatiques; il faut savoir oser; la philosophie mérite bien qu'on ait du courage : il serait honteux qu'un philosophe n'en eût point, quand les enfans de nos manœuvres vont à la mort pour quatre sous par jour. Nous n'avons que deux jours à vivre, ce n'est pas la peine de les passer à ramper sous des coquins méprisables.

Adieu, mon cher philosophe; ne comptez pour votre

prochain que les gens qui pensent, et regardons le reste des hommes comme les loups, les renards et les cerfs qui habitent nos forêts.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

CCCXXII.

A M. LINANT.

18 juillet.

Il y a long-temps, monsieur, que je vous dois une réponse. Je me suis fort intéressé à mademoiselle Martin; mais il y a tant de gens à la foire qui s'appellent *Martin*, et j'ai reçu tant d'âneries de votre bonne ville de Paris, qu'il faut que vous me pardonniez de ne vous avoir pas répondu plus tôt.

On m'a envoyé les vers du *Russe*. Ils ne m'ont point paru mauvais pour un homme natif d'Archangel; mais il me paraît qu'il ne connaît pas encore assez Paris. Il n'a pas dit la centième partie de ce qu'un homme un peu au fait aurait pu dire. D'ailleurs je crois qu'il se trompe sur des choses essentielles: il appelle M. l'abbé Trublet *diacre*, et tout le monde prétend qu'il n'est que dans les *moindres*. J'ai remarqué quelques bévues dans ce goût-là; mais il faut être poli avec les étrangers.

On dit que Me Joly de Fleury, avocat-général portant la parole, fera un beau réquisitoire contre *les Russes*, attendu que M. Alethoff est mort dans le sein de l'église grecque; mais on prétend que la chose n'aura pas de suite, parce qu'il ne faut pas déplaire à l'impératrice de toutes les Russies. Je vous prie de dire à votre pupille, de ma part, qu'il deviendra un homme très aimable, et qu'il aura une bonne tête.

Je me jette à la tête de madame sa mère [1], pour

[1] Madame de Lalive d'Épinay.

qui j'ai le plus respectueux et le plus tendre attachement.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, de tout mon cœur, etc.

CCCXXIII.

A M. THIERIOT.

Le 18 juillet.

Notre cher correspondant, notre ancien ami, est prié de vouloir bien faire parvenir au sieur Corbi la lettre cijointe de Gabriel Cramer. Il paraît qu'il est de l'avantage des Cramer et des Corbi de s'entendre, et de faire conjointement une belle édition qui leur sera utile, au lieu d'en faire deux, et de s'exposer à en être pour leurs frais.

Si j'avais le noble orgueil de M. Le Franc de Pompignan, mon amour-propre trouverait son compte à voir deux libraires disputer à qui fera la plus belle édition de mes sottises en vers et en prose; mais je ne veux pas hasarder de leur faire tort, pour jouir du vain plaisir de me voir orné de vignettes et de *culs-de-lampe*, avec une grande marge.

Je crois que vous pouvez, mon cher ami, concilier Cramer et Corbi : il est bon de mettre la paix entre les libraires, puisqu'on ne peut la mettre entre les auteurs.

Il ne vient de Paris que des bêtises. Le Franc de Pompignan et Fréron se sont imaginé que je suis l'auteur des *Si* et des *Pourquoi;* et vous savez qu'ils se trompent. On s'imagine encore que l'auteur de *la Henriade* ne peut pas revenir voir Henri IV sur le Pont-Neuf, et rien n'est plus faux; mais il préfère ses terres au Pont-Neuf, et à tous les ouvrages du Pont-Neuf, dont Paris est inondé.

Ayez la charité de dire à Protagoras ce qui suit :

Protagoras fait ou laisse imprimer dans le *Journal encyclopédique* des fragmens de l'Épître du roi de Prusse à Protagoras ; et il dit, dans sa lettre aux auteurs du journal, qu'il n'a jamais donné de copie de cette Épître du Salomon du Nord. Cependant Protagoras avait envoyé copie des vers du Salomon du Nord à Hippophile Bourgelat, à Lyon. Il est très bon que les vers du Salomon du Nord soient connus, et qu'on voie combien un roi éclairé protége les sciences, quand Me Joly de Fleury les persécute avec autant de fureur que de mauvaise foi. Le roi de Prusse, qui m'a envoyé cette Épître, ne manquera pas de croire que c'est moi qui l'ai fait courir dans le monde. Je ne l'ai pourtant lue à personne ; je ne vous en ai pas même envoyé un seul vers, à vous le grand confident ; je suis innocent ; mais je veux bien me faire anathème pour Protagoras, pourvu que la bonne cause y gagne.

Je souhaite que Jean-Jacques Rousseau obtienne de madame de Luxembourg la grace de l'abbé Morellet ; mais on est persuadé que l'envoi de cette malheureuse *Vision* a avancé les jours de madame la princesse de Robecq, en lui apprenant son danger, que ses amis lui cachaient. Cette cruelle affaire est venue après celle de Marmontel. On veut bien que, nous autres barbouilleurs de papier, nous nous donnions mutuellement cent ridicules, parce que c'est l'état du métier ; mais on ne veut pas que nous mêlions dans nos caquets les dames et les seigneurs de la cour qui n'y ont que faire. La cour ne se soucie pas plus de Fréron et de Palissot que des chiens qui aboient dans la rue, ou de nous, qui aboyons avec ces chiens. Tout cela est parfaitement égal aux yeux du roi, qui est, je crois, beaucoup plus occupé

de ces chiens d'Anglais qui nous désolent, que des écrivains en prose et en vers de son royaume. Je voudrais que nous eussions cent vaisseaux de ligne, dussions-nous nous passer des Fréron et des Pompignan.

Vous vouliez la réponse à Charles Palissot, la voici. Vous la montrerez sans doute à Protagoras, qui en sera édifié; il verra que je me fais tout à tous pour le bien commun.

J'avoue qu'on ne peut attaquer l'*inf*... tous les huit jours par des écrits raisonnés; mais on peut aller *per domos* semer le bon grain.

Je suis encore tout stupéfait qu'on puisse m'attribuer les *Quand*, les *Vadé*, les *Alethoff*, etc. Quelle apparence, je vous prie, qu'au milieu des Alpes, quand on fait ses moissons, on aille songer à ces misères?

Interim ride, vale, et quondam veni.

CCCXXIV.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 21 juillet.

Carissimo signore, ella riceverà il Shaftesbury quando piacerà al cielo. Il libro è mandato a un valente mercatante di Ginevra. O Dio! rendimi la gioventù, ed io porterò tutti i miei libri inglesi al mio senatore.

Oui, la nature a raison quand elle dit que Carlo Goldoni l'a peinte; j'ai été cette fois-ci le secrétaire de la nature. Vraiment le grand peintre fera bien de l'honneur au petit secrétaire, s'il daigne mettre son nom quelque part. Il peut me compter au rang de ses plus passionnés partisans. Je serai très honoré d'obtenir une petite place dans son catalogue.

Nous n'avons point encore ouvert notre théâtre, à cause des grandes chaleurs. Nous jouerons, comme Thespis, dans le temps des vendanges. Je lis actuellement *la Figlia obediente;* elle m'enchante. Je veux la traduire; je ne jouerai pas mal *il Pantalone.*

Plus j'avance en âge, et plus je suis convaincu qu'il ne faut que s'amuser. Et quel plus bel amusement que celui des Sophocle et des Ménandre!

Je me flatte que le cygne de Padoue, l'aimable Algarotti, est avec vous. Dieu vous rende heureux l'un et l'autre, autant que vous méritez de l'être! On s'égorge en Allemagne, on s'ennuie à Versailles, on ne s'occupe à Londres que des fonds publics; et, grace à vous, monsieur, on se divertit à *Bologna la grassa.*

Il n'y a de sages que ceux qui se réjouissent; mais se réjouir avec esprit, *questo è divino.*

I wish you good health, long life. Vous devez avoir tout le reste par vous-même. *Your most humble obedient servant,* le Suisse V.

CCCXXV.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 22 juillet.

Mon cher correspondant, *quid nuper evenit?* J'avais envoyé pour vous un gros paquet à M. de Villemorien, il y a environ huit jours; et M. de Villemorien m'écrit qu'il ne peut plus servir à la correspondance; et il me signifie cet arrêt sans me parler du paquet; et comme je ne me souviens plus de la date, je ne sais s'il m'écrit avant ou après l'avoir reçu, et cela me fait de la peine; et c'est à vous à savoir si vous avez mon paquet, et à le demander si vous ne l'avez pas, et à me dire d'où vient

ce changement extrême; et vous noterez que, dans ce paquet, était entre autres ma lettre au Palissot, laquelle vous vouliez lire et faire lire; mais les notes du *Russe à Paris* en disent plus que cette lettre, et vous noterez encore qu'il y avait dans mon paquet un billet pour Protagoras.

On me mande de tous côtés que Le Franc est très mal auprès de l'Académie et du public, qu'on rit avec *Vadé*, qu'on bénit *le Russe*, que le *Sermon sur la vanité* plaît aux élus et aux réprouvés. Dieu soit béni, et qu'il ait la bonne cause en aide! Si on n'avait pas fait cette justice de Le Franc, tout récipiendaire à l'Académie se serait fait un mérite de déchirer les sages dans sa harangue. Je compte que M. Alethoff a rendu service aux honnêtes gens.

On dit qu'on imprime un petit recueil de toutes ces facéties. Hélas! sans le malheureux passage du prophète, sur madame la princesse de Robecq, on n'aurait entendu que des éclats de rire de Versailles à Paris.

Est-il vrai qu'on va jouer *l'Écossaise*? Que dira Fréron? Ce pauvre cher homme prétend, comme vous savez, qu'il a passé pour être aux galères, mais que c'était un faux bruit. Eh, mon ami, que ce bruit soit vrai ou faux, qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec *l'Écossaise*?

CCCXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 25 juillet.

Mon cher ange saura d'abord que toute ma joie est finie. Nous sommes plus battus dans l'Inde qu'à Minden. Je tremble que Pondichéri ne soit flambé. Il y a trois ans que je crie: Pondichéri, Pondichéri! Ah! quelle sottise

de se brouiller avec les Anglais pour un *ut et Annapolis*, sans avoir cent vaisseaux! Mon Dieu, qu'on a été bête! Mais est-il vrai qu'on a un peu pendu vingt jésuites à Lisbonne? C'est quelque chose, mais cela ne rend point Pondichéri.

Pour me consoler, il faut que je vous parle d'un petit garçon de douze ans: il s'appelle *Bussi;* il est fils d'une comédienne, il a de grands yeux noirs, joue joliment Clistorel, chante, a une jolie voix, est fait à peindre, est doux, poli et bien élevé, et réduit, je crois, à l'aumône. Corbi n'a-t-il pas l'Opéra-Comique? Corbi n'est-il pas votre protégé? ne pourrai-je pas lui envoyer ce petit garçon? il ferait une bonne emplette: daignerez-vous lui en parler?

Est-il vrai que vous vous êtes opposé à la réception de la petite Duranci? pourquoi? Il me semble qu'on en peut faire une très jolie laideron de soubrette.

Puisque je vous parle d'acteurs, je peux bien vous parler de pièce. Jouera-t-on *l'Écossaise?* ne sera-ce point un crime de mettre Frélon sur le théâtre, après qu'il a été permis d'y jouer Diderot par son nom?

Je ne sais plus que devenir; je suis entre *Socrate*, *l'Écossaise*, *Médime*, *Tancrède* et *le Droit du Seigneur*. Vous avez réglé l'ordre du service, tous les plats sont prêts; mais on ne peut mettre en vers *Socrate*, à cause de la multiplicité des acteurs.

Un petit mot de l'abbé Morellet. Ne le protégez-vous pas? ne parlez-vous pas pour lui à M. le duc de Choiseul? madame la duchesse de Luxembourg ne s'est-elle pas jointe à vous? Et Diderot, pourquoi ne pas faire une bonne brigue pour le mettre de l'Académie? Quand il n'aurait pour lui que quelques voix, ce serait toujours une espérance pour la première occasion, ce serait un

préliminaire; il n'aurait qu'à prévenir le public qu'il ne veut pas entrer cette fois, mais faire voir seulement qu'il est digne d'entrer. Eh, qui sait s'il n'entrera pas tout d'un coup, s'il ne fléchira pas les dévots dans ses visites, si madame de Pompadour ne se fera pas un mérite de le protéger, si M. le duc de Choiseul ne se joindra pas à elle?

Mon divin ange, jouez ce tour à la superstition; rendez ce service à la raison; mettez Diderot de l'Académie; il n'y a que Spinosa que je puisse lui préférer.

Mille tendres respects aux anges.

CCCXXVII.

A M. THIERIOT.

Le 28 juillet.

Il n'y a que les anciens amis de bons: vous êtes un correspondant charmant.

Je n'entends pas l'énigme de M. de Villemorien. M. Lenormand me fait écrire qu'il est à mon service, et je profite de ses bontés. Il faut que les frères s'aident et soient aidés; il faut qu'ils s'entendent.

J'ai été joyeusement édifié de la pantalonnade hardie de Saint-Foix, qui veut dire tout ce qui lui plaira, et qu'on lui demande pardon. Voilà un brave homme: nous avons besoin d'un tel grenadier dans notre armée. Envoyez-moi, je vous prie, la sentence du lieutenant-criminel.

J'attends avec impatience mon *Moses's Legation*. C'est dommage, à la vérité, de passer une partie de sa vie à détruire de vieux châteaux enchantés. Il vaudrait mieux établir des vérités que d'examiner des mensonges; mais où sont les vérités?

L'abbé Mords-les est donc toujours dans son château qui n'est point enchanté? Je suis affligé qu'il ait gâté notre tarte pour un œuf.

On disait qu'on avait pendu vingt-deux jésuites, et cela n'est pas vrai. On dit qu'un corps de nos troupes a été frotté; j'ai bien peur que cela ne soit trop vrai. On dit Daun battu; j'ai encore peur. On dit Pondichéri pris, et je tremble. Que faire à tout cela? cultiver ses terres. J'ai défriché un quart de lieue carrée; je suis digne des bontés de M. de Turbilly.

CCCXXVIII.

A M. DUCLOS.

Je dois vous dire, monsieur, combien je suis touché des sentimens que vous m'avez témoignés dans votre lettre. J'ai jugé que vous souffrez comme moi des outrages faits à la littérature et à la philosophie, en plein théâtre et en pleine Académie. Je crois que la plus noble vengeance qu'on pût prendre de ces ennemis des mœurs et de la raison, serait d'admettre dans l'Académie M. Diderot. Peut-être la chose n'est-elle pas aussi difficile qu'elle le paraît au premier coup d'œil. Je suis persuadé que, si vous en parliez à madame de Pompadour, elle se ferait honneur de protéger un homme de mérite persécuté: il pourrait désarmer les dévots dans ses visites, et encourager les sages. Je m'intéresse à l'Académie comme si j'avais l'honneur d'assister à toutes ses séances. Il me paraît que nous avons besoin d'un homme tel que M. Diderot, et que, dans sa situation, il a besoin d'être membre de notre Compagnie. Le pis aller serait d'avoir au moins plusieurs voix pour lui, et d'être comme désigné pour la première place vacante. Cette démarche

serait honorable pour les lettres; elle ferait voir que l'Académie ne juge point d'après de vaines satires et de fausses allégations. Enfin, vous pouvez prendre, avec M. Diderot et vos amis, les mesures qui vous paraîtront convenables. Si vous approuvez mon ouverture, et si on a besoin d'une voix, je ferai volontiers le voyage; après quoi je retournerai à ma charrue et à mes moutons.

Je vous supplie de me dire ce que vous en pensez, et de compter sur l'estime sincère et l'inviolable attachement de votre, etc.

CCCXXIX.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 2 auguste.

On n'a pas plutôt appris une bonne nouvelle, madame, que vingt mauvaises viennent l'effacer. Est-il vrai que la discorde est dans notre armée pour nous achever de peindre? On m'avait dit que la moitié de Dresde était réduite en cendres. Heureusement il n'y a eu que les faubourgs de saccagés. Où est monsieur votre fils? vous savez combien je m'intéresse à lui. Puissent nos sottises ne lui être pas funestes! J'ai encore l'espérance d'être chez vous à la fin de septembre. Je voudrais, madame, vous engager dans une infidélité. Je veux vous proposer de me faire avoir une copie du portrait de madame de Pompadour. N'y aurait-il point quelque petit peintre à Strasbourg qui fût un copiste passable? Je serais charmé d'avoir dans ma petite galerie une belle femme qui vous aime, et qui fait autant de bien qu'on dit de mal d'elle. On parle de troupes envoyées contre le parlement de Normandie; je les aimerais mieux contre le parlement d'Angleterre.

Portez-vous bien, madame; laissez le monde en proie à ses fureurs et à ses sottises. Que j'ai d'envie de venir causer avec vous! Mais nous laisserons la France plus gueuse et plus vilipendée. Voilà encore ce pauvre capitaine Thurot gobé, lui, son escadre et ses gens. La mer n'est pas du tout notre élément, et la terre ne l'est guère. Il est dur de payer un troisième vingtième pour être toujours battu.

CCCXXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 auguste.

Mon archange, que votre volonté soit faite sur le théâtre comme ailleurs! Je vois que votre règne est advenu, et que les méchans ont été confondus;

> Et pour vous souhaiter tous les plaisirs ensemble,
> Soit à jamais hué quiconque leur ressemble!

Si j'avais pu prévoir ce petit succès; si, en barbouillant *l'Écossaise* en moins de huit jours, j'avais imaginé qu'on dût me l'attribuer, et qu'elle pût être jouée, je l'aurais travaillée avec plus de soin, et j'aurais mieux cousu le cher Fréron à l'intrigue. Enfin, je prends le succès en patience: j'oserais seulement désirer que madame Alton parût à la fin du premier acte; on s'y attendait. Je vous supplie de lui faire rendre son droit.

Madame Scaliger va-t-elle aux spectacles? a-t-elle vu la pièce de M. Hume?

N'avez-vous pas grondé M. le duc de Choiseul de ce que *la Chevalerie* traîne dans les rues, et de ce que l'abbé Mords-les est encore sédentaire?

Il ne me paraît pas douteux à présent qu'il ne faille

donner à *Tancrède* le pas sur *Médime*. On m'écrit que plusieurs fureteurs en ont des copies dans Paris; les commis des affaires étrangères, n'ayant rien à faire, l'auront copiée. Il faut, je crois, se presser. Je ne crois pas qu'il y ait un libraire au monde capable de donner sept louis à un inconnu; en tout cas, si Prault trouve grace devant vos yeux, qu'il imprime *Tancrède* après qu'il aura été applaudi ou sifflé. Vous êtes le maître de *Tancrède* et de moi, comme de raison.

J'ignore encore, *en vous fesant ces lignes*, si j'aurai le temps de vous envoyer par ce courrier les additions, retranchemens, corrections, que j'ai faits à *la Chevalerie;* si ce n'est pas pour cette poste, ce sera pour la prochaine.

Savez-vous bien à quoi je m'occupe à présent? à bâtir une église à Ferney; je la dédierai aux anges. Envoyez-moi votre portrait et celui de madame Scaliger, je les mettrai sur mon maître-autel. Je veux qu'on sache que je bâtis une église; je veux que mons de Limoges le dise dans son discours à l'Académie; je veux qu'il me rende la justice que Le Franc de Pompignan m'a refusée. J'avoue que je ressemble fort aux dévots qui font de bonnes œuvres, et qui conservent leurs infames passions. Il entre un peu de haine contre Luc dans ma politique. Je vous avoue que, dans le fond du cœur, je pourrais bien penser comme vous; et, entre nous, il n'y a jamais eu rien de si ridicule que l'entreprise de notre guerre, si ce n'est la manière dont nous l'avons faite *sur la terre et sur l'onde*. Mais il faut partir d'où l'on est, et être le très humble et très obéissant serviteur des événemens. Il arrive toujours quelque chose à quoi on ne s'attend point, et qui décide de la conduite des hommes. Il faudrait être bien hardi à présent pour avoir un système.

Je me crois aujourd'hui le meilleur politique que vous ayez en France; car j'ai su me rendre très heureux, et me moquer de tout. Il n'y a pas jusqu'au parlement de Dijon à qui je n'aie résisté en face; et je l'ai fait désister de ses prétentions, comme vous verrez par ma réponse ci-jointe à M. de Chauvelin.

Mon cher ange, je vous le répète, il ne me manque que de vous embrasser; mais cela me manque horriblement.

CCCXXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 auguste.

C'est pour vous dire, ô ange gardien! que *la Chevalerie* est lue à l'armée, tous les soirs, quand on n'a rien à faire; c'est pour vous dire qu'il y en a trente copies à Versailles et à Paris, et que je prétends que M. le duc de Choiseul répare par ses bontés le tort qu'il m'a fait.

Il n'y a donc pas à balancer, il n'y a donc pas de temps à perdre; il faut donc jouer, il faut donc hasarder les sifflets, sans tarder une minute. Par tous les saints, la fin de *Tancrède* est une claironnade terrible. Imaginez donc cette Melpomène désespérée, tendre, furieuse, mourante, se jetant sur son ami, se relevant en envoyant son père au diable, lui demandant pardon, expirant dans les convulsions de l'amour et de la fureur; je le dis, ce sera une claironnade triomphante.

Vous avez dû recevoir mon gros paquet par M. de Chauvelin.

Au reste, je désapprouve fort les tribunaux normands.

Ma foi, juge et plaideurs, il faudrait tout lier.

Mon divin ange, il ne faudrait pas jouer *l'Écossaise*

trois fois la semaine; c'est bien assez de siffler deux fois en sept jours l'ami Fréron.

Je pris le premier dimanche du mois pour le second, dans mon dernier paquet, je datai 10; j'en demande pardon à la chronologie.

Dites-moi, je vous prie, ce qu'on fait de l'abbé Morellet.

Mille tendres respects aux anges.

CCCXXXII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

6 auguste.

Si la guerre contre les Anglais nous désespère, madame, celle des rats et des grenouilles est fort amusante. J'aime à voir les impertinens bernés, et les méchans confondus. Il est assez plaisant d'envoyer, du pied des Alpes à Paris, des fusées volantes qui crèvent sur la tête des sots. Il est vrai qu'on n'a pas visé précisément aux plus absurdes et aux plus révoltans; mais, patience, chacun aura son tour, et il se trouvera quelque bonne ame qui vengera l'*univers*, et le président Le Franc de Pompignan et Fréron.

On ne parle que de remontrances; je vous avoue que je ne les aime pas dans ce temps-ci, et que je trouve très impertinent, très lâche et très absurde qu'on veuille empêcher le gouvernement de se défendre contre les Anglais, qui se ruinent à nous assommer. La nation a été souvent plus malheureuse qu'elle ne l'est, mais elle n'a jamais été si plate.

Tâchez, madame, de rire comme moi de tant de pauvretés en tout genre. Il est vrai que, dans l'état où vous êtes, on ne rit guère; mais vous soutenez cet état,

vous y êtes accoutumée ; c'est pour vous une espèce nouvelle d'existence ; votre ame peut en être devenue plus recueillie, plus forte, et vos idées plus lumineuses. Vous avez sans doute quelques excellens lecteurs auprès de vous ; c'est une consolation continuelle ; vous devez être entourée de ressources.

Nous avons dans Genève, à un demi-quart de lieue de chez moi, une femme de cent deux ans qui a trois enfans sourds et muets : ils font conversation avec leur mère du matin au soir, tantôt en remuant les lèvres, tantôt en remuant les doigts, jouent très bien tous les jeux, savent toutes les aventures de la ville, et donnent des ridicules à leur prochain aussi bien que les plus grands babillards : ils entendent tout ce qu'on dit au remuement des lèvres ; en un mot, ils sont fort bonne compagnie.

M. le président Hénault est-il toujours bien sourd ? du moins il est sourd à mes yeux ; mais je lui pardonne d'oublier tout le monde, puisqu'il est avec M. d'Argenson.

A propos, madame, digérez-vous ? Je me suis aperçu, après bien des réflexions sur le meilleur des mondes possibles, et sur le petit nombre des élus, qu'on n'est véritablement malheureux que quand on ne digère point. Si vous digérez, vous êtes sauvée dans ce monde ; vous vivrez long-temps et doucement, pourvu surtout que les boulets de canon du prince Ferdinand et des flottes anglaises n'emportent pas le poignet de votre payeur des rentes.

Je n'ai nul rogaton à vous envoyer, et je n'ai plus, d'ailleurs, d'adresses contre-signantes, tant on se plaît à réformer les abus ! Je suis, de plus, occupé du czar Pierre, matelot-charpentier-législateur, surnommé *le*

Grand. Ayant renoncé à Paris, je me suis enfui aux frontières de la Chine : mon esprit a plus voyagé que le corps de La Condamine. On dit que ce sourdaud veut être de l'Académie française ; c'est apparemment pour ne pas nous entendre.

Heureux ceux qui vous entendent, madame ! je sens vivement la perte de ce bonheur ; je vous aime malgré votre goût pour les feuilles de Fréron. On dit que *l'Écossaise*, en automne, amène la chute des feuilles.

Mille tendres et sincères respects.

CCCXXXIII.

A M. DAMILAVILLE,

DIRECTEUR DES VINGTIÈMES, A PARIS.

A Ferney, 6 auguste.

Je suis extrêmement sensible, monsieur, à toutes les marques d'attention que vous voulez bien me donner. Je n'ai point vu mes lettres que le sieur Palissot a jugé à propos d'imprimer ; je doute fort qu'il ait conservé la pureté du texte. On dit aussi qu'on a imprimé un *factum* de Ramponeau, dans lequel on a tronqué plusieurs passages, et étrangement altéré le style de cet illustre cabaretier. Comme je suis tout-à-fait son serviteur en qualité de bon Parisien, je suis fâché qu'on ait défiguré son ouvrage.

On me parle beaucoup de la comédie de *l'Écossaise*, traduite de l'anglais de M. Hume, prêtre écossais. On prétend que le sieur Fréron veut absolument se reconnaître dans cette pièce ; mais comment peut-il penser qu'on ose dire du mal d'un homme comme lui, qui n'en a jamais dit de personne ? Je n'ai point vu la requête

du sieur Carré, traducteur de *l'Écossaise*, contre le sieur Fréron; on dit qu'elle est très honnête et très mesurée.

J'ai oublié, monsieur, votre demeure; mais je suppose que ma réponse ne vous en sera pas moins remise.

CCCXXXIV.

A M. THIERIOT.

A Ferney, le 8 auguste.

Vous ne me dites point qu'on a joué *l'Écossaise*, qu'il a paru une *Requête aux Parisiens*, de Jérôme Carré, traducteur de *l'Écossaise;* qu'on a imprimé une pièce de vers intitulée *le Russe à Paris;* vous ne me dites rien de Protagoras, de l'abbé Mords-les, de l'évêque limousin qui va succéder, dans l'Académie, à frère Jean des Entomeures de Vauréal, et qui aura sa tape s'il *pompignanise;* en un mot, vous ne me dites rien du tout. Réveillez-vous, mon ancien ami; instruisez-moi. Paris est-il toujours bien fou? comment vont les remontrances? où en sont les guerres des grenouilles et des rats? que dit-on de Luc? que font le grand Fréron et le sublime Palissot? Pour moi, je mets tout au pied du crucifix. Je bâtis une église; ce ne sera pas Saint-Pierre de Rome; mais le Seigneur exauce partout les vœux des fidèles; il n'a pas besoin de colonnes de porphyre et de candélabres d'or. Oui, je bâtis une église; annoncez cette nouvelle consolante aux enfans d'Israël. Que tous les saints s'en réjouissent. Les méchans diront, sans doute, que je bâtis cette église dans ma paroisse pour faire jeter à bas celle qui me cachait un beau paysage, et pour avoir une grande avenue; mais je laisse dire les impies, et je fais mon salut.

Je n'ai point vu *la sœur du pot;* mais on m'a envoyé un avis de parens assez plaisant pour faire interdire le sieur de Pompignan, au sujet de sa prose et de ses vers. Vous qui êtes au centre des belles choses, n'oubliez pas le saint solitaire de Ferney, et joignez vos prières aux miennes.

Vraiment, j'oubliais de vous demander s'il est vrai que Palissot ait été assez humble pour imprimer mes lettres, et s'il n'a pas altéré la pureté du texte [1]. *Scribe, vale.*

CCCXXXV.

A M. DE MAIRAN,

ANCIEN SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

A Tourney, 9 auguste.

Je vous remercie bien sensiblement, monsieur, d'une attention qui m'honore, et d'un souvenir qui augmente mon bonheur dans mes charmantes retraites. Il y a long-temps que je regarde vos lettres au père Parennin et ses réponses, comme des monumens bien précieux; mais n'allons pas plus loin, s'il vous plaît. J'aime passionnément Cicéron, parce qu'il doute; vos lettres au père Parennin sont des doutes de Cicéron. Mais quand M. de Guignes a voulu conjecturer après vous, il a rêvé très creux. J'ai été obligé, en conscience, de me moquer de lui, sans le nommer pourtant, dans la préface de l'*Histoire de Pierre Ier*. On imprimait cette Histoire l'année passée, lorsqu'on m'envoya cette plaisanterie de M. de Guignes. Je vous avoue que j'éclatai de rire en voyant que le roi Yu était précisément le roi d'Égypte Menès, comme Platon était, chez Scarron, l'anagramme de *Chopine*, en changeant seulement *pla* en *cho*, et *ton* en *pine*. J'étais

[1] C'est précisément ce que fit Palissot. R.

émerveillé qu'on fût si doctement absurde dans notre siècle. Je pris donc la liberté de dire dans ma préface : « Je sais que des philosophes d'un grand mérite ont cru « voir quelque conformité entre ces peuples ; mais on a « trop abusé de leurs doutes, etc. »

Or, ces philosophes d'un grand mérite, c'est vous, monsieur ; et ceux qui abusent de vos doutes, ce sont les Guignes. Je lui en devais d'ailleurs à propos des Huns ; car M. de Guignes se moque encore du monde avec son *Histoire des Huns*. J'ai vu des Huns, moi qui vous parle ; j'ai eu chez moi de petits Huns, nés à trois cents lieues de l'est de Joloskoi, qui ressemblaient comme deux gouttes d'eau à des *chiens de Boulogne*, et qui avaient beaucoup d'esprit ; ils parlaient français comme s'ils étaient nés à Paris ; et je me consolais de nous voir battus de tous côtés, en voyant que notre langue triomphait dans la Sibérie : cela est, par parenthèse, bien remarquable. Jamais nous n'avons écrit de si mauvais livres, et fait tant de sottises, qu'aujourd'hui, et jamais notre langue n'a été si étendue dans le monde.

J'aurai l'honneur de vous soumettre incessamment le premier volume de *l'Empire de Russie*, sous Pierre-le-Grand. Il commence par une description des provinces de la Russie, et l'on y verra des choses plus extraordinaires que les imaginations de M. de Guignes : mais ce n'est pas ma faute, je n'ai fait que dépouiller les archives de Pétersbourg et de Moscou, qu'on m'a envoyées. Je n'ai point voulu faire paraître ce volume, avant de l'exposer à la critique des savans d'Archangel et du Kamtschatka. Mon exemplaire a resté un an en Russie : on me le renvoie, on m'assure que je n'ai trompé personne en avançant que les Samoïèdes ont le mamelon d'un beau noir d'ébène, et qu'il y a encore des races d'hommes gris-pommelés

fort jolis. Ceux qui aiment la variété seront fort aises de cette découverte; on aime à voir la nature s'élargir : nous étions autrefois trop resserrés; les curieux ne seront pas fâchés de voir ce que c'est qu'un empire de deux mille lieues. Mais on a beau faire, Ramponeau, les comédies du boulevart, et Jean-Jacques mangeant sa laitue à quatre pates, l'emporteront toujours sur les recherches philosophiques.

Je ne peux finir cette lettre, monsieur, sans vous dire un petit mot de vos Égyptiens. Je vous avoue que je crois les Indiens et les Chinois plus anciennement policés que les habitans de Mesraïm; ma raison est qu'un petit pays, très étroit, inondé tous les ans, a dû être habité bien plus tard que le sol des Indes et de la Chine, beaucoup plus favorable à la culture et à la construction des villes; et comme les pêchers nous viennent de Perse, je crois qu'une certaine espèce d'hommes, à peu près semblable à la nôtre, pourrait bien nous venir d'Asie. Si Sésostris a fait quelques conquêtes, à la bonne heure; mais les Égyptiens n'ont pas été taillés pour être conquérans. C'est de tous les peuples de la terre le plus mou, le plus lâche, le plus frivole, le plus sottement superstitieux : quiconque s'est présenté pour lui donner les étrivières l'a subjugué comme un troupeau de moutons. Cambyse, Alexandre, les successeurs d'Alexandre, César, Auguste, les califes, les Circassiens, les Turcs, n'ont eu qu'à se montrer en Égypte, pour en être les maîtres; apparemment que du temps de Sésostris ils étaient d'une autre pâte, ou que leurs voisins de Syrie et de Phénicie étaient encore plus méprisables qu'eux.

Pour moi, monsieur, je me suis voué aux Allobroges, et je m'en trouve bien; je jouis de la plus heureuse indépendance; je me moque quelquefois des Allobroges

de Paris. Je vous aime, je vous estime, je vous révérerai jusqu'à ce que mon corps soit rendu aux élémens dont il est tiré.

CCCXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 auguste.

Je cherche ma dernière lettre à mon cher Palissot, pour vous l'envoyer. Palissot est un brave homme; il imprime *français, aurais, ferais,* par un *a;* et les encyclopédistes n'en ont pas tant fait. Ce drôle-là ne manque pas d'esprit, et a même quelque talent; mais c'est un calomniateur que mon cher Palissot, un misérable; et j'ai eu l'honneur de l'en avertir assez gaiement, autant que je peux m'en souvenir. Ma dernière lettre à ce cher Palissot était toute chrétienne.

Je doute fort que M. de Malesherbes me rende d'importans services. Un folliculaire qui fait la feuille intitulée *l'Avant-coureur,* nommé *Jonval,* demeurant quai de Conti, m'a mandé qu'on lui avait donné *l'Oracle des philosophes* à annoncer. Vous savez ce que c'est que cet *Oracle;* pour moi, j'en ignore l'auteur. Mon divin ange, vous me feriez plaisir de me faire connaître ce bon homme; je lui dois au moins un remercîment. Ce Jonval l'annonçait donc, et en même temps le dénonçait aux honnêtes gens comme un plat libelle. Il prétend que son censeur, qu'il ne nomme pas, lui a rayé son annonce, et lui a dit: Si vous tombez sur V., on vous en saura gré; mais si vous voulez défendre V., on ne vous le permettra pas. Or, mon cher ange, vous saurez que V. se moque de tout cela, qu'il rit tant qu'il peut, et que, s'il digérait, il rirait bien davantage.

O anges! V. baise le bout de vos ailes avec plus de dévotion que jamais.

CCCXXXVII.

A M. DUCLOS.

11 auguste.

Je sais depuis long-temps, monsieur, que vous avez autant de noblesse dans le cœur que de justesse dans l'esprit : vous m'en donnez aujourd'hui de nouvelles preuves. Je ne doute pas que vous ne veniez à bout d'introduire M. Diderot dans l'Académie française, si vous entreprenez cette affaire délicate; je vois que vous la croyez nécessaire aux lettres et à la philosophie dans les circonstances présentes. Pour peu que M. Diderot vous seconde par quelques démarches sages et mesurées auprès de ceux qui pourraient lui nuire, vous réussirez auprès des personnes qui peuvent le servir. Vous êtes à portée, je crois, d'en parler à madame de Pompadour; et quand une fois elle aura fait agréer au roi l'admission de M. Diderot, j'ose croire que personne ne sera assez hardi pour s'y opposer. Nous ne sommes plus au temps des théatins évêques de Mirepoix : il vous sera d'ailleurs aisé de voir sur combien de voix vous pouvez compter à l'Académie. Vous aurez l'honneur d'avoir fait cesser la persécution, d'avoir vengé la littérature, et d'avoir assuré le repos d'un des plus estimables hommes du monde, qui sans doute est votre ami. M. d'Alembert me paraît disposé à faire tout ce que vous jugerez à propos pour le succès de cette entreprise. Je prends la liberté de vous exhorter tous deux à vous aimer de tout votre cœur : le temps est venu où tous les philosophes doivent être frères, sans quoi les fanatiques et les fripons les mangeront tous les uns après les autres.

Je suis entièrement à vos ordres pour le *Dictionnaire de l'Académie*; je vous remercie de l'honneur que vous voulez bien me faire : j'en serai peut-être bien indigne; car je suis un pauvre grammairien; mais je ferai de mon mieux pour mettre quelques pierres à l'édifice. Votre plan me paraît aussi bon que je trouve l'ancien plan, sur lequel on a travaillé, mauvais. On réduisait le *Dictionnaire* aux termes de la conversation, et la plupart des arts étaient négligés. Il me semble aussi qu'on s'était fait une loi de ne point citer; mais un dictionnaire sans citation est un squelette.

Je suis un peu surpris de vous voir dans le secret de notre petite province de Gex, dont j'ai fait ma patrie; mais je ne le suis pas du service que vous voulez bien me rendre; j'en suis pénétré. Je crains fort de ne pouvoir obtenir de messieurs du domaine ce que j'aurais pu avoir aisément d'un prince du sang, comme engagiste; mais j'ai toujours pensé qu'il faut tenter toute affaire dont le succès peut faire beaucoup de plaisir, et dont le refus vous laisse dans l'état où vous êtes. J'aurai l'honneur de vous rendre compte de l'état des choses, dès que M. le comte de La Marche aura conclu avec sa majesté; et je vous avoue que j'aimerais mieux vous avoir l'obligation du succès, qu'à tout autre. Cependant l'affaire de Diderot me tient encore plus à cœur que le pays de Gex; j'aime fort ce petit coin du monde : c'est, comme le paradis terrestre, un jardin entouré de montagnes; mais j'aime encore mieux l'honneur de la littérature. Je vous demande pardon de ne pas vous écrire de ma main; je suis un peu malingre.

Encore un mot, je vous prie, malgré mon peu de forces. Il me vient dans la tête que le travail de votre *Dictionnaire* devient la raison la plus plausible et la plus

forte pour recevoir M. Diderot. Ne pourriez-vous pas représenter ou faire représenter combien un tel homme vous devient nécessaire pour la perfection d'un ouvrage nécessaire? ne pourriez-vous pas, après avoir établi sourdement cette batterie, vous assembler sept ou huit élus, et faire une députation au roi pour lui demander M. Diderot comme le plus capable de concourir à votre entreprise? M. le duc de Nivernois ne vous seconderait-il pas dans ce projet? ne pourrait-il pas même se charger de porter avec vous la parole? Les dévots diront que Diderot a fait un ouvrage de métaphysique qu'ils n'entendent point; il n'a qu'à répondre qu'il ne l'a pas fait, et qu'il est bon catholique. Il est si aisé d'être catholique!

Adieu, monsieur; comptez sur ma reconnaissance et mon attachement inviolable. Vous prendrez peut-être mes idées pour des rêves de malade; rectifiez-les, vous qui vous portez bien.

CCCXXXVIII.

A M. THIERIOT.

Le 11 auguste: fi, que *août* est barbare!

A peine eus-je écrit à l'ancien ami pour avoir des nouvelles, que Dieu m'exauça, et je reçus sa lettre du 30 juillet, dans laquelle il me parlait de la libération de l'abbé Mords-les, et de *l'Écossaise*, et de *Catherine Vadé*, et d'*Alethoff*, etc. M. d'Argental est celui qui a le plus contribué à nous rendre notre Mords-les. J'ai écrit tous les jours de poste, j'ai toujours été la mouche du coche; mais je bourdonne de si loin, qu'à peine m'entend-on.

Oui, j'ai mon Moïse complet. Il a fait *le Pentateuque* comme vous et moi; mais qu'importe? ce livre est cent

fois plus amusant qu'Homère, et je le relis sans cesse avec un ébahissement nouveau.

Vous auriez bien dû cependant m'envoyer l'édition de mon commerce épistolaire avec le divin Palissot; je veux voir si le texte est pur.

Il se montre donc, ce cher Palissot! il exulte en public! il ne sait donc pas que sa pièce des *Philosophes* est *de frigidis!*

Mon ancien ami, il y a trois mois que je crève de rire en me levant et en me couchant. C'est d'ailleurs un drôle de corps que notre ami Protagoras [1]; il est têtu comme une mule, il est tout plein d'esprit; il a toutes sortes d'esprit, il est gai, il est charmant. Il n'ira point en Brandebourg, de par tous les diables; car Luc est aux abois: sa tentative sur Dresde n'est qu'un coup de désespéré. *Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer, qui mane oriebaris!* O Luc! l'aurais-tu cru que je serais cent fois plus heureux que toi!

Mon ancien ami, il faut que nous nous revoyions avant d'aller trouver Virgile et l'abbé Pellegrin dans l'autre monde.

Qu'est-ce que vous faites chez le médecin Baron? Venez aux Délices; elles sont plus riantes que la rue Culture-Sainte-Catherine.

N. B. Souvenez-vous que je me ruine à bâtir une église; je veux qu'Abraham Chaumeix et ses consorts en sèchent de douleur. Ils me verront enterrer dans le chœur, avec une auréole sur la tête; ils seront bien attrapés. *Interim, vivamus.*

P. S. Je viens de recevoir mes lettres à Palissot avec les réponses, au lieu des lettres de Palissot avec mes réponses; ce Palissot est un peu infidèle.

M. d'Alembert. (*Ed. de Kehl.*)

CCCXXXIX.

A M. MARMONTEL. (A Paris.)

13 auguste.

Nous avions été un peu alarmés, monsieur, de certaines terreurs paniques que messieurs les directeurs de la poste avaient conçues; jamais crainte n'a été plus mal fondée. M. le duc de Choiseul et madame de Pompadour connaissent la façon de penser de l'oncle et de la nièce; on peut tout nous envoyer sans risque; on sait que nous aimons le roi et l'état. Ce n'est pas chez nous que des Damiens ont entendu des discours séditieux; on ne prétend point chez nous que l'état doive périr, faute de subsides; nous n'avons point de convulsionnaires dans nos terres. Je dessèche des marais, je bâtis une église, et je fais des vœux pour le roi. Nous défions tous les jansénistes et tous les molinistes d'être plus attachés à l'état que nous le sommes. Il est vrai que nous rions du matin au soir des Pompignan et des Fréron; mais, quoique Le Franc ait épousé la veuve d'un directeur des postes, il ne peut empêcher qu'on ne me donne, tous les ordinaires, une liste de ses ridicules. Vous pouvez m'écrire en toute sûreté; le roi ne trouve point mauvais que des amis s'écrivent que Fréron est un bas coquin, et Le Franc un impertinent. Les pauvretés de la littérature n'empêchent pas que M. le maréchal de Broglie ne soit dans Cassel.

Abraham Chaumeix, Jean Gauchat, Martin Trublet, ne m'empêcheront pas de donner un beau feu d'artifice à la fin de la campagne.

Mon cher ami, il faut que le roi sache que les philosophes lui sont plus attachés que les fanatiques et les

hypocrites de son royaume; l'univers n'en saura rien; l'univers n'est fait que pour Pompignan. Je vous écris cette lettre en droiture, parce que M. Bouret ne m'a offert ses bons offices que pour de gros paquets. Mandez-nous, je vous prie, par qui l'on peut vous sauver dorénavant l'impôt d'une lettre; dites-moi avec quelle noble fierté l'ami Fréron reçoit le fouet et la fleur-de-lis qu'on lui donne trois fois par semaine à la Comédie : donnez-nous des nouvelles surtout de votre situation, de vos dessins et de vos espérances; l'oncle et la nièce s'intéressent également à vous. Présentez mes respects, je vous prie, à madame Geoffrin. Si vous voyez M. Duclos, dites-lui, je vous prie, combien je l'estime, et à quel point je lui suis attaché; mais, surtout, soyez bien persuadé que vous aurez toujours dans l'oncle et dans la nièce deux amis essentiels.

Est-il possible qu'il y ait encore quelqu'un qui reçoive Fréron chez lui? Ce chien, fessé dans la rue, peut-il trouver d'autre asile que celui qu'il s'est bâti avec ses feuilles? est-il vrai qu'il est brouillé avec Palissot, et que la discorde est dans le camp des ennemis? Contribuez de tout votre pouvoir à écraser les méchans et la méchanceté, les hypocrites et l'hypocrisie; ayez la charité de nous mander tout ce que vous saurez de ces garnemens. Mais, comme il faut mêler l'agréable à l'utile, parlez-moi de Melpomène-Clairon. Que fait-elle? que dit-elle? que jouera-t-elle?

> *Lui a-t-on lu* d'une voix fausse et grêle
> Le triste drame écrit pour la Denesle?

Quelque chose qu'elle joue, ce sera un beau tapage quand elle reparaîtra sur la scène.

Adieu; si vous avez envie de faire quelque tragédie,

venez la faire chez nous: c'est avec ses frères qu'il faut réciter son office.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

CCCXL.

A M. BAGIEUX,

CHIRURGIEN DU ROI, ETC.

Aux Délices, 13 auguste.

Ma nièce est un gros cochon, comme sont, monsieur, la plupart de vos Parisiennes; cela se lève à midi; la journée se passe sans qu'on sache comment; on n'a pas le temps d'écrire, et quand on veut écrire, on ne trouve ni papier, ni plume, ni encre; il faut m'en venir demander, et puis l'envie d'écrire passe. Sur dix femmes, il y en a neuf qui en usent ainsi. Pardonnez donc, monsieur, à madame Denis son extrême paresse, elle ne vous en est pas moins attachée, et elle aimerait encore mieux vous le dire que vous l'écrire. Je lui sers de secrétaire; je suis exact, tout vieux et tout malingre que je suis. Il est bien juste que vous ayez un peu d'amitié pour moi, puisque M. Morand, votre confrère, en a tant pour mon grand persécuteur Fréron.

Sæpe premente deo, fert deus alter opem.
(OVID.)

J'ai eu bon nez d'achever ma vie dans ma douce retraite; les Fréron, les Pompignan, les Abraham Chaumeix m'auraient livré, sans doute, au bras séculier. Quelle inhumanité dans ce Fréron, de me soupçonner d'être l'auteur de *l'Écossaise!*

Un grand théologien mahométan prétend que Dieu envoie quelquefois un ange chirurgien aux méchans qu'il

veut rendre bons; cet ange vient avec un scalpel céleste pendant le sommeil du scélérat, lui arrache le cœur fort proprement, en exprime le virus, et met un baume divin à la place. Je vous supplie de daigner faire cette opération à Fréron; mais vous aurez bien de la peine à tirer tout le virus.

Je me félicite plus que jamais de n'être pas témoin de toutes les pauvretés qui se font dans Paris; mais je regrette fort de ne point voir un homme de votre mérite. Comptez que c'est avec les sentimens les plus vifs que j'ai l'honneur d'être, etc.

CCCXLI.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le 15 auguste.

Caro, vous voulez *le Pauvre Diable*, eccolo. Che fo io nel mio ritiro? Crepo di ridere; e che farò? riderò in sino alla morte. C'est un bien qui m'est dû; car, après tout, je l'ai bien acheté. J'ai vu le Skellendorf; il a dîné dans ma guinguette : il a un jeune homme avec lui qui paraît avoir de l'esprit et des talens. J'attends votre chimiste, mais je vous dirai : *Attamen ipse veni.*

Fra un mese vi manderò il Pietro; mais songez que vous m'avez promis vos Lettres sur la Russie. Je veux au moins avoir le plaisir et l'honneur de vous citer dans le second tome; car vous n'aurez cette année que le premier. Cette Histoire russe sera la dernière chose sérieuse que je ferai de ma vie; je bâtis actuellement une église; mais c'est que je trouve cela plaisant.

Tout mon chagrin est que vous n'ayez pas *la Pucelle*, la vraie *Pucelle*, très différente du fatras qui court dans le monde sous mon nom. Quand je vous donnai le premier

chant à Berlin, je n'étais point du tout plaisant; les temps sont changés; c'est à moi seul qu'il appartient de rire : quand je dis seul, je parle de Luc et de *moi*, et non de vous et de moi.

Je crois, comme vous, que Machiavel aurait été un bon général d'armée; mais je n'aurais pas conseillé au général ennemi de dîner avec lui en temps de trève.

Je ne sais pas encore si Breslau est pris; tout ce que je sais, c'est qu'il est fort doux de n'être pas dans ces quartiers-là, et qu'il serait plus doux d'être avec vous.

L'amo, l'amerò sempre. Votre *Secretario* est un très bon ouvrage.

CCCXLII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Aux Délices, 16 auguste.

Voici deux Genevois aimables que je prends la liberté d'adresser à mon cher gouverneur, et que je voudrais bien accompagner. MM. Turrettin et Rilliet sont les seuls objets de mon envie; car je vous jure, mon très cher gouverneur, que je n'envie nullement ni Pompignan ni même Fréron. Je ne voudrais être à la place que de ceux qui peuvent avoir le bonheur de vous voir et de vous entendre. Il me paraît que ce Fréron vous a un tant soit peu manqué de respect dans une de ses mal-semaines. Il faut pardonner à un homme comme lui, enivré de sa gloire et de la faveur du public.

Mon cher Palissot est-il toujours favori de sa majesté polonaise? comment trouvez-vous la conduite de ce personnage et celle de sa pièce? Notre cher frère Menou m'a envoyé, de la part du roi de Pologne, *l'Incrédulité combattue par le simple.... Essai par un roi :* essai auquel il paraît que cher frère Menou a mis la dernière main.

Il ne vous montrera pas la réponse que je lui ai faite; mais moi je vous montre ma lettre au roi de Pologne, et j'espère vous envoyer bientôt le premier volume de l'*Histoire de Pierre Ier*. Vous savez que c'est un hommage que je vous dois; je n'oublierai jamais certain petit certificat dont vous m'avez honoré. Quoique je sois occupé actuellement à bâtir une église, je me sens encore très mondain; l'envie de vous plaire l'emporte sur ma piété: j'espère que Dieu me pardonnera cette faiblesse, et qu'il ne me fera pas la grace cruelle de m'en corriger. Je sais qu'il faut oublier le monde, mais j'ai mis dans mon marché que vous seriez excepté nommément. Plaignez-moi, monsieur, d'être si loin de vous, et de vieillir sans faire ma cour à ce que la France a de plus aimable. Mon tendre et respectueux attachement ne finira qu'avec ma vie.

CCCXLIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 auguste.

Mon divin ange, il faut que notre ami Fréron soit en colère; car il ne peut être plaisant. Je viens de voir le récit de la bataille où il a été si bien étrillé. Le pauvre homme est si blessé qu'il ne peut rire. Si vous pouvez, mon cher ange, nous rendre le premier acte tel qu'il est imprimé, vous ferez plaisir aux érudits qui aiment qu'on ne retranche rien d'une traduction d'un ouvrage anglais. Il paraît que la petite guerre littéraire n'est pas prête à finir. Tant qu'il y aura des regardans, il y aura des combattans, et il n'y aura que la lassitude du public qui fera tomber les armes des mains.

Je crois que *Jérôme Carré*, *le Frère de la Doctrine chrétienne*, et *Catherine Vadé* et consorts, ont rendu un

très grand service à une certaine partie de la nation qui n'est pas peu de chose. Si on avait laissé dire et faire les Pompignan, les Palissot, les Fréron, et même les Me Joly de Fleury, les philosophes auraient passé pour une troupe de gens sans honneur et sans raison. J'ai écrit une singulière lettre au roi Stanislas, en le remerciant du livre que frère Menou a mis sous son nom; je l'enverrai à mon ange.

Venons au fait de *Tancrède*. Je crois qu'il faut bénir la Providence de ce qu'elle a permis que M. le duc de Choiseul n'ait pas regardé ce secret comme un secret d'état. Le spectacle en sera si frappant, la situation si neuve, le cinquième acte (j'entends les deux dernières scènes) si touchant, mademoiselle Clairon si supérieure, que vous en viendrez à votre honneur malgré Fréron.

Ici l'auteur s'embarrasse, parce qu'il a un peu de fièvre; ce n'est pas Fréron qui la lui donne. Il va faire mettre sur un papier séparé de petites annotations pour *la Chevalerie*.

CCCXLIV.

A M. THIERIOT.

20 auguste.

Mon cher correspondant, je vous rends mille graces de votre exactitude, de votre zèle pour la bonne cause, et de tous vos envois.

Le Discours imprimé à Athènes est savant, adroit, ingénieux, à propos, et peut faire beaucoup de bien. Nommez l'auteur, afin que je le bénisse. On peut tirer parti de l'*Histoire d'Élie Catherin*, né à Quimper-Corentin. Il est bon de faire connaître les scélérats. La philosophie ne peut que gagner à toute cette guerre. Le public voit d'un côté Palissot, Fréron et Pompignan

à la tête de la religion, et de l'autre, les hommes les plus éclairés qui respectent cette religion encore plus que les Fréron ne la déshonorent.

Je pense que vous êtes trop difficile de blâmer mes réponses à Palissot. Songez qu'il a passé plusieurs jours chez moi, qu'il m'a été recommandé par ce qu'on appelle *les puissances*, et que je lui ai mandé : *Vous avez tort, et vous devez avoir des remords.*

Monnet et Corbi persistent donc toujours dans l'idée de m'imprimer? Mais comment se tireront-ils d'affaire pour l'*Histoire générale*, à laquelle j'ai ajouté dix chapitres, en ayant corrigé cinquante?

Continuez à combattre en faveur du bon goût et du sens commun. Exhortez sans cesse tous les philosophes à marcher les rangs serrés contre l'ennemi; ils seront les maîtres de la nation, s'ils s'entendent.

Le roi Stanislas m'a envoyé son livre, moitié de lui, moitié du jésuite Menou. Voici ma réponse : voyez si elle est honnête, et si Protagoras en sera content [1].

Et vale.

CCCXLV.

A M. L'ABBÉ PERNETY. (A Lyon.)

22 auguste.

Nos conventicules de Satan, proscrits par Jean-Jacques et par Gresset, ne recommenceront, mon cher ami, que quand M. le duc de Villars sera arrivé; je voudrais que votre archevêque pût y assister comme vous, je crois qu'il ne serait pas mécontent de madame Denis. Il est bien ridicule qu'un primat des Gaules ne soit pas le maître d'avoir du plaisir. Autrefois les évêques allaient

[1] *Voyez* cette réponse dans le volume de la *Correspondance avec l'impératrice de Russie.*

aux spectacles; ce sont ces faquins de calvinistes et de jansénistes qui, n'étant pas faits pour des plaisirs honnêtes, en ont privé ceux qui sont faits pour les goûter. Les pontifes d'Athènes et de Rome étaient juges des pièces tragiques, et sûrement n'en étaient pas meilleurs juges que votre adorable archevêque. Je suis très fâché de n'être pas de son diocèse; j'irais le conjurer à deux genoux de venir bénir l'église que j'ai l'honneur de faire bâtir. Je vous offre, mon cher abbé, un autel et un théâtre; tous les deux sont à votre service. Je vous demande en grace de me dire si ce que vous me mandâtes, le 18 auguste, du parlement de Besançon, est encore vrai le 23 auguste. Est-il possible que ce parlement joue sérieusement la farce du *Médecin malgré lui*, et qu'il dise à la *classe* du parlement de Paris : *De quoi vous mêlez-vous? je veux qu'on me batte?* Si la chose est ainsi, il n'y a rien eu de si plaisant du temps de la Fronde; et si le ministère a trouvé le secret de donner ce ridicule aux parlemens, le ministère est plus habile qu'eux.

Je vous embrasse de tout mon cœur, vous et vos amis.

CCCXLVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 auguste.

Mon cher ange, vous ne m'instruisez pas dans mes limbes de ce que vous faites dans votre ciel; pas un petit mot sur *l'Écossaise*, sur mon ami Fréron, sur mon cher Pompignan qu'on dit être chez M. d'Argenson, aux Ormes, avec le président Hénault qui va lui vendre sa charge de surintendant bel esprit de la reine, et qui, pour pot de vin, trouve son Discours et son Mémoire excellens.

Il faut que je vous dise que frère Menou, jésuite, m'a envoyé une mauvaise déclamation de sa façon, intitulée *l'Incrédulité combattue par le simple bon sens.* Il a mis cet ouvrage sous le nom du roi Stanislas, pour lui donner du crédit; il me l'a adressé de la part de ce monarque, et voici la réponse que j'ai faite au monarque; voyez si elle est sage, respectueuse et adroite. Vous pourriez peut-être en amuser M. le duc de Choiseul, en qualité de Lorrain.

On me mande, mon divin ange, que vous allez faire jouer ce *Tancrède,* qui est déjà presque aussi connu que *l'Écossaise.*

Mon vieux corps, mon vieux tronc a porté quelques fruits cette année, les uns doux, les autres un peu amers; mais ma sève est passée; je n'ai plus ni fruits ni feuilles. Il faut obéir à la nature, et ne la pas gourmander. Les sots et les fanatiques auront bon temps cet automne et l'hiver prochain; mais gare le printemps!

Est-il vrai que Gaussin se retire? qu'elle fait comme moi? qu'elle va en Berri être dame de château, et que de plus elle est mariée? Je suis bien aise qu'il y ait des châteaux pour les talens, pourvu que ce ne soient pas les châteaux de Vincennes et de la Bastille.

Une lettre venue de Prague annonce changement de fortune et défaite entière de Laudon. Il faut toujours, en fait de nouvelles, attendre le sacrement de la confirmation. Mais si la chose est vraie, je pense comme vous; la paix, la paix; oui, mais voudra-t-on bien nous la donner?

En attendant, amusez-vous avec *Tancrède;* mais qu'il ne soit pas sifflé. On joue *l'Écossaise* dans toutes les provinces; il serait triste de déchoir et de faire ce petit plaisir à Fréron et à Pompignan. Savez-vous bien,

mon cher ange, que *Tancrède* est une affaire capitale?

Mille tendres respects aux anges.

CCCXLVII.

A M. DAMILAVILLE.

29 auguste.

Je réponds, monsieur, à votre lettre du 12. Je vois avec plaisir l'intérêt que vous prenez à l'honneur des belles lettres. Plus la place que vous occupez semblait devoir vous interdire le goût de la littérature, plus vous y avez de mérite. La publication de *l'Histoire de Russie* sous Pierre-le-Grand est une nouvelle prématurée. Vous me feriez plaisir, monsieur, de me dire quel est ce M. Do*** dont vous n'achevez pas le nom : les Suisses comme moi ne sont pas au fait de l'*Histoire de Paris*, et n'entendent pas à demi-mot. Je n'ai point encore vu l'imprimé qui a pour titre : *Requête de Jérôme Carré aux Parisiens;* vous me feriez plaisir de me l'envoyer. On dit qu'il est différent de celui qui courait en manuscrit. On m'a mandé qu'on jouait *l'Écossaise* à Lyon, à Bordeaux et à Marseille, avec le même succès qu'à Paris. Je ne sais pas pourquoi le sieur Fréron s'est obstiné à se reconnaître dans le Frélon de M. Hume. Il est certain que ce n'est pas la faute de Jérôme Carré, qui n'est qu'un simple traducteur, et qui est l'innocence même. Il ignorait absolument qu'on eût jamais parlé d'envoyer le sieur Fréron aux galères; c'est le sieur Fréron lui-même qui a appris cette anecdote au public : il doit savoir ce qui en est.

En attendant, il est exécuté sur tous les théâtres de France; la punition est douce, s'il est coupable de toutes les choses dont on l'accuse. On m'a envoyé des

Mémoires sur sa vie, dont il y a, dit-on, plusieurs copies dans Paris. Il paraît, par ces Mémoires, que cet homme appartient plus au Châtelet qu'au Parnasse. Au reste, je ne l'ai jamais vu; je n'ai lu que deux ou trois de ses misérables feuilles, qu'on oublie à mesure qu'on les lit.

Je m'occupe bien plus agréablement de vos lettres et des sentimens que vous me témoignez, que des sottises de ce gredin.

Comptez, monsieur, sur la vive sensibilité de votre, etc.

CCCXLVIII.

A M. THIERIOT.

Le 29 auguste.

Je crois que c'est vous, mon cher correspondant, qui m'avez envoyé un très bon ouvrage sur la satire intitulée *Comédie des Philosophes;* mais, en général, on a pris Palissot trop sérieusement. Si ces pauvres philosophes avaient été plus tranquilles, si on avait laissé jouer la pièce de Palissot sans se plaindre, elle n'aurait pas eu trois représentations. Jérôme Carré a été plus madré, il ne s'est point plaint, et il a fait rire; il est comme l'amant de ma mie Babichon, qui *aimait tant à rire, que souvent tout seul il riait dans sa grange.*

L'Écossaise a été jouée dans toutes les provinces avec autant de succès qu'à Paris, et le tranquille Jérôme ricane dans sa retraite. Il a des tracasseries avec des prêtres pour l'église qu'il fait bâtir; mais il s'en tirera, et il en rira, et il en écrira au pape, quoique Rezzonico ne soit pas si goguenard que Lambertini.

Jean-Jacques, à force d'être sérieux, est devenu fou; il écrivait à Jérôme, dans sa douleur amère : « Monsieur

« vous serez enterré pompeusement, et je serai jeté à « la voirie. » Pauvre Jean-Jacques! voilà un grand mal d'être enterré comme un chien, quand on a vécu dans le tonneau de Diogène! Ce véritable pauvre diable a voulu jouer un rôle difficile à soutenir; il est bien loin de rire. Envoyez-moi donc la lettre écrite à ce braillard d'Astruc.

On dit le roi de Prusse vainqueur en Silésie; nous en saurons des nouvelles demain. Je détourne, autant que je peux, les yeux de toutes ces horreurs; il est plus doux de bâtir, de planter et d'écrire. Écrivez-moi donc, et je vous écrirai tant que je pourrai. *Farewell, my friend.*

CCCXLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1er septembre.

La charité étant une vertu angélique, un pauvre malade compte sur celle de ses divins anges. Vous croyez bien que ce n'est pas par mauvaise volonté que je n'ai pas fait à Tancrède et à sa chère Aménaïde tout ce que je voudrais leur faire. Mes anges n'imaginent pas quel est le fardeau d'un homme très faible et un peu vieux, qui a quatre campagnes à gouverner à la fois, qui s'avise de bâtir un château et une église, qui ne peut suffire à une corespondance forcée, qui, pour l'achever de peindre, se trouve assez embarrassé avec l'empire de toutes les Russies. Il est fort doux d'être occupé, mais il est dur d'être surchargé; le corps en souffre, *Tancrède* aussi. J'implore la clémence de madame Scaliger; je n'en peux plus. Des vers et moi ne peuvent se rencontrer ensemble d'ici à plus de trois mois. N'exigez rien de moi, mes divins anges, car je ne ferais que des

sottises ; il me reste à peine assez de tête pour vous dire que, s'il y a dans *Tancrède* la simplicité, la noblesse, l'intérêt, la nouveauté que vous y trouvez, cette pièce pourra être aussi bien reçue que *l'Écossaise*. Mademoiselle Clairon pleure et fait pleurer, dites-vous; que demandez-vous de plus? Il se trouvera quelques raisonneurs qui, après avoir pleuré, diront à souper que le courrier qui portait la lettre d'Aménaïde au camp des Maures devrait avoir parlé avant de mourir; d'autres répondront qu'il devait se taire; on demandera s'il y a assez de raisons pour condamner Aménaïde; les gens de bonne volonté diront qu'il n'y en a que trop; que son courrier allait au camp des Maures; que Solamir avait osé la demander en mariage dans Syracuse; que Solamir l'avait aimée à Constantinople : il est encore très naturel, et même indispensable, que Tancrède la croie coupable, puisque son père même avoue à Tancrède qu'il n'est que trop sûr du crime de sa fille : toute l'intrigue est donc de la plus grande vraisemblance; et ce serait une chose bien inutile et bien déplacée de faire parler un postillon qui ne doit point parler. Il me semble que, quand on a pour soi la vraisemblance et l'intérêt, on peut risquer de jouer à ce jeu dangereux de cinq actes contre quinze cents personnes. Permettez-moi de vous dire, mon cher ange, qu'il faut que Lekain mette beaucoup de passion dans son rôle; cette passion doit être noble, je l'avoue; mais il faut que le désespoir perce toujours à travers de cette noblesse.

Je souhaite que Brizard joue le bon homme comme j'ai eu l'honneur de le jouer; croyez que ma nièce et moi, nous fesons pleurer les gens quand nous voulons.

Que vous me faites plaisir de me dire que vous ne pouvez pas souffrir cette familiarité plate, que le bon

homme Sarrazin prenait quelquefois pour le naturel, cette façon misérable de réciter des vers comme on lit la gazette! J'aimerais, je crois, encore mieux l'ampoulé, que je n'aime point.

Au reste, vous savez bien que vous êtes le maître absolu de vos bienfaits, ainsi que de la pièce et de l'auteur. Je vous ai envoyé, par le dernier ordinaire, mon édifiante lettre au roi Stanislas. Je chercherai ces Dialogues que vous voulez voir; j'en ferai faire une copie; tout est à vos ordres, comme de raison. Permettez-moi de vous remercier encore d'avoir vengé le public en donnant *l'Écossaise;* vous avez décrédité ce malheureux Fréron dans Paris et dans les provinces, et il était nécessaire qu'il fût décrédité. Donnez la bataille de *Tancrède* quand il vous plaira; vous êtes un excellent général. Si M. Daun avait conduit ses troupes comme vous conduisez les vôtres, le roi de Prusse ne lui aurait pas dérobé tant de marches.

Adieu, mon divin ange; en voilà beaucoup pour un malingre qui n'en peut plus, mais qui adore ses anges.

CCCL.

A M. LE COMTE DE SAINT-ÉTIENNE,

QUI AVAIT ADRESSÉ A L'AUTEUR UNE ÉPITRE SUR LA COMÉDIE DE *L'ÉCOSSAISE*.

Aux Délices, 1er septembre.

Tout malade que je suis, monsieur, je suis très honteux de ne répondre qu'en prose, et si tard, à vos très jolis vers. Je félicite le roi de Pologne d'avoir toujours près de lui un gentilhomme qui pense comme vous. Cela fait presque pardonner la protection qu'il a prodiguée à

un malheureux tel que Fréron. Ce monarque est comme le soleil, qui luit également pour les colombes et pour les vipères.

Lorsque j'ai demandé, monsieur, votre adresse à madame la marquise des Ayvelles, je me flattais de vous faire de plus longs remerciemens; ma mauvaise santé ne me permet pas une plus longue lettre, mais elle ne dérobe rien aux sentimens d'estime et de reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

Vous m'avez attendri, votre épître est charmante;
En philosophe vous pensez.
Lindane est dans vos vers plus belle et plus touchante,
Et c'est vous qui l'embellissez.

CCCLI.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 5 septembre.

Je suis dans mon lit depuis quinze jours, monsieur. Vieillesse et maladie sont deux fort sottes choses pour un homme qui aime, comme moi, le travail et le plaisir. Il est vrai que pour du plaisir vous venez de m'en donner par votre traduction, et par votre bonne réponse à ce *Ca...*; mais je ne vous en donnerai guère, et j'ai bien peur que la tragédie des *Chevaliers errans* ne vous ennuie. Ce qui n'est point ennuyeux, c'est votre traduction de *Phèdre;* c'est le plus grand honneur qu'ait jamais reçu Racine.

Je remercie tendrement l'enfant de la nature, Goldoni. Je remercie le signor Paradisi; mais c'est vous surtout, monsieur, que je remercie. Algarotti a donc quitté Machiavel pour faire l'amour? Il passe son temps

entre les Muses et les dames, et fait fort bien. Si le cher Goldoni m'honore d'une de ses pièces, il me rendra la santé; il faut qu'il fasse cette bonne œuvre. Je fais répéter *Alzire* autour de mon lit, et nous allons ouvrir notre théâtre dès que je serai debout. Nous n'avons pas de sénateurs genevois qui jouent la comédie. Les pédans de Calvin n'approchent pas des sénateurs de Bologne; je n'ai pu corrompre encore que la jeunesse; je civilise autant que je peux les Allobroges. Les Genevois, avant que je fusse leur voisin, n'avaient pour divertissement que de mauvais sermons. Ils ne sont point nés pour les beaux arts comme messieurs de Bologne. Vous avez le génie et les saucissons; mais mes chers Genevois n'ont rien de tout cela.

Adieu, monsieur; je vous aime comme si je vous avais vu et entendu.

Recevez les respects de l'ermite V.

CCCLII.

A M. BORDES. (A Lyon.)

5 septembre, aux Délices.

Jérôme Carré est très flatté, monsieur, de tout le bien que vous lui dites de M. Freeport et de l'Écossaise. Si vous voulez faire un petit pèlerinage vers le 18 septembre, vous trouverez à Tourney, sur un théâtre de marionnettes, deux ou trois acteurs qui valent bien ceux de Lyon, et surtout une actrice qui ne cède, je crois, à aucune de Paris. Vous verrez si le népotisme m'aveugle. Je ne suis pas si bon père que bon oncle: j'abandonne mes enfans; mais je soutiens que ma nièce joue la comédie on ne peut pas mieux.

Il faut que vous me fassiez un petit plaisir. Un libraire,

nommé *Rigolet*, a imprimé à Lyon une petite brochure dans laquelle l'auteur se moque également des prêtres de Juda et des prêtres de Baal; c'est toujours bien fait; plus on rend tous ces gens-là ridicules, plus on mérite du genre humain; mais l'ouvrage est médiocre, et j'en suis fâché. Ce n'est pas assez de compiler, compiler, et d'écrire, d'écrire en faveur des philosophes: tous ces ragoûts qu'on présente au public se gâtent en deux jours, s'ils ne sont pas salés. Ce qu'il y a d'assez désagréable, c'est que Rigolet s'est avisé d'intituler sa feuille : *Dialogues chrétiens*, par M. V...., imprimés à Genève.

Le second dialogue désigne un prêtre de Genève, nommé *Vernet*, auquel on reproche une demi-douzaine de friponneries. Vous me rendriez un vrai service, si vous pouviez savoir de Rigolet d'où il tient ces dialogues si chrétiens; j'ai un très grand intérêt de le savoir; si Rigolet vous confie son secret, soyez sûr que je ne vous compromettrai pas. S'il ne veut point vous le dire, il le dira peut-être au lieutenant de police, qui est votre ami. Je vous demande en grace d'employer tout votre savoir-faire, tout votre esprit, toute votre amitié pour contenter ma louable curiosité.

Je vous embrasse de tout mon cœur; madame Denis vous en fait autant.

CCCLIII.

A M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, 9 septembre.

Je suis, monsieur, plus touché que jamais de l'intérêt que vous voulez bien prendre à ce qui me regarde. Vous aimez les belles lettres; je les ai cultivées jusqu'à l'âge

de soixante-sept ans. Je donne mes pièces aux comédiens et aux libraires sans la moindre rétribution. Je mérite peut-être quelques bontés du public; je n'ai recueilli que des persécutions. Fréron et Pompignan m'ont poursuivi jusque dans ma retraite; ils m'ont forcé à être plaisant sur mes vieux jours, et j'en rougis.

Je vous prie, monsieur, d'avoir la bonté de vouloir bien envoyer par la petite poste cette lettre à M. Thieriot, qui n'est pas assez riche pour supporter souvent les frais de la poste des frontières à Paris; c'est, d'ailleurs, un homme qui aime les belles lettres autant que vous.

Je vous demande bien pardon.

CCCLIV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 12 septembre.

Vous êtes un grand et aimable enfant, madame; comment n'avez-vous pas senti que je pense comme vous? Mais songez que je suis d'un parti, et d'un parti persécuté, qui, tout persécuté qu'il est, a pourtant obtenu à la fin le plus grand avantage qu'on puisse avoir sur ses ennemis, celui de les rendre à la fois ridicules et odieux.

Vous sentez donc ce qu'on doit aux gens de son parti: M. le duc d'Orléans disait qu'il fallait avoir la foi des Bohêmes.

Je ne sais si vous avez vu une lettre de moi au roi de Pologne Stanislas; elle court le monde; c'est pour le remercier d'un livre qu'il a fait de moitié avec le cher frère Menou, intitulé: *L'Incrédulité combattue par le simple....bon sens.*

Si vous ne l'avez point, je vous l'enverrai, et je

chercherai, d'ailleurs, madame, tout ce qui pourra vous amuser; car c'est à l'amusement qu'il faut toujours revenir, et sans ce point-là, l'existence serait à charge: c'est ce qui fait que les cartes emploient le loisir de la prétendue bonne compagnie, d'un bout de l'Europe à l'autre; c'est ce qui fait vendre tant de romans. On ne peut guère rester sérieusement avec soi-même. Si la nature ne nous avait faits un peu frivoles, nous serions très malheureux; c'est parce qu'on est frivole que la plupart des gens ne se pendent pas.

Je vous adresserai dans quelque temps un exemplaire de l'*Histoire de toutes les Russies*. Il y a une préface à faire pouffer de rire, qui vous consolera de l'ennui du livre.

Adieu, madame; je suis malade, portez-vous bien; soyez aussi gaie que votre état le permet, et ne boudez pas votre ancien ami, qui vous est tendrement attaché pour toujours.

CCCLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 septembre.

J'ai eu encore assez de tête pour dicter un dernier mémoire; mais je n'ai pas assez d'expressions pour dire à mes anges tout ce que je leur dois. J'avoue que madame d'Argental m'étonne toujours; je ne crois pas qu'il y ait encore une dame dans Paris capable de faire ce qu'elle a fait. Ce n'est pas assez d'avoir beaucoup d'esprit et de goût, il faut se donner la peine de mettre toutes ses pensées par écrit, de s'étendre sur les défauts, d'y substituer des beautés; elle a tout fait. En vous remerciant, madame; vous êtes encore au dessus de l'idée que j'avais de vous; j'ai été honteux de prendre moins d'intérêt

que vous à *Tancrède*. Vous m'avez donné de l'ardeur. Il me semble qu'il y a plus de cent vers changés depuis la première représentation. Je ne crois pas *Tancrède* un excellent ouvrage; mais enfin, tel qu'il est, grace à vos bontés, je crois qu'il peut passer. J'y ai fait ce que j'ai pu; il faut enfin finir, comme vous dites; peut-être affaiblirais-je la pièce en y retouchant encore.

Il y a une grande différence entre descendre de Pierre Corneille ou de Thomas. Je me sens bien moins d'entrailles pour le sang de Thomas que pour l'autre. Je n'en ai guère non plus pour la muse limonadière, et j'aime beaucoup mieux lui donner une carafe de soixante livres que de lui écrire. Mais j'abuse trop, madame, de vos excessives bontés. Je n'ai qu'un chagrin dans ce monde, celui de n'être pas auprès de vous deux, et de ne vous remercier que de loin. Mais, s'il vous plaît, comment fera-t-on pour imprimer ce pauvre *Tancrède?* comment recoudre sur son habit tous les lambeaux, tous les haillons que j'ai envoyés, et dont vous avez daigné vous charger? Il faudra donc que vous ayez encore l'endosse de faire transcrire sur la pièce toutes ces guenilles; cela me fait mourir de honte.

Cependant, que penser de Pondichéri, que les Anglais ont peut-être pris, et de la Martinique, qu'ils peuvent prendre? et comment avoir dorénavant du sucre, du café, et de la casse surtout? Est-il bien vrai que le cunctateur Daun ait bien battu l'infatigable Luc? Cet infatigable me mande pourtant qu'il est bien fatigué. On parle d'une bataille très sanglante, et je n'en aurai de nouvelles sûres que quand la poste de France sera partie. Si Luc a perdu quinze mille hommes, comme on le dit, il est perdu lui-même; il ne lui restera bientôt que Magdebourg, qui ne tiendra pas long-temps; mais alors

qu'arrivera-t-il? Je lui pardonnerai peut-être s'il vient à Neuchâtel, et de Neuchâtel aux Délices; mais je ne pardonnerai jamais à Omer Joly de Fleury. Non, vous n'êtes point assez indignés de l'impertinent discours que ce pauvre homme prononça contre les philosophes en parlement.

Comment trouvez-vous, s'il vous plaît, ma petite Épître pompadourienne[1]? ne suis-je pas un grand politique? et cette politique n'est-elle pas très désinvolte? ne suis-je pas bien fier? est-ce là une *Triste* d'Ovide? ai-je l'air d'un exilé? ai-je la bassesse de demander des graces? ne suis-je pas digne de votre amitié?

Mille respects tous fort tendres.

CCLVI.

A M. CLOS.

A Ferney, le 17 septembre.

Les sentimens que vous avez la bonté de me témoigner, monsieur, me font un grand plaisir; ils partent d'un cœur pénétré qui aime les arts véritablement, et qui pardonne à mes défauts en faveur de ces arts que j'ai toujours cultivés. Ils ont fait la consolation de ma vie; ils en font plus que jamais le charme, puisqu'ils m'attirent des témoignages si vrais de votre sensibilité. Il paraît que vous détestez les cabales infames des Fréron; on ne peut aimer les lettres sans haïr ceux qui les déshonorent. Je suis très flatté d'être estimé d'un homme qui m'inspire de l'estime. C'est avec ce sentiment que j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc.

[1] L'Épître dédicatoire de *Tancrède*.

CCCLVII.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, le 19 septembre.

Nous sommes trois que même ardeur excite,
Également à vous plaire empressés;
L'un vous égale et l'autre vous imite,
Et le troisième avec moins de mérite
Est plus heureux, car vous l'embellissez.
Je vous dois tout. Je devrais entreprendre
De célébrer vos talens, vos attraits;
Mais quoi! les vers ne plaisent désormais
Que quand c'est vous qui les faites entendre.

Celui qui vous égale quelquefois, mademoiselle, c'est M. le duc de Villars, quand il daigne nous lire quelque morceau de tragédie. Celle qui vous imita parfaitement hier dans *Alzire*, c'est madame Denis; et le vieil ermite que vous embellissez, vous vous doutez bien qui c'est.

Nous jouâmes hier *Alzire* devant M. le duc de Villars; mais nous devrions partir pour venir voir la divine Aménaïde. Si jamais les pays méridionaux de la France ont le bonheur de vous posséder quelque temps, nous tâcherons de nous trouver sur votre route, et de vous enlever. Nous avons un acteur haut de six pieds et un pouce[1], qui sera très propre à ce coup de main. Nous vous supplierons de nous informer du chemin que vous prendrez; car, par la première loi de cette ancienne chevalerie que vous faites réussir à Paris, il est dit expressément qu'*aucun chevalier ne violera jamais une infante sans le consentement d'icelle.* Comptez que je suis navré de douleur de ne pouvoir jouer le premier rôle dans une telle aven-

[1] M. Pictet, de Genève.

ture. Ne comptez pas moins sur l'admiration et le tendre attachement du *claironien* et *antifréronien* V.

Madame Denis et toute la troupe se mettent aux pieds de leur modèle.

CCCLVIII.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

20 septembre.

Madame Scaliger, vous êtes divine. Vous nous avez donc secourus dans la guerre; vous avez payé de votre personne; vous avez pansé les blessés, et mis les morts au quartier : c'est à vous que la dédicace devrait appartenir.

Mes divins anges, nous jouâmes hier *Alzire;* nous allons rejouer *Tancrède;* nous sommes à l'abri des cabales, c'est beaucoup. Nos plaisirs sont purs. M. le duc de Villars, grand connaisseur, nous encourage. Notre théâtre commence à être en réputation. Brioché n'avait pas si bien réussi chez les Suisses. Envoyez-nous donc la pièce telle qu'on la joue à Paris. Vous donnez *l'Indiscret;* la pièce n'est-elle pas un peu froide?

> Le comique écrit noblement
> Fait bâiller ordinairement.

Si *Tancrède* avait un plein succès, il faudrait hardiment donner *la Femme qui a raison;* car, qu'elle ait raison ou non, elle est gaie, et la morale est bonne. Il y a beaucoup de coucherie, mais c'est en tout bien et en tout honneur.

Il faudrait que madame de Pompadour fût une grande poule mouillée pour craindre ma fière dédicace. Pardon, divins anges, de mon laconisme. Il faut marier demain notre résident de France dans mon petit château de

Ferney. Nous sommes occupés à imaginer une façon nouvelle de dire la messe, et je vais répéter deux rôles, Argire et Zopire. La tête me tournera, si je n'y prends garde.

Je baise le bout de vos ailes humblement.

CCCLIX.

A M. LE CHEVALIER DE R....X. (A Toulouse.)

Aux Délices, 20 septembre.

Monsieur, je ne me porte pas assez bien pour avoir autant d'esprit que vous. Vous me prenez trop à votre avantage, comme disait Waller à Saint-Évremond. Vous êtes bien bon de lire des choses dont je ne me souviens plus guère; mais vous avez trop d'esprit pour ne pas voir que la *Réception de M. de Montesquieu à l'Académie française, pour s'être moqué d'elle*, n'est qu'un trait plaisant, et rien de plus. Faites comme l'Académie, monsieur; entrez dans la plaisanterie, et surtout ne lisez jamais les discours de M. Mallet, à moins que vous n'ayez une insomnie.

Vous expliquez très bien, monsieur, ce que M. de Montesquieu pouvait entendre par le mot *vertu* dans une république. Mais si vous vous souvenez que les Hollandais ont mangé sur le gril le cœur des deux frères de Witt; si vous songez que les bons Suisses, mes voisins, ont vendu le duc Louis Sforce pour de l'argent comptant; si vous songez que le républicain Jean Calvin, ce digne théologien, après avoir écrit qu'il ne fallait persécuter personne, pas même ceux qui niaient la Trinité, fit brûler tout vif, et avec des fagots verts, un Espagnol qui s'exprimait sur la Trinité autrement que lui : en vérité, monsieur, vous en conclurez qu'il n'y a pas plus

de vertu dans les républiques que dans les monarchies. *Ubicumque calculum ponas, ibi naufragium invenies.* Comptez que le monde est un grand naufrage, et que la devise des hommes est, *sauve qui peut.*

Je suis très fâché d'avoir dit que Guillaume-le-Conquérant disposait de la vie et des biens de ses nouveaux sujets, comme un monarque de l'Orient : vous faites très bien de me le reprocher. Je devais dire seulement qu'il abusait de sa victoire, comme on fait toujours en Orient et en Occident ; car il est très certain qu'aucun monarque du monde n'a le droit de s'amuser à voler et à tuer ses sujets selon son bon plaisir.

Nos pauvres historiens nous en ont trop fait accroire ; et le plus mauvais service qu'on puisse rendre au genre humain est de dire, comme ils font, que les princes orientaux sont très bien venus à couper toutes les têtes qui leur déplaisent. Il pourrait très bien arriver que les princes occidentaux, et leurs confesseurs, s'imaginassent que cette belle prérogative est de droit divin. J'ai vu beaucoup de voyageurs qui ont parcouru l'Asie ; tous levaient les épaules quand on leur parlait de ce prétendu despotisme indépendant de toutes les lois. Il est vrai que, dans les temps de trouble, les monarques et les ministres d'Orient sont aussi méchans que nos Louis XI et nos Alexandre VI. Il est vrai que les hommes sont partout également portés à violer les lois, quand ils sont en colère ; et que, du Japon jusqu'à l'Irlande, nous ne valons pas grand'chose. Il y a pourtant d'honnêtes gens ; et la vertu, quand elle est éclairée, change en paradis l'enfer de ce monde.

Il paraît, par votre lettre, monsieur, que votre vertu est de ce genre, et que l'illustre président de Montesquieu aurait eu en vous un ami digne de lui.

Un homme dont les terres ne sont pas, je crois, éloignées de chez vous, est venu passer quelque temps dans ma retraite; c'est M. le marquis d'Argence. Il me fait éprouver qu'il n'y a rien de plus aimable qu'un homme vertueux qui a de l'esprit. Je voudrais être assez heureux pour que vous me fissiez le même honneur qu'il m'a fait.

J'ai celui d'être, avec la plus respectueuse estime, etc.

CCCLX.

A M. COLLINI.

20 septembre.

J'ai été bien malade, mon cher Collini, et il faut dans ma convalescence me tuer pour le plaisir des autres. J'ai chez moi le duc de Villars avec grande compagnie; on joue la comédie. Ma très mauvaise santé et l'obligation de faire les honneurs de chez moi m'ont mis dans l'impossibilité de faire le voyage. J'ai écrit à son altesse électorale il y a environ quinze jours, et j'ai eu l'honneur de lui adresser un assez gros paquet, que j'ai confié à M. Defresney de Strasbourg. Si le paquet n'a pas été rendu, ne manquez pas, je vous prie, d'en informer M. Defresney. L'affaire que vous savez est entamée. J'espère qu'elle réussira, pour peu que nos armées aient du succès.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

CCCLXI.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Ferney, 21 septembre.

Monsieur, votre excellence a reçu, sans doute, la lettre de M. le comte de Golowkin. J'ai pris la liberté de

lui adresser pour vous un petit ballot, contenant quelques exemplaires du premier volume de l'*Histoire de Pierre-le-Grand*. Votre excellence en présentera un à sa majesté impériale, si elle le juge à propos; je m'en remets en tout à ses bontés. J'ai amassé, de mon côté, des matériaux pour le second volume; ils viennent de M. le comte de Bassewitz, qui fut long-temps employé à Pétersbourg. Le gentilhomme que vous m'avez annoncé, qui devait me rendre de votre part de nouveaux Mémoires, n'est point venu, je l'attends depuis près de deux mois.

Je ne peux m'empêcher de vous conter qu'on m'a remis des anecdotes bien étranges, et qui sont singulièrement romanesques. On prétend que la princesse, épouse du czarowitz, ne mourut point en Russie; qu'elle se fit passer pour morte; qu'on enterra une bûche qu'on mit dans sa bière; que la comtesse de Kônismarck conduisit cette aventure incroyable; qu'elle se sauva avec un domestique de cette comtesse; que ce domestique passa pour son père; qu'elle vint à Paris; qu'elle s'embarqua pour l'Amérique; qu'un officier français, qui avait été à Pétersbourg, la reconnut en Amérique et l'épousa; que cet officier se nommait *d'Auban;* qu'étant revenue d'Amérique, elle fut reconnue par le maréchal de Saxe; que le maréchal se crut obligé de découvrir cet étrange secret au roi de France; que le roi, quoique alors en guerre avec la reine de Hongrie, lui écrivit de sa main pour l'instruire de la bizarre destinée de sa tante; que la reine de Hongrie écrivit à la princesse, en la priant de se séparer d'un mari trop au dessous d'elle, et de venir à Vienne; mais que la princesse était déja retournée en Amérique; qu'elle y resta jusqu'en 1757, temps auquel son mari mourut; et qu'enfin elle est actuellement à Bruxelles, où elle vit

retirée, et subsiste d'une pension de vingt mille florins d'Allemagne, que lui fait la reine de Hongrie. Comment a-t-on le front d'inventer tant de circonstances et de détails ? Ne se pourrait-il pas qu'une aventurière ait pris le nom de la princesse épouse du czarowitz ? Je vais écrire à Versailles pour savoir quel peut être le fondement d'une telle histoire, incroyable dans tous les points.

Je me flatte que notre histoire de votre grand empereur sera plus vraie. Songez, monsieur, que je me suis établi votre secrétaire; dictez-moi du palais de l'impératrice, et j'écrirai. M. de Soltikof passe sa vie à étudier. Il se dérobe quelquefois à son travail pour assister à nos jeux olympiques. Nous jouons des tragédies nouvelles sur mon petit théâtre de Tourney. Nous avons des acteurs et des actrices qui valent mieux que des comédiens de profession. Notre vie est plus agréable que celle qu'on mène actuellement en Silésie : on s'égorge, et nous nous réjouissons. J'ignore toujours si vous avez reçu le gros ballot que j'adressai à M. de Kaiserling, et la caisse de Colladon. Il y a malheureusement bien loin d'ici à Pétersbourg.

Je serai toute ma vie, avec le plus sincère et le plus inviolable dévouement, etc.

CCCLXII.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 22 septembre.

Mon ancien ami, il est bien doux que mes fruits d'hiver soient encore de votre goût; mais il est triste que nous ne les mangions pas ensemble. Vous voyez bien que ma table n'est pas toujours chargée de poires

d'angoisse pour les Trublet, les Chaumeix, les Fréron, et les Le Franc de Pompignan. Je n'aime pas trop la guerre : je n'ai attaqué personne en ma vie; mais l'insolence de ceux qui osent persécuter la raison était trop forte. Si on n'avait pas couvert Le Franc d'opprobre, l'usage de déclamer contre les philosophes dans les discours de réception à l'Académie allait passer en loi; et nous allions passer par les armes toutes les années. Encore une fois, je n'aime point la guerre : mais quand on est obligé de la faire, il ne faut pas se battre mollement.

Comptez que cela n'a rien dérobé ni à mes occupations, ni à mes plaisirs, ni à ma gaîté. Je n'en fais pas moins bâtir un très joli château et une petite église. Je joue même quelquefois le bon homme de père avec madame Denis; je joue passablement, et madame Denis divinement. M. le duc de Villars, qui est chez moi, et qui s'entend à merveille au théâtre, est enchanté. Dieu m'a donné, à un quart de lieue des Délices, un château dont j'ai changé la grande salle en tripot de comédie. On peut y aller à pied : on y soupe. Le lendemain on va à Ferney, qui est une terre belle et bonne; et dans aucune de ces terres on n'entend point parler d'intendant. On est libre; on ne doit au roi que son cœur. Des philosophes viennent nous y voir de cent lieues, mais vous mettez votre philosophie à n'y point venir. Vous y verriez qu'à soixante-sept ans, avec une faible santé, on peut être mille fois plus heureux qu'à trente, et vous rendriez ce bonheur parfait.

Je ne sais si l'abbé Du Resnel est aussi content de la vie que moi. Comment va sa santé? Mais surtout donnez-moi des nouvelles de la vôtre; et songez qu'il y a, dans un petit pays riant et libre, deux cœurs qui sont à vous pour jamais.

CCCLXIII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Au château de Ferney, 23 septembre.

Je vous fais mon compliment comme mille autres, mon très aimable gouverneur, et, je crois, plus sincèrement et plus tendrement que mille autres. Je défie les Menou même de s'intéresser plus à vous que moi. Vous voilà gouverneur de la Lorraine allemande : vous aurez beau faire, vous ne serez jamais Allemand. Mais pourquoi n'êtes-vous pas gouverneur de mon petit pays de Gex ! pourquoi Tityre ne fait-il pas paître ses moutons sous un Pollion tel que vous ! J'ai l'honneur de vous envoyer les deux premiers exemplaires d'une partie de l'*Histoire de Pierre-le-Grand*. Il y a un an qu'ils sont imprimés, mais je n'ai pu les faire paraître plus tôt, parce qu'il a fallu avoir auparavant le consentement de la cour de Pétersbourg. Vous êtes, comme de raison, le premier à qui je présente cet hommage. Vous verrez que j'ai fait usage du témoignage honorable que je vous dois. De ces deux exemplaires, il y en a un pour le roi de Pologne. Je manquerais à mon devoir si je priais un autre que vous de mettre à ses pieds cette faible marque de mon respect et de ma reconnaissance. Il est vrai que je lui présente l'histoire de son ennemi; mais celui qui embellit Nanci rend justice à celui qui a bâti Pétersbourg ; et le cœur de Stanislas n'a point d'ennemi. Permettez donc, mon adorable gouverneur, que je m'adresse à vous pour faire parvenir *Pierre-le-Grand* à Stanislas-le-Bienfesant. Ce dernier titre est le plus beau.

La Lorraine allemande vous fait-elle oublier l'Académie française, dont vous seriez l'ornement? Certainement, vous ne feriez pas une harangue dans le goût de notre ami Le Franc de Pompignan. Vous n'auriez point protégé la pièce des *Philosophes;* et, sans déplaire à l'auguste fille du roi de Pologne, auprès de qui vous êtes, vous auriez concilié tous les esprits. Quoique je n'aime guère la ville de Paris, il me semble que je ferais le voyage pour vous donner ma voix.

Je ne sais si les deux Genevois ont eu le bonheur après lequel je soupire, celui de vous voir; je les avais chargés d'une lettre pour vous. J'avais pris même la liberté de vous communiquer mon petit remerciement au roi de Pologne, de son livre intitulé *l'Incrédulité combattue par le simple bon sens.* Il a daigné me remercier de ma lettre par un petit billet de sa main, qui n'a pas été contresigné Menou.

Adieu, monsieur; daignez, dans le chaos, dans la décadence, dans le temps ridicule où nous sommes, me fortifier contre ce pauvre siècle par votre souvenir, par vos bontés, par les charmes de votre esprit, qui est du bon temps. Mille tendres respects.

CCCLXIV.

A M. THIERIOT.

A Ferney, 23 septembre.

Monsieur l'habitant du Marais, que n'envoyez-vous chercher des billets de loge et d'amphithéâtre chez M. d'Argental? Pourquoi, dans les beaux jours, ne vous donnez-vous pas le plaisir honnête de la comédie? Je trouve un peu extraordinaire que messieurs les comédiens du roi, et les miens, vous aient ôté votre entrée.

Qu'ils vous en privent quand ils jouent les *Philosophes*, a la bonne heure; mais il me semble que ceux à qui j'ai fait présent de plusieurs pièces de théâtre, et à qui j'abandonne le profit de la représentation et de l'impression, devraient vous avoir invité au petit festin que je leur donne.

Je vous prie, mon cher amateur des arts, de vouloir bien ajouter à tous vos envois la traduction du *Père de Famille*, ou du *Vero Amico*, de Goldoni, par Diderot, avec sa Préface et l'Épître à M. de La Marck.

Si *l'Écosseuse*[1] est plaisante, comme on me le mande, ayez la charité de la mettre dans le paquet; car il faut rire.

C'est aussi pour rire que je voudrais savoir positivement si c'est l'ami Gauchat qui est l'auteur de *l'Oracle des Philosophes*, et si ce Gauchat n'est pas un de ces ânes de Sorbonne qu'on appelle docteurs.

On dit qu'il n'y a pas trop de quoi rire à nos affaires de terre et de mer. Il faut s'égayer avec les lettres humaines et inhumaines, pour ne pas se chagriner des affaires publiques.

Nous avons aux Délices M. le duc de Villars et un marquis d'Argence, grands amateurs de la science gaie. Ce marquis d'Argence vaut un peu mieux que le d'Argens des *Lettres juives*. Nous jouons la comédie, nous fesons des noces. Madame Denis joue à peu près comme mademoiselle Clairon, excepté qu'elle a dans la voix un attendrissement que Clairon voudrait bien avoir. Mademoiselle de Bazincourt est une excellente confidente, et vous un grand nigaud, mon cher ami, de n'être pas aux Délices ou à Ferney. *Et vale.*

[1] Parodie de *l'Écossaise*, par M. Poinsinet le jeune. (*Ed. de Kehl.*)

CCCLXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, mercredi 23 septembre,
à neuf heures du soir.

En arrivant aux Délices, après avoir répété *Tancrède* sur notre théâtre de Polichinelle, dans le petit castel de Tourney, ô mes anges! ô madame Scaliger! je reçois votre paquet. Est-il bien vrai? est-il possible? quoi! vous avez pris cette peine? vous avez eu cet excès de bonté, de patience? vous m'avez secouru dans le danger? Mon cher ange, je savais bien que vous étiez un grand général; mais madame d'Argental, madame d'Argental est le premier officier de l'état-major! Je ne peux entrer ce soir dans aucun détail. La poste part demain matin, et nous jouons demain *Tancrède*. Tout ce que je peux vous dire, c'est que l'impatient Prault me mande qu'il va imprimer la pièce; et moi je lui mande qu'il s'en garde bien, qu'il ne fasse rien sans vos ordres; il me couperait la gorge et à lui la bourse. Mes divins anges, il me faut laisser reprendre mes sens. Je jette les yeux sur la pièce, sur le beau factum de madame Scaliger; il faudrait répondre un volume, et je n'ai pas un instant.

Tout ce que je vois en gros, c'est un étranglement horrible. Je cherche en vain, à la fin du troisième acte, un morceau qui nous enlève ici quand madame Denis le prononce :

. . . . . Comment dois-je te regarder?
Avec quels yeux, hélas!... avec les yeux d'un père.
Rien n'est changé, je suis encor sous le couteau, etc.

Cela nous fait verser des larmes : et ce morceau tronqué n'est plus qu'un propos interrompu, sans chaleur

et sans intérêt. On m'écrit que Brizard est un cheval de carrosse : je ne suis qu'un fiacre ; mais je fais pleurer.

Le second acte, sans quelques vers prononcés par Aménaïde, après sa scène avec Orbassan, est assurément intolérable ; et il n'y a jamais eu de sortie plus ridicule ; cela seul serait capable de faire tomber la pièce la plus intéressante. Le monologue de madame Denis attendrit tout le monde, parce que madame Denis a la voix tendre, qu'il ne s'agit pas là de position de théâtre, de gestes, et de tout ce jeu muet qu'on a substitué à la belle déclamation. Enfin, que voulez-vous, mes chers anges ! on n'a pu me donner le temps de mettre la dernière main à l'ouvrage ; c'est la faute de ceux qui l'ont répandu dans Paris. Mes divins anges ont raccommodé cette faute beaucoup mieux que notre ministère n'a pu réparer nos malheurs. Vous avez sauvé cinquante défauts : que ne vous dois-je point ! Ah ! c'était à vous qu'il fallait dédier la pièce !

Dites-moi, je vous en prie, de qui j'ai reçu une lettre cachetée avec un lion qui tient un serpent dans une pate, écriture assez belle, parlant comme si c'était d'après vous, prenant intérêt à la chose ; comme personne ne signe, il faut que je devine souvent. Mais de quoi vous parlé-je là ! Je lis le mémoire de madame Scaliger : il est bien fort *de choses*, raisonné à merveille, approfondi, et de la critique la plus vraie et la plus fine. Jamais l'amitié n'a eu tant d'esprit. On a seulement été trop alarmé, en quelques endroits, des clameurs de la cabale. Ces clameurs passent, et l'ouvrage reste. Pourquoi Zaïre ne dit-elle pas son secret ? parce que je ne l'ai pas voulu, messieurs ; et on n'en pleure pas moins à *Zaïre :* ce sera bien pis à *Fanime.* Mais il faut finir et être à vos genoux.

Je viens de lire le premier acte : cela va beaucoup mieux ; mais il faut souper. A demain les affaires.

Cependant, je ne suis pas content de ce captif, et j'aimais bien mieux Aldamon. N'importe, allons souper, vous dis-je ; il est onze heures, je n'ai pas mangé du jour.

A minuit.

J'ai soupé tout seul ; j'ai un peu rêvé. Voici, mes chers anges, le monologue du second acte pour mademoiselle Clairon. Le premier n'était que naturel, mais trop élégiaque. Vous êtes gens de haut goût à Paris. Au nom de la sainte Vierge, faites réciter ce morceau à Clairon ; il favorise tant la déclamation !

Je vous en prie, je vous en conjure.

CCCLXVI.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

24 septembre.

Voilà ce que c'est que de n'être point à Paris ; on ne s'entend point ; on joue au propos interrompu. Je reçois un paquet de M. d'Argental avec *Tancrède*. Je joue *Tancrède* ce soir. Sachez, divine Melpomène, que je fais pleurer dans le rôle du bon homme. Il faut un vieillard vert, chaud, à voix moitié douce, moitié rauque, attendrissante, tremblotante. Divine Melpomène, je vous conjure, par les lois immuables du goût, de ne point sortir du théâtre, au second acte, comme une muette qu'on va pendre. Faites-moi l'amitié, je vous en supplie, de réciter le monologue ci-joint ; il est favorable à la déclamation, il nous tire ici des larmes. Comment ne subjuguerez-vous pas tout le monde, en prêtant à ce morceau la force et le pathétique qui lui manquent ?

J'aurais plus de choses à vous dire que je n'ai fait de mauvais vers en ma vie; mais je plante des arbres ce matin, et je joue Argire ce soir. Deux heures de conversation avec vous me feraient grand bien; mais quoi! Fréron et Poinsinet m'ont chassé de Paris. Il est juste que les grands hommes honorent la capitale, et que je sois dans les Alpes. Envoyez-moi, dans un billet, une larme ou deux des cent mille que vous faites répandre.

CCCLXVII.

A M. GOLDONI.

A Ferney, 24 septembre.

Signor mio, pittore e figlio della natura, vi amo dal tempo ch' io leggo. Ho veduta la vostra anima nelle vostre opere. Ho detto : Ecco un uomo onesto e buono che ha purificato la scena italiana, che inventa colla fantasia e scrive col senno. Oh! che fecondità, mio signore, che purità! come lo stile mi pare naturale, faceto ed amabile! Avete riscattato la vostra patria dalle mani de gli arlecchini. Vorrei intitolare le vostre comedie : *L' Italia liberata da' Goti.* La vostra amicizia m' onora, m' incanta. Ne sono obbligato al signor senatore Albergati, e voi dovete tutti i miei sentimenti a voi solo.

Vi auguro la vita la più lunga, e la più felice, giacchè non potete essere immortale, come il vostro nome. Voi pensate a farmi un onore, e già m' avete fatto il più gran piacere.

J'use, mon cher monsieur, de la liberté française, en vous protestant, sans cérémonie, que vous avez en moi le partisan le plus déclaré, l'admirateur le plus sincère, et déja le meilleur ami que vous puissiez avoir en

France. Cela vaut mieux que d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

CCCLXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 24 septembre.

Mes divins anges, il faut vous rendre compte de tout. Nous venons de jouer *Tancrède* en présence d'une douzaine de Parisiens, à la tête desquels était M. le duc de Villars. Non, vous ne vous imaginez pas quel talent madame Denis a acquis. Je voudrais qu'on pût compter les larmes qu'on verse à Paris et chez nous, et nous verrions qui l'emporte. Je vous dois celles de Paris, car les longueurs tarissent les pleurs; et vos coupures judicieuses, en rapprochant l'intérêt, l'ont augmenté.

Détaillons un peu les obligations que je vous ai. Premier acte, premier remerciement. La première scène du second, supprimée, profit tout clair. Le monologue que j'ai envoyé fait très bien chez nous, et doit réussir chez vous. Au troisième acte, pardon. Ce n'est pas sûrement vous qui avez mis ces malheureux vers :

> Car tu m'as déja dit que cet audacieux
> A sur Aménaïde osé lever les yeux, etc.

On devrait lui répondre : « Mon ami, si on t'a déja « dit qu'on te prend ta maîtresse, tu devais donc en « parler d'abord, tu devais donc être au désespoir. » C'est un contre-sens horrible.

Écoutez-moi, mes chers anges; on n'a pas fait réflexion qu'Aldamon n'est pas encore le confident de la passion de Tancrède. On a imaginé que Tancrède

lui parlait comme à un homme instruit de l'état de son cœur. Il est évident que c'est et que ce doit être tout le contraire. Aldamon est un soldat attaché à Tancrède, qui a favorisé son retour, et rien de plus. Il est si clair qu'il ne sait point la passion de Tancrède, que Tancrède lui dit :

> . . . . . Cher ami, je te dois
> Plus que je n'ose dire, et plus que tu ne crois.

Donc Aldamon ne sait rien. Peu à peu la confiance se forme dans cette scène, et Aldamon, qui doit avoir assez de sens pour apercevoir une passion qu'il approuve, court faire son message, en disant à Tancrède :

> C'est vous qui m'envoyez, je réponds du succès.

Il est bien mieux de mettre ce *je réponds du succès* dans la bouche du confident que dans celle de Tancrède, car alors Tancrède dit, avec bien plus de bienséance et d'enthousiasme : *Il sera favorable.* Nous demandons tous à genoux qu'on laisse le troisième acte comme il est. Est-il possible qu'on ait ôté ces vers :

> Rien n'est changé, je suis encor sous le couteau.
> Tremblez moins pour ma gloire, etc.

Ces vers, récités avec une fermeté attendrissante, ont arraché des larmes. Si le père est si étriqué, s'il ne prend pas un intérêt tendre à la chose, s'il ne flotte pas entre la crainte et l'espérance, en vérité, l'intérêt total diminue, et la pièce, en général, est bien moins touchante. J'ai écrit à Lekain sur ce troisième acte, et je lui ai montré l'excès de ma douleur.

Dans le quatrième acte, il y a beaucoup d'art à fonder, comme vous avez fait, mes divins anges, la cré-

dulité de Tancrède. Je voudrais seulement qu'il ne dît pas qu'il a pénétré le fond de cet affreux mystère, mais qu'on ne l'a que trop dévoilé. Vous ne pouvez sans doute souffrir ces vers :

Dans le rapide cours des plus brillans succès,
Solamir l'eût-il fait sans être sûr de plaire ?

Je tiens toujours que c'est assez que le vieux Argire ait dit à Tancrède : *Elle est coupable.* Un père au désespoir est le plus fort des témoignages. Mais si vous voulez que Tancrède invente encore des raisons pour se convaincre, à la bonne heure ; il faudra faire des vers.

Au cinquième acte, c'est encore un coup de maître d'avoir rendu à la fois le récit de Catane plus vraisemblable et plus intéressant ; mais je ne peux concevoir pourquoi on a retranché :

Courez, rendez Tancrède à ma fille innocente.

Ce vers me paraît de toute nécessité. Si

O jour du changement ! ô jour du désespoir !

a fait un si mauvais effet, cela prouve que Brizard a joué bien froidement ; mais, bagatelle.

Je conviens que mademoiselle Clairon peut faire une très belle figure en tombant aux pieds de Tancrède ; mais si vous aviez vu madame Denis pleurante et égarée, se relever d'entre les bras qui la soutiennent, et dire d'une voix terrible : *Arrêtez, vous n'êtes point mon père !* vous avoueriez que nul tableau n'approche de cette action pathétique, que c'est là la véritable tragédie. Une partie des spectateurs se leva à ce cri, par un mouvement involontaire ; et *pardonnez* arracha l'ame. Il y a un aveuglement cruel à me priver du plus beau morceau de la

pièce. Je vous conjure de me le rendre. Qui empêche mademoiselle Clairon de se jeter et de mourir aux pieds de Tancrède, quand son père, éperdu et immobile, est éloigné d'elle, ou qu'il marche à elle? qu'il l'empêche de dire *j'expire*, et de tomber près de son amant?

Barbare! laisse là ce repentir si vain,

fait un très bel effet parmi nous, qui n'avons pas la ridicule impatience de votre parterre. Vous êtes bien bons de céder à l'impétuosité de la nation; il faut la subjuguer.

La somme totale de ce compte est remercîment, tendresse, respect, et envie de ne point mourir sans vous revoir.

CCCLXIX.

A M. LEKAIN.

Le 24 septembre.

Avant d'aller jouer *Tancrède*, et après avoir écrit une longue lettre à monsieur et à madame d'Argental, et après avoir fait un petit monologue pour mademoiselle Clairon, à la fin du second acte, et après avoir enragé qu'on ne m'ait pas averti plus tôt, et après m'être voulu beaucoup de mal d'être si loin de vous, et n'en pouvant plus, j'aurai peut-être encore le temps, mon cher Lekain, de vous dire un petit mot, que je n'ai point dit à monsieur et à madame d'Argental, en leur écrivant à la hâte, et étant ivre de leurs bontés.

C'est au sujet du troisième acte. Nous serions bien fâchés de le jouer comme on le joue au Théâtre français. Vous n'avez pas fait attention qu'Aldamon n'est point du tout le confident de Tancrède; c'est un vieux soldat qui a servi sous lui. Mais Tancrède n'est pas assez im-

prudent pour lui parler d'abord de sa passion; il ne laisse échapper son secret que par degrés. D'abord il lui demande simplement où demeure Aménaïde; et c'est cette simplicité précieuse qui fait ressortir le reste. Il ne s'informe que peu à peu, et par degrés, du mariage. Il ne doit point du tout dire à Aldamon :

Car tu m'as déja dit que cet audacieux, etc.

Ce vers gâte la scène de toutes façons. Si Aldamon lui a déja dit cette nouvelle, s'il en est sûr, s'il s'écrie : *Il est donc vrai*, il doit arriver désespéré. Il ne doit parler que de sa douleur; et le commencement de la scène, qui chez moi fait un très grand effet, devient très ridicule.

Ne sentez-vous pas que tout l'artifice de cette scène consiste, de la part de Tancrède, à s'ouvrir par gradations avec Aldamon? Il s'en faut bien qu'il doive lui dire tout son secret; et quand il lui dit :

Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi,

remarquez qu'il se donne bien de garde de dire : *J'aime Aménaïde.* Il le lui fait assez entendre, et cela est bien plus naturel et bien plus piquant. Il ne veut paraître que comme un ancien ami de la maison. Il ferait très mal d'aller plus loin.

Ce séjour adoré qu'habite Aménaïde

est un vers d'opéra intolérable.

Concevez donc qu'il ne permet à son amour d'éclater que dans son monologue. C'est là qu'il doit commencer à dire : *Aménaïde m'aime.* S'il le dit, ou s'il le fait trop entendre auparavant, cela devient froid et absurde.

Le vers d'Aldamon :

Je vais parler de vous; je réponds du succès,

est très à sa place. Il respecte, il aime Tancrède comme un grand homme; il sait que le nom de *Tancrède* est révéré dans la maison; il est plein de cette idée; il la confond avec un simple message. Et quand Aldamon dit ce vers : *Je réponds du succès, etc.*, Tancrède a bien meilleur air à dire avec enthousiasme : *Il sera favorable.*

Je vous prie très instamment, mon cher ami, de représenter toutes ces choses à M. d'Argental, et de remettre absolument le troisième acte comme il est. Vous me feriez un tort irréparable si vous continuiez à m'exposer ainsi devant le public, et surtout si l'on imprimait la pièce dans l'état où elle est par ma négligence et mon absence. Voyez à quoi je serais réduit si Prault imprimait la pièce avant que je vous l'aie envoyée, signée de ma main. Prévenez ce coup pour vous et pour moi.

Je ne peux entrer ici dans aucun détail; mais je dois vous dire que, dans la fermentation des esprits, au milieu de la guerre civile littéraire, il faut s'attendre, les premiers jours, aux critiques les plus injustes. C'est une poussière qui s'élève et qui se dissipe bientôt.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

CCCLXX.

A M. PALISSOT.

Au château de Ferney, par Genève, 24 septembre.

Je dois me plaindre, monsieur, de ce que vous avez imprimé mes lettres sans mon consentement. Ce procédé n'est ni de la philosophie ni du monde. Je réponds

cependant à votre lettre du 13 septembre, mais c'est en vous priant par tous les devoirs de la société de ne point publier ce que je ne vous écris que pour vous seul.

Je commence par vous remercier de la part que vous voulez bien prendre au petit succès de *Tancrède*. Vous avez raison de ne vouloir d'appareil et d'action au théâtre qu'autant que l'un et l'autre sont liés à l'intérêt de la pièce : vous écrivez trop bien pour ne pas vouloir que le poëte l'emporte sur le décorateur.

Je suis encore de votre avis sur les guerres littéraires; mais vous m'avouerez que, dans toute guerre, l'agresseur seul a tort devant Dieu et devant les hommes. La patience m'a échappé au bout de quarante années; j'ai donné quelques petits coups de pate à mes ennemis pour leur faire sentir que, malgré mes soixante-sept ans, je ne suis pas paralytique. Vous vous y êtes pris de meilleure heure que moi; vous avez fait des estafilades à des gens qui ne vous attaquaient pas, et malheureusement je suis l'ami de quelques personnes à qui vous avez fait sentir vos griffes. Je me suis donc trouvé entre vous et mes amis que vous déchirez; vous sentez que vous me mettiez dans une situation très désagréable : j'avais été touché de la visite que vous m'aviez faite aux Délices; j'avais conçu beaucoup d'amitié pour vous et pour M. Patu, avec qui vous aviez fait le voyage, et mes sentimens, partagés entre vous et lui, se réunissaient pour vous après sa mort. Vos lettres m'avaient beaucoup plu; je m'intéressais à vos succès, à votre fortune; votre commerce, qui m'était très agréable, a fini par m'attirer les reproches les plus vifs de la part de mes amis. Ils se sont plaints de ma correspondance avec un homme qui les outrageait. Pour comble de désagrément, on m'a envoyé des notes imprimées en

marge de vos lettres. Ces notes sont de la plus grande dureté.

Vous ne devez pas être étonné que des esprits offensés ne ménagent pas l'offenseur. Cette guerre avilit les lettres; elles étaient déja assez méprisées et assez persécutées par la plupart des hommes qui ne connaissent que la fortune. Il est très mal que ceux qui devraient être unis par leur goût et par leur sentiment se déchirent comme s'ils étaient des jansénistes et des molinistes. De petits scélérats en robe noire ont opprimé des gens de lettres, parce qu'ils osaient en être jaloux. Tout homme qui pense devait s'élever contre ces fanatiques hypocrites. Ils méritent d'être rendus exécrables à leur siècle et à la postérité. Jugez combien je dois être affligé que vous ayez combattu sous leurs étendards!

Ce qui me console, c'est qu'enfin on rend justice. L'Académie entière a été indignée du Discours de Le Franc; vous auriez pu un jour être de l'Académie, si vous n'aviez pas insulté publiquement deux de ses membres sur le théâtre. Vous savez que nos amis nous abandonnent aisément, et que les ennemis sont implacables.

Toute cette aventure m'a ôté ma gaieté, et ne me laisse avec vous que des regrets. Pompignan et Fréron m'amusaient, et vous m'avez contristé.

Tout malingre que je suis, je prends la plume pour vous dire que je ne me consolerai jamais de cette aventure, qui fait tant tort aux lettres; que les lettres sont un métier devenu avilissant, abominable, et que je suis fâché de vous avoir aimé et elles aussi.

CCCLXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 septembre.

Je vous ai écrit des volumes, ô mes anges! tout en jouant *Alzire*, *Mahomet*, *Tancrède* et *l'Orphelin*. Ah, l'étonnante actrice que nous avons trouvée! quelle Palmire! vingt ans, beauté, grace, ingénuité, et des larmes véritables, et des sanglots qui partent du cœur! Pauvres Parisiens, que je vous plains! vous n'avez que des Hus.

Madame de Pompadour n'est point poule mouillée, ni moi non plus.

Prenez à cœur le long mémoire, les changemens que je vous ai envoyés par M. de Courteilles. Que je jouisse, au moins en idée, de deux représentations qui me satisfassent. Les cœurs sont-ils donc faits à Paris autrement que chez moi? M. le duc de Villars ne s'y connaît-il point? ma nièce est-elle sans goût? suis-je un chien? que coûte-t-il d'essayer ce qui fait chez nous le plus grand effet?

Est-il vrai que les décorations ne sont pas belles? qu'il n'y a pas assez d'assistans au troisième et au cinquième? que Grandval néglige trop son rôle parce qu'il n'est pas le premier? que Lekain ne prononce pas? que mademoiselle Clairon a joué faux quelques endroits? à qui croire? *la calomnie y règne.*

Madame de Fontaine a fait une belle action. J'aurai bientôt un grand secret à vous confier.

Nous venons de répéter *Fanime*. — Plus de larmes qu'à *Tancrède*. — Un Ramire admirable. Je corromps toute la jeunesse de la pédante ville de Genève; je crée

les plaisirs; les prédicans enragent; je les écrase. Ainsi soit-il de tous prêtres insolens et de tous cagots!

O anges! à l'ombre de vos ailes.

CCCLXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 septembre.

Voici, je crois, mes dernières volontés, mon adorable ange, car je n'en peux plus. N'allez pas, je vous en conjure, casser mon testament; faites essayer ce qui a si bien réussi chez moi. Voilà les cabales un peu dissipées, voilà le temps de jouer à son aise. Les comédiens ne doivent pas rejeter mes demandes; cela serait bien injuste, et me ferait une vraie peine.

Aménaïde-Denis vous embrasse.

Je me jette aux pieds de madame Scaliger. Je crois avoir profité de son excellent Mémoire. Qu'il est doux d'avoir de tels anges!

Je crois que le démon de Socrate était un ami.

CCCLXXIII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Septembre.

No, no, no, caro cigno di Padova, non ho ricevuto le lettere sopra la Russia, e me ne dolgo; car si je les avais lues, j'en aurais parlé dans une très facétieuse préface où je rends justice à ceux qui parlent bien de ce qu'ils ont vu, et où je me moque beaucoup de ceux qui parlent à tort et à travers de ce qu'ils n'ont point vu. Baste, ce sera pour l'antiphone du second volume; car

vous saurez que, n'ayant point encore reçu les Mémoires nécessaires pour le complément de l'ouvrage, je n'ai pas encore été plus loin que Pultava.

Orsù, bisogna sapere che vi sono due valenti banchieri a Milano chiamati Bianchi e Balestrerio, e quegli rinomati banchieri sono li corrispondenti d' un valente mercante o mercatante di Ginevra chiamato Le Fort, di quella famiglia di Le Fort, la quale ha dato alla Russia il gran consigliere del gran Pietro.

Le lettere sopra la Russia non si smarriranno quando saranno indirizzate dal Bianchi a un Le Fort. Prenez donc cette voie, caro cigno; godete la vostra bella patria. Je vais adresser incessamment à Venise le premier volume russe, par le signor Bianchi. Je serais tenté d'y joindre le plan du petit château de Ferney, que je viens de faire bâtir moi tout seul. Les Allobroges me disent que j'ai attrapé le vrai goût d'Italie, *sed non ego credulus illis*. Mais j'ai bâti aussi une tragédie à l'italienne, qu'on joue actuellement à Paris. La scène est en Sicile. C'est de la chevalerie; c'est du temps de l'arrivée des seigneurs normands à Naples, ou plutôt à Capoue. Il y est question d'un pape qui est nommé sur le théâtre. Cependant les Français n'ont point ri, et les Françaises ont beaucoup pleuré.

Je tiens toujours mes bons Parisiens en haleine, de façon ou d'autre. J'amuse ma vieillesse; il n'y a guère de momens vides. Vous êtes, vous, dans la force de l'âge et du génie : je ne marche plus qu'avec des béquilles, et vous courez, et vous allez ferme; e le dame e le muse vi favoriscono a gara.

Vive beatus; have you read *Tristram Shandy?* This is a very unaccountable book and an original one; they run mad about it in England.

Les philosophes triomphent à Paris; nous avons écrasé leurs ennemis en les rendant ridicules.

Vivez *beatus*, vous dis-je.

CCCLXXIV.

A M. NOVERRE,

PENSIONNAIRE DU ROI, MAÎTRE DES BALLETS DE L'EMPEREUR.

Septembre.

J'ai lu, monsieur, votre ouvrage de génie[1]; mes remerciemens égalent mon estime. Votre titre n'annonce que la danse, et vous donnez de grandes lumières sur tous les arts. Votre style est aussi éloquent que vos ballets ont d'imagination. Vous me paraissez si supérieur dans votre genre, que je ne suis point du tout étonné que vous ayez essuyé des dégoûts qui vous ont fait porter ailleurs vos talens. Vous êtes auprès d'un prince qui en sent tout le prix.

Une vieillesse très infirme m'a seule empêché d'être témoin de ces magnifiques fêtes que vous embellissez si singulièrement. Vous faites trop d'honneur à *la Henriade* de vouloir bien prendre le Temple de l'Amour pour un de vos sujets: vous ferez un tableau vivant de ce qui n'est chez moi qu'une faible esquisse. Je crois que votre mérite sera bien senti en Angleterre, parce qu'on y aime la nature. Mais où trouverez-vous des acteurs capables d'exécuter vos idées? Vous êtes un Prométhée; il faut que vous formiez des hommes, et que vous les animiez.

J'ai l'honneur d'être, etc.

[1] *Lettres sur la Danse et sur les Ballets.*

CCCLXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Septembre.

Mon divin ange, vous êtes le meilleur général de l'Europe. Il faut que vous ayez bien disposé vos troupes pour gagner cette bataille; on dit que l'armée ennemie était considérable. Débora-Clairon a donc vaincu les ennemis des fidèles. On dit que Satan était dans l'amphithéâtre, sous la figure de Fréron, et qu'une larme d'une dame étant tombée sur le nez du malheureux, il fit psh, psh, comme si ç'avait été de l'eau bénite.

Il est absolument nécessaire que la pièce s'imprime bientôt. Je soupçonne qu'il y en a déja une édition furtive. Vous savez que j'avais ci-devant proposé à madame la marquise une dédicace; je ne peux honnêtement oublier ma parole. J'écris au protecteur M. le duc de Choiseul, protecteur que je vous dois, et je le prie de savoir de madame la marquise si elle accepte l'Épître. Vous connaissez le ton de mes dédicaces; elles sont un peu hardies, un peu philosophiques; je tâche de les faire instructives. Si on les veut de cette espèce, je suis prêt; sinon, point de dédicace.

Madame Scaliger, vous avez sans doute taillé et rogné: vous avez fait des vôtres. Si la pièce vaut quelque chose, ma foi, je le dois à vos critiques scaligériennes. Étiez-vous là, madame? Dites donc aux acteurs des deux premiers actes qu'ils ne soient pas si froids et si familiers.

Des longueurs, mon cher ange! c'est dans ma lettre de remercîment qu'il y aurait des longueurs, si j'avais un moment à moi. Comment pourrais-je finir? Je vous dois

tout. Je baise le bout de vos ailes avec des transports de reconnaissance.

On dit que la lettre au roi Stanislas a fait impression sur l'esprit de monseigneur le dauphin. Le roi de Pologne m'a remercié de sa main avec la plus grande bonté.

Nous venons de répéter *Tancrède* avec madame Denis; je parie, et même contre vous, que mademoiselle Clairon ne joue pas si bien le quatrième acte.

N. B. Moi, père, je fais pleurer; que Brizard en fasse autant; je l'en défie: il ne peut tomber de ses yeux que de la neige.

CCCLXXVI.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

1er octobre.

Charmante madame Scaliger, la lettre, le savant commentaire du 24, redoublent ma vénération. M. le duc de Villars s'habille pour jouer à huis clos Gengis-kan, la Denis se requinque: deux grands acteurs, par parenthèse. On rajuste mon bonnet, et je saisis ce temps pour vous remercier, pour vous dire la centième partie de ce que je voudrais vous dire. Je suis devenu un peu sourd, mais ce n'est pas à vos remarques, ce n'est pas à vos bontés[1].

Voilà à peu près tous les ordres de ma souveraine exécutés en courant. Toutes les judicieuses critiques scaligériennes ont trouvé un V. docile, un V. reconnaissant, un V. prompt à se corriger, et quelquefois un V. opiniâtre, qui dispute comme un pédant, et qui encore vous supplie à genoux d'accepter ses changemens, de faire ôter ce détestable *car tu m'as déja dit que cet*

[1] Il y avait ici des corrections pour *Tancrède*.

audacieux; et il vous conjure plus que jamais d'ajouter au pathétique du tableau de Clairon au cinq, ce morceau plus pathétique encore :

Arrêtez. — Vous n'êtes point mon père, etc.

Il me semble que, grace à vos bontés, tout est à présent assez arrondi, malgré la multitude de tant d'idées étrangères à *Tancrède* qui me lutinent depuis un mois.

Madame Denis partage toute ma reconnaissance. Divins anges, veillez sur moi; je vous adore du culte de dulie et de latrie.

CCCLXXVII.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

Aux Délices, 3 octobre.

Le baron germanique, qui se charge de rendre ce paquet à votre excellence, est un heureux petit baron. Je connais des Français qui voudraient bien être à sa place, et faire leur cour à monsieur et madame de Chauvelin. Je n'ai point eu l'honneur de vous écrire pendant que vous bouleversiez nos limites, et que vous rendiez des Savoyards Français et des Français Savoyards. Je conçois très bien qu'il y a du plaisir à être Savoyard, quand vous êtes en Savoie. Souvenez-vous, monsieur, que quand vous prendrez le chemin de Versailles pour donner la chemise au roi, vous devez au moins venir changer de chemise dans nos ermitages.

J'ai l'honneur de vous envoyer une partie de la vie du Solon et du Lycurgue du Nord. Si la cour de Russie était aussi diligente à m'envoyer ses archives, que je le suis à les compiler, vous auriez eu deux ou trois tomes au lieu d'un. Je me souviens d'avoir entendu dire à vos

ministres, au cardinal Dubois, à M. de Morville, que le czar n'était qu'un extravagant, né pour être contre-maître d'un navire hollandais; que Pétersbourg ne pourrait subsister; qu'il était impossible qu'il gardât la Livonie, etc.; et voilà aujourd'hui les Russes dans Berlin, et un Tottleben donnant ses ordres datés de Sans-Souci! Si j'avais été là, j'aurais demandé le beau *Mercure* de Pigalle pour le rendre au roi.

En qualité de tragédien, j'aime toutes ces révolutions-là passionnément. J'ai et j'aurai contentement. Peut-être, si j'étais *Sir politic*, je ne les aimerais pas tant. Je ne suis pas trop mécontent de vous autres sur terre, mais vous êtes sur mer de bien pauvres diables.

Si j'osais, je vous conjurerais à genoux de débarrasser pour jamais du Canada le ministère de France. Si vous le perdez, vous ne perdez presque rien; si vous voulez qu'on vous le rende, on ne vous rend qu'une cause éternelle de guerre et d'humiliations. Songez que les Anglais sont au moins cinquante contre un dans l'Amérique septentrionale. Par quelle démence horrible a-t-on pu négliger la Louisiane, pour acheter tous les ans trois millions cinq cent mille livres de tabac de vos vainqueurs? N'est-il pas absurde que la France ait dépensé tant d'argent en Amérique, pour y être la dernière des nations de l'Europe?

Le zèle me suffoque: je tremble depuis un an pour les Indes orientales. Un maudit gouverneur de la colonie anglaise à Surate, et un certain commodore qui nous a frottés dans l'Inde, sont venus me voir; ils m'ont assuré que Pondichéri serait à eux dans quatre mois. Dieu veuille que M. Berrier confonde mon commodore!

Pour me dépiquer des malheurs publics et des miens

propres (car je navige malheureusement dans la barque), je me suis mis à jouer force tragédies, et nous gardons des rôles pour madame l'ambassadrice. Nous jouâmes *Fanime* ces jours passés; la scène est à Saïd, petit port de Syrie. Nous eûmes pour spectateur un Arabe, qui est de Saïd même, qui sait sept ou huit langues, qui parle très bien français, et qui eut beaucoup de plaisir. Savez-vous bien que j'ai eu un autre Arabe? c'est l'abbé d'Espagnac. Pourquoi faut-il qu'un homme si coriace soit si aimable! Vivent les gens faciles en affaires! la vie est trop courte pour chipoter.

Vous connaissez la belle lettre de Luc, où il parle si courtoisement de M. le duc de Choiseul. J'ai bien peur que mes Russes n'aient pris aussi une lettre qu'il m'adressait. Cet homme ne ménage pas plus les termes que ses troupes; il perdra ses états pour avoir fait des épigrammes. Ce sera du moins une aventure unique dans les chroniques de ce monde.

Je suis un grand babillard, monsieur; mais il est si doux de s'entretenir avec vous des sottises du genre humain, et de vous ouvrir son cœur! Je compte si fort sur vos bontés, que je me suis laissé aller. Conservez-moi, et madame l'ambassadrice, un peu de souvenir et de bienveillance. Je vous avertis que madame Denis est devenue très digne de jouer les seconds rôles avec madame de Chauvelin.

L'oncle et la nièce sont à ses pieds. Je vous présente mon tendre respect dans la foule de ceux qui vous aiment.

CCCLXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 octobre, à midi.

Eh ! mon Dieu, mes anges, vous voilà fâchés contre moi ! vous voilà les anges exterminateurs. Que votre face ne s'allume pas contre moi, et regardez-moi en pitié. — Je vous ai écrit une lettre ce matin : je réponds à votre courroux du 29. Figurez-vous que je n'ai le temps ni de manger ni de dormir ; la tête me tourne.

1° Je vous jure qu'on m'a mandé que Lekain et la Clairon avaient arrangé le troisième acte à leur fantaisie ; mais allons pied à pied, si je puis, et commençons par le commencement.

2° J'ai déja dit et je redis que la transfusion des deux scènes paternelles d'Argire avec Aménaïde en une seule scène, vers la fin du premier acte, était le salut de la république ; j'ai remercié et je remercie.

3° Je m'en tiens à cette manière de finir le premier acte :

> Viens, je te dirai tout. — Mais il faut tout oser ;
> Le joug est trop affreux, ma main doit le briser ;
> La persécution enhardit la faiblesse.

Cela fortifie le caractère d'Aménaïde, et rend en même temps ses accusateurs moins odieux.

4° Le second acte commence encore d'une manière plus forte :

> . . . . . .
> Moi, des remords ! qui, moi ! le crime seul les donne, etc.

Et c'est Aménaïde, et non la suivante, qui fait tout ; et il est bien plus naturel de lui donner de la confiance

pour un esclave qui l'a déja servie, que de remettre tout aux soins de Fanie; cela était trop d'une petite fille; et cette fermeté du caractère d'Aménaïde prépare mieux les reproches vigoureux qu'elle fait ensuite à son père.

5° Jamais je n'ai eu d'autre idée, au troisième acte, que de faire apprendre à Tancrède son malheur par gradation; je n'ai jamais prétendu qu'il parlât d'abord à Aldamon, comme au confident de son amour; et quand Tancrède disait, au nom d'Orbassan,

Orbassan, l'ennemi, le rival de Tancrède!

il le disait à part: et pour lever toute équivoque, j'ai mis l'*oppresseur* de Tancrède au lieu de *rival*. J'ai toujours prétendu que Tancrède, en arrivant dans la ville, avait appris, par le bruit public, qu'Orbassan devait épouser Aménaïde; c'est une chose très naturelle; tout le monde en parle, et Aldamon n'en sait que ce que la voix publique lui en a appris.

Quand Tancrède demande qui commande les armes dans la ville, Aldamon peut répondre:

Ce fut, vous le savez, le respectable Argire;

mais Orbassan lui succède. En un mot, tout l'art de cette scène doit consister dans la manière dont Tancrède laisse pénétrer son secret par Aldamon, qui voit, par son émotion, quels sont ses chagrins et ses projets. *Je vais* parler *de vous* était équivoque; *vous* cependant ne signifie pas *je vous nommerai;* il signifie qu'Aménaïde pourra se douter quel est ce *vous;* mais cela est trop subtil, et *vous m'envoyez* vaut mieux. Ce sont bagatelles.

6° *Je suis encor sous le couteau* est une expression

noble et terrible; si on ne la trouve pas ailleurs, tant mieux; elle a le mérite de la nouveauté, de la vérité et de l'intérêt. Cette scène a fait un grand effet chez moi. Il faut laisser dire les petits critiques, qui font semblant de s'effaroucher de tout ce qui est nouveau, et qui ne voudraient que des expressions triviales; notre langue n'est déja que trop stérile.

7° La dernière scène du second acte était aussi nécessaire que cette dernière scène du troisième; mais comme ce petit monologue du second ne peut être qu'une expression simple de la situation d'Aménaïde, comme ce tableau de son état n'est point un grand combat de passions, il ne faut pas s'attendre à de grands effets de ce monologue, mais seulement à rendre le spectateur satisfait, et à terminer l'acte avec rondeur et élégance, sans refroidir.

8°. Si, *O ma fille! vivez, fussiez-vous criminelle*, est dit par un acteur glacé, tels que les acteurs français l'ont presque toujours été; si ce vers n'est pas dans la bouche d'un homme qui ait déja pleuré et fait pleurer, il est clair que ce vers doit être mal reçu; mais moi, en le disant, j'arrache des larmes. J'ai voulu peindre un vieillard faible et malheureux: c'est la nature. Il y a un préjugé bien ridicule parmi nous autres Francs, c'est que tous les personnages doivent avoir la même noblesse d'ame, qu'ils doivent tous être bien élevés, bien élégans, bien compassés: la nature n'est pas faite ainsi.

9° Le grand point est de toucher. — *Inventez des ressorts qui puissent m'attacher*, dit Boileau. Or Aménaïde est aussi touchante à la lecture qu'au théâtre. Cependant vous savez, mes anges, que M. de Chauvelin avait été mécontent du quatrième acte; il avait imaginé

d'envoyer un ambassadeur de Solamir, et de substituer une entrée et une audience aux sentimens douloureux d'une femme qui a été condamnée à mort par son père, et qui est à la fois méprisée et défendue par son amant. Toutes ces idées que chacun a dans sa tête, de la manière dont on pourrait conduire autrement une pièce nouvelle, ne serviront jamais qu'à refroidir un auteur, à lui ôter tout son enthousiasme. On pourra gagner quelque chose du côté de l'historique, et on perdra tout l'intérêt. Si Corneille avait suivi dans *le Cid* le plan de l'Académie, *le Cid* était à la glace.

On crie aux premières représentations et le *couteau*, et la haine *outrageuse*, et *je ne peux souffrir ce qui n'est pas Tancrède;* au bout de huit jours on ne crie plus.

10° Les longueurs doivent être accourcies; mais l'étriqué et l'étranglé détruit tout. Un sentiment qui n'a pas sa juste étendue ne peut faire effet. Qu'est-ce qu'une tragédie en abrégé?

11° Nous soutenons toujours que les derniers vers d'Aménaïde sont un morceau pathétique, terrible, nécessaire, et nous en avons eu la preuve: — *Arrêtez.* — *Vous n'êtes point mon père.* On fut transporté.

Je n'ai plus de papier, je n'ai plus ni tête ni doigts. Mon cœur est navré de douleur, si j'ai déplu à mes anges; mais, au nom de Dieu, ôtez-moi ce *car tu m'as déja dit.*

CCCLXXIX.

A M. THIERIOT.

8 octobre.

Je vous dois bien des réponses, mon ancien ami. Puisque vous logez chez un médecin, ce n'est pas mer-

veille que vous soyez malade. Si vous venez aux Délices, vous vous porterez bien; madame Denis vous fera pleurer dans *Tancrède* tout autant que mademoiselle Clairon; et moi, je vous ferai plus d'impression que Brizard : je suis un excellent bon homme de père.

Je vous enverrai incessamment un *Pierre-le-Grand* par M. Damilaville.

Je ne peux vous donner *la Capilotade* que cet hiver; je n'ai pas un moment à moi.

J'ai dans mon taudis des Délices M. le duc de Villars, un intendant, un homme d'un grand mérite qui a fait cent cinquante lieues pour me voir. Nous couchons les uns sur les autres. Il y avait hier quarante-neuf personnes à souper. Nous jouons aujourd'hui *Mahomet :* une Palmire jeune, naïve, charmante, voix de sirène, cœur sensible, avec deux yeux qui fondent en larmes; on n'y tient pas : Gaussin était une statue. *Nota bene* que j'arrache l'ame au quatrième acte.

Mon église ne se bâtira qu'au printemps. Vous voulez que j'ose consulter M. Soufflot sur cette église de village, et j'ai fait mon château sans consulter personne.

J'ai reçu *le Père de Famille;* mais je voulais l'édition avec l'épigraphe grecque, et les deux lettres qui firent tant de bruit.

Bonsoir, mon cher ami; la tête me tourne de plaisir et de fatigue.

Dites-moi donc quelles critiques on fait de *Tancrède, et vale.*

CCCLXXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 octobre.

O divins anges! jugez si je suis fidèle à mon culte; je vais jouer Zopire; j'ai deux cents personnes à placer; je fais copier *Tancrède;* je vous écris. Où diable avez-vous pêché, mes anges, que j'avais un peu d'amertume, quand je suis pénétré de vos bontés?

Je vous enverrais aujourd'hui *Tancrède,* si j'avais seulement le temps de faire un paquet. Qui, moi de l'amertume, parce que j'ai pris le parti du troisième acte, et que j'ai cru que Lekain me l'avait saboulé! Pour Dieu, laissez-moi mon franc arbitre; encore faut-il bien que j'aie mon avis: Dieu a permis à ses créatures de dire ce qu'elles pensent. Mon cher ange, mandez-moi, je vous prie, où l'on en est de ce *Tancrède,* quel parti on prend. J'ai envoyé un long mémoire à Clairon, par Versailles; je vous écris aussi par Versailles. Je ne veux pas ruiner mes anges par mes bavarderies. Nous jouons donc *Mahomet* aujourd'hui. N'a-t-on pas fait cent critiques de *Mahomet?* cela empêche-t-il qu'elle ne doive faire un effet terrible, qu'elle ne doive déchirer le cœur? Ah, Gaussin, Gaussin! si vous aviez la centième partie de l'ame de madame Rilliet! si on avait eu un Séide! Pauvres Parisiens! vous n'aves point d'acteurs qui pleurent. J'ai un petit mot à vous dire, mes anges; c'est que presque toutes vos tragédies sont froides, et vos acteurs aussi, excepté la divine Clairon, et quelquefois Lekain. Mes yeux se sont ouverts, mais trop tard. Je mourrai sans avoir fait une pièce selon mon goût.

M. le duc de Choiseul vous a-t-il montré la facétie de ma dédicace ?

Avez-vous reçu un *Pierre ?*

Madame Scaliger, ne soyez donc plus fâchée contre moi. C'est que je suis à vos pieds, c'est que je vous aime et révère au pied de la lettre.

CCCLXXXI.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

8 octobre.

On ne peut certainement entendre qu'un homme fasse mieux une chose que ceux qui ne la font pas. On ne peut entendre qu'une pièce soit mieux représentée par ceux qui y jouent que par ceux qui n'y jouent pas. On doit encore moins entendre que des personnes du monde qui jouent la comédie pour leur plaisir aient des talens supérieurs à ceux des plus grands acteurs de Paris.

Ce qu'il faut encore moins entendre, c'est qu'on ait prétendu comparer personne à mademoiselle Clairon.

Ce qu'il faut surtout entendre, et ce qui est d'une vérité incontestable, c'est qu'on a pour mademoiselle Clairon tous les sentimens qu'elle mérite et qu'on ne démentira jamais : le pauvre vieillard lui sera toujours attaché avec des sentimens aussi vifs que s'il était jeune ; il admirera ses talens, et il admirera encore la force qu'elle eut d'en priver un public ingrat ; il aimera sa personne jusqu'au dernier moment de sa vie.

CCCLXXXII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Ce 10 octobre.

Si vous n'êtes point un grand enfant, madame, vous n'êtes pas non plus une petite vieille. Je suis votre aîné, et je joue la comédie deux fois par semaine; et le bon de l'affaire, c'est que nous jouons des pièces nouvelles de ma façon, que Paris ne verra pas, à moins qu'il ne soit bien sage et bien honnête.

Comme je fais le théâtre, les pièces et les acteurs, qu'en outre je bâtis une église et un château, et que je gouverne par moi-même tous ces tripots-là, et que, pour m'achever de peindre, il faut finir l'*Histoire de Pierre-le-Grand*, et que j'ai dix ou douze lettres à écrire par jour: tout cela fait que vous devez me pardonner, madame, si je ne vous ennuie pas aussi souvent que je le voudrais.

J'ai pourtant un plaisir extrême à m'entretenir avec vous; vous savez que j'aime passionnément votre esprit, votre imagination, votre façon de penser. Vous aurez la moitié de *Pierre* incessamment. Il y a un paquet tout prêt pour vous, et pour M. le président Hénault; mais on ne sait comment faire pour dépêcher ces paquets par la poste.

Je vous avertis que la Preface vous fera pouffer de rire, et vous serez tout étonnée de voir que la plaisanterie n'est point déplacée.

J'y joins un chant de *la Pucelle*, qui pourra vous faire rire aussi. Je vous promets encore de vous chercher des fariboles philosophiques dans ma bibliothèque; mais

il faut que vous sachiez que je ne suis guère le maître d'entrer dans ma bibliothèque à présent, parce qu'elle est dans l'appartement qu'occupe M. le duc de Villars, avec tout son monde. Il nous a joué à huis clos Gengiskan dans *l'Orphelin de la Chine*. Il vaut mieux que tous vos comédiens de Paris.

Je suis fort aise, madame, qu'on ait imprimé ma *Lettre au roi de Pologne*. Trois ou quatre lettres par an, dans ce goût-là, écrites aux puissances, ou soi-disant telles, ne laisseraient pas de faire du bien. Il faut rendre service aux hommes tant qu'on le peut, quoiqu'ils n'en vaillent guère la peine.

Mon petit parti, d'ailleurs, m'amuse beaucoup. J'avoue que tous mes complices n'ont pas sacrifié aux graces; mais s'ils étaient tous aimables, ils ne seraient pas si attachés à la bonne cause. Les gens de bonne compagnie ne font point de prosélytes; ils sont tièdes; ils ne songent qu'à plaire; Dieu leur demandera un jour compte de leurs talens.

Vous avez bien raison, madame, d'aimer l'Histoire de mon ami Hume; il est, comme vous savez, le cousin de l'auteur de *l'Écossaise*. Vous voyez comme il rend, dans cette Histoire, le fanatisme odieux.

Ne croyez pas que l'*Histoire de Pierre-le-Grand* puisse vous amuser autant que celle des Stuart; on ne peut guère lire *Pierre* qu'une carte géographique à la main; on se trouve, d'ailleurs, dans un monde inconnu. Une Parisienne ne peut s'intéresser à des combats sur les Palus-Méotides, et se soucie fort peu de savoir des nouvelles de la grande Permie et des Samoïèdes. Ce livre n'est point un amusement, c'est une étude.

M. le président Hénault ne veut point que je donne *Pierre* chiquette à chiquette: je ne le voudrais pas non

plus, mais j'y suis forcé. On a un peu de peine avec les Russes, et vous savez que je ne sacrifie la vérité à personne.

Adieu, madame; si vous aviez des yeux, je vous dirais: Venez philosopher avec nous, parce que vos yeux seraient égayés pendant neuf mois par le plus agréable aspect qui soit sur la terre; mais ce qui fait le charme de la vie est perdu pour vous, et je vous assure que cela me fait toujours saigner le cœur.

J'ai chez moi un homme d'un mérite rare, homme de grande condition, ancien officier retiré dans ses terres: il les a quittées pour venir, à cent cinquante lieues de chez lui, philosopher dans une retraite. Je ne l'avais jamais vu; je ne savais pas même qu'il existât: il a voulu venir, il est venu; il fait de grands progrès, et il m'enchante. Mais par malheur il me vient des intendans; ces gens-là ne sont pas tous philosophes. Mon dieu, madame, que je hais ce que vous savez!

Je vais être en relation avec un brame des Indes, par le moyen d'un officier qui va commander sur la côte de Coromandel, et qui m'est venu voir en passant. J'ai déja grande envie de trouver mon brame plus raisonnable que tous vos butors de la Sorbonne.

Adieu, encore une fois, madame; je vous aime beaucoup plus que vous ne pensez.

CCCLXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 octobre.

Vous êtes mes anges plus que jamais; vous persévérez dans votre ministère de gardiens. Voici, mon cher et respectable ami, ce que j'ai pu à peu près répondre

à votre lettre et au mémoire de madame Scaliger. Je prevois que ma réponse sera inutile, puisqu'elle n'arrivera qu'après que *Tancrède* aura été joué à Versailles; mais du moins j'aurai la consolation d'avoir fait mon devoir. Si vous avez encore quelques petits scrupules, je suis à vos ordres.

Êtes-vous toujours dans l'idée de faire imprimer *Tancrède* par provision? En ce cas, je vous supplie de faire transcrire sur la pièce les changemens que vous trouverez dans mon mémoire. Vos bontés ne se lassent pas.

Vous imaginez donc que je suis assez malhabile pour fourrer dans la dédicace quelque chose que la marquise n'ait pas approuvé? je ne suis pas si niais. Voici cette dédicace mot pour mot, telle que M. le duc de Choiseul me l'a renvoyée, munie du grand sceau des petits appartemens. J'ai plus d'une raison de faire cette dédicace, et je crois que vous les devinez toutes.

Et vous, madame Scaliger, vous me croyez donc assez Suisse pour ignorer que mon intendant de Bourgogne est le frère de mon cher avocat-général? Sachez que ce frère m'a amené son neveu, propre fils de son frère. J'ai soupçonné sa mère d'avoir été une habile femme; car le jeune candidat est d'une taille fine et élancée, et son père est tout rabougri.

Nous avons à présent M. Turgot, qui vaut mieux que tout le parquet. Celui-là n'a pas besoin de mes instructions, il m'en donnerait. C'est un philosophe très aimable. Nous lui avons joué *Fanime* et les *Ensorcelés:* il dit qu'il n'avait pas pleuré à *Tancrède*, et je l'ai vu pleurer à *Fanime;* mais c'est que madame Denis a la voix attendrissante, et quand nous jouons ensemble, on n'y tient pas.

George III ne changera pas la face de l'Europe; celle de Luc change tous les jours.

Mille tendres respects à tous les anges.

CCCLXXXIV.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

13 octobre.

Madame Scaliger, savez-vous bien que vous êtes adorable? Des lettres de quatre pages, des mémoires raisonnés, des bontés de toute espèce; mon cœur est tout gros. J'aime mes anges à la folie. Quand je vous ai envoyé des bribes pour *Tancrède*, imaginez-vous, madame, qu'on m'essayait un habit de théâtre pour Zopire, et un autre pour Zamti; qu'il fallait compter avec mes ouvriers, faire mes vendanges et mes répétitions. J'écrivais au courant de la plume, et un *Tancrède sortait de la place*. Cette *place* n'est pas tenable: il y avait cent autres incongruités; je m'en apercevais bien; je les corrigeais quand le courrier était parti. J'envoyais des mémoires à Clairon; je priais qu'on suspendît les représentations, qu'on me donnât du temps. Voilà qui est fait; tout est fini, plus de chevalerie. Vous aurez une nouvelle leçon quand vous voudrez. Pour moi, je vais jouer le père de Fanime dans deux heures, et je vous avertis que je vais faire pleurer. Fanime se tue; il faut que je vous confie cette anecdote. Mais comment se tue-t-elle? à mon gré, de la manière la plus neuve, la plus touchante. Cette Fanime fait fondre en larmes; du moins madame Denis fait cet effet; car, ne vous déplaise, elle a la voix plus attendrissante que Clairon; et moi, je vous répète que je vaux cent Sarrazins, et que j'ai formé

une troupe qui gagnerait fort bien sa vie. Ah! si nous pouvions jouer devant madame Scaliger! Mais vous a-t-on envoyé *Pierre Ier*? cela n'est pas aussi amusant qu'une tragédie. Que ferez-vous de la grande Permie et des Samoïèdes? Il y a pourtant une préface à faire rire, et j'ose vous répondre qu'elle vous divertira. Je crois que j'étais né plaisant, et que c'est dommage que je me sois adonné parfois au sérieux. Je n'ai point vu les fréronades sur *Tancrède;* mais je me trompe, ou Jérôme Carré est plus plaisant que Fréron. Je me moque un peu du genre humain, et je fais bien; mais avec cela, comme mon cœur est sensible! comme je suis pénétré de vos bontés! comme j'aime mes anges! je les chéris autant que je déteste ce que vous savez. Mon aversion pour cette infamie ne fait que croître et embellir.

M. d'Argental est donc à la campagne? Comment peut-il faire pour ne pas sortir à cinq heures? Comment va la santé de M. de Pont-de-Vesle? Quand mon cher ange reviendra-t-il?

Je suis à vos pieds, divine Scaliger.

CCCLXXXV.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

16 octobre.

Belle Melpomène, ma main ne répondra pas à la lettre dont vous m'honorez, parce qu'elle est un peu impotente; mais mon cœur, qui ne l'est pas, y répondra.

Raisonnons ensemble, raisonnons.

Les monologues, qui ne sont pas des combats de passions, ne peuvent jamais remuer l'ame et la transporter. Un monologue, qui n'est et ne peut être que la

continuation des mêmes idées et des mêmes sentimens, n'est qu'une pièce nécessaire à l'édifice; et tout ce qu'on lui demande, c'est de ne pas refroidir. Le mieux, sans contredit, dans votre monologue du second acte, est qu'il soit court, mais pas trop court. On peut faire venir Fanie, et finir par une situation attendrissante. Je tâcherai, d'ailleurs, de fortifier ce petit morceau, ainsi que bien d'autres. On a été forcé de donner *Tancrède* avant que j'y eusse pu mettre la dernière main. Cette pièce ne m'a jamais coûté un mois. Vos talens ont sauvé mes défauts; il est temps de me rendre moins indigne de vous.

Je ne suis point du tout de votre avis[1], ma belle Melpomène, sur le petit ornement de la Grève que vous me proposez. Gardez-vous, je vous en conjure, de rendre la scène française dégoûtante et horrible, et contentez-vous du terrible. N'imitons pas ce qui rend les Anglais odieux. Jamais les Grecs, qui entendaient si bien l'appareil du spectacle, ne se sont avisés de cette invention de barbares. Quel mérite y a-t-il, s'il vous plaît, à faire construire un échafaud par un menuisier? en quoi cet échafaud se lie-t-il à l'intrigue? Il est beau, il est noble de suspendre des armes et des devises. Il en résulte qu'Orbassan, voyant le bouclier de Tancrède sans armoiries, et sa cotte d'armes sans faveurs des belles, croit avoir bon marché de son adversaire; on jette le gage de bataille; on le relève; tout cela forme une action qui sert au nœud essentiel de la pièce. Mais faire

[1] Ce fut contre son avis, et à la pluralité des voix, que mademoiselle Clairon fut chargée de proposer à M. de Voltaire de tendre le théâtre en noir, et de dresser un échafaud au troisième acte de *Tancrède*. Les principes de cette grande actrice n'ont jamais différé de ceux qui sont établis dans cette lettre. (*Éd. de Kehl.*)

paraître un échafaud, pour le seul plaisir d'y mettre quelques valets de bourreau, c'est déshonorer le seul art par lequel les Français se distinguent; c'est immoler la décence à la barbarie; croyez-en Boileau, qui dit :

> Mais il est des objets que l'art judicieux
> Doit offrir à l'oreille et dérober aux yeux.

Ce grand homme en savait plus que les beaux esprits de nos jours.

J'ai crié trente ou quarante ans qu'on nous donnât du spectacle dans nos conversations en vers, appelées *tragédies;* mais je crierais bien davantage si on changeait la scène en place de Grève. Je vous conjure de rejeter cette abominable tentation.

J'enverrai dans quelque temps *Tancrède*, quand j'aurai pu y travailler à loisir; car figurez-vous que, dans ma retraite, c'est le loisir qui me manque. *Fanime* suivra de près : nous venons de l'essayer en présence de M. le duc de Villars, de l'intendant de Bourgogne, et de celui de Languedoc. Il y avait une assemblée très choisie. Votre rôle est plus décent, et par conséquent plus attendrissant qu'il n'était; vous y mourez d'une manière qu'on ne peut prévoir, et qui fait un effet terrible, à ce qu'on dit. La pièce est prête. Je vais bientôt donner tous mes soins à *Tancrède.* Quand vous aurez donné la vie à ces deux pièces, je vous supplierai d'être malade, et de venir vous mettre entre les mains de Tronchin, afin que nous puissions être tous à vos pieds.

CCCLXXXVI.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 18 octobre.

Je prends la liberté, madame, de faire passer par vos mains ma réponse à mademoiselle Clairon, et je vous supplie instamment de vous joindre à moi pour empêcher l'avilissement le plus odieux qui puisse déshonorer la scène française et achever notre décadence. Que M. d'Argental et tous ses amis emploient leur crédit pour sauver la France de cet opprobre!

J'ai encore une grace à vous demander, qui ne regarde que moi; c'est de dissiper mes continuelles alarmes sur l'impression dont on me menace. Il y a certainement dans Paris des exemplaires de *Tancrède*, conformes à la leçon des comédiens. Il est certain que, pour peu qu'on attende, la pièce paraîtra dans toute sa misère, pendant que je passe le jour et la nuit à la corriger d'un bout à l'autre, à la rendre moins indigne de vous et du public. Vous en recevrez incessamment une nouvelle copie, et je pense qu'il sera convenable de toutes façons de la reprendre vers la Saint-Martin. On sera obligé de transcrire de nouveau tous les rôles. Il n'y en a pas un seul où je n'aie fait des changemens. Si ces changemens valent quelque chose, c'est à vous que j'en suis redevable, c'est à votre goût, à l'intérêt que vous avez pris à l'ouvrage, à vos réflexions aussi solides que fines. Si je me suis un peu récrié contre quelques vers qu'on a été forcé de substituer à la hâte, si ces vers m'ont paru défectueux, c'est l'amour de l'art, et non l'amour-propre, qui s'est révolté en moi. Je n'ai

pas senti avec moins de reconnaissance la nécessité de plusieurs changemens, je n'en ai pas moins approuvé vos remarques, et plusieurs vers mis à la place des miens. M. d'Argental sera-t-il encore long-temps à la campagne? Il me paraît qu'en son absence vous commandez l'armée avec bien du succès. Je me flatte que vos troupes préviendront les irruptions des houssards libraires. Quand jouera-t-on *la Belle Pénitente?* mademoiselle Clairon est-elle cette pénitente? Elle seule peut faire réussir cette détestable pièce anglaise; mais je me flatte que l'auteur, qui s'abaisse à chercher des modèles chez les barbares, se sera fort éloigné de son modèle. Si notre scène devient anglaise, nous sommes bien avilis: nous ne sommes déja que les traducteurs de leurs romans. N'avons-nous pas déja baissé assez pavillon devant l'Angleterre? c'est peu d'être vaincus, faut-il encore être copistes? O pauvre nation!

Madame, le cœur me saigne, mais il est à vous.

CCCLXXXVII.

A M. THIERIOT.

19 octobre.

Voici, mon ami, une lettre de change de quatre *Pierre* sur Robin-Mouton. Je vous prie de donner un exemplaire de ma part au ferme et aimable Protagoras, et quand il aura lu mon *Pierre*, vous le lui ferez relier bien proprement. Faites des trois autres exemplaires ce qu'il vous plaira, et tâchez qu'aucun ne vous ennuie. Quand vous voudrez venir dans ma chaumière, nous vous voiturerons, puis vous hébergerons; chaufferons, blanchirons, raserons et égaierons.

L'intendant de Bourgogne vint dans mon trou ces

jours passés, avec le fils de l'avocat-général, qui en a usé si cordialement avec nous : il avait un cortége de proconsul. Le duc de Villars était chez moi ; nous allions jouer *Fanime* ou *Médime* (le nom n'y fait rien : *Fanime* est plus sonore à cause de l'alpha). Nous n'en mîmes pas plus grand pot au feu : nous étions cinquante-deux à table. L'intendant alla coucher à Ferney, sa troupe à Tourney, la mienne aux Délices. Je reçus fort noblement, fort dignement le fils de l'avocat-général. Son oncle me dit que, dans quelques années, il succéderait à son père. Souvenez-vous alors, lui dis-je, que vous devez être l'avocat de la nation. Le jeune homme m'attendrit ; il pleura à *Fanime*.

Je ne le punis point des fautes de son père.

Il faut que Pompignan m'envoie son fils.

J'ai lu deux brochures : l'une est de Lanoue ; *ærugo mera ;* l'autre d'une bonne ame ; mais cette ame se trompe sur le second acte de *Tancrède*. Il est vrai que les comédiens l'ont induit en erreur. *Tancrède* est tout autre chose que ce que vous avez vu au théâtre. J'espère qu'à la reprise ils joueront ma pièce et non pas la leur : ils me doivent cette petite condescendance, puisque je leur ai donné le produit des représentations et de l'impression. Mon cher ami, il serait plus doux pour moi de faire pour l'amitié ce que j'ai fait pour les talens. Ce que vous me mandez de La Popelinière passe mes conceptions. Quelle disparate ! les fermiers généraux sont cependant les seuls qui aient de l'argent à Paris.

Adieu : vous intéressez-vous beaucoup au Canada ? *Quid novi ?*

CCCLXXXVIII.

A M. DUCLOS. (A Paris.)

A Ferney, 22 octobre.

Vous êtes ferme et actif, vous aimez le bien public; vous êtes mon homme, et je vous aime de tout mon cœur. L'Académie n'a jamais eu un secrétaire tel que vous.

Venons d'abord, monsieur, à ce *Dictionnaire* que l'Académie va faire imprimer.

Vous aurez votre *T* dans un mois ou six semaines. Vous n'attendez pas après le *T* quand vous êtes à l'*A* [1].

Non vraiment, je ne me repose point. Robin-Mouton, vendeur de brochures au Palais-Royal, correspondant de Cramer, et chargé de vous présenter un *Pierre*, a dû commencer par s'acquitter de ce devoir.

Vous êtes très louable d'avoir fait sentir au vieux Crébillon sa faute. Je ne m'amuse guère à lire les approbations. Je ne savais pas que l'auteur de *Rhadamiste* et d'*Électre* eût eu l'indignité d'approuver une pièce qui est la honte de la littérature : c'était se joindre aux lâches persécuteurs des véritables gens de lettres; mais le bon homme radote depuis long-temps.

Puissiez-vous réunir et venger les philosophes qu'on a voulu désunir et accabler! Est-il possible que ceux qui pensent soient avilis par ceux qui ne pensent pas! Il faut que je vous conte que nous allions jouer une pièce nouvelle aux Délices; M. le duc de Villars, notre confrère, y était : arrive le frère d'Omer de Fleury, notre intendant de Bourgogne, avec le fils d'Omer. Il fut bien

[1] Ce travail de M. de Voltaire a été joint au *Dictionnaire philosophique*, à la lettre T. (*Ed. de Kehl.*)

reçu, on lui fit fête, on lui donna la comédie. Il me présenta le fils d'Omer comme graine d'avocat-général. Monsieur, dis-je au jeune homme, souvenez-vous qu'il faut être l'avocat de la nation, et non des Chaumeix. D'ailleurs, tout se passa à merveille.

Je prends acte avec vous que le *Tancrède* que vous avez vu n'est pas tout-à-fait mon *Tancrède*, mais celui des comédiens, qui l'ont ajusté à leur fantaisie, et qui l'ont orné d'une soixantaine de vers de leur cru, assez aisés à reconnaître. Ils en ont usé comme de leur bien, parce que je leur ai abandonné le profit de la représentation et de l'édition. J'ai envoyé une petite dédicace à madame de Pompadour et à M. le duc de Choiseul; ils l'ont approuvée. Je lui parle (à madame de Pompadour), dans cette Épître, du bien qu'elle a fait aux gens de lettres; je commence par citer Crébillon, et même avec quelque éloge, car il faut être poli; cela rend le procédé de Crébillon plus indigne. Je ne savais pas alors qu'il se fût dégradé au point d'être le recéleur de Palissot.

Je finis, mon respectable confrère, par me féliciter de voir à la tête de nos travaux académiques un homme de votre trempe. Parlez, agissez, écrivez hardiment: le temps est venu où le bon sens ne doit plus être opprimé par la sottise. Laissons le peuple recevoir un bât des bâtiers qui le bâtent, mais ne soyons pas bâtés. L'honnête liberté est notre partage.

Comptez sur l'estime infinie, le dévouement, la fidélité, l'amitié du Suisse V.

CCCLXXXIX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 25 octobre.

Je reçois, par M. de Kaiserling, la lettre dont vous m'avez honoré du 11 septembre, nouveau style, avec les Mémoires sur le commerce et sur les campagnes en Perse. Je n'ai point encore entendu parler de M. Pouschkin, et du paquet qu'il devait me faire parvenir de la part de votre excellence. J'ai toujours jugé qu'il s'arrêterait à Vienne pour le mariage de l'archiduc. Vous venez de donner une belle fête à ce prince; vos troupes, dans Berlin, font un plus bel effet que tous les opéras de Metastasio. C'est moi, monsieur, qui suis inconsolable de n'avoir pu faire ma cour à monsieur votre neveu; jugez avec quels transports j'aurais reçu un homme de votre nom, et digne d'en être. Je vois souvent M. de Soltikof; je vous assure qu'il mérite de plus en plus votre bienveillance.

Il est bien dur d'être si loin de vous. J'ignore encore si un ballot envoyé, il y a un an, à l'adresse de M. de Kaiserling, à Vienne, est parvenu à votre excellence; j'ignore si elle a reçu un autre ballot envoyé par Hambourg; celui-là me tient moins au cœur; il ne contenait qu'une espèce d'eau des Barbades que je prenais la liberté de vous offrir.

Vous sentez, monsieur, que je ne puis bâtir la seconde aile de l'édifice, si je n'ai des matériaux; vous avez commencé, vous achèverez. On est content du premier volume; le libraire en a déja débité cinq mille exemplaires: Pierre-le-Grand et vous, vous faites sa fortune;

c'est votre destinée à tous les deux de faire du bien. Mais comment puis-je continuer, si je n'ai pas le précis des négociations de ce grand homme, et la continuation du journal? J'ajoute que j'ai besoin de quelques éclaircissemens sur le czarovitz. Je suis à vos ordres, et je vous réponds que je ne vous ferai pas attendre; mais aidez-moi; ne me réduisez pas à répéter les mauvaises histoires du sieur Nestesuranoi, et de tant d'autres. Il n'est pas dans votre caractère d'abandonner une si noble entreprise; je suis persuadé qu'elle doit plaire à la digne fille de Pierre-le-Grand. Disposez de votre secrétaire, de votre partisan le plus vif, de celui qui sera toute sa vie, avec le plus tendre respect, etc.

J'ai eu l'impudence de porter chez M. de Soltikof le portrait de votre secrétaire.

CCCXC.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Ferney, 25 octobre.

Je me mets plus que jamais aux pieds de madame Scaliger. Je ne sais si monsieur le Parmesan est encore à la campagne; je prends le parti d'adresser la pièce à M. de Chauvelin: il y a plus de deux cents vers de changés, en comparant cette leçon à celle de la première représentation. C'est sur cette dernière leçon que nous venons de la jouer, et j'ose assurer que vous seriez bien étonnée des acteurs et du parterre. Enfin, madame, je recommande à vos bontés cet ouvrage, qui est en partie le vôtre. Je vous dois, madame, ce que j'ai pu y faire de passable. Il est bien important qu'on prévienne les détestables éditions dont on me menace. Je mérite que les acteurs aient la complaisance de jouer ma pièce telle que je l'ai

faite, et que mademoiselle Clairon ne m'immole point à ses caprices; et vous méritez surtout qu'on fasse ce que vous voulez. Je ne demande que trois ou quatre représentations vers la Saint-Martin. Il sera nécessaire que tous les acteurs recopient leurs rôles, car il n'y en a point qui ne soit changé. J'aurai l'honneur de vous envoyer incessamment la dédicace à madame de Pompadour. M. de Choiseul prétend que la dédicace de Choisi ne lui a pas fait tant de plaisir.

Je ne mets point mon nom à la dédicace; c'est un usage que j'ai banni; il est trop ridicule d'écrire une dissertation comme on écrit une lettre, avec un *très obéissant serviteur*.

Par une raison à peu près semblable, c'est-à-dire par l'aversion que j'ai toujours eue pour fourrer mon nom à la tête de mes opuscules, je souhaite que Prault le supprime; on sait assez que j'ai fait *Tancrède*. Il n'eût pas été mal que ceux qui ont le profit de l'édition eussent mis quatre lignes d'avertissement; toutes ces petites choses peuvent aisément être arrangées par vos ordres.

Nous venons de jouer encore *Fanime* avec des applaudissemens bien plus forts que ceux qu'on avait donnés à *Tancrède;* c'est que *Fanime* a été jouée mieux qu'elle ne le sera jamais. Je voudrais que vous puissiez voir un chevalier Micault, frère du garde du trésor royal; il y était. Vous aurez cette *Fanime* sous votre protection, au moment que vous la demanderez.

Mais, une chose à quoi vous ne vous attendez pas, c'est que vous aurez *Oreste;* j'ai voulu en venir à mon honneur; je regarde *Oreste*, à présent, comme un de mes enfans les moins bossus: vous en jugerez.

Je n'aime pas assurément un échafaud sur le théâtre,

mais j'y verrais volontiers les furies; les Athéniens pensaient ainsi.

Je suppose, madame, que vous avez reçu, il y a quelques jours, une grande lettre de moi, et une pour Clairon; le tout à l'adresse de M. de Chauvelin que j'ai aussi chargé de *Tancrède*. Vous ai-je dit que nous avons joué devant le fils d'Omer de Fleury? M. l'abbé d'Espagnac arriva trop tard; il eût été agréable d'avoir un grand-chambrier pour spectateur.

O chers anges! que je voudrais vous revoir! mais je hais Paris. Je ne peux travailler que dans la retraite; je travaillerai pour vous jusqu'à la fin de ma vie. Vive le tripot!

CCCXCI.

A M. LEKAIN.

Aux Délices, 26 octobre.

Je réponds, mon cher ami, à votre lettre du 15 d'octobre. J'ai envoyé à M. d'Argental la tragédie de *Tancrède*, dans laquelle vous trouverez une différence de plus de deux cents vers; je demande instamment qu'on la rejoue suivant cette nouvelle leçon, qui me paraît remplir l'intention de tous mes amis. Il sera nécessaire que chaque acteur fasse recopier son rôle; et il n'est pas moins nécessaire de donner incessamment au public trois ou quatre représentations avant que vous mettiez la pièce entre les mains de l'imprimeur. Ne doutez pas que, si vous tardez, cette tragédie ne soit furtivement imprimée; il en court des copies: on m'en a fait tenir une horriblement défigurée, et qui est la honte de la scène française. Il est de votre intérêt de prévenir une contravention qui serait très désagréable pour vous et pour moi.

Je me flatte que vous n'êtes pas de l'avis de made-

moiselle Clairon, qui demande un échafaud; cela n'est bon qu'à la Grève ou sur le théâtre anglais; la potence et des valets de bourreau ne doivent pas déshonorer la scène de Paris. Puissions-nous imiter les Anglais dans leur marine, dans leur commerce, dans leur philosophie, mais jamais dans leurs atrocités dégoûtantes! Mademoiselle Clairon n'a certainement pas besoin de cet indigne secours pour toucher et pour attendrir tous les cœurs.

Je vous donnerai quelque jour une pièce où vous pourrez étaler un appareil plus noble et plus convenable. Nous avons joué ici *Fanime* avec des applaudissemens bien singuliers; madame Denis y déploya les talens les plus supérieurs; elle fit pleurer des gens qui n'avaient jamais connu les larmes; enfin, elle ne fut point indigne de jouer le rôle de Fanime, qui est celui de mademoiselle Clairon. Quand vous voudrez, vous aurez cette pièce; mais il faut commencer par *Tancrède*.

Je vous prie très instamment de me mander quelle pièce vous comptez mettre sur le théâtre vers la Saint-Martin; mettez-moi un peu au fait de votre marche. Vous savez combien je m'intéresse à vos succès et à vos avantages; comptez sur l'amitié inviolable de votre très humble, etc.

CCCXCII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 27 octobre.

Ceci n'est point une lettre, madame, c'est seulement pour vous demander si vous avez reçu deux volumes de l'ennuyeuse *Histoire de Russie*, l'un pour vous, l'autre

pour le président Hénault. M. Bouret ou M. Le Normand doit vous avoir fait remettre ce paquet. J'ignore pareillement si M. d'Alembert a reçu le sien. Voulez-vous, madame, avoir la bonté de lui demander s'il lui est parvenu? il vous fait quelquefois sa cour, et je vous en félicite tous deux. Vous ne trouverez assurément personne qui ait plus d'esprit, plus d'imagination et plus de connaissances que lui.

Je vous disais, madame, que je ne vous écrivais point; mais je veux vous écrire: j'ai pourtant bien des affaires; un laboureur qui bâtit une église et un théâtre, qui fait des pièces et des acteurs, et qui visite ses champs, n'est pas un homme oisif; n'importe, il faut que je vous dise que je viens de crier *vive le roi!* en apprenant que les Français ont tué quatre mille Anglais à coups de baïonnettes. Cela n'est pas humain; mais cela était fort nécessaire.

Je ne sais pas si le roi de Prusse aura long-temps la vanité de payer régulièrement la pension à M. d'Alembert; ce serait aux Russes à la payer sur les huit millions qu'ils viennent de prendre à Berlin. Dieu merci, il ne s'est pas encore passé une semaine sans grandes aventures, depuis que j'ai quitté le poète Sans-Souci; j'ai peur de lui avoir porté malheur: je souhaite qu'il finisse sa vie aussi sagement et aussi tranquillement que moi; mais il n'en fera rien.

Je n'ai nulle nouvelle du frère Menou, ni de frère Malagrida, ni de frère Berthier, ni d'Omer de Fleury, ni de Fréron. J'aurai l'honneur de vous envoyer quelque insolence le plus tôt que je pourrai.

Prenez toujours la vie en patience, madame; et s'il y a quelque bon moment, jouissez-en gaiement. Je me plains à tout le monde de mademoiselle Clairon, qui a la

fantaisie de vouloir qu'on lui mette un échafaud tendu de noir sur le théâtre, parce qu'elle est soupçonnée d'avoir fait une infidélité à son fiancé. Cette imagination abominable n'est bonne que pour le théâtre anglais. Si l'échafaud était pour Fréron, encore passe; mais pour Clairon, je ne le peux souffrir.

Ne voilà-t-il pas une belle idée, de vouloir changer la scène française en place de Grève? Je sais bien que la plupart de nos tragédies ne sont que des conversations assez insipides, et que nous avons manqué jusqu'ici d'action et d'appareil; mais quel appareil, pour une nation polie, qu'une potence et des valets de bourreau!

Je vous adresse mes plaintes, madame, parce que vous avez du goût; et je vous prie de crier à pleine tête contre cette barbarie. Voilà ma lettre finie; je vais voir mes greniers et mes granges.

Je vous présente mon tendre respect, et je vous aime encore plus que mon blé et mon vin; j'ai fait pourtant d'assez bon vin, et beaucoup. Je parie, madame, que vous ne vous en souciez guère; voilà comme l'on est à Paris.

CCCXCIII.

A M. THIERIOT.

A Ferney, 27 octobre.

Je vous dis et redis, mon vieil ami, qu'il me faut des fréronades où il est question de *Tancrède;* il y a une bonne ame qui se charge d'en faire un assez plaisant usage.

Avez-vous des *Pierre?* avez-vous donné un *Pierre* à Protagoras? que faites-vous chez votre médecin? *Quid novi de litteratis et maleficiatis?*

Que dites-vous de Clairon, qui voulait un échafaud

sur le théâtre? Mon ami, il faut battre les Anglais, et ne pas imiter leur barbare scène. Qu'on étudie leur philosophie, qu'on foule aux pieds, comme eux, les infames préjugés, qu'on chasse les jésuites et les loups, qu'on ne combatte sottement ni l'attraction ni l'inoculation, qu'on apprenne d'eux à cultiver la terre, mais qu'on se garde bien d'imiter leur théâtre sauvage.

Vous verrez bientôt, à ce que j'espère, *Tancrède* dans son cadre. Monsieur et madame d'Argental m'ont bien servi; ils m'ont fait corriger bien des fautes; voilà de vrais amis. Les comédiens m'ont tailladé assez mal à propos; mais tout sera réparé à la reprise. Voyez cette reprise. Je suis le plus trompé du monde, ou *Tancrède* doit faire pleurer toutes les petites filles à chaudes larmes.

J'ai bien peur que l'état de M. le duc de Bourgogne ne soit fatal aux spectacles. Le roi perd bien des enfans; il soutient de rudes épreuves de toutes façons. On ne le plaint point assez; et quoiqu'on l'aime, on ne l'aime point assez. Allez, allez, messieurs les Parisiens, Dieu vous le conserve, et madame de Pompadour! elle n'a fait que du bien, et vous n'êtes que des ingrats. *Vale, amice.*

CCCXCIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 octobre.

Mon divin ange, j'apprends que vous êtes revenu à Paris. Vous allez donc reprotéger *Tancrède :* vous devez avoir la nouvelle leçon entre les mains; je l'ai envoyée à madame Scaliger.

J'attends tout de mes anges; car les anges de ténèbres me persécutent. On m'a fait tenir une copie de *Tancrède*,

capable de déshonorer l'auteur, les comédiens et les protecteurs, et de faire renoncer à la chevalerie et au théâtre. Il est sûr que bientôt ce détestable ouvrage sera imprimé, comme il est sûr que Pondichéri sera pris. J'imagine, mon cher ange, que vous préviendrez l'une de ces deux turpitudes, que vous ferez jouer *Tancrède*. Vienne la Saint-Martin, et alors vous aurez la dédicace, que je fortifierai de quelque nouvelle outrecuidance; car il faut montrer aux sots que les philosophes ont autant d'appui que les persécuteurs des philosophes, et de meilleurs appuis.

Il est donc arrivé malheur au *Pierre* des Cramer. Ils l'avaient mis sous la protection de M. de Malesherbes, et on l'a fait moisir à la chambre syndicale, en attendant qu'on l'eût contrefait. On assure que Moncrif avait été nommé pour examinateur de l'*Histoire de Russie*. L'auteur des *Chats* n'est pas trop fait pour juger *Pierre-le-Grand;* il y a loin de sa gouttière au Volga et au Jaïk. Ces petites aventures ne me réconcilient pas avec la bonne ville.

Adieu, je reviendrai quand ils seront changés.

Je ne peux, mon cher ange, m'empêcher de vous répéter ce que j'ai dit à madame Scaliger de l'effet prodigieux que madame Denis a fait dans *Fanime*. *Nota bene* que vous aurez cette *Fanime* quand il vous plaira. Je vous supplierai de me renvoyer votre dernière copie, avec la première, la plus ancienne de toutes; car il faut confronter; et quand il n'y aurait qu'un vers heureux à se voler à soi-même, il ne faut rien négliger : les vieillards sont un peu avares.

Ai-je dit à madame d'Argental que nous avions joué *Fanime* devant le fils d'Omer de Fleury? cela nous porta

malheur; elle fut mal jouée ce jour-là; cependant elle fit assez d'effet.

J'ai gravement recommandé à Omer *minor* de ne pas attaquer ouvertement la raison, quand il serait avocat dudit seigneur roi.

Mon cher ange, que dirons-nous d'*Oreste?* mettrons-nous des furies dans ce tripot grec? Je les aimerais mieux qu'une potence dans *Tancrède*. Il faut que Clairon ait perdu l'esprit. Opposez-vous à cette horreur, et n'ayons rien à l'anglaise, qu'une marine et la philosophie.

Ne va-t-on pas jouer une pièce de Le Mierre? Il m'a écrit, ce Le Mierre; mais où est sa demeure? je n'en sais rien. Je prends la liberté de joindre ici ma réponse, et de vous supplier de la lui faire tenir par la poste d'un sou.

La correspondance emporte tout le temps, sans cela vous auriez une pièce nouvelle. Mes divins anges, courage. Je crois Luc bien mal; mais je suis Russe.

CCCXCV.

A M. HELVÉTIUS.

27 octobre.

Je ne sais où vous prendre, mon cher philosophe; votre lettre n'était, ni datée ni signée d'un H; car encore faut-il une petite marque dans la multiplicité des lettres qu'on reçoit. Je vous ai reconnu à votre esprit, à votre goût, à l'amitié que vous me témoignez. J'ai été très touché du danger où vous me mandez que votre très aimable et respectable femme a été, et je vous supplie de lui dire combien je m'intéresse à elle.

Oh bien! je ne suis pas comme Fontenelle, car j'ai le cœur sensible, et je ne suis point jaloux, et, de plus, je suis hardi et ferme; et si l'insolent frère Letellier

m'avait persécuté comme il voulut persécuter ce timide philosophe, j'aurais traité Letellier comme Berthier. Croiriez-vous que le fils d'Omer Fleury est venu coucher chez moi, et que je lui ai donné la comédie? Il est vrai que la fête n'était pas pour lui; mais il en a profité aussi bien que son oncle, l'intendant de Bourgogne, lequel vaut mieux qu'Omer. J'ai reçu le fils de notre ennemi avec beaucoup de dignité, et je l'ai exhorté à n'être jamais l'avocat-général de Chaumeix. Mon cher philosophe, on aura beau faire, quand une fois une nation se met à penser, il est impossible de l'en empêcher. Ce siècle commence à être le triomphe de la raison; les jésuites, les jansénistes, les hypocrites de robe, les hypocrites de cour auront beau crier, ils ne trouveront dans les honnêtes gens qu'horreur et mépris. C'est l'intérêt du roi que le nombre des philosophes augmente, et que celui des fanatiques diminue. Nous sommes tranquilles, et tous ces gens-là sont des perturbateurs; nous sommes citoyens, et ils sont séditieux; nous cultivons la raison en paix, et ils la persécutent; ils pourront faire brûler quelques bons livres, mais nous les écraserons dans la société; nous les réduirons à être sans crédit dans la bonne compagnie; et c'est la bonne compagnie seule qui gouverne les opinions des hommes. Frère Élysée dirigera quelques badaudes, frère Menou quelques sottes de Nanci; il y aura encore quelques convulsionnaires au cinquième étage; mais les bons serviteurs de la raison et du roi triompheront à Paris, à Voré, et même aux Délices.

On envoya à Paris, il y a deux mois, des ballots de l'*Histoire de Pierre-le-Grand;* Robin devait avoir l'honneur de vous en présenter un, à M. Saurin un autre. J'apprends qu'on a soigneusement gardé les ballots à la

chambre nommée *syndicale*, jusqu'à ce qu'on eût contrefait le livre à Paris : grand bien leur fasse.

Je vous embrasse, vous aime, vous estime, vous exhorte à rassembler les honnêtes gens, et à faire trembler les sots. V. qui attend H.

CCCXCVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 octobre.

Pardon à mes divins anges. Jamais le prophète Grimm ne met au bas de ses lettres un petit signe qui les fasse reconnaître; jamais il ne donne son adresse. Je prends le parti de vous adresser ma réponse. Lekain m'a mandé qu'il avait en vain combattu mademoiselle Clairon, quand elle me coupait mes membres, quand elle m'étriquait le second acte auquel la dernière scène est absolument nécessaire, quand elle écourtait ses fureurs, etc. J'ai répondu à Lekain, j'ai écrit à Clairon, j'ai soumis ma lettre aux anges, j'ai étalé le plus noble zèle contre la Grève.

Après avoir totalement perdu de vue *Tancrède*, pendant huit jours, je viens de le relire..... Pièce théâtrale, pièce touchante, sur ma parole; pain quotidien pour les comédiens. Je demande la reprise à la Saint-Martin, avec toutes les entrailles d'un père. A propos de père, n'y a-t-il point quelque ame charitable qui puisse avertir Brizard-Argire d'être moins *de frigidis* ?

Éloignez-vous, sortez; vous n'êtes plus ma fille.

Je dis cela avec des sanglots mêlés d'indignation ; je versais des larmes en disant :

Mais elle était ma fille, et voilà son époux.

Je pleurais avec Tancrède; je frissonnais quand on amenait ma fille; je me rejetais dans les bras de Tancrède et de mes suivans. On s'intéressait a moi comme à ma fille. Je suis faible, d'accord; un vieux bon homme doit l'être : c'est la nature pure. Mohadar est plus beau, j'en conviens. Autre pain quotidien, que cette pièce de *Fanime* : j'en viendrai à mon honneur, grace à mes anges. Soyez donc juste, madame Scaliger; songez que de vingt critiques, j'en ai adopté dix-neuf. Je suis pénétré de reconnaissance et de la plus profonde estime pour votre bonne tête; mais ma foi, les comédiens n'y entendent rien. Ils m'avaient gâté mon *Orphelin Chinois*, ils cassaient mes magots. Employez donc votre autorité pour que le tripot de Paris joue *Tancrède* comme il vient d'être joué au tripot de Tourney.

La muse limonadière me persécute[1]; si madame Scaliger, qui se connaît à tout, voulait lui faire une petite galanterie de trente-six livres, je serai quitte. Permettez-vous que je vous prie d'envoyer la lettre à Thieriot par la poste d'un sou? Pardonnez-moi toutes mes insolences.

CCCXCVII.

A M. PALISSOT.

Octobre.

J'ai reçu, monsieur, votre lettre du 13. Je dois me plaindre d'abord à vous de ce que vous avez publié mes lettres sans me demander mon consentement : ce procédé n'est ni de la philosophie ni du monde. Je vous réponds cependant, en vous priant, par tous les devoirs de la société, de ne point publier ce que je ne vous écris que pour vous seul.

[1] Madame d'Argental avait envoyé à M. de Voltaire un quatrain à sa louange, par madame Bourette. (*Éd. de Kehl.*)

Je dois vous remercier de la part que vous voulez bien prendre au succès de *Tancrède*, et vous dire que vous avez très grande raison de ne vouloir d'appareil et d'action au théâtre qu'autant que l'un et l'autre sont liés à l'intérêt de la pièce. Vous écrivez trop bien pour ne pas vouloir que le poëte l'emporte sur les décorateurs.

Je dois aussi vous dire que la guerre n'est pas de mon goût, mais qu'on est quelquefois forcé à la faire. Les agresseurs en tout genre ont tort devant Dieu et devant les hommes. Je n'ai jamais attaqué personne. Fréron m'a insulté des années entières sans que je l'aie su : on m'a dit que ce serpent avait mordu ma lime avec des dents aussi envenimées que faibles. Le Franc a prononcé devant l'Académie un discours insolent dont il doit se repentir toute sa vie, parce que le public a oublié ce discours, et se souvient seulement des ridicules qu'il lui a valu.

Pour votre pièce des *Philosophes*, je vous répéterai toujours que cet ouvrage m'a sensiblement affligé. J'aurais souhaité que vous eussiez employé l'art du dialogue et celui des vers, que vous entendez si bien, à traiter un sujet qui ne dût pas une partie de son succès à la malignité des hommes, et que vous n'eussiez point écrit pour flétrir des gens d'un très grand mérite, dont quelques uns sont mes amis, et parmi lesquels il y en a eu de malheureux et de persécutés. Le public finit par prendre leur parti : on ne veut pas que l'on immole sur le théâtre ceux que la cour a opprimés ; ils ont pour eux tous les gens qui pensent, tous les esprits qui ne veulent point être tyrannisés, tous ceux qui détestent le fanatisme ; et vous qui pensez comme eux, pourquoi vous êtes-vous brouillé avec eux ? Il faudrait ne se brouiller qu'avec les sots.

On m'a envoyé un recueil de la plupart des pièces concernant cette querelle. Un des intéressés a fait des notes bien fortes sur les accusations que vous avez malheureusement intentées aux philosophes, et sur les méprises où vous êtes tombé dans ces imputations cruelles. Il n'est pas permis, vous le savez, à un accusateur de se tromper. C'est encore un grand désagrément pour moi que notre commerce de lettres ait été empoisonné par les reproches sanglans qu'on vous fait dans ce recueil, et par ceux qu'on m'a faits à moi d'entretenir commerce avec celui qui se déclare contre mes amis.

J'avais été gai avec Le Franc, avec Trublet, et même avec Fréron; j'avais été touché de la visite que vous me fîtes aux Délices; j'ai regretté vivement votre ami M. Patu, et mes sentimens, partagés entre vous et lui, se réunissaient pour vous; j'avais pris un intérêt extrême au succès de vos talens; vous m'avez fait jouer un triste personnage quand je me suis trouvé entre vous et mes amis que vous avez déchirés. Je vous avais ouvert une voie pour tout concilier; mais au lieu de la prendre, vous avez redoublé vos attaques. C'est aux jésuites et aux jansénistes à se détruire, et nous aurions dû les manger tranquillement au lieu de nous dévorer les uns les autres.

CCCXCVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1er novembre.

Je reçois, mon respectable et charmant ami, votre lettre du 27 d'octobre. Il m'arrive rarement d'accuser les dates avec cette exactitude, mais ici la chose est très

importante pour le tripot, et le tripot ne m'a jamais été si cher.

Celui qui griffonne ma lettre (car je ne peux pas griffonner ce matin, et je vais dire pourquoi), celui, dis-je, qui griffonne, prétend qu'il fit le paquet de *Tancrède* le 24 d'octobre; et moi je crois que ce paquet fut envoyé le 21. Il est toujours très sûr qu'il fut adressé à M. de Chauvelin, avec un *Pierre;* et si vous ne l'avez pas reçu, voilà une de ces occasions où il est heureux que M. le duc de Choiseul ait les postes dans son département.

Je m'imagine que monsieur et madame d'Argental ne seront pas mécontens de ma docilité et de mon travail; et s'il y a encore quelque chose à faire, ils n'ont qu'à parler. J'ai écrit une grande lettre à madame d'Argental, sur les décorations de la Grève; je me flatte qu'elle sera entièrement de mon avis, et que nous ne serons pas réduits à imiter, en France, les usages abominables de l'Angleterre.

Voici pourquoi je n'écris pas de ma main, c'est que je suis dans mon lit, après avoir joué hier, vendredi au soir; le bon homme Mohadar, assez pathétiquement; mais je n'ai pas approché du sublime de madame Denis. J'aurais donné une de mes métairies pour que mademoiselle Clairon fût là. La fortune, qui me favorise depuis quelque temps, malgré maître Aliboron, dit *Fréron,* m'a envoyé parmi les voyageurs qui viennent ici, un Arabe qui a sa maison à quelques lieues de Saïd, lieu de la scène. Figurez-vous quel plaisir de jouer devant un compatriote; il parle français comme nous. Il paraît que notre langue s'étend à proportion que notre puissance diminue.

Je vous ai demandé de vouloir bien me faire tenir, par

M. de Courteilles, la plus ancienne et la plus nouvelle copie de *Fanime* que vous ayez; et sur-le-champ vous aurez mon dernier mot.

Voudriez-vous avoir la charité de vous informer s'il est vrai qu'il y ait une mademoiselle Corneille, petite-fille du grand Corneille, âgée de seize ans? Elle est, dit-on, depuis quelques mois, à l'abbaye de Saint-Antoine. Cette abbaye est assez riche pour entretenir noblement la nièce de Chimène et d'Émilie; cependant on dit qu'elle est comme Lindane, qu'elle manque de tout, et qu'elle n'en dit mot. Comment pourriez-vous faire pour avoir des informations de ce fait qui doit intéresser tous les imitateurs de son grand-père, bons ou mauvais?

Je suis plus fâché que vous de donner l'*Histoire de Pierre-le-Grand*, volume à volume, comme le *Paysan parvenu;* mais ce n'est pas ma faute, c'est celle de la cour de Pétersbourg, qui ne m'envoie pas ses archives aussi vite que je les mets en œuvre; il faut me fournir de la paille, si on veut que je cuise des briques. La préface fut faite dans un temps où j'étais très drôle; le système de De Guignes m'a paru du plus énorme ridicule. Je conseille à l'abbé Barthélemi de tirer son épingle du jeu; je voudrais, de plus, déshabituer le monde de recourir à Sem, Cham et Japhet, et à la tour de Babel; je n'aime pas que l'histoire soit traitée comme *les Mille et une Nuits*.

En vérité, vous devriez bien inspirer à M. le duc de Choiseul mon goût pour la Louisiane. Je n'ai jamais conçu comment on a pu choisir le plus détestable pays du Nord, qu'on ne peut conserver que par des guerres ruineuses, et qu'on ait abandonné le plus beau climat de la terre, dont on peut tirer du tabac, de la soie,

de l'indigo, mille denrées utiles, et faire encore un commerce plus utile avec le Mexique.

Je vous déclare que, si j'étais jeune, si je me portais bien, si je n'avais pas bâti Ferney, j'irais m'établir à la Louisiane.

A propos de Ferney, j'ai vu M. l'abbé d'Espagnac. Croiriez-vous bien que M. de Fleury, intendant de Bourgogne, m'a amené le fils de mon ennemi, Omer de Fleury? Je l'ai reçu comme si son père n'avait jamais fait de plats réquisitoires.

Mon divin ange, et vous, madame Scaliger, autre ange, je suis à vos pieds.

CCCXCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 novembre.

Je demande pardon d'écrire si souvent; il est vrai qu'on ne doit pas oublier ses anges, mais il ne faut pas non plus les importuner. Je voudrais savoir si madame d'Argental est guérie de sa fluxion; j'en ai une bonne, et c'est ce qui fait que je n'écris point de ma main.

J'ignore encore si mes anges ont reçu la nouvelle copie de *Tancrède* par la voie de M. de Chauvelin : il y a aujourd'hui plus de huit jours que mes anges devraient l'avoir. La marche de la fin du second acte, ainsi que celle du premier, me paraît de la plus grande convenance; mais les deux derniers vers du second acte me semblent faibles, et ne sont pas assez attendrissans : je demande en grace à mes anges de faire mettre à la place,

Peut-être il punira ma destinée affreuse;
Allons... je meurs pour lui, je meurs moins malheureuse.

Au premier acte, dans la scène du père et de la fille, Aménaïde répète trop le mot *peut-être*.

> ..... Cette témérité
> Vous offense peut-être, et vous semble une injure.

Je prie qu'on mette à la place :

> ..... Cette témérité
> Est peu respectueuse, et vous semble une injure.

Dans la même scène il faut absolument changer ces vers :

> Les étrangers, la cour et les mœurs de Byzance
> Sont à jamais pour nous des objets odieux.

La raison en est que celui qui vient combattre pour Aménaïde est étranger ; je prie qu'on mette :

> Solamir, ce Tancrède, et les cours et Byzance,
> Sont également craints, et sont tous odieux.

Le reste me semble bien exposé, bien filé. Je demande instamment qu'on n'ait pas la barbarie de m'ôter,

> Ainsi l'ordonne, hélas ! la loi de l'hyménée.

Il faut regarder Aménaïde comme déja mariée par paroles de présent, selon l'usage de l'antique chevalerie. En effet, son père lui dit, au premier acte :

> Ce noble chevalier a reçu votre foi ;
> La loi ne peut plus rompre un nœud si légitime.

Mais il faut que Lorédan dise à Orbassan, dans la quatrième scène du deuxième acte :

> Orbassan, comme vous, nous sentons votre injure,
> Nous allons l'effacer au milieu des combats ;
> Le crime rompt l'hymen, oubliez la parjure ;
> Son supplice vous venge et ne vous flétrit pas.

Cela rend à mon gré la situation de tous les personnages plus épineuse, plus touchante : ce que dit Orbassan à

Aménaïde est plus convenable, et doit faire plus d'effet. J'ai relu hier le reste avec beaucoup d'attention; je crois que je ne peux plus rien faire à cet ouvrage. Je me flatte que monsieur et madame d'Argental auront la bonté de le faire jouer tel qu'il est. La versification n'en est pas pompeuse, mais le style m'en paraît assez touchant : les personnages disent ce qu'ils doivent dire; et toutes les pierres de l'édifice me paraissent assez bien liées. J'attends avec impatience des nouvelles de M. d'Argental.

Robin-Mouton [1] avait ordre de lui présenter les premiers exemplaires du *Czar* : il est bien étrange qu'il ne l'ait pas fait. Nous attendons aujourd'hui M. Turgot; mais je crois qu'il ne verra point notre tripot. Je ne peux pas jouer la comédie avec une fluxion. Qu'est-ce donc que cette *Belle Pénitente?* n'en a-t-on pas déja joué une? Daignez me mander si c'est mademoiselle Clairon qui est pénitente. Pour moi, je suis bien pénitent de n'avoir pu faire de *Tancrède* une pièce absolument digne de vos bontés; mais, pourvu qu'elle en mérite une partie, c'est assez pour un malingre. Votre indulgence fera le reste.

Mille tendres respects.

CCCC.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Le 7 novembre.

Monsieur, on a fait, en deux mois, trois éditions du premier volume de l'*Histoire de Russie*. Les ennemis de votre empire n'en sont pas trop contens; ils sont un peu fâchés qu'on leur fasse voir votre grandeur, et surtout

[1] Le libraire Merlin.

votre mérite. Cependant amis et ennemis demandent le second volume avec empressement, et je suis réduit à dire que les matériaux me manquent pour élever la seconde aile de votre édifice. Il n'est pas possible d'y travailler sans avoir des notions justes, non seulement de ce que Pierre-le-Grand a fait dans ses états, mais aussi de ce qu'il a fait avec les autres états, de ses négociations avec Görtz et le cardinal Alberoni, avec la Pologne, avec la Porte ottomane, etc. Il serait aussi bien nécessaire d'avoir quelques éclaircissemens sur la catastrophe du czarovitz. Je vous dirai, en passant, qu'il est certain qu'il y a une femme qu'on a prise, dans quelques provinces de l'Europe, pour la veuve du czarovitz même; c'est celle dont j'ai eu l'honneur de vous envoyer la petite histoire. Elle n'est pas digne d'être mise à côté des faux Démétrius.

Je reviens, monsieur, aux deux sujets de mes afflictions, qui sont d'ignorer si votre excellence a reçu mes ballots, et de ne recevoir aucunes instructions.

Je vous répète que je n'ai point entendu parler du gentilhomme qui est à Vienne, et que vous aviez bien voulu charger de quelques paquets. Je ne peux finir cette lettre sans vous dire combien votre nation a acquis d'honneur par la capitulation de Berlin. On dit que vous avez donné l'exemple de la plus exacte discipline, qu'il n'y a eu ni meurtre ni pillage. Le peuple de Pierre-le-Grand eut autrefois besoin de modèle, et aujourd'hui il en sert aux autres.

Adieu, monsieur; employez votre secrétaire, et recevez le sincère et tendre respect de V.

CCCCI.

A M. LEBRUN,

QUI AVAIT ÉCRIT A L'AUTEUR POUR L'ENGAGER A PRENDRE CHEZ LUI LA PETITE-FILLE DU GRAND CORNEILLE.

A Ferney, 7 novembre.

Je vous ferais, monsieur, attendre ma réponse quatre mois au moins, si je prétendais la faire en aussi beaux vers que les vôtres. Il faut me borner à vous dire en prose combien j'aime votre ode et votre proposition. Il convient assez qu'un vieux soldat du grand Corneille tâche d'être utile à la petite-fille de son général. Quand on bâtit des châteaux et des églises, et qu'on a des parens pauvres à soutenir, il ne reste guère de quoi faire ce qu'on voudrait pour une personne qui ne doit être secourue que par les grands du royaume.

Je suis vieux, j'ai une nièce qui aime tous les beaux arts, et qui réussit dans quelques uns; si la personne dont vous me parlez, et que vous connaissez sans doute, voulait accepter auprès de ma nièce l'éducation la plus honnête, elle en aurait soin comme de sa fille, je chercherais à lui servir de père; le sien n'aurait absolument rien à dépenser pour elle; on lui payerait son voyage jusqu'à Lyon; elle serait adressée, à Lyon, à M. Tronchin, qui lui fournirait une voiture jusqu'à mon château, ou bien une femme irait la prendre dans mon équipage. Si cela convient, je suis à ses ordres, et j'espère avoir à vous remercier jusqu'au dernier jour de ma vie, de m'avoir procuré l'honneur de faire ce que devait faire M. de Fontenelle. Une partie de l'éducation de cette demoiselle serait de nous voir jouer quelquefois les pièces

de son grand-père, et nous lui ferions broder les sujets de *Cinna* et du *Cid*.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'estime et tous les sentimens que je vous dois, monsieur, votre, etc.

CCCCII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Ferney, le 12 novembre.

Respectable et aimable gouverneur de la Lorraine allemande et de mes sentimens, mon cœur a bien des choses à vous dire : mais permettez qu'une autre main que la mienne les écrive, parce que je suis un peu malingre.

Premièrement, ne convenez-vous pas qu'il vaut mieux être gouverneur de Bitche, que de présider à une Académie quelconque? ne convenez-vous pas aussi qu'il vaut mieux être honnête homme et aimable, qu'hypocrite et insolent? ensuite n'êtes-vous pas de l'avis de *l'Ecclésiaste*, qui dit que *tout est vanité*, excepté de *vivre gaiement avec ce qu'on aime*?

Je m'imagine, pour mon bonheur, que vous êtes très heureux, et je crois que vous l'êtes de la manière dont il faut l'être dans ce temps-ci, loin des sots, des fripons et des cabales. Vous ne trouverez peut-être pas à Bitche beaucoup de philosophes, vous n'y aurez point de spectacles, vous y verrez peu de chaises de poste en cul-de-singe; mais en récompense, vous aurez tout le temps de cultiver votre beau génie, d'ajouter quelques connaissances de détail à vos profondes lumières : vos amis viendront vous voir; vous partagerez votre temps entre Lunéville, Bitche et Toul. Et qui vous empêchera de faire venir auprès de vous des artistes et des gens de

mérite, qui contribueront aux agrémens de votre vie? Il me semble que vous êtes très grand seigneur; cinquante mille livres de rente à Bitche sont plus que cent cinquante mille à Paris. Je ne vous dirai pas que notre règne vous advienne, mais que les gens qui pensent viennent dans votre règne. Si je n'étais pas aux Délices, je crois que je serais à Bitche, malgré frère Menou.

Frère Saint-Lambert, qui est mon véritable frère (car Menou n'est que faux frère), frère Saint-Lambert, dis-je, qui écrit en vers et en prose comme vous, m'a mandé que le roi Stanislas n'était pas trop content que je préférasse le législateur Pierre au grand soldat Charles. J'ai fait réponse que je ne pouvais m'empêcher en conscience de préférer celui qui bâtit des villes à celui qui les détruit; et que ce n'est pas ma faute si sa majesté polonaise elle-même a fait plus de bien à la Lorraine, par sa bienfesance, que Charles XII n'a fait de mal à la Suède par son opiniâtreté. Les Russes donnant des lois dans Berlin, et empêchant que les Autrichiens ne fissent du désordre, prouvent ce que valait Pierre. Ce Pierre, entre nous, vaut bien l'autre Pierre-Simon Barjone.

Vous devez actuellement avoir reçu mon *Pierre;* il me fâche beaucoup de ne vous l'avoir point porté; mais il a fallu jouer le vieillard sur notre petit théâtre, avec notre petite troupe, et je l'ai fait d'après nature. Je suis enchaîné d'ailleurs au char de Cérès comme à celui d'Apollon; je suis maçon, laboureur, vigneron, jardinier. Figurez-vous que je n'ai pas un moment à moi, et je ne croirais pas vivre, si je vivais autrement; ce n'est qu'en s'occupant qu'on existe.

Voilà en partie ce qui me rend grand partisan de M. le maréchal de Belle-Isle; il travaille pour le bien

public, du soir au matin, comme s'il avait sa fortune à faire. Tout son malheur est que le succès de ses travaux ne dépend pas de lui. Le maréchal de Daun ne me paraît pas si grand travailleur.

Mon très aimable gouverneur, vous êtes plus heureux que tous ces messieurs-là : vous êtes le maître de votre temps, et moi je voudrais bien employer tout le mien auprès de vous.

Recevez le tendre et respectueux témoignage de tous les sentimens qui m'attachent à vous pour toute ma vie. Le Suisse V.

CCCCIII.

A M. COLLINI.

Aux Délices, 12 novembre.

Je vous écris, mon cher Collini, pour vous et pour M. Harold. Il me mande que vous avez traduit un opéra, et que bientôt vous en ferez; je viendrai sûrement les entendre. Ma mauvaise santé, mes bâtimens m'ont empêché cette année de faire ma cour à son altesse électorale; mais pour peu que j'aie assez de force, l'année qui vient, pour me mettre dans un carrosse, soyez sûr que je viendrai vous voir. Je fais mille tendres complimens à M. Harold. Je ne peux pas actuellement écrire de ma main; je deviens bien vieux et bien malade : il est vrai que j'ai joué la comédie; mais je n'ai joué que des rôles de vieillards cacochymes.

Les fers sont au feu pour la petite affaire que vous savez; mais on ne pourra battre ce fer que quand les choses qui se décident par le fer auront été entièrement jugées.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

CCCCIV.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

15 novembre.

Je reçois, madame, toutes vos bontés du 7 novembre, tous les témoignages de votre attention angélique, de votre goût, de votre zèle inaltérable pour *Tancrède*. Je n'ai qu'un moment pour y répondre; il est une heure trois quarts, la poste part à deux heures. Que vais-je devenir? Prault m'écrit qu'on imprime partout *Tancrède* défiguré, qu'il va le défigurer aussi. Mes anges peuvent-ils parer à ce coup funeste? Je vais être déshonoré; madame de Pompadour croira que je me suis moqué d'elle. Ne me reste-t-il qu'un parti? celui de faire vite imprimer à Genève, et d'envoyer la pièce imprimée, par la poste, en désavouant l'édition de Prault. J'aurai l'honneur d'écrire le 17 à mes anges ce que j'aurai pensé à tête reposée.

Mon cœur, qui va plus vite que ma tête, vous écrit lui tout seul; il est pénétré pour vous de la plus tendre et de la plus respectueuse reconnaissance.

CCCCV.

A M. LE DUC D'UZÈS.

19 novembre.

Monsieur le duc, béni soit Dieu de ce que vous êtes un peu malade! car, lorsque les personnes de votre sorte ont de la santé, elles en abusent, elles éparpillent leur corps et leur âme de tous les côtés; mais la mauvaise santé retient un être pensant chez soi; et ce n'est qu'en

méditant beaucoup qu'on se fait des idées justes sur les choses de ce monde et de l'autre; on devient soi-même son médecin. Rien n'est si pauvre, rien n'est si misérable que de demander à un animal en bonnet carré ce que l'on doit croire. Il y a long-temps que je sais que vous cherchez la vérité dans vous-même. Ce que vous me fîtes l'honneur de m'envoyer, il y a quelques années, fait voir que vous avez l'ame plus forte que le corps. Si vous avez perfectionné cet ouvrage, il sera utile aux autres comme à vous-même.

Les plaisanteries et les ouvrages de théâtre, dont vous me parlez, ne sont que des amusemens, des bagatelles difficiles: l'étude principale de l'homme est celle dont on s'occupe le moins. Presque personne ne s'avise d'examiner d'où il vient, où il est, pourquoi il est, et ce qu'il deviendra. La plupart de ceux même qui passent pour avoir le sens commun ne sont pas au dessus des enfans qui croient les contes de leurs nourrices; et le pis de l'affaire est que souvent ceux qui gouvernent n'en savent pas plus que ceux qui sont gouvernés: aussi, quand ils deviennent vieux, et qu'ils sont abandonnés à eux seuls, ils traînent une vieillesse imbécile et méprisable; le doute, la crainte, la faiblesse, empoisonnent leurs derniers jours: l'ame n'est jamais forte que quand elle est éclairée. Regardez-vous donc comme un des hommes les plus heureux, d'avoir su penser de bonne heure; vous vous êtes préparé des ressources sûres pour tous les temps de votre vie. Je voudrais bien que ma mauvaise santé et que mon âge avancé me permissent, monsieur le duc, de venir être quelquefois à Uzès le témoin des progrès de votre esprit; je voudrais m'éclairer et me fortifier auprès de vous; mais, dans l'état où je suis, je ne peux plus sortir de ma retraite; il ne me

reste qu'à souhaiter que vous vous portiez assez bien pour venir consulter M. Tronchin. Il y a des malades qui ont la force de faire cent lieues pour se faire tâter le pouls à Genève, et qui ensuite se trouvent assez bien pour s'en retourner.

Soyez persuadé, monsieur le duc, de l'estime infinie, de l'attachement et du profond respect du solitaire à qui vous avez fait l'honneur d'écrire.

CCCCVI.

A M. DAMILAVILLE.

19 novembre.

Dieu me devait un homme tel que vous, monsieur. Vous aimez Apollon et Cérès, et je sacrifie à l'un et à l'autre; vous détestez le fanatisme et l'hypocrisie, je les ai abhorrés depuis que j'ai eu l'âge de raison; vous aimez M. Thieriot, et il y a environ quarante ans que je le chéris comme l'homme de Paris qui aime le plus sincèrement la littérature, et qui a le goût le plus épuré; vous vous êtes lié avec M. Diderot pour qui j'ai une estime égale à son mérite : la lumière qui éclaire son esprit échauffe son cœur. Je ne me console point qu'un si beau génie, à qui la nature a donné de si grandes ailes, les voie rognées par le ciseau des cafards. Celui d'Atropos coupera bientôt les miennes; mais, en attendant, je m'en sers avec quelque satisfaction pour tomber sur les chats-huans qui veulent nous manger. Ces petits amusemens me délassent quand j'ai tenu la charrue de la même main qui osa crayonner la bonté de Henri IV, et le fanatisme de Mahomet.

Je vous remercie, moi et mon petit pays, du Mémoire sur les blés. Je crois que, de tous les poëtes, je suis le

plus utile à la France : j'ai défriché une lieue de pays, je fais vivre deux cents personnes qui mouraient de faim. Amphion arrangeait des pierres, et je secours des hommes. Voilà les droits, monsieur, que j'ai à votre amitié. J'ai renoncé au tumulte de Paris; on y perd son temps, et ici je l'emploie. Celui que je crois le mieux employé est le moment où je lis vos lettres, et celui auquel je vous assure de mon estime sincère et de mon attachement véritable.

Permettez que je mette dans ce paquet une lettre pour l'ami avec lequel vous avez transporté la sagesse à la taverne.

CCCCVII.

A M. THIERIOT.

Le 19 novembre.

Mon cher et ancien ami, vos dernières lettres sont charmantes; mais vous ne disiez pas que vous aviez gobelotté au cabaret avec M. Damilaville; il me paraît digne de boire et de penser avec vous.

Embrassez pour moi l'abbé Mords-les; c'est un grand malheur que deux ou trois lignes échappées à sa juste indignation aient arrêté sa plume; il était en beau train. Je ne connais personne qui soit plus capable de rendre service à la raison.

Quoi! vous ne saviez pas qu'il y a dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences* un Mémoire de M. Lerond, jeune homme de quatorze ans, qui promettait beaucoup? M. Lerond a bien tenu parole; mais soit Lerond, soit d'Alembert, dites-lui bien qu'il est l'espoir de notre petit troupeau, et celui dont Israël attend le plus. Il est hardi, mais il n'est point téméraire; il est né pour faire trembler les hypocrites, sans leur donner prise sur lui.

Qu'il marche dans la voie du Seigneur, et qu'il ne craigne rien.

J'attends avec impatience les réflexions de Pantophile-Diderot sur *Tancrède*. Tout est dans la sphère d'activité de son génie; il passe des hauteurs de la métaphysique au métier d'un tisserand, et de là il va au théâtre. Quel dommage qu'un génie tel que le sien ait de si sottes entraves, et qu'une troupe de coqs-d'inde soit venue à bout d'enchaîner un aigle!

J'ai l'orgueil d'espérer que ses idées se rencontreront avec les miennes, et que ma pièce est comme il la désire; car elle est fort différente de celle qu'il a plu aux comédiens de charpenter sur le théâtre: je crois vous l'avoir déja dit.

Frère Jean des Entomeures Menou m'épouvanterait à table, mais je ne le crains point ailleurs; et ni lui ni personne ne m'empêchera de dire la vérité.

Le roi est content de l'*Histoire de Pierre-le-Grand;* madame de Pompadour pense de même. M. le duc de Choiseul, en digne ministre des affaires étrangères, en fait plus de cas que de celle de *Charles XII:* c'est là le cas de dire:

> Principibus placuisse viris non ultima laus est;

et j'y ajoute:

> *Jesuitis* placuisse viris non *maxima* laus est.

Ne manquez pas de m'envoyer *presto presto* le *Mémoire raisonné du roi de Portugal* contre les révérends pères, et comptez que cela figurera dans la *Capilotade*.

Voici une petite lettre de change pour un exemplaire de mes sottises: je vous prie de les envoyer chercher chez Robin-Mouton, de les faire relier proprement et promptement, et de les donner à Platon-Diderot.

On me mande que la Corneille en question descend de Thomas et non de Pierre; en ce cas, elle aurait moins de droits aux empressemens du public. J'avais imaginé de la donner pour compagne à madame Denis; nous aurions joué ensemble *le Cid* et *Cinna*, et nous aurions pourvu à son éducation comme à sa subsistance. Mandez-moi ce que vous aurez appris d'elle, et je verrai, comme je l'ai mandé à M. Lebrun, ce qu'un pauvre soldat peut faire pour la fille de son général.

Portez-vous bien, mon cher ami. J'entre dans ma soixante-septième année, et j'ai encore assez de feu dans les intervalles de mes souffrances, que je supporte assez gaîment.

Vivons et philosophons; je vous embrasse de tout mon cœur.

CCCCVIII.

A M. LEBRUN.

Aux Délices, 22 novembre.

Sur la dernière lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, monsieur, sur le nom de Corneille, sur le mérite de la personne qui descend de ce grand homme, et sur la lettre que j'ai reçue d'elle, je me détermine avec la plus grande satisfaction à faire pour elle ce que je pourrai. Je me flatte qu'elle ne sera point effrayée d'un séjour à la campagne, où elle trouvera quelquefois des gens de mérite, qui sentent tout celui de son grand-oncle. M. Laleu, notaire très connu à Paris, et qui demeure dans votre voisinage, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, vous remboursera sur-le-champ, et à l'inspection de cette lettre, ce que vous aurez déboursé pour le voyage de mademoiselle Corneille. Elle n'a aucun préparatif à faire; on lui fournira en arrivant le linge et les

habits convenables. M. Tronchin, banquier de Lyon, sera prévenu de son arrivée, et prendra le soin de la recevoir à Lyon, et de la faire conduire dans les terres que j'habite. Puisque vous daignez, monsieur, entrer dans ces petits détails, je m'en rapporte entièrement à votre bonne volonté, et à l'intérêt que vous prenez à un nom qui doit être si cher à tous les gens de lettres.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime et l'amitié dont vous m'honorez, monsieur, votre, etc. etc

CCCCIX.

A MADEMOISELLE CORNEILLE.

Aux Délices, 22 novembre.

Votre nom, mademoiselle, votre mérite et la lettre dont vous m'honorez, augmentent, dans madame Denis et dans moi, le désir de vous recevoir, et de mériter la préférence que vous voulez bien nous donner. Je dois vous dire que nous passons plusieurs mois de l'année dans une campagne auprès de Genève; mais vous y aurez toutes les facilités et tous les secours possibles pour tous les devoirs de la religion; d'ailleurs, notre principale habitation est en France, à une lieue de là, dans un château très logeable, que je viens de faire bâtir, et où vous serez beaucoup plus commodément que dans la maison d'où j'ai l'honneur de vous écrire. Vous trouverez, dans l'une et dans l'autre habitation, de quoi vous occuper, tant aux petits ouvrages de la main qui pourront vous plaire, qu'à la musique et à la lecture. Si votre goût est de vous instruire de la géographie, nous ferons venir un maître qui sera très honoré d'enseigner quelque chose à la petite-fille du grand

Corneille; mais je le serai beaucoup plus que lui de vous voir habiter chez moi.

J'ai l'honneur d'être, avec respect, mademoiselle, votre, etc.

CCCCX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 novembre.

Rien n'est plus importun, mes divins anges, qu'un pauvre diable d'auteur qui a fait une pièce à la hâte, qui ne la corrige pas trop à loisir, et qui est imprimé à cent lieues. Jugez de ma syndérèse par ma lettre à Prault, que j'ai l'honneur de vous envoyer. Je vous supplie de vouloir bien me faire tenir les feuilles imprimées, sous l'enveloppe de M. de Courteilles, avant qu'elles soient tirées; car vous jugez bien qu'il y aura toujours quelques vers à changer, et peut-être aussi quelques lignes de prose dans la dédicace. L'Académie m'a chargé de travailler à quelques feuilles de son *Dictionnaire :* cette occupation déroute un peu de la poésie, et il y a bien long-temps que je suis dérouté. Les bâtimens et les jardins, et tout le train de la campagne fait encore plus de tort aux vers que le *Dictionnaire de l'Académie.*

A propos d'Académie, ne voudriez-vous pas avoir la bonté de lui donner mon portrait? Qu'importe qu'il soit mal ou bien? je n'irai pas me faire peindre à soixante-sept ans. Il s'agit seulement que Fréron ne soit pas en droit de dire qu'on n'a pas voulu de moi à l'Académie, même en peinture. A propos d'Académie encore, il y a M. Le Mierre, grand remporteur de prix, et auteur d'*Hypermnestre*, à qui je devais une lettre. J'ignorais son gîte. Je pris la liberté de vous adresser ma

lettre. Je n'ai point lu son *Hypermnestre* sans plaisir. Pour le Colardeau, je ne le connais pas; on dit qu'il fait de très beaux vers; il occupera long-temps mademoiselle Clairon. Est-il vrai qu'elle arrive, sur le théâtre, violée? C'est dommage que cette action théâtrale ne se soit pas passée sur la scène; cela est plus plaisant qu'un échafaud. J'ai donc du temps pour me raccommoder avec mademoiselle Clairon. Elle daignera donc ne point écourter mon malheureux second acte. Elle est accoutumée à couper bras et jambes aux pièces nouvelles, pour les faire aller plus vite. Bientôt les tragédies consisteront en mines et en postures.

Souvent l'excès d'un mal nous conduit dans un pire.

Et Luc, Luc, quel diable d'homme! Voilà donc comme je serai trop vengé.

On parle encore de deux ou trois petits massacres, mais je n'en veux rien croire.

Mille tendres respects.

CCCCXI.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

26 novembre.

Après avoir écrit hier au soir, à la hâte, à mes anges, je me couchai avec des scrupules sur *Tancrède*, et nommément sur l'envie que j'aurais de prendre des libertés anglaises et italiennes, en retranchant les lettres qui m'incommodent. A mon réveil, je reçois la lettre de M. d'Argental et de madame Scaliger.

Comment ferez-vous, mes anges, pour vous débarrasser de moi? Pourquoi M. d'Argental a-t-il mal aux yeux? Comment M. Fournier trouve-t-il cela? pourquoi

le souffre-t-il? Est-ce *Caliste* qui a fait trop pleurer mon cher ange? est-ce moi qui l'ai trop fatigué par mes paperasses?

Crébillon mon maître. Bonne plaisanterie que Fréron prend pour du sérieux. Il faut pourtant ne pas trop changer ce que madame la marquise a approuvé.

Voulez-vous : *Que j'ai regardé comme mon maître?* Politesse ne coûte rien, et fait toujours un bon effet.

Voici la grande question. Jouera-t-on *Fanime* cet hiver? non, à ce que je présume. Pourquoi? parce qu'il y a au troisième acte un embrouillamini qui me déplaît, et au cinq, il y a deux poignards qui me font de la peine. On a beaucoup pleuré, d'accord; mais il y a des gens bien malins à Paris. La fin de *Fanime*, déchirante, tragique; son père l'amadoue : *O mon père!... j'en suis indigne*, avec un éclat de voix douloureux, et elle se tue. Bravo. Mais le poignard d'Énide et le poignard de Fanime, ces deux poignards me tuent. Que faire donc? donner *Tancrède* au mois de décembre, l'imprimer en janvier, et rire; ensuite nous verrons. Vous aurez de mes nouvelles; vous ne mourrez pas de faim.

C'est assez parler Voltaire, parlons Corneille. Je suis bien fâché que cette demoiselle ne descende pas en droite ligne du père de *Cinna;* mais son nom suffit, et la chose paraît décente. Vous avez vu cette demoiselle, mes divins anges; c'est à vous qu'on s'adresse quand Voltaire est sur le tapis. Connaissez-vous un Lebrun, un secrétaire de M. le prince de Conti? c'est lui qui m'a encorneillé; il m'a adressé une ode au nom de Pierre. C'est à lui que j'ai dit : Envoyez-la-moi; qu'on paie son voyage, qu'on l'adresse à M. Tronchin, à Lyon, etc. Mais il vaudrait bien mieux que ce fût madame d'Ar-

gental qui daignât arranger les choses; cela serait plus honorable pour Pierre, pour mademoiselle Corneille, et pour moi; mais je n'ai pas le front d'abuser à ce point des bontés dont on m'honore. Cependant, je le répète, il convient que madame d'Argental soit la protectrice. Tout ce qu'elle fera sera bien fait. Nul trousseau pour ce mariage. Madame Denis lui fera faire habits et linge. Nous lui donnerons des maîtres, et dans six mois elle jouera Chimène.

Je suis à vos pieds, divins anges.

CCCCXII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Le 27 novembre.

Monsieur, le philosophe des Alpes, et sa nièce, et tout ce qui a eu l'honneur de vous voir vous regrette. Il nous est venu des philosophes depuis vous, mais aucun ne vous fera jamais oublier. Jugez combien Lucrèce est beau en latin, puisqu'il vous fait tant de plaisir dans un si mauvais français; et jugez du peu que nous valons, nous autres modernes, puisque aucun Français n'a osé dire la dixième partie de ce que ce Lucrèce disait aux Romains sans témérité et sans crainte. On se plaint des fermiers généraux et des intendans; mais combien devrait-on s'élever contre des misérables qui mettent des impôts sur l'esprit, et qui tyrannisent la pensée! L'ignorance et l'infame superstition couvrent la terre: quelques personnes échappent à ce fléau, le reste est au rang des bêtes de somme; et on a si bien fait, qu'il faut des efforts pour secouer le joug infame qu'on a mis sur nos têtes. Nous sommes parvenus à regarder comme

un homme hardi celui qui pense que deux et deux font quatre.

Jouissez, monsieur, de votre raison, dont si peu d'hommes jouissent, et ajoutez-y la jouissance de la vie dans votre belle terre, dans le sein de votre famille, et dans la société de vos amis, surtout dans celle de M. de La Ramière, à qui nous fesons nos très humbles complimens, et qui me paraît bien digne de votre amitié.

Adieu, monsieur; si le plaisir d'être aimé doit être compté pour quelque chose, soyez sûr que vous le serez toujours dans la petite retraite que vous avez daigné habiter. Votre petite chambre s'appelle *la cellule du philosophe.*

Recevez mes tendres respects.

CCCCXIII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Ferney, le 28 novembre.

Un de mes chagrins, monsieur, ou plutôt mon seul chagrin, est de ne pouvoir vous écrire de ma main combien vous êtes aimable. Vous parlez d'Horace comme un homme qui aurait été son intime ami, comme si vous aviez vécu de son temps. Il est juste qu'on connaisse à fond les caractères auxquels on ressemble. Pour César, j'imagine que vous auriez fait un voyage dans nos Gaules avec le fils de Cicéron, au lieu d'aller à Pétersbourg, et que vous l'auriez empêché de se brouiller avec Labiénus. Je ne sais comment vous faites votre compte, mais on croirait que vous avez vécu familièrement avec tous ces gens-là.

Je vous fais encore de très sérieux remerciemens sur

votre voyage de Russie. Il y a toujours quelque chose à apprendre avec vous, de la zone tempérée à la zone glaciale.

J'ai eu l'honneur de vous envoyer la première partie de l'*Histoire du czar*, et c'est probablement celle que vous avez. Vous me permettrez, s'il vous plaît, de vous citer dans la seconde; j'aime à me faire honneur de mes garans. Il y a plaisir à rendre justice à des contemporains tels que vous. D'ailleurs l'histoire d'un fondateur est pour les sages, et l'*Histoire de Charles XII* plairait aux amateurs des romans, si ce don Quichotte, au moins, avait eu une Dulcinée. On n'a aujourd'hui à écrire que des massacres en Allemagne, des processions à Rome, et des facéties à Paris.

Lætus sum, non validus, sed tuî amantissimus.

CCCCXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 novembre.

Telle est dans nos états la loi de l'hymenée;
C'est la religion lâchement profanée;
C'est la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidèle en nos murs appelle l'étranger, etc.

Il faut avouer, mes divins anges, que je suis l'homme aux inadvertances. On change un vers, et on oublie d'envoyer les corrections devenues nécessaires aux vers suivans, et on fatigue ses anges horriblement. On ne sait plus où l'on en est. Il faut recopier la pièce, tous les rôles; c'est la toile de Pénélope. Je suis à vos genoux, je vous demande pardon, je meurs de honte. Il y a plus de cent vers corrigés dans cette maudite *Chevalerie;* tout cela est épars dans mes lettres. Si vous pouvez attendre, je

crois que le meilleur parti est de vous envoyer la pièce bien recopiée. Vous êtes les maîtres de tout; mais, en cas que vous fassiez imprimer, je vous demande toujours en grace de m'envoyer les feuilles.

J'apprends que messieurs les dévots et messieurs de Pompignan se sont beaucoup remués sur la nouvelle que j'étais chez Laleu, à Paris. J'apprends que les dévotes sont fâchées de voir une Corneille aller dans la terre de réprobation, et qu'elles veulent me l'enlever. A la bonne heure; elles lui feront sans doute un sort plus brillant, un établissement plus solide dans ce monde-ci et dans l'autre; mais je n'aurai eu rien à me reprocher. Nous verrons qui l'emportera, de cette cabale ou de vous. Vous devez savoir que tout cela a été traité, pour et contre, au lever du roi. Chacun a dit son mot. Voilà de grandes affaires; mais Pondichéri est plus important.

Que dites-vous de la *Didon* de M. Le Franc de Pompignan, suivie du *Fat puni?* On est bien drôle à Paris.

Mille tendres respects.

CCCCXV.

A M. DE SÉNAC,

PREMIER MÉDECIN DU ROI.

Aux Délices, 6 décembre.

Ma partie pensante, monsieur, sait tout ce qu'elle vous doit; elle vous en remercie; elle y sera sensible jusqu'à ce qu'elle ne pense plus. Ma partie animale vous présente les papiers ci-joints, concernant la peste dont nous sommes menacés. Je sais qu'il y a peste et peste. Je ne prétends pas que celle qui dépeuple nos hameaux, dans un coin des Alpes, ait l'insolence de ressembler

à celle de Marseille, je sais qu'il faut se tenir à sa place : mais enfin, si on néglige l'objet de ma requête, la chose peut aller loin. Il s'agit de quelques malheureux ; mais ces malheureux, ignorés et délaissés, sont sujets du roi, et il étend ses regards sur les derniers de ses peuples. L'affaire dont il s'agit me paraît du ressort de votre archiatrie. Si, sans vous compromettre, vous pouvez, monsieur, appuyer notre mémoire, vous aurez le plaisir de faire du bien. Je vous prends là par votre faible. Soyez très sûr que si on ne remédie pas au mal, la contagion est à craindre. Nous sommes obligés d'abandonner le château de Ferney immédiatement après l'avoir achevé, et de nous réfugier en terre huguenote. Voyez, monsieur, ce que vous pouvez faire pour nos corps et pour nos ames. La mienne est celle de votre ancien partisan, qui a l'honneur d'être, avec tous les sentimens qu'il vous doit, monsieur, votre, etc.

CCCCXVI.

A M. THIERIOT.

8 décembre.

Je n'ai pas un moment à moi, mon cher ami ; je suis, depuis un mois, accablé de travail et d'affaires. Plus on vieillit, plus il faut s'occuper. Il vaut mieux mourir que de traîner dans l'oisiveté une vieillesse insipide : travailler, c'est vivre.

Quand mademoiselle Rodogune viendra, elle sera bien reçue. Madame Denis ne lui a point écrit de lettre, mais deux lignes au bas de ma lettre.

M. Lebrun est le maître de son ode, mais il ne devait pas, je crois, faire imprimer ma prose.

Je vous prie de dire à M. de Labastide que si je trouve

quelques rogatons qu'il puisse insérer dans son *Monde*, je vous les adresserai. Pardon, si je ne lui écris pas. Je ne sais auquel entendre. La journée n'a que vingt-quatre heures.

Votre ouvrage *théologico-judaico-rabbinico-philosophique* est peut-être fort bon, mais j'aimerais autant qu'on n'eût pas mis le titre de *Berne*, et *à monsieur l'Oracle des philosophes*, pour faire croire que c'est moi qui suis le rabbin. Heureusement on ne m'y reconnaîtra pas.

Madame la première présidente Molé ferait bien mieux de me payer soixante mille livres que son frère, le banqueroutier frauduleux Bernard, m'a volées à moi et à ma nièce, que de gémir sur le bien que je fais à mademoiselle Corneille, et qu'elle ne fait pas.

Vous me dites que Le Franc de Pompignan n'a pas voulu aller à l'Académie: je le crois; il y serait mal accueilli. Il alla se plaindre ces jours passés à monsieur le dauphin, qui dit tout haut: « Notre ami Pompignan « pense être quelque chose. »

Qui est l'auteur de *l'Homme de lettres*? il y a du bon.

Qui est l'auteur du *Savetier*? apparemment quelqu'un de la profession. Le gaillard savetier de La Fontaine vaut mieux.

Je m'intéresse à l'abbé du Resnel; je suis de son âge. Je m'intéresse à Balot, et plus à vous. Vous avez donc soixante-trois, et moi soixante-sept. Je suis quelquefois assez gai pour mon âge; demandez à Le Franc.

Vale, vive, scribe, lætare.

Venez ici, vous et vos nerfs.

CCCCXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

REMONTRANCES DE VOLTAIRE A SES ANGES GARDIENS.

9 décembre.

De Deliciis clamavi :

1° Mes anges ne cesseront-ils jamais d'être comme Dieu, qui commande des choses impossibles ?

2° Mes anges me croiront-ils de fer, quand je suis d'argile, et prendront-ils zèle pour puissance ?

3° Voudront-ils de suite deux pères condamnant leurs filles, et s'en repentant ? ne faut-il pas un intervalle entre des choses qui ont quelque ressemblance ?

4° Ne vaut-il pas mieux avoir le plaisir de donner la comédie du sieur Hurtaud, jouir de l'incognito, passer du tragique au comique, et rire sous cape de toutes les sottises du public ? *Nota bene* que je me flatte que mes anges verront que *le Droit du Seigneur* ne ressemble en aucune manière à *Nanine*.

5° Ou je suis une bête, ou *le Droit du Seigneur* est comique et intéressant.

6° Je crie à mes anges : Trouvez cela comique et intéressant, vous dis-je, et faites-le jouer adroitement.

7° Je les supplie de vouloir bien faire envoyer le paquet ci-joint à la pauvre aveugle madame du Deffand. Si elle a perdu les yeux, elle n'a pas perdu sa langue ; il faut consoler les affligés. Je demande pardon de la liberté grande.

8° A propos de la liberté grande, et ma lettre à M. Le Mierre ?

9° Dans peu vous aurez nouvelle offrande.

10° Pour Dieu, laissons là *Fanime* pour quelque temps.

Il faut présenter toujours des requêtes au conseil. Je suis occupé à chasser les jésuites d'un terrain qu'ils avaient usurpé sur des orphelins; cela est plus difficile qu'une tragédie, mais j'en viendrai à bout, et cela sera plaisant; mais il n'y a pas moyen de combattre les jésuites, et de rapetasser *Fanime :* il faut choisir.

11° J'attends les feuilles de Prault; je lui taillerai de la besogne.

12° J'attends Rodogune. Je n'avais imploré les bontés de madame d'Argental, dans cette affaire, que pour lui témoigner mon respect, et pour mettre Rodogune sous une protection plus honnête que celle de M. Lebrun, quoique M. Lebrun soit fort honnête. Je remercie tendrement monsieur comme madame d'Argental de toutes leurs bontés pour Rodogune.

13° Qui est l'auteur du *Savetier du coin?* il pense bien, mais il est trop savetier. Qui a fait *l'Homme de lettres?* il écrit mieux, mais cela n'est pas piquant.

14° Voici le gros article. Je n'aime point cette ophthalmie; les maux des yeux sont sérieux. Soyez bien sage, mon cher ange, que j'aime comme mes yeux : rafraîchissez-vous, couchez-vous de bonne heure, ayez peu d'affaires; tenez-vous gai surtout : c'est le remède universel.

Je baise le bout de vos ailes.

CCCCXVIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

9 décembre.

Il y a plus de six semaines, madame, que je n'ai pu jouir d'un moment de loisir; cela est ridicule et n'en est pas moins vrai. Comme vous ne vous accommodez pas que je vous écrive simplement pour écrire, j'ai l'honneur de vous dépêcher deux petits manuscrits qui me sont tombés entre les mains. L'un me paraît merveilleusement philosophique et moral : il doit, par conséquent, être au goût de peu de gens. L'autre est une plaisante découverte que j'ai faite dans mon ami Ézéchiel.

On ne lit point assez Ézéchiel. J'en recommande la lecture tant que je peux : c'est un homme inimitable. Je ne demande pas que ces rogatons vous divertissent autant que moi, mais je voudrais qu'ils vous amusassent un quart d'heure.

J'ai tenu bon contre M. d'Argental. Il aurait beau me démontrer la beauté d'un échafaud : j'aime fort le spectacle, l'appareil, toutes les pompes du démon; mais pour la potence, je suis son serviteur. Je le renvoie à Despréaux :

> Mais il est des objets que l'art judicieux
> Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.

D'ailleurs, je suis fâché contre les Anglais : non seulement ils m'ont pris Pondichéri, à ce que je crois, mais ils viennent d'imprimer que leur Shakespeare, madame, est infiniment au dessus de Gilles.

Figurez-vous, madame, que la tragédie de *Richard III*, qu'ils comparent à *Cinna*, tient neuf années pour l'unité

de temps, une douzaine de villes et de champs de bataille pour l'unité de lieu, et trente-sept événemens principaux pour unité d'action; mais c'est une bagatelle.

Au premier acte, Richard dit qu'il est bossu et puant, et que, pour se venger de la nature, il va se mettre à être un hypocrite et un coquin. En disant ces belles choses, il voit passer un enterrement (c'est celui du roi Henri VI); il arrête la bière et la veuve qui conduit le convoi. La veuve jette les hauts cris; elle lui reproche d'avoir tué son mari. Richard lui répond qu'il en est fort aise, parce qu'il pourra plus commodément coucher avec elle. La reine lui crache au visage: Richard la remercie, et prétend que rien n'est si doux que son crachat. La reine l'appelle *crapaud:* Vilain crapaud, je voudrais que mon crachat fût du poison. — Eh bien, madame, tuez-moi, si vous voulez: voilà mon épée. Elle la prend: Va, je n'ai pas le courage de te tuer moi-même... Non, ne te tue pas, puisque tu m'as trouvée jolie. Elle va enterrer son mari, et les deux amans ne parlent plus que d'amour dans le reste de la pièce.

N'est-il pas vrai que si nos porteurs d'eau fesaient des pièces de théâtre, ils les feraient plus honnêtes?

Je vous conte tout cela, madame, parce que j'en suis plein. N'est-il pas triste que le même pays qui a produit Newton ait produit ces monstres, et qu'il les admire?

Portez-vous bien, madame; tâchez d'avoir du plaisir: la chose n'est pas aisée, mais n'est pas impossible.

Mille respects de tout mon cœur.

CCCCXIX.

A M. HELVÉTIUS. (A Paris.)

Le 12 décembre.

Mon cher philosophe, il y a long-temps que je voulais vous écrire. La chose qui me manque le plus, c'est le loisir. Vous savez que ce *La Serre volume sur volume incessamment desserre.* J'ai eu beaucoup de besogne. Vous êtes un grand seigneur qui affermez vos terres; moi je laboure moi-même, comme Cincinnatus, de façon que j'ai rarement un moment à moi.

J'ai lu une héroïde d'un disciple de Socrate, dans laquelle j'ai vu des vers admirables. J'en fais mon compliment à l'auteur, sans le nommer. La pièce est un peu raide. Bernard de Fontenelle n'eût jamais ni osé ni pu en faire autant. Le parti des sages ne laisse pas d'être considérable et assez fier. Je vous le répète, mes frères, si vous vous tenez tous par la main, vous donnerez la loi. Rien n'est plus méprisable que ceux qui vous jugent: vous ne devez voir que vos disciples.

Si vous avez reçu un *Pierre,* ce n'est pas Simon Barjone; ce n'est pas non plus le *Pierre* russe que je vous avais dépêché par la poste; ce doit être un *Pierre* en feuilles que Robin-Mouton devait vous remettre. Je vous en ai envoyé deux reliés, un pour vous et l'autre pour M. Saurin. Il a plu à messieurs les intendans des postes de se départir des courtoisies qu'ils avaient ci-devant pour moi; ils ont prétendu qu'on ne devait envoyer aucun livre relié. Douze exemplaires ont été perdus: c'est l'antre du lion.

De quelles tracasseries me parlez-vous? je n'en ai essuyé ni pu essuyer aucune. Est-ce de frère Menou?

CCCCXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 décembre.

Je vous excède encore; Rodogune est à Lyon chez Tronchin, entre quatre garçons. On la présentera probablement à madame de Groslée, qui ne manquera pas de lui manier les tétons, selon sa louable coutume; c'est un honneur qu'elle fait à toutes les filles et femmes qu'on lui présente. Est-il vrai que l'abbé de La Tour-du-Pin avait grande envie de rompre ce voyage? il m'est très important de savoir ce qui en est. Dites-moi, je vous prie, madame, tout ce que vous savez de cette aventure de roman.

Je reviens au roman de *Tancrède*. Je vous conjure, mes anges, encore une fois, de bien recommander à Prault de suivre exactement la leçon que je lui envoie, et de n'y pas changer une virgule. C'est le placet de Caritidès; on n'en peut rien retrancher. Nous venons de jouer, ma nièce et moi, la scène du père et de la fille au second acte :

> ..... Qu'entends-je? vous, mon père! —
> Moi, ton père!... est-ce à toi de prononcer ce nom?

Vous pouvez être convaincus que cela jette dans l'acte un attendrissement, un intérêt qui manquait. Cet acte, qui paraissait froid, doit être brûlant, s'il est bien joué.

A propos de froid, c'est un secret sûr, pour faire de la glace, que de placer des détails historiques au milieu de la passion, à moins que ces détails ne soient réchauffés par quelques interjections, par des retours

sur soi-même, par des figures qui raniment la langueur historique.

> Mais craignant de lui nuire en cherchant à le voir,
> Il crut que m'avertir était son seul devoir.

Ces deux vers ralentissent. Je raisonne poésie avec mes anges; je disserte : ils me le pardonnent.

Non seulement ces détails sont froids, mais le spectateur est en droit de dire : En quoi donc cet esclave craignait-il de nuire à Tancrède? pourquoi, étant dans son camp, n'a-t-il pas cherché à le voir? il devait, sans doute, tout faire pour approcher de Tancrède. Il serait difficile de répondre à cette critique.

Ne vaut-il pas mieux supposer, en général, que mille obstacles ont empêché l'esclave d'aller jusqu'à Tancrède? Aménaïde, en se plaignant de ces obstacles et de la destinée qui lui a toujours été contraire, en fesant parler ses douleurs, en se livrant à l'espérance, intéresse bien davantage; tout devient plus naturel et plus animé. Enfin, je resupplie, je reconjure à genoux monsieur et madame d'Argental de s'en tenir à mon dernier mot. J'ose espérer que la reprise sera favorable : mais que mes anges se mettent à la tête du parti raisonnable, qui n'est ni pour les tragédies à marionnettes, ni pour les tragédies à conversations; qu'ils soutiennent rigoureusement le grand et véritable genre; celui du cinquième acte de *Rodogune*, d'*Athalie*, et peut-être du quatrième acte de *Mahomet*, du troisième de *Tancrède*, de *Sémiramis*, *etc.*

Vous devez avoir un chant de *Pucelle;* il n'est pas correct, malheureusement; le meilleur y manque. Vous avez *Acanthe.* Oh, pardieu! que manque-t-il à Acanthe? nous sommes fous d'Acanthe : que vous êtes à plaindre, si Acanthe ne vous plaît pas!

Pardon ; voici une réponse pour Lekain : vous m'enverrez promener.

CCCCXXII.

A M. LEKAIN.

Le 16 décembre.

Je n'ai voulu vous répondre, mon cher Roscius, que quand j'aurais vu enfin toute cette confusion, dans les rôles de *Tancrède*, un peu débrouillée, quand vous seriez débarrassés de *la Belle Pénitente*, et quand vous seriez prêts à reprendre *Tancrède*.

Grace aux bontés de monsieur et de madame d'Argental, tout est en ordre ; et si la pièce reste au théâtre, ce sera uniquement à leur bon goût et à leurs attentions infatigables qu'on en aura l'obligation. Je vous prie de vouloir bien vous conformer entièrement, dans la représentation, à l'édition de Prault. Rien n'est plus ridicule que de voir jouer d'une façon ce qui est imprimé d'une autre. Il ne faut jamais sacrifier l'élocution et le style à l'appareil et aux attitudes. L'intérêt doit être dans les choses qu'on dit, et non pas dans de vaines décorations. L'appareil, la pompe, la position des acteurs, le jeu muet, sont nécessaires ; mais c'est quand il en résulte quelque beauté, c'est quand toutes ces choses ensemble redoublent le nœud et l'intérêt. Un tombeau, une chambre tendue de noir, une potence, une échelle, des personnages qui se battent sur la scène, des corps morts qu'on enlève, tout cela est fort bon à montrer sur le Pont-Neuf, avec la rareté, la curiosité. Mais quand ces sublimes marionnettes ne sont pas essentiellement liées au sujet, quand on les fait venir hors de propos, et uniquement pour divertir les garçons perruquiers qui sont dans le parterre, on court un peu de risque d'avilir

la scène française, et de ne ressembler aux barbares Anglais que par leur mauvais côté. Ces farces monstrueuses amuseront pendant quelque temps, et ne feront d'autre effet que de dégoûter le public de ces nouveaux spectacles et des anciens.

Je vous exhorte donc, mon cher ami, de ne souffrir d'appareil au théâtre que celui qui est noble, décent, nécessaire.

Pour ce qui est de *Tancrède*, je crois que d'abord vos camarades doivent conformer leur rôle à l'imprimé; qu'ensuite ils doivent en faire une répétition, parce qu'il y a environ deux cents vers différens de ceux qu'on a récités aux premières représentations. Je crois même qu'il y en a beaucoup plus de deux cents; je crois encore que vous devez donner deux représentations avant que Prault mette son édition en vente. Si la pièce réussit, il la vendra beaucoup mieux quand ces deux représentations l'auront fait valoir, et lui auront donné un nouveau prix.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous prie de me donner de vos nouvelles et des miennes.

CCCCXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 décembre, au soir.

Je reçois le paquet de mes anges, à six heures du soir; je le renvoie à huit. Il partira demain avec mes remercîmens, qui doivent être fort longs, et avec ma courte honte d'avoir coûté tant de peines à ceux à qui je ne peux faire beaucoup de plaisir. Vous devez être regoulés de *Tancrède;* il n'y a que votre bonté qui vous soutienne.

On n'a jamais fait, pour un pauvre diable d'auteur, ce que vous avez daigné faire pour moi. Je crois enfin cette pièce un peu mieux arrondie que quand je la fis si à la hâte; je la crois même plus touchante, et c'est là le principal. Avec des vers bien faits, bien compassés, on ne tient rien si le cœur n'est ému.

J'avais bien raison de vouloir revoir l'édition de Prault. Daignez jeter les yeux sur la pièce, et vous verrez que j'ai fait toutes les corrections indispensables. Son édition était ridicule et absurde. Prault aura un peu à remanier; c'est le terme de l'art; mais c'est une peine et une dépense très médiocres. Il a très grand tort de craindre que l'édition des Cramer ne croise la sienne. Les Cramer n'ont point commencé; ils n'ont point l'ouvrage, et ils ne l'imprimeront que pour les pays étrangers. D'ailleurs, j'enverrai incessamment au petit Prault un ouvrage sur les théâtres, que je crois assez neuf et assez intéressant. Le zèle de la patrie m'a saisi. J'ai été indigné d'une brochure anglaise dans laquelle on préfère hautement Shakespeare à Corneille. J'ai voulu venger l'oncle, en ayant chez moi la nièce. J'amuserai d'abord mes anges de ce petit Traité, et je supplierai très instamment que Prault ne sache pas qu'il est de moi, ou du moins qu'il mérite les petits services que je peux lui rendre, en feignant de les ignorer.

Comme je n'ai nul goût à voir mon nom à la tête de mes sottises, ou folles, ou sérieuses, ou tragiques, ou comiques, permettez-moi, mes chers anges, d'exiger que celui des comédiens ne s'y trouve pas plus que le mien. A quoi sert-il de savoir qu'un nommé *Brizard* a joué platement mon plat père? qu'est-ce que cela fait aux lecteurs? j'ai une aversion invincible pour cette coutume nouvellement introduite.

Mes anges, je commence à souhaiter la paix. Il est vrai que je fais chez moi la guerre aux jésuites, mais elle ne coûte rien : je les chasse et je triomphe. Mais la guerre contre les Anglais vous ruine, et c'est vous qu'on chasse. J'attends avec impatience ce qui adviendra, dans votre tripot, de la convocation des pairs.

La montagne en travail enfante une souris.

Daignez me mander des nouvelles de *l'Écossaise* et des rogatons que je vous ai envoyés. Je souhaite à Térée beaucoup de prospérité, et que les vers de Philomèle soient le chant du rossignol. Mais M. Le Mierre a-t-il reçu une certaine lettre que je pris la liberté d'adresser à M. d'Argental, ne sachant pas la demeure du père de Térée ?

Pardon, je dois vous excéder.

CCCCXXIV.

A M. DESHAUTERAYES. (A Paris.)

Le 21 décembre.

Monsieur, j'avais déja lu vos doutes; ils m'avaient paru des convictions. Je suis bien flatté de les tenir de la main de l'auteur même. Les langues que vous possédez et que vous enseignez sont nécessaires pour connaître l'antiquité ; et cette connaissance de l'antiquité nous montre combien on nous a trompés en tout.

C'est l'empereur Kang-Hi, autant qu'il m'en souvient, qui montra à frère Parennin, jésuite de mérite et mandarin, un vieux livre de géométrie, dans lequel il est dit que la proposition du carré de l'hypothénuse était connue du temps des premiers rois. Les Indiens revendiquent cette démonstration. Ce petit procès littéraire

au bout du monde dure depuis quatre ou cinq mille ans: et nous autres, qu'étions-nous il y a vingt siècles? des barbares qui ne savions pas écrire, mais qui égorgions des filles et des petits garçons à l'honneur de Teutatès, comme nous en avons égorgé, en 1572, à l'honneur de saint Barthélemi.

Un officier qui commande dans un fort, près du Gange, et qui est l'intime ami d'un des principaux bramines, m'a apporté une copie des quatre Veidam, qu'il assure être très fidèle. Il est difficile que ce livre n'ait au moins cinq mille ans d'antiquité. C'est bien à nous, qui ne devons notre sacrement de baptême qu'aux usages des anciens Gangarides qui passèrent chez les Arabes, et que Notre-Seigneur Jésus-Christ a sanctifiés; c'est bien à nous, vraiment, à combattre l'antiquité de ceux qui nous ont fourni du poivre de toute antiquité. Le monde est bien vieux: les habitans de la Gaule cisalpine sont bien jeunes, et souvent bien sots ou bien fous.

Si quelqu'un peut les rendre plus raisonnables, c'est vous, monsieur; mais on dit qu'il y a des aveugles qui donnent des coups de pied dans le ventre à ceux qui veulent leur rendre la lumière.

Je suis, etc.

CCCCXXV.

A M. THIERIOT.

22 décembre.

Un M. Chamberlan, dans le *Censeur hebdomadaire*, prétend que je lui ai écrit que la divine Providence nous accorde à tous une partie égale d'intelligence. Je ne crois pas avoir jamais écrit une pareille sottise; mais, si je l'ai écrite, je la rétracte. Je n'ai jamais pré-

tendu avoir une tête organisée comme un Newton, un Rameau. Je n'aurais jamais trouvé la basse fondamentale, ni le calcul intégral. Il n'y a que le sage du stoïcien qui soit tout, même cordonnier, comme dit Horace.

Est-il vrai que Frélon vient d'être mis au For-l'Évêque?

CCCCXXVI.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Ferney, 22 décembre.

Il y a eu, madame, de la réforme dans les postes. Les gros paquets ne passent plus. Je doute fort que vous ayez reçu ceux que j'ai eu l'honneur de vous adresser, et j'en suis très en peine. Je vous prie très instamment de me tirer de cette inquiétude. Les rogatons que j'avais trouvés sous ma main, pour vous amuser ou pour vous ennuyer un quart d'heure, sont des misères, je le sais bien; mais je serais affligé qu'elles eussent passé dans d'autres mains que les vôtres.

Comment vous amusez-vous, madame? que faites-vous de ces journées qui paraissent quelquefois si longues dans une vie si courte? comment le président s'accommode-t-il d'être septuagénaire? Pour moi, qui touche à ce bel âge de la maturité, je me trouve très bien d'avoir à gouverner les dix-sept ans de mademoiselle Corneille. Elle est gaie, vive et douce, l'esprit tout naturel : c'est ce qui fait apparemment que Fontenelle l'a si mal traitée.

Je lui apprends l'orthographe, mais je n'en ferai point une savante; je veux qu'elle apprenne à vivre dans le monde, et à y être heureuse.

Je vous souhaite les bonnes fêtes, madame, comme disent les Italiens mes voisins. Cependant vous ne sauriez croire combien il y a de gens en Italie qui se moquent des fêtes. Mon dieu, que le monde est devenu méchant! c'est la faute de ces maudits philosophes.

CCCCXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 décembre.

Comment vont les yeux de mon cher et respectable ami, de mon divin ange? n'importuné-je point un peu trop mes deux chevaliers? Plût à Dieu que les chevaliers de Tancrède fussent aussi preux que vous! Mais il faut que je vous dise qu'on a joué à Dijon, à la Rochelle, à Bordeaux, à Marseille, *la Femme qui a raison*. Si l'ami Fréron m'a ôté les suffrages de Paris, je suis devenu un bon poëte en province. Pourquoi, après tout, ne souffrirait-on pas *la Femme qui a raison* dans la capitale? n'y aime-t-on pas un peu à se réjouir? n'y veut-on que des tombeaux, des chambres tendues de noir et des échafauds?

En tout cas, voici *Oreste*. Pourquoi tous ceux qui aiment l'antiquité sont-ils partisans de cet ouvrage? Pensez-vous que mademoiselle Clairon ne fît pas un grand effet dans le rôle d'Électre, et mademoiselle Dumesnil dans celui de Clytemnestre? croyez-vous que les cris de Clytemnestre ne fissent pas un effet terrible?

Vous aurez, mes anges, un autre petit paquet par la poste prochaine, ou je suis bien trompé, mais ce paquet ne sera point *Fanime;* pourquoi? parce qu'on ne peut faire qu'une chose à la fois, parce que je ne suis pas encore content, parce qu'il ne faut pas voir deux fois

de suite un père qui dit noblement à sa fille qu'elle est une catin.

Je vous avoue que j'ai grande envie de savoir si la pièce de Hurtaud vous déplaît autant qu'elle nous a plu; si d'autres rogatons vous ont amusés; si vous n'attendez pas incessamment M. le maréchal de Richelieu. Vous me direz que je suis un grand questionneur; il est vrai, mes anges. Nous sommes très contens de mademoiselle Rodogune; nous la trouvons naturelle, gaie et vraie. Son nez ressemble à celui de madame de Ruffec; elle en a le minois de doguin, de plus beaux yeux, une plus belle peau, une grande bouche assez appétissante, avec deux rangs de perles. Si quelqu'un a le plaisir d'approcher ses dents de celles-là, je souhaite que ce soit plutôt un catholique qu'un huguenot; mais ce ne sera pas moi, sur ma parole.

Mes divins anges, j'ai soixante-sept ans. Comptez que le plus beau portrait qu'on puisse faire de moi est celui que je vous envoyai, il y a, je crois, trois ans; j'étais bien jeune alors.

Mille tendres respects.

CCCCXXVIII.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, 23 décembre.

Monsieur, nous sommes unis par les mêmes goûts, nous cultivons les mêmes arts, et ces beaux arts ont produit l'amitié dont vous m'honorez; ce sont eux qui lient les ames bien nées, quand tout divise le reste des hommes.

J'ai su dès long-temps que les principaux seigneurs

de vos belles villes d'Italie se rassemblent souvent pour représenter, sur des théâtres élevés avec goût, tantôt des ouvrages dramatiques italiens, tantôt même les nôtres. C'est aussi ce qu'ont fait quelquefois les princes des maisons les plus augustes et les plus puissantes; c'est ce que l'esprit humain a jamais inventé de plus noble et de plus utile pour former les mœurs et pour les polir; c'est là le chef-d'œuvre de la société; car, monsieur, pendant que le commun des hommes est obligé de travailler aux arts mécaniques, et que leur temps est heureusement occupé, les grands et les riches ont le malheur d'être abandonnés à eux-mêmes, à l'ennui inséparable de l'oisiveté, au jeu plus funeste que l'ennui, aux petites factions plus dangereuses que le jeu et que l'oisiveté.

Vous êtes, monsieur, un de ceux qui ont rendu le plus de service à l'esprit humain dans votre ville de Bologne, cette mère des sciences. Vous avez représenté à la campagne, sur le théâtre de votre palais, plus d'une de nos pièces françaises, élégamment traduites en vers italiens; vous daignez traduire actuellement la tragédie de *Tancrède;* et moi, qui vous imite de loin, j'aurai bientôt le plaisir de voir représenter chez moi la traduction d'une pièce de votre célèbre Goldoni, que j'ai nommé et que je nommerai toujours *le peintre de la nature.* Digne réformateur de la comédie italienne, il en a banni les farces insipides, les sottises grossières, lorsque nous les avions adoptées sur quelques théâtres de Paris. Une chose m'a frappé surtout dans les pièces de ce génie fécond, c'est qu'elles finissent toutes par une moralité qui rappelle le sujet et l'intrigue de la pièce, et qui prouve que ce sujet et cette intrigue sont faits pour rendre les hommes plus sages et plus gens de bien.

Qu'est-ce en effet que la vraie comédie ? c'est l'art d'enseigner la vertu et les bienséances, en action et en dialogues. Que l'éloquence du monologue est froide en comparaison ! A-t-on jamais retenu une seule phrase de trente ou quarante mille discours moraux ? et ne sait-on pas par cœur ces sentences admirables, placées avec art dans des dialogues intéressans :

Homo sum, humani nihil a me alienum puto.
Apprime in vita est utile, ut ne quid nimis.
Natura tu illi pater es, consiliis ego, etc. ?

C'est ce qui fait un des grands mérites de Térence; c'est celui de nos bonnes tragédies, de nos bonnes comédies. Elles n'ont pas produit une admiration stérile; elles ont souvent corrigé les hommes. J'ai vu un prince pardonner une injure après une représentation de la clémence d'Auguste. Une princesse, qui avait méprisé sa mère, alla se jeter à ses pieds en sortant de la scène où Rhodope demande pardon à sa mère. Un homme connu se raccommoda avec sa femme, en voyant *le Préjugé à la mode*. J'ai vu l'homme du monde le plus fier, devenir modeste après la comédie du *Glorieux :* et je pourrais citer plus de six fils de famille que la comédie de *l'Enfant Prodigue* a corrigés. Si les financiers ne sont plus grossiers, si les gens de cour ne sont plus de vains petits-maîtres, si les médecins ont abjuré la robe, le bonnet et les consultations en latin; si quelques pédans sont devenus hommes, à qui en a-t-on l'obligation? au théâtre, au seul théâtre.

Quelle pitié ne doit-on donc pas avoir de ceux qui s'élèvent contre ce premier art de la littérature, qui s'imaginent qu'on doit juger du théâtre d'aujourd'hui par les tréteaux de nos siècles d'ignorance, et qui con-

fondent les Sophocle et les Ménandre, les Varius et les Térence, avec les Tabarin et les Polichinelle !

Mais que ceux-là sont encore plus à plaindre, qui admettent les Polichinelle et les Tabarin, et qui rejettent les *Polyeucte*, les *Athalie*, les *Zaïre* et les *Alzire* ! Ce sont là de ces contradictions où l'esprit humain tombe tous les jours.

Pardonnons aux sourds qui parlent contre la musique, aux aveugles qui haïssent la beauté; ce sont moins des ennemis de la société, conjurés pour en détruire la consolation et le charme, que des malheureux à qui la nature a refusé des organes.

Nos vero dulces teneant ante omnia Musæ.

J'ai eu le plaisir de voir, chez moi à la campagne, représenter *Alzire*, cette tragédie où le christianisme et les droits de l'humanité triomphent également. J'ai vu, dans *Mérope*, l'amour maternel faire répandre des larmes, sans le secours de l'amour galant. Ces sujets remuent l'ame la plus grossière, comme la plus délicate; et si le peuple assistait à des spectacles honnêtes, il y aurait bien moins d'ames grossières et dures. C'est ce qui fit des Athéniens une nation si supérieure. Les ouvriers n'allaient point porter à des farces indécentes l'argent qui devait nourrir leurs familles; mais les magistrats appelaient, dans des fêtes célèbres, la nation entière à des représentations qui enseignaient la vertu et l'amour de la patrie. Les spectacles que nous donnons chez nous sont une bien faible imitation de cette magnificence; mais enfin ils en retracent quelque idée. C'est la plus belle éducation qu'on puisse donner à la jeunesse, le plus noble délassement du travail, la meilleure instruction pour tous les ordres des citoyens : c'est

presque la seule manière d'assembler les hommes pour les rendre sociables :

Emollit mores, nec sinit esse feros.
(Ovid., II ex Ponto, *ep.* IX.)

Aussi, je ne me lasserai point de répéter que, parmi vous, le pape Léon X, l'archevêque Trissino, le cardinal Bibiena, et parmi nous les cardinaux de Richelieu et Mazarin ressuscitèrent la scène : ils savaient qu'il vaut mieux voir l'*OEdipe* de Sophocle, que de perdre au jeu la nourriture de ses enfans, son temps dans un café, sa raison dans un cabaret, sa santé dans des réduits de débauche, et toute la douceur de sa vie dans le besoin et dans la privation des plaisirs de l'esprit.

Il serait à souhaiter, monsieur, que les spectacles fussent, dans les grandes villes, ce qu'ils sont dans vos terres, et dans les miennes, et dans celles de tant d'amateurs; qu'ils ne fussent point mercenaires; que ceux qui sont à la tête des gouvernemens fissent ce que nous fesons, et ce qu'on fait dans tant de villes. C'est aux édiles à donner les jeux publics; s'ils deviennent une marchandise, ils risquent d'être avilis. Les hommes ne s'accoutument que trop à mépriser les services qu'ils payent. Alors l'intérêt, plus fort encore que la jalousie, enfante les cabales. Les Claveret cherchent à perdre les Corneille, les Pradon veulent écraser les Racine.

C'est une guerre toujours renaissante, dans laquelle la méchanceté, le ridicule et la bassesse sont sans cesse sous les armes.

Un entrepreneur des spectacles de la Foire tâche, à Paris, de miner les comédiens qu'on nomme Italiens; ceux-ci veulent anéantir les comédiens français par des parodies; les comédiens français se défendent comme ils

peuvent : l'Opéra est jaloux d'eux tous ; chaque compositeur a pour ennemis tous les autres compositeurs, et leurs protecteurs, et les maîtresses des protecteurs.

Souvent, pour empêcher une pièce nouvelle de paraître, pour la faire tomber au théâtre, et si elle réussit, pour la décrier à la lecture, et pour abymer l'auteur, on emploie plus d'intrigues que les whigs n'en ont tramé contre les torys, les guelfes contre les gibelins, les molinistes contre les jansénistes, les coccéiens contre les voétiens, etc., etc., etc., etc.

Je sais, de science certaine, qu'on accusa *Phèdre* d'être janséniste. Comment, disaient les ennemis de l'auteur, sera-t-il permis de débiter à une nation chrétienne ces maximes diaboliques :

> Vous aimez, on ne peut vaincre sa destinée,
> Par un charme fatal vous fûtes entraînée ?

N'est-ce pas là évidemment un juste à qui la grace a manqué ? J'ai entendu tenir ces propos dans mon enfance, non pas une fois, mais trente. On a vu une cabale de canailles, et un abbé Desfontaines à la tête de cette cabale, au sortir de Bicêtre, forcer le gouvernement à suspendre les représentations de *Mahomet*, joué par ordre du gouvernement ; ils avaient pris pour prétexte que, dans cette tragédie de *Mahomet*, il y avait plusieurs traits contre ce faux prophète, qui pouvaient rejaillir sur les convulsionnaires : ainsi ils eurent l'insolence d'empêcher, pour quelque temps, les représentations d'un ouvrage dédié à un pape, approuvé par un pape.

Si M. de l'Empyrée, auteur de province, est jaloux de quelques autres auteurs, il ne manque pas d'assurer, dans un long discours public, que messieurs ses rivaux

sont tous des ennemis de l'état et de l'église gallicane. Bientôt Arlequin accusera Polichinelle d'être janséniste, moliniste, calviniste, athée, déiste, collectivement.

Je ne sais quels écrivains subalternes se sont avisés, dit-on, de faire un *Journal chrétien*, comme si les autres journaux de l'Europe étaient idolâtres. M. de Saint-Foix, gentilhomme breton, célèbre par la charmante comédie de *l'Oracle*, avait fait un livre très utile et très agréable sur plusieurs points curieux de notre histoire de France. La plupart de ces petits dictionnaires ne sont que des extraits des savans ouvrages du siècle passé; celui-ci est d'un homme d'esprit qui a vu et pensé. Mais qu'est il arrivé? sa comédie de *l'Oracle* et ses Recherches sur l'histoire étaient si bonnes, que messieurs du *Journal chrétien* l'ont accusé de n'être pas chrétien. Il est vrai qu'ils ont essuyé un procès criminel, et qu'ils ont été obligés de demander pardon; mais rien ne rebute ces honnêtes gens.

La France fournissait à l'Europe un *Dictionnaire encyclopédique* dont l'utilité était reconnue. Une foule d'articles excellens rachetaient bien quelques endroits qui n'étaient pas de main de maître. On le traduisait dans votre langue; c'était un des plus grands monumens des progrès de l'esprit humain. Un convulsionnaire s'avise d'écrire contre ce vaste dépôt des sciences. Vous ignorez, peut-être, monsieur, ce que c'est qu'un convulsionnaire; c'est un de ces énergumènes de la lie du peuple, qui, pour prouver qu'une certaine bulle d'un pape est erronée, vont faire des miracles de grenier en grenier, rôtissant des petites filles sans leur faire de mal, leur donnant des coups de bûche et de fouet pour l'amour de Dieu, et criant contre le pape. Ce monsieur convulsionnaire se croit prédestiné, par

la grace de Dieu, à détruire *l'Encyclopédie;* il accuse, selon l'usage, les auteurs de n'être pas chrétiens; il fait un inlisible libelle en forme de dénonciation; il attaque à tort et à travers tout ce qu'il est incapable d'entendre. Ce pauvre homme, s'imaginant que l'article *Ame* de ce Dictionnaire n'a pu être composé que par un homme d'esprit, et n'écoutant que sa juste aversion pour les gens d'esprit, se persuade que cet article doit absolument prouver le matérialisme de son ame; il dénonce donc cet article comme impie, comme épicurien, enfin comme l'ouvrage d'un philosophe.

Il se trouve que l'article, loin d'être d'un philosophe, est d'un docteur en théologie, qui établit l'immatérialité, la spiritualité, l'immortalité de l'ame, de toutes ses forces. Il est vrai que ce docteur encyclopédiste ajoutait, aux bonnes preuves que les philosophes en ont apportées, de très mauvaises qui sont de lui; mais enfin la cause est si bonne, qu'il ne pouvait l'affaiblir: il combat le matérialisme tant qu'il peut; il attaque même le système de Locke; supposant que ce système peut favoriser le matérialisme, il n'entend pas un mot des opinions de Locke; cet article enfin est l'ouvrage d'un écolier orthodoxe, dont on peut plaindre l'ignorance, mais dont on doit estimer le zèle, et approuver la saine doctrine. Notre convulsionnaire défère donc cet article de l'*ame*, et probablement sans l'avoir lu. Un magistrat, accablé d'affaires sérieuses, et trompé par ce malheureux, le croit sur sa parole; on demande la suppression du livre, on l'obtient : c'est-à-dire, on trompe mille souscripteurs qui ont avancé leur argent; on ruine cinq ou six libraires considérables qui travaillaient sur la foi d'un privilége du roi, on détruit un objet de commerce de trois cent mille écus. Et d'où

est venu tout ce grand bruit et cette persécution ? de ce qu'il s'est trouvé un homme ignorant, orgueilleux et passionné.

Voilà, monsieur, ce qui s'est passé, je ne dis pas aux *yeux de l'univers*, mais au moins aux yeux de tout Paris. Plusieurs aventures pareilles, que nous voyons assez souvent, nous rendraient les plus méprisables de tous les peuples policés, si d'ailleurs nous n'étions pas assez aimables. Et, dans ces belles querelles, les partis se cantonnent, les factions se heurtent, chaque parti a pour lui un folliculaire [1]. Maître Aliboron, par exemple, est le folliculaire de M. de l'Empyrée; ce maître Aliboron ne manque pas de décrier tous ses camarades folliculaires, pour mieux débiter ses feuilles : l'un gagne à ce métier cent écus par an, l'autre mille, l'autre deux mille; ainsi l'on combat *pro focis*. Il faut bien que je vive, disait l'abbé Desfontaines à un ministre d'état : le ministre eut beau lui dire qu'il n'en voyait pas la nécessité, Desfontaines vécut; et tant qu'il y aura une pistole à gagner dans ce métier, il y aura des Frérons qui décrieront les beaux arts et les bons artistes.

L'envie veut mordre, l'intérêt veut gagner; c'est là ce qui excita tant d'orages contre le Tasse, contre le Guarini, en Italie; contre Dryden et contre Pope, en Angleterre; contre Corneille, Racine, Molière, Quinault, en France. Que n'a point essuyé de nos jours votre célèbre Goldoni! et, si vous remontez aux Romains et aux Grecs, voyez les Prologues de Térence, dans lesquels il apprend à la postérité que les hommes de son temps étaient faits comme ceux du nôtre :..... *tutto 'l mondo è fatto come la nostra famiglia*. Mais remarquez, monsieur, pour la consolation des grands artistes, que les

[1] Feseur de feuilles.

persécuteurs sont assurés du mépris et de l'horreur du genre humain, et que les bons ouvrages demeurent. Où sont les écrits des ennemis de Térence, et les feuilles des Bavius qui insultèrent Virgile? où sont les impertinences des rivaux du Tasse, et des rivaux de Corneille et de Molière?

Qu'on est heureux, monsieur, de ne point voir toutes ces misères, toutes ces indignités, et de cultiver en paix les arts d'Apollon, loin des Marsyas et des Midas! qu'il est doux de lire *Virgile* et *Homère*, en foulant à ses pieds les Bavius et les Zoïle! et de se nourrir d'ambroisie, quand l'envie mange des couleuvres!

Despréaux disait autrefois, en parlant de la rage des cabales :

> Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
> Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Le grand Corneille, c'est-à-dire, le premier homme par qui la France littéraire commença à être estimée en Europe, fut obligé de répondre ainsi à ses ennemis littéraires (car les auteurs n'en ont point d'autres) : *Je déclare que je soumets tous mes écrits au jugement de l'église; je doute fort qu'ils en fassent autant.*

Je prends la liberté de dire ici la même chose que le grand Corneille, et il m'est agréable de le dire à un sénateur de la seconde ville de l'état du saint-père; il est doux encore de le dire dans des terres aussi voisines des hérétiques que les miennes. Plus je suis rempli de charité pour leurs personnes et d'indulgence pour leurs erreurs, plus je suis ferme dans ma foi. Mes ouvrages sont *la Henriade*, qui peut-être ne déplairait pas au roi qui en est le héros, s'il revenait dans le monde, et qui ne déplaît pas au digne héritier de ce bon roi. J'ai donné

quelques tragédies, médiocres à la vérité, mais qui toutes sont morales, et dont quelques unes sont chrétiennes. J'ai écrit l'*Histoire de Louis XIV*, dans laquelle j'ai célébré ma nation sans la flatter; j'ai fait un *Essai sur l'histoire générale*, dans lequel je n'ai eu d'autre intention que de rendre une exacte justice à toutes les vertus et à tous les vices; une *Histoire de Charles XII*, une *de Pierre-le-Grand*, fondées toutes les deux sur les monumens les plus authentiques; ajoutez-y une légère explication des découvertes de Newton, dans un temps où elles étaient très peu connues en France : ce sont là, s'il m'en souvient, à peu près tous mes véritables ouvrages, dont le seul mérite consiste dans l'amour de la vérité et de l'humanité.

Presque tout le reste est un recueil de bagatelles, que les libraires ont souvent imprimées sans ma participation. On donne tous les jours sous mon nom des choses que je ne connais pas. Je ne réponds de rien. Si Chapelain a composé dans le siècle passé le beau poëme de *la Pucelle;* si, dans celui-ci, une société de jeunes gens s'amusa, il y a trente ans, à faire une autre *Pucelle;* si je fus admis dans cette société; si j'eus peut-être la complaisance de me prêter à ce badinage, en y insérant les choses honnêtes et pudiques qu'on trouve par ci par là dans ce rare ouvrage dont il ne me souvient plus du tout, je ne réponds en aucune façon d'aucune *Pucelle;* je nie d'avance à tout délateur que j'aie jamais vu une *Pucelle.* On en a imprimé une, qui a été faite apparemment à la place Maubert ou aux halles; ce sont les aventures et le langage de ce pays-là. Ceux qui ont été assez idiots pour s'imaginer qu'ils pouvaient me nuire en publiant sous mon nom cette rapsodie, devraient savoir que, quand on veut imiter la manière d'un peintre

de l'école du Titien et du Corrége, il ne faut pas lui attribuer une enseigne de cabaret de village [1].

On sait assez quel est le malheureux qui a voulu gagner quelque argent, en imprimant, sous le titre de *la Pucelle d'Orléans*, un ouvrage abominable; on le reconnaît assez aux noms de Luther et de Calvin, dont il parle sans cesse, et qui certainement ne devaient pas être placés sous le règne de Charles VII. On sait que c'est un calviniste du Languedoc [2] qui a falsifié les *Lettres de madame de Maintenon;* qui l'outrage indignement dans sa rapsodie de *la Pucelle;* qui a inséré, dans cette infamie, des vers contre les personnes les plus respectables, et contre le roi même; qui a été deux fois en prison à Paris pour de pareilles horreurs, et qui est aujourd'hui exilé: les hommes qui se distinguent dans les arts, n'ont presque jamais que de tels ennemis.

Quant à quelques messieurs qui, sans être chrétiens, inondent le public, depuis quelques années, de satires chrétiennes; qui nuiraient, s'il était possible, à notre religion, par les ridicules appuis qu'ils osent prêter à cet édifice inébranlable, enfin, qui la déshonorent par

[1] Voici des vers de ce prétendu poëme intitulé *la Pucelle:*

Chandos suant et soufflant comme un bœuf,
Cherche du doigt si l'autre est une fille:
Au diable soit, dit-il, la sotte aiguille;
Bientôt le diable emporte l'étui neuf.
. . . . . .
En ce moment, en un seul haut-le-corps,
Il met à bas la belle créature;
Il la subjugue, et d'un rein vigoureux
Il fait jouer le bélier monstrueux.

Il y a mille autres vers plus infames, et plus encore dans le style de la plus vile canaille, et que l'honnêteté ne permet pas de rapporter. C'est là ce qu'un misérable ose imputer à l'auteur de *la Henriade*, de *Mérope* et d'*Alzire*. (*Ed. de K.*)

[2] La Beaumelle. (*É. de K.*)

leurs impostures; si on fesait jamais quelque attention aux libelles de ces nouveaux Garasses, on pourrait leur faire voir qu'on est aussi ignorant qu'eux, mais beaucoup meilleur chrétien qu'eux.

C'est une plaisante idée qui a passé par la tête de quelques barbouilleurs de notre siècle, de crier sans cesse que tous ceux qui ont quelque esprit ne sont pas chrétiens? pensent-ils rendre en cela un grand service à notre religion? Quoi! la saine doctrine, c'est-à-dire la doctrine apostolique et romaine, ne serait-elle, selon eux, que le partage des sots? *Sans penser être quelque chose*, je ne pense pas être un sot; mais il me semble que si je me trouvais jamais avec l'abbé Guyon[1] dans la rue (car je ne peux le rencontrer que là), je lui dirais: Mon ami, de quel droit prétends-tu être meilleur chrétien que moi? est-ce parce que tu affirmes, dans un livre aussi plat que calomnieux, que je t'ai fait bonne chère, quoique tu n'aies jamais dîné chez moi? est-ce parce que tu as révélé au public, c'est-à-dire à quinze ou seize lecteurs oisifs, tout ce que je t'ai dit du roi de Prusse, quoique je ne t'aie jamais parlé, et que je ne t'aie jamais vu? Ne sais-tu pas que ceux qui mentent sans esprit, ainsi que ceux qui mentent avec esprit, n'entreront jamais dans le royaume des cieux?

Je te prie d'exprimer l'unité de l'église et l'invocation des saints mieux que moi:

> L'église toujours une, et partout étendue,
> Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu
> Dans le bonheur des saints la grandeur de son Dieu.

Tu me feras encore plaisir de donner une idée plus

[1] L'abbé Guyon, auteur d'un libelle détestable intitulé *l'Oracle des Philosophes*.

juste de la transsubstantiation que celle que j'en ai donnée :

> Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
> De ses élus chéris nourriture vivante,
> Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
> Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.

Crois-tu définir plus clairement la Trinité qu'elle ne l'est dans ces vers :

> La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
> Unis et divisés, composent son essence ?

Je t'exhorte, toi et tes semblables, non seulement à croire les dogmes que j'ai chantés en vers, mais à remplir tous les devoirs que j'ai enseignés en prose, à ne te jamais écarter du centre de l'unité, sans quoi il n'y a plus que trouble, confusion, anarchie. Mais ce n'est pas assez de croire, il faut faire; il faut être soumis dans le spirituel à son évêque, entendre la messe de son curé, communier à sa paroisse, procurer du pain aux pauvres. Sans vanité je m'acquitte mieux que toi de ces devoirs; et je conseille à tous les polissons qui crient, d'être chrétiens et de ne point crier. Ce n'est pas encore assez, je suis en droit de te citer Corneille :

> Servez bien votre Dieu, servez votre monarque.

Il faut pour être bon chrétien, être surtout bon sujet, bon citoyen : or, pour être tel, il faut n'être ni janséniste, ni moliniste, ni d'aucune faction; il faut respecter, aimer, servir son prince; il faut, quand notre patrie est en guerre, ou aller se battre pour elle, ou payer ceux qui se battent pour nous : il n'y a pas de milieu. Je ne peux pas plus m'aller battre, à l'âge de soixante-sept ans, qu'un conseiller de grand'chambre; il faut donc

que je paie, sans la moindre difficulté, ceux qui vont se faire estropier pour le service de mon roi, et pour ma sûreté particulière.

J'oubliais vraiment l'article du pardon des injures. Les injures les plus sensibles, dit-on, sont les railleries. Je pardonne de tout mon cœur à tous ceux dont je me suis moqué.

Voilà, monsieur, à peu près ce que je dirais à tous ces petits prophètes du coin, qui écrivent contre le roi, contre le pape, et qui daignent quelquefois écrire contre moi et contre des personnes qui valent mieux que moi. J'ai le malheur de ne point regarder du tout comme des pères de l'église ceux qui prétendent qu'on ne peut croire en Dieu sans croire aux convulsions, et qu'on ne peut gagner le ciel qu'en avalant des cendres du cimetière de Saint-Médard, en se fesant donner des coups de bûche dans le ventre et des claques sur les fesses [1]. Pour moi, je crois que, si on gagne le ciel, c'est en obéissant aux puissances établies de Dieu, et en fesant du bien à son prochain.

Un journaliste a remarqué que je n'étais pas adroit, puisque je n'épousais aucune faction, et que je me déclarais également contre tous ceux qui veulent former des partis. Je fais gloire de cette maladresse; ne soyons ni à Apollo ni à Paul, mais à Dieu seul, et au roi que Dieu nous a donné. Il y a des gens qui entrent dans un parti pour être quelque chose; il y en a d'autres qui existent sans avoir besoin d'aucun parti.

Adieu, monsieur; je pensais ne vous envoyer qu'une tragédie, et je vous ai envoyé ma profession de foi. Je vous quitte pour aller à la messe de minuit avec ma

[1] Ce sont les mystères des jansénistes convulsionnaires. (*É. de K.*)

famille et la petite-fille du grand Corneille. Je suis fâché d'avoir chez moi quelques Suisses qui n'y vont pas; je travaille à les ramener au giron; et si Dieu veut que je vive encore deux ans, j'espère aller baiser les pieds du saint-père avec les huguenots que j'aurai convertis, et gagner les indulgences.

In tanto la prego di gradire gli auguri di felicità ch' io le reco nella congiuntura delle prossime sante feste natalizie.

CCCCXXIX.

TO LORD LYTTELTON.

At my castle of Ferney, in Burgundy.

I have read the ingenious *Dialogues of the dead*. I find (page 134) that I am an exile, and guilty of some excesses in writing. I am obliged (and perhaps for the honour of my country) to say I am not an exile, because I have not committed the excesses, the author of the *Dialogues* imputes to me.

Nobody raised his voice higher than mine in favour of the rights of humankind, yet I have not exceeded even in that virtue.

I am not settled in Switzerland, as he believes. I live in my own lands in France; retreat is becoming to old age, and more becoming in one's own possessions. If I enjoy a little country-house near Geneva, my manors and my castles are in Burgundy; and if my king has been pleased to confirm the privileges of my lands, which are free from all tributes, I am the more addicted to my king.

If I was an exile, I had not obtained from my court, many a passport for english noblemen. The service I

rendered to them entitles me to the justice I expect from the noble author.

As for religion, I think, and I hope he thinks with me, that God is neither a presbyterian, nor a lutheran, nor of the low church, nor of the high church. But God is the father of the noble author and mine.

I am with respect,

His most humble servant,

VOLTAIRE.

Gentleman of the king's chamber.

CCCCXXX.

A MILORD LYTTELTON. (A Londres.)[1]

Du château de Ferney, en Bourgogne.

J'ai lu les ingénieux *Dialogues des morts* que vous venez de publier. J'y trouve que je suis exilé, et que je suis coupable de quelques excès dans mes écrits. Je suis obligé, peut-être, pour l'honneur de ma nation, de dire publiquement que je ne suis point exilé, parce que je n'ai pas commis les fautes que l'auteur des *Dialogues* m'impute à son gré.

Personne n'a plus élevé sa voix que moi en faveur des droits de l'humanité, et cependant je n'ai jamais excédé même les bornes de cette vertu.

Je ne suis point établi en Suisse, comme cet auteur mal instruit le débite; je vis dans mes terres en France. La retraite convient aux vieillards qui ont assez vécu dans les cours pour les abhorrer et pour les fuir, et qui goûtent une douceur nouvelle de vivre dans la re-

[1] Traduction de la lettre en anglais qui précède. (*Nouv. Ed.*)

traite et dans leurs possessions, avec des amis éclairés et fidèles. Il est bien vrai que j'ai une petite maison de campagne auprès de Genève, mais ma demeure et mes châteaux sont en Bourgogne. La bonté que mon roi a eue de confirmer les priviléges de mes terres, qui sont exemptes de toute imposition, m'a encore attaché à sa personne.

Si j'avais été exilé, je n'aurais pas obtenu des passeports de ma cour pour plusieurs seigneurs anglais; le service que je leur ai rendu me donne droit à la justice que j'attends de l'auteur des *Dialogues* [1].

Quant à la religion, je pense et je crois qu'il pense comme moi, que Dieu n'est ni presbytérien, ni luthérien, ni de la basse ni de la haute église; Dieu est le père de tous les hommes, père de milord et le mien.

CCCCXXXI.

A M. JEAN-FRANÇOIS CORNEILLE.

Ferney, 25 décembre.

Mademoiselle votre fille, monsieur, me paraît digne de son nom par ses sentimens. Ma nièce, madame Denis, en prend soin comme de sa fille. Nous lui trouvons de très bonnes qualités et point de défauts. C'est une grande consolation pour moi dans ma vieillesse, de pouvoir un peu contribuer à son éducation. Elle remplit tous ses devoirs de chrétienne. Elle témoigne la plus grande envie d'apprendre tout ce qui convient au nom qu'elle porte. Tous ceux qui la voient en sont très satisfaits. Elle est gaie et décente, douce et laborieuse; on ne peut

[1] Milord Lyttelton a avoué ingénument son tort à M. de Voltaire. Il a rendu sa lettre publique. (*É. de K.*)

être mieux née. Je vous félicite, monsieur, de l'avoir pour fille, et vous remercie de me l'avoir donnée : tous ceux qui lui sont attachés par le sang, et qui s'intéressent à sa famille, verront que, si elle méritait un meilleur sort, elle n'aura pas à se plaindre de celui qu'elle aura eu dans ma maison. D'autres auraient pu lui procurer une destinée plus brillante ; mais personne n'aurait eu plus d'attention pour elle, plus de respect pour son nom, et plus de considération pour sa personne. Ma nièce se joint à moi pour vous assurer de nos sentimens et de nos soins.

CCCCXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 28 décembre.

Et les yeux de mon ange, comment vont-ils en 1761 ? Je me souviens de 1701 tout comme si j'y étais ; c'était hier. Ah ! comme le temps vole ! les hommes vivent trop peu : à peine a-t-on fait deux douzaines de pièces de théâtre, qu'il faut partir. Mais à quand *Tancrède* et l'édition du petit-fils, franc fieux de Paris ?

Je fais une réflexion, c'est qu'il est important, mes anges, que l'épître à madame la marquise soit datée de *Ferney en Bourgogne*, 10 *d'octobre* 1759.

Remarquez toutes mes excellentes raisons : je dis *Ferney*, parce que madame de Pompadour s'est intéressée aux priviléges de cette terre ; je dis *en Bourgogne*, afin que les sots et les méchans, dont il est grande année, n'aillent pas toujours criant que je suis à Genève ; je dis 10 *d'octobre* 1759, parce qu'elle fut écrite en ce temps-là ; et surtout parce que, si elle n'est point

datée, elle paraîtra une insulte au pauvre Ami des hommes, et à son malheur. Vous savez que j'ai toujours pensé qu'il faut ou se battre contre les Anglais, ou payer ceux qui se battent pour nous; que je n'ai jamais cru la France si déchirée qu'on le dit; que je pense qu'il y a de grandes ressources après nos énormes fautes. Ces sentimens, que j'ai toujours eus, je les exprime dans ma lettre à madame de Pompadour; mais ils deviennent une satire du livre des *Impôts*, livre imprimé après ma lettre écrite. Je passerais pour un lâche flatteur qui se fait de fête, et qui est de l'avis des sous-maîtres, pendant qu'un camarade valet est *in ergastulo* pour les avoir contredits. Mes divins anges, ce serait là un triste rôle; et vous, qui vous chargez de mes iniquités, vous ne voudrez pas que celle-là me soit imputée. Il ne s'agit donc que de dater mon épître; je m'en rapporte à vos attentions tutélaires. Mademoiselle Chimène prend la plume; voyons comment elle s'en tirera.

« M. de Voltaire appelle monsieur et madame d'Ar-
« gental ses anges. Je me suis aperçue qu'ils étaient aussi
« les miens; qu'ils me permettent de leur présenter ma
« tendre reconnaissance. « CORNEILLE. »

Eh bien! il me semble que Chimène commence à écrire un peu moins en diagonale.

Mes anges, nous baisons le bout de vos ailes, Denis, Corneille et V.

CCCCXXXIII.

A M. COLLINI.

A Ferney, 29 décembre

Les hivers me sont toujours un peu funestes, mon cher Collini : vous connaissez ma faible santé; je ne

peux vous écrire de ma main. J'attendrai que la foule des complimens du jour de l'an soit passée pour importuner d'une lettre son altesse électorale, et pour lui présenter mon tendre et respectueux attachement. J'ai bien peur de n'être plus en état de venir lui faire ma cour. Je mourrai avec le regret de n'avoir pu finir notre affaire de Francfort. Vous savez que les événemens s'y sont opposés; on est obligé de recommencer sur nouveaux frais, quand on croit avoir tout fini; ce qui ne paraissait pas vraisemblable est arrivé. Soyez bien sûr que si les affaires se tournent d'une manière plus favorable, je poursuivrai celle qui vous regarde avec la plus grande chaleur.

Je m'imagine que vous aurez de beaux opéras. Les hivers sont d'ordinaire fort agréables dans les cours d'Allemagne. Pour moi, je passerai mon hiver dans mes campagnes : il faut que je cultive mon petit territoire : j'ai environ deux lieues de pays à gouverner. Les choses sont bien changées de ce que vous les avez vues : je n'ai jamais été si heureux que je le suis, quoique malade et vieux; je voudrais que vous partageassiez mon bonheur.

CCCCXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, pays de Gex, par Genève, 31 décembre.

Les plus aimables et les plus difficiles de tous les anges, c'est vous, monsieur et madame. Si vous n'êtes pas contens de Mathurin, qui nous paraît assez plaisant et tout neuf; si vous avez la cruauté de l'appeler *vieux*, quoique je sois prêt à lui donner trente ans; si vous voulez que Colette en soit amoureuse (ce que je ne voulais pas);

si vous avez l'injustice de soutenir que le marquis et Acanthe ne s'aimaient pas depuis quatorze mois, quoiqu'ils disent formellement le contraire, et peut-être assez finement; si vous n'êtes pas édifiés de voir un sage qui parie de ne pas succomber, et qui perd la gageure; si vous n'aimez pas un débauché qui se corrige; si vous ne trouvez pas le caractère d'Acanthe très original, je peux être très fâché, mais je ne peux ni être de votre avis, ni vous aimer moins.

Je vous supplie, mes chers anges, de me renvoyer les deux copies, c'est-à-dire la première, qui n'était qu'un avorton; et la seconde, que je trouve un enfant assez bien formé, qui vous déplaît.

Madame d'Argental est bien bonne de daigner se charger de faire un petit présent à la Muse limonadière: je l'en remercie bien fort; c'est la seule façon honnête de se tirer d'affaire avec cette muse.

Je suis très fâché que Fréron soit au For-l'Evêque. Toutes les plaisanteries vont cesser; il n'y aura plus moyen de se moquer de lui.

L'Ami des hommes est donc à Vincennes? ses ouvrages sont donc traités sérieusement? il aurait donc quelquefois raison? il m'a paru un fou qui a beaucoup de bons momens.

Il court parmi vous autres de singulières nouvelles. Est-il vrai que les Anglais ont proposé de vous réduire à n'avoir jamais que vingt vaisseaux, c'est-à-dire à en construire encore dix ou douze? On ajoute une paix particulière entre Luc et Thérèse; quand je la croirai, je croirai celle des jansénistes et des molinistes, des parlemens et des intendans, et des auteurs avec les auteurs.

J'apprends que messieurs de parlement brûlent tout

ce qu'ils rencontrent, Mandemens d'évêques, vieux et nouveau Testamens de frère Berruyer, Ouvrages de Salomon, Défense de la nouvelle morale du bon Jésus contre la morale du dur Moïse, c'est-à-dire la Réponse à l'auteur de *l'Oracle des Philosophes*. Ils brûleront bientôt les édits dudit seigneur roi; mais je les avertis qu'ils n'auront pour eux que les halles, et point du tout les pairs et les princes. Je vois toutes ces pauvretés d'un œil bien tranquille, aux Délices et à Ferney. La petite Corneille contribue beaucoup à la douceur de notre vie : elle plaît à tout le monde; elle se forme, non pas d'un jour à l'autre, mais d'un moment à l'autre. Ne vous ai-je pas mandé combien son petit gentil esprit est naturel, et que je soupçonnais que c'était la raison pour laquelle Fontenelle l'avait déshéritée? Mes chers anges, permettez que je prenne la liberté de vous adresser ma réponse à la lettre que son père m'a écrite, ou qu'on lui a dictée.

Prault ne m'enverra-t-il pas son *Tancrède* à corriger? quand jouera-t-on *Tancrède?* pourquoi *la Femme qui a raison*, partout hors à Paris? est-ce parce que Wasp en a dit du mal? Wasp triomphera-t-il? comment vont les yeux de mon ange?

Eh vraiment, j'oubliais la meilleure pièce de notre sac, l'aventure de ce bon prêtre, de ce bon directeur, de ce fameux janséniste, jadis laquais, qui a volé cinquante mille livres à madame d'Egmont.

Maître Omer le prendra-t-il sous sa protection? requerra-t-il en sa faveur?

CCCCXXXV.

A M. DIDEROT.

Décembre.

Monsieur et mon très digne maître, j'aurais assurément bien mauvaise grace de me plaindre de votre silence, puisque vous avez employé votre temps à préparer neuf volumes de l'*Encyclopédie*. Cela est incroyable. Il n'y a que vous au monde capable d'un si prodigieux effort. Vous aurait-on aidé, comme vous méritez qu'on vous aide? Vous savez qu'on s'est plaint des déclamations, quand on attendait des définitions et des exemples, mais il y a tant d'articles admirables; les fleurs et les fruits sont répandus avec tant de profusion, qu'on passera aisément par dessus les ronces. L'infame persécution ne servira qu'à votre gloire; puisse votre gloire servir à votre fortune, et puisse votre travail immense ne pas nuire à votre santé! Je vous regarde comme un homme nécessaire au monde, né pour l'éclairer et pour écraser le fanatisme et l'hypocrisie. Avec cette multitude de connaissances que vous possédez, et qui devrait dessécher le cœur, le vôtre est sensible. Vous avez grande raison sur ce déchirement que les spectateurs devraient éprouver, et qu'ils n'éprouvent pas au second acte de *Tancrède*. Mais vous saurez que je venais de traiter et d'épuiser cette situation dans une tragédie qui devait être jouée avant *Tancrède*, et qu'on n'a reculée que parce qu'il courait cent copies infidèles de *Tancrède* par la ville. Je n'ai pas voulu me répéter; cependant j'ai corrigé, j'ai refondu plus de cent cinquante vers dans *Tancrède*, depuis qu'on l'a représenté presque malgré moi : et parmi ces changemens, je n'avais pas oublié

le père d'Aménaïde au second acte. Mais où trouver des pères, où trouver des entrailles et des yeux qui sachent pleurer? Sera-ce dans un métier avili par un cruel préjugé, et parmi des mercenaires qui même sont honteux de leur profession? Il n'y a qu'une Clairon au monde; tous les grands talens sont rares; ils sont presque uniques. Ce qui m'étonne, c'est que mademoiselle Clairon ne soit pas persécutée. Vous l'avez été bien cruellement : cela est à sa place; mais l'opprobre restera aux persécuteurs. Le réquisitoire Joly de Fleury sera un monument de ridicule et de honte. Son fils et son frère sont venus me voir; je leur ai donné des fêtes; je les ai fait rougir.

Les dévots et les dévotes s'assemblèrent chez madame la première présidente de Molé, il y a quelque temps; ils déplorèrent le sort de mademoiselle Corneille, qui allait dans une maison qui n'est ni janséniste ni moliniste. Un grand chambrier qui se trouva là leur dit : Mesdames, que ne faites-vous pour mademoiselle Corneille ce qu'on fait pour elle? Il n'y en eut pas une qui offrît dix écus. Vous noterez que madame de Molé a eu onze millions en mariage, et que son frère Bernard, le surintendant de la reine, m'a fait une banqueroute frauduleuse de vingt mille écus, dont la famille ne m'a pas payé un sou. Voilà les dévots; Bernard le banqueroutier affectait de l'être au milieu des filles de l'Opéra. Oui, sans doute, mon cher philosophe, le monde n'est souvent que fausseté et qu'horreurs; mais il y a de belles ames. La raison, l'esprit de tolérance, percent dans toutes les conditions. Les jésuites sont dans la boue; les jansénistes perdent leur crédit. Le roi est très instruit de leurs manœuvres. Madame de Pompadour protége les

lettres. M. le duc de Choiseul a une ame noble et éclairée, et il n'aurait jamais fait de mal à l'abbé Morellet sans deux malheureuses lignes sur une femme mourante. Le roi n'a point lu l'impertinent Mémoire du sieur Le Franc de Pompignan. Tout le monde s'en moque, à la cour comme à Paris. Il n'y a pas long-temps qu'un homme dont les paroles sont quelque chose, dit au roi qu'on persécutait en France les seuls hommes qui fesaient honneur à la France. Croyez que le roi sait faire dans son cœur la distinction qu'il doit faire entre les philosophes qui aiment l'état, et les séditieux qui le troublent. Vous avez pris un très bon parti de ne rien dire, et de bien travailler.

Adieu, je vous aime, je vous révère, je vous suis dévoué pour le reste de ma vie.

CCCCXXXVI.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Votre santé m'inquiète beaucoup, madame; mais si vous avez le bonheur d'avoir encore auprès de vous monsieur votre fils, j'attends tout de ses soins. Ce qu'on aime fait bien porter. Je prends mes mesures autant que je peux pour avoir encore la consolation de passer quelques journées auprès de vous. Mais je suis devenu un si grand laboureur, un si fier maçon, que je ne sais plus quand mes bœufs et mes ouvriers pourront se passer de moi. Nous laisserons, vous et moi, madame, ce monde-ci aussi sot, aussi méchant que nous l'avons trouvé en y arrivant.

On dit qu'il se forme de petits orages à la cour qui pourront bien retomber sur la tête d'une personne que

vous aimez, et à laquelle je suis attaché. Rien ne vous surprendra. Votre machine a donc pris une plume et de l'encre ! Il y a long-temps que je suis persuadé que nous ne sommes que de pauvres machines. Mais quand je vous écris, c'est mon cœur qui prend la plume. Je m'intéresse à votre santé avec la plus vive tendresse, et j'espère vous faire ma cour dans votre jardin, cet été.

FIN DU TOME CINQUIÈME DE LA CORRESPONDANCE.

APR 3 - 1936